Serge MOSCOVICI (1925-)

Directeur du Laboratoire Européen de Psychologie Sociale (LEPS)
Maison des sciences de l'homme (MSH), Paris
auteur de nombreux ouvrages en histoire des sciences, en psychologie sociale et politique.

(1985)

L'ÂGE DES FOULES

UN TRAITÉ HISTORIQUE
DE PSYCHOLOGIE DES MASSES.

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec
[Page web personnelle](#). Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.ugac.ca/>
Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Psychanalyse, son image et son public. P.U.F., Paris, 1961.

Reconversion industrielle et changements sociaux. Colin, Paris, 1961.

L'expérience du mouvement. Jean-Baptiste Baliani. Disciple et critique de Galilée. Herrmann, Paris, 1967.

Essai sur l'histoire humaine de la nature. Flammarion, Paris, 1968.

[*La société contre nature.*](#) U.G.E., Paris, 1972.

Hommes domestiques et hommes sauvages. U.G.E., Paris, 1974.

Psychologie des minorités actives. P.U.F., Paris, 1979.

Cette édition électronique a été réalisée par [Réjeanne Toussaint](#), bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

Serge MOSCOVICI

L'ÂGE DES FOULES. Un traité historique de psychologie des masses.

Nouvelle édition entièrement refondue. Bruxelles : Les Éditions Complexe, 1985, 503 pp. Collection Historiques. La première édition de *L'âge des foules* est parue chez Fayard en 1981.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 1^{er} septembre 2007 de diffuser la totalité de ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : moscovic@msh-paris.fr

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 14 août 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Serge MOSCOVICI (1925-)

Directeur du Laboratoire Européen de Psychologie Sociale (LEPS)
Maison des sciences de l'homme (MSH), Paris
auteur de nombreux ouvrages en histoire des sciences, en psychologie sociale et politique.

L'ÂGE DES FOULES. Un traité historique de psychologie des masses

Nouvelle édition entièrement refondue. Bruxelles : Les Éditions Complexe, 1985, 503 pp. Collection Historiques. La première édition de *L'âge des foules* est parue chez Fayard en 1981.

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[NOTE DE L'AUTEUR](#)

[INTRODUCTION](#)

PREMIÈRE PARTIE.

LA SCIENCE DES MASSES

- [Chapitre I.](#) L'individu et la masse
- [Chapitre II.](#) La révolte des masses
- [Chapitre III.](#) Que faire quand les masses sont là ?
- [Chapitre IV.](#) Le despotisme oriental et le despotisme occidental

DEUXIÈME PARTIE.

LE BON ET LA PEUR DES FOULES

- [Chapitre I.](#) Qui était Gustave Le Bon ?
- [Chapitre II.](#) Le Machiavel des sociétés de masse
- [Chapitre III.](#) Les quatre raisons d'un silence
- [Chapitre IV.](#) La découverte des foules
- [Chapitre V.](#) L'hypnose en masse
- [Chapitre VI.](#) La vie mentale des foules

TROISIÈME PARTIE.

FOULES, FEMMES ET FOLIE

- [Chapitre I.](#) La matière collective : impulsive et conservatrice
- [Chapitre II.](#) La forme collective : dogmatique et utopique
- [Chapitre III.](#) Les meneurs de foules
- [Chapitre IV.](#) Du prestige
- [Chapitre V.](#) Les stratégies de la propagande et de la suggestion collective
- [Chapitre VI.](#) Conclusion

QUATRIÈME PARTIE.
LE PRINCIPE DU CHEF

- [Chapitre I.](#) Le paradoxe de la psychologie des masses
- [Chapitre II.](#) Foules naturelles et foules artificielles
- [Chapitre III.](#) Le principe du chef

CINQUIÈME PARTIE.
L'OPINION ET LA FOULE

- [Chapitre I.](#) La communication est le valium du peuple
- [Chapitre II.](#) L'opinion, le public et la foule
- [Chapitre III.](#) La loi de polarisation du prestige
- [Chapitre IV.](#) La République en France : de la démocratie des masses à la démocratie des publics

SIXIÈME PARTIE.
**LE MEILLEUR DISCIPLE DE LE BON ET TARDE :
SIGMUND FREUD**

- [Chapitre I.](#) L'œuvre au noir du docteur Freud
- [Chapitre II.](#) De la psychologie des masses classique... à la psychologie des masses révolutionnaire
- [Chapitre III.](#) Les trois questions de la psychologie des masses
- [Chapitre IV.](#) Foules et libido

- [Chapitre V.](#) L'origine des attachements affectifs dans la société
- [Chapitre VI.](#) Éros et Mimésis
- [Chapitre VII.](#) La fin de l'hypnose

SEPTIÈME PARTIE.
LA PSYCHOLOGIE DU CHEF CHARISMATIQUE

- [Chapitre I.](#) Le prestige et le charisme
- [Chapitre II.](#) Le postulat de la psychologie des masses
- [Chapitre III.](#) Le secret originel

HUITIÈME PARTIE.

HYPOTHÈSES SUR LES GRANDS HOMMES

- [Chapitre I.](#) L'homme Moïse
- [Chapitre II.](#) Le roman familial des grands hommes
- [Chapitre III.](#) L'invention d'un peuple
- [Chapitre IV.](#) Meneurs mosaïques et meneurs totémiques

NEUVIÈME PARTIE.

LES RELIGIONS PROFANES

- [Chapitre I.](#) Le secret d'une religion
- [Chapitre II.](#) L'interdit de penser
- [Chapitre III.](#) Le culte du père

L'âge des foules planétaire

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

HISTORIQUES

[Retour à la table des matières](#)

Ce XXème siècle, qui promettait l'émancipation des peuples, apparaît bien plutôt comme celui de la puissance des masses, donnant raison au fondateur de la psychologie des foules, Gustave Le Bon, qui dès 1895 prophétisait « l'âge des foules ».

Qu'est-ce qui fait agir les masses ? Quels hommes sont leurs meneurs et d'où tirent-ils leur puissance ? Pourquoi sont-ils l'objet d'un « culte de la personnalité » ? Comment les individus sont-ils entraînés par les processus de masses, et pourquoi leurs possibilités de résistance sont-elles si faibles ?

Parmi toutes les sciences de l'homme que notre modernité a produites, deux seulement l'ont elles-mêmes façonnée : l'économie politique et la psychologie des foules. Mais celle-ci, contrairement à la première, reste ignorée, voire secrète.

Après avoir exposé ici, de façon très accessible, le système d'idées dont la cohérence constitue la psychologie des foules, à partir des travaux de ses trois grands artisans, Gustave Le Bon, Gabriel de Tarde et Sigmund Freud, Serge Moscovici décrit les méthodes que la psychologie des foules préconise pour le gouvernement des masses, méthodes qui sont de fait appliquées un peu partout dans le monde, avec un franc succès jamais démenti.

Nouvelle édition entièrement refondue

Serge Moscovici, directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, est l'auteur de nombreux travaux en histoire des sciences, en psychologie sociale et en psychologie politique. Il a notamment publié : *Essai sur l'histoire humaine de la nature* (Flammarion, 1968), *La société contre nature* (UGE, 1972), *Hommes domestiques et hommes sauvages* (UGE, 1974) et *Psychologie* des minorités actives (PUF, 1979).

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

NOTE DE L'AUTEUR

[Retour à la table des matières](#)

Le présent livre reprend une série de conférences que j'ai eu l'honneur de donner à l'Université de Louvain dans le cadre de la chaire Franqui, mais le texte en a été considérablement étoffé. J'ai été très sensible à l'accueil que m'a réservé, à cette occasion, mon collègue Jean-Philippe Leyens, de même qu'à l'intérêt des chercheurs et des étudiants qui ont suivi ces conférences et m'ont fait bénéficier de leurs critiques.

Depuis, j'ai pu combler une série de lacunes dans la documentation, et plus particulièrement au cours d'un séjour au Churchill College de Cambridge, où j'ai pris connaissance des nombreuses études publiées en langue anglaise sur ce sujet.

Il me reste à exprimer ma sincère gratitude à Nelly Stéphane qui a pris la peine de relire mon manuscrit et m'a fait de précieuses suggestions.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

INTRODUCTION

I

[Retour à la table des matières](#)

L'idée d'écrire sur la psychologie des masses m'est venue le jour où je me suis résigné à accepter l'évidence d'un fait qui, en bien ou en mal, éclipse tous les autres. Ce fait, le voici : au début de ce siècle, on était certain de la victoire des masses ; à sa fin, on se retrouve entièrement captif des meneurs. L'un après l'autre, les bouleversements sociaux qui ont secoué la majorité des pays du monde ont débouché sur un régime ayant à sa tête un meneur d'hommes prestigieux. Un Mao, un Staline, un Mussolini, un Tito, un Nehru, un Castro et nombre de leurs émules ont exercé et exercent un empire total sur leur peuple qui leur voue, en échange, un culte fervent. Descendons d'un degré pour observer ce qui se passe non plus dans les nations mais dans les partis, les Églises, les sectes ou les écoles de pensée : partout le même phénomène se répand dans le corps social par imitation, et aucun mouvement ne semble lui résister.

Ainsi les révolutions triomphent, les régimes se succèdent, les institutions du passé s'effondrent en poussière, et pourtant l'ascension des meneurs se poursuit de manière irrésistible. Certes, ils ont toujours joué un rôle dans l'histoire, mais jamais ce rôle n'a été aussi décisif, jamais l'envie de meneurs n'a été aussi grande. Le problème qui commence à se poser est donc le suivant : une telle ascension est-elle compatible avec le principe d'égalité (fondement de tout gouvernement dans les pays civilisés), le progrès des masses en force et en culture et la diffusion des sciences ? Est-elle le résultat nécessaire de ces traits de la société moderne

avec lesquels on la croirait incompatible ? Dès que la majorité se saisit du pouvoir, il passe provisoirement aux mains d'une minorité, jusqu'à ce qu'un homme en dessaisisse tous les autres. Cet homme d'exception incarne à lui seul la loi. Il a la faculté d'entraîner les multitudes dans des combats héroïques, des constructions gigantesques. Elles lui sacrifient leurs intérêts apparents, leurs besoins reconnus et jusqu'à leur vie. On voit le meneur ordonner à la troupe de ses partisans des destructions incalculables et des crimes défiant l'imagination : ils les exécutent sans discuter. Une telle autorité ne s'exerce pas sans dépouiller les individus de leurs responsabilités et de leurs libertés. Elle exige, de plus, leur adhésion sincère. Nous avons beau être habitués à ces effets paradoxaux au point que leur accumulation nous laisse insensibles, ils continuent néanmoins à nous surprendre, et quelquefois à nous choquer, suivant les idées que nous nous faisons de leurs causes.

On croyait donc, on prenait pour axiome que la loi d'un seul serait enfin périmée et qu'on ne la connaîtrait plus que par ouï-dire. Elle était destinée à devenir une curiosité, comme le culte des héros ou la chasse aux sorcières dont parlent les anciens livres. Mais, sur ce sujet, un des plus vieux du monde, il semble difficile d'innover. Loin d'innover, nous avons porté à l'extrême perfection ce dont les autres époques, avec leurs tyrans et leurs Césars, avaient seulement conçu le germe. De l'exception, nous avons fait le modèle, et changé l'ébauche empirique en système. Constatons-le dès maintenant : à travers la diversité des cultures, des sociétés et des groupes s'est édifiée une puissance identique que tout encourage, et dont la personnalité s'affirme, la puissance des meneurs. Leader en anglais, Lider massimo, presidente ou caudillo en espagnol, duce en italien, Führer en allemand : le nom du chef importe peu. Il décrit chaque fois une réalité identique, et le mot correspond fidèlement à la chose. Sans doute n'est-il pas indifférent de vivre sous l'autorité d'un Mussolini ou d'un Hitler, d'un Tito ou d'un Staline, d'un Castro ou d'un Pinochet, ou encore de suivre un Gandhi ou un Mao. Chaque situation est, par définition, unique, et diffère des autres dans sa forme concrète autant qu'un enfant diffère de ses frères et sœurs. Mais avec les meneurs émerge une qualité nouvelle de la politique, donc un trait de culture, et ce trait est d'une intensité et d'une ampleur inconnues jusqu'ici, si bien qu'il serait vain de lui chercher des analogies dans le passé.

Cette relative nouveauté est un premier point. Voici le second. Historiens et sociologues nous ont appris à découvrir, derrière les événements et les actions des

hommes, des causes cachées et impersonnelles. Ils nous expliquent la domination par les lois objectives de l'économie et de la technique. Derrière l'apparat des soi-disant grands hommes, ils nous font voir le travail du peuple, l'œuvre des maîtres de l'industrie et de l'argent. Ils nous mettent en garde contre le mythe du héros, cet homme providentiel dont l'apparition suffirait à changer le cours de l'histoire. Or, que se passe-t-il ? Si nous détournons les yeux de leurs livres pour les porter vers les tréteaux de l'histoire, nous voyons que ce mythe continue à se jouer avec succès. Il renaît de ses cendres, grâce à un rituel bien réglé de cérémonies, de parades et de discours. Les foules participent à de gigantesques mises en scène, dans les stades ou autour des mausolées, qui laissent loin derrière elles les fêtes des empereurs de Rome ou de Chine. Ces spectacles, ma raison me le dit, sont des illusions, même si le monde entier y assiste en les suivant sur ses écrans de cinéma ou de télévision. Mais comme le monde entier, je crois à ce que je vois. Ce rituel saisissant, cette mise en scène grandiose, devenus partie intégrante de notre civilisation comme les jeux de cirque de la civilisation romaine, répondent à une fonction. Ils ont une importance pour sa psychologie et sa survie. Or, sur les tréteaux de l'histoire, tout ce qui advient à une cause personnelle, est attribué aux prouesses exceptionnelles et aux qualités du grand homme : le triomphe des révolutions, les progrès de la science, les records inégalés de la production, et encore la chute des pluies et la guérison des maladies, l'héroïsme des soldats et l'inspiration des arts. On explique ainsi les phénomènes sociaux et les tendances historiques par les lois subjectives du génie - ce fut le cas pour Staline et Mao - et l'on déplore la pauvreté des mots, l'indigence des superlatifs, pour exprimer son immensité.

Dans la plupart des cas, ceux que je viens de citer n'étant nullement exceptionnels, les meneurs sont investis d'une mission extraordinaire. Ils passent pour des messies longtemps attendus, venus conduire leur peuple vers la Terre promise. Malgré les avertissements de quelques esprits éclairés, la masse se voit en eux, se reconnaît et se résume en eux. Elle les vénère et les célèbre à l'égal de surhommes, dotés d'omnipuissance et d'omniscience, qui savent servir les hommes en les dominant. Séduite et terrorisée, elle change ces modernes Zarathoustras en demi-dieux dont tous les jugements sont infaillibles, tous les actes justes, toutes les paroles vraies. Leur puissance, qui est d'abord née sous la pression des circonstances et s'est ensuite développée par commodité, prend désormais la forme d'un système. Ce système s'applique de façon automatique et universelle. Ainsi se

forme d'elle-même, au sein de la grande société, une société de meneurs prestigieux (de chefs charismatiques, si vous préférez), plus petite mais plus énergique et plus volontaire. Et elle n'a aucune peine à diriger le monde à son insu.

II

Par ses dimensions, le phénomène a pris au dépourvu la plupart des théories et des sciences de la société. Les penseurs n'en ont pas cru leurs yeux quand il s'est manifesté pour la première fois en Europe, plus exactement en Italie et en Russie. Aberration pathologique de l'esprit humain pour les uns, déviation éphémère de la marche des choses pour les autres. On y a surtout vu un expédient nécessaire pour conserver l'ordre social dans le monde capitaliste ou pour accoucher un ordre nouveau dans le monde socialiste. Un catalyseur, puisque la dictature est réputée être la forme de gouvernement par laquelle « le changement a le plus de chances de se produire facilement et rapidement » (Platon). Certes, pas de dictature, même de la majorité, sans dictateur, et pas de dictateur, qu'il se nomme Mao-Tse-Toung ou Pol Pot, sans abus et sans crimes. On se hâte d'ajouter qu'il s'agit de bavures, d'accidents de parcours. Et qui, à la longue, ont servi et serviront la cause du progrès et de la liberté des nations.

Une seule science a, dès le début, abordé le sujet brûlant de la puissance des meneurs, elle a même été créée pour en faire son objet exclusif d'étude : la psychologie des masses ou des foules. Elle en a prévu l'ascension, quand personne n'y songeait. Elle a fourni, sans toujours le vouloir, les instruments pratiques et intellectuels de la montée de leur puissance, et, une fois triomphante, l'a combattue. Dans cette puissance et dans ses manifestations, elle a vu une des caractéristiques de la société moderne, le signe d'une vie nouvelle de l'humanité. Je m'étonne qu'aujourd'hui encore on croie pouvoir ignorer ses concepts et s'en dispenser. Ils doivent pourtant avoir une valeur puisqu'ils ont permis de décrire et de montrer ce que les autres sciences ont omis de voir, une réalité qu'elles continuent à négliger, la tenant pour impensable. Et leur effet, nous le découvrirons tout au long de cet ouvrage, continue à être considérable. J'affirme sans réticence que la psychologie des masses est, avec l'économie politique, une des deux sciences de l'homme dont

les idées ont fait l'histoire. Je veux dire qu'elles ont marqué, de façon concrète, les événements de notre époque. En comparaison, la sociologie, l'anthropologie ou la linguistique restent des sciences que l'histoire a faites.

Pour cette psychologie, les facteurs économiques ou techniques contribuent sans doute à la puissance des meneurs. Mais il existe un moi magique qui désigne à lui seul la cause véritable : le mot de foule ou, mieux, de masse. Il revient souvent dans le parler courant depuis la Révolution française. Il a fallu cependant attendre le vingtième siècle pour en préciser le sens, lui donner une acception scientifique. Une masse est un ensemble transitoire d'individus égaux, anonymes et semblables, au sein duquel les idées et les émotions de chacun tendent à s'exprimer spontanément.

Une foule, une masse, c'est l'animal social qui a rompu sa laisse. Les interdits de la morale sont balayés, avec les disciplines de la raison. Les hiérarchies sociales desserrent leur emprise. Les différences entre types humains s'abolissent, et les hommes extériorisent dans l'action, souvent violente, leurs rêves et leurs passions, du plus brutal au plus héroïque, du délire au martyre. Un groupement humain en effervescence, un fourmillement constant, telle est la foule. Et aussi une force indomptable et aveugle, à même de surmonter tous les obstacles, de déplacer des montagnes ou de détruire l'oeuvre des siècles.

Sans cesse, la rupture des liens sociaux, la vitesse des communications, le continuel brassage des populations, le rythme accéléré et énervant de la vie dans les villes font et défont les collectivités. Atomisées, elles se reconstituent sous forme de foules instables et grandissantes. Ce phénomène se déroule à une échelle inconnue auparavant, d'où sa nouveauté historique absolue. C'est pourquoi, dans une civilisation où les foules jouent un rôle capital, l'individu perd sa raison d'être tout autant que le sentiment de soi. Il se retrouve étranger au milieu de la noria des autres individus avec lesquels il n'a que des rapports mécaniques et impersonnels. D'où l'incertitude, l'anxiété diffuse en chaque homme qui se sent le jouet de forces hostiles et inconnues. D'où aussi sa recherche d'un idéal ou d'une croyance, son besoin d'un modèle qui lui permette de restaurer l'intégrité à laquelle il aspire. Cette « misère psychologique des masses », selon l'expression de Freud, atteint des dimensions universelles. Elle plante le décor où les meneurs prestigieux ou charismatiques, ayant une vocation de rassembleurs, recréent de puissants liens communs. Ils proposent un exemple et un idéal, une réponse à la question : qu'est-

ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue ? Question éminemment politique en un temps où la vision unitaire de la nature a disparu. Un temps où aucun modèle dans la société, non plus que dans les religions évanescences, ne peut fournir une raison valable au simple fait d'exister.

Résumons tout ceci : la naissance d'une forme de vie collective a toujours coïncidé avec l'aube d'un nouveau type humain. Inversement, le déclin d'une de ces formes s'accompagne toujours de la disparition d'un type d'hommes. Nous sommes à l'époque des sociétés de masse et de l'homme-masse. Aux qualités communes à tous ceux qui dirigent et coordonnent les peuples, les meneurs doivent pouvoir allier celles, plus magiques, du prophète, soulevant sur ses pas l'admiration et l'enthousiasme. On pourrait comparer les masses à un tas de briques dépourvu d'assise et de mortier, que le moindre coup de vent fait écrouler, faute de liant. En donnant à chaque individu l'impression d'une relation personnelle, en le faisant communier dans une même idée, une vision du monde identique, le leader lui offre un substitut de communauté, l'apparence d'un lien direct d'homme à homme. Il suffit de quelques images frappantes, d'une ou deux formules qui sonnent bien et parlent aux coeurs, ou du rappel d'une grande croyance collective : tel est le ciment qui lie les individus et tient ensemble l'édifice des masses. Cérémonies grandioses, réunions fréquentes, manifestations de force ou de foi, projets d'avenir auxquels chacun donne son assentiment, etc., tout l'apparat de fusion des énergies et de soumission à la volonté collective crée une atmosphère de drame et d'exaltation.

Se détachant sur fond de marée humaine, qui lui prodigue son oliban et ses hommages, le meneur fascine par son image, séduit par sa parole, exerce une terreur enveloppante. Aux yeux des multitudes atomisées, des individus isolés défaits en masse, il est la masse faite individu. Il lui donne son nom, son visage et sa volonté active.

Napoléon a su admirablement créer cette impression pour les soldats des armées de la Révolution française. Et Staline a réussi à réaliser pour les communistes du monde entier ce que Michelet nommait « l'accord du peuple en un homme ». L'un et l'autre se sont assurés la dévotion sans borne des multitudes auxquelles ils ont entrepris de servir de modèle. La métamorphose de la foule nombreuse en un seul être confère au meneur un attrait aussi visible qu'inexplicable. De cet assemblage exceptionnel résulte un tout, un personnage séduisant qui retient et

captive aussitôt que le chef parle ou agit. Mais l'art déployé pour atteindre de telles fins touche d'abord aux émotions du cœur, puis aux cordes de la foi, et fait enfin appel aux espérances du désir. Les moyens de la raison n'y jouent qu'un rôle subsidiaire. A bien y regarder, dans nos sociétés de masse, l'art de soulever les foules, la politique, est une religion remise sur ses pieds.

III

Il s'agit donc, pour la psychologie des foules, de reconnaître ce qui lie le meneur au peuple comme à son ombre. C'est évidemment le pouvoir. Le peuple l'a conquis et le détient. Le meneur le recherche avec autant d'avidité que le croyant désire la vie après la mort. En vérité, la lutte qu'il mène pour s'en emparer commence dans un esprit de loyauté. Il veut éliminer les injustices du passé, se donner les moyens de guérir une économie gaspilleuse et inefficace, procurer aux défavorisés le bien-être sans lequel la vie est misérable, et aussi rétablir l'autorité de la nation. Au sortir d'une période de crise, de guerre ou de révolution, ce programme exige le sens de l'efficacité, une meilleure administration de la chose publique.

On croit communément que le chaos règne là où règne l'anarchie, au sens exact du mot : absence de toute autorité, celle d'un homme ou celle d'un parti. C'est une erreur. Mais, à la faveur de cette erreur, le leader, quel qu'il soit, peut affermir son pouvoir à l'intérieur aux dépens de ses rivaux en remettant de l'ordre dans les institutions et dans la production. Ces succès lui permettent de rallier les masses, de les identifier à ses combats et de leur demander les sacrifices nécessaires.

Le premier sacrifice consiste à renoncer au contrôle du pouvoir et aux satisfactions que procure la liberté afin que lui, ses proches et ses partisans puissent mieux commander et se fassent mieux obéir, par les voies les plus courtes et les plus rapides. Ainsi s'accélère la mainmise sur l'autorité, en ayant recours à des coups défendus. Et le peuple, par excès de confiance, autorise et entérine les procédés anormaux de surveillance, de suspicion et d'oppression. Il en va ainsi dans de nombreux domaines : on commence dans le respect des principes et on finit par les frauder. Ce qui semblait n'être, au début, qu'une concession de circonstance, se

termine par une démission permanente : celle des assemblées législatives devant Napoléon, celle des soviets devant Staline, ainsi qu'en témoignent les travaux historiques.

Toutes ces menées vont de pair avec une réorchestration, autour du leader, des idées qui l'ont porté au sommet. Car, sans de telles idées, les épées sont de carton, le pouvoir est un feu de paille. Toutes les élections, tous les actes de la vie quotidienne, le travail, l'amour, la recherche de la vérité, la lecture d'un journal, et ainsi de suite, deviennent autant de plébiscites sur son nom. Donc son autorité, qu'il l'ait obtenue par le consentement des masses, ou qu'il l'ait extorquée après coup, repose sur le suffrage universel, c'est-à-dire qu'elle a une forme démocratique. Même Hitler et Mussolini, ne l'oublions pas, sont devenus chefs de gouvernement à l'issue d'élections régulières, qu'ils ont transformées par la suite en coups d'État. Bref, dans tous ces cas, on chasse l'anarchie sociale pour mieux installer la violence et la subordination.

Ce qu'on nomme à l'Est le culte de la personnalité, et à l'Ouest la personnalisation du pouvoir, ce ne sont, malgré les énormes différences, que les deux variantes extrêmes d'un même troc. Le peuple renonce quotidiennement aux charges de la souveraineté et ratifie son geste à chaque sondage, dans chaque élection. En échange, la conquête par le leader du droit à exercer cette souveraineté est non moins quotidienne, elle ne lui est jamais acquise définitivement. Les « meneurs de foules », comme les appelait Le Bon, opèrent habilement ce troc et en font accepter les termes dans l'enthousiasme. En cela, ils suivent à la lettre le principe de la société politique, à savoir que la masse règne mais ne gouverne pas.

IV

Il y a un mystère des masses. Les timidités de la pensée sociale actuelle freinent notre curiosité. Au contraire, la lecture des auteurs classiques la tient en éveil. On a beau passer le mystère sous silence, le dénaturer, et même l'oublier, il est impossible de le reléguer définitivement, de l'anéantir. Le philosophe soviétique Zinoviev écrivait encore récemment, dans son ouvrage *Sans Illusions* : « Généralement, ces phénomènes de psychologie des masses échappent aux historiens

qui les prennent pour des éléments secondaires, ne laissant aucune trace visible. En fait leur rôle est immense. » On ne saurait mieux dire, ni de manière plus succincte. La psychologie des foules est née lorsque ses pionniers se sont posé les questions que chacun avait sur les lèvres : comment les meneurs exercent-ils un tel pouvoir sur les masses ? L'homme-masse est-il taillé d'un bois différent que l'homme-individu ? A-t-il une envie de meneur ? Qu'est-ce qui fait enfin que notre âge est celui des foules ? Le succès des réponses données à ces questions a été foudroyant, à un point qu'il est difficile de s'imaginer aujourd'hui. L'influence de cette psychologie s'est exercée largement sur la politique, la philosophie et même la littérature, et son progrès est demeuré continu. Certes, elle reprenait des faits déjà connus, des idées popularisées par les poètes, les penseurs politiques et les philosophes. Mais elle les éclairait d'un jour nouveau et dévoilait des aspects surprenants de la nature humaine. De ses analyses, le profil de la société de masse a émergé tel que nous le connaissons aujourd'hui, sous sa forme achevée. A un moment où elle amorce peut-être son déclin.

Je ne saurais trop insister sur la portée des analyses que Le Bon, Tarde et Freud, les trois pionniers de cette science, ont consacrées à la solution du mystère. Et pourtant, lorsque j'ai entrepris d'écrire ce livre, je les ignorais, comme tout le monde. Au début, je les ai étudiées comme un antiquaire érudit, en cherchant à les préciser, reconstituer leurs origines et dater les circonstances dans lesquelles chaque auteur les a faites. Secouant la poussière qui recouvre une bonne part de ces écrits, ceux de Le Bon et Tarde notamment, je tâchais, si l'on veut, de compenser une omission, de remédier à une lacune de nos connaissances. Mais, en avançant dans mon travail, je me suis rendu compte qu'à suivre l'opinion communément admise, je faisais fausse route. Il m'apparaissait que ces ouvrages ne sont pas que des vestiges d'une oeuvre ayant mal surmonté l'épreuve du temps, des reliques auxquelles on a raison de préférer les écrits les plus récents, à la pointe du progrès, comme on dit.

En vérité, depuis près d'un siècle, on s'est souvent borné à les répéter et paraphraser, dans un langage moins cru, plus châtié, donc relativement plus hypocrite. On a certes avancé, entretemps, ouvert d'autres perspectives, mais on l'a fait dans un cadre dont ils ont tracé la forme nue. J'ai pu constater l'évidente communauté de questions et de réponses de la psychologie des masses, la relation profonde qui lie leurs oeuvres, à cet égard. Ce qui oblige à les traiter ensemble, à comprendre

chacun à partir des autres. A partir de là, je les ai en somme abordées comme un voyageur qui, pénétrant dans un lieu inconnu, visite maison après maison, explore rue après rue, pour découvrir subitement qu'il parcourt une ville bâtie selon un plan et embrasse ce plan d'un seul coup d'oeil.

C'est donc le plan de la science des foules que je me propose de dégager ici. Je précise : il ne s'agit pas d'exposer les idées de chaque auteur, mais de rechercher un lien entre elles et de mettre à jour leurs fondements. Je me suis demandé d'abord quelle serait son architecture classique et quelle valeur accorder aux matériaux scientifiques avec lesquels on l'a conçue. Ensuite je me suis livré à ce qu'on appelle une reconstruction logique de chaque théorie pour montrer les progrès accomplis par son auteur en donnant une solution aux problèmes que ses devanciers avaient laissés en suspens. Ces progrès sont le signe, je m'empresse de l'ajouter, d'un système cohérent que l'on peut ou non accepter, mais dont force est de constater l'existence. Enfin, pour édifier ce système, j'ai tenu compte des effets que cette science a eus, de façon à lui rendre une actualité qu'elle n'a jamais perdue, malgré les apparences.

J'ai été obligé de procéder de la sorte, car les ouvrages de Le Bon, Tarde et Freud, consacrés à la psychologie des masses, ont en commun d'être divers, fragmentaires, répétitifs et inachevés. Aucun de ces créateurs n'est allé jusqu'au bout de ses projets, soit en raison des difficultés de la tâche, soit à cause des limites de sa vie. Souvent on a affaire à des intentions fulgurantes plutôt qu'à des concepts rigoureux. C'est pourquoi, afin de mener à bien la tâche de reconstruction logique, qui est toujours une invention, j'ai simplifié les principes de base. J'ai ainsi poussé à l'extrême les raisonnements de chaque auteur, et j'ai donné aux liens entre ces raisonnements une cohérence plus grande que celle qu'ils avaient. Même, ici et là, il m'a fallu créer des concepts qui s'en déduisent. Sans eux, la théorie serait restée incomplète. En procédant ainsi, je crois l'avoir renouvelée. D'un bout à l'autre, j'ai cherché à faire de la psychologie des masses une science analytique (ce que personne n'avait tenté et que les données rendent difficile), de même qu'on s'est proposé de faire de la mécanique ou de l'économie une science entièrement analytique. Le lecteur trouvera donc ici moins les idées de Le Bon, Tarde et Freud, que l'architecture de la science qu'ils ont édifiée ensemble.

V

J'en arrive au dernier point qu'il me fallait évoquer : la position de l'auteur. Reconstituer le système de la psychologie des masses ne représente pas une tâche facile, malgré la richesse des matériaux. De plus, c'est une tâche pénible. A chaque pas, on découvre un tableau peu flatteur, c'est le moins qu'on puisse dire, de la vie publique, des leaders et des masses. On y trouve décrites comme nécessaires toutes les qualités qui rendent le pouvoir insupportable : le mépris de la raison, la violence rusée et le despotisme. Non moins désolante apparaît l'image des foules, avides de soumission, en proie à leurs impulsions et, par définition, inconscientes. En outre, cette science laisse de côté, parmi ses hypothèses, les facteurs économiques, historiques et techniques qui déterminent le contenu du pouvoir et expliquent l'évolution des sociétés, facteurs familiers pour nous. Quelles que soient leurs positions politiques, les psychologues des foules soutiennent le primat du psychique dans la vie collective. Ils critiquent les théories dominantes, de Durkheim à Marx, car elles omettent les forces affectives et inconscientes. C'est leur talon d'Achille lorsqu'elles veulent passer du monde des idées au monde des réalités. En outre, à la vieille question : l'homme est-il bon ? est-il mauvais ? ils répondent que l'homme en foule est plutôt mauvais, comme s'ils le savaient de science certaine. C'est à croire que, pour éviter le piège des grands sentiments et se montrer lucide, le plus sûr moyen est de suivre la maxime du philosophe Bradley : « Lorsqu'une chose est mauvaise, il doit être bon de connaître le pire. » Donc de ne pas se faire d'illusions du tout. Une surprise heureuse vaut mieux qu'une déception certaine.

On est loin, vous vous en doutez, des piétés habituelles à une science inspirée par la philosophie des lumières et par la certitude que chaque drame présent connaîtra un happy end à l'avenir. Et pourtant, même après avoir assidûment réfléchi aux fondements de la psychologie des foules, j'éprouve une grande difficulté à les comprendre. Précisément parce que je me cabre contre sa vision de l'homme et de la société, si contraire aux convictions que j'ai exposées dans plusieurs de mes livres. je n'arrive pas à me faire à sa musique, que pourrait illustrer le titre d'un lied de Schubert : « Plus bas, toujours plus bas. » Certes, j'admets

parfaitement qu'il faille éviter d'idéaliser l'homme et la société. Et qu'il est salutaire de démanteler les fabriques d'illusions, compte tenu de nos récentes expériences historiques. Mais il me paraît difficile de dénier à certains idéaux de démocratie et de liberté une nécessité, voire une force sociale. C'est pourquoi on a toujours vu des hommes lutter pour les faire prévaloir et changer un état de choses qui, à force de durer, semble être devenu le destin même de notre espèce : en haut les meneurs, en bas les menés.

Là gît la vraie difficulté : plus on étudie la psychologie des foules, plus il devient évident qu'elle tire précisément son pouvoir de son refus de considérer les hommes en chaussant les lunettes de la morale habituelle, et de son acharnement à répéter, vu ce que nous sommes, que nos idéaux demeureront encore longtemps inaccessibles. On peut reprocher à ses pionniers cette vision des choses. Et la rejeter pour son caractère conservateur dont personne ne fait mystère. Ce serait toutefois les prendre pour des médiocres qui n'ont pas regardé plus loin que le bout de leur classe sociale et de leur époque. Or il importe de comprendre que leurs théories sont nées d'une réflexion sur la démocratie libérale, dont ils étaient partisans, et sur le cours pris par les révolutions dont ils furent, en notre siècle, les témoins. Et leur réflexion puise au sens commun, immémorial que les maîtres du monde et les peuples connaissent fort bien. La séduction de la psychologie des foules tient à cette complicité avec le sens commun, si bien qu'elle donne l'impression de toucher à des tendances permanentes des sociétés humaines.

Le plus inquiétant reste toutefois la pratique, c'est-à-dire le succès de l'application de ses idées. Elles ont beau être tantôt élémentaires, tantôt friser le ridicule, elles ont néanmoins trouvé dans les événements du passé récent et même du présent une confirmation presque trop parfaite, que plusieurs observateurs pénétrants ont soulignée.

Ce succès fait qu'elle est à l'origine de trop de choses dans notre civilisation pour nous permettre de l'ignorer. La psychologie des foules détient au moins une des clés de la puissance des meneurs à notre époque. Et tirer des plans sur la comète de la démocratie manque de sérieux tant que l'on ne cherche pas à savoir comment et pourquoi cette puissance la limite ou la supplante. Tel est le projet de ce livre : aller aussi loin que possible vers le cœur d'une science qui a regardé notre époque sans aménité, traité de la domination de l'homme par l'homme sans

indulgence, et découvert les recettes de son exercice dans les sociétés de masse. Je refuse sa vision de l'Histoire, je doute de sa vérité, mais j'accepte son fait.

Voici donc mon parcours. Dans la première partie, j'expose les raisons de la naissance de la science des masses et les thèmes dont elle traite. La seconde et la troisième parties sont consacrées à son invention par Le Bon, à la description des foules d'abord, du meneur ensuite, et de la méthode qu'il a préconisée pour les gouverner enfin. Méthode popularisée par la propagande et la publicité modernes. Dans les quatrième et cinquième parties, je montre comment Tarde a généralisé cette description à l'ensemble des formes de la vie sociale et analysé le pouvoir des meneurs sur les masses. Sa contribution décisive demeure sa théorie, toujours actuelle, de la communication de masse. Chemin faisant se révélera une face cachée des sciences de l'homme en France. Enfin, dans les quatre dernières parties, je reconstitue, à partir de plusieurs ébauches, l'explication qu'a donnée Freud des phénomènes de masse. Synthèse et couronnement des travaux de ses devanciers, mais à partir d'un point de vue nouveau, elle transforme leurs hypothèses en déductions d'un système. C'est, en réalité, la seule explication de cette psychologie dont nous disposons. On peut donc la tenir pour classique.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

Première partie.

LA SCIENCE DES MASSES

[Retour à la table des matières](#)

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Première partie. La science des masses

Chapitre I

L'individu et la masse

I

[Retour à la table des matières](#)

Si vous me demandiez de nommer l'invention la plus importante des temps modernes, je répondrais sans hésiter : l'individu. Et pour une raison évidente. Depuis l'apparition de notre espèce jusqu'à la Renaissance, l'homme a toujours eu pour horizon le nous, son groupe ou sa famille auxquels le liaient de fortes obligations. Mais à partir du moment où les grands voyages, le commerce et la science ont dégagé cet atome indépendant d'humanité, cette monade dotée de pensées et de sentiments propres, ayant des droits et des libertés, l'homme s'est placé dans la perspective du je ou du moi. Sa situation n'a rien de facile. Un individu digne de ce nom doit se conduire selon sa raison, estimons-nous, juger les êtres et les choses sans passion, et agir en pleine connaissance de cause. Il doit n'accepter les opinions d'autrui qu'à bon escient, après les avoir examinées, pesé le pour et le contre en toute impartialité comme un savant, sans se soumettre au verdict de l'autorité ou du nombre. Nous attendons donc de chacun qu'il agisse de manière réfléchie, guidé par son intelligence et son intérêt, aussi bien quand il est seul que dans la société de ses semblables.

Or, l'observation montre qu'il n'en est rien. A un moment ou à un autre, tout individu se soumet passivement aux décisions de ses chefs, de ses supérieurs. Il

accepte sans réfléchir les opinions de ses amis, de ses voisins ou de son parti. Il adopte les attitudes, le parler et le goût de son entourage. Fait plus grave, dès qu'une personne se joint à un groupe, est happée par une masse, elle devient capable d'excès de violence ou de panique, d'enthousiasme ou de cruauté. Elle commet des actes que sa conscience réproouve et qui contredisent son intérêt. Dans ces conditions, tout se passe comme si l'homme avait complètement changé et était devenu un autre. Voilà donc l'énigme à laquelle nous nous heurtons constamment, et elle n'a pas fini de nous stupéfier. Le psychologue anglais Bartlett rapporte, dans un ouvrage classique, le propos d'un homme d'État qui la formule clairement : « Le grand mystère de toute conduite est la conduite sociale. Toute ma vie, j'ai dû l'étudier, mais je ne saurais prétendre la comprendre. J'ai l'impression de pénétrer un homme de part en part, et pourtant je n'oserais affirmer la moindre chose quant à ce qu'il fera au sein d'un groupe ¹. »

À quoi tient cette incertitude ? Pourquoi est-il impossible de prédire la conduite qu'adoptera un ami ou un proche lorsqu'il se trouvera dans une réunion professionnelle, une assemblée de parti, un jury d'assises ou une foule ? Depuis toujours, on donne à cette question la réponse suivante : c'est parce que, dans une situation sociale, les individus n'agissent plus en toute conscience, ne donnent pas le meilleur d'eux-mêmes. Au contraire ! Loin de s'additionner et de s'améliorer, leurs qualités ont tendance à diminuer et à se détériorer. En fait, le niveau d'une collectivité humaine s'approche de celui de ses membres les plus bas. Tous peuvent ainsi prendre part à l'action commune et se sentir sur un pied d'égalité. Il n'y a donc pas lieu de dire que les actes et les pensées rejoignent ceux de la « moyenne », ils sont plutôt au plancher. La loi du nombre serait la loi de la médiocrité : ce qui est commun à tous se mesure à l'aune de ceux qui possèdent le moins. Somme toute, dans une collectivité, les premiers seront les derniers.

On n'aurait aucune peine à compiler une vaste anthologie montrant que cette conception est répandue chez tous les peuples. Ainsi Solon prétendait qu'un Athénien pris tout seul est un rusé renard, mais que si l'on réunissait les Athéniens, en assemblée sur le Pnyx, on avait affaire à un troupeau de moutons. Frédéric le Grand avait la plus haute estime pour ses généraux quand il s'entretenait avec

¹ F. BARTLETT : *Remembering*, Cambridge University Press, Cambridge, 1932, p. 241.

chacun en particulier. Mais il disait d'eux que, rassemblés en conseil de guerre, ce n'était plus qu'un tas d'imbéciles. Le poète Grillparzer affirmait : « Supportable est l'homme en particulier ; dans la masse, il s'approche par trop du monde animal », et Schiller abondait dans le même sens : « Chacun, vu en particulier, est assez intelligent et compréhensif ; les hommes réunis en corps se changent en autant de sots. »

Les poètes allemands ne sont pas les seuls à dresser ce constat. Bien avant eux, les Romains avaient conçu un proverbe qui a connu une fortune extraordinaire : *Senatores omnes boni viri, senatus romanus mala bestia*, les sénateurs sont tous des hommes de bien, le Sénat romain est une bête mauvaise. Ainsi définissaient-ils le contraste qui oppose les qualités probables de chaque sénateur pris séparément au manque de sagesse, de considération et de rigueur morale entachant les délibérations communes de l'illustre assemblée dont dépendaient alors la paix ou la guerre dans le monde antique. Reprenant le proverbe, Albert Einstein s'exclame : « Combien de malheurs ce fait cause à l'humanité ! Il est la source de guerres qui emplissent la terre de douleurs, de soupirs et d'amertume ². »

Et le philosophe italien Gramsci, qui avait une riche expérience des hommes, et a longuement médité sur la nature des masses, en a donné une interprétation très précise. Selon lui, le proverbe signifie : « Qu'une foule de personnes, dominées par leurs intérêts immédiats ou en proie à la passion suscitée par les impressions du moment, transmises de bouche en bouche sans aucun esprit critique, cette foule s'unit pour prendre une décision collective mauvaise, qui correspond aux instincts les plus bestiaux. L'observation est juste et réaliste pour autant qu'elle se rapporte aux foules accidentelles, qui se rassemblent comme "une multitude pendant une averse sous un auvent", composée d'hommes qui ne sont pas tenus par des liens de responsabilité envers d'autres hommes ou d'autres groupes d'hommes, ou envers une réalité économique concrète, dégradation qui a pour contrepartie l'abaissement des individus ³. »

Cette interprétation met en relief le double aspect d'un seul fait fondamental et obsédant : pris isolément, chacun de nous est en définitive raisonnable ; pris en-

² A. EINSTEIN : *Ideas and Opinions*, Souvenir Press, New York, 1945, p. 54.

³ A. GRAMSCI : *Note sul Macchiavelli*, Einaudi, Milan, 1953, p. 149.

semble, dans une foule, lors d'une réunion politique et même au sein d'un groupe d'amis, nous sommes tous prêts à commettre les pires folies.

II

Chaque fois que des individus se rassemblent, on voit bientôt poindre et sourdre une foule. Ils se brassent, se mélangent, se métamorphosent. Ils acquièrent une nature commune qui étouffe la leur, ils se voient imposer une volonté collective qui fait taire leur vouloir particulier. Une telle poussée représente une réelle menace, et beaucoup d'hommes ont le sentiment d'être dévorés.

En voyant cet animal social matérialisé, mouvant, grouillant, certains individus esquissent un mouvement de recul, avant de s'y jeter à corps perdu, d'autres ressentent une véritable phobie. Toutes ces réactions attestent la puissance de la foule, ses résonances psychiques, et à travers elles, les effets présumés qu'on lui attribue. Maupassant les a admirablement décrits avec une précision que peu de savants ont égalée : « D'ailleurs, écrit-il, j'ai, pour une autre raison encore, l'horreur des foules. Je ne puis entrer dans un théâtre ni assister à une fête publique. J'y éprouve aussitôt un malaise bizarre, insoutenable, un énervement affreux, comme si je luttais de toute ma force contre une influence irrésistible et mystérieuse. Et je lutte en effet contre l'âme de la foule qui essaie de pénétrer en moi. Que de fois j'ai constaté que l'intelligence s'agrandit et s'élève, dès qu'on vit seul, qu'elle s'amoindrit et s'abaisse dès qu'on se mêle de nouveau aux autres hommes. Les contacts, les idées répandues, tout ce qu'on dit, tout ce qu'on est forcé d'écouter, d'entendre et de répondre, agissent sur la pensée. Un flux et reflux d'idées va de tête en tête, de maison en maison, de rue en rue, de ville en ville, de peuple à peuple, et un niveau s'établit, une moyenne d'intelligence pour toute agglomération nombreuse d'individus. Les qualités d'initiative intellectuelle, de libre arbitre, de réflexion sage et même de pénétration de tout homme isolé, disparaissent en général dès que cet homme est mêlé à un grand nombre d'hommes ⁴. »

⁴ G. DE MAUPASSANT : *Sur l'eau*, éd. Encre, Paris, 1979, p. 102.

Sans doute avons-nous là un catalogue des idées préconçues de Maupassant, sa prévention contre la foule, et sa surestimation de l'individu qui n'est pas toujours justifiée. J'aurais même dû dire un catalogue des idées préconçues de son temps et de sa classe. Mais sa description du contact qui s'établit entre l'individu et le collectif (ou entre l'artiste et la multitude) avec ses trois phases : la peur instinctive, l'ébranlement anxieux suivi d'une dépossession irrésistible, enfin la gigantesque circulation de mystérieuses influences presque tactiles, sinon visibles, tout cela est d'une criante vérité.

Et débouche sur le nivellement des intelligences, la paralysie des initiatives, la colonisation de l'âme individuelle par l'âme collective, tous effets supposés de l'immersion dans la foule. Ce ne sont pas les seuls mais les plus fréquemment évoqués. L'horreur ressentie par Maupassant l'aide à définir les deux causes du malaise éprouvé : il croit perdre l'usage de la raison, et ses réactions lui paraissent excessives, outrancières sur le plan affectif. Et il en vient à se poser des questions, celles mêmes que se poseront les scientifiques réfléchissant au phénomène décrit. « Un dicton populaire, écrit-il ⁵, affirme que la foule "ne raisonne pas". Or pourquoi la foule ne raisonne-t-elle pas du moment que chaque particulier dans la foule raisonne ? Pourquoi cette foule fera-t-elle spontanément ce qu'aucune des unités de cette foule n'aurait fait ? Pourquoi une foule a-t-elle des impulsions irrésistibles, des volontés féroces, des entraînements stupides que rien n'arrête, et emportée par ces entraînements irréfléchis, accomplit-elle des actes qu'aucun des individus qui la composent n'accomplirait ? Un inconnu jette un cri, et voilà qu'une sorte de frénésie s'empare de tous, et tous d'un même élan auquel personne n'essaie de résister, emportés par une même pensée qui, instantanément, leur devient commune, malgré les castes, les opinions, les croyances, les mœurs différentes, se précipiteront sur l'homme, le massacreront, le noieront sans raison, presque sans prétexte, alors que chacun, s'il eût été seul, se serait précipité au risque de sa vie, pour sauver celui qu'il tue. »

Par leur justesse de ton et leur précision de pensée, ces lignes se passent de commentaire. Impossible de dire mieux ce que le romancier a exprimé de manière aussi parfaite. Maupassant se trompe cependant sur un point. Le dicton populaire n'est pas seul à dénier la raison aux collectivités et groupes humains. Les philoso-

⁵ G. DE MAUPASSANT : op. cit. p. 103.

phes lui font écho, à preuve ces deux échantillons, traduisant une opinion répandue : « Les idées justes et profondes sont individuelles, écrit Zinoviev ⁶. Les idées fausses et superficielles sont de masse. Dans sa masse, le peuple recherche l'aveuglement et la sensation. » Simone Weil, philosophe française universellement connue pour sa ferveur morale, corrobore cette opinion : « En ce qui concerne la pensée, le rapport est retourné ; là, l'individu dépasse la collectivité autant que quelque chose dépasse rien, car la pensée ne se forme que dans un esprit seul en face de lui-même ; les collectivités ne pensent point ⁷. »

Ces textes montrent clairement qu'un large consensus s'est établi autour d'une idée essentielle : groupes et masses vivent sous l'emprise des émotions fortes, des mouvements affectifs extrêmes. Et d'autant plus que leur font défaut les moyens d'intelligence suffisants pour maîtriser leurs affects. Un individu singulier, participant à une foule, voit sa personnalité profondément modifiée dans ce sens. Sans en avoir toujours conscience d'ailleurs, il devient un autre. A travers son « moi », c'est le « nous » qui parle.

J'ai pris mon temps, donc le vôtre, pour insister sur ces idées, car, en général, sous prétexte qu'elles sont communes, on a tendance à glisser dessus. On en vient même à les passer sous silence, alors qu'elles sont la base de tant de rapports et d'actes sociaux.

III

Voici donc le problème qui se pose. Au commencement, il n'y a que des individus. A partir de ces atomes sociaux, comment obtient-on une totalité collective ? Comment chacun d'eux peut-il faire sienne et exprimer une opinion qui lui vient de l'extérieur ? C'est que l'individu s'incorpore, sans le vouloir, les gestes et les sentiments qu'on lui souffle. Il se livre à des manifestations brutales ou orgia-

⁶ A. ZINOVIEV : *Les Hauteurs béantes*, L'Age d'Homme, Genève, 1977, p. 495.

⁷ S. WEIL : *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, Gallimard, Paris, 1955, p. 108. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

ques dont il ignore l'origine ou le but, tout en étant persuadé de les connaître. Il croit même voir des choses qui n'existent pas et ajoute foi à toute rumeur qui parvient d'une bouche à son oreille, sans juger bon de la vérifier. Des hommes innombrables en viennent ainsi à macérer dans le conformisme social. Ils prennent pour vérité établie par la raison de chacun ce qui est en réalité le consensus de tous.

Le phénomène responsable d'une métamorphose aussi extraordinaire est la suggestion ou l'influence. Il s'agit d'une sorte d'emprise sur la conscience : un ordre ou une communication aboutissent à faire accepter, avec la force d'une conviction, une idée, une émotion, une action, par une personne qui, logiquement, n'a aucune raison valable de le faire. Les individus ont l'illusion de décider par eux-mêmes, sans se rendre compte qu'ils ont été influencés ou suggestionnés.

Freud a bien cerné la spécificité du phénomène : « J'aimerais avancer l'opinion que ce qui distingue la suggestion d'autres sortes d'influence psychique, telles qu'un ordre donné, ou un renseignement, ou une instruction, est que, dans le cas de la suggestion, on suscite dans le cerveau d'une autre personne une idée qui n'est pas examinée quant à son origine mais est acceptée exactement comme si elle s'était formée spontanément dans ce cerveau ⁸. »

L'énigme est aussi bien celle du renversement qui se produit en conséquence : chacun croit être la cause de ce dont il est seulement l'effet, la voix de ce dont il est seulement l'écho ; chacun a l'illusion de posséder en particulier ce qu'il partage, à vrai dire, avec tous. Et finalement chacun se dédouble et se métamorphose. Il devient, en présence des autres, différent de ce qu'il est tout seul. Il n'a pas le même comportement en public et en privé.

Je voudrais conclure ce survol par une analogie : la suggestion ou l'influence est, sur le plan collectif, ce qu'est la névrose sur le plan individuel. Toutes deux présupposent :

- un détournement de la pensée logique, voire un évitement de celle-ci, et une préférence pour la pensée non-logique ;

⁸ S. FREUD : *Preface to Bernheim*, Standard Edition, t. I, p. 82.

- une scission de l'individu entre sa partie rationnelle et sa partie irrationnelle, entre sa vie intérieure et sa vie extérieure.

Dans un cas comme dans l'autre, on observe une perte du rapport avec la réalité et de la confiance en soi. En conséquence, l'individu se soumet avec empressement à l'autorité du groupe ou du meneur (qui peut être le thérapeute) et il est docile aux ordres du suggestionneur. Il se trouve en guerre avec lui-même, une guerre qui dresse son moi individuel contre son moi social. Ce qu'il fait sous l'emprise de la collectivité est en totale contradiction avec ce qu'il sait être raisonnable et moral, lorsqu'il est face à lui-même et obéit à son exigence de vérité. Je poursuis l'analogie. De même que l'influence peut envahir et dévorer l'individu, jusqu'à le résorber dans la masse indifférenciée où il n'est plus qu'un paquet d'imitations, de même la névrose ronge la couche consciente de l'individu jusqu'à ce que ses paroles et ses gestes ne soient plus que des répétitions vivantes des souvenirs traumatiques de son enfance.

Mais leurs effets sont évidemment opposés. La première rend l'individu capable d'exister en groupe et, à la longue, le met dans l'incapacité de vivre seul. La seconde l'empêche de cohabiter avec autrui, elle l'écarte de la masse pour l'enfermer en soi. En résumé, l'influence rend social et la névrose, asocial. Je n'en finirais pas d'énumérer les tensions qui naissent entre ces deux tendances antagonistes, l'une à se confondre avec le groupe, l'autre à se défendre contre lui. Dans la société moderne, elles ont été exacerbées, poussées à l'extrême. Une chose est certaine, dont il nous faut tenir compte : les prétendues « folies » collectives ne sont pas de même nature que les prétendues « folies » individuelles, et on ne doit pas conclure à la légère des unes aux autres. D'après ce que je viens de dire, on voit que les premières sont dues à un excès de sociabilité, lorsque les individus se fondent dans le corps social. Les secondes résultent de l'incapacité d'être avec les autres et de trouver les compromis nécessaires à la vie commune.

Il va sans dire que ce rapprochement n'est pas fortuit. Depuis le début, ce sont les mêmes hommes qui ont étudié la suggestion ou l'influence, et la névrose. La première a été associée à l'hystérie collective et la seconde à l'hystérie individuelle. Il faut reconnaître une fois de plus à Le Bon et à Freud l'admirable courage d'avoir osé donner un sens scientifique à ces phénomènes. Et d'avoir mis, l'un, la suggestion au centre de la psychologie des masses, l'autre, la névrose au cœur de la psychologie de l'individu.

Personne n'a vérifié sérieusement ces hypothèses concernant l'influence ou la suggestion. Toujours est-il que, dans la vie sociale, on en est persuadé, les couches moins nobles du psychisme remplacent les couches plus nobles, les instincts chauds supplantent la froide raison, de même que, dans la nature, les énergies les plus nobles (gravité, électricité) se dégradent en l'énergie la moins noble, c'est-à-dire en chaleur. Cette conviction rejoint la croyance, fort répandue, que, dans la lutte de la raison contre la passion, la passion gagne toujours. Justement parce que nous sommes des êtres sociaux.

Depuis des milliers d'années, les peuples entretiennent des idées analogues et cherchent à expliquer pourquoi les hommes pris séparément sont logiques et prévisibles tandis que, réunis en masse, ils deviennent illogiques et imprévisibles. Toutefois, dès l'instant où l'on veut faire une science, il faut analyser de près les causes de ces effets. C'est à cette seule condition que l'on peut avancer là où la sagesse des nations, de leurs poètes et de leurs philosophes, piétine. L'objet de la curiosité, lui, demeure inchangé. Il nous intrigue comme il les a intrigués.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Première partie. La science des masses

Chapitre II

La révolte des masses

I

[Retour à la table des matières](#)

Pour qu'une science naisse, il ne suffit pas qu'existe un phénomène - on connaît celui-ci depuis des milliers d'années. Ni que sa bizarrerie affriole quelques savants épris de nouveauté. Il faut encore que, d'épisodique ou inoffensif, il prolifère et pullule au point d'empêcher tout le monde de dormir, devenant un problème que l'on doit résoudre. Qui s'est occupé de l'échange des marchandises contre l'argent avant que les marchés envahissent la société ? Qui s'est soucié de l'hystérie avant que les malades mentaux soient enfermés et que les maladies mentales se propagent ? Personne, ou presque. De même, la suggestion ou l'influence a le pouvoir de transformer les individus en masses. Mais elle est tirée de l'obscurité du sens commun et mise en vedette, elle devient le thème central de la psychologie des foules seulement lorsque celles-ci se multiplient et prennent de l'ampleur. Chacun croit la découvrir un peu partout en observant la métamorphose que subissent les individus plongés dans la multitude au sein des rues, des bureaux, des usines, des rassemblements politiques, etc. Oui, la suggestion se transforme en un phénomène général vers la fin du siècle dernier à la faveur d'une série de crises qui bouleversent de façon radicale la société. En voici les symptômes.

C'est d'abord l'écroulement de l'ancien régime, précapitaliste, sous les coups répétés du capital et des révolutions. Il entraîne dans sa chute les cadres religieux et politiques traditionnels, ainsi que les institutions spirituelles. Le monde stable des familles, des groupes de voisinage, des campagnes, s'ébrèche, se lézarde. Arrachés à leurs terres et à leurs clochers, les hommes sont drainés en masse vers le monde instable des villes en devenir. Le passage de la tradition au modernisme jette sur le marché une multitude d'individus anonymes, atomes sociaux sans liens entre eux. Cette mutation, le sociologue allemand Tönnies la dépeint par sa métaphore fameuse du passage de la communauté à la société. Plus exactement, on passe d'une collectivité chaude, naturelle et spontanée, fondée sur l'alliance du sang, la convivialité des voisins et la cohésion des croyances, à une collectivité froide, artificielle et contrainte qui repose sur le contrat d'intérêt, les avantages que les uns peuvent tirer des autres, et la logique de la science. La métaphore a rencontré un grand écho, car elle illustre un des aspects forts de la fracture qui s'est produite entre la société d'hier et celle d'aujourd'hui.

La mécanisation rapide des industries, symbolisée par la machine à vapeur, et la concentration d'hommes, de femmes et d'enfants, malaxés par l'usine, disciplinés par la machine, exploités par les entrepreneurs, transforment les villes en champs de bataille : les nouveaux pauvres y affrontent les nouveaux riches. Dans tous les pays, ces effets se traduisent par la montée virulente et massive de la classe ouvrière. Elle s'arme de nouveaux moyens d'action, la grève par exemple, et se dote de formes inédites d'organisation, les syndicats et les partis, qui canalisent le flot humain, l'encadrent, et modifient la donne du jeu politique. A cette époque, lorsque la « populace » descend dans la rue, ce n'est plus pour célébrer un saint patron, fêter le carnaval ou se livrer à une jacquerie : elle combat ses maîtres, conspue des patrons qui ne se conduisent pas en saints, et réclame son dû. L'historien anglais Hobsbawm note le caractère permanent de la revendication : « La populace ne marchait pas seulement en signe de protestation, mais pour un objectif précis. Elle présumait que les autorités seraient sensibles à ses mouvements et qu'elles lui feraient immédiatement une quelconque concession : la foule des manifestants ne constituait pas seulement un rassemblement d'hommes et de femmes,

mûs par un objectif ad hoc, mais une entité permanente bien que rarement organisée comme telle en permanence ⁹ ».

Ce texte met bien en évidence l'existence de la foule ou populace, son lieu de rassemblement, la rue, son action revendicative. Il souligne surtout son caractère menaçant, capable de faire plier les autorités par sa simple présence.

De plus en plus, la classe ouvrière s'enflamme pour les idéaux d'une révolution à venir, dont ses chefs mettent en scène la répétition générale. Le socialisme était peut-être une idée neuve, greffée sur un mythe immortel, le mythe de la justice. Il éveillait néanmoins chez beaucoup des souvenirs de terreur et de subversion. Et notamment en France où, depuis la grande Révolution, révolutions et contre-révolutions se succédaient sans que personne en entrevoie la fin. Auguste Comte n'a-t-il pas déclaré que le problème majeur de la réforme sociale est celui du consensus, de l'unité morale retrouvée ? Au train où vont les choses, ce n'est pas le consensus et l'unité, ce sont les barricades, les sanglants combats de rue, à intervalles réguliers. Ils préfigurent les temps futurs, et sont comme les signes tangibles du lancement de nouvelles masses humaines sur l'orbite de l'histoire.

Enfin, c'est encore un trait de l'époque, un homme nouveau se forge dans l'entassement des grandes villes, « Fourmillante cité, cité pleine de rêves » pour le poète, la ville est pour l'ouvrier pleine de désenchantements. Sur son immense marché se créent en série la culture et les habitudes de consommation. L'un après l'autre font leur apparition sur les tréteaux de la société le bureaucrate collectif, l'intellectuel collectif, le consommateur collectif : pensées et sentiments deviennent standardisés. Tous ces « cyclotrons », ces accélérateurs sociaux, réduisent les individus à n'être que des particules de plus en plus minuscules. Ils les contraignent à une existence anonyme et éphémère. La grande presse remplit déjà son rôle d'usine de communication : elle coule les esprits dans un moule uniforme et assure la conformité de chaque parcelle d'humanité au modèle imposé. Cette évolution n'échappe pas à Gramsci qui relève « la tendance au conformisme dans le monde contemporain, plus étendue et plus profonde que par le passé ; la standardisation du mode de penser et d'agir atteint des dimensions nationales, ou même continentales ¹⁰. »

⁹ E. J. HOBBSBAWM : *Les primitifs de la Révolte*, Fayard, Paris, 1966, p. 130.

¹⁰ A. GRAMSCI : op. cit., p. 150.

Il signale ainsi l'émergence d'un nouveau type humain, l'homme-masse, entièrement dépendant des autres, et façonné par ce courant de conformisme d'une ampleur exceptionnelle. En réalité, deux sortes de conformisme s'exercent sur lui : l'un vient d'en haut, de la minorité, et l'autre d'en bas, de la majorité. Entre les deux, la lutte est constante : « Il s'agit aujourd'hui d'un combat entre "deux conformismes", c'est-à-dire d'un combat pour l'hégémonie, d'une crise de la société civile ¹¹. »

Si l'on veut aller jusqu'au bout de l'idée de Gramsci, on aboutit à la conclusion qu'à l'époque de l'homme-masse, l'enjeu des conflits qui déchirent la société n'est pas, de manière exclusive et prédominante, le pouvoir, que l'on prend ou que l'on abandonne suivant les rapports de force. Mais cet enjeu est l'influence, car elle se gagne ou se perd suivant que l'un des deux conformismes l'emporte sur l'autre.

II

L'image que nous a laissée le siècle précédant le nôtre est nette : un siècle d'explosion du *mobile vulgus*, violent et malléable. L'observateur du dehors y voit une concentration de matière humaine amorphe dans laquelle chacun des individus s'est fondu, en proie à une espèce de délire social. Flaubert a déjà montré son héros, Frédéric, frappé par l'ivresse collective que suscite la Révolution de 1848 : « Le magnétisme des foules enthousiastes l'avait pris ¹². »

C'est bien cette exaltation qui fascine et inquiète, lorsque la multitude en marche prend l'aspect d'un Frankenstein collectif. Ainsi Flaubert décrit la foule qui envahit le Palais-Royal : « Cette masse grouillante qui montait toujours, comme un fleuve refoulé par une marée d'équinoxe. avec un long mugissement, sous une impulsion imprévisible ¹³. »

Ces fortes impressions donnent une épaisseur à l'image commune : rassemblés en manades sociales., intoxiqués par la force mystérieuse que secrète tout grou-

¹¹ Idem, p. 130.

¹² G. FLAUBERT : L'éducation sentimentale, Paris, 1869, Ed. Pléiade. p. 323.

¹³ Idem, p. 319-320.

pement surexcité. les hommes tombent dans un état de suggestibilité pareil à celui que provoque la prise d'une drogue ou le sommeil hypnotique. Tant qu'ils resteront dans cet état, ils croiront à tout ce qu'on leur dira et feront tout ce qu'on leur ordonnera de faire. Ils obéiront à chaque exhortation, si dénuée de sens soit-elle. Dans tous les cas, les réactions des individus s'exacerbent, comme on le voit au cours des pèlerinages et des parades patriotiques, des festivals de musique et de rassemblements politiques. Flaubert décèle chez son héros les symptômes de l'état propre à l'homme-masse : « Il frissonnait sous les effluves d'un immense amour, d'un attendrissement suprême et universel, comme si le coeur de l'humanité tout entière avait battu dans sa poitrine ¹⁴. »

Mais, jusqu'à l'époque moderne, ces foules apparaissaient de façon sporadique et ne jouaient qu'un rôle tout à fait secondaire. Elles ne constituaient donc pas un problème à part et n'appelaient pas une science particulière. Dès l'instant où elles deviennent monnaie courante, la situation change. A en croire Le Bon, la puissance des foules à peser sur le cours des événements et la politique, par le vote ou par la révolte, est une nouveauté dans l'histoire. Elle est signe que la société se transforme. De plus en plus, en effet, celle-ci apparaît comme un atomiseur : elle déchire les croyances religieuses, détrame les attaches traditionnelles, et défait la solidarité des groupes. Pulvérisés, les individus sont laissés à leur solitude, aux prises avec leurs besoins propres, dans la jungle des villes, le désert des usines, la grisaille des bureaux. Ces atomes divers, ces grains de multitude se réunissent en mélanges instables et violents. Ils forment une sorte de gaz qui tend à exploser dans le vide de la société dépouillée de ses autorités et de ses valeurs - un gaz dont la puissance explosive augmente avec le volume et domine partout. « Alors que nos antiques croyances, écrit Le Bon en témoin intéressé, chancellent et disparaissent, que les vieilles colonnes des sociétés s'effondrent tour à tour, l'action des foules est l'unique force que rien ne menace et dont le prestige grandit toujours. L'âge où nous entrons sera véritablement *l'ère des foules* ¹⁵. »

¹⁴ G. FLAUBERT : op. cit., p. 323.

¹⁵ Gustave LE BON : La Psychologie des foules, Presses Universitaires de France, Paris, 1963, p. 2. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

III

On peut toujours retoucher cette image. Il est même nécessaire de le faire pour la rapprocher davantage de la réalité. Mais que ces foules soient le symptôme d'un nouvel état de l'humanité, d'une révolte venue d'en bas qui menace l'ordre de la société, tout le monde en est d'accord. Un accord sur les faits ne conduit cependant pas à un accord sur leur explication. Vous ne serez donc guère étonnés que les bouleversements de l'histoire portent de l'eau au moulin de deux conceptions diamétralement opposées : la société de classe et la société de masse.

La première a reçu une forme théorique des mains de Marx et Weber, puisant au fonds commun de l'économie politique. Pour elle, les foules sont les indices éclatants d'une nouvelle forme sociale que révèlent précisément ces multitudes disloquées et paupérisées, mobilisées contre l'oppression de la bureaucratie et du capital. Rassemblant les hommes, concentrant les machines, celui-ci socialise les forces de production, transforme la société en un immense marché où tout s'achète et tout se vend, y compris le travail. Il crée ainsi une classe inconnue jusque-là, celle des prolétaires. Que l'on accepte ou refuse cette conception, une chose est certaine : elle considère les classes comme les acteurs de l'histoire. Et parmi elles une classe particulière se détache, le prolétariat, héraut des temps modernes et figure de la révolution à venir. Les multitudes que l'on voit envahir les villes, livrer la guerre civile, participer à toutes les rébellions, sont donc la matière première et les formes de la masse travailleuse. Elle se trouve à divers degrés de conscience, allant du sous-prolétaire passif au vrai prolétaire actif et héroïsé.

Par conséquent, plus elles sont vastes, plus ces multitudes ont une vision claire de leurs forces et de leurs buts, et plus elles pèseront sur l'évolution de la société. Tournant le dos au passé, coupant les mille liens ténus qui les attachent à la religion, à la nation, aux superstitions des classes dominantes, elles s'élèvent vers un monde nouveau, animé par la science et la technique, tandis que l'ancien amorce son déclin. Éclairé par le soleil de l'histoire, ce modèle de la société donne un sens aux mouvements collectifs. Il explique aussi leur origine depuis leurs premiers balbutiements. Le reste n'est qu'épiphénomènes et scories d'une idéologie aliénée.

La seconde conception a connu plusieurs ébauches successives à partir de l'original, né avec et dans la psychologie des foules. En laissant de côté leurs précurseurs, un Taine ou un Tocqueville, il faut mentionner essentiellement Le Bon et Tarde qui en ont dessiné les grandes lignes. « On peut dire que c'est probablement la théorie sociale qui a le plus d'influence dans le monde occidental d'aujourd'hui », note un sociologue à propos de l'hypothèse de la société de masse ¹⁶.

Pour celle-ci, les épiphénomènes et les scories dont je viens de parler sont tout. En effet, décapelés de leurs attaches, dépouillés des privilèges de la naissance et du rang, désorientés par les changements incessants, les individus agglutinés donnent un extraordinaire élan à l'éclosion de ces nébuleuses humaines que sont les foules. Certes il y a toujours eu des foules, invisibles, inaudibles. Mais par une sorte d'accélération de l'histoire, elles ont rompu leurs entraves. Elles se sont révoltées, devenant visibles et audibles. Et même menaçantes pour l'existence des individus et des classes, en raison de leur tendance à tout mélanger, à tout uniformiser. Les déguisements tombés, nous les apercevons dans le plus simple appareil : « Depuis la Révolution française, écrit Canetti, ces éclatements ont pris une forme que nous sentons moderne. C'est peut-être parce que la masse s'est si largement libérée du fond des religions traditionnelles qu'il nous est maintenant plus facile de la voir à nu, dépouillée des significations et des buts qu'elle se laissait autrefois imposer ¹⁷. »

Regardez autour de vous : dans les rues ou les usines, dans les assemblées parlementaires ou les casernes, même sur les lieux de vacances, vous ne voyez que foules, en mouvement ou à l'arrêt. Certains individus les traversent comme un purgatoire. D'autres s'y engloutissent pour ne plus jamais en sortir. Rien ne saurait mieux traduire le fait que la nouvelle société est d'abord et surtout une société de masses. On le reconnaît au nombre, à l'instabilité des liens entre parents et enfants, amis et voisins. On s'en aperçoit à la métamorphose que subit chaque individu devenu anonyme : les désirs, les passions, les intérêts qui subsistent en lui, dormants, dépendent pour leur réalisation d'un grand nombre de personnes. On le voit soumis aux sauts de l'angoisse sociale et aux pressions à se conformer et à ressembler à un modèle collectif.

¹⁶ Daniel BELL : *The End of Ideology*, The Free Press, Glencoe (Ill.), 1960, p. 21.

¹⁷ E. CANETTI : *Masse et puissance*, Gallimard, Paris, 1966, p. 19.

Selon cette conception, le changement ne résulte point d'une prolétarianisation de l'homme, ni d'une socialisation de l'économie. On assiste, au contraire, à une massification, c'est-à-dire au mélange et malaxage des catégories sociales. Prolétaires ou capitalistes, gens cultivés ou ignorants, peu importe l'origine : les mêmes causes produisent les mêmes effets. A partir des divers fragments hétérogènes se forme un complexe humain homogène : la masse composée d'hommes-masse. Ce sont eux les acteurs de l'histoire et les héros de notre temps. Les raisons de cet état de choses, il ne faut pas les chercher, comme le veut la conception de la société de classes, dans la concentration des moyens de production et l'échange, mais dans les moyens de communication, les mass media, journaux, radio, etc., et le phénomène d'influence. Pénétrant dans chaque foyer, présents jusque sur les lieux de travail, s'insinuant dans chaque plage de loisir, dirigeant les opinions et les uniformisant, ces moyens transforment les esprits individuels en esprit de masse. Par une espèce de télépathie sociale, les mêmes pensées et les mêmes images sont évoquées pour des millions d'individus et se propagent de proche en proche à la façon des ondes de radio. De sorte qu'ils sont constamment préparés à se retrouver en masse. Quand cela se produit effectivement, on observe le spectacle inquiétant et inoubliable d'une multitude d'inconnus qui, sans s'être jamais vus, sans s'être concertés, sont parcourus par une émotion identique, répondent comme un seul homme à une musique ou à un slogan, fusionnent spontanément en un seul être collectif.

Marcel Mauss a décrit tout au long cette métamorphose, écoutons-le : « Tout le corps social est animé d'un même mouvement. Il n'y a plus d'individus. Ils sont, pour ainsi dire, les pièces d'une machine ou, mieux encore, les rayons d'une roue, dont la ronde magique, dansante et chantante, serait l'image idéale, socialement primitive, certainement reproduite encore de nos jours, dans les cas cités, et ailleurs encore. Ce mouvement rythmique, uniforme et continu, est l'expression immédiate d'un état mental où la conscience de chacun est accaparée par un seul sentiment, une seule idée, hallucinante, celle du but commun. Tous les corps ont le même branle, tous les visages ont le même masque, toutes les voix ont le même cri ; sans compter la profondeur de l'impression produite par la cadence, la musique et le chant. A voir sur toutes les figures l'image de son désir, à entendre dans toutes les bouches la preuve de sa certitude, chacun se sent emporté sans résistance possible, dans la conviction de tous. Confondus dans le transport de leur danse,

dans la fièvre de leur agitation, ils ne forment plus qu'un seul corps et qu'une seule âme. C'est alors seulement que le corps social est véritablement réalisé. Car, à ce moment, ses cellules, les individus, sont aussi peu isolées peut-être que celles de l'organisme individuel. Dans de pareilles conditions (qui, dans nos sociétés, ne sont pas réalisées, même par nos foules les plus surexcitées, mais que l'on constate encore ailleurs), le consentement peut créer des réalités ¹⁸. » Saisissant, non ?

Il est temps d'envisager les conséquences, L'opération intellectuelle à laquelle se sont livrés les auteurs de cette conception est simple et hardie. Pour tout un chacun, la masse est la foule déchaînée, en proie à l'instinct, sans conscience, sans chef, sans discipline, telle qu'elle apparaît sur les barricades aux yeux du sage. Monstre énorme, hurlant, hystérique, elle fait peur : « On dirait, écrivait Freud, qu'il suffit qu'un grand nombre, que des millions d'hommes se trouvent réunis pour que toutes les acquisitions morales des individus qui les composent s'évanouissent aussitôt et qu'il ne reste à leur place que les attitudes psychiques les plus primitives, les plus anciennes, les plus brutales ¹⁹ ». Heureusement, pourrait-on ajouter, l'inverse ne manque pas de se produire quelquefois, et l'on voit des millions d'autres hommes donner leur vie, consentir à des sacrifices inouïs, pour les valeurs éthiques les plus élevées de justice et de liberté.

Mais dès l'instant où l'on découvre en elles l'emblème de notre civilisation, les masses cessent d'être le produit de la décomposition de l'ancien régime. Elles ne sont plus les avatars des classes sociales ou les à-côtés spectaculaires de la vie sociale, prétextes à des descriptions hautes en couleurs faites par des témoins fascinés ou révoltés. Elles deviennent un aspect omniprésent de la société. Elle fournissent une clé qui s'applique à la politique autant qu'à la culture moderne, et enfin une explication des malaises qui travaillent notre civilisation. Par ce coup d'État intellectuel, donc, la psychologie des foules a placé les masses au cœur d'une vision globale de l'histoire de ce siècle. Elle a aussi donné à la théorie de la société de classe une rivale, que personne à ce jour n'a réussi à réconcilier avec elle, ni à éliminer.

¹⁸ Marcel MAUSS : *Sociologie et anthropologie*, P.U.F., Paris, 1973, p. 126. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

¹⁹ Sigmund FREUD : *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1972, p. 252. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

IV

J'ai essayé de montrer plus haut qu'à partir des mêmes phénomènes, qui se répètent encore sous nos yeux, on a imaginé simultanément deux explications antagonistes et exclusives l'une de l'autre. Une telle dualité n'a rien que de très banal dans les sciences. Je l'admets, par comparaison, cette conception de la société de masse a quelque chose d'exagérément simple, pour ne pas dire simpliste. Elle postule que l'individu est une citadelle inviolable, où les autres pénètrent par la suggestion pour la détruire et l'entraîner au milieu des alluvions de la marée collective, impulsive et inconsciente. L'idée nous paraît démodée et méconnaît les complexités de l'histoire contemporaine. Ce n'est cependant pas la première fois que des idées simples et, en apparence, démodées, font découvrir des vérités inattendues.

Envisageons aussi les conséquences de cette dualité des explications. Ce qui pour l'une est révolte de classe et représente un espoir d'avenir, l'autre la nomme révolte des masses - l'expression du philosophe espagnol Ortega y Gasset a fait fortune - qui inquiète et annonce une époque de crises en chaîne. Les psychologues des foules croient cette révolte décisive : elle met le pouvoir politique à la merci des multitudes qui ne sauraient l'exercer et en expriment la crainte. Cette crainte a suffi pour susciter le désir de les connaître, pour les exorciser et les gouverner, mais aussi pour les étudier sur le plan scientifique. On voit mieux la paille dans l'œil de son voisin que la poutre dans le sien. De même, leurs adversaires déclarés les ont prises au sérieux et se sont acharnés à mettre à nu leurs ressorts pour mieux les combattre. Leurs partisans se contentent le plus souvent de les glorifier, de parler des masses de manière abstraite et idéalisée. Ils les ont ainsi méconnues.

Avec rudesse et franchise, au risque de choquer, la psychologie des foules dénie à celles-ci toute prétention et toute capacité de changer le monde, de gouverner l'État. Il leur manque par définition la faculté de raisonner, toute capacité de se discipliner pour accomplir le travail nécessaire à la survie et à la culture, tant elles sont esclaves des pulsions du moment et influençables par le premier venu.

Notre société vit le déclin de l'individu, assiste à l'apogée de la masse. Elle est donc dominée par les forces irrationnelles et inconscientes qui sortent de leur cachette et se montrent spontanément à visage découvert. Le Bon déclare de manière lapidaire : « L'action inconsciente des foules, substituée à l'activité consciente de l'individu, représente une des caractéristiques de l'âge actuel ²⁰. »

Qui, de nos jours, pourrait encore faire une déclaration aussi sommaire et abrupte ? L'expérience nous a enseigné à être plus circonspects. Mais enfin cette déclaration a eu et a encore des effets historiques qu'il n'est plus au pouvoir de personne d'effacer. Chacun, d'ailleurs, en a immédiatement saisi la signification. La voici : la solution à la révolte des masses dépend de leur psychologie. Celle-ci devient « une fois de plus », selon le mot de Nietzsche, « le chemin qui conduit aux problèmes fondamentaux ». Leur sociologie et leur économie les expliquent seulement par raccroc et dans des situations particulières.

Ce que le philosophe allemand a entrevu avant tout le monde tend à devenir une conviction générale. Une conviction qui explique la création d'une nouvelle science : la psychologie des foules. Savoir si elle se justifie est une autre affaire. Mais, au fur et à mesure que les masses acquièrent de l'importance, elle en acquiert aussi. Le grand écrivain allemand Hermann Broch voit dans les événements dramatiques qui secouent l'Europe entre les deux guerres le renversement qui se dessine en sa faveur. Il défend la nécessité de cette psychologie en ces termes : « Les nouvelles vérités politiques seront fondées sur des vérités psychologiques. L'humanité s'apprête à quitter l'époque économique de son évolution pour entrer dans l'époque psychologique » ²¹.

Il n'est donc pas étonnant que, dans l'immense mouvement de connaissance - plus changeant que les saisons ou la mer - cette science ait été conçue par tous comme ayant une vocation universelle. Si Le Bon, Freud ou Reich font figurer dans les titres de leurs ouvrages « psychologie des foules », et non pas « psychologie sociale » ou « psychologie collective », n'y voyez pas un hasard. Chacun indique qu'il expose une vision de notre civilisation, caractérisée par une forme de groupement définie : la masse. Donc ses pionniers ne la considèrent pas comme

²⁰ Gustave LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., Préface.

²¹ H. BROCH, *Massenwahntheorie*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 1979, p. 42.

une science d'appoint à d'autres sciences plus considérables qu'elle, la sociologie ou l'histoire, par exemple. Mais bien comme leur rivale. Et ils se sont fixé un but unique : « Résoudre l'énigme de la formation des masses » (l'expression est de Freud). Seule une science majeure peut prétendre y parvenir.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Première partie. La science des masses

Chapitre III

Que faire quand les masses sont là ?

Je crois que l'innovation politique récente ne signifie rien de moins que la domination politique des masses.

J. ORTEGA Y GASSET

I

[Retour à la table des matières](#)

L'individu est mort, vive la masse ! Voilà le fait brut que découvre l'observateur du monde contemporain. Ayant mené partout un combat obstiné et violent, les masses ont partout remporté, semble-t-il, une victoire surprenante et définitive. Ce sont elles qui posent de nouvelles questions et obligent à inventer de nouvelles réponses, car leur force est une réalité avec laquelle il faut désormais compter. « Au cours des trente dernières années, constate le philosophe allemand Cassirer, dans la période qui sépare les deux guerres mondiales, nous n'avons pas seulement traversé une crise grave de notre vie politique et sociale, mais il nous a aussi fallu affronter des problèmes théoriques entièrement nouveaux. Nous avons fait l'expérience d'un bouleversement radical des formes de pensée politique » ²².

²² E. CASSIRER : *The Myth of the State*, Doubleday and Co, New York, 1955, p. 1.

Sans conteste, dans cette période qui débute avec la Première Guerre mondiale et se continue encore, on assiste à un renversement radical. Ce qui le marque principalement est l'irruption des masses, leur manière de penser propre, leurs croyances irrésistibles. La psychologie des foules a saisi le caractère fondamental de ce renversement. Mais là ne se limite pas son intervention. Certes, comme toute science, elle s'est efforcée de décrire les phénomènes, d'en chercher les causes et d'en prévoir les effets. Cependant il lui a aussi fallu imaginer des méthodes et proposer une logique afin d'agir sur les événements, c'est évident. A quoi bon connaître, si l'on ne peut agir ? Que sert-il de découvrir des maux que l'on est impuissant à guérir ? En faisant voir les causes, nous répondons à un « pourquoi ? » Mais en formulant une solution pratique, nous répondons à la question « que faire ? ». Or celle-ci a une portée plus large que la première. Puisque la curiosité ne s'exerce qu'aux moments de répit, tandis que l'action est une nécessité de tous les instants.

La psychologie des foules a été créée pour répondre simultanément à ces deux questions. De prime abord, elle affiche son intention d'expliquer le pourquoi des sociétés de masse. Mais ce dans le but d'enseigner aux classes dirigeantes que faire devant ces masses qui bouleversent le jeu politique - un jeu dont elles ne sortiront plus dans un avenir prévisible. En bref, elle veut résoudre l'énigme de la formation des masses pour arriver à résoudre l'énigme plus redoutable encore de savoir comment les gouverner. Elle s'adresse aux hommes de pouvoir tout autant, sinon plus, qu'aux hommes de science. « La connaissance de la psychologie des foules, écrit Le Bon dans le manifeste de la nouvelle science, constitue la ressource de l'homme d'Etat qui veut, non pas les gouverner - la chose est devenue aujourd'hui difficile - mais tout au moins ne pas être gouverné par elles » ²³.

II

La psychologie des foules est donc la science d'une nouvelle politique. Ses pionniers sont tous convaincus d'y trouver le fil d'Ariane du labyrinthe des relations de pouvoir où, faute de ce guide, s'égarent tant de gouvernés et de gouvernants. Dès le début, ils combattent la vision politique ancienne fondée sur l'hom-

²³ Gustave LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 5.

me-individu. Et pour laquelle une masse n'est que mille ou dix mille individus rassemblés. Donc une vision de l'homme mû par ses intérêts particuliers d'ouvrier, d'industriel ou de père de famille et qui, après avoir raisonné et calculé, agit uniquement en fonction d'eux. Faisant ainsi taire ses croyances et ses sentiments.

La psychologie des foules repousse une politique basée sur l'intérêt et la raison. Elle ne croit pas que l'homme adhère à un parti, vote pour un candidat et, de façon générale, se conduit essentiellement afin d'obtenir le plus grand avantage personnel. Elle ne le suppose pas conscient de ce qu'il peut gagner ou perdre, à l'image des acheteurs et des vendeurs sur le marché. C'est là une illusion, dit-elle. L'intuition naît parce que, pour la politique classique, les masses sont le produit éphémère de l'aliénation. Elles disparaîtront avec les progrès irrésistibles de l'éducation et de la technique, le triomphe de la science, et la juste répartition des fruits de la terre.

La politique classique croit ainsi pouvoir combler le fossé qui sépare l'action dans la société et l'action dans la nature. De quelle façon ? En appliquant à l'une et à l'autre les mêmes méthodes et les mêmes pratiques. Certes, la science et la technique remportent chaque jour des victoires sans précédent. Elles démontrent ainsi le pouvoir de leur logique. Et on les prend pour modèle dans chaque sphère de la vie. En suivant la voie de la science, fondée sur des principes rationnels, nous nous figurons pouvoir accomplir en politique un progrès analogue à celui que nous accomplissons dans l'industrie. Nous croyons devenir les maîtres et possesseurs de la société comme nous sommes les maîtres et possesseurs de la nature. À plus ou moins brève échéance, nous arriverions ainsi à créer des rapports d'individu à individu, de gouvernants à gouvernés, délivrés de leurs passions, des amours et des haines, comme le sont nos rapports avec les objets. En un mot, selon la célèbre formule de Saint-Simon, nous passerions du gouvernement des hommes au gouvernement des choses.

Cette vision classique et familière a pour pivot la rationalité de l'action politique et son progrès main dans la main avec le progrès de nos connaissances et de la société dans laquelle nous vivons. De ce point de vue, les manifestations de masses tendent à perdre leur importance. Elles rejoignent les autres vestiges d'immaturité humaine dont témoignent les sociétés moins évoluées et moins cultivées. Une pratique politique en découle. Avec une objectivité toute scientifique, elle sépare la logique et la croyance, les jugements de fait et les sentiments, afin

de décider quels moyens sont les mieux adaptés à ses fins. Elle s'adresse à la raison, chiffres et arguments à l'appui ; elle montre où sont les réalités et s'efforce de convaincre les individus de choisir la solution la plus conforme à leurs intérêts. Elle croit mobiliser d'autant mieux les hommes qu'elle leur fait prendre conscience des enjeux de leur situation de travail, de classe, de parti, etc. ²⁴. Et ainsi, l'union faisant la force, des buts qu'ils peuvent réaliser ensemble.

La psychologie des foules accuse cette vision classique de méconnaître l'importance des foules, qui sont un fait, et leur nature. Fondus dans la masse, les individus oublient leurs intérêts personnels pour obéir aux désirs communs, à ces désirs que les meneurs leur présentent comme étant communs. Salariés ou chômeurs, captifs de l'énervement des villes, soumis aux excitations de l'existence citadine, ils ne possèdent rien, pas même le temps de réfléchir. Ils dépendent constamment d'autrui : pour leur logement, leur nourriture, leur emploi, leurs idées ou leurs rêves. Dès lors, les intérêts ont trop peu de force et de poids pour inhiber des impulsions que tout exacerbe.

« L'espèce humaine ne peut supporter beaucoup de réalité », écrivait le grand poète anglais T.S. Eliot. Les foules en supportent encore moins. Une fois rassemblés et mêlés, les hommes perdent une grande part de leur sens critique. Par crainte, et aussi par besoin de conformité. Leur conscience cède devant la poussée des illusions comme un barrage emporté par un fleuve en crue. Ainsi les individus faisant foule sont menés par une imagination sans limites, agités par des sentiments forts mais sans objet déterminé. Le seul langage qu'ils entendent est celui qui court-circuite la raison, parle au cœur et embellit ou noircit la réalité.

Certes, on peut les vouloir différentes de ce qu'elles sont, espérer que leur importance diminue et redevienne aussi minime qu'elle le fut par le passé. Alors les masses seraient amenées à choisir et soutenir le pouvoir en pleine connaissance de cause. Dans l'immédiat, une telle éventualité est exclue. Il serait insensé d'essayer de les réformer, de les déclarer autres que ce qu'elles sont, de prétendre changer leur psychologie ou de la réduire à celle des individus qui les composent. On ne modifie pas davantage les lois de la nature, qui diffèrent pour un atome isolé, à un

²⁴ A. OBERSCHALL : *Social Conflicts and Social Movements*, Prentice Hall Inc., Englewood Cliffs, 1973.

niveau d'énergie ordinaire, et pour un amas d'atomes porté à un niveau de très haute énergie.

Ces données élémentaires placent les hommes de pouvoir devant l'obligation de choisir entre deux visions de leur action, qui se justifient également mais sont incompatibles entre elles : l'une concerne les individus et l'autre les masses. Qui-conque choisit la première et table sur les intérêts et la raison de l'homme doit savoir qu'une telle politique conçue et dirigée par les principes de la science, convient à une minorité d'hommes d'État, de savants ou de philosophes. Elle avait sa valeur lorsque les masses étaient exclues de la société politique. Avant l'âge des foules, donc. Mais ses partisans rejettent les brûlantes ambitions des grands fondateurs de nations ou de religions. Et ils ne peuvent même pas remplir les devoirs les plus pressants de leur tâche. Car, formés à l'école classique des parlements et des bureaux, ils ignorent la force des passions et des croyances. Ils se fient uniquement à l'intelligence pour convaincre, au calcul pour emporter une décision. La violence des sentiments collectifs les déconcerte, le dérèglement de la conduite des individus rassemblés les déroutent, et l'outrance des paroles ou des actes les rebute à l'égal d'une faute de goût. Leur esprit n'admet que la ruse, ou le compromis entre gens de bonne compagnie. Le caractère ? Ils le négligent ou le raillent. Mais, lorsque le courage leur manque, les hommes d'État se montrent flottants et confus, irrésolus ou bavards, et ils faillissent à leur tâche. Ils raisonnent sans conviction ni principes. Ils délibèrent sans trancher et n'agissent qu'à moitié, laissant aux événements le soin de faire le reste. Quoique démocrates, ils pavent souvent la voie à un tyran, réclament un César, un homme fort, comme un libérateur, et préparent l'oppression comme une libération. On voit alors se développer un paradoxe : la liberté fait appel au despotisme. Ainsi la raison s'avère condamner la politique, et la politique condamner la raison.

En somme, ce qui fait défaut à ces hommes de pouvoir, c'est l'instinct qui permet de comprendre les masses, de vibrer à l'unisson de leurs espérances, d'écouter la voix forte de la multitude au lieu du chuchotement des conseillers et des flatteurs. Ils n'ont jamais le mot qu'il faut ou le geste qu'il faut et quand il le faut. Cédant aux incertitudes qui les minent devant la relativité des choses, débordés par les événements qui les surprennent, ils sont d'abord désarçonnés puis renversés. La conclusion paraît claire : pas de grand chef politique sans instinct des masses. -

Dans le monde civilisé, affirme la psychologie des foules, les masses font revivre une irrationalité que l'on croyait en voie de disparition, comme le désordre d'une époque primitive pleine de démente et de dieux. Au lieu de diminuer à mesure que la civilisation progresse, son rôle ne fait que croître et embellir. Évacuée de l'économie par la technique et la science, l'irrationalité se concentre dans le pouvoir et en devient le pivot. Elle le devient de plus en plus, les hommes ayant moins de temps à consacrer à la chose publique, moins de possibilités de résister à la pression collective. La raison de chacun cède devant les passions de tous. Elle se montre impuissante à les dominer, car on n'arrête pas une épidémie à volonté.

C'est pourquoi quiconque aspire à se consacrer aux affaires de l'État et souhaite gouverner les hommes doit s'adresser davantage à leurs sentiments d'amour et de haine, de vengeance ou de culpabilité, qu'à leur compréhension. Au lieu d'éveiller leur intelligence, il vaut mieux éveiller leur mémoire. Car, dans le présent, les masses reconnaissent moins les lignes de l'avenir que les traces du passé. Elles perçoivent, non ce qui change, mais ce qui se répète. Bref le futur gouvernant doit se pénétrer de l'idée que la psychologie des masses tourne le dos à la psychologie des individus. Ceux-ci réussissent par l'analyse ou par l'expérience supérieure de la réalité. Celles-là usent d'un moyen non moins efficace, le cœur follement épris d'idéal et d'un homme qui l'incarne : « La logique qui les conduit, a pu écrire Marcel Proust à propos des nations, est toute intérieure, et perpétuellement refondue par la passion comme celle des gens affrontés dans une querelle amoureuse ou domestique, comme la querelle d'un fils avec son père, d'une cuisinière avec sa patronne, d'une femme avec son mari » ²⁵.

J'insiste et je me répète. La politique classique est fondée sur la raison et les intérêts. Elle se condamne à l'impuissance, parce qu'elle suit la logique de la science et traite la masse comme une somme d'individus. Non que ceux-ci soient dépourvus de moyens intellectuels ou de volonté. Non qu'ils soient dominés au point de ne pas comprendre quel est leur intérêt ou de ne pas faire usage de la raison. Au contraire, chacun est capable et même désireux d'instaurer la démocratie au sens noble du terme. Sinon, on ne l'aurait même pas conçue, on n'aurait pas tenté de la réaliser. Si les individus n'y parviennent pas partout, si leurs efforts débouchent souvent sur le contraire, c'est qu'ils sont pris dans la foule. Ils subis-

²⁵ M. PROUST : *A la recherche du temps perdu*, Ed. Pléiade, T. III, p. 773.

sent la loi des amas humains. Alors tout prend une autre allure. Rien ne se passe comme prévu, ni dans les mêmes conditions psychiques. Et je résumerai la cause en une phrase : on convainc l'individu, on suggestionne la masse.

Rappelons en peu de mots la trame de l'argument. Les foules renversent les bases de la démocratie mises en place par les bourgeois libéraux, reprises par les sociaux-démocrates. Ceux-ci veulent gouverner par le moyen d'une élite choisie au suffrage universel. Leur politique connaît seulement les réalités économiques et techniques. Elle refuse de voir les réalités psychologiques. Elle a beau s'inspirer d'idéaux élevés et avoir des mérites absolus, son aveuglement l'empêche, sauf exception de former un régime politique stable.

Disons que ceux qui la pratiquent se trompent de société ou de peuple ²⁶, en tout cas d'époque. Cette époque se reconnaît à un signe particulier : les révolutions et les anti-révolutions qui entraînent les masses. C'est pourquoi elle exige une politique nouvelle ²⁷.

²⁶ Les psychologues des foules font une exception, dans la plupart de leurs analyses, en faveur de la Grande-Bretagne et des États-Unis, pays qu'ils admirent, et où ils prétendent que la démocratie a reçu sa forme véritable.

²⁷ Que les psychologues des foules, et notamment ceux auxquels j'ai consacré ce livre, Le Bon, Tarde et Freud, aient eu leur part dans la conception de cette politique nouvelle, est un fait généralement méconnu. Sauf par les très grands historiens des idées possédant l'érudition et l'ouverture d'esprit nécessaires. Ainsi l'historien anglais Berlin les compte parmi ceux qui ont transformé la simple vision de l'homme, « avec laquelle opéraient les théoriciens de la politique, de Hobbes à J.S. Mill, et [qui] ont déplacé l'accent de la discussion politique vers les disciplines descriptives plus ou moins déterministes qui ont débuté avec Tocqueville, Taine et Marx, et ont été poursuivies par Weber et Durkheim, Le Bon et Tarde, Pareto et Freud, et de nos jours par leurs disciples ». (J. BERLIN : *Against the Current*, Oxford University Press, Oxford, 1981, p. 324).

III

Lorsque les masses sont là, la politique a pour tâche de les organiser. Deux choses les font mouvoir, la passion et les croyances, il faut donc tenir compte de toutes deux. Chaque fois que des hommes sont rassemblés, ils sont pénétrés par des émotions analogues. Ils communient dans une foi supérieure. Ils s'identifient à une personne qui les tire de leur solitude, et lui vouent une admiration totale. Telle est, en peu de mots, la synthèse qui transforme une collectivité d'individus en un individu collectif. Leurs intérêts ne sont que les gants de la passion. Otez les gants, restent les mains ; tranchez les mains, et les gants deviennent inutiles. Leur raison n'est que l'écume des convictions fortes et permanentes.

Ceci explique le caractère de la pratique politique. Gramsci l'a dit bien mieux que je ne saurais le faire : « La politique est une action permanente et donne naissance à des organisations permanentes, en quoi elle s'identifie précisément à l'économie. Mais celle-ci s'en distingue aussi, et c'est pourquoi on peut parler séparément de l'économie et de la politique, et on peut parler de "passion politique" comme d'une impulsion immédiate à l'action qui naît sur le terrain "permanent et organique" de la vie économique, mais le dépasse, faisant entrer en jeu des sentiments et des aspirations dans l'atmosphère incandescente desquels le même calcul de la vie humaine individuelle obéit à des lois différentes de celles de la comptabilité individuelle ²⁸. »

Par conséquent, dans la vie politique, il y a effectivement une asymétrie profonde qui empêche de jamais trouver un point d'équilibre et de stabilité. Lorsque les hommes agissent sur la matière, pour produire et survivre, leur action technique et économique suit une loi rationnelle. Et on observe, au cours du temps, une rationalité croissante des méthodes et des connaissances qui y conduisent. L'important, pour réussir, est de subordonner les moyens au but recherché, d'obéir toujours aux résultats de l'expérience. Les machines logiques en montrent la possibilité, ce pourquoi leur emploi augmente progressivement.

²⁸ A. GRAMSCI : op. cit., p. 13.

Les rapports entre les hommes sont, au contraire, marqués par un facteur d'irrationalité. Impossible de s'y soustraire, surtout si l'on veut mobiliser les masses, en vue d'un idéal, positif ou négatif. Reich, et il n'est pas le seul, a montré les effets désastreux de cette méconnaissance, et combien celle-ci a favorisé la victoire du nazisme en Allemagne : « Grâce aux travaux de Marx, d'Engels, de Lénine, on connaissait beaucoup mieux les conditions économiques de l'évolution progressive que les forces régressives. On ignorait complètement l'irrationalisme des masses. C'est pourquoi l'évolution libérale dans laquelle tant de gens avaient mis leur espoir s'arrêta pour accuser ensuite un recul vers la décadence autoritaire ²⁹. »

En effet, la machine sociale à massifier les hommes les rend toujours plus irrationnels, et interdit de les gouverner par la raison, quelles que soient les intentions, même les plus nobles, de ceux qui en tiennent les leviers. Cette asymétrie de la politique a trois aspects :

- D'abord, un gouffre qui sépare les deux domaines de la vie humaine. La pensée et la pratique rationnelles se cantonnent dans l'administration des choses et des richesses. Elles inventent des outils et des instruments de plus en plus considérables, efficaces et automatiques. Le gouvernement des hommes, donc le pouvoir politique, voit au contraire reculer cette pensée et cette pratique. Dans ce domaine, la société crée uniquement des croyances et des idées-force. Les unes sont admirables, prônent la justice et l'émancipation. Les autres, cruelles, propagent la vengeance et l'oppression. Elles servent à mobiliser et unifier les hommes. A cette fin, on les coule dans le moule, préparé à l'avance, d'une religion dogmatique. C'est à ce seul prix qu'une idée peut devenir un élément précipitant des masses, et le marxisme lui-même a dû le payer.
- Un second aspect est l'irrationalisation pure et simple des masses. Elle se manifeste par une décompression des forces émotionnelles qui attendent, dans une région souterraine, l'occasion de faire irruption avec la puissance d'un volcan. Ces forces, jamais vaincues, guettent le moment propice pour reprendre l'empire qui leur revient. Il se présente dès que les hommes,

²⁹ Wilhelm REICH : *La Psychologie des masses du fascisme*, Payot, Paris, 1972, p. 200.

sous l'aiguillon d'une crise, se rassemblent. La conscience des individus perd alors de sa vigueur et ne peut plus contenir leurs impulsions. Ces véritables taupes de l'histoire que sont les émotions inconscientes en profitent pour occuper le champ libre. Ce qui remonte, ce n'est pas du nouveau, c'est du déjà existant agglutiné, mais non exprimé - ce sont des forces latentes plus ou moins concentrées et réprimées, façonnées et prêtes à l'avance. Les masses sont emportées par leur torrent, fouettées par la panique ou l'enthousiasme, sous la baguette magique d'un meneur qui s'est mis à leur tête. Et l'observateur fasciné peut s'écrier, avec Shakespeare : « C'est le fléau du temps, quand les fous conduisent les aveugles ». Saisissant de précision, n'est-ce pas ? Quand on songe à Hitler, à Pol Pot et tutti quanti, ces forcenés qui dirigent les masses aux yeux calfatés par la peur et l'espérance. Du reste, leur exemple extrême nous fait sentir, tout comme les maladies nous instruisent sur l'état de santé, ce qui se passe dans les situations moyennes : le pouvoir s'exerce par l'irrationnel.

- Et voici le troisième et dernier aspect. Dans de nombreux domaines, la technique, l'économie, la démographie, etc., le progrès observé va du moins au plus : les méthodes de travail s'améliorent, les vitesses s'accroissent, les échanges se multiplient, les populations augmentent, et ainsi de suite. En politique, il n'y a pas de progrès, pas plus que dans l'art ou la morale. L'histoire enseigne que, en apparence, le pouvoir s'exerce et se répète d'une génération à l'autre par les mêmes méthodes et dans les mêmes conditions. La domination du grand nombre sur le petit nombre se renouvelle sans cesse et se perpétue. « Un exemple, écrit Freud, qui donne à ces rapports une valeur éternelle, de l'inégalité innée et indéracinable des hommes, est leur tendance à se partager entre les deux catégories de leaders et de suiveurs. Ces derniers composent la grande majorité, ils ont besoin d'une autorité qui prenne les décisions à leur place et à laquelle, pour la plupart, ils se soumettent sans restriction ³⁰. »

³⁰ Sigmund FREUD : *Why War ?*, The Standard Edition, T. XXII, p. 212. [Version française du texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#) grâce à la permission de M. Vincent Magos.]

Il serait donc vain de parler de montée vers une société sans dieux ni maîtres, car, à tout instant, des chefs renaissent au milieu de nous. Ce qui explique l'autonomie du politique et l'oppose à tout le reste, C'est donc cette absence de progression. Les évolutions de l'histoire le laissent relativement indifférent. Dans toutes les sociétés, même les plus avancées, en matière d'autorité le passé domine le présent, la tradition morte envoûte la modernité vivante. Et si l'on veut agir, il faut influencer les hommes dans les couches archaïques de leur psychisme. Une seule phrase résume cette opposition : l'économie et la technique suivent les lois de l'histoire, la politique doit suivre les lois de la nature humaine.

La société contemporaine, qui connaît tant de déséquilibres d'ordre matériel et spirituel, exacerbe chacun de ces trois aspects. Tout ce que l'on peut faire, c'est adapter les instruments et les connaissances dont on dispose aux données permanentes de la vie extérieure et de la vie intérieure des hommes. Pour l'essentiel, et depuis toujours, la politique est la forme rationnelle d'exploiter le fond irrationnel des masses. Leur psychologie le confirme. Toutes les méthodes qu'elle propose en matière de propagande, toutes les techniques de suggestion de la foule par le meneur s'en inspirent. Elles jouent sur les émotions des individus pour les convertir en un matériau collectif et uniforme. Et nous savons qu'elles y parviennent à merveille.

IV

La libération des forces irrationnelles fait que le meneur est la solution au problème de l'existence des masses. Certains croient à une solution fort différente. Ils proposent de créer des partis politiques, des mouvements idéologiques ou des institutions capables de contrôler les masses. Néanmoins tout parti, tout mouvement, toute institution tôt ou tard se donne un leader, vivant ou mort, Cette seconde solution ne diffère donc pas de la première, ni ne l'exclut. Elles ont en commun un élément césarien qui est à l'autorité ce que l'hydrogène est à la matière : sa composante universelle. Connaître ses origines et découvrir en quoi il consiste est un des chapitres les plus difficiles de la science. Chacune avance une explication fondée sur les faits qu'elle étudie. La psychologie des masses, depuis

Tarde, développe la sienne. Le père est l'origine et le prototype de toute espèce d'autorité. Son emprise a commencé avec la famille, dans la nuit des temps. Elle se poursuit et s'amplifie dans les masses contemporaines d'individus arrachés à leur famille. L'histoire des régimes politiques nous représente donc uniquement les lentes transformations du régime de paternité. Dès que l'on essaie de mettre à nu la mécanique de cette histoire, on n'aperçoit, sous l'espèce de la bureaucratie, du parti, de l'État, etc., que des ramifications du pouvoir primitif du chef de famille, modèle et idéal.

Lorsque les masses apparaissaient de façon sporadique, cette solution scandalisait. On ne voulait pas admettre que le meneur résolvait le problème des masses aussi nécessairement que le père résolvait le problème de la famille. Or, que voyons-nous chaque soir sur les écrans de télévision ? Ici les foules musulmanes en liesse acclament l'imam Khomeiny de retour d'exil, là les foules chrétiennes accourent à la rencontre du pape Jean-Paul II qui a pris l'avion du pèlerin pour leur porter la bonne parole, et, ailleurs, les masses laïques se pressent enthousiasmées autour d'un de leurs chefs pour chanter ses louanges.

Les médias ont fait de nous les participants et les contemporains de tous les afoulements de la planète, de leurs admirations et de leurs gémissements en extase. Il n'y a plus d'exotisme de l'idolâtrie, ni de surprise dans la succession des événements. Un peuple passe à la vitesse supersonique de la libération enthousiaste à la sujétion étroite. Sa structure diluée se change en structure concentrée autour d'un homme. Rares sont ceux qui résistent ou se rendent seulement compte de ce qui arrive. C'est à croire que les masses trouvent leur bonheur dans la satisfaction d'une sorte de pulsion inconsciente à courber l'échine. Pour sa part, Tarde l'affirme sans réticence : « On a beaucoup dit - c'était un beau thème à développements oratoires - qu'il n'y a rien de plus enivrant que de se sentir libre, affranchi de toute soumission à autrui, de toute obligation envers autrui. Et, certes, je suis loin de nier ce sentiment très noble, mais je le crois infiniment moins répandu, qu'exprimé. La vérité est que, pour la plupart des hommes, il y a une douceur irrésistible inhérente à l'obéissance, à la crédulité, à la complaisance quasi-amoureuse à l'égard d'un maître admiré. Ce qu'étaient les défenseurs des cités gallo-romaines après la chute de l'Empire, les sauveurs de nos sociétés démocratiques et révolu-

tionnaires le sont à présent, c'est-à-dire l'objet d'une enthousiaste idolâtrie, d'un agenouillement passionné ³¹. »

Pourquoi cette adhésion au meneur ? C'est qu'il propose aux foules, en termes simples et imagés, une réponse à leurs questions, il donne un nom à leur anonymat. Ni par raisonnement, ni par calcul, mais du plus profond de leur intuition, elles s'en saisissent comme d'une vérité absolue, offrande d'un nouveau monde, promesse d'une nouvelle vie. Disant oui au meneur, la masse exaltée se convertit et se transfigure, au sens propre du mot. Son énergie affective la jette en avant et lui donne aussi bien le courage de supporter le martyre que la brutalité. nécessaire à l'emploi de la violence. A preuve, les armées de la Révolution qui ont suivi, ensorcelées, les aigles de Napoléon à travers toute l'Europe.

L'énergie que les masses puisent dans leurs rêves et leurs illusions, les leaders en usent pour faire tourner la roue des États, et conduire les multitudes vers un but dicté par la raison, parfois par la science. Le général de Gaulle, un de ceux qui, nous le verrons, ont le mieux assimilé les enseignements de la psychologie des foules, en a reconnu la pratique : « Si grandes fussent les réalités, peut-être pourrais-je les maîtriser, puisqu'il m'était possible, suivant le mot de Chateaubriand, "d'y mener les Français par les songes" ³². »

L'expérience des peuples confirme cette certitude : d'une vaste idée à une action précise, de l'intelligence d'un individu au mouvement d'une masse, le plus court chemin passe par les songes. Lorsque les illusions s'amenuisent ou font défaut, les collectivités et leurs croyances tombent en déliquescence, elles sont dévitalisées et vidées de leur substance comme un corps privé de sang. Les hommes ne savent plus qui suivre, à quoi obéir et se dévouer. Rien ni personne ne leur impose plus la discipline nécessaire aux oeuvres de civilisation, rien ni personne ne nourrit l'enthousiasme ou la passion. Le monde des admirations, celui de fidélités, est vacant. Alors prolifèrent les signes de panique. On craint le retour à l'indifférence morte des pierres du désert, ou à sa version moderne, l'État. Là, personne n'est plus l'ami ni l'ennemi de personne. Les frontières des groupes ou de la cité ont pratiquement disparu. Un agrégat amorphe d'individus remplace le peuple. Dans une société de masse, comme la nôtre, « la misère psychologique des mas-

³¹ G. TARDE : *Les Transformations du pouvoir*, F. Alcan, Paris, 1895, p. 25.

³² C. DE GAULLE : *Mémoires de guerre*, Paris, Plon, 1955, T. 1, p. 120.

ses »a pour remède le leader. A condition qu'il écarte le danger de panique. Ainsi Napoléon, à l'issue de la Révolution française, a restitué aux foules l'objet de vénération dont elles manquaient et leur a rendu l'idéal pour lequel elles étaient prêtes à tout sacrifier, y compris la vie et la liberté. « Le Führer, observe Broch, est l'indice d'un système de valeurs et le porteur de la dynamique de ce système. Il apparaît, comme dit, avant tout en tant que symbole du système. Ses traits rationnels et ses actions n'ont qu'une importance subalterne ³³. »

V

Que faire, donc, quand les masses sont là ? Deux choses, répond la psychologie des foules : découvrir un meneur issu de leur milieu, et les gouverner en faisant appel à leurs passions, à leurs croyances et à leur imagination. On peut reculer devant la première, en pensant que les individus ne jouent qu'un rôle secondaire dans l'histoire, voire aucun rôle du tout. Justement la connaissance de cette psychologie interdit de les rayer de la liste des solutions. D'abord et surtout parce que chacun y croit, y compris ceux qui ne le devraient pas. A un interlocuteur qui lui faisait valoir le rôle décisif des masses, Tito, chef du parti communiste yougoslave, rétorqua vivement : « Fadaïses que tout cela, les processus historiques dépendent souvent d'une seule personne ³⁴. »

En conclusion, la psychologie des masses répond au Que faire ? de notre époque en proposant une autre politique. Elle l'arrache à l'empirie en s'efforçant de donner une solution précise à un problème qui ne l'est pas moins. D'où le rôle que joue la suggestion pour créer la masse et celui du meneur qui la met en branle. Pour l'instant il s'agit d'une solution avancée sans beaucoup d'explications. Dans les chapitres suivants, j'exposerai les raisons pour lesquelles on l'a choisie. Cependant, je veux présenter tout de suite une de ces raisons, afin de mieux faire

³³ H. BROCH : *Massenwahntheorie*, op. cit., p. 81.

³⁴ M. DJILAS : « Le Sens du danger », *Le Monde*, 6 mai 1980.

comprendre l'intérêt exceptionnel que cette science a attaché à une telle solution. La voici : les masses ne tendent pas spontanément vers la démocratie, mais vers le despotisme.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Première partie. La science des masses

Chapitre IV

Le despotisme oriental et le despotisme occidental

I

[Retour à la table des matières](#)

Au siècle de la naissance des masses, la domination d'un seul passe pour un vestige de barbarie. On la stigmatise comme dictature absolue, effet navrant d'un manque de culture ou de ressources matérielles, retour déplorable à des moeurs archaïques. Dans l'ensemble, on la traite comme un produit de l'ignorance, des bas instincts. Notre destin nous paraît aller la main dans la main avec le développement de l'humanité en marche vers la démocratie complète. Chaque victoire de la culture signifie aussi une victoire du peuple sur les ennemis héréditaires du peuple, les despotes. Quiconque refuse une telle conception du cours des choses nage, bien entendu, à contre-courant. C'est pourtant un tel refus qu'oppose Le Bon, et la plupart des psychologues des foules s'y sont associés. Pour lui et pour eux, l'éclosion des masses, étant donné leur constitution psychique, débouche sur l'appel aux meneurs et à un régime despotique : « Une série de faits aussi typiques indique bien nettement une orientation générale en Europe vers les formes despotiques de gouvernement ³⁵. »

³⁵ G. LE BON : « L'évolution de l'Europe vers les formes diverses de dictature », *Annales Politiques et Littéraires*, mars 1924, p. 231.

Pour tout dire, la société de masses se définit par la démocratisation de ce type d'autorité, au sens où l'on dit que se démocratisent les voitures, les loisirs, ou les livres, les journaux et les mass media. Autrefois réservés à l'élite, puis à la bourgeoisie, ils sont maintenant accessibles à tous. Pour quelles raisons le despotisme arrive-t-il à être accepté et pratiqué par les classes populaires ³⁶ ? D'une part, la démission des gouvernements qui ne savent plus imposer leur autorité, ou, comme le dit Thomas Mann, jouer le rôle de « maîtres qu'il soit possible de servir avec - une bonne conscience aristocratique ³⁷ ». D'autre part, la poussée des classes populaires qui, avec leur hiérarchie et leurs organisations propres, transportent les débats sociaux du Parlement dans la rue, et vident les institutions démocratiques de leur prestige. Le Bon encore : « Les meneurs tendent aujourd'hui à remplacer progressivement les Pouvoirs publics à mesure que ces derniers se laissent discuter et affaiblir. Grâce à leur tyrannie, ces nouveaux maîtres obtiennent des foules une docilité complète que n'obtient aucun gouvernement ³⁸ ». Sans le dire explicitement, Le Bon vise les chefs syndicalistes. Il voit en eux les véritables maîtres du monde du travail.

Mais cela dit, tout n'est pas dit. Quand on élargit le champ du regard pour embrasser une longue période de l'histoire, on trouve un peu partout des signes de résurrection du despotisme. Dans toute idéologie, dans toute vie politique, il reparait avec une constance remarquable, apporté par des civilisations étrangères les unes aux autres. Dès que l'écriture apparaît chez un peuple, dès qu'il livre ses premiers textes, le thème est présent de manière obsédante. On ne peut donc se borner aux seules causes que je viens de mentionner pour en décrire l'évolution et pour comprendre le sens que revêt de nos jours ce régime d'autorité si ancien. Je voudrais éclairer cette évolution en me servant d'une comparaison par contraste, fragile, il est vrai, comme toute comparaison, mais en ce cas justifiée. La voici.

Selon les données de l'histoire, il semble bien qu'ait existé, avant notre ère, un despotisme oriental, dont la Chine impériale et l'Égypte pharaonique sont les chefs-d'œuvre ³⁹. Il avait pour base le principe d'inégalité, commun aux sociétés d'alors, et répondait à la nécessité de faire fonctionner un mode de production

³⁶ G. LE BON : *La Psychologie politique*, Flammarion, Paris, 1910, p. 117.

³⁷ T. MANN : *Considérations d'un apolitique*, Grasset, Paris, 1975, p. 404.

³⁸ G. LE BON : *La Psychologie politique*, Flammarion, Paris, 1910, p. 117.

³⁹ K.A. WITTFOGEL : *Le despotisme oriental*, Ed. de Minuit, Paris, 1964.

reposant sur la création des villes et le maintien d'un bon système d'irrigation. Le hiérarque, roi, empereur ou pharaon, exerçait son pouvoir absolu par la maîtrise des ressources en eau des communautés paysannes, qu'il s'agisse de construire des digues ou de creuser des canaux. Les foules humaines étaient concentrées et coordonnées par le réseau de ses officiers, afin de réaliser les grands travaux dont les Pyramides nous donnent aujourd'hui encore une idée, Sommet d'une société rigoureusement hiérarchisée, sacré dieu par la religion, maître infailible de l'État et de l'univers réunis en sa personne, le despote exige une obéissance absolue. Ce sont bien là les traits que nous assemblons dans l'idée de despotisme. Si nous jetons un coup d'oeil en arrière, nous nous apercevons que ces traits ont connu une extension considérable et ont surgi de manière indépendante, donc sans s'être diffusés, sur plusieurs continents. Cette solution identique à un même problème, redécouverte par tant de peuples dispersés, représente une inquiétante énigme de l'histoire humaine.

Maintenant nous allons sauter par-dessus les millénaires et nous transporter dans la société moderne, sans chercher à justifier le saut. Voici donc les raisons qui autorisent à parler de despotisme occidental. La notion a été mise en avant à l'époque de la Révolution française, on peut l'affirmer sans hésitation. Avant que Le Bon et Tarde lui aient attribué une portée générale, Chateaubriand en avait déjà saisi le caractère principal : « Une expérience journalière, déclarait-il, fait reconnaître que les Français vont incontestablement au pouvoir, ils n'aiment point la liberté, l'égalité est leur idole. Or l'égalité et le despotisme ont des liaisons secrètes. »

Ne prenez point ces paroles pour une simple métaphore, un trait poétique sans conséquence. S'y révèle au contraire le secret de la liaison en question, et il nous reste à l'exprimer en prose. Les systèmes politiques dominés par les partis gouvernent par la discussion et la controverse, tranchent les difficultés par le suffrage fréquent. Mais ils sont, en théorie, déséquilibrés et incertains. « Les gouvernements si mal appelés pondérés ne seront jamais que la ligne la plus courte pour arriver à l'anarchie », disait Napoléon à Molé. Et c'est pour éviter le désordre qu'en pratique on a recours au despote. Depuis la très haute antiquité, nous le savons. La psychologie des foules l'admet sans discussion. Elle en déduit qu'à une époque de multitudes plus vastes et plus fluctuantes que par le passé, on fera de plus en plus appel au despote.

II

Donc, étant donné une société de masse, elle tendra naturellement vers la stabilité par un moyen ou un autre. Et elle ne pourra y parvenir qu'en modifiant un des deux facteurs de base : l'égalité ou la liberté.. Le rétablissement de l'inégalité entre citoyens, une des deux solutions de l'équation, paraît impossible. Aucun parti, aucun homme d'État ne s'en fera l'avocat. Aucun savant, aucun orateur n'inventera des arguments le présentant comme un moindre mal, un changement nécessaire. Ce serait contraire à la nature de la masse qui se signale par l'égalité des individus qu'elle comprend. « Elle est d'une importance si fondamentale que l'on pourrait carrément définir l'état de masse comme un état d'égalité absolue. Une tête est une tête, un bras est un bras, il ne saurait s'agir de, différence entre eux. C'est en vue de l'égalité qu'on devient masse ⁴⁰. »

Toutes les actions et tous les projets politiques maintiennent donc intact le facteur d'égalité, et cherchent à modifier le facteur de liberté, en persuadant ou en forçant les individus d'y renoncer. C'est un peu comme si, faute de pouvoir réduire la distance d'une ville à l'autre, on s'efforçait de raccourcir le temps pour parvenir plus vite à destination, en prenant l'avion au lieu du train.

L'instabilité de la société de masse résulte, on le suppose, de l'exigence incontournable d'égalité, et d'un mauvais usage de la liberté. Deux voies sont possibles pour y remédier. La première consiste à remettre le pouvoir aux mains d'un seul, la seconde à ne le remettre aux mains de personne en le confiant à une sorte de directoire anonyme, comme s'il n'était qu'une simple affaire de technique ou d'économie. On obtient alors le même renoncement à la liberté, par manque d'argent, limitation de ressources ou par pauvreté, que le meneur obtient par la persuasion et la coercition. Il n'y a pas de troisième voie.

Dans un cas, on aboutit au despote démocrate, si familier en Europe depuis le jour où Napoléon l'a inventé. Un écrivain anglais disait de lui qu'il réalise « un gouvernement absolu doté d'un instinct populaire ». En sa personne, les moyens

⁴⁰ E. CANETTI : op. cit., p. 27.

démocratiques se concilient avec les fins césariennes. Les traits du frère, symbole de l'égalité populaire, y recouvrent ceux du père, figure de l'autorité sans limites. Ainsi chaque empereur romain était le successeur de César, vous le savez. On lui élevait une statue sur le chapiteau de laquelle était gravé : Au père de la patrie. Il continuait néanmoins à porter le titre de tribun du peuple, qui faisait de lui le porte-parole des citoyens et leur défenseur contre la toute-puissance de l'État qu'il incarnait.

Il n'y a guère, Staline lui aussi concentrait entre ses mains tous les commandements politiques et militaires d'un vrai empereur avec les obligations de commissaire du peuple qui le désignaient comme simple exécutant des décisions collectives. Et c'est un des privilèges exorbitants de ces hommes que d'avoir le pouvoir de dominer et le pouvoir d'arrêter le pouvoir, d'être eux-mêmes le seul recours contre la répression qu'ils exercent, de sorte que leur autorité n'a d'autre limite que leur volonté.

Ces leaders prestigieux ou charismatiques préservent les dehors de la démocratie. Ils réaffirment l'égalité des masses par des plébiscites réguliers. Convoquées et interrogées, elles peuvent répondre au leader par oui ou par non. Elles n'ont aucune possibilité authentique de se réunir pour délibérer. Elles ne sont pas habilitées à discuter ses décisions ni à lui donner des conseils. La seule chose à laquelle elles sont conviées et qu'il leur soit possible de faire, c'est de sanctionner une politique - à la rigueur, de la rejeter. Le plébiscite est le signe d'une liberté à laquelle on renonce dans l'instant même où on l'exerce.

Dans le cas où personne n'a reçu en mandat le pouvoir, on peut parler de la démocratie despotique d'un parti bureaucratique et anonyme. Agissant à la façon d'un conseil d'administration ou d'un appareil de direction, il traite l'État ou la société en entreprise nationalisée. La question spécifique du pouvoir paraît accessoire. Il suffit que la majorité s'en désintéresse, reste passive et silencieuse, pour qu'elle ne se pose pas. Tel est le gouvernement qui fonctionne dans certains pays à parti unique, ou dans ceux où un parti prépondérant - les libéraux-démocrates au Japon, la démocratie chrétienne en Italie, le parti révolutionnaire au Mexique, la coalition des gaullistes et des libéraux en France, etc. - est installé aux commandes parfois depuis environ un demi-siècle. Devenu un État dans l'État, il impose fatalement une grise uniformité, un conformisme propice au maintien de l'équilibre des forces en sa faveur. Il parque les libertés à l'intérieur d'un étroit périmètre.

Le monopole de la police et des moyens de communication garantit qu'elles ne pourront ni le déborder ni en sortir.

Afin d'assurer sa continuité, le parti prépondérant recrute ses cadres et ses chefs dans un milieu fermé qui se renouvelle par cooptation, en contrôlant l'origine de classe des nouvelles recrues pour les partis communistes, ou religieuse, pour les partis chrétiens. Il ne laisse à personne d'autre le soin de peupler et d'entretenir le vivier des futurs hommes d'État, en ayant l'œil sur leur carrière antérieure. C'est un système de promotion à l'intérieur d'un appareil qui les hausse vers le pouvoir. En les nommant à des fonctions - député, maire, etc. - il leur permet de prétendre représenter le peuple. Il faut bien qu'ils soient recrutés par cooptation, puisque le recours à l'héritage, contraire au principe d'égalité, est exclu - encore qu'on voie le secrétaire du parti socialiste français choisir son successeur ! Quant aux élections authentiques, elles rétabliraient la libre concurrence entre candidats. Chacun de ceux-ci est donc choisi par un organe du sommet (comité de direction, bureau politique, secrétariat, etc.) selon son degré de ressemblance à un prototype humain et sa loyauté envers le parti. Ensuite, on les soumet à la ratification populaire qui est souvent formelle et automatique, comme au Mexique ou en Pologne. C'est une sorte de plébiscite sur le meneur anonyme fragmenté en une somme d'individus, camouflé en élection au suffrage universel.

Dans les deux cas, la marge de liberté des personnes, des communautés, est réduite, et leur volonté de contrôle des affaires publiques annulée de façon violente ou insidieuse. Tout ce qui atteste l'originalité de la démocratie - accord de la majorité, autorité des assemblées et respect de la loi - est conservé en droit mais dépérit dans les faits. Comme toutes les conclusions générales, celle-ci a besoin d'être adaptée aux réalités de chaque pays et de chaque époque. On ne risque pourtant guère de se tromper en observant que les sociétés de masse oscillent entre le despote démocrate et la démocratie despotique. Tantôt elles appliquent l'une, tantôt l'autre formule, dans l'espoir de retrouver avec le temps un équilibre qu'elles n'atteignent pas dans l'espace. L'histoire de France est, de ce point de vue, exemplaire et représente, depuis la Révolution, le lieu classique. La répétition des mêmes causes produisant les mêmes effets, on a vu, depuis, ces formules se diffuser par contagion. Ce qui était autrefois l'exception est devenu maintenant un modèle et une science. De même que la Révolution française, ayant levé une masse en armes pour livrer bataille et conquérir, a fait entrer la guerre dans son âge clas-

sique, de même la chaîne des révolutions et antirévolutions contemporaines fait entrer le despotisme dans son état classique. Ce pourquoi s'élargit le réseau des institutions et des corps administratifs dans lesquels un homme reçoit de l'avancement selon sa compétence à priver les hommes de leur liberté.

III

Je préfère la notion de despotisme occidental, parce que plus franche, à celles de système totalitaire, culte de la personnalité ou régime autoritaire. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on aperçoit les limites de l'analogie ⁴¹ avec le despotisme oriental et ce qui l'en distingue. D'une part, au lieu de s'appliquer aux moyens de production, ce type de pouvoir requiert et a pour système nerveux les moyens de communication. Ils étendent leurs ramifications partout où les individus se rencontrent, s'associent et travaillent. Ils pénètrent dans les recoins de chaque quartier, de chaque foyer, pour enfermer les hommes dans une cage d'images souveraines et leur imposer un tableau commun de la réalité.

Le despotisme oriental répondait à une nécessité économique, l'irrigation et la maîtrise des forces de travail. Le despotisme occidental, lui, correspond davantage à une nécessité politique. Il présuppose la mainmise sur les outils d'influence ou de suggestion que sont l'école, la presse, la radio, etc. Le premier parvenait à, dominer la multitude grâce au contrôle des besoins (en eau, en nourriture, par exemple). Le second y arrive par le contrôle de la croyance de la majorité en un homme, un idéal, voire un parti. Tout se passe comme si, de l'un à l'autre, il y avait une évolution : la soumission externe cède la place à la soumission interne des masses, l'emprise bien visible est remplacée par une emprise spirituelle, invisible et d'autant plus imparable.

D'autre part, dans le despotisme ancien, le meneur était le gardien d'un ordre permanent de la société et de la nature. Il occupait le sommet de la hiérarchie des

⁴¹ Les parallèles hasardeux auxquels se livre K. Wittfogel dans l'ouvrage cité montrent jusqu'à quel point il est dangereux d'ignorer ces limites et de transformer une analogie qui aide seulement à décrire la réalité en une identité censée l'expliquer, bref de vouloir trouver dans le passé le modèle du présent.

hommes en vertu d'une inégalité reconnue. Nul ne contestait sa position, même si certains se rebellaient contre sa personne. Sa chute ou sa mort, analogue à celle d'un dieu, était considérée comme un signe de désordre. Elle provoquait un sentiment d'effroi, habilement exploité par ses héritiers désignés. Dans le despotisme moderne, par contre, l'appel au meneur a un caractère d'exception et de tension extrême. Ce sont les crises de l'économie, avec leur cortège de chômeurs, d'inflation, de pauvreté, ce sont les crises de la politique, avec leurs menaces de guerre civile, et les crises de système, avec leur alternance de révolutions et de contre-révolutions, qui rendent instables les cadres sociaux et mobilisent les masses sur une vaste échelle.

Dans ces périodes s'affirment des forces nouvelles. Le pouvoir change de mains. Les prisons se vident et leurs anciens occupants embastillent les geôliers de naguère. Les exilés rentrent en triomphe tandis que d'autres prennent le chemin de l'exil. L'état d'exception produit des hommes d'exception. Les masses leur délèguent la souveraineté, comme les Romains à leur dictateur. Elles les choisissent en tenant compte des années passées en prison, à l'étranger, de la rébellion ouverte aux moments difficiles, de la résistance à l'ennemi, des gestes de rupture héroïque avec leur caste - ainsi l'appel du 18 juin 1940 du général de Gaulle. Toutes les formes d'hérésie, de désobéissance et d'usurpation - l'usurpateur était le titre glorieux décerné à Napoléon, le prototype imité par tous les hommes d'État qui ont laissé leur marque sur ce siècle - sont à la fois la source d'un nouveau pouvoir et le signe de l'élu. Elles se trouvent à l'origine de ce qu'on nomme prestige ou charisme, ce je ne sais quoi d'énigmatique qui change soudain un inconnu en une personnalité que l'on admire sans réserve. Le prestige fait taire tous les scrupules moraux, culbute tous les obstacles légaux devant le leader et change l'usurpateur en héros. Et tous le voient avec le regard de Hegel lorsque, les yeux brillants d'admiration, il a aperçu Napoléon le 13 octobre 1806 à Iena : « Je vis l'empereur, cette âme du monde, traverser à cheval les rues de la ville... C'est un sentiment prodigieux de voir un tel individu qui, concentré sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine. » L'illustre philosophe ressent ce qu'ont dû ressentir tous les grognards qui ont sacrifié leur vie pour cette âme du monde. Il ne les a pas vus, eux, ni la traînée de millions de morts sur les champs de bataille, sans qui cette âme n'aurait pas eu de monde où s'étendre.

Ce qui précède entraîne une conclusion évidente : le meneur des masses est toujours un usurpateur, reconnu par elles. Ce n'est pas seulement dû au fait que son action s'est exercée contre les normes de légitimité, et que son pouvoir est né au sein d'un état d'exception. Cela tient aussi au respect nécessaire de l'égalité. Elle exclut, en effet, qu'un individu, quel qu'il soit, puisse rester indéfiniment au-dessus de la collectivité. Ainsi tout leader véritable demeure par nature illégitime. Mais tant qu'il occupe sa position, il dispose de façon absolue de la masse.

On m'objectera que ni l'importance des moyens de communication, ni la puissance des meneurs n'ont le poids que je leur attribue ici. On dira que d'autres facteurs sont à l'oeuvre qui expliquent cette évolution de l'histoire. Je ne songe pas à le nier, tant sa complexité est grande. Mais je me suis fixé pour but d'exposer jusqu'au bout une des hypothèses de la psychologie des foules : la tendance au despotisme de la société contemporaine. Elle y voyait un symptôme de la dégradation de notre civilisation, la défaite de l'individu devant la collectivité et l'abandon par les élites intellectuelles et politiques de leurs responsabilités vis-à-vis de la démocratie. Il y a beaucoup de facilités en la matière pour révolter les âmes, dresser les consciences contre elle. Mais, partout où l'on observe que les masses règnent et ne gouvernent pas, on reconnaît, sans risque d'erreur, la marque du despotisme occidental. Tout comme jadis, partout où l'on voyait un roi qui règne mais ne gouverne pas, on saluait une conquête de la démocratie. « Il est remarquable, disait Paul Valéry, que la dictature soit à présent contagieuse, comme le fut jadis la liberté. »

IV

Bien avant la naissance de la psychologie des masses, l'historien de la Renaissance, Burkhardt, avait entrevu cette évolution : « L'avenir appartient aux masses et aux hommes qui peuvent leur expliquer simplement les choses. » Cette science n'a pas inventé le despotisme, ni le type humain autoritaire en Europe, pas plus que l'économie n'a inventé le profit ou l'entreprise capitaliste, se bornant à les étudier. Et pourtant on le lui reproche. C'est même la raison pour laquelle on la censure et la tient en quarantaine. On s'imagine peut-être promouvoir ainsi la démocratie, changer en étapes triomphales ses tragiques défaites.

Cette illusion, les psychologues ont voulu la combattre. Le despotisme est le thème majeur de leurs travaux, depuis Le Bon qui y voit un trait de la nature humaine, jusqu'au sociologue allemand Adorno qui étudie la personnalité despotique, autoritaire, en passant par Fromm ou Reich, explorant les racines, dans la famille, de la soumission volontaire à un pouvoir totalitaire. Ils ont cherché à aller, au-delà des paroles lénifiantes et des vœux roses, toucher le dur roc, cette part de l'homme qui le pousse à renoncer à la liberté, à ce qu'on appelle les droits de l'homme, aussitôt qu'un meneur se dresse au carrefour de l'histoire. Et parce qu'en dernière analyse ils se préoccupent de ce but concret, ils donnent à la science mission de dire les choses comme elles sont, en se plaçant dans la perspective de ce que les choses devraient être si on voulait les changer.

C'est, vous le comprenez, tout le contraire d'une réflexion détachée et neutre. Le thème du despotisme occidental, ils sont les seuls à le prendre au sérieux. Qu'il s'agisse de l'influence des mass media ou de la structure autoritaire des masses, ils ne l'ont pas choisi au hasard. ni par simple curiosité intellectuelle, Ce thème renvoie à la réalité, et c'est avec elle que leurs théories doivent se coller. Elles sont en rapport et proportionnées aux conflits de l'époque, aux drames qu'elle couvait. Agissant comme il faut agir quand on est confronté aux conditions du temps - la montée du nazisme est un des indices les plus révélateurs - la psychologie des foules a exercé et continue à exercer une influence considérable sur l'action et la pensée politiques, et même au-delà. Chacun, à un moment ou un autre, se trouve contraint d'y avoir recours.

Tard venu dans cette science qui a déjà frayé sa voie, l'écrivain allemand Broch note : « Sur tout le chemin du problème précédent qui nous a conduits à travers les domaines de la théorie étatique, de la politique et de l'économie, il n'y a guère eu de portion où nous n'ayons rencontré les questions de la psychologie des masses. Qu'il faille accorder à la psychologie des masses une telle position centrale dans la connaissance contemporaine du monde, ceci était clair pour moi depuis longtemps, ne fût-ce, il est vrai, qu'à titre de supposition ⁴². »

Pour elle, la démocratie des masses est le maintien d'une position de combat contre les forces de la nature humaine qui s'y opposent. Elle exige une génération d'hommes qui sachent résister aux pressions du milieu. Capables de fournir un

⁴² H. BROCH : op. cit., p. 274.

effort obstiné au service de la raison, ces hommes doivent pouvoir exercer, dans la jouissance des biens et des libertés, un certain degré. de contrainte. Dans cette position de combat, toute concession et tout relâchement de vigilance sont durement sanctionnés. La souplesse et la survie à tout prix sont les pires dissolvants. En cédant sur des points apparemment minimes, on s'expose à lâcher pied sur l'essentiel. Dès que l'on desserre un peu l'étau, on risque de se précipiter dans les flots tièdes de la soumission.

V

Dans cette première partie de l'ouvrage, j'ai tracé la carte et dessiné le paysage mental de la psychologie des masses. J'ai voulu vous donner une idée de son origine, des phénomènes qu'elle étudie et des problèmes, somme toute pratiques, qu'elle espère résoudre. De plus, j'ai souligné son caractère de science politique, au premier degré et sans détours. Science qu'elle a commencé par être et qu'elle n'a jamais cessé d'être, vous en serez convaincu dans un instant. D'où ses deux lignes de force, les deux sujets presque exclusifs dont elle traite sans se lasser : 1.) l'individu et les masses ; 2.) les masses et les meneurs. Le premier lui permet de poser les problèmes essentiels de la société de masse, le second de leur chercher des solutions pratiques. Voilà qui est bel et bon.

Il me faut maintenant compléter la carte, colorer le paysage par un rendu des théories proprement dites. Ce sera l'occasion de reconstituer un système cohérent, et de vérifier son pouvoir de mettre de l'ordre dans une masse de faits fort mal coordonnés.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

Deuxième partie.

Le Bon et la peur des foules

[Retour à la table des matières](#)

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Deuxième partie. Le Bon et la peur des foules

Chapitre I

Qui était Gustave Le Bon ?

I

[Retour à la table des matières](#)

La psychologie des foules a été créée par Le Bon, tout le monde le sait. Mais il y a une énigme Le Bon. Les ouvrages publiés en français depuis cinquante ans ne mentionnent jamais son extraordinaire influence sur les sciences de la société, alors qu'ils réservent une place excessive à des savants mineurs et à des écoles de pensée aussi vastes qu'indéterminées. Quelle est donc la raison de ce traitement injuste ? Comment est-il possible d'ignorer un homme qui compte parmi les dix ou quinze dont les idées, du point de vue des sciences sociales, ont eu une action décisive sur le vingtième siècle ? Parlons franc : excepté Sorel, et sans doute Tocqueville, aucun savant français n'a eu une influence égale à celle de Le Bon. Aucun n'a écrit des livres ayant un retentissement analogue. Voyons donc, avant toutes choses, qui était le personnage, quelle place il a occupée dans son époque. Cela nous aidera à comprendre dans quelles circonstances a été créée la psychologie des foules, et pourquoi précisément en France.

Gustave Le Bon est né en 1841 à Nogent-le-Rotrou en Normandie. Il est mort à Paris en 1931, et sa vie est remarquable à bien des points de vue. Le hasard l'a fait naître à un moment où les germes du progrès commençaient à lever. Sa maturité est contemporaine du second Empire, période de révolutions industrielles, de

défaite militaire et de guerre civile. Enfin il a vécu assez longtemps pour assister à la victoire de la science, aux crises de la démocratie, à l'ascension du socialisme, de ces forces populaires dont il suivait la montée avec inquiétude et dénonçait la puissance croissante.

Il semble ressusciter en sa personne cette longue lignée de savants amateurs et pamphlétaires dont Mirabeau, Mesmer et Saint-Simon avaient été les illustres représentants. Il continue une tradition, mais au sein d'un milieu travaillé par des changements rapides. Ce médecin de province, petit de taille, aimant la bonne chère, avait vite délaissé la pratique de son art pour se lancer dans la vulgarisation scientifique. Le succès de ses ouvrages lui permet de vivre de sa plume et de faire son chemin dans la république des lettres où il côtoie les plus grands. A quoi est dû ce succès, cette position éminente ? Peut-on dire qu'un talent exceptionnel s'est imposé à un milieu qui, au départ, lui était défavorable et même hostile ? Faut-il voir dans son oeuvre la conjonction d'idées scientifiques neuves et progressistes avec une ancienne tradition d'écriture ? Ou attribuer au contraire à l'homme un flair exceptionnel qui lui permet de déceler des tendances de pensée, toute une sensibilité cachée dans l'époque et de lui donner une expression ? Sans doute y eut-il de tout cela chez Le Bon, mais tout particulièrement une faculté supérieure de mettre sous une forme synthétique et directement parlante des idées qui étaient dans l'air, et que d'autres n'osaient pas énoncer ou exprimaient en ordre dispersé. Et aussi un concours de circonstances exceptionnel qui fait de cet homme de cabinet le créateur d'une science, le concepteur d'une nouvelle politique.

II

Après l'humiliante défaite qu'a subie son armée en 1870, la France, et surtout sa bourgeoisie, découvre, en l'espace de quelques mois, sa fragilité et son impréparation à diriger le pays, à en maîtriser les forces sociales. Sous Napoléon III, elle était allée applaudir les opérettes d'Offenbach, se laissant charmer par sa musique sans en comprendre les paroles. Elle a joué sur scène les rôles les plus veules, sans s'y reconnaître et sans y reconnaître les symptômes d'une explosion à venir et ceux de l'incurie qui a préparé la débâcle. Armand Lanoux le souligne :

« Quand on regarde aujourd'hui Offenbach dans une perspective historique, on ne peut pas s'empêcher de considérer son oeuvre comme une danse macabre qui a conduit à Sedan. » Et de Sedan à la Commune de Paris qui en est le prolongement direct. Cherchant une cause à ces débâcles, la bourgeoisie la trouve, comme toujours, dans le désordre des rues, la désobéissance des ouvriers et l'indiscipline des soldats, le grouillamini des mouvements sociaux déferlant sur Paris comme les Huns, jadis, sur l'Europe. En face, rien que la mollesse des gouvernements et la division des factions politiques, impuissantes à contenir les insurgés.

En bonne logique, la solution devrait venir d'un gouvernement fort, capable de rétablir l'autorité. « La seule chose raisonnable, écrivait Flaubert à George Sand le 29 avril 1871, un gouvernement de mandarins, le peuple est un éternel mineur. » Comment donc ! Et la Commune de Paris, avec son insolente prétention à changer le monde, sa proclamation de lendemains qui chantent au moment où la France est à genoux, le territoire amputé, l'armée vaincue, la Commune incarne assez bien le lien qui unit la défaite au soulèvement populaire, la chute du pouvoir de l'État à la rébellion des citoyens. Les intellectuels ont vibré à l'unisson avec la bourgeoisie - n'étaient-ils pas ses fils ? - devant l'humiliation de la nation. En même temps, ils ont élevé la voix contre le danger représenté à l'extérieur par l'ennemi héréditaire, l'Allemagne, et à l'intérieur par l'hérédité ennemie, la Révolution française inachevée depuis près d'un siècle et toujours vaincue. « Car l'histoire du XIXe siècle français tout entier, écrit François Furet, a été, l'histoire d'une lutte entre la Révolution et la Restauration, à travers des épisodes qui seraient 1815, 1830, 1848, 1851, 1870, la Commune, le 16 mai 1877. » ⁴³

Il suffit de lire Taine ou Renan pour saisir la force de cette inquiétude ravivée par les deux derniers épisodes, et l'écho qu'elle a rencontré dans la pensée de l'époque. Et l'on mesure son retentissement sur la société en voyant l'intérêt nouveau porté aux mouvements sociaux et aux classes populaires. Les romans de Zola en témoignent autant que les études historiques. Ces classes, chacun les a vues à l'oeuvre. Chacun a ressenti leur importance ou leur menace, selon ses convictions politiques. De l'inquiétude ? Il faudrait dire de la peur inspirée par la « population interlope et flottante », « la vermine antisociale », selon les expressions employées alors.

⁴³ F. FURET : *Penser la Révolution française*, Gallimard, Paris, 1978, p. 16.

Pour surmonter la menace, il fallait trouver une explication aux événements, et peut-être plus encore découvrir la clé qui ouvrirait les portes de l'époque moderne. Tout le monde, en France, avait les yeux fixés sur l'ordre social et observait l'instabilité du pouvoir. Les tentatives de restauration, la remise en selle de l'ancien régime avec sa monarchie et son Église n'avaient pas donné les résultats escomptés. Les doctrines faisaient florès qui condamnaient les croyances du monde moderne - les prétentions de la science, le suffrage universel, le principe suprême d'égalité, etc. - et vouaient aux gémonies ceux qui les propageaient. Cela n'empêchait pas les partis de pulluler, la bourgeoisie de se cramponner aux postes de commande, et les idées révolutionnaires de faire leur chemin. Il fallait donc un remède draconien pour en venir à bout - une idée audacieuse qui purge les esprits. Une idée simple et claire qui mobilise les énergies. Il fallait proposer une riposte au socialisme, montrer que la révolution n'était pas inévitable, et que la France pouvait retrouver la force de maîtriser son destin. Le programme paraissait ambitieux, mais chacun connaissait l'enjeu et avait conscience de la nécessité d'une solution neuve.

III

Enfin Le Bon vint, serait-on tenté d'écrire. Cet homme de science raté, ce tribun sans tribune, avait compris de quoi il retournait. L'idée de remédier aux maux de la société l'imprégnait, l'obsédait. Dès la fin de ses études de médecine, il s'est lié avec de nombreux écrivains savants, des hommes d'État et des philosophes que ces questions préoccupent. Désireux de faire carrière, d'entrer à l'Académie ou d'être nommé à l'Université, il se lance dans des recherches extrêmement variées qui vont de la physique à l'anthropologie, de la biologie à la psychologie. Celle-ci est une science dans l'enfance et il est parmi les premiers à en pressentir l'intérêt. Malgré le réseau étendu de ses relations et l'acharnement avec lequel il poursuit son but, disons tout de suite que ses ambitions profondes furent déçues. Les portes de l'Université et même celles de l'Académie des sciences lui restèrent obstinément closes.

C'est donc en outsider, en dehors des cercles officiels, qu'il travaille inlassablement. Il brasse les connaissances comme d'autres l'argent. Il échafaude projet sur projet intellectuel sans qu'aucune découverte remarquable vienne couronner tant d'efforts. Mais le chercheur dilettante, le vulgarisateur scientifique perfectionne ses talents de synthèse. Il apprend l'art du raccourci et de la formule. Il acquiert ce sixième sens du journaliste pour les faits et les idées qui passionnent la masse des lecteurs à un moment donné. La résistance à laquelle il se heurte du côté universitaire le pousse de plus en plus à rechercher le succès dans le domaine politique et social. Pendant des années, rédigeant des dizaines d'ouvrages, il fait de mieux en mieux bouillir, dans la même marmite, des théories biologiques, anthropologiques et psychologiques. Il ébauche la trame d'une psychologie des peuples et des races, inspirée à la fois par Taine et par Gobineau. Aux dires des historiens, sa contribution à cette psychologie est suffisamment décisive pour que son nom figure au palmarès - peu glorieux en vérité - des précurseurs du racisme en Europe.

En étudiant ces questions de psychologie, Gustave Le Bon est naturellement frappé par le phénomène des foules - plus particulièrement des mouvements populaires et du terrorisme - qui inquiète ses contemporains. Justement, plusieurs livres viennent de paraître à ce sujet, notamment en Italie. L'accent y est mis sur la peur que répand partout ce retour à la barbarie, ou jugé tel par certains. Habilement, Le Bon reprend ce thème dont on discute en termes généraux et purement juridiques. Et il échafaude sur lui une doctrine plausible, sinon cohérente.

Il commence par poser le diagnostic de la démocratie parlementaire : sa maladie est l'irrésolution. La force de gouverner conduit à l'ordre social, la carence de cette force entraîne le désordre social. La volonté de gouverner conduit à la sécurité politique, l'absence de cette volonté entraîne le danger public et encourage la révolution. Or les classes qui sont à la tête de cette démocratie ont gardé leur intelligence, cause d'irrésolution, mais ont perdu leur volonté, origine de toute force. Elles n'ont plus la confiance nécessaire dans leur mission, faute de laquelle les fonctions et les institutions politiques sombrent dans l'indécision et l'irresponsabilité. Elles n'ont même pas le mérite de la franchise : en démocratie, si le grand nombre vote, c'est toujours le petit nombre qui gouverne.

Entendons-nous bien. Le Bon ne reproche pas aux classes dirigeantes la fraude ou le manque de principes. Il les accuse de ne pas savoir tourner le dos au pas-

sé et de manquer d'efficacité. À une époque de trouble et de démoralisation, la décision repose entre leurs mains. En choisissant une démocratie où les idées jacobines se mélangent aux pratiques oligarchiques, le tout enrobé dans des discours généreux et vagues, elles se condamnent à l'impuissance. Elles risquent d'être manipulées, débordées, écrasées par des hommes ambitieux, intelligents et sans scrupules, appuyés par les forces populaires qu'ils commandent. Pour ne pas faillir à leur mission de civilisation et de progrès, elles se doivent de reconnaître les données de la situation, l'essence du conflit qui déchire la société. Et Le Bon leur fournit la réponse tant attendue : les masses jouent dans ce conflit le rôle fondamental. Seules les masses donnent la clé de la situation en France et dans le monde moderne.

« Écrivant dans une veine prophétique, note un historien récent ⁴⁴, Le Bon a commencé par mettre les masses exactement au centre de toute interprétation possible du monde contemporain. » Il a certes envers elles le mépris du bourgeois pour la populace. Et du socialiste pour le sous-prolétaire. Mais les masses sont un fait, et un savant ne méprise pas les faits, il les respecte et s'efforce de les comprendre. Devant ce fait, Le Bon ne songe pas à une restauration de la monarchie ou du régime aristocratique. Son rêve serait plutôt la démocratie patricienne et individualiste à l'anglaise.

Le libéralisme d'outre-Manche n'a cessé de heurter la pensée sociale en France, de la seconde à la cinquième République incluse. Il n'a pourtant pas réussi une percée intellectuelle décisive. De même, la grande bourgeoisie financière et industrielle n'a pas réussi une percée politique définitive dans l'État français conçu par et pour la moyenne bourgeoisie marchande, fonctionnaire, paysanne, voire ouvrière. Les rapports orageux et métaphysiques de la France avec la modernité, ses tiraillements entre le modèle anglais dont elle se sentait proche dans le temps et la puissance allemande dont elle était proche dans l'espace, enfin sa fidélité à un nationalisme missionnaire, portant en soi l'image d'un monde à visage français - le XVIII^e siècle lui en avait donné l'exemple et la nostalgie - voilà autant de raisons qui expliquent ces demi-échecs.

Soucieux des réalités de la France, Gustave Le Bon cherche un antidote aux désordres amenés par les foules. Il ne le trouve ni dans l'histoire, ni dans l'écono-

⁴⁴ Salvator GINER : *Mass Society*, Martin Robinson, Londres, 1976, p. 58.

mie, mais dans la psychologie. Elle lui apprend l'existence d'une « âme des foules », formée de pulsions élémentaires, organisée par des croyances fortes, peu sensible à l'expérience et à la raison. Tout comme l'« âme des individus » obéit aux suggestions d'un hypnotiseur qui a plongé une personne dans le sommeil, l'« âme des foules » obéit aux suggestions d'un meneur qui lui impose sa volonté. Dans cet état de transe, chacun exécute ce qu'à l'état normal les individus ne pourraient ni ne voudraient faire. En évoquant des images à la place des réalités et en donnant une série d'ordres, le meneur prend possession de cette âme. Il réduit la foule à sa merci, comme le patient hypnotisé par le médecin.

L'idée fondamentale est donc simple. Toutes les catastrophes du passé et les difficultés présentes ont pour cause l'irruption des masses. La faiblesse de la démocratie parlementaire s'explique : elle va à l'encontre de la psychologie. Les classes dominantes ont commis des erreurs, elles ont méconnu la cause et ignoré les lois des foules. Il suffit de reconnaître l'erreur et de connaître ces lois pour guérir le mal et rétablir une situation longtemps compromise.

Cette idée formulée en une prose directe et vivante, appuyée par un contenu, disons scientifique, explique le succès de ses livres « tel qu'aucun autre penseur social ne pourrait rivaliser avec lui ⁴⁵. » Du jour au lendemain, le vulgarisateur scientifique se change en maître à penser. Et il occupa cette position jusqu'à la fin de sa très longue existence. « Pendant le reste de sa vie, écrit son unique biographe, (anglais, bien sûr), Le Bon a fait porter ses efforts sur l'éducation des élites en vue de leurs responsabilités militaro-politiques croissantes ⁴⁶. »

Une éducation qui, pendant trente ans, a fait défiler chez lui, car il était casanier, une cohorte d'hommes d'État, d'hommes de lettres et de scientifiques. Nommons les psychologues Ribot et Tarde, le philosophe Bergson, le mathématicien Henri Poincaré, le génie inclassable que fut Paul Valéry, les princesses Marthe Bibesco et Marie Bonaparte qui ont grandement contribué à la diffusion de ses idées. Et je n'oublie pas les hommes politiques qui l'ont connu et, je crois, respecté : Raymond Poincaré, Briand, Barthou et Théodore Roosevelt, entre autres. Tous ces admirateurs, faut-il ajouter, étaient convaincus de l'importance de sa

⁴⁵ R.A. NYE : *The Origin of Crowd Psychology*, Sage Publications Ltd, Londres, 1975, p. 3.

⁴⁶ R.A. NYE : *idem*, p. 78.

vision de la nature humaine, si difficile à accepter. Ils recevaient avec sérieux ses conseils impératifs en matière politique ou sociale. En fait, la diffusion de sa doctrine atteignit son apogée vers les années vingt de notre siècle, au moment où « la nouvelle discipline séduisait le plus fortement les élites démocratiques qui y voyaient un outil conceptuel confirmant leur peur la plus profonde des masses, mais leur fournissant aussi un ensemble de règles à l'aide desquelles manipuler et maîtriser le potentiel de violence de ces masses ⁴⁷ ».

⁴⁷ R.A. NYE : op. cit.. p. 69.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Deuxième partie. Le Bon et la peur des foules

Chapitre II

Le Machiavel des sociétés de masse

I

[Retour à la table des matières](#)

Tout le monde s'accorde à reconnaître que *La Psychologie des foules* de Le Bon est ce que l'on nomme aujourd'hui un best-seller, et que le tirage global de son oeuvre est l'une des plus grandes réussites scientifiques de tous les temps. Je voudrais mesurer maintenant ce succès à la qualité de ceux qui ont lu ses ouvrages et à l'influence qu'il a exercée. Commençons par le plus évident : *La Psychologie des foules* est le manifeste d'une science qui, sous diverses appellations (psychologie sociale, psychologie collective, etc.) subsiste jusqu'à ce jour. Le fait mérite remarque, car il n'est pas donné à chaque individu ni à chaque livre d'en créer une. « Plus influents à façonner l'arrière-plan immédiat dont est sortie la psychologie sociale moderne, notent deux chercheurs américains, furent les écrits de Tarde et Le Bon en France ⁴⁸. » On associe souvent les noms des deux savants français, mais il est évident que, de l'aveu d'Allport, « *La Psychologie des foules* demeure, de tous les livres jamais écrits en psychologie sociale, celui qui a eu le plus d'influence ». Un livre aussitôt repris, commenté, critiqué, et évidemment plagié. Cet

⁴⁸ M. SHERIF and C. SHERIF : *An Outline of Social Psychology*, Harper and Row, Londres, 1956, p. 749.

ouvrage forme en grande partie la source d'inspiration et la matière des deux premiers manuels de psychologie sociale : celui de l'Anglais Mc Dougall ⁴⁹ et de l'Américain Ross, et son influence se prolonge encore. Je suis parmi les rares scientifiques qui ont pris la peine de nier ses fondements ⁵⁰. Je crois néanmoins que le jugement porté par deux chercheurs américains chevronnés est, dans l'ensemble, pertinent : « L'ouvrage de Le Bon, écrivent Milgram et Toch ⁵¹, a également atteint la cible en psychologie sociale. Il n'est guère de discussion dans son livre qui ne trouve son reflet dans la psychologie sociale expérimentale de notre siècle... Et Le Bon ne nous offre pas seulement une discussion de caractère très général, mais une profusion d'hypothèses pleines d'imagination que l'on peut tester. »

Son rôle n'a pas été moindre dans la sociologie, quoiqu'on tende à l'oublier. Quelques coups de sonde, même superficiels, relèvent l'extraordinaire rayonnement, je dirais presque la vogue, des notions et des thèses de Le Bon en Allemagne par exemple. Des penseurs aussi importants que Simmel ⁵², Von Wiese ⁵³ ou Vierkandt ⁵⁴ les développent, les précisent et les intègrent à leur système.

La psychologie des masses pénètre ainsi dans l'enseignement et devient partie intégrante du bagage universitaire. Le terrain est ainsi préparé à sa diffusion dans les milieux politiques. Elle jouit en effet de l'autorité de la science. Par ailleurs, elle rencontre un écho dans un courant très différent de la sociologie allemande, l'École de Francfort. Dans les écrits d'Adorno, d'Horkheimer, le nom du psychologue français revient à plusieurs reprises. Rien d'étonnant à cela, car la société de masse est au centre de leur pensée. Aussi le « manuel » récent de cette école lui consacre un chapitre, où l'on peut lire : « Après l'expérience des dernières décennies, il faut reconnaître que les affirmations de Le Bon ont été confirmées à un degré surprenant, du moins de façon superficielle, même dans les conditions de la

⁴⁹ W. Mc DOUGALL : *Introduction to Social Psychology*, Methuen, Londres, 1908, et *The Group Mind*, Cambridge University Press, Cambridge, 1920.

⁵⁰ S. Moscovici : *La Psychologie des minorités actives*, Paris, P.U.F., 1979.

⁵¹ in G. LINDSEY and E. ARONSON, *Handbook of Social Psychology*, T. IV, p. 534.

⁵² G. SIMMEL : *Sociologie*, Dunker et Humboldt, Leipzig, 1908.

⁵³ L. VON WIESE : *Allgemeine Sociologie*, Dunker et Humboldt, Munich et Leipzig, 1924.

⁵⁴ A. VIERKANDT : *Gesellschaftslehre*, F. Enke, Stuttgart, 1928.

civilisation technologique moderne, où l'on se serait attendu à avoir affaire à des masses plus éclairées ⁵⁵. »

J'aurai à plusieurs reprises l'occasion de revenir sur les rapports de l'École de Francfort et de la psychologie des masses, sur l'attention accordée à Le Bon et à « son ouvrage célèbre ⁵⁶. » Pour l'instant, je me contente de dresser un bilan. Jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Hitler, donc jusqu'au naufrage de la sociologie allemande, ce bilan est clair. « Il est incontestable, écrit un de ses représentants les plus connus, que La Psychologie des foules de Le Bon a gardé jusqu'à ce jour sa renommée classique ; ses demi-vérités se retrouvent dans presque tous les travaux sociologiques ⁵⁷. » Y compris les travaux des sociologues américains. Leur nombre est trop grand pour que l'on puisse en donner même un échantillon adéquat. Mais le cas de Robert Park, un des fondateurs de la fameuse École de Chicago, n'a rien d'unique. Dès sa thèse, passée en Allemagne et traitant justement de la foule ou du public, et jusqu'à ses derniers écrits, on retrouve la marque de Le Bon et de son « volume sur la foule, qui a fait époque ⁵⁸ ».

Cette École a réalisé des travaux d'importance sur la masse et le comportement collectif. Dans ce domaine, Le Bon est encore reconnu, avec Tarde, comme le pionnier. Même si beaucoup de ceux qui en parlent semblent l'avoir lu de manière superficielle, ou de seconde main, et le critiquent par-dessous la jambe, force leur est de reconnaître qu'il a une influence ⁵⁹. Ce qui est vrai de l'Allemagne et des États-Unis est vrai pour le reste du monde. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir, même cursivement, par exemple l'ouvrage encyclopédique de H. Becker et H. E. Barnes, *Social thought from lore to science* (Dover, New York, 1961). On y verra jusqu'à quel point Le Bon était devenu, selon l'expression consacrée, un auteur classique. Et après avoir compulsé un certain nombre d'histoires de la sociologie - publiées à l'étranger bien sur - je puis affirmer que, jusqu'à la Seconde

⁵⁵ M. HORKHEIMER et T. ADORNO : *Aspects of Sociology*, Heinemann, Londres, 1973, p. 75.

⁵⁶ Idem, p. 73.

⁵⁷ T. GEIGER : *Die Masse und ihre Aktion*, F. Enke, Stuttgart, 1926, p. 14.

⁵⁸ R.E. PARK : *Society*, The Free Press, Glencoe (Ill.), 1955, p. 22.

⁵⁹ A. OBERSCHALL : op. cit., p. 8.

Guerre mondiale, son nom (avec celui de Tarde) est aussi souvent cité, sinon plus, que celui de Durkheim et que ses idées ont connu un rayonnement supérieur ⁶⁰.

Mais le rayonnement de la psychologie des foules a débordé sur les domaines voisins et inspiré toute une série de travaux de science politique, d'histoire. On retrouve ses modèles jusque dans la psychanalyse. On doit à Robert Michels ⁶¹ ce que tout le monde estime être l'ouvrage classique sur les partis politiques. Si on analyse ses thèses, on y rencontre une synthèse des descriptions des formes de domination, dues au sociologue allemand Max Weber, et des explications psychologiques de Le Bon. C'est d'autant plus évident que l'auteur n'en fait pas mystère. L'idée même de traiter les partis politiques ni plus ni moins que s'il s'agissait de masses, d'expliquer leur évolution par la psychologie, cette idée vient en droite ligne de ce dernier.

L'histoire n'a pu rester étrangère à l'engouement pour ses idées. Je ne veux pas m'étendre sur ce sujet ; voici seulement une citation et un point de commentaire. En 1932, un an après la mort de Le Bon, à l'occasion de la Semaine de synthèse, on organise une réunion consacré à la foule. C'est une manière pour l'Université de commémorer et d'enterrer, de la main gauche, l'homme qu'elle a voulu ignorer mais dont les idées ne l'ont pas ignorée. A travers sa critique, parfois un peu forcée, habillant du langage durkheimien, dominant à l'époque, des idées qui n'ont rien de durkheimien, le très grand historien Georges Lefèbvre lui rend un hommage rare : « La notion spécifique de foule, dit-il, a été introduite dans l'histoire de la Révolution française par le Dr Le Bon. Elle impliquait l'existence d'un problème dont on ne s'était guère soucié avant lui. Mais si le mérite de cet auteur est à cet égard incontestable, il ne va pas au-delà ⁶². »

⁶⁰ F.N. HOUSE : *The Development of Sociology*, Mc Graw Hill, New York et Londres, 1936, p. 113.

⁶¹ R. MICHELS : *Les Partis politiques*, Flammarion, Paris, 1971. Voici ce qu'il écrit à Le Bon (le 23 novembre 1911) au sujet de ce livre : « J'ai simplement appliqué sur le terrain des partis politiques et leur structure administrative et politique, les théories que vous avez établies de manière aussi lumineuse sur le terrain de la vie collective des foules. »

⁶² G. LEFÈBVRE : *Études sur la Révolution française*, P.U.F., Paris, 1954, p. 271.

Le jugement est équitable et ne traduit aucune mesquinerie. Introduire une notion, découvrir un problème insoupçonné dans une science aussi vénérable et aussi peu aventureuse que l'histoire n'est pas un mince mérite. Pour sa part, Georges Lefebvre lui avait encore mieux rendu hommage en allant « au-delà », et en appliquant la notion de foule sur la base de ses propres recherches et des documents existants. Il en est résulté un ouvrage qui demeure unique en son genre, *La Grande Peur de 1789* (A. Colin, Paris, 1932), en ce qu'il jette un pont entre la psychologie des foules et l'histoire.

En bonne logique, je devrais insister davantage sur ce que la psychanalyse a repris à la psychologie des foules et développé, et qui est capital. Mais, comme une importante partie de mon livre est consacrée à Freud, je me borne à rappeler un jugement qui dit l'essentiel et le dit très bien : « La méthode du livre de Freud, écrit Adorno à propos de *La Psychologie des masses* et l'analyse du moi, constitue une interprétation dynamique de la description par Le Bon de l'esprit de la masse ⁶³. »

Dans cet ordre d'idées, je me garderai d'oublier Jung. Son idée d'inconscient collectif figure en première ligne parmi ceux dont le psychologue français a eu l'intuition, a usé et abusé. Je laisse ici, encore une fois, la parole à un historien : « Il n'est pas de domaine où il semble y avoir entre Freud et Jung autant d'accord que dans les questions de la psychologie de masse. Tous deux acceptent la description classique de la masse de Gustave Le Bon et conviennent que l'individu dans la masse s'abaisse à un niveau intellectuel plus primitif et plus émotionnel ⁶⁴. »

Le rappel de ces filiations et ces comparaisons très rapides, je l'avoue, donnent une image fort incomplète d'une influence qui s'est exercée au-delà des frontières de la science jusque dans la culture en général. Au point qu'une des tendances de ce siècle peut se définir comme « imprégnée par la biologie darwinienne et par l'esthétique wagnérienne, par le racisme de Gobineau et par la psychologie de Le Bon, par les anathèmes de Baudelaire, par les noires prophéties de Nietzsche et de

⁶³ T. ADORNO : *Gesammelte Schriften, T. VIII*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 1972, p. 411.

⁶⁴ W.W. ODAJNYK : *C.G. Jung und die Politik*, Stuttgart, 1975, p. 128.

Dostoïevski, et, plus tard, par la philosophie de Bergson et la psychanalyse de Freud ⁶⁵. »

C'est une sombre compagnie, je le veux bien, mais une compagnie dans laquelle figurent peu de noms. Que cela nous plaise ou non, celui de Le Bon s'y trouve. Ce fait en dit plus long que tous les témoignages que je pourrais ajouter sur l'importance exceptionnelle de l'œuvre, sur son retentissement majeur. On s'explique d'autant moins qu'il fasse figure de parent pauvre dans la grande famille des psychologues et des sociologues. Tout le monde l'a lu, mais personne ne veut l'avoir lu. Chacun s'en défend au contraire et utilise ses écrits sans la moindre vergogne, comme les héritiers du cousin Pons massacraient et dispersaient ses collections pour en tirer monnaie. S'il avait fallu, pour le montrer, mettre à la disposition du lecteur tous les documents dont j'ai eu connaissance, un volume entier n'y aurait pas suffi.

III

Beaucoup de bizarreries rebutent le lecteur d'aujourd'hui dans les écrits de Le Bon. Mais sa prescience nous stupéfie, Toutes les évolutions psychologiques et politiques de notre siècle y sont anticipées. S'il met tant de passion dans ses analyses et ses prévisions, c'est qu'il se voit dans la position d'un Machiavel des sociétés de masse, et appelé à reprendre l'œuvre de son illustre devancier sur de nouvelles bases : « La plupart des règles relatives à l'art de conduire les hommes, écrit-il en 1910, enseignées par Machiavel, sont depuis longtemps inutilisables, et cependant quatre siècles ont passé sur la poussière de ce grand mort, sans que nul ait tenté de refaire son œuvre ⁶⁶. »

Il le tente pour sa part, et pensant avoir réussi, il s'adresse aux hommes d'État, chefs de parti, princes des temps modernes, comme à ses disciples directs ou indirects. Et les disciples ne lui ont pas manqué. En insérant les préceptes du sens commun politique, les maximes d'un Robespierre et surtout d'un Napoléon, dans

⁶⁵ Z. STERNHELL : *Maurice Barrès et le nationalisme français*, A. Colin, Paris, 1972, p. 11.

⁶⁶ G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 5.

une armature psychologique, Le Bon faisait sauter un verrou intellectuel, il abattait les interdits de la pensée libérale et individualiste. Il permettait aux hommes d'État d'aborder la réalité des masses par un biais inattendu, et les autorisait à se conduire en chefs. En vérité, ce furent surtout des partis et des hommes nouveaux qui, avec un zèle de néophytes, épousèrent ses idées et paraphrasèrent ses livres. Ou du moins furent-ils obligés d'en tenir compte et forcés de prendre position. De la gauche à la droite, sans exception, en passant par toutes les nuances de l'idéologie et des positions politiques.

Commençons par les mouvements socialistes. On aurait pu les croire étrangers, voire imperméables, à la psychologie des foules. Mais les partis ouvriers étaient les premiers concernés par le problème des masses. Leur politique se fondait sur un postulat de rationalité et d'intérêt de classe, tout comme celle des partis libéraux et bourgeois. Leur capital philosophique commun conduit les uns et les autres à croire que l'action des hommes dépend d'une prise de conscience de leurs buts communs et d'une éducation dans ce sens.

Or les thèses de Le Bon frappent les penseurs socialistes parce qu'elles sont opposées aux leurs. Notamment son insistance sur les facteurs inconscients et sur le rôle capital des masses amorphes inorganisées. Mais ces thèses les frappent aussi parce qu'elles mettent le doigt sur une réalité qu'ils aperçoivent et à laquelle ils n'ont pas réagi. Familiarisés avec les phénomènes de classe, d'une classe ouvrière relativement restreinte et encadrée, les phénomènes de masses les ont surpris.

La réaction la plus vive à ces thèmes est venue de Georges Sorel, l'auteur des célèbres *Réflexions sur la violence*. Son compte rendu de l'ouvrage sur la psychologie des foules ⁶⁷ contient une série de réserves concernant le caractère conservateur de celles-ci et le manque de fondement sociologique de la nouvelle psychologie. Mais, dans l'ensemble, il est positif, et même enthousiaste. On voit ensuite Sorel, au fil des années, se rapprocher de Le Bon ⁶⁸ et faire chorus à ses idées. Il s'en inspire aussi. L'idée que la classe ouvrière doit embrasser un mythe puissant, donc irrationnel, pour devenir révolutionnaire, en est une preuve. Nous avons également de multiples témoignages de son admiration. De sorte que, par l'inter-

⁶⁷ G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 121.

⁶⁸ *Le Devenir social*, novembre 1895.

médiaire de Sorel dont les écrits et les conceptions ont un grand impact sur la pensée politique d'alors, la psychologie des foules pénètre parmi les socialistes. On en trouve des échos chez le communiste Gramsci. Celui-ci a lu et médité de façon critique les ouvrages de Sorel et de Michels - les deux hommes qui, chacun avec son génie propre, ont le mieux assimilé les idées de Le Bon.

Par un canal qui reste encore à découvrir, celles-ci apparaissent au coeur même d'un débat qui agite le parti social-démocrate allemand. Avant la Révolution soviétique, ce parti servait de modèle à tous les partis ouvriers. Voici la question débattue : quel doit être le rapport entre le parti de classe, conscient et organisé, et la masse inorganisée, la populace sous-prolétaire, la « rue » ? De toute évidence, le psychologue français a attiré l'attention sur l'importance croissante de cette dernière. Le grand théoricien allemand Karl Kautsky reconnaît l'importance de cette évolution : « Il est devenu clair comme le jour, écrit-il, que les luttes politiques et économiques de notre temps deviennent, dans une mesure croissante, des actions de masse ⁶⁹. »

En même temps, il entreprend une réfutation en règle de l'explication des phénomènes de foule par la suggestion et par des causes psychologiques en général. Ce qui ne l'empêche pas d'accepter la théorie de Le Bon, du bout des lèvres, il est vrai, et à contrecœur. Les foules sont les mêmes, à quelque classe sociale qu'elles appartiennent : imprévisibles, destructrices, et, du moins en partie, conservatrices. Ainsi, donnant l'exemple des pogromes contre les juifs et du lynchage des Noirs, il conclut : « On le voit, l'action de la masse ne sert pas toujours la cause du progrès. Ce qu'elle détruit, ce ne sont pas toujours les obstacles les plus néfastes au développement. Elle a mis en selle des éléments réactionnaires, tout aussi fréquemment que des éléments révolutionnaires, là où elle était victorieuse ⁷⁰. »

Aussi l'un de ses adversaires, Pannekoek, lui reproche-t-il avec véhémence d'attribuer aux foules une dynamique propre, sans lien avec la période historique et indépendante de leur contenu de classe. Bref d'ignorer qu'une foule se compose, soit de prolétaires, soit de bourgeois. Pour lui, il ne s'agit que d'un épiphénomène, et les partis ouvriers devraient s'en désintéresser. « Face à la diversité du caractère

⁶⁹ K. KAUTSKY : Die Aktion der Masse ? in A. GRUNNENBERG (Ed.) *Die Massenstreikdebatte*, Europäische Verlansanstalt, 1970, Frankfort-sur-le Main, p. 233.

⁷⁰ Id., p. 245.

fondamental (de classe), affirme-t-il, le contraste entre masses organisées et masses inorganisées n'est peut-être pas dépourvu de signification - car l'entraînement et l'expérience produisent une différence considérable, à dispositions égales, chez les membres de la classe ouvrière - mais reste néanmoins secondaire ⁷¹. » Pour autant que je sache, ce débat est resté sans conclusion. Ni l'un ni l'autre des protagonistes n'a proposé un point de vue nouveau, ou une nouvelle tactique s'adressant aux masses urbaines inorganisées.

Je me suis arrêté de façon trop succincte sur cet épisode décisif. Il vous donne cependant une idée des répercussions de la psychologie des foules en un laps de temps aussi bref. Faute de travaux historiques précis, personne ne dispose d'une balance assez fine pour évaluer le poids de ces répercussions dans le camp socialiste et révolutionnaire. Ce poids n'a pas été assez grand, je le soupçonne, pour dessiller les yeux des démocrates de tous bords, lorsque des régimes ouvertement despotiques, et le fascisme en premier, ont pris possession de la scène de l'histoire contemporaine, avec l'appui enthousiaste des foules. Ils étaient tellement convaincus de l'impossibilité d'une victoire acquise de manière aussi « primitive » qu'il ne les voyaient pour ainsi dire pas.

L'écrivain italien Silone en témoigne : « D'autre part, on ne peut taire que les socialistes, ayant les yeux fixés sur la lutte des classes et la politique traditionnelle, furent surpris par l'irruption sauvage du fascisme. Ils ne comprirent pas les raisons et les conséquences de ses mots d'ordre et de ses symboles, tellement étranges et inusités, et n'imaginèrent pas non plus qu'un mouvement aussi primitif pût arriver au pouvoir d'une machine aussi compliquée que l'État moderne et s'y maintenir. Les socialistes n'étaient pas préparés à comprendre l'efficacité de la propagande fasciste, parce que leur doctrine fut formulée par Marx et Engels au siècle précédent et n'a plus fait de pas en avant depuis. Marx ne pouvait anticiper sur les découvertes de la psychologie moderne ni prévoir les formes et les conséquences politiques de la civilisation de masse actuelle ⁷². » Les socialistes allemands étaient dans le même cas ⁷³.

⁷¹ K. KAUTSKY : op. cit., p. 282.

⁷² I. SILONE : *La scuola dei dittatori*, Mondadori, Milan, 1962, p. 66.

⁷³ P. AYÇOBERRY : *La Question nazie*, Seuil, Paris, 1979.

Tout le monde tient le possible pour impossible la veille du jour où il se produit : ainsi les guerres et les découvertes scientifiques. La myopie des socialistes (et des communistes) les a coupés et continuera, dans les mêmes circonstances, à les couper des masses ouvrières. Même si elles votent pour eux. La chose est très vraisemblable ⁷⁴. Quand la masse des eaux n'est pas profonde, elle n'a pas la force de soutenir un grand navire. Quand la masse des hommes n'est pas passionnée, elle n'a pas la force de vivre une grande idée. C'est ce qui est arrivé.

IV

Les ouvrages de Le Bon ont été traduits dans toutes les langues, notamment La Psychologie des foules en arabe par un ministre de la Justice et en japonais par un ministre des Affaires étrangères. Le président des États-Unis Théodore Roosevelt, se compte parmi ses lecteurs assidus et a tenu à le rencontrer en 1914 ⁷⁵. Et un autre chef d'État, Arturo Alessandri, écrivait en 1924 : « Si un jour vous avez l'occasion de faire la connaissance de Gustave Le Bon, dites-lui que le président de la République du Chili est son fervent admirateur. Je me suis nourri de ses oeuvres. » Voilà qui donne à voir et à réfléchir. En prenant de la hauteur, on peut affirmer que la psychologie des foules et les idées de Le Bon sont une des forces intellectuelles dominantes de la troisième République. Elles nous en livrent la clé. Il n'est que de constater leur pénétration dans le monde politique par l'intermédiaire de ceux qui connaissent bien ces doctrines et suivent les conseils de leur auteur. Aristide Briand d'abord figure parmi ceux qui fréquentent et écoutent Le Bon ⁷⁶. Louis Barthou le connaît et déclare : « Je tiens le docteur Gustave Le Bon pour un des esprits les plus originaux de notre temps » (La Liberté, 31 mai 1931). Raymond Poincaré n'hésite pas à invoquer son nom dans ses discours publics. Ensuite Clemenceau. Dans la préface de son livre, la France devant l'Allemagne, paru en pleine guerre, il mentionne un seul auteur vivant : Le Bon ⁷⁷. A cette liste

⁷⁴ N. POULANTZAS : *Fascisme et dictature*, Maspéro, Paris, 1974.

⁷⁵ G. HANOTAUX : *Le Général Mangin*, Plon, Paris, 1925, p. 45.

⁷⁶ G. SUARES : *Briand*, Plon, Paris, 1939, T, II, p. 437-439.

⁷⁷ G. CLEMENCEAU : *La France devant l'Allemagne*, Payot ? Paris, 1916, p X-XI.

forcément incomplète j'ajouterai enfin Herriot : « Je professe, écrit-il en 1931, et depuis longtemps, pour le docteur Gustave Le Bon, l'admiration la plus vive, la plus réfléchie, la plus fidèle. Je tiens son esprit pour un des plus larges et des plus pénétrants qui soient. » Sans doute faut-il faire la part des politesses et des exagérations de mise. Mais ces cinq hommes ont tenu le pouvoir entre leurs mains. Ils ont façonné la République. A côté d'autres indices, ces déclarations attestent que la pénétration dont je parlais fut réelle.

La psychologie des foules a pénétré tout aussi profondément dans d'autres milieux, à commencer par le milieu militaire. Les diverses armées du monde l'étudient. Peu à peu, elle devient partie intégrante de leur pratique et de leur doctrine. Au début de ce siècle, la théorie de Le Bon est enseignée à l'École de guerre par les généraux Bonnal et Maud'huy, entre autres. Certains se déclarent ses disciples, le général Mangin par exemple. Et on considère qu'il a inspiré plusieurs chefs militaires, en premier lieu Foch ⁷⁸. Ils admiraient probablement sa vision du pouvoir d'un chef qui s'appuie sur la volonté directe de la nation. Ils devaient aussi approuver sa critique d'une démocratie gouvernant sans conviction, désaccordant ses paroles et ses actes, et se résignant à la défaite pour ne pas avoir à livrer bataille. Après la débâcle de 1870, un tel langage rencontrait des oreilles attentives. Comme il avait l'aval d'une science, on était prêt à y croire. Et, pendant la guerre de 1914-1918, on lui supposa le pouvoir de galvaniser les énergies nécessaires. On fit effectivement appel à Le Bon, à plusieurs reprises, et il prépara des documents à l'intention des chefs politiques et militaires.

On croyait d'autant plus à sa psychologie qu'elle apportait une méthode propre à mobiliser les hommes, à renforcer la discipline de la troupe, ce bien fragile et précieux qu'il importe à tout militaire avisé de préserver et de faire épanouir. Ce fut le génie du général de Gaulle de sortir ce faisceau d'idées de l'enceinte des Écoles de guerre et de leur donner une forme systématique dans l'arène politique. Sans doute leur a-t-il conféré un style, une majesté particulière. Il s'en est servi, à l'heure du danger, pour recréer le mythe de la France et insuffler aux Français l'esprit patriotique. J'observe, avec toute la réserve de rigueur, que les idées de Le Bon nous livrent encore une des clés, mais de la cinquième République cette fois. Il en a prévu la formule : un président rassembleur et un parlement consentant.

⁷⁸ R.A. NYE : op. cit., p. 149.

Dès 1925, il la préconisait en ces termes : « La forme la plus probable (du gouvernement) sera sans doute constituée par le pouvoir autocratique des premiers ministres jouissant pratiquement, comme ce fut le cas de M. Lloyd George en Angleterre et de M. Poincaré en France, d'un pouvoir absolu. La difficulté est de trouver un mécanisme permettant d'obtenir que les premiers ministres soient, comme aux États-Unis, indépendants des votes du Parlement ⁷⁹. »

On sait que le général de Gaulle triompha de la difficulté en découvrant ce mécanisme. Il fit plus. Il incarna, très consciemment, le chef tel que Le Bon en avait conçu la vision. Et il sut adapter cette vision aux circonstances de la démocratie et aux masses françaises ⁸⁰. J'en vois une preuve dans *Le Fil de l'épée* ⁸¹. On y retrouve une somme d'aphorismes de Le Bon, et notamment tous ceux qui ont trait à la nature des masses et au prestige du meneur. M. Mannoni a noté cet emprunt : « Le général de Gaulle a repris cette idée (du chef) mot pour mot. Tout décrié qu'il soit, Le Bon a été beaucoup pillé ⁸². »

Deux hommes politiques avant tous les autres ont pillé Le Bon. Ils ont mis ses principes en pratique et codifié leur emploi avec une minutie extraordinaire. Ce sont Mussolini et Hitler. Notons un détail intéressant : ses notions pénètrent en Italie par le canal des publications socialistes révolutionnaires. Elles y deviennent rapidement populaires. Jetez un coup d'œil sur les origines du fascisme, vous verrez que ces notions y figurent en bonne place. « En (Mussolini) les idées de Pareto, Mosca, Sorel, Michels, Le Bon et Corradini devaient trouver à s'exprimer.

⁷⁹ G. LE BON : « Les difficultés de la politique moderne et les formes futures de gouvernement », *Annales politiques et littéraires*, février 1925, p 146.

⁸⁰ L'histoire des idées de France est pleine de lacunes et nous vivons sur beaucoup de mythes. Si jamais on s'y attaque sérieusement, on constatera que la sociologie de Durkheim a exercé son emprise sur l'université. En revanche, la psychologie des foules de Le Bon a pénétré le monde politico-militaire, et fait une incursion dans la pensée socialiste par le truchement de Sorel. Non seulement celui-ci connaît ses livres et en publie des comptes rendus élogieux, de plus il ne lui ménage pas son admiration. En le comparant à Ribot et Janet, Sorel n'hésite pas à écrire : « Personne ne peut contester que Gustave Le Bon ne soit, à l'heure actuelle, le plus grand psychologue que nous ayons en France » (*Le Bulletin de la Semaine*, 11 janvier 1911, p. 13).

⁸¹ C. DE GAULLE : *Le Fil de l'épée*, Livre de Poche, Paris, 1944.

⁸² M. MANNONI : *Conditions psychologiques d'une action sur les foules*, C.E. Nancy, 1952, p. 62.

C'étaient les idées critiques pour sa pensée sociale et politique juvénile. C'étaient les idées qui devaient constituer les premiers énoncés doctrinaux du fascisme et qui devaient finir par procurer la première doctrine rationnelle du premier nationalisme totalitaire déclaré de notre temps ⁸³. »

Si vous songez que Sorel et Michels ont été inspirés par le psychologue français, et que Pareto lui a fait de larges emprunts, il faut en conclure que chacun de ses écrits a compté double dans la contre-révolution italienne. En tout cas, Mussolini le reconnaît et s'y réfère avec chaleur. Voici ce qu'il déclare en 1932, probablement avec une pointe d'exagération : « Néanmoins, je puis vous dire qu'au point de vue philosophique, je suis un des plus fervents adeptes de votre illustre Gustave Le Bon, dont je ne puis assez regretter la mort. J'ai lu toute son oeuvre immense et profonde, sa *Psychologie des foules* et sa *Psychologie des temps nouveaux*, ce sont deux ouvrages auxquels, avec son *Traité de la psychologie politique* je me reporte souvent. Je me suis d'ailleurs inspiré d'un certain nombre des principes qui y sont contenus, pour édifier le régime actuel de l'Italie » ⁸⁴.

Voilà des paroles qui auraient flatté l'orgueil du vieil homme. À d'autres hommages émanant de la patrie de Machiavel, il avait déjà répondu par une reconnaissance compromettante.

Il est vrai qu'on en était encore aux politesses, aux hors-d'œuvre, précédant deux des décennies les plus sombres de l'histoire. Et l'on ignorait aussi, à cette époque, que les concentrations de masses finiraient par des masses concentrationnaires.

Mais celui qui a le plus méthodiquement suivi Le Bon, avec une application bien germanique, vient au pouvoir après sa mort : c'est Adolf Hitler. Son *Mein Kampf* se caractérise par l'adhésion profonde aux raisonnements du psychologue français, et la reformulation, sans style et sans hauteur de vues, de ses phrases. On a dit avec raison que cet ouvrage et les déclarations de Hitler visant à influencer les masses « se lisaient comme une copie à bon marché de Le Bon ⁸⁵ ».

⁸³ A.J. GREGOR : *The Ideology of Fascism*, The Free Press, New York, 1969, p. 92.

⁸⁴ P. CHANLAINE : *Mussolini parle*, Tallandier, Paris, 1932, p. 61.

⁸⁵ M. HORKHEIMER et T. ADORNO : *Aspects of Sociology*, op. cit., p. 77.

Cette adhésion de longue date a laissé croire que ce dernier a joué un rôle beaucoup plus décisif qu'on ne le soupçonnerait à première vue. Une étude historique allemande nous apprend en effet que « la théorie de Le Bon - sans cesse soumise à la critique et confrontée à la réalité lui (à Hitler) avait donné la certitude de détenir les véritables catégories de la pensée révolutionnaire (...). Le Bon seul lui avait apporté la connaissance des qualités nécessaires à un contre-mouvement révolutionnaire, Le Bon lui avait fourni les principes de base de la façon d'influencer les masses ⁸⁶. »

Sans doute ces affirmations tranchées devraient-elles être soumises à un examen critique, car d'autres traditions intellectuelles et politiques ont inspiré le futur dictateur. Mais il semble qu'elles contiennent une grande part de vérité. Si Hitler a changé en clichés les idées de Le Bon il a certainement ajouté foi à leur valeur scientifique. En habile ingénieur des âmes, il les a mises en pratique. De sorte qu'« il y a beaucoup moins de difficulté à rétablir les sources principales des idées de Hitler sur la propagande telles qu'il les expose dans *Mein Kampf* : ce sont *La Psychologie des foules* de Le Bon et *The Group Mind* de Mc Dougall. Un certain nombre de témoins compétents et dignes de foi ont confirmé qu'il connaissait bien ces deux livres. Beaucoup d'énoncés de *Mein Kampf* prouvent de surcroît que Hitler n'avait pas seulement lu Le Bon et Mc Dougall mais avait emmagasiné leurs doctrines dans sa mémoire et les adapta logiquement aux circonstances de son temps ⁸⁷. »

Mais si nous cherchions une confirmation supplémentaire, elle nous est apportée par le ministre de la propagande de Hitler, le terrible Goebbels. Valet servile, il a puisé ses théories et ses pratiques aux sources de son maître. Il a donc étudié *La Psychologie des foules* et s'est pénétré de ses demi-vérités. Il les résume, les paraphrase, les instille à son entourage, jusqu'à la fin de sa vie. Un de ses assistants note dans son journal intime : « Goebbels croit que personne, depuis le Français Le Bon n'a compris l'esprit des masses aussi bien que lui. »

Dans un pays totalitaire, ce que pense le grand cerveau devient parole d'Évangile pour cent mille petits. Un auteur américain a relevé que pratiquement, toute la

⁸⁶ A. STEIN : *Adolf Hitler und Gustav Le Bon*, Geschichtete in Wissenschaft und Unterricht, 1955, 6, p. 366.

⁸⁷ W. MASSER : *Hitler's Mein Kampf*, Faber and Faber, Londres, 1966, p. 57.

propagande nazie - une des plus efficaces que le monde ait subies - avec la théorie politique qui la sous-tend est la mise en pratique de ses thèses ⁸⁸, et on le croit volontiers.

Ce n'est ni une opinion isolée, ni une opinion extrême. La plupart des historiens qui ont étudié l'évolution du mouvement totalitaire mentionnent son nom à un moment ou à un autre et détaillent son influence ⁸⁹. L'historien américain Mossé résume bien ce jugement : « Les fascistes et les nationaux-socialistes ne sont que les derniers en date des mouvements qui ont donné vie aux théories d'hommes comme Le Bon. Il aurait été plus agréable de décrire la nouvelle politique comme un échec. Mais en retraçant son histoire au cours d'une aussi longue période, cela nous est impossible ⁹⁰. »

Pour moi, la conception qui s'approche le plus de celle de Le Bon, nous la devons encore à Charles de Gaulle. Attaché par toutes ses fibres à la démocratie, épris de libertés républicaines, déçu que la France ne soit pas l'Angleterre - une Angleterre de droite - l'auteur de *La Psychologie des foules* rêvait, comme tous ceux de sa classe et au-delà, d'un pouvoir qui fût stable sans être autoritaire ⁹¹. L'histoire en a décrété autrement. Certes, bon nombre de démocrates se sont inspirés de ses livres, lui ont emprunté une idée par ci, par là. Mais ce sont les dictateurs césariens qui ont pris ses propositions à la lettre et les ont changées en règles inflexibles d'action. On objectera qu'ils ont puisé dans une sagesse millénaire le moyen de dominer les hommes, sans avoir besoin de passer par Le Bon ⁹². Il se peut, mais, dans leur temps, celui-ci a eu le don de transformer la sagesse en système et de la revêtir des formules auxquelles on le reconnaît. En ce sens, j'affirme

⁸⁸ R.E. HERZSTEIN : *The War Hitler Won*, Abacus, Londres, 1979.

⁸⁹ M.D. BIDDIS : *L'Ere des masses*, Seuil, Paris, 1980.

W. A. MASSER : *Adolf Hitler, Legende, Mythos, Wirklichkeit*, Munich et Esslingen, 1972.

⁹⁰ G.L. MOSSE : *The Nationalisation of the Masses*, p. 16.

⁹¹ R.A. NYE, op. cit.

⁹² Voici un témoignage de première main, celui de M. Charles Morazé qui fut un des conseillers et proches du général de Gaulle et que je remercie vivement pour ses précieuses indications. Il me dit avoir entendu le Général parler à plusieurs reprises de Gustave Le Bon. Et aussi qu'il était passionné par les questions pratiques de psychologie des foules, les jugeant décisives en politique.

sans hésiter qu'il en est l'inventeur. Un inventeur qui, comme nombre de ses pairs, ne soupçonnait pas la portée de son invention, sa force explosive.

V

Le lecteur aura peut-être l'impression que je m'attache trop à certains détails, que j'en exagère d'autres, sans compter tout ce que je passe sous silence. Mais cet ouvrage ne vise guère à être définitif. Si nous jetons un coup d'oeil en arrière, nous observons, d'un côté, que les hypothèses de Le Bon concernant les masses furent reprises, façonnées, brassées, diffusées jusqu'à devenir une propriété commune en psychologie ou en sociologie, et ce durant un siècle. Peu de chercheurs ont eu ce privilège, même si ceux qui en ont profité feignent d'oublier la carrière, la mine dont ils ont extrait leur richesse.

D'un autre côté, en dépit de ses emplois politiques opposés, la méthode qu'il a préconisée et bricolée en bon industriel de la connaissance est devenue partie intégrante de nos pratiques. Je veux parler de la propagande. Dans ce domaine plus qu'ailleurs, ce qu'il a prédit est devenu une réalité très visible. Quiconque regarde la société de masse s'aperçoit d'emblée que chaque gouvernement, démocrate ou autocrate, a été porté au pouvoir par une machine de propagande opérant sur une échelle inconnue auparavant. Seule l'Église avait jusqu'ici, par moments, égalé une telle performance. Associer les moyens de suggestion ou d'influence à la politique et à toutes les formes de communication, apprendre à fondre les individus et les classes en une masse, voilà la nouveauté absolue pour l'époque, conçue par le psychologue français. On en connaissait les rudiments, il les a systématisés et mis sous forme de règles ayant le label de la science : « La description que Le Bon donne, écrit Rewald dans son étude sur la psychologie des masses, des moyens d'action du meneur a influencé la propagande moderne destinée aux foules et aidé à son succès dans une mesure considérable ⁹³. »

Sans conteste, tout ce qui a été utilisé et découvert en matière d'action sur l'opinion publique et de communication (y compris, bien entendu, la publicité) y

⁹³ P. REWALD : *De l'esprit des masses*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1949.

trouve un fondement qui a peu changé depuis ⁹⁴. On remarque seulement une convergence progressive des méthodes qui sont devenues uniformes et standard, aussi communes dans le monde entier que le Coca-cola ou la télévision. On a souvent reproché aux sciences de la société leur manque de valeur pratique. Elles sont incapables de peser sur le cours de la vie collective, se plaint-on. Ces défauts ne sont pas ceux de la psychologie des foules, nous le constatons. Dès le début, elle a pesé sur l'événement historique et eu une utilité - elle ne nous plaît pas plus que la bombe atomique ! - qui dépasse celle de la plupart des théories connues. Les quelques faits que je viens de rappeler à propos de l'oeuvre de Le Bon le prouvent sans réplique possible.

⁹⁴ S. TCHAKHOTINE : *Le Viol des foules*, Gallimard, Paris, 1939.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Deuxième partie. Le Bon et la peur des foules

Chapitre III

Les quatre raisons d'un silence

I

[Retour à la table des matières](#)

C'est le devoir du chercheur que d'affronter carrément les faits déplaisants et de présenter une situation telle qu'elle est. Je devine votre question. Vous allez me demander : puisqu'il a une telle importance, comment se fait-il qu'on ne nous ait jamais parlé, de Le Bon, ni de la psychologie des masses en général ? Pourquoi donc son oeuvre est-elle méprisée, sinon mal famée ? Il n'est pas dans mon intention de le sauver du naufrage, ni de remettre ses idées en selle - elles n'en ont guère besoin. Mais je veux vous indiquer quelles sont, selon moi, les causes du silence.

La première raison est la qualité médiocre de ses livres. La plupart sont écrits au jour le jour, avec le souci de plaire, de frapper l'imagination du lecteur, de lui dire ce qu'il veut entendre. Pour capter un vaste public, il faut savoir exposer en deux mots, expliquer en deux mots, conclure en deux mots. C'est-à-dire prendre tous les risques, y compris celui d'être superficiel. Avouons-le : Le Bon a le talent des découvertes, il lui manque le génie de les exploiter. Ses raisonnements sont trop partiels, ses observations indigentes. Le tout n'a guère de profondeur. Et on peut difficilement lire ses jugements à l'emporte-pièce sur les masses, la révolu-

tion, la classe ouvrière, sans être révolté par un tel déferlement de préjugés et de hargne envers ce qui, par ailleurs, le fascine ⁹⁵.

La seconde raison est d'ordre plus subtil. De par ses origines sociales, Le Bon appartenait à une tradition libérale et bourgeoise. Et au nom de celle-ci, il dirige ses analyses contre la révolution, le socialisme et les faiblesses du système parlementaire dans un langage brut, rugueux, mal dégrossi. Aujourd'hui les choses ont changé. Ce qui au début du siècle était une possibilité nébuleuse est devenu une réalité claire. La même tradition doit affronter les mêmes problèmes posés par la révolution, le socialisme, et ainsi de suite, de manière beaucoup plus oecuménique et *mezzo voce*. Elle refoule donc les Le Bon et les Tarde et les remplace par des docteurs plus subtils, les Weber, les Durkheim, les Parson, les Skinner, pour ne parler que des morts et ne pas déranger les vivants. Ils habillent des analyses identiques de formules plus raffinées. Leur science est plus cosmétique et, pour tout dire, plus idéologique.

En tout cas mieux acceptable pour un milieu intellectuel et universitaire orienté à gauche, dans un pays où le pouvoir est toujours resté entre les mains de la droite et du centre. Et ce milieu a reconstitué une évolution des idées et des sciences sociales qui ne remet pas en question un tel compromis. En ce qui concerne Le Bon, on l'a d'emblée exclu de ce milieu. Donc il n'existe pas. « En premier lieu, il fut hostile à l'organisation universitaire française, qui n'a jamais reconnu l'autorité d'aucun de ses ambitieux travaux scientifiques (à l'exception de La Psychologie des foules) : elle avait pris le parti de l'abattre par le silence ⁹⁶. »

La troisième raison est que tous les partis, ainsi que les spécialistes des media, de la publicité ou de la propagande, appliquent ses principes, j'allais dire ses recet-

⁹⁵ Il n'empêche que Le Bon a contribué avec un grand nombre de savants (Richey, Ribot, etc.) à la naissance de la psychologie en France. Même s'il fut un homme en marge, il a eu des relations suivies, voire profondes avec des savants et des philosophes. Parmi eux figure Henri Poincaré, considéré en son temps comme le mathématicien et le physicien le plus éminent. On peut parler, et on a parlé, d'une véritable collaboration entre les deux hommes. Bergson échange des lettres avec Le Bon et écrit, à l'occasion de son dernier anniversaire : « Je saisis cette occasion d'exprimer mes sentiments de profonde sympathie et de haute estime pour un des esprits les plus originaux de notre temps » (*La Liberté* 31 mai 1931).

⁹⁶ R.A. NYE : op. cit., p. 3.

tes et ses trucs. Personne n'est cependant prêt à le reconnaître. Car, dans ce cas, tous les appareils de propagande des partis, le défilé des leaders sur les écrans de télévision, les sondages d'opinion apparaîtraient pour ce qu'ils sont : les éléments d'une stratégie de masse, basée sur leur irrationalité. On veut bien traiter les masses comme si elles étaient dépourvues de raison, mais il ne faut pas l'avouer, puisqu'on leur dit le contraire.

D'ailleurs, on sépare de manière radicale la psychologie et la politique. On clame sur tous les tons que la première est de peu d'importance pour la seconde. Mettons les choses au clair. Il y a donc une politique pour laquelle la psychologie n'existe pas, tout comme il y a une psychologie pour laquelle la politique n'existe pas. Dès lors, une politique qui est une psychologie et une psychologie qui est une politique dérangeant à la fois les avocats d'une conception classique de la révolution et de la démocratie, et les avocats d'une science pure. Et Le Bon, associant ce que tout le monde veut dissocier, dérange. Il met en face de certains faits difficilement supportables. Le grand économiste allemand Schumpeter nous en donne un témoignage : « L'importance des éléments irrationnels dans la politique, écrit-il, peut toujours être associée au nom de Gustave Le Bon, le fondateur, à tout le moins le premier théoricien de la psychologie des foules. En faisant ressortir, bien qu'avec exagération, les réalités du comportement humain quand il est influencé par une agglomération... l'auteur nous a mis en face de phénomènes sinistres que chacun connaissait, mais que personne ne désirait regarder en face, et il a du même coup porté un coup sérieux à la conception de la nature humaine sur laquelle reposent la doctrine classique de la démocratie et la légende démocratique des révolutions ⁹⁷. »

La quatrième raison, enfin, cherchons-la dans son influence politique. Nées en France, ses idées sont passées dans l'idéologie et la pratique fascistes. Certes, on les a appliquées un peu partout de manière systématique pour la conquête du pouvoir. Mais en Allemagne et en Italie, et là seulement, on le reconnaît sans ambages. Tout devient donc clair. Si vous demandez pourquoi il faut ignorer Le Bon, on vous répond : « C'est un fasciste. » Allons donc ! Si on voulait immoler dans un autodafé sans feu ni flammes les livres qui ont exprimé des idées analogues

⁹⁷ J. SCHUMPETER : *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Payot, Paris, 1961, p. 386. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

aux siennes, il faudrait y joindre ceux de Freud et de Max Weber par exemple ⁹⁸. Tout ce qui vaut contre ce dernier vaut aussi contre Le Bon. A ceci près qu'il a eu le triste honneur d'être lu par Mussolini et Hitler. Flaubert le disait : « Les honneurs déshonorent. » Ils destituent aussi.

Rien n'est plus normal, dans ces circonstances, que de condamner le créateur de la psychologie des foules. Même si nous savons, par ses écrits, qu'il préférerait les tourments de la démocratie à la sérénité des dictatures. Prêchant pour celle-là, il ne voyait dans celles-ci qu'un pis-aller. À son avis, toute dictature répond à une situation de crise et doit disparaître avec la crise elle-même : « Leur utilité est transitoire, leur pouvoir doit être éphémère ⁹⁹. » Prolongées et maintenues au-delà du nécessaire, elles font courir à chaque société deux dangers mortels : l'effritement des valeurs et l'affaissement des caractères. Partant, il met en garde les Français qui, en un siècle, ont déjà connu l'autorité des deux Napoléon, contre les tentations et les risques d'une nouvelle dictature. Somme toute, il veut sauvegarder les libertés dans une France pour laquelle la seule révolution serait de ne plus faire de révolutions. Il condamne sans appel toutes les formes de dictatures, y compris celle qu'on lui imputa : la dictature fasciste ¹⁰⁰. De sorte qu'on lui a collé une étiquette fort inexacte, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais j'avoue que je n'aurais pas pris le risque, qui est grand, de rompre ce silence, si je n'avais découvert qu'il n'était observé qu'en France. Des penseurs allemands de premier plan, antinazis

⁹⁸ Le Bon est un penseur moins considérable que Max Weber, mais leurs positions politiques sont voisines. Leur nationalisme, leur confiance dans l'importance du chef, leur description de la nature des chefs et des masses ont beaucoup de points communs. On a parfois l'impression que certaines affirmations du sociologue allemand concernant l'autorité charismatique, la démocratie des masses, sont un reflet des écrits du psychologue français, bien connu en Allemagne à l'époque. D'ailleurs R. Michels n'a-t-il pas réalisé une synthèse entre la sociologie weberienne et la psychologie des foules ? Quant à son rapport au nazisme, maint historien a noté que Weber a, sans le vouloir, préparé le terrain. (Voir W. J. MOMMSEN, *Max Weber und die deutsche Politik*, J.C.B. Mohr, Tübingen, 1974 et D. BEETHAM, *Max Weber and the theory of modern politics*, Allen and Unwin, Londres, 1974). Plusieurs sociologues ont expliqué et justifié Max Weber à cet égard. Aucun, à ma connaissance, n'a demandé qu'on le censure.

⁹⁹ G. LE BON : « L'évolution de l'Europe vers des formes diverses de dictature », art. cit., p. 232.

¹⁰⁰ Ibidem.

notoires - Broch, Schumpeter, Adorno - se réfèrent librement à *Le Bon* pour comprendre et combattre le phénomène totalitaire. Adorno va jusqu'à dénoncer l'association exclusive de la psychologie des foules et du fascisme, comme un prétexte trop commode : « Pourquoi, se demande-t-il, la psychologie appliquée des groupes que nous discutons ici est-elle plus spécifique du fascisme que de la plupart des autres mouvements qui recherchent l'appui des masses ?... ni Freud ni *Le Bon* n'ont envisagé pareille distinction. Ils ont parlé de foules « en tant que telles », sans faire de différence entre les buts politiques des groupes impliqués ¹⁰¹. »

Pas plus qu'un homme ne peut se détacher de son ombre, une génération ne peut comprendre et juger des idées que par référence à ses idées et expériences propres ¹⁰². Celles-ci nous ont conduit à l'ostracisme vis-à-vis de *Le Bon* et de la psychologie des masses en général. Il me fallait en exposer les motifs, les débarrasser de ce qu'ils ont de moins fondé. Je n'ai pas à les discuter plus avant, non plus que les réserves que je partage. Ici se termine ma tâche de biographe.

¹⁰¹ T. ADORNO : op. cit. p. 428.

¹⁰² Le véritable problème n'est pas de savoir pourquoi *Le Bon* a eu une influence sur le fascisme, car il n'est pas le seul, mais pourquoi la France n'est pas devenue le premier pays fasciste d'Europe. Cette question, on refuse de la poser et d'y répondre. Dans le journal d'André Gide (5 avril 1933) on peut lire : « Qu'est-ce qui le (l'hitlérisme), fit avorter en France ? Les circonstances ou les hommes ? »

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Deuxième partie. Le Bon et la peur des foules

Chapitre IV

La découverte des foules

I

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque les masses ont fait leur apparition un peu partout en Europe, menaçant l'édifice social, on s'est posé la question : qu'est-ce qu'une foule ? Trois réponses lui ont été données, aussi superficielles qu'universelles. Les voici :

- Les foules sont des agrégats d'individus qui se rassemblent en marge des institutions, contre les institutions, à titre temporaire. En un mot, les foules sont asociales et formées d'asociaux. Elles résultent de la décomposition provisoire ou permanente des groupes ou des classes. Un ouvrier ou un salarié quittant l'atelier ou le bureau pour rentrer chez lui, rejoindre sa famille, échappe pendant une heure ou deux aux cadres normaux de la société. Il se trouve dans la rue ou le métro, atome d'une foule grouillante et multiple. Promeneur ou badaud, il est attiré par un rassemblement et s'y fond dans une intense jouissance. Baudelaire, dans le Spleen de Paris, la décrit comme « un art » : « Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. Celui-là qui épouse facilement la foule connaît des jouissances fiévreuses dont seront éternellement

privés l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque ¹⁰³. »

La foule correspond encore à la « populace », à la « canaille », au « Lumpenproletariat », bref à ce que, de tout temps, on a nommé la plèbe. Des hommes et des femmes, sans identité reconnue, sur les franges du tissu social, refoulés dans les ghettos ou les banlieues, sans emploi et sans but, vivant hors des lois et des coutumes. Ou du moins censés vivre ainsi. La foule représente alors un amas d'éléments sociaux désintégrés, de déchets humains balayés hors de la société, et qui lui sont hostiles de ce fait. Elle n'est donc pour le sociologue ni un phénomène à part, ni un phénomène important, ni un phénomène nouveau, tout juste un épiphénomène. Elle n'est pas matière de science. Il la traite uniquement comme une perturbation, suite à une rupture du fonctionnement normal des choses. La société est ordre, la foule représente son désordre, et, en définitive, un phénomène collectif plutôt que social.

- Les foules sont folles, telle est la deuxième réponse. Tenace comme le lierre, cette prétendue vérité se transmet de génération en génération. « Craze », disent les Anglais pour décrire l'adulation que portent à un chanteur populaire les meutes d'admirateurs, les fans en délire, ou l'enthousiasme des milliers de spectateurs au stade qui se lèvent comme un seul homme quand leur équipe de football marque un but, en agitant drapeaux et pancartes. Folie encore que ce mouvement tumultueux des masses qui veulent voir passer un homme célèbre, ou qui se jettent sur un individu pour le lyncher, le condamnant sans savoir s'il est coupable. Ruée des fidèles vers les lieux où se serait produit un miracle, à Lourdes ou à Fatima ¹⁰⁴.

D'innombrables fables ou livres, intitulés par exemple *Extraordinary Popular Delusions and the Madness of the Crowd* ¹⁰⁵ pleins de détails épicés, relatent l'enthousiasme sans bornes ou la panique sans frein des masses populaires qui parcourent les continents en se flagellant ou en chantant. Amoureuses d'une religion ou d'un homme, elles les suivent, comme les juifs leur faux Messie, les chrétiens leurs moines fanatiques, jusqu'à la catastrophe. Elles brûlent aujourd'hui ce

¹⁰³ C. BAUDELAIRE : *Les foules*, Le Spleen de Paris.

¹⁰⁴ P. DE FELICE : *Foules en délire, extases collectives*, Albin Michel, Paris, 1947, p. 372.

¹⁰⁵ C. MACKAY : *Extraordinary Popular Delusions and the Madness of the Crowd*, L.C. Page, Wells (Vermont), paru en 1847, réédité en 1932.

qu'elles ont adoré hier, suivant leur humeur. Elles changent d'idée comme de chemise et transforment l'histoire sérieuse en carnaval grotesque ou en boucherie sanglante, suivant les circonstances.

Foules colorées, foules extravagantes ont toujours suscité la verve et sollicité l'imagination des témoins restés sobres par miracle. Ils décrivent leurs exploits tantôt comme les vagabondages d'une nef de fous, tantôt comme les brigandages d'une bande de criminels. Les récits atteignent des proportions dantesques lorsque leurs auteurs vous dépeignent par le menu, « comme si vous y étiez », les colonnes grosses de dizaines et de centaines de milliers d'hommes, croisés ou hérétiques du Moyen Âge, qui abandonnent familles, biens, foyers, fascinés par une illusion commune, et se livrent, leur foi nonobstant, aux pires destructions, à d'effarants carnages, sans la moindre hésitation ni le plus léger remords. Si leur croyance s'éteint, ils s'accrochent à une autre et poursuivent la nouvelle illusion avec la même obstination. Ils lui font les mêmes sacrifices insensés et commettent, à son service, des crimes tout aussi grands.

Dans l'esprit des conteurs, comme dans celui des lecteurs, ces accès de foule sont des accès de folie, qui nourrissent des rêves obscurs, lèvent le voile sur le côté nocturne de la nature humaine, et l'exorcisent en le donnant en spectacle. Leur caractère hors du commun, délirant, pathologique, enchante, car, selon le mot de Claudel, l'« ordre est le plaisir de la raison, mais le désordre est le délire de l'imagination ». Mais à part ce côté spectaculaire, on dirait que les foules ne présentent aucun intérêt. Elles n'ont que l'inconsistance du rêve, et ne mordent pas sur l'histoire véritable.

- La troisième réponse surenchérit sur les deux autres : les foules sont *criminelles*. Canaille et racaille, elles se composent d'hommes en colère qui attaquent, blessent, détruisent n'importe quoi. Elles incarnent la violence déchaînée sans motif apparent, le déferlement incontrôlé des multitudes rassemblées sans autorisation. Voies de fait contre les personnes, déprédation de biens sont mises à leur actif. Elles résistent aux autorités et agissent au mépris total des lois. A la fin du dix-neuvième siècle, les foules se multiplient. Leurs actions imprévues commencent à alarmer les autorités. C'est alors que l'on se met à parler surtout de « foules criminelles », de ces criminels collectifs rassemblés qui menacent la sécurité de l'État et la tranquillité des citoyens. L'impossibilité de les saisir, de leur infliger une pénalité, d'attribuer à une personne définie la responsabilité générale de leurs

actes, déconcerte les juristes et rend arbitraire toute loi qu'on voudrait leur appliquer. À peine peut-on arrêter quelques individus au hasard, simples comparses ou parfois spectateurs innocents, aussi différents du monstre furieux que l'onde paisible ressemble peu à la tempête déchaînée.

Ce n'est pas un hasard, si parmi les premiers à vouloir expliquer les comportements des foules, figure Lombroso, dont la théorie du criminel-né était devenue fameuse. Selon lui, les foules se composent d'individus à tendance délinquante. ou suivent de tels individus. Et il prétend que la psychologie de masse peut être tout simplement traitée comme une partie de l' « anthropologie criminelle, la criminalité étant la caractéristique interne de toute foule ». Ceci participe d'une tendance plus générale encore, neuve à l'époque. On s'attache à créer une doctrine juridique afin de pénaliser les actes collectifs contraires à la loi : « Ce qui est contemporain, écrit Fauconnet en 1920, c'est l'effort pour introduire, dans le droit pénal, le principe que la foule a une criminalité, et donc une responsabilité, qui lui sont propres ¹⁰⁶. »

L'Italien Sighele prolonge la théorie de son compatriote Lombroso. Il est le premier à donner un sens technique au terme de « foules criminelles ». Elles comprennent pour lui tous les mouvements sociaux, les groupes politiques, des anarchistes aux socialistes et, bien entendu, les ouvriers en grève, les rassemblements de rues, etc. Son analyse aménage le terrain en vue de la mise en place d'un appareil répressif en préparant l'opinion et en fournissant des arguments, une justification, aux hommes politiques, sinon aux hommes de loi.

Les foules font donc leur entrée dans la science par le biais de la criminalité. Une criminalité qu'il faut décrire et comprendre, car elle explique leur violence, leurs actes terroristes et leurs instincts destructeurs. On convient en somme qu'il s'agit de groupements opérant comme les bandes de voleurs ou les bandits de grands chemins, les mafias de tueurs, ou toute autre association de malfaiteurs, dépourvue de conscience morale et de responsabilité légale.

Une société solidement installée dans sa réalité et son droit est relativement tolérante envers les mouvements déviants ou non conformes. Elle a presque de l'indulgence pour ceux qui ont perdu la raison, voire outrepassé la loi, et si elle les

¹⁰⁶ Paul FAUCONNET : *La responsabilité*, Alcan, Paris, 1920, p. 341. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

sanctionne parfois, elle ne se pose pas de question à leur sujet. Leur caractère asocial, leur anomalie ne menacent pas l'ordre établi. On les juge inoffensifs, ou même inventés de toutes pièces. Mais que la société vienne à chanceler sur ses assises, qu'on l'attaque du dehors, alors le danger qui pèse sur sa sécurité interne et externe accroît la menace que représentent ces mouvements. Et on commence à les juger nuisibles et anormaux. Ainsi les foules, citadines et ouvrières, ont été d'emblée psychiatisées et criminalisées. On y a vu des symptômes de pathologie, ou bien des symptômes de déviance de la vie collective normale. Elles seraient donc des excroissances malsaines dans un corps sain, et celui-ci essaie de les expulser de son mieux. Bref, plébéiennes, folles, ou criminelles, les foules passent pour être des résidus, des maladies de l'ordre social existant. Elles n'ont ni réalité ni intérêt par elles-mêmes.

II

L'idée audacieuse de Le Bon, son trait de génie, fut de tourner le dos à ce point de vue. Il réfute les trois réponses à la question que chacun ne cesse de se poser : qu'est-ce qu'une foule ? Son raisonnement est simple et direct. Les foules ont pour caractère principal la fusion des individus dans un esprit et un sentiment communs, qui estompe les différences de personnalité et abaisse les facultés intellectuelles. Chacun s'efforce de suivre les semblables qu'il côtoie. L'agrégat, par sa masse, l'entraîne dans sa direction, comme le flux entraîne les galets sur la plage. Ceci quelle que soit la classe sociale, l'éducation ou la culture des participants. « La qualité mentale des individus dont se compose une foule, écrit Le Bon, ne contredit pas ce principe. Cette qualité est sans importance. Du moment qu'ils sont en foule, l'ignorant et le savant deviennent également incapables d'observation ¹⁰⁷. »

Autrement dit, la disparition des caractères individuels, la fusion des personnalités dans le groupe, etc. sont les mêmes, indépendamment du niveau de richesse ou de culture de ses membres. Il serait faux de croire que les couches cultivées ou supérieures de la société résistent mieux à l'influence collective que les cou-

¹⁰⁷ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 20.

ches ignorantes ou inférieures, et que quarante académiciens se conduisent autrement que quarante ménagères. Un commentateur le souligne expressément : « Les exemples et aussi les explications systématiques montrent chez Le Bon qu'il ne pense pas seulement aux émeutes des rues et aux assemblées populaires, mais aussi aux collèges. Parlements, castes, clans d'un peuple, tout comme aux larges masses des peuples supérieurs, et enfin aussi aux porteurs des mouvements et tendances intellectuels nationaux, donc au peuple en tant que communauté culturelle. La masse est pour lui presque le contraire exclusif de l'individu ¹⁰⁸. »

Des masses se composant d'aristocrates ou de philosophes, de lecteurs du *Monde* ou du *Nouvel Observateur*, donc de gens très conscients de leur individualité et non conformistes, réagiraient exactement comme les autres. Le romancier de *l'Éducation sentimentale* pense de même lorsque, à quelques pages d'intervalle, il parle du « peuple sublime » puis de la « démence universelle », et décrit en ces termes la répression : « C'était un débordement de peur... l'égalité (comme pour le châtiment de ses défenseurs et la dérision de ses ennemis) se manifestait triomphalement, une égalité de bêtes brutes, un même niveau de turpitudes sanglantes ; car le fanatisme des intérêts équilibra les délires du besoin, l'aristocratie eut les fureurs de la crapule, et le bonnet de coton ne se montra pas moins hideux que le bonnet rouge ¹⁰⁹. »

L'universalité de ces effets, la transformation identique qui affecte les individus réunis en groupe, nous permettent donc de conclure que la masse n'est pas la « plèbe », la « populace », les pauvres, les ignorants, le prolétariat, *hoi polloi*, qui s'opposerait à l'élite, à l'aristocratie. La foule, c'est tout le monde, vous, moi, chacun de nous. Dès qu'ils sont ensemble, les hommes, sans distinction, font masse.

Ce qu'on a pris, d'autre part, pour la criminalité des foules n'est qu'une illusion. Violentes et anarchiques, certes, elles se laissent facilement emporter par une furie destructrice. Avec ensemble, on les voit piller, démolir, lyncher, se livrer à des actes qu'aucun individu n'oserait commettre. Et Le Bon ne se prive pas de leur imputer un rôle éminemment négatif dans l'histoire : « Les civilisations ont été créées et guidées jusqu'ici par une petite aristocratie, écrit-il, jamais par des foules. Ces dernières n'ont de puissance que pour détruire. Leur domination

¹⁰⁸ A. VIERKANDT : op. cit., p. 432.

¹⁰⁹ G. FLAUBERT, op. cit., p. 322, p. 330 et p. 368.

représente toujours une phase de désordre ¹¹⁰. » Et aussi le prélude d'un nouvel ordre, telle est sa pensée profonde.

Par ailleurs, les foules peuvent se montrer plus héroïques, plus justes que chacun des individus. Elles ont les enthousiasmes et les générosités des êtres simples. Leur désintéressement apparaît sans bornes, lorsqu'on leur propose un idéal, lorsqu'on excite leurs croyances. « Leur impuissance à raisonner, écrit Le Bon, rend possible chez elles un grand développement de l'altruisme, qualité que la raison affaiblit forcément et qui constitue une très utile vertu sociale ¹¹¹. »

Avec minutie et acharnement, il critique tous ceux qui font de la criminalité le caractère distinctif des foules. A cet effet, il montre que, même en pleine action, pendant la révolution, aux pires moments, elles ont eu le souci de constituer des tribunaux, de juger leurs futures victimes dans un esprit d'équité. Et leur honnêteté n'était pas moindre, puisqu'elles rapportaient, sur la table des comités, l'argent et les bijoux pris aux condamnés. Leurs crimes ne constituent donc qu'un aspect particulier de leur psychologie. Et elles en commettent surtout à l'instigation d'un meneur.

En un mot, il n'y a pas plus de foules criminelles que de foules vertueuses, la violence n'est pas davantage leur attribut que ne le serait leur héroïsme. Elles peuvent être violentes et héroïques en même temps. « C'est là ce qu'ont méconnu les écrivains n'ayant étudié les foules qu'au point de vue criminel. Criminelles, les foules le sont souvent, certes, mais souvent aussi héroïques. On les amène aisément à se faire tuer pour le triomphe d'une croyance ou d'une idée, on les enthousiasme pour la gloire et pour l'honneur, on les entraîne presque sans pain ni armes comme pendant les croisades, pour délivrer le tombeau d'un Dieu, ou comme en 1793, pour défendre le sol de la patrie. Héroïsmes évidemment un peu inconscients, mais c'est avec de tels héroïsmes que se fait l'histoire. S'il ne fallait mettre à l'actif des peuples que les grandes actions froidement raisonnées, les annales du monde en enregistreraient bien peu ¹¹². » Ajoutons toutefois qu'on motive mieux les foules en faisant appel à leur idéalisme collectif.

¹¹⁰ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 4.

¹¹¹ G. LE BON *La Psychologie politique*, op. cit., p. 129.

¹¹² G. LE BON *La Psychologie des foule*, op. cit., p. 15.

Finalement, il n'y a rien de fou ni de pathologique dans les prétendues folies, *crazes* ou illusions des masses. A condition d'accepter l'hypothèse qu'elles se composent d'individus normaux comme vous et moi. Simplement, réunis en foule, ces individus sentent, raisonnent et réagissent sur un plan mental différent. Certes, leurs raisonnements et leurs réactions contredisent ceux d'un homme isolé, mais cette opposition ne signifie pas une anomalie. Et rien ne nous autorise à porter un jugement rigoureux à ce propos, sinon dans des cas extrêmes, de maladie mentale avérée. Même alors, nous ne savons pas si nous avons affaire à une véritable « folie », ou à un stéréotype qui nous permet d'échapper à ce qui nous échappe et nous fait peur. Il est trop facile de coller une étiquette « hystérie », « folie collective », sur les comportements bizarres ou excessifs d'une foule - les échauffourées qui suivent un match de football, la panique provoquée par une catastrophe, les mouvements désordonnés d'une masse sur un terrain trop petit, etc. L'étiquette peut être trompeuse, le comportement incompris. Ce qu'écrit Georges Lefèbvre à propos des rassemblements révolutionnaires est valable partout : « Mais c'est une vue bien sommaire, que d'attribuer ces excès "à la folie collective" d'une "foule criminelle". En pareil cas, le rassemblement révolutionnaire n'est pas inconscient et ne se juge pas coupable : au contraire, il est convaincu qu'il punit justement et à bon escient ¹¹³. »

Tout aussi sommaire que d'attribuer les abus de pouvoir d'un leader despotique, Hitler par exemple, à une « folie individuelle » et à un « individu criminel ». Celui-ci agit pour maintenir son autorité et appliquer sa loi. D'ailleurs, lorsque nous observons une foule de près et pendant longtemps, l'impression d'hystérie se dissipe. Nous constatons simplement que la psychologie des individus et la psychologie des foules ne se ressemblent pas. Ce qui apparaît « anormal » pour l'une est parfaitement « normal » pour l'autre.

Ces diverses réponses concernant la nature des foules sont encore largement usitées : on parle et on pense toujours en fonction d'elles. Mais les raisons que j'ai rappelées nous interdisent de les accepter. En effet, les foules ou les masses (du point de vue psychologique, les deux mots ont le même sens) sont une réalité au-

¹¹³ G. LEFÈBVRE : *Études sur la Révolution française*, op. cit, p. 282.

tonome. La question de savoir si elles sont plébéiennes ou bourgeoises, criminelles ou héroïques, folles ou sensées, ne se pose plus. Elles sont une forme collective, la forme collective de vie par excellence, et cela suffit.

En quoi, demandez-vous, cela constitue-t-il une découverte ? Les conceptions courantes masquent le fait que, dans le fond de la société, se trouve la masse, à peu près comme dans l'homme, l'animal, ou le bois dans la sculpture, Elle représente, somme toute, la matière première de toutes les institutions politiques, l'énergie virtuelle de tous les mouvements sociaux, l'état primitif de toutes les civilisations. Jusqu'à l'époque moderne, Tarde et Le Bon l'affirment, on ne s'en était pas aperçu. Il a fallu des ruptures et des bouleversements de société pour qu'elles frappent les esprits. Les masses existaient par le passé, à Rome, Alexandrie, Carthage. Au Moyen Age, on les avait vues resurgir avec les croisades, et à la Renaissance dans les villes. Enfin les révolutions les ont vues à l'oeuvre, surtout la Révolution française qui a marqué leur seconde naissance. À partir de ce moment, elles se sont répandues comme une épidémie, par contagion et imitation, ébranlant les États, bouleversant les sociétés.

Tant qu'elles occupaient une place périphérique, les gouvernants s'en désintéressaient. Les moralistes et les historiens s'en amusaient. Les théoriciens les signalaient en passant. Ce n'étaient que les figurants d'une pièce de théâtre, accomplissant de menues besognes, n'ayant rien à dire ou presque. Mais leur rôle s'est accru et a pris des proportions impressionnantes sur la scène des États. Elles revendiquent la place centrale, le rôle principal, celui de la classe dirigeante. « La naissance de la puissance des foules, affirme Le Bon, s'est faite d'abord par la propagation de certaines idées lentement implantées dans l'esprit, puis par l'association graduelle des individus amenant la réalisation des conceptions jusqu'alors théoriques. L'association a permis aux foules de se former des idées, sinon très justes, du moins très arrêtées, de leurs intérêts et de prendre conscience de leur force, Elles fondent des syndicats devant lesquels tous les pouvoirs capitulent, les bourses de travail qui, en dépit des lois économiques, tendent à régir les conditions du labeur et du salaire. Elles renvoient dans des assemblées gouvernementales des représentants dépouillés de toute initiative, de toute indépendance, et réduits le plus souvent à n'être que les porte-parole des comités qui les ont choisis ¹¹⁴. »

¹¹⁴ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 3.

Voilà donc ce que sont les ouvriers pour Le Bon : des foules. Mais pourquoi faut-il contrer leur puissance ? Quelle raison donne-t-il d'une telle condamnation ? Eh bien, pour lui, ces flots d'hommes emportés et soulevés par les flots d'idées sonnent le glas des civilisations, et les détruisent comme l'eau qui pénètre dans la coque d'un navire et le fait sombrer. Livrées à elles-mêmes, les masses sont le mauvais génie de l'histoire, les forces de destruction de tout ce qu'a conçu et créé une élite. Seule une nouvelle élite, plus exactement un meneur, peut les changer en forces de construction d'un nouvel édifice social. Les masses ouvrières ne font pas exception. Non à cause de leurs occupations, de leur pauvreté, de leur hostilité envers les autres classes sociales, ni en vertu d'une infériorité intellectuelle. Mais parce qu'elles sont des masses. Les raisons invoquées sont donc psychologiques et non sociales.

Si elles donnent parfois l'impression contraire, si les foules semblent avoir une opinion, se guider sur une idée, respecter les lois, ce mouvement ne vient jamais d'elles-mêmes : tout cela leur a été inculqué du dehors : « La psychologie des foules montre à quel point (je cite de nouveau Le Bon) les lois et les institutions exercent peu d'action sur leur nature impulsive et combien elles sont incapables d'avoir des opinions quelconques en dehors de celles qui leur ont été suggérées. Des règles dérivées de l'équité théorique pure ne sauraient les conduire. Seules les impressions qu'on fait naître dans leur âme peuvent les séduire ¹¹⁵. »

Ce sont là des affirmations très dures exprimées dans un langage péremptoire, L'auteur ne prend pas de gants pour nier toute rationalité des masses, les ravalier au niveau des enfants ou des sauvages. Du reste, l'idée que la conscience des masses leur vient de l'extérieur et qu'elles ne peuvent en acquérir une spontanément est fort répandue. On la retrouve jusque dans la conception bolchévique du parti de la classe ouvrière. « Dans les oeuvres de Lénine, écrit le psychologue soviétique Porchnev ¹¹⁶, la question du rapport entre la psychologie et l'idéologie se présente souvent comme celle de la spontanéité et de la conscience... Les conceptions polaires sont, ici, l'aveugle inconscience dans le comportement des hommes, d'un côté, et la conscience scientifique, de l'autre. » Et, vous le savez bien, le parti et l'élite des révolutionnaires ont précisément pour fonction d'inculquer cette

¹¹⁵ G. LE BON : idem, p. 5.

¹¹⁶ B. PORCHNEV : *La Science léniniste de la révolution et la psychologie sociale*, Éd. NOVOSOKI, s.d., p. 18.

conscience à l'ensemble des masses, de leur imposer une discipline de pensée et d'action.

III

Ainsi vient au premier plan une classe de phénomènes à laquelle on ne prêtait guère d'attention - les foules. La science jugeait que ces agrégats humains sont des anomalies, des états d'exception sans aucune unité, dépourvus d'intérêt. Seuls les classes, les mouvements sociaux et leurs institutions, représentant à ses yeux des associations véritables, des états réguliers de la société, méritaient d'être étudiés. Désormais, c'est plutôt l'inverse. A travers l'« anormalité » des foules se révèle le laboratoire secret de l'histoire, éclate la force de la vie réelle qui transperce la croûte d'une civilisation confite dans la répétition. Les foules cessent ainsi d'être de simples curiosités, un chapelet d'accès de fièvre et d'accidents de l'histoire, un prétexte à récits palpitants hauts en couleurs. Elles deviennent une catégorie de notre pensée, un objet de science et un aspect fondamental de la société.

Les parallèles historiques sont toujours boiteux. Mais celui que voici n'est pas dénué de vérité. Avec Freud, les rêves, les actes inconscients, jusque-là occultés comme des accidents ou des non-faits, se transforment en symptômes de la vie mentale et en faits scientifiques. De même, avec Le Bon, les masses, leurs modes de pensée et leurs comportements étranges deviennent des phénomènes scientifiques. On peut les décrire et il faut les expliquer. Sous peine de ne rien comprendre au monde contemporain qui a pour caractère particulier de massifier les sociétés et pour acteurs principaux les masses, on ne saurait les méconnaître.

On ne le souligne pas assez : il s'agit de l'invention d'un champ de recherches jusque-là ignoré. Non, les conduites irrationnelles, les explosions affectives, les soi-disant dérèglements de la pensée et des foules ne sont plus autant d'aberrations ou d'erreurs, de malformations de la nature humaine. Ce sont les périscopes dessinant à la surface les mouvements sous-marins, dissimulés dans chacun pendant que nous vaquons à nos tâches quotidiennes et que la société suit son train-train dans la grisaille du cœur. Mais si les foules ne sont ni « criminelles », ni « hystériques », donc des pathologies de la psychologie des individus, il faut alors, pour

les étudier, créer une nouvelle science, une espèce différente de psychologie. « Les foules, dont on commence à tant parler, écrit Le Bon, nous les connaissons bien peu. Les psychologues professionnels ayant vécu loin d'elles les ont toujours ignorées, et ne s'en sont occupés qu'au point de vue des crimes qu'elles peuvent commettre ¹¹⁷. » Cette espèce différente est, bien entendu, la psychologie des foules, à laquelle notre auteur prédit un grand avenir.

Mais il y a quelque chose de plus. Au problème qu'elles soulèvent, la science ne saurait chercher ni une solution psychiatrique, ni une solution juridique, comme le font la plupart. Les foules ne sont ni folles ni criminelles par essence. Il ne reste que la solution politique. Le seul but que l'on doive assigner à cette science est de découvrir une méthode de gouvernement conforme à la psychologie des masses. Elle peut y arriver en accumulant d'abord toute une série d'observations courantes pour les transformer en observations scientifiques. Les résultats de ces travaux permettront ensuite d'apprendre aux hommes d'État et aux hommes d'action à conduire les foules. On en viendra ainsi à remplacer, en politique, la psychologie intuitive par une psychologie scientifique, de même qu'en médecine on a remplacé les remèdes de bonne femme par des connaissances et des techniques scientifiques. Telle est l'ambition que nourrit Le Bon pour la nouvelle science : fournir une solution et une méthode au problème du gouvernement des sociétés de masse.

¹¹⁷ G. LE BON : *La psychologie des foules*, op. cit., p. 4.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Deuxième partie. Le Bon et la peur des foules

Chapitre V

L'hypnose en masse

I

[Retour à la table des matières](#)

Une fois qu'une nouvelle classe de phénomènes a été découverte, il faut les expliquer. Quelle est la raison des changements que subit l'individu quand il entre dans une foule ? Depuis toujours, on a comparé l'état d'un homme plongé dans la marée collective à un état crépusculaire. Sa conscience, mise en veilleuse, le laisse dériver vers l'extase mystique, le rêve ; ou bien, obscurcie, elle le laisse s'abandonner à la panique ou au cauchemar.

Les foules paraissent portées par le courant d'un rêve, c'est une vérité bien connue, et si pénétrante que philosophes et hommes politiques de tous les peuples, à toutes les époques, y sont revenus sans cesse. On dirait que ces états crépusculaires, entre la veille et le sommeil, sont la véritable cause de la peur qu'elles provoquent, et aussi de la fascination qu'elles exercent sur les observateurs, frappés de voir avec quelle force peuvent agir sur la réalité des hommes qui paraissent avoir perdu tout contact avec elle. Et voici un autre fait, non moins exorbitant : cet état est la condition qui permet à l'individu de s'incorporer à la masse. Le sentiment de solitude totale lui fait rechercher une vie inconsciente telle que la lui procure le sentiment d'être lié à la masse.

Les psychologues n'en ont pas moins jugé ces faits fondamentaux et caractéristiques des foules. Le Bon, en y réfléchissant, a été amené à une seconde intuition ou découverte, dont l'effet sur la science et la politique s'avère considérable. Il estime que les modifications psychiques d'un individu incorporé dans un groupe sont en tous points analogues à celles qu'il subit dans l'hypnose. Les états collectifs sont analogues aux états hypnotiques. Ce rapprochement s'était déjà imposé à d'autres, et d'abord à Freud. Le Bon le mène à son terme et en déduit toutes les conséquences, y compris les plus inconvenantes.

Au moment même où Le Bon s'intéresse aux foules, l'hypnose, avec Liébeault, Bernheim et Charcot, fait une entrée fracassante dans le monde de la médecine et de la psychologie. La coïncidence n'est pas entièrement fortuite. Au premier surtout de ces trois savants revient le mérite d'avoir, en pionnier, utilisé avec méthode et sur une grande échelle la suggestion verbale. On ne savait pas alors, et on ne sait toujours pas pourquoi, une sorte d'état « magnétique », de transe était provoqué chez le malade par le regard du médecin ou bien si celui-ci faisait regarder à son patient un corps brillant. Mais les effets thérapeutiques étaient certains, tout aussi certains que les changements psychiques observés. Les gens cultivés, comme le public en général, n'avaient pas encore oublié les expériences fascinantes de magnétisme animal et voyaient dans l'hypnose une nouvelle version de celui-ci. Elle était capable d'alléger les souffrances et satisfaisait le désir de guérison magique qui sommeille dans le cœur de chacun. Tout le monde était fasciné, intellectuellement et affectivement, par cette action directe d'homme à homme. Se transmettait-elle à distance, grâce à la parole, ou de proche en proche par une sorte de fluide électromagnétique circulant en nous et autour de nous ? Cela, on l'ignorait.

Quoi qu'il en soit, il est difficile aujourd'hui de s'imaginer l'excitation provoquée par l'hypnose, la fascination qu'elle a exercée sur l'imagination populaire et savante. Cet engouement rappelle la vogue qu'a suscitée en son temps la découverte de l'électricité. Chacun voulait assister à une séance d'hypnose de même que, cent ou cent cinquante ans auparavant, chacun voulait infliger ou subir le choc de l'étincelle électrique, voir les sujets sauter en l'air sous l'effet de la décharge.

II

Si la psychologie des foules est née en France, et non pas en Italie ou en Allemagne, ceci est dû à la conjonction entre les vagues de révolutions et les écoles d'hypnose, entre les retombées de la Commune de Paris et celles des hôpitaux de Nancy ou de la Salpêtrière. Les unes posaient un problème, les autres semblaient proposer une solution. En rapprochant l'état collectif de l'état hypnotique, vous pourriez penser que Le Bon transposait, de manière abusive, des relations individuelles à des relations sociales. Pas du tout. En vérité, la pratique de l'hypnose était une pratique de groupe. Telle nous la décrit Freud, rapportant ce qu'il a vu dans la clinique de Bernheim et Liébeault : « Chaque patient qui fait pour la première fois connaissance avec l'hypnose observe pendant un moment comment des patients plus anciens s'endorment, comment ils obéissent pendant l'hypnose, et comment, après s'être réveillés, ils reconnaissent que leurs symptômes ont disparu. Ceci le met dans un état de préparation psychique qui l'amène à tomber, pour sa part, dans une hypnose profonde lorsque son tour est venu. L'objection à cette procédure tient au fait que les malaises de chaque individu sont discutés devant une foule nombreuse, ce qui ne conviendrait pas à des patients de condition sociale plus élevée ¹¹⁸. »

Freud reproche précisément à cette pratique d'être collective, de se dérouler en public, interdisant toute relation privée d'individu à individu. Bernheim au contraire voit là une condition d'exercice et de réussite de l'hypnose. Dans son livre classique sur le sujet, il se flatte d'avoir su créer, dans sa clinique, « une véritable atmosphère suggestive » ayant pour effet que « la proportion de somnambules est bien plus considérable ¹¹⁹ » qu'ailleurs.

La « foule hypnotique » pouvait donc apparaître comme une sorte de modèle réduit, dans un espace clos, d'une foule en grand, agissant librement à ciel ouvert. Les phénomènes observés dans le microcosme de l'hôpital, fonctionnant comme un laboratoire, représentaient les phénomènes constatés dans le macrocosme de la

¹¹⁸ S. FREUD : *Hypnosis*, the Standard Edition, t.I, p. 107.

¹¹⁹ H. BERNHEIM : *De la suggestion*, Paris, O. Doin, 1888, p. II.

société. De telles analogies sont courantes dans la science, et leur valeur dépend de leur fécondité.

Mais il faut s'arrêter un peu sur ces phénomènes, examiner comment ils sont produits. Nous comprendrons à la fois le caractère spectaculaire par lequel ils ont frappé les imaginations, et les explications qu'on en a données. La nature de l'hypnose, la manière dont la suggestion agit sur le système nerveux nous demeurent mal connues ¹²⁰. Nous savons du moins qu'il est très facile d'endormir certaines personnes. Dans cet état, quelque partie de leur esprit contraint leur corps à obéir aux suggestions données par l'opérateur, un médecin d'habitude. Il communique ses suggestions sur un ton extrêmement décidé. Afin que son patient n'y décèle pas la moindre trace d'hésitation, qui aurait un effet fâcheux, il évite absolument de se contredire. L'opérateur nie énergiquement les malaises dont se plaint le patient. Il l'assure qu'il peut faire quelque chose et lui commande de l'accomplir.

Toute séance d'hypnose comporte ainsi deux aspects : l'un de relation affective, et l'autre de manipulation physique. Le premier consiste en un rapport de confiance absolue, de soumission de l'hypnotisé envers l'hypnotiseur. La manipulation, elle, se traduit par une limitation du regard, des sensations à un très petit nombre de stimuli. C'est une privation sensorielle qui restreint le contact avec le monde extérieur et a pour conséquence de faire tomber le sujet dans un état hypnotique de rêve éveillé. Le patient, qui dépend affectivement de l'hypnotiseur et voit son champ de sensations et d'idées limité par celui-ci, se trouve plongé dans une transe. Il obéit entièrement aux ordres qu'on lui donne, exécute les actes qu'on lui demande d'exécuter, prononce les paroles qu'on lui ordonne de prononcer, sans avoir la moindre conscience de ce qu'il fait ou de ce qu'il dit. Entre les mains de l'hypnotiseur, il devient une sorte d'automate qui élève le bras, marche, crie, sans se rendre compte ni savoir pourquoi.

Et il est proprement extraordinaire de lire ce que les hypnotiseurs prétendent avoir réussi à faire faire à leurs patients. Ils disent qu'ils ont fait éprouver à une personne une sensation de gel ou de brûlure. Un autre, on l'oblige à boire une tasse de vinaigre en lui faisant croire que c'est une coupe de champagne. Tel autre prend un manche à balai pour une jolie femme, et ainsi de suite. Au cours des

¹²⁰ L. CHERTOK : *Le non-savoir des psy*, Payot, Paris, 1979.

démonstrations publiques, on suggère au patient que sa personnalité s'est transformée en celle d'un bébé, d'une jeune femme s'habillant pour le bal, ou d'un orateur de carrefour, et on l'amène à agir en conséquence. « On est presque autorisé à dire, écrivaient Binet et Féré dans un ouvrage scientifique, que *la suggestion peut tout créer* ¹²¹. »

La variété d'hallucinations affectant tous les sens et d'illusions de toutes sortes est en effet considérable et ne pouvait manquer d'impressionner. Deux d'entre elles ont une importance particulière du point de vue de la foule. L'une consiste à focaliser entièrement l'hypnotisé sur l'hypnotiseur, en l'isolant au milieu d'un groupe, de tous les autres individus. Mis en transe, le sujet est aveugle et sourd à tous, excepté l'opérateur ou les éventuels participants que celui-ci lui désigne nommément. Les autres ont beau attirer son attention de la façon la plus véhémente, il ne les remarque pas. Au contraire, il obéit au moindre signe de l'hypnotiseur. Si celui-ci touche une personne, ou même la désigne d'un geste à peine perceptible, l'hypnotisé lui répondra aussitôt. Vous voyez là une analogie possible avec le rapport direct qui s'établit entre le meneur et chaque membre d'une foule, l'emprise exercée est tout à fait comparable.

La seconde illusion est donnée par la suggestion à terme d'un acte que le sujet a l'ordre d'accomplir après la fin de la transe, à un autre moment, et ce à l'état de veille. L'hypnotiseur l'a quitté, l'hypnotisé n'a aucun souvenir de l'ordre reçu, et pourtant il ne peut s'empêcher de l'exécuter. Dans ce cas, il oublie les circonstances de la suggestion reçue dans l'hypnose antérieure. Il croit être lui-même à l'origine de l'acte et souvent, en l'accomplissant, il invente une justification pour l'expliquer aux témoins ¹²². Il agit donc suivant son sentiment normal de liberté et de spontanéité, comme s'il ne cédait pas aux instructions placées dans son esprit : « On peut commander les pensées et les décisions de l'hypnotisé par avance et pendant un certain temps quand l'hypnotiseur n'est plus présent. De plus, on peut donner aux décisions suggérées l'apparence du libre-arbitre. Plus encore, on peut

¹²¹ A. BINET et C. FÉRÉ : *Le magnétisme animal*, Paris, 1887, p. 156.

¹²² Maupassant décrit dans *Le Horla* un cas de suggestion différé et présente une théorie voisine de celle de Le Bon. D'ailleurs, avant la science, la littérature a saisi l'importance de ces phénomènes.

donner une suggestion telle que l'hypnotisé ne soupçonnera en rien que l'impulsion lui est venue de l'hypnotiseur ¹²³. »

De tels effets différés simulent toutes les formes d'influence observées dans une société. Que de fois ne voit-on pas une personne reprendre, sans le vouloir et sans s'en rendre compte, longtemps après, des gestes ou des mots qu'elle a vus ou entendus, adopter les idées que quelqu'un lui a inculquées à son insu sur un mode impératif. Ils montrent en outre que nombre de pensées et de conduites qui semblent délibérées et conscientes, résultant d'une décision intérieure, sont en réalité l'exécution automatique d'un ordre extérieur.

Il serait superflu d'épiloguer plus longuement sur les résultats obtenus par les hypnotiseurs. Mais il nous reste à voir brièvement les modifications psychiques révélées par l'état d'hypnose et quelle en serait, selon ses inventeurs, la cause. On suppose que c'est une idée introduite, cultivée et renforcée dans l'esprit du sujet : l'idée qu'il est Napoléon, qu'il est sain, qu'il doit avoir froid, etc. « C'est l'idée, déclare Bernheim, qui fait l'hypnose ; c'est une influence psychique et, non une influence physique ou fluidique qui détermine cet état ¹²⁴. »

Dans la personne endormie peu ou prou, l'idée fait son chemin. Elle lui impose une façon nouvelle de se voir et de voir les objets, un jugement rapide et direct accompagné d'une conviction intime. Une question se pose : qu'est-ce qui opère ce miracle, donne à l'idée la force nécessaire pour le produire ? Les idées ordinaires n'y parviennent pas. Mais l'idée hypnotique tire sa puissance des images qu'elle charrie et suggère, donc de sa partie concrète et non abstraite. Par une série de transformations, elle déclenche dans l'esprit un faisceau d'images. Celles-ci, à leur tour, rappellent et excitent toute une série de sensations élémentaires. Ainsi se produirait une métamorphose régulière d'une notion générale en une perception immédiate, le passage d'une pensée par concepts à une pensée par images.

L'hypothèse est étayée par le fait que les hypnotisés se disent envahis par des illusions visibles, comme dans un rêve, et éprouvent de vives impressions en rapport avec les idées suggérées. En outre, et ceci expliquerait cela, la mémoire d'une personne endormie est très riche et très étendue, bien plus riche et plus étendue que celle de la même personne en état de veille. Au grand étonnement de tous, et

¹²³ A. FOREL : *Hypnotism*, Ribman Ltd, Londres, 1906, p. 132.

¹²⁴ H. BERNHEIM : *De la suggestion*, op. cit., p. IV.

au sien d'abord, elle se rappelle, pendant la transe, des lieux, des phrases, des chansons d'habitude oubliés. L'hypnose libère des souvenirs, exalte la mémoire au point de « faire croire quelquefois à une lucidité mystérieuse des sujets ¹²⁵. » La chute dans un sommeil lourd ou léger n'abolit cependant jamais la vie consciente. Simplement elle fait place à une autre et la dédouble. A l'arrière-plan subsistent les pensées et elles gardent le pouvoir de commenter les suggestions, quoiqu'elles n'aient pas celui d'en arrêter le cours, d'empêcher leurs effets mentaux ou physiques.

III

Voici comment Binet et Féré résument l'évolution qui se déroule à l'intérieur du cerveau hypnotisé : « Il y a donc en germe dans toute image qui est présente à l'esprit un élément hallucinatoire, lequel ne demande qu'à se développer. C'est cet élément qui se développe pendant l'hypnotisme, où il suffit de nommer au sujet un objet quelconque, de lui dire simplement "voilà un oiseau" pour que l'image suggérée par la parole de l'expérimentateur devienne aussitôt une hallucination. Ainsi entre l'idée d'un objet et l'hallucination de l'objet, il n'y a qu'une différence de degré. ¹²⁶ »

Il y a beaucoup de fraîcheur dans une telle déclaration et trop de clarté pour un phénomène aussi obscur, sur lequel nous avons de moins en moins de certitudes. Mais enfin, il me fallait vous le présenter, car nous allons voir que l'hypnose inspire toute la psychologie des foules. Elle lui confère toute l'autorité de la science, tant expérimentale que clinique, n'avançant rien qui n'ait été dûment établi. Et notamment que, dans le cerveau d'une foule comme dans le cerveau d'un hypnotisé, « toute idée devient acte, toute image invoquée devient chez eux une réalité, ils ne distinguent plus le monde réel du monde imaginaire suggéré ¹²⁷. »

À ce propos, il paraît utile de noter les trois éléments qui resteront, presque invariants dans la psychologie des foules : d'abord la force de l'idée dont tout dé-

¹²⁵ A. BINET et C. FÉRÉ : *Le magnétisme animal*, op. cit., p. 100.

¹²⁶ A. BINET et C. FÉRÉ : *Le magnétisme animal*, op. cit., p. 163.

¹²⁷ H. BERNHEIM : *De la suggestion*, op. cit., p. 579.

pend, ensuite le passage immédiat de l'image à l'acte, et enfin la confusion entre la réalité éprouvée et la réalité suggérée. Que conclure de tout cela ? Dans l'hypnose, les médecins passent au-delà de la conscience personnelle, transgressent le domaine de la raison et des sentiments clairs pour accéder à une aire de psychisme inconscient. Là, comme un rayonnement provenant d'une source, l'influence de la mémoire profonde se fait sentir avec vivacité. C'est comme si, une fois plongé dans le sommeil, l'individu détourné de son monde habituel par un autre monde s'éveillait à celui-ci.

Mais il n'aurait pas suffi d'une analogie entre un groupe d'hypnotisés et un groupe d'individus éveillés pour transposer le phénomène de l'un à l'autre. C'est là une condition facilitante sans pour autant être décisive. Car des doutes vous viennent immédiatement à l'esprit : il se peut que l'hypnotiseur influence par son regard et non par ses paroles. Ou encore, l'hypnose est peut-être due à un état pathologique particulier, à la suggestibilité des hystériques dont s'occupent les psychiatres, donc impossible dans l'état normal. Si l'hypnose est, comme on le dit, une « folie artificielle », une « hystérie artificielle », il serait illusoire de vouloir la retrouver chez les foules alors qu'on vient d'établir que celles-ci ne sont ni « hystériques », ni « folles ». Comment pourrait-on passer d'un domaine à l'autre, si le premier est du ressort de la médecine et le second du ressort de la politique ? Cela d'autant plus qu'il y a seulement une minorité d'individus « anormaux » dans les foules, les groupes dont nous faisons partie se composant, en principe, d'une majorité d'individus normaux.

Liébeault et Bernheim ont justement levé ce genre de doutes. Ils soutiennent, sur la base de leur pratique clinique, que l'hypnose est provoquée par la suggestion verbale d'une idée par une voie entièrement psychique, et que son succès ne dépend de rien d'autre. Mais tout individu est-il susceptible d'être suggestionné ? Ou faut-il que le sujet ait des dispositions morbides ? Autrement dit, doit-il être névropathe ou hystérique pour être suggestionné ? La réponse est catégoriquement non. Tous les phénomènes observés dans l'état d'hypnose résultent de la prédisposition mentale que nous possédons tous, à quelque degré, à être suggestionnés. La suggestibilité existe à l'état de veille, mais nous ne nous en rendons pas compte, car elle est neutralisée par la critique et la raison. En état de sommeil provoqué, elle se manifeste librement : « L'imagination règne en maîtresse, les

impressions qui arrivent au sensorium sont acceptées sans contrôle et transformées par le cerveau en actes, sensations, mouvements, images ¹²⁸. »

Voilà qui lève les derniers obstacles et permet de passer d'un domaine à l'autre, de l'hypnose d'un individu à l'hypnose en masse. L'homme apparaît alors comme un automate psychique agissant sous une impulsion extérieure. Il accomplit facilement ce qu'on lui ordonne de faire, reproduit un habitus inscrit dans sa mémoire, sans en avoir conscience. Les psychiatres semblent imiter dans leurs cliniques les automates fabriqués par Vaucanson dans ses ateliers. Ils fascinent autant que ces derniers et ont fasciné les psychologues Le Bon et Tarde, mais encore le poète André Breton. Le rapprochement s'impose : le surréalisme transpose sur le plan artistique les découvertes de l'hypnose comme la psychologie des foules les exploite sur le plan social. L'écriture automatique et les rêveries psychiques des surréalistes doivent beaucoup plus aux maîtres de Nancy qu'au maître de Vienne. Freud l'a bien compris en refusant son patronage par eux sollicité.

Sur ce terrain encore, Gustave Le Bon procède de la même manière. Il introduit dans les sciences de la société ce qui passait pour une curiosité et un non-fait : « La suggestion, écrit Mc Dougall, est un procès que les psychologues peuvent négliger tant qu'ils ne s'occupent pas de la vie sociale ; et, c'est un point d'histoire, elle a été longtemps négligée de ce fait ; en particulier les phénomènes très frappants et immensément instructifs de la suggestion agissant sur le sujet hypnotisé ont été rejetés de côté en tant que curiosités, monstruosité, ou exhibitions frauduleuses ; et aujourd'hui encore, il y a de nombreux professeurs de psychologie qui les négligent, les évitent ou même les nient ¹²⁹. »

Voyant cependant qu'il s'agit d'un phénomène général et qui agit sans cesse parmi nous, on le projette au coeur de la psychologie des foules. La suggestion, on l'affirme, décrit et explique parfaitement pourquoi l'homme en groupe diffère de l'homme seul - exactement comme l'homme en état de sommeil hypnotique diffère de l'homme en état de veille. En voyant agir une foule, on croit observer des individus plongés dans une sorte d'ivresse. Comme toute autre intoxication verbale ou chimique, celle-ci se traduit par le passage de l'état de lucidité à un état

¹²⁸ H. BERNHEIM : *De la suggestion*, op. cit., p. VI.

¹²⁹ W. Mc DOUGALL : *Psychoanalysis and Social Psychology*, Methuen, Londres, 1936, p.2.

de rêve. C'est un état crépusculaire où de nombreuses réactions du corps et de l'esprit se trouvent modifiées.

Tout ceci nous conduit à comprendre pourquoi la théorie ordinaire de la nature humaine, rationnelle et consciente, nie les phénomènes dus à cet état et refuse d'admettre leur influence sur l'action sociale et politique. En revanche, Le Bon les accepte et s'oppose à cette théorie, du moment où, pour lui, la suggestion détermine la fusion de l'individu dans la masse. A son avis, c'est un fait de science que l'individu, placé dans un tel état, obéit « à toutes les suggestions de l'opérateur qui la lui a fait perdre (sa personnalité consciente, n.n.) et commette les actes les plus contraires à son caractère et à ses habitudes. Or, des observations attentives paraissent prouver que l'individu plongé depuis quelque temps au sein d'une foule agissante tombe bientôt - par suite des effluves qui s'en dégagent ou pour toute autre cause encore ignorée - dans un état particulier, se rapprochant beaucoup de l'état de l'hypnotisé entre les mains de son hypnotiseur ¹³⁰. »

Donc, sous l'effet de ce magnétisme, les individus perdent conscience et volonté. Ils deviennent des somnambules ou des automates - nous dirions aujourd'hui des robots ! Ils se plient aux suggestions d'un meneur qui leur ordonne à tous de penser, de regarder et d'agir dans le même sens. A moins que, par contagion, ils ne se copient mécaniquement entre eux. Il en résulte une manière d'automate social, incapable de créer ou de raisonner, et qui peut se livrer à toutes sortes d'actes répréhensibles auxquels l'individu serait rebelle à l'état de veille. Si les foules nous apparaissent tellement menaçantes, c'est qu'elles donnent l'impression de vivre dans un autre monde. Elles semblent en proie à un rêve qui les dévore.

IV

Pour la psychologie des foules, l'hypnose est le modèle principal des actions et des réactions sociales. Le meneur est l'épicentre à partir duquel une première onde se propage. Puis d'autres ondes concentriques le relaient, diffusent de plus en plus loin la même idée, comme un tremblement de terre. Il est évident que ces deux

¹³⁰ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 14.

formes de propagation, directe et indirecte, élargissent progressivement les cercles concentriques qui portent toujours plus loin l'espèce d'onde d'hypnose que le meneur a mise en branle. Le travail de suggestion collective se poursuit ainsi de lui-même, relancé par les leaders subalternes, accéléré par les mass média, comme une calomnie qu'aucune preuve ni aucun démenti ne réussit à stopper.

Mais l'hypnose sur une grande échelle exige une mise en scène. Il faut en effet recréer, hors du cabinet médical, la possibilité de fixer l'attention de la foule, la détourner de la réalité et stimuler son imagination. Inspiré sans doute par les Jésuites - et par l'exemple de la Révolution française - Le Bon préconise la reprise des méthodes de théâtre dans le monde politique. Il y voit même un modèle des relations sociales, dramatisées bien sûr, et un lieu d'observation de ces relations.

Or, dans l'esprit de la psychologie des masses, il s'agit d'un théâtre hypnotique. Il a pour ressort la suggestion et doit en appliquer les règles s'il veut obtenir les résultats escomptés. Car « rien ne frappe davantage l'imagination populaire qu'une pièce de théâtre. Toute la salle éprouve en même temps les mêmes émotions, et si ces dernières ne se transforment pas aussitôt en actes, c'est que le spectateur le plus inconscient ne peut ignorer qu'il est victime d'illusions, et qu'il a ri ou pleuré à d'imaginaires aventures. Quelquefois cependant les sentiments suggérés par les images sont assez forts pour tendre, comme les suggestions habituelles, à se transformer en actes ¹³¹. »

Son lecteur assidu, Mussolini, pour m'en tenir à lui, a dû se souvenir de ce passage et d'autres semblables. Il a ordonné les parades rutilantes, les rassemblements sur les places fastueuses, et sollicité la réplique rythmée d'une immense assistance. Depuis ces procédés sont devenus partie intégrante de l'art de prendre et de conserver le pouvoir. D'ailleurs, il suffit de regarder les films documentaires et de lire les ouvrages spécialisés. On y remarque l'unification progressive des procédés de propagande. Une parade à Pékin en l'honneur de Mao ? On a l'impression de voir répétée sur une plus grande échelle une parade de masses à Rome, présidée par Mussolini, ou encore une cérémonie sur la Place Rouge, se déroulant sous l'œil de Staline.

Il est difficile de juger les conséquences de ce modèle d'hypnose sur le plan intellectuel et pratique, tant elles se sont banalisées. De plus, on hésite à en parler,

¹³¹ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 36.

même si l'on continue à penser dans ses termes, agir dans son cadre. Une chose est certaine : en le découvrant, Le Bon propose au monde politique un archétype et une méthode. « Ce fut précisément, confirme Fromm, témoin de sa diffusion, le parallèle de la situation hypnotique dans le rapport d'autorité, à l'aide de laquelle la psychologie sociale apporte au problème historique urgent du nouvel autoritarisme une analyse nouvelle et originale ¹³². »

Cette analyse a pour effet de remplacer la figure de l'orateur par celle de l'hypnotiseur, de substituer la suggestion à l'éloquence, la propagande à l'art du discours parlementaire. Au lieu de convaincre les masses, on les galvanise par le théâtre, on les discipline par l'organisation, et on les subjugue par la presse ou la radio. En vérité la propagande, qui résume le renversement de perspectives, cesse d'être un moyen de communication, une forme amplifiée de la rhétorique. Elle devient une technique permettant de suggestionner les individus, et les hypnotiser en grand nombre. Autrement dit, le moyen de produire des masses en série, de même que l'industrie produit en série des voitures ou des canons. Vous comprenez maintenant pourquoi on ne peut pas s'en passer et pourquoi elle est si terriblement efficace.

V

On constate à l'évidence que le territoire de la psychologie des foules, ce qui fait sa nouveauté, est jalonné par trois découvertes : A) les masses sont un phénomène social ; B) la suggestion explique la dissolution des individus en masse ; C) l'hypnose est le modèle de l'action du meneur sur la masse. Ces découvertes ont changé une somme de curiosités, d'exceptions, de faits mineurs en facteurs majeurs de la réalité et en objets de science. Elles ont permis à Le Bon d'ébaucher la première version d'un système de psychologie des foules. Il comporte plusieurs idées-force, notamment les suivantes :

¹³² E. FROMM, cité in A. SOLLNER : *Geschichte und Herrschaft*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 1979, p. 52.

- 1.) Une foule psychologique est un ensemble d'individus ayant une unité mentale, et non pas un agrégat d'individus réunis dans le même espace.
- 2.) L'individu comme la masse agit, le premier consciemment, la seconde inconsciemment. Car la conscience est individuelle et l'inconscient, collectif.
- 3.) Les foules sont conservatrices, malgré leurs manifestations révolutionnaires. Elles finissent toujours par rétablir ce qu'elles ont renversé car, chez elles, comme chez tout être hypnotisé, le passé est infiniment plus puissant que le présent.
- 4.) Les masses, quels que soient leur culture, leur doctrine ou leur rang social, ont besoin de se soumettre à un meneur. Il ne les convainc pas par la raison ni ne s'impose à elles par la force. Il les séduit, comme un hypnotiseur, par son prestige.
- 5.) La propagande (ou la communication) a une base irrationnelle, les croyances collectives, et un instrument, la suggestion de près ou à distance. La majorité de nos actions dérivent des croyances. L'intelligence critique, le manque de conviction et de passion, sont les deux obstacles à l'action. La suggestion peut les surmonter, c'est pourquoi la propagande qui s'adresse aux masses doit user d'un langage d'allégories, actif et imagé, de formules simples et impératives.
- 6.) La politique qui a pour but de gouverner les masses (un parti, une classe, une nation) est par nécessité une politique d'imagination ¹³³. Elle doit s'appuyer sur une idée souveraine (révolution, patrie), voire une idée fixe, qu'on plante et cultive dans l'esprit de chaque homme-masse jusqu'à le suggestionner. Par la suite, elle se transforme en images et en actes collectifs.

¹³³ Les médecins qui ont inventé l'hypnose nommaient médecine d'imagination leurs thérapeutiques suggestives, et désignaient du nom de maladies par imagination (mais non pas imaginaires !) celles provoquées par une idée fixe. Par analogie, en s'inspirant de cette médecine, on peut dire que la politique conçue par les premiers psychologues des foules, Le Bon en tête, est une politique d'imagination.

Ces idées-force traduisent une certaine représentation de la nature humaine, cachée lorsque nous sommes isolés, manifeste quand nous sommes réunis. La psychologie des foules se veut avant tout la science de celles-ci, et non pas de la société ni de l'histoire.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Deuxième partie. Le Bon et la peur des foules

Chapitre VI

La vie mentale des foules

I

[Retour à la table des matières](#)

Les foules se trouveraient dans un état comparable à l'hypnose, cette étrange drogue qui excite en chacun un obscur besoin de fusion dans le tout. Elle décharge l'individu de sa solitude. Elle le transporte dans un monde d'ivresse collective et d'instincts jubilants, où il éprouve le sentiment euphorique de sa toute-puissance. « Cette ineffable orgie, cette sainte prostitution de l'âme », disait Baudelaire, de celui qui prend « un bain de multitude ».

Que se passe-t-il donc quand chacun a mis en veilleuse ce qu'il a d'individuel pour exalter jusqu'au paroxysme sa partie collective ? Afin de pouvoir l'expliquer, il faut comprendre comment fonctionne, selon la psychologie des foules, l'appareil psychique. Il se divise en deux parties : une partie consciente et une partie inconsciente. La partie consciente est propre à chaque individu, apprise au cours de la vie, et diverse, donc inégalement distribuée dans la société. Certains hommes ont une vie consciente plus riche, d'autres moins. Par contre la partie inconsciente est héritée, commune à tous, et également distribuée dans la société. La première est ténue et périssable, elle ne représente qu'une faible partie de la seconde qui est massive et permanente. Si la vie inconsciente pèse tellement sur nous, si elle nous

domine à notre insu, c'est que nous l'avons reçue de nos ancêtres chargée d'un patrimoine d'instincts, de désirs et de croyances.

Regardons maintenant ce qui se passe dans un groupe où les individus se trouvent en état de suggestion mutuelle. Ils tendent à accentuer ce qui les rapproche, ce qu'ils avaient en commun avant de se rencontrer. Ils minimisent ce que chacun a de personnel, qui risquerait de les opposer. Ainsi, au fil des contacts et des échanges, ils gommant et effacent de plus en plus la partie consciente qui les sépare et les fait dissemblables. La partie par laquelle ils se ressemblent, leur étant commune, gagne du terrain. De même, des personnes qui vivent longtemps ensemble accentuent ce qui les rapproche et éliminent ce qui les divise.

L'unité mentale des foules qui en résulte n'est autre et n'a d'autre contenu intellectuel et affectif que l'inconscient lui-même, inscrit dans le cerveau et le corps des individus. C'est-à-dire : les croyances, les traditions héritées, les désirs communs, les « mots de la tribu » chers à Mallarmé, et ainsi de suite. Mais laissons plutôt Le Bon résumer lui-même le bilan de cette dissolution des consciences et des personnalités : « Donc, évanouissement de la personnalité consciente, prédominance de la personnalité inconsciente, orientation par voie de contagion des sentiments et des idées dans un même sens, tendance à transformer immédiatement en actes des idées suggérées, tels sont les principaux caractères de l'individu en foule. Il n'est pas lui-même, mais un automate que sa volonté est devenue impuissante de guider ¹³⁴. »

L'homme ne sort donc de l'état d'individu que par une seule porte, et elle ouvre sur l'inconscient. La masse attire comme un aimant polarise la limaille de fer. Elle retient par son énergie effective, irrationnelle. Celle-ci comprend aussi des forces rationnelles, le mélange varie selon les circonstances. Mais la réussite de la dissolution de la personne dans la masse suppose que tout est mis en oeuvre pour libérer les tendances irrationnelles. Cette idée de la psychologie des masses a eu d'emblée un écho retentissant. Elle a imposé à toute une génération une autre manière de mobiliser et de diriger les hommes. Mais, dans la science elle est devenue le postulat suivant : *tout ce qui est collectif est inconscient, et tout ce qui est in-*

¹³⁴ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 14.

conscient est collectif. La première partie est due à Le Bon ¹³⁵, on vient de le voir, et il en a tiré toutes les conséquences pratiques. La seconde partie revient à Freud. Il la formule comme une évidence par le détour d'une question oratoire : « Le contenu de l'inconscient n'est-il pas, dans tous les cas, collectif ? Ne constitue-t-il pas une propriété générale de l'humanité ¹³⁶ ? »

Il faut garder présent à l'esprit ce postulat et s'en imprégner. C'est la clé de la vie mentale des foules, au même titre que le postulat de la conservation est la clé de la nature. Bien entendu, toutes les facettes de cette vie nous intéressent. Mais savoir comment pensent les foules, comment pense l'homme-masse, présente un intérêt exceptionnel. Afin de le décrire, il nous faut admettre ici encore, comme nous le faisons depuis le début, qu'une foule ne sent ni ne pense de la même façon qu'un individu isolé, pas plus qu'un homme ne pense de la même façon lorsqu'il est hypnotisé et lorsqu'il est éveillé. Vous et moi avons fait si souvent l'expérience de cette différence qu'il est inutile d'y insister pour en être convaincu.

II

Comment pense donc une foule ? Pour répondre à cette question, il faut bien supposer d'autres lois que celles de la raison. Car la raison, dont est capable l'individu seul, n'a pas le pouvoir de soutenir une action, ni de faire partager une croyance. Il y a là une limite, et Pascal nous en a avertis : « Car il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automate autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elle incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. »

¹³⁵ La psychologie, dès l'origine et jusqu'à nos jours, se veut une science des phénomènes conscients. Le Bon conçoit la psychologie des foules comme une science autonome en partie parce qu'elle étudie des phénomènes inconscients. Certes, il les interprète autrement que Freud mais leur fait jouer un rôle analogue. Tous deux partent de l'hypnose. L'un découvre l'inconscient dans l'« âme des foules », l'autre dans celle des individus, et chacun d'eux crée une science à la suite de sa découverte.

¹³⁶ Sigmund FREUD : *Moïse et le monothéisme*, Gallimard, Paris, 1948, p. 177. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

La psychologie des foules redécouvre l'opposition, c'est inévitable : celle d'une pensée des individus, consciente de bout en bout, et d'une pensée des foules, inconsciente la plupart du temps, et qui « entraîne l'esprit sans qu'il y pense ». Dans la vie courante, c'est la première qui se manifeste. Chez l'homme sous hypnose, c'est la seconde. À l'aide de cette analogie, Le Bon applique aux observations sur les foules les conclusions tirées des observations faites sur les sujets hypnotisés. J'aborde maintenant, l'un après l'autre, les divers aspects des deux pensées, faciles à reconnaître et à illustrer par des contrastes.

Celle des individus serait une pensée critique, c'est-à-dire logique, et usant des idées-concepts, en majorité abstraites. Elle décrit les objets et explique les événements grâce à des théories qui associent les concepts en une chaîne de raisonnements que nous pouvons discuter et corriger à la lumière des observations et des faits connus. C'est que nous sommes sensibles à leurs contradictions, à l'écart entre nos raisonnements et la réalité. En éliminant les contradictions, nous arrivons à une vue cohérente des faits que nous examinons, des techniques que nous employons. En outre cette pensée est indépendante du temps. Seules les lois logiques déterminent l'enchaînement des idées. Il ne dépend ni de nos souvenirs du passé, ni des conclusions sur lesquelles nous voulons déboucher. Elle est aussi entièrement tournée vers la réalité, qui seule compte en dernier lieu. C'est pourquoi nous la mettons en question, nous la discutons point par point, parfois de manière polémique. Nous opposons aux preuves des contre-épreuves. L'expérience tranche et rend son verdict. En fin de compte, rien n'est accepté sans avoir été démontré. C'est donc une pensée objective.

Au contraire, la pensée de foule serait automatique. Elle est dominée par des associations stéréotypées, des clichés enregistrés dans la mémoire. Elle se sert d'images concrètes. Sans se lasser, Le Bon répète sur tous les tons que les masses sont inaptes aux raisonnements abstraits. Il est donc inutile de s'adresser à elles en faisant appel à une faculté qu'elles ne possèdent pas. Dans un de ces effets de tirade, qui sont chez les écrivains ce que les effets de manche sont chez les avocats, il écrit : « Une chaîne de raisonnements rigoureux serait totalement incompréhensible aux foules, et c'est pourquoi il est permis de dire qu'elles raisonnent peu ou raisonnent faux, et ne sont pas influençables par le raisonnement. La faiblesse de certains discours ayant exercé une influence énorme sur leur conduite nous étonne parfois à la lecture ; mais on oublie qu'ils furent faits pour entraîner les collecti-

tés, et non pour être lus par des philosophes ¹³⁷. » Ne croirait-on pas entendre un avocat plaider l'irresponsabilité de son client, tout en adressant un clin d'œil au jury composé d'hommes pondérés, de « philosophes » ?

Si ces discours incohérents ont exercé une telle influence, il faut en chercher la cause dans leur pouvoir de susciter des images, de métamorphoser les sons en signes visibles, les mots en souvenirs et les noms en personnages. En somme, les foules ne pensent pas le monde tel qu'il est mais tel qu'on le leur fait voir, tel qu'elles se le représentent. Elles n'ont aucune prise sur sa réalité, elles se contentent de l'apparence. Non qu'elles la fuient, mais elles ne savent pas distinguer entre l'apparence et la réalité. Aussi la vérité leur échappe irrémédiablement. A la réalité qu'elles tolèrent fort peu, elles substituent l'image ; au présent, difficilement supportable, le passé. « Dans l'histoire, selon Le Bon, l'apparence a toujours joué un rôle beaucoup plus important que la réalité. L'irréel y prédomine sur le réel ¹³⁸. » La pensée des foules est toujours une pensée du déjà vu et du déjà connu. Voilà pourquoi, lorsque nous sommes pris, comme des poissons, dans le filet des foules, et devenus des rêveurs éveillés, les idées pénètrent dans notre esprit sous la forme concrète de schémas, de clichés et d'autres images.

Personne n'a pris la peine de vérifier ces affirmations à l'emporte-pièce. Assurément elles ne peuvent être tout à fait fausses, puisque la communication de masses ou la propagande politique les applique tous les jours, avec succès. Elles s'appuient sur une tradition solide. Saint Thomas d'Aquin a déjà affirmé : *Nihil potest homo intelligere sine phantasmata*, l'homme ne peut rien comprendre sans les images (donc sans les illusions). Et Giordano Bruno le répète : « Penser, c'est spéculer avec des images. » Les études sur l'hypnose, confirmant la tradition, semblaient montrer que les idées suggérées s'associent à des images vives avant d'être traduites en actes. Mais un faisceau de présomptions ne constitue pas une preuve, j'en conviens sans difficulté.

¹³⁷ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 35.

¹³⁸ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 36.

III

Cette réserve ne doit pas nous empêcher d'aller plus loin. Découvrons donc comment se fabrique une pensée automatique, et comment on « raisonne » au moyen des images. Jusqu'ici, on l'a fort peu étudié et je vais vous en donner une description forcément incomplète. Nous en savons assez toutefois pour en parler. A première vue, il est possible de distinguer deux processus : la superposition et la projection.

La superposition associe les idées-images de rencontre qui viennent s'agréger les unes aux autres sur la base d'indices superficiels. Une fois juxtaposées, elles prennent les apparences d'un raisonnement qui saute rapidement de la prémisse à la conclusion, de la partie au tout, sans passer par des étapes intermédiaires. L'exemple de Le Bon mérite d'être cité in extenso, car il nous apprend beaucoup de choses sur l'auteur et sur la forme de pensée qu'il voulait dénoncer. « Elles (il veut dire : les idées-images) s'enchaînent à la manière de celles d'un Esquimau qui, sachant par expérience que la glace, corps transparent, fond dans la bouche, en conclut que le verre, corps également transparent, doit fondre aussi dans la bouche ; ou de celle d'un sauvage qui se figure qu'en mangeant le coeur d'un ennemi courageux, il acquiert de la bravoure ; ou encore de celles de l'ouvrier qui, exploité par un patron, en conclut que tous les patrons sont des exploiteurs ¹³⁹. »

On pourrait se demander à partir de quelle association stéréotypée, lui servant de point de départ, Le Bon enchaîne ses propres idées pour conclure qu'un ouvrier est un sauvage ! Son raisonnement lui-même est un exemple parfait de pensée automatique. Il découpe et empile une série de clichés, et il en compose l'image d'une masse primitive de travailleurs. Le collage des peintres qui juxtaposent et font se chevaucher fragments de photographies et de journaux, dessins, etc. pour en faire un tableau illustre bien ce que veut dire superposition.

La projection, elle, traduit l'impuissance des foules à séparer la réalité de sa représentation, à distinguer les choses telles qu'elles sont des choses telles qu'elles

¹³⁹ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 34.

voudraient qu'elles soient. Faute de pouvoir faire une telle discrimination, une foule projette à l'extérieur, sans en avoir conscience, ses idées-images intérieures. Elle considère comme une donnée du monde, un événement, ce qui n'est que le produit de ses souhaits et de sa fantaisie. Elle prend tout bonnement ses désirs pour des réalités et agit en conséquence.

Voici un exemple, dans une situation de crise ou de panique. À partir d'indices ténus, une foule croit découvrir que tel ou tel groupe, les Juifs ou les Noirs, conspire, la menace. Elle leur invente des crimes fictifs (meurtres rituels, viols, etc.), souffle sur le feu des rumeurs, et se lance enfin dans un pogrome ou un lynchage. Le même procédé sert à forger des légendes, autour d'un personnage particulièrement admiré. Elles s'enrichissent d'épisodes frappants - pour les Français, le martyr de Napoléon à Sainte-Hélène, pour les chrétiens, la crucifixion du Christ, etc. - où il apparaît tel qu'on veut le voir et non pas tel qu'il a été. Nous assistons en ce moment à la lente naissance d'une légende entourant le « de Gaulle du peuple ». Un Balzac de l'avenir la racontera, comme Balzac a croqué, sur le vif le « Napoléon du peuple ».

« Les images évoquées dans leur esprit, croit Le Bon, par un personnage, un événement, un accident, ont presque la vivacité des choses réelles. Les foules sont un peu dans le cas du dormeur dont la raison, momentanément suspendue, laisse surgir dans l'esprit des images d'une intensité, extrême, mais qui se dissiperaient vite au contact de la réflexion ¹⁴⁰. » Ce qui risque de se produire lorsque la foule se disperse. Alors la raison des individus reprend le dessus. En attendant, elle accepterait tout sans le critiquer, elle chercherait à vérifier ses jugements, non pas dans l'accord avec l'expérience mais dans l'accord avec la majorité. Ce dernier l'emporte toujours à ses yeux sur la réalité ; il a une force de persuasion extraordinaire, et l'individu en foule ne peut y résister.

La confusion systématique du monde intérieur et du monde extérieur est particulière à la pensée automatique. Si elle reste un handicap pour la réflexion, elle a un avantage pour la pratique. Car elle permet de passer directement de l'idée à l'acte, de glisser de l'imaginaire au réel. Des épisodes tels que celui-ci en apporteraient la preuve : « On a souvent raconté l'histoire de ce théâtre populaire dramatique obligé de protéger la sortie de l'acteur qui représentait le traître, pour le

¹⁴⁰ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 35.

soustraire aux violences des spectateurs indignés par ses crimes imaginaires. C'est là, je crois, un des indices les plus remarquables de l'état mental des foules, et surtout de la facilité avec laquelle on les suggestionne. L'irréel a presque autant d'importance à leurs yeux que le réel. Elles ont une tendance évidente à ne pas les différencier ¹⁴¹. »

IV

Qu'elle superpose les idées-images ou qu'elle les projette, dans les deux cas la pensée automatique se soucie comme d'une guigne de leur rigueur ou de leur cohérence. Elle y pourvoit à un niveau plus primordial par les croyances et les sentiments qui règlent son cours, comme les écluses celui d'un fleuve. Le principal, pour elle, est de se tenir aussi près que possible du concret, du vécu. Le mot prononcé, l'image donnée d'un personnage déclenche une réaction instantanée. Elle diffère ainsi de la pensée critique par trois caractères : l'indifférence à la contradiction, la vivacité et la répétition.

L'indifférence à la contradiction, on l'observe du fait qu'une foule accepte et combine avec désinvolture des idées qui jurent entre elles - les idées chauvines et les idées socialistes, les idées de fraternité et celles de haine, etc. - sans être le moins du monde gênée par leur illogisme ou par le choc des mots. A croire même que ces entorses données à la raison leur ajoutent une sorte de mystère, leur confèrent une autorité supplémentaire, comme dans cette pensée de Mao : « Au sein du peuple, la démocratie est corrélative au centralisme, la liberté à la discipline. » Défiant les principes de la logique élémentaire, une chose peut être corrélée à son contraire. Une telle indifférence à la contradiction explique qu'une masse peut passer, du jour au lendemain, d'une opinion à l'opinion diamétralement opposée sans même s'en apercevoir, ni chercher à la corriger si elle s'en aperçoit. Les virages, les revirements, les incohérences d'un parti ou d'un mouvement passeraient ainsi par-dessus la tête des hommes entraînés dans son élan. Ceci explique la facilité, la désinvolture avec laquelle ils se contredisent, et prennent des tournants brusques.

¹⁴¹ G. LE BON : idem, p. 36.

« Aucun lien logique ou d'analogie ou de succession, affirme Le Bon, ne rattaché entre elles ces idées-images, elles peuvent se substituer les unes aux autres comme les verres de la lanterne magique que l'opérateur retire de la boîte où ils étaient superposés. On peut donc voir dans les foules se succéder les idées les plus contradictoires selon les hasards du moment. La foule sera placée sous l'influence de l'une des idées diverses emmagasinées dans son entendement, et commettra les actes les plus dissemblables. Son absence complète d'esprit critique ne lui permet pas d'en apercevoir les contradictions ¹⁴² ».

Ceci n'explique pas pourquoi, du point de vue social, les membres et les électeurs d'un parti lui restent fidèles, malgré ses fréquents changements de cap, en dépit du fait que, les jours pairs, il dit une chose, et les jours impairs, il en dit une autre, et traite en ennemi l'allié de la veille - l'histoire des relations entre les socialistes et les communistes en offre l'exemple depuis un demi-siècle. Mais le fait que les masses ne sont pas sensibles à ces contradictions, ne s'aperçoivent pas, intellectuellement parlant, de ces virages, demeure un facteur historique important.

Shakespeare a illustré ces revirements de façon saisissante, dans une vision théâtrale si l'on veut, mais certainement conforme à la vérité historique rapportée par Plutarque. Dans sa pièce, Jules César, la foule acclame Brutus qui explique, dans un beau raisonnement d'une logique impeccable, pourquoi il a mis à mort César. « Qu'il soit César », propose même un de ses partisans enthousiastes. Et l'instant d'après, galvanisée par Marc-Antoine, la même foule veut abattre Brutus et ses amis, traîtres à la patrie. Quelques images ont suffi à susciter les émotions voulues : le manteau percé de coups et taché de sang, véritable relique, le corps criblé de blessures, le testament par lequel César lègue ses biens au peuple, et jusqu'à ce mot d'honorable répété avec une cinglante ironie, qui tourne en dérision l'homme d'honneur que Brutus disait être. D'un côté, la raison souveraine, et l'aveuglement en ce qui concerne l'homme, animal politique ; de l'autre, la magie des images désordonnées et des passions déchaînées, l'art de l'orateur jouant de la foule comme d'un instrument auquel il fait rendre des sons d'amour, de violence, de haine, à son gré !

¹⁴² G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 32.

La vivacité est une qualité intuitive qui permet de sélectionner l'idée décisive parmi la masse des idées disponibles. Exprimée avec une brillance et un intérêt extrême, elle éveille des souvenirs familiers. Elle rend immédiatement présente à l'esprit une personne ou une chose absente. Si vous entendez « de Gaulle », sa haute silhouette, sa démarche mesurée, son regard lointain surgissent à vos yeux. La notion de « nazi » évoque pour vous une foule d'individus marchant au pas de l'oie, levant le bras dans le salut hitlérien, criant des slogans sur fond d'oriflammes à croix gammée, brûlant des livres ou des hommes.

Ce n'est pas son pouvoir de démontrer mais son pouvoir de montrer qui oppose l'idée vivace à celle qui l'est moins. Elle n'instruit pas, elle passionne. Pour celui qui en prend connaissance, « ça parle », car elle se rapporte à une personne ou à un objet familiers, de manière directe, intense. Ces qualités la fixent dans la mémoire et amènent à l'employer souvent. Avec une conséquence bien déroutante. Un certain type de connaissances, chargées d'information, demeurera lettre morte, parce qu'il leur manque cette coloration affective. Si l'on vous tient un discours bourré de chiffres et de statistiques, vous vous ennuierez, et vous retiendrez mal ce qu'on essaie de vous inculquer. Quelques images colorées, des analogies frappantes, ou encore un film, une bande dessinée frapperont bien mieux l'imagination, ils auront des résonances affectives.

Lorsqu'il s'agit des foules, « qui sont un peu dans le cas du dormeur », pour atteindre leur imagination, il faut y aller fort, à coups d'arguments outrés, d'exemples spectaculaires, de raccourcis saisissants. « Tout ce qui est excessif est faux », dit le proverbe. Pour elles, ce serait juste le contraire : « Tout ce qui est excessif est vrai », ou du moins peut l'être.

Les auteurs anciens enseignaient que l'on impressionne l'esprit et la mémoire en suscitant des chocs émotionnels à l'aide d'images insolites et marquantes, superbes ou hideuses, comiques ou tragiques. Et pour s'imposer, il faut aussi qu'un personnage ait des traits saillants, des caractères hors du commun ; il faut qu'il ressemble à un prototype extrême, héros ou traître, et ait connu des aventures et des situations hors du commun. A cette condition, idées ou individus deviennent pour la foule des images agissantes. Des images qu'il faut administrer, comme les drogues, à doses toujours plus massives et plus fréquentes. « Tout ce qui frappe, affirme Le Bon, se présente sous la forme d'une image saisissante et nette, dégagée d'interprétation nécessaire, ou n'ayant d'autre accompagnement que quelques

faits merveilleux : une grande victoire, un grand miracle, un grand crime, un grand espoir. Il importe de présenter les choses en bloc, et sans jamais en indiquer la genèse. Cent petits crimes ou cent petits accidents ne frapperont aucunement l'imagination des foules ; tandis qu'un seul crime considérable, une seule catastrophe les frapperont profondément, même avec des résultats infiniment moins meurtriers que les cent petits accidents réunis ¹⁴³ »

À croire qu'une idée-image contient une charge d'évocation, comme une bombe contient une charge d'explosif Elle déchire les filtres de la mémoire et fait venir à la surface ce qui, d'ordinaire, reste caché et comprimé dans le concept.

La *répétition* a cette vertu particulière de transformer une idée-concept en idée-image. Le contenu abstrait de la première passe dans le contenu concret de la seconde. Pour devenir populaires, les doctrines et les théories doivent renoncer à ce qui fait leur spécificité : les lacets du raisonnement, la précision du langage. Il ne peut pas en être autrement. Les foules n'ont ni le temps ni les conditions nécessaires pour discuter tous les arguments, peser le pour et le contre, pondérer tous les faits. En outre, étant toujours composites, nous l'avons vu, elles ne mettent en jeu que peu de lumières intellectuelles. Par un paradoxe qu'il faut souligner, les lieux mêmes où on les réunit et où elles se manifestent - meetings, congrès, assemblées, cortèges, marchés, stades, rues - ces lieux où leurs chefs disent vouloir les informer et les instruire sont ceux-là mêmes qui l'interdisent. Dans ces endroits, il y a beaucoup de place pour la suggestion et fort peu de place pour la raison. Les foules peuvent y écouter leurs porte-parole, les voir et se voir, s'indigner ou s'enthousiasmer, etc., tout, sauf réfléchir, car elles sont ramenées à un niveau élémentaire de pensée et de sentiments. Pour se situer à ce niveau, les idées doivent justement être rendues extrêmement simples, les faits ou leur contenu condensés sous forme d'images. « Quelles que soient les idées suggérées aux foules, affirme Le Bon, elles ne peuvent devenir dominantes qu'à la condition de revêtir une forme très simple et d'être représentées dans leur esprit sous l'aspect des images ¹⁴⁴. »

À coup sûr, les idées se simplifient et deviennent accessibles à tout le monde en étant répétées, tout comme les voitures et les machines, reproduites à des mil-

¹⁴³ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 37.

¹⁴⁴ G. LE BON : idem, p. 32.

liers d'exemplaires, deviennent plus simples et meilleur marché. Et n'importe qui peut les utiliser, alors qu'au début il fallait un pilote ou un mécanicien spécialisé. Ainsi réduites à une formule, elles captent l'imagination. La sélection naturelle ? « La survivance des plus forts. » Le socialisme ? « La lutte des classes », « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Qui connaît la formule a l'impression de détenir une clé, de comprendre et de savoir résoudre les problèmes les plus complexes par des moyens peu compliqués.

Réduites à quelques propositions élémentaires, répétées souvent et longtemps, les idées agissent sur les mobiles profonds de nos actes et les déclenchent de manière automatique. Telle est bien la fonction des slogans, des mots d'ordre mis sous la forme la plus brève possible. Et aussi celle des faits exemplaires ou extraordinaires - une révolution, le lancement des premières fusées lunaires - qui frappent et réussissent à suggérer une image saisissante et obséder l'esprit.

Il y a certainement plus d'une analogie, et vous le reconnaissez, entre cette pensée automatique - son indifférence à la contradiction, sa vivacité et sa répétitivité - et la pensée symbolique. Celle-ci est particulière aux rêves que nous faisons endormis dans la solitude de notre lit, et celle-là propre aux rêves éveillés que fait la masse en état de suggestion. Ici et là, le sommeil dissout la conscience et la raison. Mis sous forme abrupte, ceci signifie que les foules vivent en automates. Elles sont sensibles à ce qui frappe leur mémoire et réagissent à l'aspect visible d'une idée abstraite. Elles aiment recevoir une réponse simple, souvent répétée, pour trancher une question compliquée, comme un glaive le nœud gordien. En somme, l'idéal est de leur présenter la solution avant qu'elles aient dû prendre la peine d'écouter le problème. Bref, la logique de la foule commence là où celle de l'individu finit.

V

Nous avons défini plus haut les conditions de la pensée automatique. Nous avons affirmé qu'elle exprime une susceptibilité à des images vivaces, stéréotypées et répétées. Mais cette susceptibilité est impressionnée, en dernier lieu, par la puissance suggestive des mots. D'où l'importance capitale de leur choix. Il ne dé-

pend pas de la précision de l'expression ou de la clarté de l'information fournie par tel ou tel mot, mais du nombre et de la force des images qu'il évoque dans l'esprit des foules, sans aucun rapport à leur signification réelle. « Ceux dont le sens est le plus mal défini, Le Bon y insiste, possèdent parfois le plus d'action. Tels par exemple les termes : démocratie, socialisme, égalité, liberté, etc., dont le sens est si vague que de gros volumes ne suffisent pas à le préciser. Et pourtant une puissance vraiment magique s'attache à leurs brèves syllabes, comme si elles contenaient la solution de tous les problèmes. Ils synthétisent des aspirations inconscientes et variées et l'espoir de leur réalisation ¹⁴⁵.

Lorsqu'un meneur se propose de mobiliser une foule, il faut qu'il use de tels mots. S'il se sert de mots courants, il doit connaître le sens qu'ils ont à ce moment-là. Certains ont pu s'user - les dieux, l'honneur - et perdre leur pouvoir évocateur. D'autres sont encore trop jeunes, trop neufs pour éveiller un écho. Le meneur et l'homme d'État doivent s'efforcer de découvrir les mots « parlants », de baptiser les choses que les masses aiment ou qu'elles détestent, en les condensant dans de brèves formules. Ainsi cristallisent-ils leur imagination, car « à certains mots s'attachent transitoirement certaines images : le mot n'est que le bouton d'appel qui les fait apparaître ¹⁴⁶. »

Une fois l'image apparue, l'action s'ensuit. Le Bon a une confiance totale dans le langage. Certes pas en tant qu'outil de réflexion ou moyen de communication, mais en tant que véhicule de suggestion verbale. Il attribue à la parole, à l'emploi approprié des mots et des formules, une vertu magique. Quand le langage possède-t-il cette vertu, à quoi tient-elle ? A sa force évocatrice dans les multitudes de sentiments forts et de croyances tenaces. Autrement dit, lorsque le langage associe le présent au passé, étoffe les idées du moment avec les émotions d'autrefois et transfère les relations anciennes à des situations nouvelles. Comment cela se passe, une déclaration faite par Maurice Thorez en 1954 nous le montre admirablement. Il convoque autour du parti communiste toutes les représentations et tous les sentiments strictement nationaux, et change les révolutionnaires en héritiers de la tradition. Toutes les figures de celle-ci sont ressuscitées en une couronne de métaphores lourdes d'une histoire du cœur : « Nous avons rendu à Jeanne d'Arc,

¹⁴⁵ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 59.

¹⁴⁶ G. LE BON : idem, p. 60.

s'écrie-t-il, la bergère de Domrémy, trahie par le roi et condamnée par l'Église, son vrai visage déformé par la réaction, comme nous avons rendu son véritable sens à la *Marseillaise*, le chant révolutionnaire des va-nu-pieds de Valmy et des volontaires de l'An II. Nous avons uni le drapeau rouge de nos espérances au drapeau tricolore de nos ancêtres ¹⁴⁷. »

La puissance suggestive d'un tel langage vient de ce qu'il met en émoi, dans chaque membre de la foule, le souvenir des événements, les croyances et les sentiments conservés depuis des siècles. Tout ceci constitue le patrimoine commun de la plupart. Même si l'on n'en a pas conscience, même si on le refuse, il demeure le substrat créé par une histoire - le substrat national dans cet exemple particulier - et influe de manière secrète sur nos opinions et nos actes. « En chacun de nous, écrit Durkheim, suivant des proportions variables, il y a de l'homme d'hier ; c'est même l'homme d'hier qui, par la force des choses, est prédominant en nous, puisque le présent n'est que peu de chose comparé à ce long passé au cours duquel nous nous sommes formés et d'où nous résultons. ¹⁴⁸. »

Le Bon, Tarde et Freud ont écrit des phrases analogues, car c'est une des hypothèses les plus constantes dans la psychologie des masses que, dans la vie d'un peuple, d'une religion, d'un groupe, rien ne se perd, donc tout ou presque tout se transforme. Ceci explique pourquoi, quand on s'adresse à une foule, il faut choisir des mots qui puisent dans une région reculée de la mémoire pour en ramener les idées, les images tirées d'un fonds invétéré. Ainsi, Georges Marchais affirme que la société socialiste que veut construire le parti communiste « sera précisément bleu, blanc, rouge ¹⁴⁹. »

Seuls de tels mots, des formules prégnantes, « la France aux Français », « le menu peuple contre le peuple gras », recréent autour des foules visibles la présence d'autres foules invisibles, inavouables, parfois ignorées. Et ces fantômes resuscités « comme par un bouton » exercent une pression exorbitante, à laquelle il est impossible de résister. « Infiniment plus nombreux que les vivants, déclare Le Bon, les morts sont aussi infiniment plus puissants qu'eux. Ils régissent l'immense

¹⁴⁷ Pierre BIRNBAUM : *Le Peuple et les gros*, Grasset, Paris. 1979, p. 132.

¹⁴⁸ Émile DURKHEIM : *L'Évolution pédagogique en France*, Alcan, Paris. 1938, p. 16. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

¹⁴⁹ *Le Monde*, 23 Janvier 1980.

domaine de l'inconscient, cet invisible domaine qui tient sous son empire les manifestations de l'intelligence et du caractère... Les générations éteintes ne nous imposent pas seulement leur constitution physique, elles nous imposent aussi leurs pensées. Les morts sont les seuls maîtres indiscutés des vivants ¹⁵⁰. »

Ils sont aussi le ciment de leur langage. Ce sont donc eux qui sont évoqués par les mots, convoqués en images - Jeanne d'Arc, la bergère de Domrémy, les va-nu-pieds de l'An II, etc. - qui resurgissent spontanément et s'imposent de manière impérative. Le meneur doit donc s'adresser au vieil homme dans l'homme, inventer un langage à son usage pour soulever les foules et les entraîner, fascinées, incapables de réfléchir, vers le but fixé à l'avance. S'il veut conserver sur elles la maîtrise psychique, il lui faut constamment élargir le registre du parler, donc ses fondations inconscientes, en visant de nouvelles croyances, de nouveaux secteurs de l'imagination collective, touchant aux limites extrêmes de la légende. Ainsi firent, entre autres, Napoléon et Staline, joignant à l'héritage ancestral des révolutions et des classes populaires celui de la patrie, des empires et des tsars, et, pour le premier, l'héritage de la religion. Dès que ces parlers ne trouvent plus de maître, d'artiste capable de les renouveler, ils perdent leur emprise. On l'a vu en France, immédiatement après la disparition du général de Gaulle. Les foules s'affaiblissent alors, et se volatilisent du jour au lendemain, presque sans laisser de traces.

VI

Venons-en aux conclusions. Il existe deux modes de pensée, et deux seulement, ayant vocation d'exprimer la réalité : l'un est axé sur l'idée-concept et l'autre sur l'idée-image. Le premier dépend des lois de la raison et de la preuve, le second fait appel aux lois de la mémoire et de la suggestion. L'un est propre à l'individu, l'autre à la masse. Vouloir convaincre et entraîner les masses par des moyens destinés aux individus serait une lourde faute, comparable à celle d'un homme qui appliquerait au budget de l'État les règles qu'il suit pour gérer son budget familial. « Les esprits logiques, reproche Le Bon à ceux qui commettent cette faute, habi-

¹⁵⁰ G. LE BON : *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, p. 15.
[Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

tués aux chaînes de raisonnements un peu serrés, ne peuvent s'empêcher d'avoir recours à ce mode de persuasion quand ils s'adressent aux foules, et le manque d'effet de leurs arguments les surprend toujours ¹⁵¹. »

Ils pourraient s'épargner cette surprise, à condition d'user d'images frappantes et de les rappeler souvent. Ainsi Maurice Barrès s'en prend à la « haute bourgeoisie sémite » qui réduit « à la famine des milliers de travailleurs ¹⁵². » Ou encore Maurice Thorez s'écrie que « le 14 Juillet, c'est la fête de la nation réconciliée avec elle-même, unie contre les deux cents familles ¹⁵³. » Les deux cents familles, la banque sémite, cela fait plus coloré que les capitalistes ou les bourgeois.

Ne croyez surtout pas que Le Bon suggère de manipuler les foules de propos délibéré et par froid calcul. Ce serait contraire à son intention et aux données de la science : on ne persuade pas la foule d'une idée si on n'en est soi-même persuadé, et même hypnotisé. Il soutient, à la lumière d'une observation qu'il croit rigoureuse, qu'on ne peut pas s'adresser à une masse autrement. Entreprendre une action collective à la manière d'une action individuelle est inutile et même dangereux. C'est oublier la forme de sa pensée, la nature de sa psychologie. C'est traiter la masse comme si elle n'était pas, justement, une masse. Voilà qui la rend apathique au lieu de la mobiliser. Impossible d'enfreindre ses lois. Elles sont aussi strictes que celles de l'économie ou de la physique. De telles lois font que l'art de gouverner les masses est l'art de diriger leur imagination.

Sur cette imagination serait fondée la puissance des maîtres de ce monde. C'est en agissant sur elle qu'ont pu s'accomplir les grandes religions et les faits historiques marquants - le christianisme, le bouddhisme, la Révolution, la Réforme, et, de nos jours, le socialisme. Personne, même les « despotes les plus absolus », n'a jamais gouverné contre elle. Même ceux-ci ont toujours eu le souci de l'exalter par leurs harangues, leurs légendes fabuleuses, leurs combats fulgurants. Pensez à Napoléon, mais aussi à Churchill ou Mao. Le Bon tire ainsi la conclusion de ce chapitre : « Connaître l'art d'impressionner les foules, c'est connaître l'art de les gouverner ¹⁵⁴. »

¹⁵¹ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 66.

¹⁵² P. BIRNBAUM : op. cit., p. 21.

¹⁵³ Idem, p. 31.

¹⁵⁴ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 37.

Hitler suit et paraphrase le psychologue français en ces termes : « L'art de la propagande consiste en ce que, se mettant à la portée des milieux dans lesquels s'exerce l'imagination, ceux de la grande masse dominée par l'instinct, elle trouve, par une forme psychologiquement appropriée, les chemins de son cœur. » Et il prône l'« emploi de l'image sous toutes ses formes », car ainsi l'« homme doit encore moins faire intervenir sa raison ; il lui suffit de regarder et de lire, tout au plus, les textes les plus courts ». Ses biographes nous apprennent qu'il doit à l'application de ce principe la conquête du pouvoir et l'emprise qu'il exerça sur le peuple allemand.

Ainsi pour Le Bon l'âge des foules est l'âge de l'imagination, et l'on y règne par l'imagination. Écrivant à une époque qui ne connaissait ni le cinéma ni la télévision, il explique comment le langage, habilement employé, peut être l'instrument d'un tel règne. Puisque formules et mots répétés cultivent et font fructifier en nous tout un monde d'images que nous voyons, comme on dit, avec les yeux de l'esprit. Aussi merveilleux soit-il, leur pouvoir est pourtant limité. Après tout, mots et formules ne sont que des substituts d'images. Présentées directement, celles-ci auraient une puissance bien supérieure : « Les mots évoquent des images mentales, écrit-il, mais les images figurées sont plus puissantes encore ¹⁵⁵. »

Il songe évidemment aux images de son temps : affiches, photographies, spectacles théâtraux. Une tâche importante et utile consiste à découvrir les moyens de produire et diffuser de telles illusions figurées pour impressionner et entraîner les foules. Cette intuition de Le Bon n'a cessé de se vérifier. Depuis, nous avons multiplié les outils matériels auxquels il avait, dans sa prescience, donné une justification théorique. La naissance des moyens de communication a eu sans doute, puisqu'on le dit souvent, des causes économiques et techniques. Mais ils ont d'abord et surtout été créés pour toucher et suggestionner les masses, donc les produire en série. Quand on examine leur évolution, on constate qu'elle s'est faite en deux étapes : multiplier le pouvoir évocateur des mots par la radio, d'abord, et susciter directement les images qu'ils évoquent par le cinéma et la télévision, ensuite.

De l'un à l'autre, le progrès est constant. Un demi-siècle de cinéma, de télévision, de bandes dessinées, d'affiches politiques et de placards publicitaires a maté-

¹⁵⁵ Gustave LE BON : *L'Opinion et les croyances*, Flammarion, Paris, 1911, p. 146. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

rialisé, donc confirmé ce qu'il y avait d'embryonnaire dans les analyses de la psychologie des foules. En l'espace d'une génération, on est passé d'une culture de la parole à une culture des « images figurées », qui sont plus puissantes. Ceci veut dire : dans ce bref laps de temps, la radio et la télévision ont donné à la pensée automatique sa base technique et une force que rien ne laissait présager - de même que l'imprimerie a conféré une telle base à la pensée critique. Les moyens de communication ont fait d'elle un facteur d'histoire. Et ce facteur durera autant que la société de masse.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

Troisième partie.

Foules, femmes et folie

[Retour à la table des matières](#)

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Troisième partie. Foules, femmes et folie.

Chapitre I

La matière collective : impulsive et conservatrice

I

[Retour à la table des matières](#)

La psychologie des foules s'intéresse à deux phénomènes élémentaires et à eux seuls : la fusion des individus en une foule et la maîtrise des meneurs sur les masses. Jusqu'ici je me suis occupé du premier. Vous avez vu pourquoi la dissolution de la conscience de chacun aboutit à l'unité mentale de tous : c'est la suggestion. Comme hypnotisés, les hommes se changent en automates psychiques mûs par leur inconscient. Quand on leur demande, comme dans la pièce de l'auteur allemand Toller, « Qui êtes-vous ? » ils répondent : « La masse est anonyme ».

J'en viens au second phénomène : la maîtrise du meneur. On peut contester sa nécessité, condamner son action, minimiser son rôle. Mais il est impossible de parler de groupements humains sans tenir compte de leur division en meneurs et menés, puissances rivales et personnes antinomiques. Quiconque veut comprendre leur organisation se pose toujours les mêmes questions : qui commande ? et pourquoi lui obéit-on ?

Ceci ne laisse pas d'être l'énigme la plus troublante entre ciel et terre : le petit nombre réussit toujours à gouverner le grand nombre, et avec son consentement. Le petit nombre lui-même finit par se condenser en un point, le chef, comme la lumière en un foyer.

Tout le travail de la psychologie des foules est motivé par un problème particulier : dans la société de masses, celles-ci n'obéissent plus, elles manifestent leur puissance. Et les meneurs ne commandent plus, ils cachent la leur et hésitent. Or un pouvoir incertain et discuté représente un danger. C'est un signe de vieillissement d'une civilisation, de manque d'énergie d'un peuple. Il faut donc enseigner aux meneurs à connaître et diriger les foules vers un but. Pour résoudre ce problème, la nouvelle psychologie se consacre exclusivement à l'énigme dont je viens de parler. A ses yeux, étudier les foules, c'est comprendre le drame humain d'après les événements qui se déroulent sur la scène ; étudier le meneur, c'est le comprendre d'après ce qui se passe dans les coulisses. A ses yeux encore, les foules et les meneurs sont des forces premières et irréductibles qu'il faut aborder directement. Leurs lois sont indépendantes de la technique ou de l'économie. Elle ne nie pas que d'autres facteurs soient à l'oeuvre. Mais, toujours et partout, les facteurs de maîtrise et d'obéissance seraient plus importants, marqueraient davantage une culture que ceux de richesse et de production.

L'enjeu n'est rien moins que la survie d'une civilisation et la victoire d'une psychologie sur une autre, dans une véritable guerre. « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille des hommes », écrivait Arthur Rimbaud. C'est une guerre de croyances et d'idées. Qui la gagne gagne le pouvoir et tout le reste. Je résumerai ce point de vue en disant que, pour la psychologie des foules, le lien du meneur et de la foule est le lien humain par excellence. Là s'opère le passage de la préhistoire à l'histoire. On a de bonnes raisons de refuser son axiome ¹⁵⁶ : « au début, il y a le chef et la masse ». Mais puisque c'est un des thèmes majeurs de cette psychologie, acceptons-le sous bénéfice d'inventaire.

¹⁵⁶ Serge Moscovici : *La Société contre nature*, 10/18, U.G.E., Paris, 1972.
[Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

II

Commençons par la masse envisagée dans son ensemble. Pour dégager à travers la diversité des symptômes une logique, nous aurons recours au vieux schème d'Aristote. Selon lui, toutes choses dans l'univers se composent d'une matière passive et malléable, et d'une forme active et stable. De même qu'il y a une matière, le bois ou le bronze, et une forme ronde ou pointue dans une table ou une flèche, de même il y aurait une matière et une forme des foules. Leur unité se réalise dans un objet, un groupement humain spécifique : le parlement, le parti politique, l'État, etc.

Nous avons vu comment se produit la matière collective : les individus se transforment en foule. Quelles en sont les propriétés ? Elles sont impulsives, suggestibles d'un côté, et de l'autre, extrémistes. La suggestibilité veut dire qu'elles sont vulnérables à toutes les poussées, à tous les instincts du dedans, et réagissent, sans se maîtriser, à toutes les stimulations du dehors. Leur état permanent de réceptivité les expose à chaque événement du monde extérieur, et entraîne de leur part des réactions excessives.

Laissons de côté les exagérations et reconnaissons que le psychologue français propose une hypothèse importante sur l'origine sociale des émotions. On a même pu la vérifier en laboratoire. En effet, le psychosociologue américain Stanley Schachter a montré, dans une série d'expériences classiques, qu'une personne se trouvant dans un état d'excitation qu'elle n'arrive pas à maîtriser manifestera de la tristesse ou de la gaieté si on la met en présence d'une autre personne qui paraît triste ou gaie. Autrement dit, la tristesse ou la gaieté n'existe pas en soi. Il n'y a qu'une incertitude, une instabilité qui tourne à la tristesse ou à la gaieté selon l'humeur de l'entourage.

Pour Le Bon, les individus réunis en foule sont en permanence dans cet état qui se colore en noir ou en rose suivant les impulsions reçues du monde extérieur. Ainsi s'expliquent leurs changements constants : « Les excitants susceptibles de suggestionner les foules étant variés, et ces dernières y obéissant toujours, elles sont extrêmement mobiles. On les voit passer en un instant de la férocité la plus

sanguinaire à la générosité ou à l'héroïsme le plus absolu. La foule est aisément bourreau, mais non moins aisément martyr ¹⁵⁷. » C'est même sa qualité distinctive : le désintérêt, l'altruisme. Les foules sont plus capables de sacrifices et d'actes désintéressés que l'individu.

De telles sautes d'humeur collectives se produisent d'autant plus rapidement que la situation est plus critique, et Guitard de Floriban, bourgeois parisien, note dans son journal, en voyant mener à l'échafaud Robespierre et ses camarades : « Ils y furent conduits et passèrent par la rue Saint-Honoré, et partout ils furent insultés par le peuple indigné de voir comment ils l'avaient trompé. Et ils ont eu la tête tranchée à 17 heures du soir ».

Ces revirements apparaissent sans motif et ne rencontrent aucune résistance, quand les leaders en prennent l'initiative. Les socialistes allemands avaient proclamé leur intention de s'opposer à la guerre, mais, en 1914, ils votèrent pour elle, et Rosa Luxemburg écrivit à ce propos : « La puissante organisation et la discipline réputée de la social-démocratie ont eu un splendide résultat. Il a suffi de l'ordre d'une poignée de parlementaires pour qu'en vingt-quatre heures cette masse de quatre millions d'hommes effectue un demi-tour et se laisse atteler à la charrette de l'impérialisme, dont la destruction hier était sa raison d'être. »

Inconstantes, les foules sont également crédules. Comment ne le seraient-elles pas ? Elles ne savent pas tirer la leçon d'une expérience. Vivant dans l'imaginaire, obnubilées par les images et les illusions emmagasinées dans l'inconscient, les foules sont prêtes à avaler tout ce qu'on leur affirme et à agir en conséquence. « Réalités et expériences sont sans effet sur elles. On peut faire tout admettre à la multitude. Rien n'est impossible à ses yeux ¹⁵⁸. »

Elle ne distingue pas entre son rêve et la réalité, entre l'utopie et la science. Elle ne perçoit pas l'obstacle qui barre le chemin à ses désirs ! Elle ne comprend pas non plus les paroles destinées à la réveiller, à la faire renoncer à ce qu'elle réclame. Plongée dans son sommeil hypnotique, non seulement on peut tout lui faire admettre, il faut aussi tout lui promettre, car c'est le seul langage qui la frappe et

¹⁵⁷ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 17.

¹⁵⁸ G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 115.

lui parvienne. La recette est claire : « Si une foule demande la lune, il faut la lui promettre ¹⁵⁹. »

Rarement la démagogie a été proposée et prônée avec une telle conviction, à titre de vérité qui découle des tendances profondes du psychisme humain. Sur des pages et des pages, Le Bon déroule les aphorismes qui s'adressent aux hommes d'État de son temps, en les haranguant : pour viser juste, visez toujours au plus élémentaire, au plus primitif. Un conseil mis à profit. S'il ne l'avait pas suivi, Hitler, on le suppose, serait resté peintre en bâtiment.

Nous arrivons à une idée centrale de la psychologie des foules. Inconstance, crédulité, sautes d'humeur, à quoi vous font-elles penser ? A quoi, sinon à la femme ? Dans une de ces formules dont il a le secret, Gustave Le Bon écrit, sur l'air de : Comme la plume au vent, femme est volage : « Les foules sont partout féminines, mais les plus féminines de toutes sont les foules latines. Qui s'appuie sur elles peut monter très haut et très vite, mais en côtoyant sans cesse la roche tarpéenne, et avec la certitude d'en être précipité un jour ¹⁶⁰. »

De ces traits souvent qualifiés de féminins, on a donc tiré une conclusion qui a la vie dure : la foule est femme. Son caractère supposé émotif et capricieux, luna-tique et volage, la prépare à la suggestion, tout comme sa passivité, sa soumission traditionnelle, son endurance la préparent à la dévotion. Elle est courtisane et gardienne du foyer, la maîtresse que l'on conquiert et la fiancée que l'on épouse. L'assimilation de l'éternel féminin et de l'éternel collectif, Le Bon n'a pas eu besoin de l'inventer. Les foules de la Révolution française furent largement féminines. Les fameuses harangueuses ont hanté les cauchemars des chefs des sans-culottes, longtemps après. Napoléon les décrivait en empereur-amant : « Je n'ai qu'une passion, qu'une maîtresse, c'est la France. Je couche avec elle. » Nombre de ses successeurs auraient bien voulu en dire autant mais ne l'ont pas osé.

L'association de la femme, de la foule et du désordre est une autre constante du bouche à oreille, de la rumeur politique et littéraire. Un écrivain contemporain décrit la foule en ces termes : « Oui, quiconque lit le courrier des auditeurs sonde toutes les plaies de ce monstre femelle et plaintif, la foule, et a une idée assez pré-

¹⁵⁹ G. LE BON : idem, p. 130.

¹⁶⁰ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 19.

cise de ce que Dieu et ses saints entendent journallement dans les prières qui montent à eux ¹⁶¹. »

Intégré à la psychologie des masses, qui n'en est pas à une demi-vérité près, ce préjugé est devenu un principe de politique. Le plus prompt à s'en saisir et à l'appliquer de manière systématique fut certainement Mussolini, qui répète à Emil Ludwig ce qu'il a lu dans *Le Bon* : « La foule aime les hommes forts. La foule est comme une femme. » Son grand allié Hitler s'est montré encore plus prolix : « Le peuple est, déclarait-il, dans sa grande majorité de dispositions à tel point féminines que ses opinions et ses actes sont conduits beaucoup plus par l'impression que reçoivent ses sens que par la réflexion pure. Cette impression n'est point alambiquée mais très simple et bornée. Elle ne comporte point de nuances, mais seulement des notions positives ou négatives d'amour ou de haine, de droit ou d'injustice, de vérité ou de mensonge : les demi-sentiments n'existent pas. »

On ne peut le nier, ce texte résume de façon concrète et frappante une des idées maîtresses de l'auteur de la *Psychologie des foules*, qu'il a exposée en long et en large avec un évident plaisir. Mais le dictateur allemand ne s'est pas contenté de penser qu'il faut traiter la foule comme une femme, il a aussi imaginé une stratégie pour traiter les femmes comme une foule. Voici ce qu'observe le grand philosophe allemand Ernst Bloch à propos de l'adhésion des femmes au nazisme : « Ici, c'est avec les séducteurs que ça a commencé. Des sentiments s'enflammèrent, des coeurs volèrent dans cette direction. Qu'il y ait eu dans le tas un nombre de coeurs de femmes n'étonnera personne : on sait que le sentiment, c'est leur fort. Mais les choses ne sont pas si simples, toutes les femmes ne sont pas faites que d'instincts, et ce n'est pas la brosse que Hitler porte sous le nez qui a suffi à les attirer. « Il faut qu'il soit célibataire, comme ça nous aurons les femmes », a dit l'un des nazis du début quand ils se sont mis en quête du meilleur numéro publicitaire ¹⁶². »

Il voulait sûrement dire qu'elles verraient en lui leur amant, leur époux, bref l'homme qui, dans l'immédiat après-guerre, leur manquait. Et ce « numéro publicitaire » a été efficace. Nous avons le témoignage de Tchakhotine qui, dans les années 1930, a combattu, du côté des socialistes, la propagande nazie. « La pro-

¹⁶¹ M. TOURNIER : *Le Vent Paraclet*, Éd. Folio, Paris, 1977, p. 167-168.

¹⁶² *Maintenant*, N° 2, 19 mars 1979.

pagande de suggestion trouvait, écrit-il, naturellement un champ fertile parmi les femmes ; elles y succombaient malgré les idées antiféministes du mouvement nazi ¹⁶³. »

Cette transformation d'un préjugé en vue pratique n'est pas une évidence qui en confirme la vérité. Nombre de pratiques fort efficaces ont été fondées sur des théories fausses. Elle nous pose cependant un problème plus sérieux : comment s'est produit le glissement de la suggestibilité des foules à la suggestibilité des femmes ? Un glissement dont les nazis n'ont pas été les seuls à user et qui constitue, si je ne me trompe, un véritable retournement à cent quatre-vingts degrés. Auparavant exclues en tant que quantité négligeable, les femmes sont devenues, dans la société de masse, la cible par excellence de la publicité, de la propagande et autres modes de persuasion. Au point que les hommes, qui en sont les véritables maîtres, parlent aujourd'hui d'une féminisation des média (parallèle à leur démocratisation). Mais le glissement auquel je fais allusion a une origine beaucoup plus ancienne dans notre culture. Il remonte à Aristote. Pour nous comme pour les Grecs, la matière a toujours eu pour image la femme, créature réceptive comme elle, à laquelle l'homme aspire à s'unir et qu'il veut dominer, comme le démiurge la pierre qu'il sculpte, le bois qu'il façonne.

L'extrémisme des foules se reconnaît à la rapidité avec laquelle elles adoptent les opinions unilatérales et les poussent jusqu'à leur terme, positif ou négatif. Elle traduit une tendance à l'action sans cesse présente mais qui, pour se réaliser, a besoin d'un pôle d'attraction. Ce peut être un personnage, le meneur, les étrangers, les juifs, les riches, les Américains, ou bien une idée, la paix, la guerre. Ce peut être un quartier vers lequel on marche tous ensemble : la Bastille pendant la Révolution française, le Palais d'Hiver à Saint-Petersbourg pendant la Révolution russe. Inspiré par la psychologie des masses de son temps, l'écrivain autrichien Robert Musil décrit ainsi ce mouvement : « Ce seront les plus excitable, les plus sensibles, les moins capables de résistance, c'est-à-dire les extrêmes, capables de violence subite ou de noblesse touchante, qui donnent l'exemple et ouvrent la voie... Le cri qui se pousse à travers eux, plutôt qu'ils ne le poussent, la pierre qui

¹⁶³ S. TCHAKHOTINE : *Le viol des foules*, op. cit., p. 46.

vient dans leur main, le sentiment auquel ils se livrent, dégagent la voie sur laquelle les autres qui ont mutuellement accru leur excitation jusqu'à la rendre insupportable, les suivent inconsciemment. Ils donnent aux actions de leur entourage la forme de l'action de masse qui est ressentie par tous à moitié comme une contrainte et à moitié comme une délivrance ¹⁶⁴. »

En choisissant un pôle, idole ou bouc émissaire, on élimine flottements, doutes et divergences qui risqueraient de créer des frictions, de disloquer la multitude. Dans l'atmosphère exaltée et chaude de la foule, les douteurs commencent à croire, les indécis deviennent résolus et les modérés, extrêmes. Et ce d'autant qu'on lui a imprimé des sentiments excessifs. Les orateurs lui ont seriné des affirmations outrées, ils l'ont sommée d'acclamer ou de huer une personne définie, ou une idée. La contagion fait le reste : une fois que la foule a commencé à glisser vers un extrême, l'approbation générale donnée à une opinion accroît sa force d'exclure toutes les autres. Les nuances disparaissent au fur et à mesure que la collectivité se polarise : « La simplicité et l'exagération des sentiments des foules, déclare Le Bon, les préservent du doute et de l'incertitude. Comme les femmes, elles vont tout de suite aux extrêmes. Le soupçon énoncé se transforme aussitôt en évidence indiscutable. Un commencement d'antipathie ou de désapprobation qui, chez un individu isolé, resterait peu accentué, devient aussitôt une haine féroce chez l'individu en foule ¹⁶⁵. »

Aussi curieux que cela puisse paraître, cette proposition également a été confirmée, sous une forme plus sobre, dans le laboratoire. L'explication de Le Bon n'est ni cohérente, ni fondée, rien qu'un ample tissu de préjugés. Mais elle contient une once de vérité : la polarisation chez les foules correspond au besoin d'éviter les doutes et les incertitudes. Elle permet de retrouver l'unité mentale autour d'un point fixe, en se ralliant à un jugement stable. Fixité et stabilité portent mieux aux extrêmes.

¹⁶⁴ R. MUSIL : *Der Mann ohne Eigenschaften*, Rowohlt, Ham-bourg, 195 : p. 641.

¹⁶⁵ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 25.

III

L'hypnose ramène, chez les personnes suggestionnées, des souvenirs oubliés, rendus plus vifs et plus nombreux que dans l'état de veille. Ils ont une qualité impérative, irrésistible, qui manque si souvent aux pensées conscientes. En transposant cette observation, Le Bon soutient que, chez les foules, à travers leurs irritations, leurs exagérations, souvenirs et coutumes reviennent toujours. Même après de grands bouleversements, le fil rompu de la continuité se renoue. Contrairement au mot d'ordre de la révolution, du passé on ne peut pas faire table rase, car on ne le maîtrise jamais. Malgré des escapades temporaires, le passé est notre maître.

La thèse peut paraître choquante. En effet, à l'époque, les masses semblent engagées sur la voie d'une transformation révolutionnaire de la société, par tradition et par intérêt. On associe volontiers masse et révolution, comme on associe enfance et innocence, par habitude logique. Erreur, dit Le Bon : vous prenez votre logique pour la réalité. Les masses ne sont pas entraînées dans la révolution par leur instinct propre, mais par des partis ou meneurs ¹⁶⁶. « Leurs violences seules nous illusionnent sur ce point. Les explosions de révolte et de destruction sont toujours éphémères. Elles sont trop régies par l'inconscient, et trop soumises par conséquent à l'influence d'hérédités séculaires, pour ne pas se montrer extrêmement conservatrices. Abandonnées à elles-mêmes, on les voit bientôt lasses de leurs désordres se diriger vers la servitude. Les plus fiers et les plus intraitables des jacobins acclamèrent énergiquement Bonaparte, quand il supprima toutes les libertés et fit durement sentir sa main de fer ¹⁶⁷. »

¹⁶⁶ Les chefs révolutionnaires eux-mêmes ont justifié le rôle révolutionnaire des partis par le caractère spontanément réformiste, voire apolitique des masses. Tel est du moins l'argument de Lénine. Et Trotski est proche de Le Bon lorsqu'il écrit, dans son Histoire de la révolution russe : « Les rapides changements d'opinion et d'humeur des masses, en temps de révolution, proviennent, par conséquent, non pas de la souplesse et de la mobilité du psychisme humain, mais bien de son conservatisme. »

¹⁶⁷ Gustave LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 28. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

Dans ce conservatisme, Le Bon ne voit pas un obstacle mais une chance. Il peut empêcher la révolution imminente de se produire. Voici donc sa thèse. Il ne faut pas prendre pour argent comptant, se laisser leurrer par ces foules qu'on voit monter aux barricades et brandir des drapeaux rouges, ces foules qu'on entend crier des slogans révolutionnaires. Elles sont en réalité tenaillées par le désir d'un retour au fonds archaïque. En répondant à ce désir, en le ranimant par des paroles appropriées, on peut les ramener à ce passé dont elles se sont libérées un court instant, donc à l'ordre. Sur ce point, Le Bon fait écho à Nietzsche : « La tendance grégaire est orientée vers l'immobilisme et le conservatisme, il n'y a rien en elle de créateur. »

À cette thèse, en apparence anodine, on a réagi immédiatement. Sorel le premier la relève : « Il y a beaucoup de vrai, écrit-il, dans ces jugements qui sont fondés sur une connaissance étendue des civilisations ¹⁶⁸ », mais ils ne valent pas pour les sociétés de classe. Puis Kautsky. Nous avons vu, dans un chapitre précédent, qu'il adopte à peu près le même point de vue ¹⁶⁹.

Mais un Mussolini et tous ceux qui l'ont suivi et imité ont adopté entièrement la thèse. Partant, ils ont osé ce que n'avaient pas osé faire les grands bourgeois : considérer la classe ouvrière comme une masse conservatrice et marier le marxisme ou le socialisme aux croyances chauvines, aux idées usées de la tradition, pour ressusciter le mythe de la nation. L'audace a produit l'effet escompté. Puisque aussi bien les partis fascistes que les sections d'assaut nazis ont enlevé une importante fraction d'ouvriers aux partis socialistes et communistes. Ils ont ainsi converti les militants de la révolution en soldats de l'antirévolution, l'une des plus réactionnaires que le monde ait connues.

Résumons tout ceci. Les foules sont suggestibles et portées aux attitudes extrêmes. En surface, elles changent facilement et souvent. On peut les entraîner

¹⁶⁸ Georges SOREL : *Réflexions sur la violence*, op. cit., p. 192. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#), JMT]

¹⁶⁹ On retrouve cette thèse exposée même aujourd'hui et ce à propos des pays socialistes. « Les besoins immédiats des couches et des classes subalternes, écrit le philosophe allemand Bahro, sont toujours conservateurs, n'anticipent en réalité jamais sur une nouvelle forme de vie. » R. BAHRO : *L'Alternative*, Stock, Paris, 1979, p. 137. Voir aussi P. BIRNBAUM : *Le Peuple et les gros*, op. cit., en ce qui concerne la politique des partis de gauche.

d'un extrême à l'autre sans rencontrer de véritable résistance. On en conclut : la foule est femme. En profondeur aussi elle est femme, lorsque, prisonnière des traditions, des coutumes et de l'inconscient archaïque, elle s'oppose à tout bouleversement. Ou, si celui-ci a lieu, elle fait ensuite machine arrière pour restaurer péniblement ce qu'elle a renversé allégrement. Par le recours aux nostalgies du coeur, aux gloires du passé, au souci des masses de respecter la mémoire des morts ¹⁷⁰ on prévient ou on termine une révolution. La recette est simple, et la psychologie des foules en donne une explication de fortune. Mais son application a produit et continue à produire les effets recherchés.

¹⁷⁰ Lénine affirmait que « la force de la tradition chez des millions et des dizaines de millions d'hommes, c'est la force la plus redoutable ».

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Troisième partie. Foules, femmes et folie.

Chapitre II

La forme collective : dogmatique et utopique

I

[Retour à la table des matières](#)

Les croyances jouent le rôle de formes. Jointes à la matière première que sont les individus agrégés, elles produisent les foules organisées, psychologiques. Elles soudent ensemble les parties d'une collectivité à la façon du mortier qui cimente les pierres. Elles les façonnent en vue d'un but commun. Mal conçues ou sans rigueur, les croyances s'effritent, la construction s'écroule. Il n'y a pas de foules sans croyances, pas plus qu'il n'y a de maison sans architecture et sans ciment. Contrairement à la sociologie, à l'histoire, d'inspiration marxiste ou non, qui y voient des superstructures légères édifiées sur une base économique solide, la psychologie des foules y voit des fondements permanents de la vie sociale. Privés de croyances, dépourvus d'idées-force, les groupes humains sont inertes et vides, dit-elle. Ils se décomposent et tombent dans l'apathie, comme un homme qui ne trouve plus de sens à la vie.

« Grâce aux croyances générales, écrit Le Bon, les hommes de chaque âge sont entourés d'un réseau de traditions, d'opinions et de coutumes au joug desquelles ils ne sauraient échapper et qui les rendent toujours un peu semblables les uns

aux autres. L'esprit le plus indépendant ne songe pas à s'y soustraire. Il n'est de véritable tyrannie que celle qui s'exerce inconsciemment sur les âmes parce que c'est la seule qui ne puisse se combattre. Tibère, Gengis Khan, Napoléon furent des tyrans redoutables sans doute, mais du fond de leur tombeau, Moïse, Bouddha, Jésus, Mahomet, Luther ont exercé sur les âmes un despotisme bien plus profond. Une conspiration abattra un tyran, mais que peut-elle sur une croyance bien établie ? ¹⁷¹. »

Ce ne sont pas les sciences ou les philosophies qui font l'unité mentale de la masse. Ce sont les croyances, auxquelles on ne peut se dérober. Aucune société, la nôtre pas plus que d'autres, ne saurait s'en dispenser ¹⁷².

Fidèle à ses principes de progrès, la sociologie a appelé de tous ses vœux la fin des idéologies. Elle a prévu l'avènement d'une société post-industrielle entièrement fondée sur la science et la raison. Ce sera l'effet conjugué d'un niveau élevé de culture, d'une maîtrise de la nature et d'une conscience éclairée des hommes. Une telle fin est souhaitable, réplique la psychologie des foules, mais elle est tout à fait impossible. Les masses humaines ne peuvent fonctionner selon les règles de la raison ni agir de manière scientifique. Elles ont besoin du ciment des croyances. Loin de disparaître, celles-ci demeurent au contraire un facteur décisif. À l'âge des foules, leur importance va croissant.

II

Ce n'est donc pas parce qu'elles sont vraies ou fortes que les idées triomphent en devenant des croyances. C'est parce qu'elles prennent l'aspect d'une tradition. Il leur faut passer de la conscience d'un individu dans l'inconscient des foules, trouver un répondant dans la mémoire des peuples. Ainsi les idées de liberté et d'égalité, prônées par les philosophes des lumières, ont rejoint le souvenir des franchises bourgeoises et des vertus romaines dans la Révolution française.

¹⁷¹ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 85.

¹⁷² Cette thèse de la psychologie des foules trouve aujourd'hui une remarquable résonance et une confirmation dans les travaux de Pierre Bourdieu. Voir notamment son ouvrage *Le Sens pratique*, Éd. de Minuit, Paris, 1980.

Pour pénétrer dans l'« âme » de la foule, une croyance doit prendre le caractère inflexible des coutumes. On ne la discute pas. Elle s'impose par son évidence et l'énergie des sentiments auxquels on ne peut pas résister. Mais aussi par sa puissance de refaçonner le réel, de l'embellir en invoquant, soit le monde qui a été, l'âge d'or, le paradis perdu, soit le monde qui sera, la société juste ou le jugement dernier. En somme il faut qu'une telle croyance soit dogmatique et utopique. Pour quelles raisons ?

Les foules ont un besoin constant de cohérence mentale et de certitude affective. Ceci leur permet de comprendre les événements, de déchiffrer le sens de l'univers instable et complexe dont elles semblent être le jouet. L'aspect dogmatique des croyances correspond à ce besoin de réassurance, analogue à celui des enfants. En expliquant par une cause unique et visible - les ouvriers, les juifs, les capitalistes, l'impérialisme - une réalité mouvante, en donnant des réponses simples et impératives aux questions, en décrétant « ceci est vrai, cela est faux », « telle chose est bonne, telle autre est mauvaise », on apporte la cohérence et la certitude recherchées.

D'autre part, on élimine toute discussion. Chaque conclusion est logique, chaque jugement infaillible. Ainsi font les idéologues ou les partis, en montrant qu'ils ne se sont jamais trompés, en prouvant qu'ils ont tout prévu, que leur politique n'a jamais varié. En un mot, en affirmant qu'ils ont toujours et partout raison. Voici par exemple une déclaration de Georges Marchais, secrétaire général du parti communiste : « En 1934, le parti communiste français a eu raison. En 1939, le parti communiste français a eu raison. Contre la guerre d'Algérie, le parti communiste français a eu raison. Contre la guerre d'Indochine, le parti communiste français a eu raison, et dans les grands épisodes de la vie nationale et internationale, il était seul en tant que parti ¹⁷³ ». Par l'affirmation répétée d'une permanence, d'un bon droit infaillible ¹⁷⁴, il transforme les événements de l'histoire en articles d'une doctrine indiscutable.

Imposées à titre de vérités absolues, réitérées par une suggestion continue, les croyances deviennent imperméables au raisonnement, au doute, à l'évidence des

¹⁷³ *Le Monde*, 23 janvier 1980.

¹⁷⁴ Dans *Le Médecin de campagne*, Balzac a écrit : « Avec le peuple, il faut toujours être infaillible. L'infailibilité a fait Napoléon, elle en eût fait un Dieu, si l'univers ne l'avait entendu tomber à Waterloo. »

faits contraires. D'autant plus que les foules se refusent, en général, à toute discussion et à toute critique. Elles n'ont ni le recul nécessaire, ni le retour sur soi qui permet la réflexion. On en voit la preuve, selon Le Bon, dans les hurlements et les invectives qui accueillent la plus légère contradiction émise par un opposant au cours d'une réunion publique.

Cet aspect dogmatique a pour effet de maintenir et conforter l'intolérance des foules : « Un des caractères généraux les plus constants des croyances, écrit-il, est leur intolérance. Elle est d'autant plus intransigeante que la croyance est plus forte. Les hommes dominés par une certitude ne peuvent tolérer ceux qui ne l'acceptent pas ¹⁷⁵. »

Toute croyance collective est intransigeante, radicale et puriste. Elle libère de l'ambiguïté sur le plan de l'intelligence et de la tiédeur sur celui des sentiments. Ses partisans y puisent une impression d'exaltation et de toute-puissance, que nourrit la conviction d'appartenir à un groupe qui « a raison ». Elle justifie leur zèle, en les arrachant à l'apathie, à cet état *desanimado*, comme disent les Espagnols, privé d'animation, dégoûté de la vie. Elle assure le triomphe de la passion. La puissance du fanatisme sur les foules tient à cette conviction de suivre un idéal authentique, le leur. L'idéal crée un monde aux valeurs fixes, dégagé de doutes intérieurs et prémuni contre les dangers extérieurs. C'est un monde partisan, et toute foule agissante est partisane, et on ne la rend agissante qu'en la rendant partisane.

Donc, selon le psychologue français - retenons cette hypothèse - la cohérence logique et la certitude, qualités auxquelles nous accordons la priorité dans l'éducation, conduisent droit au fanatisme, à l'autoritarisme, à l'intolérance. Peut-être pas chez les individus, mais à coup sûr dans le cas des foules ¹⁷⁶.

S'il en est ainsi, alors que penser des gouvernements, partis et mouvements sociaux qui, aujourd'hui surtout, ont l'ambition d'apporter aux masses la cohérence et la certitude toutes scientifiques ? A l'encontre de ce qu'ils croient et affirment, leurs efforts ne mènent pas à une tolérance accrue, à davantage d'objectivité. Ils ont et auront des effets opposés à ceux escomptés. Se carrant dans la science, les foules deviennent encore plus impitoyables avec ceux qui ne partagent pas leurs

¹⁷⁵ G. LE BON : *L'Opinion et les croyances*, op. cit., p. 235.

¹⁷⁶ G. LE BON *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 27.

croyances ou qui osent les mettre en question. Cet état d'esprit a engendré, d'après Le Bon, l'Inquisition et la Terreur. C'est lui qui nourrira les nouvelles inquisitions et les modernes terreurs. Voilà donc le dilemme devant lequel on se trouve placé : la science éclaire l'individu, elle fanatise les masses. On attend une solution qui ne soit pas un simple hymne de foi dans la raison humaine : par avance, l'histoire lui a infligé un démenti.

Les foules atomisées et anonymes vivent dans un monde où il ne fait pas toujours bon vivre. Elles cherchent le bonheur, et le plus souvent trouvent le contraire. Rude école que cet échec. Mais, imperméables à l'expérience, tirillés entre des désirs insatisfaits, les individus ne cessent jamais de croire que leur condition peut changer, qu'elle doit changer radicalement. Cette espérance fournit l'énergie extraordinaire qui les amène à accomplir le meilleur ou le pire. Elle rend la foule héroïque ou criminelle. « Les peuples de toutes les races, écrit Le Bon, adorèrent sous divers noms une seule divinité : l'espérance. Tous leurs dieux n'étaient donc qu'un seul dieu ¹⁷⁷. »

L'adorant avec une telle constance, les foules sont réceptives aux croyances qui s'y réfèrent et qui dépeignent la réalisation sur terre du bonheur auquel elles aspirent.

Chimère peut-être, mais chimère capable de soulever la montagne humaine. Utopie ? mais utopie qui recrée, à partir des désirs, une société pleine, authentique, exempte de toute injustice et de corruption : bref, le contraire de la société où les hommes vivent. Ces illusions généreuses ne sont pas forcément fallacieuses. Ainsi l'ouvrier souhaite un monde où il puisse travailler librement, où il ne souffre ni du besoin ni de l'oppression du patron. Il rêve de coopérer consciemment avec d'autres ouvriers à une tâche commune. Et ce rêve ne s'est-il pas quelquefois réalisé ?

La croyance vise à créer une réalité plus satisfaisante que la réalité ordinaire. Elle lui oppose un avenir plus radieux. Mais sous l'apparence d'une rupture totale avec le passé, c'est toujours un paradis perdu qui renaît - le communisme primitif,

¹⁷⁷ G. LE BON : *L'Opinion et les croyances*, op. cit., p. 150.

la cité grecque, l'empire romain - un âge d'or à l'existence duquel la foule veut croire.

« Ce véritable bourrage de crâne, écrit crument Proust, on se le fait à soi-même par l'espérance, qui est une figure de l'instinct de conservation d'une nation si l'on est vraiment un membre vivant de cette nation ¹⁷⁸ ». La croyance utopique est cette figure de l'instinct de conservation porté à ses ultimes conséquences. Elle n'est pas une maladie de la logique, mais une logique tirée à l'extrême, et expose dans les moindres détails les épures du monde tel qu'il devrait être, avec une perfection intérieure qui fascine.

Dans son langage rapide, Le Bon va aux extrêmes : il voit dans la création de cette image animée par l'espérance une nécessité profonde et incontournable. L'état virtuel des masses vivantes est messianique. Elles se voient investies d'une mission à remplir, elles croient pouvoir se sauver et sauver le monde. Cette mission justifie toutes leurs actions, sublimes ou abjectes. L'individu foule la morale aux pieds par raison ; la masse, à cause de sa foi. Un chef du parti communiste hongrois, orfèvre en la matière, a justement pour ce motif demandé qu'on déclare le messianisme « crime contre l'humanité » ¹⁷⁹, sachant qu'à l'ère atomique il risque d'entraîner des catastrophes politiques, quel que soit le système d'idéologie qui l'inspire. Oui, les meneurs en connaissent bien la tentation, qui commencent par des propositions raisonnables et puis déclarent aux foules : « Donnez-nous votre espérance et nous vous donnerons le bonheur », tout comme les prêtres disaient autrefois aux fidèles : « Donnez-nous votre âme et nous la conduirons au ciel. »

Si l'on retirait aux hommes la foi, donc leur faculté d'illusion, ils n'entreprendraient plus rien. Les croyances la rafraîchissent et la rajeunissent. Elles reproduisent dans leur structure le besoin de certitude et d'espérance des foules, de même que les sciences incarnent l'aspiration chez les individus à une vérité prouvée et une réalité objective.

¹⁷⁸ M. PROUST : *A la recherche du temps perdu*, op. cit., t. III, p. 773.

¹⁷⁹ A. HÉGÉDUS, *Le Monde*, 3 août 1980.

III

Les croyances varient à l'infini. Les unes sont universelles, les autres locales. Certaines présupposent un dieu, d'autres l'excluent. Elles règlent notre vie sociale quotidienne, ou nous mettent en règle avec le ciel. Dresser le catalogue de leurs origines, énumérer leurs langages, faire la carte de leur distribution géographique, même dans un seul pays, comme la France, serait un rude travail. Mais un travail indispensable, et on peut regretter qu'il n'existe pas une science des croyances globale et comparative.

Si l'on s'en tient à leurs traits essentiels - le trait dogmatique et le trait utopique - on est frappé de voir qu'elles imitent le système de croyances qui a le mieux su cimenter les civilisations pendant des millénaires et résister aux tempêtes de l'histoire : la religion. Pour pénétrer dans l'« âme » des foules, toutes les croyances doivent lui ressembler, et finissent par lui ressembler, quelle que soit leur origine. C'est une loi générale. « Les convictions des foules, affirme Le Bon, revêtent ces caractères de soumission aveugle, d'intolérance farouche, de besoin de propagande intense inhérents au sentiment religieux ; on peut donc dire que toutes leurs croyances ont une forme religieuse ¹⁸⁰. »

On le reconnaît à l'intensité de la foi, à l'exaltation des sentiments, à la propension de tenir pour ennemis ceux qui les refusent et pour amis ceux qui les partagent, aux sacrifices de vies humaines que tous les grands fondateurs de vastes croyances ont exigés et obtenus, enfin au caractère presque divin dont les a investis le cœur des hommes. En inspirant une adoration sans bornes, en imposant des dogmes sans discussion, ces chefs commandent une obéissance aveugle. Leurs figures prennent place, l'une après l'autre, dans la galerie des héros légendaires qui peuplent et enluminent l'histoire. Nous ne leur dressons plus des autels - encore que les grands hommes aient leur Panthéon à Paris, et Mao son mausolée à Pékin. Nous ne leur adressons pas de prières, « mais ils ont des statues et des images, et

¹⁸⁰ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 39.

le culte qu'on leur rend n'est pas notablement différent de celui de jadis. On n'arrive à comprendre la philosophie de l'histoire qu'après avoir bien pénétré ce point fondamental de la psychologie des foules : il faut être un dieu pour elles ou ne rien être ¹⁸¹ ».

D'Alexandre à César, de Hitler à Staline, longue est la liste de ceux qui l'ont compris. Je n'en donnerai pour seule preuve que l'extension contagieuse, à notre époque, de ce qu'on nomme précisément culte de la personnalité.

IV

La psychologie des foules, prend au sérieux le phénomène religieux ¹⁸². En raison de sa valeur psychique pour les masses, bien sûr, et non pas de son contenu qui lui est indifférent. « On n'est pas religieux, écrit encore Le Bon, seulement quand on adore une divinité, mais quand on met toutes les ressources de son esprit, toutes les ardeurs du fanatisme au service d'une cause ou d'un être devenu le but et le guide des sentiments des foules ¹⁸³. » Chaque action d'envergure en dépend.

Tout meneur de prestige possède l'art de s'en servir, les plus grands y joignant le don de la prophétie. Mais seule une civilisation respectueuse des coutumes, sachant prier les dieux, imaginer un monde surnaturel, peut avoir une religion sacrée. Ce n'est pas le cas de la nôtre qui professe l'athéisme, cultive l'incroyance et prône des vertus laïques. Après une telle cure d'humanisme et d'impiété, le retour à la foi du passé, la restauration du culte aboli, est exclu. Il ne vaut même plus la peine d'être tenté, car dans le monde occidental, comparée à la foi na-

¹⁸¹ G. LEBON : idem, p. 40.

¹⁸² J'attire l'attention du lecteur sur ce point. La quête d'une religion profane hante l'Europe. La psychologie des foules s'intéresse à la religion, non pas comme à un résidu du passé, ainsi que le fait la sociologie, ni comme à un aspect des cultures primitives, telle que la voit l'anthropologie, mais comme à une chose du présent et de l'avenir des cultures avancées. A ce titre, Le Bon l'étudie, et Freud s'en occupe pendant près de vingt ans.

¹⁸³ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 39.

tionaliste ou socialiste, la foi religieuse a perdu le pouvoir d'émouvoir les âmes, d'exalter les fidélités, et de soulever les masses incroyantes. Ceci se vérifie par l'absurde. Qu'est-ce qui fait courir les masses à la rencontre du Pape ou de Khomeiny ? Pas la religion, mais le charisme du meneur !

Par contre, notre civilisation peut avoir aussi une religion, avec ses dogmes, son orthodoxie, ses textes infaillibles qu'il est interdit de critiquer. Une religion tissée d'idées contemporaines, s'appuyant sur des connaissances scientifiques et sans aucun dieu spirituel. C'est une religion profane. Tel s'est voulu sans positivisme d'Auguste Comte, tel est sans le vouloir le socialisme de Karl Marx. Puisque le besoin s'en fait sentir et que les anciennes sont tombées en désuétude, libre à nous d'en fabriquer de nouvelles, aussi efficaces. Ces religions d'une civilisation sans religion, profanes assurément et « faites par l'homme » sont en tout cas appelées à proliférer pour satisfaire les aspirations à la certitude et à l'espérance auxquelles répondaient celles « faites par Dieu ».

La psychologie des foules en fournit presque la formule. Elle indique en effet d'après quel patron tailler les croyances collectives et comment les appliquer sur une grande échelle. Faute de quoi il est impossible d'agir sur les masses ou de faire agir les masses. Il faut croire qu'elle a réussi. Il n'est guère de parti ou de pays qui ne veuille maintenant avoir sa religion profane, faite sur mesure, dès qu'il en ressent le besoin. Le philosophe allemand Cassirer écrit : « Les nouveaux mythes politiques sont des choses artificielles fabriquées par des artisans très habiles et malins. Il était réservé au vingtième siècle, notre grande époque de technologie, de développer une nouvelle technique du mythe. Désormais on peut fabriquer un mythe au même titre et d'après la même méthode que n'importe quelle arme moderne - comme des mitrailleuses ou des avions. C'est là chose nouvelle et d'importance cruciale ¹⁸⁴. »

Affirmation évidemment exagérée et mauvaise comparaison. Les religions contemporaines (le mot mythe est faux dans ce contexte et inutilement péjoratif) sont d'abord greffées sur d'autres, et ensuite cultivées par des mains expertes, selon les lois psychologiques, comme les plantes élevées en serre. Mais l'affirmation n'est pas dénuée de fondement. La confection des croyances en série, sur le même patron, est sans conteste une invention de notre époque industrielle où tout ce qui

¹⁸⁴ E. CASSIRER : *The Myth of the State*, op. cit., p. 355.

existe à l'état sauvage peut être reproduit artificiellement, fumet de sauvagerie compris. Art de l'homme, le plus vieux des arts, la religion est devenue, car les masses ne sauraient s'en passer, une science appliquée.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Troisième partie. Foules, femmes et folie.

Chapitre III

Les meneurs de foule

Chacun pourrait être ainsi, presque personne ne l'est.
HOFMANNSTHAL

I

[Retour à la table des matières](#)

Continuons. Les foules ont une matière et une forme. Elles se composent d'individus suggestibles et polarisés, malléables et changeants, soumis aux aléas du monde extérieur. Leur forme est celle des croyances fortes, dogmatiques par essence, utopiques par nécessité, similaires à la religion. Les foules unissent donc ce qu'il y a de plus primitif dans l'homme à ce qu'il y a de plus permanent dans la société. Là gît précisément le problème : comment la forme impressionne-t-elle la matière ? Comment devient-elle sa matrice ? Suivant le schéma d'Aristote, nous savons qu'il faut un troisième terme, un démiurge, l'artisan capable de les joindre ensemble et d'en faire une oeuvre d'art : le menuisier qui façonne le bois en table, le sculpteur qui coule le bronze en statue, le musicien qui capte le son dans une mélodie.

Ce démiurge, c'est le meneur. Il transforme la foule suggestible en mouvement collectif, soudé par une foi, agissant en vue d'un but. Il est l'artiste de la vie sociale, et son art est le gouvernement de même que la menuiserie est l'art du menuisier et la sculpture : l'art du sculpteur. C'est lui qui, taillant dans le concret, au plus vif de la masse, la prépare pour une idée avec qui elle devient comme chair et ongle.

Le secret de l'art du meneur ? Il incarne l'idée devant la masse, et la masse devant l'idée, les deux flammèches de son pouvoir.

Un pouvoir qu'il exerce, non pas en organisant la violence, toujours accessoire, mais en organisant les croyances qui sont le principal. De même, le sculpteur exerce son talent, non pas en réunissant marteau et ciseau et en cassant la pierre, mais en la faisant statue. « Créer la foi, qu'il s'agisse de foi religieuse, politique ou sociale, de foi en une oeuvre, en une personne, en une idée, tel est surtout le rôle des grands meneurs... Doter l'homme d'une foi, c'est décupler sa force ¹⁸⁵. »

Ou, pour le dire autrement, la foi est chez une foule ce que l'énergie atomique est dans la matière : la force la plus considérable et presque la plus terrifiante dont un homme puisse disposer. La croyance agit. Et qui la possède a le pouvoir de changer un amas d'individus sceptiques en une masse de convaincus, faciles à mobiliser et encore plus faciles à diriger. Tournons-nous donc vers le meneur, le maître de cet art.

II

Les idées gouvernent les masses, mais on ne gouverne pas les masses avec des idées. Pour mener à bien cette tâche indispensable, opérer cette alchimie, une catégorie d'hommes est nécessaire. Ils traduisent les visions issues de la raison de quelques-uns dans les actes de la passion de tous. Par eux, l'idée devient matière,

Ce sont, bien sûr, des hommes sortis de la foule, possédés par une croyance, hypnotisés avant les autres et plus qu'eux par une idée commune. Et, faisant corps avec leur idée, ils la changent en passion : « Le meneur, écrit Le Bon, a d'abord été le plus souvent un mené hypnotisé par l'idée dont il est ensuite devenu l'apôtre. Elle l'a envahie au point que tout disparaît en dehors d'elle, et que toute opinion contraire lui apparaît une erreur et une superstition. Tel Robespierre, hypnotisé par ses chimériques idées et employant les procédés de l'Inquisition pour les propager ¹⁸⁶. »

¹⁸⁵ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 69.

¹⁸⁶ G. LE BON : idem, p. 68.

De tels hommes, malades d'une passion, imbus de leur mission, sont par nécessité des êtres à part. Déviants, anormaux, ils ont perdu le contact avec le monde réel et rompu avec leurs proches. Bon nombre de meneurs se recrutent surtout parmi « ces névrosés, ces excités, ces demi-aliénés qui côtoient les bords de la folie. Si absurde que soit l'idée qu'ils défendent ou le but qu'ils poursuivent, tout raisonnement s'émousse contre leur conviction. Le mépris et les persécutions ne font que les exciter davantage. Intérêt personnel, famille, tout est sacrifié. L'instinct de la conservation lui-même s'annule chez eux, au point que la seule récompense qu'ils sollicitent souvent est le martyre ¹⁸⁷. » Ailleurs, Le Bon écrit : « Des demi-aliénés comme Pierre l'Ermite et Luther ont bouleversé le monde ¹⁸⁸. »

Le tableau de ces fous de la foi que seraient les meneurs est complet. Rien n'y manque, ni l'aliénation, ni la soif de martyre, ni la conviction dogmatique, ni l'acharnement de la volonté. Ils sont un condensé de la foule. Ils en diffèrent aussi radicalement par leur énergie incomparable, leur ténacité, bref par leur consistance. Ce pourrait bien être le signe de leur « folie » que cette obstination sans commune mesure, cette propension à aller jusqu'au bout. Car un homme sain, normal, préférera accepter les compromis nécessaires à sa propre conservation et à celle des siens. Ceux qui reculent devant cette « mission impossible » n'en respectent pas moins ce dont ils sont incapables, avouent leur défaite face à une réalité plus forte qu'eux. Le Bon lui-même ne rate jamais une occasion d'insulter la classe ouvrière, mais il trahit son respect pour les meneurs en les qualifiant d'esprits « doués d'une ténacité forte, répétant toujours les mêmes choses, dans les mêmes termes, et prêts souvent à sacrifier leurs intérêts personnels et leur vie pour le triomphe de l'idéal qui les a conquis ¹⁸⁹. »

Il faut donc au meneur, et c'est sa première qualité, le caractère d'un homme de foi, jusque dans ses excès, jusque dans ses ruses. La plupart des individus sont incertains dans leurs croyances, ils doutent de leurs idées. Soucieux de ne pas s'engager trop avant, ils gardent une distance vis-à-vis d'elles. Du personnage du meneur, toute incertitude est bannie, toute distance supprimée. La tiédeur, cette grande vertu de la vie normale, est pour lui une faiblesse mortelle, un luxe fatal. Son idée n'est pas seulement un moyen, l'instrument de son ambition, dont il use à

¹⁸⁷ G. LE BON *La Psychologie politique*, op. cit., p. 242.

¹⁸⁸ G. LE BON : *L'Opinion et les croyances*, op. cit., p. 132.

¹⁸⁹ G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 361.

sa guise. Elle est une conviction, imposée de façon absolue par l'ordre de l'Histoire ou le décret de Dieu. Toute son action vise à en assurer le triomphe - triomphe d'une doctrine, d'une religion, d'une nation - à tout prix. Du premier au dernier, les autres hommes lui sont soumis et ne font que leur devoir en lui obéissant.

Un fanatisme sectaire rayonne du meneur, et tout grand meneur est un fanatique. Il se communique aux masses, par contagion, avec une facilité déconcertante. Son inébranlable confiance en soi enflamme la confiance sans bornes des autres. Ils se disent : « Il sait où il va, alors on va où il sait. » L'éclat tranchant de sa parole qui ne tremble pas les envoûte irrésistiblement. Quand il parle le langage de la puissance, illuminé par le soleil de la foi, tous les auditeurs sont subjugués. « L'homme religieux ne pense qu'à soi », écrit Nietzsche. Dans « soi » est incluse son idée.

Le contraste entre le meneur, homme d'un parti pris, et les autres vient d'être parfaitement décrit par Furet, l'historien de la Révolution. A propos de Robespierre, un des modèles du meneur pour la psychologie des foules, il écrit : « Alors que Mirabeau, ou encore Danton, autre virtuose de la parole révolutionnaire, sont des artistes dédoublés, des bilingues de l'action, Robespierre est un prophète. Il croit tout ce qu'il dit, et exprime tout ce qu'il dit dans le langage de la Révolution ; aucun contemporain n'a intériorisé comme lui le codage idéologique du phénomène révolutionnaire. Ce qui veut dire qu'il n'y a chez lui aucune distance entre la lutte pour le pouvoir et la lutte pour les intérêts du peuple qui coïncident par définition ¹⁹⁰ »

Donc il y a fusion du destin individuel et du destin de la foule, de l'idée et de la société, du pouvoir et de la foi. On retrouve certains de ces traits chez Charles de Gaulle, si l'on en croit un de ses observateurs les plus avertis : « Jamais prophète, écrit Jean Daniel, ne s'est senti aussi sûr d'être prédestiné. Jamais passion ne s'est confirmée à ce point narcissique. Jamais amant ne s'est autant aimé dans l'objet de son amour ¹⁹¹. » Qui était, comme chacun sait, la France.

L'ambition qui ne manque jamais au meneur, son besoin irrésistible de se mettre en avant, révèlent alors le sens d'une vocation, d'une mission tyrannique. Il l'accomplit, de même que l'hypnotisé exécute les ordres donnés par une voix et

¹⁹⁰ F. FURET : *Penser la Révolution française*, op. cit., p. 85.

¹⁹¹ J. DANIEL : *L'Ère des ruptures*, Grasset, Paris, 1979, p. 188.

répète les paroles suggérées. Aucun obstacle, ni extérieur ni intérieur, ne l'arrête comme s'il était poussé par une volonté irrépressible, celle de la collectivité elle-même.

Voici une comparaison instructive. Le prince, de Machiavel, est un individu lucide et dépourvu de principes, un subtil calculateur de forces, un savant manipulateur d'hommes. Il agit dans les coulisses, à l'air confiné. Chez lui, chaque pensée est une arrière-pensée. Tout autre nous apparaît le meneur hypnotisé par une idée, une croyance. Il affronte les foules à l'air libre, dans le corps à corps. Il n'ignore pas les combinaisons en coulisse, les compromis de force, les ruses du pouvoir. Mais sa plus grande ruse est de faire ce qu'il dit, de n'avoir pour arrière-pensées que les pensées mises en avant, de suivre sa voie jusqu'au bout, alors que nul ne s'y attend, ne le jugeant pas aussi déraisonnable qu'il l'est. Lorsqu'on s'aperçoit de l'erreur ainsi commise, il est généralement trop tard. Comme il fut trop tard en Allemagne : chacun croyait que Hitler resterait prisonnier des alliances qu'il avait conclues, rangerait ses fulminations contre les juifs, les socialistes, etc. dans le tiroir des accessoires nécessaires à la prise du pouvoir, et qu'on le dénoncerait ensuite comme un imposteur devant les masses populaires. Or son obstination et sa conviction dans ces idées néfastes ont déjoué ces calculs et désarçonné tout le monde. Les auteurs de ces savantes machinations ont été broyés par la machine simple qu'ils avaient contribué à mettre en place. Et son cas n'est pas unique dans l'histoire récente.

La seconde qualité du meneur se manifeste dans la supériorité du courage sur l'intelligence. Mais comment définir ces couples de termes qui, tels la santé et la folie, la force et la faiblesse, s'expliquent précisément l'un en fonction de l'autre ? Restons-en donc au sens commun, aux obscurités confortables des significations reçues que chacun a l'air de comprendre. Posons ceci : les hommes capables d'analyser une situation, de réfléchir à un problème et de proposer une solution sont, en politique comme ailleurs, très nombreux. Ils savent envisager une question sur toutes ses facettes, prévoir tous les termes d'une décision et expliquer le devenir des choses. Ils font d'excellents conseillers, de rigoureux experts et de redoutables exécutants.

Mais la théorie juste, le raisonnement précis ne sont rien sans une volonté d'agir, d'entraîner les hommes, de se porter à leur tête. Or le courage est la qualité qui transforme une possibilité en réalité, un raisonnement en action. Dans les cho-

ses importantes, aux moments décisifs, le courage, donc le caractère, l'emporte sur l'intelligence et a le dernier mot. Il fait du conseiller un chef, comme Pompidou, du général un empereur, comme Napoléon, du premier parmi ses pairs le maître de ses pairs, comme Staline. Cette qualité témoigne d'une maîtrise sur sa volonté, Goethe le souligne : « L'homme qui possède et affirme la maîtrise de soi-même accomplit les tâches les plus difficiles et les plus grandes. »

Elle lui permet de braver le ridicule, en osant faire ce que n'oserait pas faire la réflexion pondérée : s'agenouiller pour baiser la terre du camp de concentration, comme le chancelier Brandt, ou proclamer : « Je suis un Berlinoise », comme le président Kennedy. La question du courage est toujours au centre du gouvernement, où les forces amies sont incertaines, les forces hostiles virulentes. Comparée à elle, l'intelligence paraît un handicap bien plus qu'un atout : « Le meneur, observe Le Bon, peut être quelquefois intelligent et instruit ; mais cela lui est généralement plus nuisible qu'utile. En démontrant la complexité des choses, et en permettant d'expliquer et de comprendre, l'intelligence rend indulgent et émousse fortement l'intensité et la violence des convictions nécessaires aux apôtres. Les grands meneurs de tous les âges, ceux de la révolution principalement, ont été fort bornés et exercèrent cependant une grande action ¹⁹². »

C'est là une thèse constante : on n'a jamais trop de caractère, qui est force, mais on peut avoir trop d'intelligence, qui est faiblesse, anémie le courage et dissipe l'aveuglement nécessaire à l'action. Le dicton populaire l'affirme : « Tout comprendre, c'est tout pardonner. » On retrouve l'idée dans Poésie et Vérité de Goethe : « Ce ne sont pas toujours des hommes supérieurs par leur intelligence ou leurs talents (que les maîtres des foules, n.n.) ; rarement ils se recommandent par la bonté de leur cœur ; mais il émane d'eux une force peu commune et ils exercent un pouvoir incroyable sur tous les êtres et même sur les éléments, et qui peut dire jusqu'où peut s'étendre une telle influence ? Toutes les forces unies de la morale ne peuvent rien contre eux ; c'est en vain que la partie la plus lucide de l'humanité cherche à les rendre suspects en les accusant de tromper ou d'être trompés, la masse est attirée par eux. »

On peut reprocher à la psychologie des foules et surtout à Le Bon des remarques hâtives, entachées de préjugées, et, pour tout dire, superficielles. Mais on est

¹⁹² G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 117.

frappé de voir qu'elles trouvent une contrepartie dans les descriptions qu'on a faites, depuis, des deux meneurs les plus exemplaires de notre temps : Staline et Hitler. Comparés aux autres dirigeants du parti communiste russe, les grands orateurs tels Zinoviev et Trotski, les théoriciens brillants comme Boukharine, Staline passe pour une personnalité effacée et une intelligence médiocre. Il avait des connaissances historiques, littéraires et marxistes bien rudimentaires. Ses écrits étaient peu originaux et indigestes, révélant son étroitesse d'esprit, et il manquait de dons polémiques. « Dans un mouvement accoutumé aux débats d'idées les plus intenses, imprégné de romantisme, où seules les grandes actions révolutionnaires et les incursions éclatantes dans le domaine de la théorie marxiste confèrent une aura, voilà a priori un handicap rédhibitoire... ¹⁹³. »

Oui, non seulement cet homme avait ce handicap, mais ses médecins l'avaient même déclaré malade mental : « Les docteurs Pletner et Levine avaient établi le diagnostic de folie, prononçant même le mot de paranoïa ¹⁹⁴. » Khrouchtchev fait état du même diagnostic dans son fameux rapport sur le culte de la personnalité. Il le confirme, et pour cause, puisqu'il a été un de ses proches collaborateurs. Or le brillant de l'intelligence et l'étendue des connaissances ont représenté un handicap, non pas pour Staline qui en manquait, mais pour Trotski qui en était abondamment pourvu, et l'ont rendu hésitant dans les moments cruciaux, enclin aux compromis et aux faux calculs. Un de ses partisans, Yoffe, le lui a avoué dans une lettre, avant de se suicider : « Mais j'ai toujours pensé de vous que vous n'aviez pas assez en vous du caractère de Lénine, inflexible et refusant de céder, pas assez de cette faculté qu'avait Lénine de se tenir seul et de rester seul sur la route qu'il considérait comme la bonne... Vous avez souvent renoncé à votre propre attitude correcte pour arriver à un accord ou à un compromis dont vous surestimiez la valeur. »

On sait quel a été le verdict de l'histoire, lequel des deux hommes est devenu, pour longtemps, le chef à part entière d'un des plus grands pays du monde et du mouvement communiste dans son ensemble. L'indigence intellectuelle, le peu de culture, malgré sa boulimie de livres, du dictateur nazi, ont été décrits par tous ceux qui l'ont approché, entendu et lu. On a peine à comprendre aujourd'hui

¹⁹³ P. ROBRIEUX : « Un tyran et son mythe », *Le Monde*, 22 décembre 1979.

¹⁹⁴ P. ROBRIEUX : article cité.

comment *Mein Kampf*, ce monument d'idées préconçues, ce désert de prose imbuvable, a pu tenter un éditeur et trouver des lecteurs. Or beaucoup de monde le lut, ou du moins l'acheta et en parla. Question de peur, déclare-t-on : c'est vite dit. Mais l'ouvrage dépeint bien le médiocre horizon intellectuel de son auteur que Thomas Mann décrit comme d'un raté « extraordinairement paresseux, pensionnaire à vie d'un refuge de fainéants, quart d'artiste éconduit », d'autres le qualifiant plus sobrement de fou monodéïque. C'est pourtant ce fou que portera au sommet du pouvoir un pays qui abritait les plus hauts esprits, maîtres de la science, de l'art et de la technique du vingtième siècle. Un peuple qui a donné les penseurs les plus influents du socialisme. Quand je dis le peuple, j'inclus les masses ouvrières, même si elles ne lui ont pas fourni le gros de ses troupes ni de ses électeurs. Ces exemples illustrent bien ce que Le Bon écrivait des meneurs : « Ils sont peu clairvoyants et ne pourraient l'être, la clairvoyance conduisant généralement au doute et à l'inaction ¹⁹⁵. »

Inutile de grossir les traits : en la matière, le portrait reste toujours en deçà du modèle. Recruté parmi les gens à part, proie d'une idée fixe, le meneur idéal pour la psychologie des foules va jusqu'au bout de sa « folie ». Il se hisse au sommet en sacrifiant ce qu'un homme pondéré, jouissant pleinement de ses facultés, chérit. Qu'importe une ambition supérieure, s'il ne s'y ajoute la foi d'une croyance ? Mais c'est un grand atout, le sien justement, de concilier ambition et foi. Ensuite l'apanage du meneur est d'avoir plus de ce courage qui mobilise les hommes que de l'intelligence qui désarme les volontés. Sans courage, il n'est jamais rien advenu de grand. Sans lui, jamais une pensée n'est devenue une réalité, aucun homme n'a suscité l'admiration. Dans la réalité, ce portrait se nuance : on n'y rencontre que des cas d'espèce. Mais les ingrédients sont toujours et partout les mêmes.

¹⁹⁵ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 69.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Troisième partie. Foules, femmes et folie.

Chapitre IV

Du prestige

I

[Retour à la table des matières](#)

Les chefs ont une mission à accomplir. Sans eux, les masses, voire l'espèce humaine, ne peuvent rien créer, pas même survivre. Le Bon s'est fait une spécialité et une renommée de cette idée. Il ne faut pas oublier un seul instant que notre auteur n'est pas un savant impartial, un observateur désintéressé. Il sermonne les élites pour leur faire accepter la nécessité d'une autorité franche, avant que la rue ne leur impose un homme fort. Utilisant des arguments frappants, il veut convaincre la bourgeoisie, tout comme Lénine essaie de convaincre les socialistes, à peu près à la même époque, de se doter d'une organisation ayant à sa tête un petit groupe monolithique, car, dit ce dernier, « sans une dizaine » de chefs capables (les esprits capables ne surgissent pas par centaines), éprouvés, professionnellement préparés et instruits par un long apprentissage, parfaitement d'accord entre eux, aucune classe de la société moderne ne peut mener résolument la lutte ¹⁹⁶. »

Mais Le Bon - différence capitale - voit dans l'existence d'un parti, d'un mouvement social, l'oeuvre d'un meneur. Pour lui la foule reconnaît un seul individu et

¹⁹⁶ V.I. LENINE : *Que faire ?* Éd. sociales, Paris 1971, p. 62.

se soumet à son envoûtante personnalité, Robespierre, Napoléon ou Mahomet. Qu'est-ce qui l'attire vers lui ? Quelle est la contremarque qui distingue le meneur d'un homme ordinaire ? Ce ne sont certainement pas les dons de parole, la force physique, l'intelligence, la beauté ou la jeunesse. Beaucoup de chefs sont dépourvus de ces qualités. Oui, malgré un physique disgracieux, une élocution défaillante, une intelligence médiocre, ils dominent et fascinent. Il doit bien y avoir un signe d'élection, un stigmatte particulier qui fait d'un homme le maître des foules.

L'élément qui brille à travers la foi et le courage, le trait indéfinissable mais efficace du meneur se nomme le prestige. Comment le décrire ? Il s'agit d' « une puissance mystérieuse, une sorte d'ensorcellement tout rempli d'admiration et de respect, paralysant les facultés critiques ¹⁹⁷. » L'individu qui le possède exerce un ascendant irrésistible, une emprise naturelle. Un geste ou une parole lui suffisent pour se faire obéir, pour obtenir ce qui, chez d'autres, demanderait une armée sur le pied de guerre, une bureaucratie au grand complet. Gandhi n'a eu qu'à prononcer un bref discours devant une foule surchauffée et armée, forte de millions d'individus, pour l'apaiser et la désarmer.

Ce don est l'avantage essentiel du meneur, et le pouvoir qu'il lui confère sur les hommes apparaît d'essence démoniaque. Cet élément démoniaque, Goethe le voyait « en Napoléon efficace comme, peut-être, à l'époque récente, en nul autre ». Il explique la possession qu'il crée dans son entourage et sa maîtrise des courants d'opinion. Il lui confère le rayonnement : chaque geste transporte ses partisans, chaque parole ensorcelle son auditoire. La foule est mesmétrisée par sa présence, terrorisée et envoûtée à la fois, magnétisée par son regard. Elle se pâme, elle obéit. Comme l'hypnotiseur, le meneur est un maître du regard et un artiste des yeux, instruments de la suggestion. Les yeux de Goethe, disait Heine, étaient « calmes comme ceux d'un dieu. Du reste c'est de toute façon la marque des dieux, que leur regard est ferme et que leurs yeux ne cillent pas avec incertitude ». Ce n'est point par hasard, remarque-t-il encore, que Napoléon et Goethe sont égaux sur ce plan. « Cette dernière qualité, les yeux de Napoléon la possédaient aussi. Ce pourquoi je suis convaincu qu'il était un dieu. »

Le prestige serait, chez le meneur, le pouvoir hypnotique, la faculté de suggestionner la foule : lui dicter sa volonté et lui transmettre ses idées fixes. Il l'amène à

¹⁹⁷ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 118.

faire ce qu'elle ne désirait ni ne pensait faire, s'arrêter ou marcher, détruire ou se battre. Et il opère tout seul, faut-il ajouter, les mains nues, sans aide extérieure visible. Il ne s'appuie sur aucune force de répression physique, ni la sienne ni celle d'un allié. Ainsi de Gaulle devant la rébellion des soldats perdus d'Algérie.

Le Bon lui-même ne cache pas son attirance pour Robespierre qui, par son charme, sa passion, son énergie, et malgré ses piètres dons oratoires, dominait et faisait trembler les assemblées. « Je suppose volontiers chez lui, écrit-il, l'existence d'une sorte de fascination personnelle qui nous échappe aujourd'hui. On peut faire valoir, à l'appui de cette hypothèse, ses succès féminins ¹⁹⁸. » (Toujours l'assimilation au lieu de la raison : Robespierre séduit les femmes, donc il séduit les foules qui sont femmes !)

Mais ce qui provoque son admiration sans mélange, c'est le retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Voici un homme isolé et vaincu, privé, d'alliés et de moyens, qui débarque avec une poignée de fidèles dans un pays où la paix a été restaurée et dont le roi a rallié une bonne partie de la bourgeoisie, de la police et de l'armée. Il lui suffit de se montrer, de se faire voir et entendre pour que chacun lui cède. « Devant son auréole, les canons du roi restèrent silencieux et ses armées s'évanouirent ¹⁹⁹. »

On reconnaît l'écho de l'admirable description de ce retour par Chateaubriand, la population stupéfaite, la police éclipsée, le vide autour de son ombre gigantesque. « Ses ennemis fascinés le cherchent et ne le voient pas ; il se cache dans sa gloire, comme le lion du Sahara se cache dans les rayons du soleil pour se dérober aux regards des chasseurs éblouis. Enveloppés dans une trombe ardente, les fantômes sanglants d'Arcole, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, d'Eylau, de la Moskowa, de Lutzen, de Bautzen lui font cortège avec un million de morts. Du sein de cette colonne de feu et de nuée, sortent à l'entrée des villes quelques coups de trompette mêlés aux signaux du labarum tricolore : et les portes des villes tombent. Lorsque Napoléon passa le Niémen à la tête de quatre cent mille fantassins et de cent mille chevaux pour faire sauter le palais des tzars à Moscou, il fut moins étonnant que lorsque, rompant son ban, jetant ses fers au visage des rois, il vint seul, de Cannes à Paris, coucher paisiblement aux Tuileries. »

¹⁹⁸ G. LE BON : *La Révolution française*, op. cit., p. 22.

¹⁹⁹ G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 199.

Certains hommes sont donc auréolés de prestige. Ils n'ont pas besoin d'un étalage de force ou d'éloquence pour se faire reconnaître, amener les foules à s'incliner et les suivre. Cette puissance de susciter l'admiration est très répandue, à tous les niveaux de la société, mais on n'ose la reconnaître que dans les cas d'exception.

II

Dans le prestige fusionnent les deux qualités du meneur : sa conviction rayonnante et son courage tenace. Il représente, dans la culture française, ce qui est apparu ensuite dans la pensée allemande, puis américaine, sous le nom de charisme. Les deux termes sont, du point de vue de la signification politique, interchangeables, à une différence près. Pour la psychologie des foules, le prestige est la condition de tout pouvoir, alors que la notion de charisme, envisagée à la lumière de l'histoire, distingue une forme particulière de celui-ci. En d'autres mots, il n'y a pas un pouvoir qui dépend du prestige et un autre qui n'en dépend pas. Tout pouvoir se fonde sur lui : quand un meneur a épuisé son prestige, il ne lui reste plus que la seule violence brute du conquérant.

Distinguons cependant deux catégories marquantes suivant l'origine : un prestige de fonction et un prestige de personnes. En appartenant à une famille ou à une classe donnée, en passant certains examens, en obtenant certains titres, professeur, docteur, baron, etc., on reçoit une parcelle du prestige que la tradition leur attache, même si l'on n'a aucune valeur personnelle, aucun talent propre. Le directeur d'entreprise à son bureau, l'hôtesse en uniforme coquet, le magistrat à la robe chamarrée, l'officier à la poitrine couverte de décorations sont immédiatement distingués du commun et commandent le respect.

Le prestige des personnes, en revanche, est indépendant de tout signe extérieur d'autorité ou de place. Il émane entièrement de la personne qui, dès sa première parole, dès son premier geste, ou par son apparence même, charme, captive, suggestionne : « Fait affectif, suggestion, impression produite, sorte de sympathie inspirée aux autres, écrit le général de Gaulle, le prestige dépend, d'abord, d'un don élémentaire, d'une aptitude naturelle qui échappent à l'analyse. Le fait est que

certaines hommes répandent, pour ainsi dire de naissance, un fluide d'autorité dont on ne peut discerner au juste en quoi il consiste et dont même on s'étonne parfois tout en subissant ses effets. Il en va de cette matière comme de l'amour, qui ne s'explique point sans l'action d'un inexplicable charme ²⁰⁰. »

L'importance respective de ces deux catégories de prestige évolue. Dans les sociétés stables et fortement hiérarchisées par rangs, titres, etc. du passé, le prestige de fonction dominait. Tout le monde s'inclinait, au sens propre, devant un patronyme à particule, un grade d'armée et d'Église, une décoration et un uniforme. Ceci a changé dans nos sociétés en évolution et en déséquilibre permanents. Le seul prestige qui compte pour agir sur les masses est celui de la personne. Après les psychologues des foules, le général de Gaulle, que je cite encore, en note la nouveauté : « Bien mieux, écrit-il, ces bases, voici qu'on les discerne : c'est la valeur individuelle et l'ascendant de quelques-uns. Tout ce que les masses, naguère, accordaient de crédit à la fonction ou à la naissance, elles le reportent à présent sur ceux-là seulement qui ont su s'imposer. Quel prince légitime fut jamais obéi comme. Tel dictateur sorti de rien, sinon de son audace ? ²⁰¹. »

Dans une société de masse, peut-on conclure, le prestige du meneur est presque l'unique atout du pouvoir, le seul levier dont il dispose pour agir sur les foules. C'est par le prestige qu'il réussit à les soulever, à les ébranler, à leur inspirer du fanatisme, sinon à leur imposer une discipline. Otez le prestige, et il ne reste plus que la possibilité de les gouverner par la police ou l'administration, par les armes ou l'ordinateur. Au lieu de l'or du prestige, le sang ou la grisaille. En tout cas, l'impuissance promue principe de gouvernement est caractéristique de nombre de régimes forts qui couvrent aujourd'hui la surface de la planète.

²⁰⁰ C. DE GAULLE : *Le Fil de l'épée*, op. cit., p. 66.

²⁰¹ Idem, p. 65.

III

Le prestige repose sur un don. On peut y voir une faculté que certains individus auraient reçue en partage, comme d'autres celle de peindre, de chanter ou de jardiner. Mais un don n'est pas un héritage que l'on dépense à son gré. Il faut le travailler, le discipliner, l'exploiter jusqu'à ce qu'il devienne un véritable talent, socialement utile et utilisable. Le même auteur poursuit : « S'il entre dans le prestige une part qui ne s'acquiert pas, qui vient du fond de l'être et varie avec chacun, on ne laisse pas d'y discerner certains éléments constants et nécessaires. On peut s'assurer de ceux-là ou, du moins, les développer. Au chef, comme à l'artiste, il faut le don façonné par le métier ²⁰². »

Ce métier comporte quelques règles simples. Maintien du corps, style précis et impératif de la parole, simplicité de jugement et rapidité de décision, voilà les principales composantes de la discipline des chefs. S'agissant des foules, il faut ajouter la faculté de capter et de communiquer l'émotion, la séduction des manières, le don de la formule qui porte, le goût de la mise en scène théâtrale, tous destinés à enflammer les imaginations. Appliquées avec discernement, ces règles suscitent l'imitation, exaltent l'admiration sans laquelle il n'y a pas de commandement et surtout pas d'obéissance.

En outre, le prestige ainsi compris opère seulement si le meneur, tels le magicien et l'hypnotiseur, sait préserver une certaine distance, s'entourer d'un manteau de mystère, et fait de son attitude même un facteur de réussite. L'écart qui le sépare de la foule éveille en elle un sentiment de respect, de retenue soumise, et élève le meneur sur un piédestal, interdisant l'examen ou le jugement. Même quand il représente un pouvoir socialiste, il veille à éviter toute familiarité : « Tito, écrit un ancien compagnon du chef du parti communiste yougoslave, protégeait avec soin sa réputation. Il gardait à distance ses camarades les plus proches, même dans l'exaltation qu'entraîne la proximité de la mort ou de la victoire au cours de la guerre ²⁰³. »

²⁰² C. DE GAULLE : *Le Fil de l'épée*, op. cit., p. 67.

²⁰³ M. DJILAS : « Le Sens du danger », *Le Monde*, 6 mai 1980.

On comprend que ce souci de se tenir éloigné de ses proches correspond, chez le meneur issu de la foule, à la volonté de rompre avec son passé. En se séparant de ses compagnons, il transforme une relation de réciprocité en relation de domination, un rapport d'égalité en rapport d'inégalité. Devenu le maître, Napoléon ou Staline ne connaît plus d'ami, il n'y a que des subordonnés ou des rivaux. Le fossé infranchissable qu'il creuse lui sert à marquer le changement. Sinon, il ne serait plus libre de sa décision, ni ne pourrait commander à discrétion. « J'avais été dans l'obligation, confia un jour Napoléon à son biographe Las Cases, de me créer une auréole de crainte ; autrement, surgi comme je l'avais fait de la multitude, un grand nombre m'eussent mangé dans la main ou frappé sur l'épaule. »

La solitude de l'homme au pouvoir découle, à n'en pas douter, de cette rupture et de ce refus de réciprocité, dans un monde où il n'y a plus d'égaux. Au sommet de la pyramide, il n'y a place que pour un seul. Elle lui est aussi nécessaire pour rehausser son prestige, créer autour de lui une atmosphère de mystère qui entretient toutes les illusions. Ainsi les masses peuvent le parer de toutes les qualités voulues. Flatter le goût de l'énigme, maintenir la curiosité en haleine à propos de ses volontés est une obligation pour le meneur, surtout aux moments décisifs. Charles de Gaulle l'érige en principe : « Le prestige ne peut aller sans mystère, car on révère peu ce que l'on connaît trop bien ²⁰⁴. » Plus vulgairement : il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre.

Le rideau du mystère qui le dissimule est toujours peint de quelques représentations, comme le rideau baissé d'un théâtre avec ses masques et scènes dramatiques. Ces représentations le montrent sous un jour flatteur. Son physique, sa personne, sa vie sont protégés par l'écran d'une ignorance savamment orchestrée de ses préférences, de ses occupations effectives, de ses sentiments, de ses maladies - Wilson, hôte de la folie, et Pompidou, hôte de la mort, ont néanmoins continué à diriger, l'un les Etats-Unis, l'autre la France - en un mot, d'une méconnaissance totale de l'homme réel. Par leur cohérence et leur force d'illusion, les images ainsi propagées nourrissent la crainte, coupent le cou à toute discussion. C'est la condition même du prestige. Car « le prestige discuté n'est déjà plus un prestige. Les

²⁰⁴ C. DE GAULLE : *Le Fil de l'épée*, op. cit., p. 67.

dieux et les hommes ayant su garder longtemps leur prestige n'ont jamais toléré la discussion ²⁰⁵. »

C'est bien là l'utilité de ces représentations. Les maîtres des foules s'en servent pour détourner celles-ci de la réalité, créer l'impression qu'ils ont, eux, tout ce dont la masse est privée. Le mystère dans lequel baignent leurs actes et leurs décisions les tient au-dessus du commun. Ce qui leur permet de calculer les surprises et de ménager les illusions à produire, jusque dans la mise en scène de leur fin. La foi de la foule couve ce mystère, embellit l'image qu'elle veut se faire. Hypnotisée par l'illusion, elle résiste à l'empiètement du réel. Masses et meneurs, complices de tous les instants, édifient ensemble un monde d'apparences, le saint des saints de leur croyance commune. Le besoin d'espérance fait le reste. « Le propre du prestige, déclare Le Bon, est d'empêcher de voir les choses telles qu'elles sont et de paralyser les jugements. Les foules toujours, les individus le plus souvent, ont besoin d'opinions toutes faites ²⁰⁶. »

Autant dire que le prestige est, par essence, une qualité d'illusion partagée. Nous y sommes pris comme dans celle du magicien. Convaincus qu'il use d'un truc, nous croyons cependant à sa magie et nous nous laissons subjugué.

Ajoutons ceci : les seuls meneurs qui gardent leur prestige intact et que les foules en viennent à admirer sans restriction sont les meneurs morts. Vivants, elles les vénèrent et les exècrent, les aiment et les haïssent. Elles vénèrent les meneurs parce qu'ils ont le courage de les diriger, elles les exècrent parce qu'elles se laissent diriger par eux. Mais aux morts on voue un culte sans bornes, car ils ne font qu'un avec l'idée et l'illusion collectives. Ce sont des dieux. C'est pourquoi les meneurs sont encore plus dangereux morts que vivants, car on ne peut gouverner indéfiniment dans leur ombre, ni démanteler leur légende, se diviniser, sans blesser les foules elles-mêmes ²⁰⁷. Mais j'espère apporter plus loin quelque clarté sur ces questions complexes. Je conclurai en citant une pensée qui, à un siècle de distance, garde sa validité. Fruste peut-être, elle est difficilement contestable. « Aujourd'hui la plupart des grands conquérants d'âmes ne possèdent plus d'autels,

²⁰⁵ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 82.

²⁰⁶ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 82.

²⁰⁷ On observe combien la question de dé-diviniser Mao est au coeur du système politique chinois aujourd'hui, comme celle de dé-diviniser Staline a été naguère au coeur du système soviétique.

mais ils ont des statues ou des images et le culte qu'on leur rend n'est pas notablement différent de celui de jadis. On n'arrive à comprendre un peu de philosophie de l'histoire qu'après avoir bien pénétré ce point fondamental de la psychologie des foules : il faut être un dieu pour elles ou ne rien être ²⁰⁸. »

IV

Mais le prestige des personnes, tout entier individuel, souffre d'une infériorité grave par rapport au prestige des fonctions : il lui manque la légitimité. Ce dernier vient avec l'hérédité, la fortune, l'élection, il ne dépend pas des individus. Le premier s'acquiert à la force du poignet, il y faut un don. Il dure tant que dure l'efficacité de ce don, et dépend de la faveur des masses. A chaque instant, il peut être révoqué. Le président de la République ou le roi, un général ou un professeur exercent un pouvoir reconnu par certaines règles et inamovible. Moïse ou Napoléon, un chef d'armée, tel Trotski ou un chef d'école, tel Freud, sont chefs aussi longtemps que, par leur génie, ils savent galvaniser leurs troupes ou leurs disciples. La seule chose qui sauve le prestige du meneur et confirme ses fidèles dans leur dévotion est le succès, preuve tangible que son pouvoir agit et reste aussi efficace qu'aux premiers jours. Moïse a besoin des tables de la loi, Jésus-Christ des miracles, Napoléon de ses guerres victorieuses pour garder un ascendant chèrement acquis et gonfler les foules de confiance.

Ce dernier s'en est expliqué dans le Mémorial : « Situé ainsi que je l'étais, sans autorité héréditaire de l'antique tradition, privé du prestige de ce qu'ils appellent la légitimité, je ne devais pas permettre l'occasion d'entrer en lice avec moi, je devais être tranchant, impérieux, décisif. » À la différence de l'héritier légitime, l'homme porté au pouvoir par la faveur des masses est, du point de vue de l'autorité, un usurpateur et ressenti comme tel. Aussi s'efforce-t-il d'effacer cette fâcheuse image, soit en exterminant tous les représentants du pouvoir légitime, - et l'histoire

²⁰⁸ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p, 40. Je m'empresse d'ajouter que tout ce qui vient d'être dit au sujet des meneurs politiques est aussi vrai des « meneurs » ou « vedettes » du domaine artistique, sportif, littéraire, philosophique, cinématographique, etc. Même la science y échappe difficilement, encore qu'elle se prémunisse mieux.

mondiale est pleine de guerres « de succession » - soit en se donnant tous les dehors, toutes les marques de la légitimité : cour royale ou partisans, drapeaux ou insignes. C'est probablement afin de légitimer son autorité que l'homme du 18 juin 1940 a gardé toute sa vie le titre de général de Gaulle, voulant montrer que la patrie l'avait appelé à l'heure du danger. Et sans doute pour les mêmes raisons, Tito qui s'est élevé dans des conditions similaires, préservait les apparences et les rituels qui rappelaient les anciennes traditions des empereurs austro-hongrois, des rois serbes et conservait scrupuleusement tout ce qui avait appartenu à la couronne en enrichissant son fonds.

Un tel meneur accède au pouvoir sans obligation dynastique, sans dette envers quiconque, et nul ne peut dire : « Tu es qui tu es, de par tes ancêtres et ta fortune. » C'est un *self made leader*, non pas un chaînon dans une lignée, et Charles de Gaulle a eu le mot définitif : « Je n'ai ni prédécesseur ni successeur. » Ceci lui donne un pouvoir extraordinaire, quasi illimité. Mais un usurpateur peut facilement chasser un autre usurpateur. D'où son extrême faiblesse, l'obligation de fasciner constamment la foule, de prouver par des miracles ou des victoires qu'il possède bien ce don pour lequel elle l'a élu et que son prestige est intact - de même qu'un athlète s'astreint à améliorer son propre record. Napoléon en fait l'aveu répété : « S'il fut un défaut dans ma personne et dans mon élévation, c'était d'avoir surgi tout à coup de la foule. Je sentais mon isolement. Aussi je jetais de tous les côtés des ancres de salut au fond de la mer. » Mais ses ancres ne trouvaient un sol que sur le terrain de ses victoires.

Si, le 20 janvier 1800, un message était arrivé à Paris du champ de bataille de Marengo, annonçant que Bonaparte était battu et l'armée française en pleine déroute, chacun aurait alors jugé impossible de conserver comme premier consul un général vaincu, et on lui aurait cherché sur-le-champ un successeur. Plus récemment, l'insuccès relatif du référendum organisé après la révolte étudiante de mai 1968 a obligé moralement le général de Gaulle à une retraite prématurée.

Ne pouvant s'appuyer sur la loi de succession, le prestige du leader des foules repose donc sur la loi du succès. Son autorité ne dure que tant que dure sa réussite. Que ses prévisions ou ses actions échouent, et son autorité décline aussitôt, n'ayant pas d'autre soutien ni d'autre justification. Le meneur est condamné, comme le matador sur les arènes ensoleillées d'Espagne, à vaincre ou à disparaître.

Tout se passe comme si le don mystérieux qu'il a reçu était épuisé, avait perdu son pouvoir magique : « Le prestige, écrit Le Bon, disparaît toujours avec l'insuccès. Le héros que la foule acclamait la veille est conspué par elle le lendemain si le sort l'a frappé. La réaction sera même d'autant plus vive que le prestige aura été plus grand. La multitude considère alors le héros tombé comme un égal, et se venge de s'être inclinée devant une supériorité qu'elle ne reconnaît plus. Robespierre, faisant couper le cou à ses collègues et à un grand nombre de ses contemporains, possédait un immense prestige. Un déplacement de quelques voix le lui fit perdre immédiatement, et la foule le suivit à la guillotine avec autant d'imprécations qu'elle accompagnait la veille ses victimes. C'est toujours avec fureur que les croyants brisent les statues de leurs anciens dieux. ²⁰⁹.

L'exception est devenue la règle. Même élu et plébiscité, à l'âge des foules, un meneur est par définition un usurpateur. Ce fait détermine la nature de son prestige et de son pouvoir, les qualités de son type composite qui nous est maintenant familier. Rappelons les ingrédients qui composent sa formule : les facultés de l'hypnotiseur, le modèle du prophète et de l'empereur – à l'envers Robespierre, à l'endroit Napoléon - et créent cette admiration des foules dont tout dépend. Qu'on se rassure cependant : l'existence d'un type ne suppose pas des meneurs identiques, ni des régimes politiques similaires. Il n'est pas non plus indifférent de vivre dans un pays gouverné par un Mussolini ou par un de Gaulle, un Salazar ou un Roosevelt, un Pol Pot ou un Fidel Castro. Mais la diversité des espèces ne les empêche pas d'appartenir au même genre.

²⁰⁹ G. I.E BON : *La Psychologie des foules..* op. cit., p. 137.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Troisième partie. Foules, femmes et folie.

Chapitre V

Les stratégies de la propagande et de la suggestion collective

I

[Retour à la table des matières](#)

C'est une théorie des meneurs et des masses, donc de la politique dans son ensemble, conforme à la psychologie des foules, que nous sommes en train de dégager. Les analyses précédentes nous font déjà pressentir le rôle capital de la suggestion collective, ou de la propagande, en tant que forme d'action des premiers sur les seconds. Son rôle va bien au-delà d'un simple moyen de communication ou de persuasion de la majorité d'en bas par la minorité d'en haut. Programmes ou idées d'un homme ou d'un parti sont déterminés par les conditions extérieures de l'économie, de l'histoire, et par les intérêts d'une classe, d'une nation. En revanche, la méthode utilisée pour les faire passer dans les actes et les transformer en croyances de tous exprime la nature des rapports entre meneurs et foules. Elle est seule décisive.

Le prestige, le levier de ces rapports, suppose une politique de prestige. Comment le meneur doit-il s'y prendre pour la mettre en avant et assurer son as-

pendant sur les masses ? Deux voies lui sont d'emblée interdites : la force et la raison.

La force assure une mainmise physique, une répression des forces opposées. Elle garantit la soumission extérieure faite de crainte. Mais les coeurs ne sont pas touchés, les esprits restent intacts et ne consentent que du bout des lèvres. Les masses n'apportent pas au meneur cet attachement intime, cette vénération sans laquelle il ne peut les entraîner et n'est qu'un tyran détesté.

Alors peut-il essayer de les convaincre par des raisonnements plausibles, une discussion, des preuves incontestables ? Les masses sont insensibles à la raison, et toute discussion ruine la confiance en l'autorité du chef. Elles ne cherchent pas à connaître la vérité - heureusement pour lui, puisque son prestige est fait de secret et d'illusion. Seuls des théoriciens ignorant la psychologie des foules, pense Le Bon, s'imaginent que la raison change les hommes et gouverne le monde. Elle prépare bien les idées qui le transformeront plus tard ; dans l'immédiat, au jour le jour, son action demeure négligeable.

Si la force est exclue et la raison inefficace, il reste au vrai meneur une troisième voie : la séduction. « L'orateur vulgaire, le politicien craintif, ne savent que flatter servilement la multitude et accepter aveuglément sa volonté. Le véritable manieur d'hommes commence d'abord par séduire, et l'être séduit, foule ou femme, n'a plus qu'une opinion, celle du séducteur, qu'une volonté, la sienne ²¹⁰. »

Le prestige séduit, le meneur est un séducteur : ces quelques mots résument sa politique obligée envers les foules. C'est le fondement même de l'action du magnétiseur ou de l'hypnotiseur qui aménage le cadre où il reçoit ses patients, met en scène le rituel de la séance, dirige le contact physique, joue du regard et prononce les formules, de manière à favoriser l'attachement à sa personne, avec pour contrepartie l'abandon de la volonté et de la conscience. Dès que le charme opère, l'individu souffrant se transforme en somnambule. La guérison, si elle a lieu, passe par cet attachement et cet abandon, l'illusion amoureuse qu'ils produisent souvent.

Comme l'hypnotiseur, le meneur a pour méthode d'aménager les apparences, de façon à substituer le vraisemblable au vrai. Il tient la foule à distance, il la dé-

²¹⁰ G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 137.

tourne de la réalité pour lui présenter une réalité meilleure, plus belle, conforme à ses espoirs. Son talent consiste à transformer les événements, les buts collectifs en images qui frappent et exaltent. Avec lui, le banal devient exceptionnel. Et il y songe à chaque instant. Un Napoléon ou un César, au milieu du tumulte des champs de bataille, pensent toujours au spectacle qu'ils représentent, aux formules capables de le fixer dans l'esprit de tous. Le fameux « Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent » donne à la présence des armées françaises en Égypte une mission d'éternité.

Le philosophe grec Gorgias enseignait que, par la logique de la séduction (son étude en politique reste à faire !) la parole devient « un puissant souverain qui, avec un corps minuscule et entièrement invisible, mène à bien des oeuvres profondément divines ». Mots historiques, formules à l'emporte-pièce, actes exemplaires ont certes une réalité propre. Mais ils ont été conçus et calculés avec précision, mis en scène en faisant appel au trompe-l'oeil, afin d'enflammer les croyances - par exemple le « Vive le Québec libre ! » terminant le discours du général de Gaulle aux Canadiens français - et d'enchaîner la fidélité des masses.

La séduction du meneur, comme toute séduction, ne cherche pas à se cacher. Elle se montre ouvertement et use des artifices dont elle dispose au vu et au su de tous. L'illusion est alors si complète qu'elle acquiert la force de la réalité. On l'admire quand elle réussit, à l'instar de l'oeuvre d'un artiste - mais pour peu qu'elle échoue, on se sent bafoué. Malheur à qui déchire le voile bien tissé des illusions collectives, il risque fort de voir la colère des masses se tourner contre lui, épargnant le séducteur. Plus d'un homme politique, de Brutus à Mendès-France, en a fait l'amère expérience, qu'il a payée de sa disgrâce.

Séduire, c'est transporter la foule d'un univers de raison dans un univers d'imagination, où la toute-puissance des idées et des paroles éveille des souvenirs en cascade, inspire des sentiments forts. Vous serez peut-être déçu ou inquiet de savoir que les meneurs soulèvent les masses rien qu'en usant de leurres et de parades qui changent en contrefaçon toute relation sociale véritable. Mais Le Bon ne s'attarde pas à gémir sur la nature humaine. Le médecin du pouvoir en fait l'anatomie et en décrit la physiologie. Les lois découvertes, il s'y soumet comme l'ingénieur à celles de la matière physique, Ce sentiment domine les lois des foules. Elles appellent l'illusion, et l'action du meneur passe par l'illusion qui s'avère plus nécessaire que la raison. « La logique rationnelle, écrit-il, régit le domaine du

conscient où se fabriquent les interprétations de nos actes. Avec la logique des sentiments se bâtissent nos croyances, c'est-à-dire les facteurs de la conduite des individus et des peuples ²¹¹. »

N'en déduisez pas que les meneurs sont des fourbes, des hypocrites, des simulateurs - ils ne le sont pas plus que ne le sont les hypnotiseurs. Mais, en proie à une idée fixe, ils sont prêts à lui donner et à prendre eux-mêmes toutes les apparences capables d'assurer son triomphe. D'où leur air étrange de sincérité et de feinte à la fois qui faisait dire à Talleyrand parlant de Napoléon : « Ce diable d'homme se moque de tous ; il nous mime ses passions et les a. »

Il faut qu'un chef soit spontané, à l'égal d'un acteur. Il sort de sa pensée pour mieux entrer dans celle du public. Il s'émeut avec la foule, afin de la persuader plus sûrement. En la séduisant, il se séduit lui-même. Il vibre à l'unisson des masses, ranime leurs souvenirs, illumine leurs idéaux, ressent ce qu'elles ressentent, avant de les retourner et de tenter de les amener à ses vues. « J'irai plus loin, peut-être, avoue Le Bon, que la science positive ne le permet en disant que les âmes inconscientes du charmeur et du charmé, du meneur et du mené, se pénètrent par un mécanisme mystérieux ²¹². » Ce mécanisme est celui d'identification. La psychologie des foules le découvrira plus tard, mais à partir du même fait.

II

J'en arrive aux stratégies de la propagande. Elles sont destinées à convertir les individus en une foule et à les entraîner vers une action précise. Les procédés des meneurs (ou des partis !) sont spécifiques à chaque cas, puisque les effets recherchés sont concrets et particuliers. Mais ils font appel à trois stratégies principales : la représentation, le cérémonial et la persuasion. La première manœuvre l'espace, la seconde le temps, la troisième la parole. Considérons-les successivement.

Pour se réunir et agir, les foules ont besoin d'espace. La mise en représentation donne à cet espace un relief et une forme. Des lieux sont créés afin d'accueillir les

²¹¹ G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 21.

²¹² G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 139.

masses - cathédrales, stades - et exercer sur elles les effets désirés. Une plage est découpée, les individus s'évadent ensemble de la vie quotidienne et se retrouvent unis par leur patrimoine commun d'espoirs ou de croyances. Chacun, soudé aux autres, s'y éprouve plus puissant et plus assuré, renforcé par la masse. La mise en représentation de l'espace des stades, des avenues, des esplanades, convient aux masses ouvertes, déroulées en cortège comme un tapis humain, déployées comme un parterre. Palais, cathédrales ou théâtres se prêtent mieux aux masses fermées, repliées sur elles-mêmes. Et l'on sait que des places ont été aménagées et des édifices bâtis à dessein pour recevoir des multitudes, favoriser des cérémonies grandioses, c'est-à-dire permettre à la foule de se célébrer en se rassemblant autour de son chef. Les monuments, en particulier ceux du fascisme, sous prétexte de commémorer une bataille glorieuse, une victoire du peuple, sont un hommage rendu au meneur. Nous n'avons pas besoin d'aller loin pour voir comment l'architecture de l'Étoile à Paris perpétue le souvenir de Napoléon.

D'autres sont de véritables théâtres politiques et historiques. Selon les témoins, la Place Rouge à Moscou est un des plus impressionnants et des plus élaborés. Située au centre de la ville, le Kremlin la délimite d'un côté - cet ancien cœur religieux où étaient couronnés les tsars est devenu la cité du pouvoir soviétique, désigné par l'Étoile rouge. Lénine, dans son mausolée de marbre gardé par des soldats, lui donne le caractère solennel d'une présence de la Révolution, figée pour l'éternité. Dans les niches de la muraille reposent les morts illustres qui protègent la place et font cortège aux vivants, unissent la masse du dehors à la hiérarchie suprême enfermée au-dedans. Dans cet espace se montre en raccourci toute l'histoire, et aussi toute une conception de l'assemblée du peuple.

Ces lieux animés à certaines heures, surtout le soir, créent un état psychologique de communion et d'attente d'un homme. On y sent passer le frisson de l'exceptionnel, et chacun est avide de participer. Lorsqu'il se produit, le grandiose rétablit l'ordre des choses, car le chef est en haut et la foule en bas ; l'un seul, mais visible à tous, l'autre légion, mais invisible malgré le nombre. Le premier a un nom, crié par toutes les bouches, la seconde reste anonyme. La foule se cache dans sa présence nombreuse, le meneur exhibe sa solitude. Avant même l'arrivée du chef, avant que le premier mot soit tombé, chacun se sent brassé dans la pâte du nombre, et l'attention de tous est focalisée sur un point précis, encore vacant mais déjà désigné par l'image de celui qui va l'occuper.

III

Par le cérémonial, la réunion se transforme en messe hypnotique au cours de laquelle le meneur use de tout son prestige. Les divers éléments s'y combinent en une véritable fête des symboles : drapeaux, allégories, images, chants célèbrent la rencontre du meneur et de la foule, l'attachement qu'elle ressent pour lui et pour l'idée (nation, armée, socialisme, etc.) qu'il incarne. Chacun des symboles et l'ordre de leur entrée en scène ont pour but de revivifier les émotions, de charger l'atmosphère, comme on dit. Ils portent la fusion collective à son paroxysme. La participation de chacun est requise, qu'il s'agisse de défiler, de chanter, de crier des slogans. C'est une condition du passage à l'action.

D'autre part, manifestations, défilés militaires, démonstrations ou congrès politiques, qui précèdent toute mobilisation des foules, nous montrent que, sans symboles à respecter ou à détruire, il n'y a pas de masses vivantes, et même pas de masses du tout. On l'observe au cours de soulèvements révolutionnaires : les masses y voient l'occasion de tuer le prince, après l'avoir brûlé en effigie, symbole et dépositaire de la domination. Ou bien elles prennent d'assaut les banques, les temples de l'argent, les commissariats de police, hauts lieux de la répression, et ainsi de suite. Les portes des prisons sont enfoncées, comme volèrent en éclats celles de la Bastille, symbole de l'arbitraire royal qui y enfermait quelqu'un à vie, sur simple lettre de cachet.

Ces actes peuvent paraître inutiles ou absurdes. Et l'on ne se prive pas alors de fustiger la bêtise de la foule. Peut-être est-il toujours inutile et absurde de s'attaquer à un symbole, alors que le pouvoir réel est ailleurs. Mais leur utilité suprême réside en ceci : par ces actes, la masse elle-même se reconnaît et s'engage devant son meneur. Quant à lui, aussi irrationnels qu'il les juge, il est bien forcé d'en assumer la direction s'il veut garder son autorité et maîtriser l'événement. « Ce n'est pas du rationnel, avertit Le Bon, mais de l'irrationnel que les grands événements sont nés. Le rationnel crée la science, l'irrationnel conduit l'Histoire ²¹³. »

²¹³ G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 141.

Le déroulement du cérémonial ponctue l'entrée des cellules individuelles dans la masse, la mise en route des grands automatismes psychiques et leur fonctionnement à l'unisson. De même que l'objet brillant de l'hypnotiseur assure la transition de l'état de veille à l'état de sommeil, de même la fête des symboles prépare les individus à leur nouvelle identité. Le rôle capital revient ensuite à la musique qui les plonge dans un état hypnotique. Elle entretient la transe « un peu comme un courant électrique entretient la vibration d'un diapason à condition d'être accordé sur la même fréquence que lui. Mais ici l'accord n'est pas seulement physique, il n'existe pas seulement au niveau moteur. Il est autant et plus encore d'ordre psychologique, car il consiste à mettre en phase, pour ainsi dire, l'individu qui vit son identité transitoire et le groupe qui la lui reconnaît ou qui la lui impose. ²¹⁴ »

Simultanément se déploie la chorégraphie des masses : entrée sur les lieux prévus d'un groupe après l'autre, ayant chacun sa personnalité, ses signes distinctifs, Elle se déroule comme, par exemple, au Premier Mai à la Bastille où chaque rayon humain converge vers la tribune située du côté de la place qui les enclôt tous dans un réseau de souvenirs communs.

La chorégraphie des masses, accompagnée de la musique qui salue la venue de chaque groupe (délégation d'une ville, syndicat, parti, personnage) suit un crescendo. Au sommet est l'apparition du meneur qui les représente tous. Elle couronne la cérémonie de même que les différents numéros du music-hall échauffent le public et le mettent en condition d'acclamer la vedette pour laquelle il s'est dérangé, d'être son public. Cette élévation progressive de la « température » psychique affaiblit parallèlement le contrôle conscient, le sens critique, et fait émerger graduellement la pensée automatique, les forces inconscientes. La foule est prête à croire aux paroles qu'elle entendra, à s'engager dans l'action que le meneur exigera d'elle. C'est le moment essentiel de la suggestion, donc de la séduction. L'individu a rompu ses amarres avec la société du dehors et a pour seule société la masse présente. Tout le monde communie dans des sentiments simples et forts, se trouve plongé dans un de ces états que décrit Stendhal : « Il y eut un Te Deum, des flots d'encens, des décharges infinies de mousqueterie et d'artillerie ; les paysans

²¹⁴ G. ROUGET : *La Musique et la Transe*, Gallimard, Paris, 1980, p. 441.

étaient ivres de bonheur et de piété. Une telle journée défait l'ouvrage de cent numéros des journaux jacobins ²¹⁵. »

Ces cérémonies sont de véritables messes dont le meneur est à la fois l'officiant et le dieu, conçues non sur le principe religieux mais sur le principe hypnotique. L'écart n'est pas si grand pour un esprit sceptique. Ce sont bien les séances d'hypnose collective telles que les avait rêvées Le Bon. De la propagande totalitaire, le philosophe allemand Adorno a écrit que « sa mise en scène préparée est celle du chef visible s'adressant aux masses ; elle est bâtie sur le modèle de la relation de l'hypnotiseur et de son médium ²¹⁶. »

IV

Une fois le décor planté, la masse rameutée et plongée dans une hypnose collective, la personne du meneur focalise l'attention de tous. Son regard les tient sous la fascination, attrait et peur mêlés, dont les anciens créditaient les yeux des demi-dieux, de certains animaux, serpent ou basilic, de monstres telle la Gorgone. Subjuguée, la masse est encore plus réceptive à la parole, qui devient le véhicule principal de la séduction. Tout dépend de l'intention du meneur : il peut renvoyer à la masse ses désirs, dicter une solution claire aux problèmes complexes, et, acte suprême, créer l'impression, en parlant à tous, qu'il s'adresse confidentiellement à chacun. Dans le verbe, Le Bon voit le levier de tout pouvoir. « Les mots et les formules, écrit-il, sont de grands générateurs d'opinions et de croyances. Puissances redoutables, ils ont fait périr plus d'hommes que les canons ²¹⁷. »

Et, le croirait-on ? son disciple Hitler le suit, qui écrit dans *Mein Kampf* : « La force qui a mis en branle les grandes avalanches historiques dans le domaine politique ou religieux fut seulement de temps immémorial la puissance magique de la parole parlée. La grande masse d'un peuple se soumet toujours à la puissance de

²¹⁵ STENDHAL : *Le Rouge et le Noir*, Ed. Pléiade, T. I, p. 317.

²¹⁶ T.W. ADORNO : Freudian Theory and the Pattern of Fascist Propaganda, in G. ROHEIM (Ed.) : *Psychoanalysis and the Social Sciences*, T. III, New York, 1951, p. 28.

²¹⁷ G. LE BON : *L'Opinion et les Croyances*, op. cit., p. 232.

la parole. » Ce qu'il a prouvé en mainte occasion, tout comme son antitype, Gandhi, usant de la parole comme du moyen le plus efficace pour ramener la paix dans les esprits et combattre la violence.

Qu'est-ce qui change une parole ordinaire en parole séductrice ? A coup sûr, le prestige de celui qui la prononce, face à la foule. L'efficacité des mots dépend des images évoquées, précises, impérieuses. « Les multitudes, écrit Le Bon, ne sont jamais impressionnées par la logique d'un discours, mais bien par les images sentimentales que certains mots et associations de mots font naître ²¹⁸. » « On les prononce avec recueillement devant les foules ; et aussitôt les visages deviennent respectueux, les fronts s'inclinent. Beaucoup les considèrent comme des forces de la nature, des puissances naturelles ²¹⁹.

Il suffit de penser à certains slogans : « La liberté ou la mort », « Vive la France », aux puissances magiques que les primitifs associent à des formules ou à des noms. Tous ont le pouvoir mobilisateur des images, des souvenirs. La psychologie des foules voue au langage une confiance illimitée pareille à celle que le chrétien voue au verbe divin. Par un usage approprié, elle en a la conviction, on peut persuader les hommes de ce que l'on croit soi-même et leur faire faire ce que l'on veut. La grammaire de la persuasion repose sur l'affirmation et la répétition, ses deux règles souveraines.

La première condition de toute propagande est l'affirmation claire et sans réplique d'une position unilatérale, d'une idée dominante. Le contenu d'information peut être léger. Et l'on pourrait même dire qu'un discours public n'a pas besoin de contenir rien que les auditeurs ne sachent d'avance. Puisqu'il existe une sorte de complicité, voire une identité entre la foule et le meneur, qui les met tous les deux sur le même plan, celui-ci ne doit pas chercher à jouer les professeurs, à manifester une supériorité de pédagogue.

Dans le fond, en effet, il vaut mieux ne pas innover. Au contraire, dans le style du discours ou de la harangue, il faut constamment innover et provoquer la surprise. Les formules doivent être brèves, frappantes, telles le « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu » de Jules César. Et, plus proche de nous : « La France a perdu une

²¹⁸ G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 122.

²¹⁹ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 85.

bataille, mais elle n'a pas perdu la guerre » : par son appel du 18 Juin 1940, de Gaulle a galvanisé les Français livrés au désarroi.

Il faut sans cesse tenir compte de la lassitude des foules, et de l'érosion par l'usage des mots qui prennent une patine à la longue. Ainsi les mots de liberté, égalité, fraternité, ceux de révolution ou d'internationalisme peuvent paraître usés jusqu'à la corde. À l'heure du danger, dans un contexte changé, ils rendent un son neuf. Nous répétons machinalement les paroles de l'hymne national. Mais si l'ennemi est aux frontières, « Aux armes, citoyens ! » retentit comme un appel de clairon et redevient un mot de passe collectif. Avec un minimum de contenu mais une forme impérative, une telle parole peut tout affirmer, sans se soucier ni de logique ni de vérité.

L'affirmation reflète en général une attitude nette. Elle distingue entre le parti pris que l'orateur défend et l'adversaire qu'il attaque. Lorsqu'un homme politique proclame « Les nantis sont au pouvoir », ou « Non à l'attentisme, oui à la lutte », il exprime une attitude de gauche marquée et lance l'anathème contre la droite. En outre, il faut que chaque affirmation succède à d'autres qu'elle confirme et sur lesquelles elle s'appuie. Cette exigence correspond à une tendance de l'esprit, et Bacon, dans le *Novum Organum* la décrivait ainsi « L'intellect humain, une fois qu'une proposition a été énoncée (soit par consensus et croyance générale, soit pour le plaisir qu'elle procure), force toutes les autres à lui ajouter un nouveau soutien et confirmation. »

Plus l'énoncé est concis et décidé, plus une affirmation a de l'autorité, car on y voit une preuve de la conviction et du bon droit de celui qui parle. Goethe l'exigeait de son interlocuteur : « Si je dois écouter l'opinion d'autrui, il faut qu'elle s'exprime sous une forme positive. J'ai assez d'éléments problématiques en moi. » L'assertion requiert le ton bref et impérieux de l'hypnotiseur donnant un ordre à l'hypnotisé, un ordre sans réplique. Elle doit « être brève, énergique et impressionnante ²²⁰. »

Dans un discours, affirmer signifie un refus de discuter, car le pouvoir d'un homme ou d'une idée qui se discute perd toute crédibilité. Cela signifie aussi une demande faite à l'auditoire, à la foule, d'accepter l'idée sans délibérer, de la reprendre telle quelle sans peser le pour et le contre, de répondre oui sans réfléchir.

²²⁰ G. LE BON : *Les Opinions et les Croyances*, op. cit., p. 194.

Voici Goebbels à un meeting, après la défaite de Stalingrad : « Croyez-vous avec le Führer et avec nous à la victoire totale de la nation allemande ?

Réponse de la salle : - Oui.

- Voulez-vous la guerre totale ?

Réponse de la salle : - Oui.

- Voulez-vous que la guerre, si nécessaire, devienne plus totale et radicale que nous ne pouvons l'imaginer aujourd'hui ?

Réponse de la salle : - Oui. »

Ces pseudo-questions sont bien des affirmations. Elles façonnent l'esprit de la foule dans une direction unique. Les pseudo-réponses ne font que réaffirmer ce qu'a dit l'orateur, car l'affirmation la plus forte est la répétition.

La magie des mots et des formules, certifiés, réitérés, opère. Elle se propage par contagion avec la rapidité d'un courant électrique et magnétise les foules. Les mots évoquent des images précises, de sang ou de feu, des souvenirs exaltants ou cuisants de victoires ou de défaites, des sentiments forts de haine ou d'amour. Ce fragment d'un discours de l'ayatollah Khomeiny donne une notion exacte d'une telle mise en oeuvre des pouvoirs du verbe : « Déshérités, levez-vous, défendez-vous ! Israël a occupé Jérusalem, et, aujourd'hui, Israël et les Etats-Unis ont comploté pour l'occupation des mosquées d'Al Karam et d'Al Nabil. » (...) « Levez-vous et portez-vous à la défense de l'Islam, car c'est notre devoir de le défendre. Reposez-vous sur le Tout-puissant et en avant ! La victoire est proche ! Elle est certaine ! ²²¹. »

Par des phrases courtes, en désignant les lieux sacrés que chacun connaît de vue ou par ouï-dire, en nommant les ennemis qui les auraient profanés, l'orateur brosse un tableau que n'importe quel auditeur se représente clairement - les forces obscures et diaboliques envahissent les saintes mosquées. Il explique en peu de mots pourquoi il faut se battre. Il appelle chacun à se mobiliser pour le combat et assure le peuple de la victoire.

* * *

²²¹ *Le Figaro*, 25 novembre 1979.

Ainsi la répétition est la seconde condition de la propagande. Elle charge les affirmations d'un poids de conviction supplémentaire et les transforme en véritables obsessions réflexes. A force de les entendre et réentendre, dans plusieurs versions, à propos des sujets les plus divers, on finit par les reprendre à son compte. On les répète à son tour sans s'en apercevoir, comme des tics de langage et de pensée. En même temps, la répétition dresse une barrière impérative contre toute affirmation, toute croyance opposée, par le retour, sans réplique, des mêmes mots, des mêmes images, des mêmes positions. Elle leur donne ainsi une épaisseur et une évidence qui oblige à les accepter en bloc, de la première à la dernière, comme s'il s'agissait d'une logique au terme de laquelle ce qui devait être démontré l'a été.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que les discours d'un dictateur, d'un Staline, d'un Hitler, soient à ce point redondants. L'orateur ne fait que ressasser des thèmes habituels, en en renouvelant à peine l'expression. Sa redondance est celle des convaincus et prouve, en quelque sorte, la foi qui l'anime jusqu'à en être possédé : « Ce sont généralement - la remarque de Le Bon s'applique à tous les meneurs - des esprits très bornés, mais doués d'une ténacité forte, répétant toujours les mêmes choses dans les mêmes termes, et prêts souvent à sacrifier leurs intérêts personnels et leur vie pour le triomphe de l'idéal qui les a conquis ²²². »

La répétition a une double fonction : obsession, elle est aussi une barrière contre les opinions divergentes ou adverses. Elle réduit ainsi au minimum la part du raisonnement et transforme rapidement une idée en action à laquelle la masse est conditionnée comme les fameux chiens de Pavlov.

Cette rapidité faisait dire à Napoléon qu'il n'y a qu'une forme de raisonnement efficace : la répétition. Et, admirateur de l'empereur en qui il voyait, à l'égal de Robespierre, un très grand séducteur de foules, Gustave Le Bon accorde à ce procédé oratoire une place déterminante dans la psychologie de la persuasion : « La chose répétée finit, en effet, par s'incruster dans ces régions profondes de l'inconscient où s'élaborent les motifs de nos actions. » Mais il ajoute ceci, qui est d'une extrême finesse : « Au bout de quelque temps, oubliant quel est l'auteur de l'assertion répétée, nous finissons par y croire. Ainsi s'explique la force étonnante de l'annonce. Quand nous avons lu cent fois que le meilleur chocolat est le chocolat

²²² G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 361.

X... nous nous imaginons l'avoir entendu dire fréquemment et nous finissons par en avoir la certitude ²²³. » C'est une intuition qui a été confirmée par les recherches sur la propagande pendant la guerre.

Par la répétition, le mot d'ordre et la formule se détachent de la personne même du meneur. Ils vivent une vie propre et acquièrent une réalité autonome, comme une incantation ou une prière. Ils pénétreront ensuite dans l'inconscient et deviendront un élément de croyance collective. D'autant plus que la foule même est souvent invitée à répondre au meneur comme les fidèles à l'officiant pendant la messe, et à reprendre en chœur la parole clamée qui trouve un immense écho, lancée par des milliers de bouches. Par la répétition, l'idée se dissocie de son auteur. Elle se transforme en une évidence indépendante du temps, du lieu, de la personne. Elle n'est plus l'expression de l'homme qui parle mais l'expression de la chose dont il parle. Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. Répétez, répétez, il en restera toujours quelque chose, ne serait-ce qu'une rumeur. Et la rumeur, comme les préjugés, comme la calomnie, est une force.

La répétition a aussi pour fonction la cohérence de la pensée. En associant fréquemment affirmations et idées éparses, elle crée l'apparence d'un enchaînement logique. On donne l'impression qu'un système se profile derrière les phrases, qu'un principe préside à la rencontre fréquente de notions inconciliables. Si vous répétez souvent des mots hétérogènes : révolution et religion, nationalisme et socialisme, marxisme et christianisme, juifs et communistes, etc., vous créez chez votre auditoire un effet de surprise (du moins le créait-on jadis !) D'autre part, vous lui communiquez la certitude que ces deux concepts vont ensemble, que leur couple a une signification cachée. Et c'est un trait de l'être humain que d'être attiré et séduit par une représentation unifiée du monde qui l'entoure. Parlant de la propagande totalitaire, Hannah Arendt note, à juste titre : « Les masses se laissent convaincre, non par les faits, même inventés, mais seulement par la cohérence du système dont ils font censément partie. On exagère communément l'importance de la répétition parce qu'on croit les masses capables de comprendre et de se souve-

²²³ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 73.

nir ; en fait, la répétition n'est importante que parce qu'elle convainc la masse de la cohérence dans le temps ²²⁴. »

La philosophe allemande se trompe au moins sur un point : les masses ont la faculté de se souvenir. En un sens, elles se souviennent même trop.

V

L'affirmation et la répétition ont pour résultante la suggestion collective. Elles se combinent en un courant de croyances qui se propage à la vitesse d'une épidémie. La contagion est d'autant plus rapide que l'on a soulevé des sentiments plus forts et que l'action a court-circuité la réflexion.

« Les idées, résume Le Bon, ne s'imposent nullement par leur exactitude, elles s'imposent seulement lorsque, par le double mécanisme de la répétition et de la contagion, elles ont envahi les régions de l'inconscient où s'élaborent les mobiles générateurs de notre conduite. Persuader ne consiste pas seulement à prouver la justesse d'une raison, mais bien à faire agir d'après cette raison ²²⁵. » Ce qui est à maint égard saisissant, et peu compris, c'est la toute-puissance des mots dans la psychologie des foules. Une puissance qui leur vient, non pas de ce qu'ils disent, mais bien de leur « magie », de l'homme qui les dit et de l'atmosphère qui les porte. C'est comme des embryons d'images, des germes de souvenirs, presque comme des êtres vivants qu'il faut traiter les mots, et non pas comme des particules de discours. L'orateur qui ne rappelle rien n'appelle rien. Quand leur fascination opère, la foule succombe à la puissance des choses qu'ils évoquent, aux actions qu'ils ordonnent. Elle obéit au meneur qui la séduit. Il projette devant elle des perspectives grandioses, mais vagues, et le vague même qui les voile accroît leur énigmatique emprise.

Dans nombre de livres modernes, et anciens, on trouve des indications relatives à chacune des stratégies : à la représentation, au cérémonial, à la persuasion. Mais la psychologie des foules les a associées à un facteur commun : l'hypnose.

²²⁴ H. ARENDT : *Le Système totalitaire*, Seuil, Paris, 1972, p. 78.

²²⁵ G. LE BON : *L'Opinion et les Croyances*, op. cit., p. 22.

Orchestrées dans une unité d'espace et de temps, elles fusionnent et n'en forment plus qu'une seule, la stratégie de la suggestion collective. Le meneur qui a le don et le métier transforme, par son moyen, les assemblées les plus hétéroclites - et plus elles sont mélangées, mieux cela vaut - en une masse homogène. Il plante en elle des croyances ayant pour noyau une passion et pour but une action. Depuis sa découverte, cette stratégie de la suggestion collective a été appliquée partout. Le plus souvent, on en expose les recettes prises une à une. J'ai tenu à les présenter dans leur ensemble pour faire connaître leur raison d'être et leur unité.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Troisième partie. Foules, femmes et folie.

Chapitre VI

Conclusion

I

[Retour à la table des matières](#)

Revenons une dernière fois à l'hypnose. Tout le bagage de notions et d'hypothèses dont nous avons traité jusqu'ici s'en inspire. Par exemple la suggestion d'une idée ou d'un geste - se croire immortel ou toucher du feu - qui s'exerce à travers une vie mentale automatique et ne doit rien au raisonnement, à la logique. L'idée suggérée sur un ton ferme et sans réplique déclenche immédiatement l'acte : de l'ordre à l'exécution, du cerveau au corps, la ligne est directe. Cette idée chasse et remplace tout ce que l'individu pensait et croyait à l'état de veille. Et lorsqu'elle se diffuse, par une sorte de contagion, comme une grippe, d'un individu à l'autre, elle les rend conformes et uniformes. Il se crée alors une réalité collective, peuplée de croyances et d'illusions partagées, un monde d'imaginations. Le Bon le décrit en ces termes : « Étudiée d'un point de vue assez élevé pour saisir son ensemble, l'histoire apparaît comme la collection des peuples pour créer des fantômes ou pour les détruire. La politique ancienne ou moderne n'est qu'une bataille de fantômes ²²⁶. » Dans cette bataille, la suggestion noue et dénoue les relations entre les hommes. Elle est à la psychologie des foules ce qu'est l'échange à

²²⁶ G. LE BON : *La Psychologie politique*, op. cit., p. 60.

l'économie, le consensus à la société : le lien d'individu à individu et le lien de l'individu au groupe. Elle fait la loi de leur unité mentale.

Lorsque l'hypnotiseur est remplacé par un meneur qui impose ses idées à un amas de personnes, la suggestion les induit à obéir comme à une force venue du dedans. Chacun devient facilement quelqu'un d'autre, exécute les actes d'habitude volontaires et réfléchis à la manière d'un automate. Il se change en membre d'une foule complice et fascinée par son plasmateur. Masse et meneur se regardent comme dans un miroir, où chacun voit toujours l'image de l'autre. Otez le masque du leader, et vous retrouvez la masse. Otez le masque de la masse, et le leader apparaît. A l'âge des foules, cette relation a pris la forme du modèle solaire qui le domine à tous les égards. Au centre, le meneur. Il est l'incarnation et le substitut d'une idée - la nation, la liberté, etc. - héros éponyme, donc le seul individu à avoir un nom et qui le donne aux autres. A distance, l'amas de personnes anonymes, environnant l'homme seul, prêtes à recevoir ses suggestions : c'est la foule. Toute la puissance de séduire rayonne vers elle et retourne au meneur, réfléchie par la puissance d'admirer en commun. Freud a idéalisé cette relation dans un schéma où tous les individus de la foule sont des flèches mises en parallèle, qui finissent par converger vers un point abstrait I, le meneur ou l'idée qu'il représente.

Ce qui paraît idéalisé, on a pu le voir réalisé, de manière très parlante, dans les assemblées et les cortèges de Shangaï ou de Pékin. Les foules passaient devant Mao, le chef adulé, le « petit livre rouge » brandi vers le ciel par des millions de bras, des millions de voix répétant les conseils de sagesse, les préceptes d'action, les slogans politiques qu'il renferme. La formule magique, là comme ailleurs, a fait ses preuves : le chef éponyme s'entoure de la masse anonyme.

II

Si la psychologie des foules a déterminé et continue à déterminer notre histoire présente, c'est pour une raison qu'il faut dire et redire. Elle extrait le fait de l'hypnose du milieu hospitalier, le découpe de la chaîne psychiatrique, et le réinjecte dans le milieu social, dans la culture, en tant que paradigme des relations normales entre les hommes. Paradigme qui les explique, comme la gravité expliquerait les rapports entre les corps physiques. Il n'est pas question ici de tirer les conséquences de ce transfert en littérature, sociologie et philosophie. Mais il convient de reconnaître qu'elle a changé, ce qui était son but, le visage de la politique, comme une opération chirurgicale change le visage d'une personne. Elle a en somme codifié, sur la base de la science, le recours à la suggestion collective (et à la propagande) en lieu et place de la rhétorique employée pour convaincre les auditoires et former leurs opinions. Elle a déplacé la vision du rapport entre le chef et la masse. Elle l'a sorti du contexte du pouvoir exercé par le représentant sur les représentés, le prince sur le peuple, le maître sur les esclaves, et l'a inséré dans celui de l'influence, de la suggestion d'une multitude d'individus hypnotisés par un hypnotiseur. Inlassablement, elle a mis un fait en avant : dans un régime de masses, les pratiques inventées pour un régime d'élites, sur l'agora d'Athènes ou dans les parlements d'Europe, butent sur leurs limites et deviennent inopérantes. Bref, dans un monde où la révolution et l'antirévolution ne sont plus l'exception mais la règle, le gouvernement par discussion s'efface de lui-même devant un gouvernement par suggestion. Ou par communication de masse, ce qui revient au même.

Que ce paradigme dérivé de l'hypnose pénètre partout, qu'il forme l'ossature d'une méthode politique, aujourd'hui comme naguère, nous en avons mainte preuve. Je donnerai seulement l'exemple de deux chefs célèbres, à l'opposé l'un de l'autre. D'abord - vous vous y attendiez, j'en suis sûr - Hitler. Il s'adresse ainsi à Rauschning : « Ce que vous dites au peuple à l'état collectif, dans cet état réceptif et d'abandon fanatique, subsiste comme un ordre donné pendant l'hypnose, ordre ineffaçable et qui résiste à tout argument logique. Mais tout comme les individus isolés souffrent de névroses auxquelles il ne faut pas toucher, la masse a égale-

ment ses complexes, qu'il ne faut jamais réveiller. » Aux antipodes, pour ainsi dire, Trotski dépeint la tactique suivie par les Bolchéviques contre le pouvoir en place au mois d'octobre 1917 : « L'application de cette tactique "de pénétration pacifique" consistait à briser légalement l'ossature de l'ennemi et à paralyser par l'hypnose ce qui subsistait en lui de volonté ²²⁷. »

Si ceci est exact, à savoir que la psychologie des foules a été ce transformateur de la théorie et de la pratique de l'hypnose en un modèle exemplaire de notre culture, des relations entre foules et meneurs d'abord, et de l'activité collective ensuite, on en conclut sans difficulté qu'elle a fait l'Histoire. Qu'une science reprenne et adapte les résultats d'une autre n'a, après tout, rien d'exceptionnel : la chimie a bien repris les recettes de la cuisine, et l'électricité celles des chimistes qui aimaient jouer avec le feu électrique. Mais quand la matière reprise et adaptée devient une partie intégrante de la société et de la culture, elle en reçoit une sorte de vérité d'ordre historique. C'est une pareille confirmation qu'ont obtenue le marxisme et la psychanalyse, à notre époque. Elle reste « vraie » même si un examen scrupuleux aboutit, en fin de compte, à montrer qu'elle est peu fondée sur des observations. On sait qu'elle marche - certains jugeront que c'est plutôt une bonne chose - et cela suffit. La psychologie des foules en fournit un exemple qui n'est pas unique.

III

Sur les théories de la psychologie des foules, nos contemporains ont porté un verdict à peu près unanime : elles sont inacceptables. N'accordons pas à ce verdict de savants qui l'ignorent, et d'idéologues qui ont intérêt à l'ignorer, une attention excessive. Il ne pourra renverser celui de l'Histoire, tout au plus le masquer. Voilà cependant les objections que l'on peut faire à la psychologie des foules. D'abord, elle n'a pas essayé, quelle que fût la difficulté de la tâche, de resserrer suffisamment ses concepts pour les préparer à une confrontation avec les observations possibles. Elle s'est contentée de les énumérer un peu en vrac, cherchant ça et là

²²⁷ L. TROTSKY : *Histoire de la Révolution russe*, T. I, Le Seuil, Paris, 1950, p, 496.

des faits capables d'illustrer, de manière intuitive, telle ou telle thèse. Au risque de devenir un recueil d'anecdotes et d'explications dont on peut tout au plus dire : *Se non è vero, è ben trovato*.

Ensuite, elle s'est débarrassée un peu vite, et sans justification profonde, de l'aspect conscient, rationnel, de la vie des groupes en général et des foules en particulier. Aussi bien les témoignages des historiens que les observations de laboratoire nous montrent pourtant la très grande importance de cet aspect et notamment quand les groupes ont une tâche commune à remplir, ou appartiennent à la même classe. Le problème n'est pas de savoir si les foules sont rationnelles ou irrationnelles, alternative impossible à trancher, par définition. Il est de savoir quels liens et quels rapports existent entre les mécanismes rationnels et les mécanismes irrationnels, comment ils se combinent dans une situation concrète.

On peut enfin, comme l'a fait Sorel dès le premier jour, lui adresser l'objection suivante qui reste entièrement valable : « La plus grande partie du volume, écrit-il à propos de *La Psychologie des foules*, a pour objet les masses populaires, leurs sentiments, leurs idées - mais ici M. Le Bon est désorienté, parce qu'il ne voit pas que les recherches de ce genre doivent être basées sur les conditions économiques et sur la distinction des classes ²²⁸. »

Faute de prendre en compte ces conditions, elle bâtit sur le sable mouvant des analogies. Sans doute a-t-elle toujours choqué et choque encore l'idéal dans lequel la plupart continuent à croire. L'idéal qui s'impose depuis les révolutions anglaise et française : la démocratie des citoyens. Même si notre épiderme a durci. Même si nous sommes moins exigeants et si la réalité nous scandalise plus rarement. Et ce depuis qu'il est devenu monnaie courante de voir les peuples élire les dictateurs au suffrage universel, abolir la démocratie par la démocratie, à l'unanimité qui dépasse 99 % des voix. Au nom d'une autre version du même idéal : la démocratie des masses.

²²⁸ G. SOREL : *Le Devenir social*, novembre 1895, p. 769. On retrouve les critiques de Sorel chez le philosophe marxiste Lukacs, mais assorties d'une condamnation sans appel de la psychologie des foules ; « Une telle science n'est donc pas capable de se développer du point de vue purement scientifique, car elle reste prisonnière sans espoir du cercle des faux problèmes qui résultent d'une telle problématique erronée, tant qu'elle ne parvient pas à comprendre le caractère social de classe de ses erreurs ». G. LUKACS : *Littérature, philosophie, marxisme*, (1922-1923), P.U.F., Paris, 1978, p. 122.

En ce qui concerne la psychologie des foules, du moins telle que l'a conçue Le Bon, elle opte pour la démocratie tout court, quelles que soient les fictions et ses anémies de constitution. « Malgré les difficultés de leur fonctionnement, écrit-il, les assemblées parlementaires représentent la meilleure méthode que les peuples aient encore trouvée pour se gouverner et surtout pour se soustraire le plus possible au joug des tyrannies personnelles ²²⁹. »

Et pourtant on les sait menacées dans une société aux institutions fragiles et aux croyances exsangues. Mais personne n'ignore qu'aucun siècle n'a été si flasque, si désespéré, que ne se lève un groupe d'hommes pour s'opposer à l'oppression et affirmer les droits de la liberté et de la justice. Il y a toujours eu, il restera toujours des hommes pour qui le pouvoir absolu est une insulte et qui mettent leur passion à le combattre. Rien n'a jamais empêché indéfiniment les germes de leur révolte de lever. Dans la lutte pour la liberté, on ne sait pas à l'avance qui l'emportera, mais la bataille est inouïe.

²²⁹ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 183.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

Quatrième partie.

Le principe du chef

[Retour à la table des matières](#)

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Quatrième partie. Le principe du chef.

Chapitre I

Le paradoxe de la psychologie des masses

I

[Retour à la table des matières](#)

Les innombrables témoignages dont j'ai pris connaissance montrent que, dans un âge d'optimisme et de raison, la psychologie des masses apparaît comme une science des faits scandaleux. Et de la déraison. Elle s'obstine en effet à traiter de phénomènes à la fois exotiques et éphémères, exclus du tableau de la société : les foules, les croyances, la suggestion collective et le reste.

Mais, pour déclencher le scandale, il faut quelque chose de plus. Il faut un séisme qui renverse les convictions établies. La psychologie des foules les heurte de plein fouet quand, malgré le progrès de l'économie et de la technique, la liquidation fiévreuse des traditions du passé, elle prétend révéler une nature humaine sise au-delà des vifs remous de l'histoire. Elle proclame même la force invincible de ce passé sur le présent et le fait qu'il pèse d'un poids si lourd sur la politique et la culture. Ne semble-t-elle pas dire : « Vous avez l'impression de changer la nature humaine, d'éliminer la famille, les chefs, la hiérarchie, la religion. Eh bien,

vous vous trompez : ils demeurent, ils continuent. Tout ce qui est vraiment réel ni ne passe ni ne lasse. » ?

Ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas de facteurs d'évolution. « Oui, ajoute-t-elle en substance, la nature humaine, même si elle n'obéit pas au progrès au doigt et à l'œil, subit quand même son influence. Elle s'adapte aux nouveautés et supporte les ruptures. C'est ce qui montre son extraordinaire force de résistance ». Voilà un langage inacceptable, choquant les idées les mieux assises.

Dans une science ainsi marquée par des prises de position extrêmes et par la passion politique, Tarde introduit l'esprit d'analyse et le goût des concepts clairs qui lui faisaient défaut. Certes, il partage les craintes de Le Bon quant à l'état de la société française, et manifeste les mêmes alarmes de classe devant la montée des masses. Ceci ne l'empêche pas de voir que cette société en crise est aussi une société en expansion qui poursuit bourgeoisement son chemin, en s'industrialisant, en s'urbanisant, en s'enrichissant. Tout se passe comme si malaises, luttes, révolutions et anti-révolutions étaient le prix payé pour une modernité qui n'arrête pas un instant de se moderniser. Bref pour que les sciences et les techniques la changent à vue d'œil. La psychologie des foules doit en tenir compte et adapter ses notions à cet effet.

Tarde s'avance sur la voie ouverte par Le Bon. Il part évidemment des foules, groupements spontanés, anarchiques et naturels, donnée générale de la vie sociale, Mais il lui paraît qu'elles sont, en définitive, moins importantes que les foules artificielles, organisées et disciplinées, que l'on observe un peu partout, par exemple les partis politiques, les entreprises ou les appareils d'État. L'armée ou l'Église en seraient les prototypes. Il s'agit là d'un véritable saut qualitatif : le passage d'une masse amorphe à des masses construites.

Quel changement d'optique ! Jusqu'ici, les masses apparaissaient comme le produit d'une désagrégation et d'un affaissement des cadres normaux de la vie sociale. Résultant d'un effondrement des institutions, elles représentaient une interruption du cours régulier des choses. Désormais, elles constituent l'énergie élémentaire, la soupe primitive dont procèdent, par transformation, toutes les institutions sociales et politiques. Il faut en conclure que la famille, les Églises, les classes sociales, l'État, etc., qui passent pour être des collectivités fondamentales et naturelles, sont en réalité artificielles et dérivées. Entendez qu'elles représentent

autant de formes de masse, tout comme l'électricité, le charbon et les plantes représentent diverses formes d'énergie. On disait autrefois : « Au début, les hommes ont créé la société, et ensuite sont apparues les masses ». Il faut dire à présent : « Au début, les hommes étaient en masse, et ensuite ils ont créé la société ».

Il y a là une inversion radicale. Les institutions sociales les plus raffinées, les plus civilisées - je pense à la famille, à l'Église - les mouvements historiques marquants - syndicats, nations, partis, etc. - sont tous les métamorphoses de l'association la plus simple, la foule. Ils ont ses caractères psychiques. Partant, la tâche de la science n'est plus d'expliquer les propriétés de la masse à partir de la société, mais bien d'expliquer les propriétés de la société à partir de celles de la masse, car toute société naît de la masse. Je simplifie, certes, pour m'en tenir à l'essentiel. Et voici ce qui en découle. De science d'une catégorie de phénomènes importants mais particuliers, la psychologie des foules devient la science de la société en général, puisque les foules se retrouvent partout. Par conséquent, de même que les lois de l'énergie commandent les lois de la chimie, de l'électricité ou de la biologie, de même les lois de la psychologie commandent celles de la sociologie, de la politique, voire de l'histoire. Elles sont donc plus générales. Elles connaissent des variations, mais ne tolèrent pas d'exceptions.

II

Mais ceci soulève une difficulté majeure. Selon les psychologues des foules, celles-ci sont incapables de créativité intellectuelle, d'initiative historique et ne prennent jamais la tête des révolutions dans les arts, les sciences ou la politique. Comment le pourraient-elles, puisqu'une fois réunis, l'intelligence des individus s'abaisse et leur sens des réalités s'estompe. Et pourtant, lorsqu'on observe les institutions, les armées, les entreprises, et ainsi de suite, on observe qu'elles progressent. Des arts, des sciences, des techniques sont inventés. Des moyens de production sont conçus et des moyens de communication découverts, qui changent la face des sociétés.

Nous voici donc devant un paradoxe crucial de la psychologie des foules. Pour le trancher, elle ne peut logiquement revenir sur son principe : les individus

réunis en foule sont moins intelligents et moins créateurs que pris isolément. Il ne reste à Tarde, en l'occurrence, qu'une solution de rechange, et il l'a promptement embrassée. Elle s'énonce ainsi : dans toute foule, il existe une classe d'individus à part qui rassemblent les autres, les entraînent, les commandent. Ce sont les meneurs, religieux, politiques, scientifiques, et ainsi de suite. Ils sont à l'origine de tous les changements, de toutes les inventions, de toutes les formes sociales qui font l'histoire. Suggestionnés, la majorité des individus les copient et les suivent. Ils sont subjugués comme les enfants par leur père, les apprentis par leur maître, les artistes tout venant par l'artiste génial. Dans la mesure où les intelligences et les découvertes de ces personnalités de pointe progressent les unes par rapport aux autres, sont donc supérieures à celles du passé, les foules qui les imitent progressent aussi et s'élèvent au-dessus des foules du passé. En voici des exemples : l'élève qui résout de nos jours un problème qui, il y a trois siècles, défiait le génie d'un Newton ; le psychiatre qui traite chaque jour de façon routinière ses patients par une méthode que Freud lui-même a laissée inachevée ; ou encore les chefs moyens qui assimilent dans leur personne, leurs attitudes et leurs gestes, ceux d'un prototype tel Staline ou Mao. De cette manière, en se hissant à la hauteur de ces sommets, l'humanité avance et se transforme.

La solution que donne Tarde du paradoxe est vraiment étique. La seule façon de sortir de son cercle vicieux - qui sont ces individus d'exception ? d'où vient leur puissance ? - consiste à refuser le paradoxe lui-même. Mais la nature de la solution importe moins que les trois conséquences auxquelles elle conduit :

- Le centre de la psychologie des foules se déplace de la masse au leader. Son action à lui explique ses propriétés à elle.
- L'imitation - qui est une forme de suggestion ! - devient le mécanisme fondamental de la vie sociale. Elle est censée expliquer l'emprise du meneur sur les groupes de ses imitateurs, leur uniformité de pensée et de conduite, la diffusion des sentiments et des croyances. Donc expliquer pourquoi nous nous conformons à un modèle commun.
- En considérant qu'il y a d'un côté une suggestion initiale directe, d'individu à individu, et de l'autre une suggestion imitative indirecte, à distance, par le moyen de journaux, par exemple, Tarde transforme la communication

en une variété de suggestion et rapproche l'action du journaliste de celle de l'hypnotiseur. C'est une généralisation d'un autre type. De ce fait il introduit dans la psychologie des foules, comme étant du ressort de celle-ci, le domaine en expansion rapide des phénomènes de communication. Depuis l'invention du livre imprimé jusqu'à la presse, en passant par la télégraphie, ce domaine n'a cessé de restreindre l'espace de la conversation, du discours persuasif et de la rumeur. Ces phénomènes ont bouleversé les données de la culture. Le psychologue français dégage avec une précision étonnante, que rien n'a démentie depuis, une théorie des communications de masses que rien ne préparait alors.

Il décrit la façon dont elles pénètrent dans chaque foyer et changent les individus isolés, paisibles lecteurs de journaux par exemple, en cette espèce de foule invisible qu'est le public - public d'un journal, public d'un parti, etc. Les messages de la presse suggèrent les croyances capricieuses et passagères que sont les opinions, pareilles aux vagues qui naissent et s'évanouissent continuellement à la surface de la mer. L'évolution des moyens de communication affecte, en définitive, tous les compartiments de la société. Elle détermine ce que l'on dit, comment on pense et l'échelle à laquelle on agit.

Ceci nous paraît aller de soi, tant qu'on n'en tire pas les conséquences dernières. Cependant, un demi-siècle avant les prophéties de Mac Luhan, Tarde énonce le principe de l'évolution que l'Américain a mise sous la forme d'un slogan : « le media est le message ». Et il en prédit l'aboutissement obligatoire, la culture de masse. Évidemment, il ne prononce pas le mot, ce qui ne l'empêche pas d'étudier la chose. « Ce faisant, écrit un auteur anglais expert en la matière, Tarde a fait une contribution initiale décisive au corpus littéraire que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de « théorie de la culture de masse... » Pourtant son apport est obstinément passé sous silence, fait quelque peu étonnant, c'est le moins qu'on en puisse dire, puisque la contribution de Gabriel Tarde à la sociologie est loin d'être inconnue ²³⁰. »

²³⁰ S. GINER : *Mass Society*, op. cit., p. 60.

L'essentiel, dis-je, est que cette contribution a joué un rôle pionnier. Elle prend pour hypothèse le primat des moyens de communication ²³¹ sur tous les outils de la vie sociale. Partant, elle les considère comme les facteurs d'un bouleversement complet de la politique et comme le cadre dans lequel naît une nouvelle culture. Ce ne sont pas les prévisions qui importent, mais les analyses sur la base desquelles Tarde les fait. Les développements qu'il consacre à la presse s'appliquent aussi bien à la radio et à la télévision. On y retrouve les germes de tout ce que les théoriciens et les critiques des média ont écrit depuis.

²³¹ Pour une version moderne de cette hypothèse, voir R. DEBRAY : *Le Pouvoir intellectuel en France*, Ramsay, Paris, 1979.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Quatrième partie. Le principe du chef.

Chapitre II

Foules naturelles et foules artificielles

I

[Retour à la table des matières](#)

Les grandes masses sociales livrent à l'observation une multitude d'actions et de réactions, de personnes qui changent et se changent mutuellement, de groupes qui se font et se défont à vue d'œil. Quiconque les examine pendant un laps de temps suffisant y relève des variations mais aussi des répétitions, des oppositions et des identités, des dissemblances et des ressemblances. Ce sont les deux catégories de faits élémentaires. Dans la nature organique, nous appelons les uns mutations, les autres hérédités. Dans la nature sociale, nous avons affaire à des inventions et à des imitations. Un homme qui invente perturbe l'ordre des choses. Un homme qui imite le rétablit. Le premier a produit des variations successives, donc une évolution ; le second, des uniformités répétées, bref une tradition, une mode.

Qu'un enfant s'amuse à brouiller l'ordonnance des phrases, un éleveur à sélectionner une variété animale, ou moi-même à vous parler de la psychologie des foules comme d'une science cohérente, ces trois cas introduisent une possibilité de changement. Supposez que l'initiative de l'enfant, de l'éleveur ou la mienne ren-

contre un écho, qu'elle soit réitérée, copiée ; nous aurons immédiatement une nouvelle tournure de langage, une nouvelle espèce ou un nouveau courant de recherche. Le rythme caractéristique de la vie sociale est, vous le constatez, on ne peut plus simple : d'abord des créations individuelles, ensuite des radiations imitatives. Le cycle est sans fin.

Le reste en découle naturellement. Si l'imitation procède de l'invention, alors chaque groupe, chaque société procède d'un individu multiplié à des milliers ou des millions d'exemplaires -les chrétiens copient le Christ, les staliniens sont un fac-similé de Staline - comme le nom l'indique d'ailleurs. La similitude entre les membres d'un groupe serait l'effet de la répétition des pensées, des sentiments, des comportements de l'un d'entre eux, qui leur sert à la fois de modèle spirituel et de meneur effectif. La simplicité extraordinaire de ce schéma explique le succès qu'il a rencontré. C'est vraiment l'oeuf de Colomb, que l'on voudrait avoir cassé au moins une fois dans sa vie.

Pourquoi imitons-nous ? Pourquoi même nous précipitons-nous à copier un personnage, une idée ou un vêtement ? Il semble que nous le fassions pour deux raisons : une tendance instinctuelle, et l'économie d'effort. Disons plus vulgairement par atavisme et par paresse. La tendance instinctuelle correspond au fait que l'imitation est une figure de la répétition universelle, exprime le penchant biologique de tout ce qui existe à se reproduire indéfiniment. Elle a pour conséquence le désir mimétique, présent en chacun de nous, de faire comme quelqu'un d'autre : l'enfant comme son père, la soeur comme le frère, le valet comme le maître. Répéter ou voir répéter les idées, les actes, les mots, etc. qui nous plaisent particulièrement engendre une grande satisfaction.

Mais nous suivons aussi les autres parce que nous voulons épargner notre énergie et économiser notre effort. A quoi bon prendre la peine de redécouvrir ou de réinventer par nous-mêmes ce que d'autres ont déjà découvert et inventé ? « On peut me faire observer, réplique Tarde à un de ses critiques, que si l'imitation est chose sociale, ce qui n'est pas social, ce qui est naturel au suprême degré, c'est la paresse instinctive d'où naît le penchant à imiter pour éviter la peine d'inventer. Mais ce penchant lui-même, s'il précède nécessairement le premier fait social,

l'acte par lequel il se satisfait, est très variable en intensité et en direction, suivant la nature des habitudes d'imitation déjà formées ²³². »

En d'autres mots, au fond de chacun sommeille un être moutonnier qui évite les souffrances et les risques de l'inventeur, et répète donc, à moindres frais, une invention qui a coûté beaucoup d'énergie. On comprend que des êtres aussi dociles se laissent entraîner par quiconque prétend les diriger. Il les hypnotise, entre autres par son prestige. La société elle-même constitue un milieu hypnotique, lieu des images et des automatismes libérés. Elle baigne dans l'atmosphère des illusions que l'histoire a déposées dans sa mémoire. « L'état social, affirme Tarde qui résume sa conception, comme l'état hypnotique n'est qu'une forme de rêve, un rêve de commande et un rêve d'action. N'avoir que des idées suggérées et les croire spontanées : telle est l'illusion propre au somnambule, et aussi bien à l'homme social ²³³. »

Par ce rapprochement saisissant, Tarde nous rappelle que l'homme est, sans aucune doute, un animal social. Mais il n'est tel que parce que et lorsque il est suggestible. Le conformisme, voilà la première qualité sociale. Et ce conformisme fait la base même de la suggestibilité. Grâce à lui viennent au jour des pensées et des sentiments surgis d'un niveau plus bas, qu'ignore la conscience éveillée. La nature et l'organisation de la société favorisent ce conformisme. Il réunit les individus et les plonge dans le monde obscur des songes. Ils imitent en automates, ils obéissent en somnambules, et se fondent ensemble dans la grande marée humaine.

Tout est dit dans une courte phrase : « La société, c'est l'imitation, et l'imitation, c'est une espèce de somnambulisme ²³⁴. » Je sais combien il est difficile d'accorder tout cela. Mais je ne puis en entreprendre la discussion à fond. Je compte plutôt sur l'étude des conséquences pour amener le lecteur à mieux faire la part des choses.

²³² G. TARDE : *Les Lois de l'imitation*, Alcan, Paris, 1890, p. 55. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

²³³ G. TARDE : *Les lois de l'imitation*, op. cit., p. 83.

²³⁴ G. TARDE : idem. p. 95.

II

L'homme est un mouton pensant. Crédule et impulsif, il se précipite vers des choses qu'il ne voit ni ne connaît. Au gré des ordres qu'il reçoit, il se baisse ou se redresse, plonge corps et âme dans la multitude et se laisse recouvrir par elle jusqu'à devenir méconnaissable. Tarde en est convaincu, et sa description des foules le montre bien. A vrai dire, il reprend trait pour trait le tableau devenu classique. Pour lui, elles vivent dans un état de rêve éveillé, constamment énervées par le remous des villes, tiraillées entre des sentiments simples mais violents. Elles ne sont donc pas en mesure d'établir un contact sérieux et prolongé avec la réalité, ni de s'évader de leur univers peuplé d'illusions. « Mais, déclare-t-il, aussi diverses qu'elles soient par leur origine, comme par tous leurs autres caractères, les foules se ressemblent toutes par certains traits : leur intolérance prodigieuse, leur orgueil grotesque, leur susceptibilité malade, le sentiment affolant de leur irresponsabilité né de l'illusion de leur toute-puissance, et la perte totale du sentiment de la mesure qui tient à l'outrance de leurs émotions mutuellement exaltées. Entre l'exécration et l'adoration, entre l'horreur et l'enthousiasme, entre les cris vive et à mort, il n'y a pas de milieu pour une foule ²³⁵. »

C'est bien la raison qui est ici la grande absente. Absente parce qu'elle ne fait qu'un avec le sens de la mesure et du compromis, avec la reconnaissance des limites de la puissance de chacun, limites dont la perte est lourde de périls futurs. Aussi les foules étaient-elles, à l'état normal, tous les caractères absurdes et déraisonnables que les individus manifestent à l'état anormal de folie. Elles ont tant de traits communs « avec les pensionnaires de nos asiles ²³⁶ », que lorsqu'on les voit agir au cours des révolutions, des mouvements de rues, se ruer en avant à la moindre rumeur, héroïques ou paniquées, comme en 1789, on ne peut plus distinguer entre leur crédulité et leur folie. « Elles ont des vraies hallucinations collectives : les hommes réunis croient voir ou entendre des choses qu'isolément ils ne

²³⁵ G. TARDE *L'opinion et la foule*, Alcan, Paris, 1910, p. 36.

²³⁶ G. TARDE idem, p. 55.

voient ni n'entendent pas. Et quand elles se croient poursuivies par des ennemis imaginaires, leur foi est fondée sur des raisonnements d'aliénés ²³⁷. »

À l'évidence, Tarde n'y va pas de main morte. Selon lui, les persécutions et les oppressions dont les foules, tiraillées - par la peur, « s'imaginent » être victimes, les conduisent aux pires excès. Elles les font passer d'un extrême à l'autre, de l'excitation à la dépression. Et parfois, mégalomanes, intolérantes, elles se figurent que tout ce qui ne leur est pas défendu leur est permis. Extraordinaire, à proprement parler, est l'acharnement qu'il met à représenter les masses comme un conglomérat de somnambules, commotionnés et privés de raison, dénués du sens des responsabilités propre à l'homme blanc, adulte et civilisé. Pris dans la chaîne des associations stéréotypées, il glisse de l'analogie foule-folie à l'analogie foule-femme : « En somme par son caprice routinier, ses brusques sautes de vent psychologique de la ferveur à la tendresse, de l'exaspération à l'éclat de rire, la foule est femme, même quand elle est composée, comme il arrive presque toujours, d'éléments masculins. Fort heureusement pour les femmes, que leur genre de vie, qui les renferme dans leur maison, condamne à un isolement relatif ²³⁸. »

Il croit découvrir plusieurs caractères des foules - l'instabilité émotive, l'hystérie collective, les accès de manie et de mélancolie, l'immodération en tout - qui, pour le paraphraser, leur sont communs avec les pensionnaires de nos foyers. Visualisez concrètement l'image qu'il nous propose : des milliers d'hommes changés instantanément en femmes, des milliers d'uniformes stricts, de pantalons bien serrés métamorphosés en une marée de jupes flottant au vent, et vous comprendrez, non pas l'absurdité mais le secret de la peur déposée dans cette notion de la foule. Peur à la fois de la lutte des sexes et de la perte du sexe, masculin s'entend. Sans qu'il y paraisse, le lecteur est averti : « Si tu veux rester un homme, évite les foules. Si tu te mêles à la foule, tu deviendras une des femmes du chef. »

Dire que la foule est femme revient, pour Tarde, à dire qu'elle se compose d'hommes soumis, obéissants, prêts à se laisser déviriliser et posséder par le chef, le seul à « porter culotte », comme le veut la locution populaire. Bref, ôtons les gants et constatons qu'il s'agit de reconnaître que les relations des meneurs aux masses sont de nature homosexuelle, car, d'un côté comme de l'autre, le sexe, lui,

²³⁷ Ibidem.

²³⁸ G. TARDE : *L'opinion et la foule*, op. cit., p. 195.

est masculin. Le détour par la comparaison avec la femme n'a d'autre sens que de masquer cette évidence du renoncement à l'individualité, l'équivalent d'une perte des attributs masculins - la castration, en somme - et d'union avec un autre homme, donc une union contre la raison et contre la nature. En définitive, la nature des foules est homosexuelle, ce que la sagesse commune soutient depuis fort longtemps. Et ainsi l'individu s'oppose à la société, comme le masculin au féminin.

III

Au détail près, Tarde adopte la description des foules qu'en avait donnée Le Bon. Mais, remarque-t-il, celles-ci sont des associations spontanées et passagères qui ne peuvent rester indéfiniment en état d'effervescence. Elles sont destinées soit à se disloquer, à disparaître aussi vite qu'elles sont apparues, sans laisser de traces - pensez à un rassemblement de badauds, à un meeting, à une émeute passagère - soit à évoluer pour devenir des foules disciplinées et stables. Il y a une dynamique, une chaîne de transformations des premières aux secondes qui fait apparaître un caractère nouveau et distinctif.

Pour le déceler, il suffit d'observer le contraste entre les agglomérations d'individus sous le coup d'une même émotion, sous l'empire d'un même homme, lors d'un tremblement de terre, d'un match de football ou d'un festival de musique, et celles formées de manière délibérée, cristallisées en une Église, un parti ou une entreprise. La différence, nous le vérifions aisément, tient à l'existence d'une organisation qui s'appuie sur un système de croyances communes, mise en oeuvre dans une hiérarchie reconnue par tous ses membres.

Tel est donc le caractère distinctif qui oppose les foules naturelles aux foules artificielles, les associations improvisées et non-formelles aux associations réglementées et formelles. Des unes aux autres, il y a une évolution logique. D'un événement quelconque mais frappant « naîtra spontanément ce premier degré de l'association que nous appelons la foule. Par une série de degrés intermédiaires, on s'élève de cet agrégat rudimentaire, fugace et amorphe, à cette foule organisée, hiérarchisée, durable et régulière qu'on peut appeler la corporation, au sens le plus large du mot. L'expression la plus intense de la corporation religieuse, c'est le

monastère ; de la corporation laïque, c'est le régiment ou l'atelier. L'expression la plus vaste des deux, c'est l'Église ou l'État ²³⁹. »

Mais ne nous arrêtons pas trop longtemps à ce qui nous est déjà devenu familier. Demandons-nous plutôt quelle est la nature de la transformation. D'après ce que nous savons, les foules spontanées se constituent toujours sous l'influence d'un facteur physique, de conditions externes : les embarras de la circulation, la pluie ou le beau temps - c'est pourquoi l'été les favorise ! - l'heure de la journée, et ainsi de suite. Elles se forment par une série d'impulsions et se maintiennent par une série d'actions et de réactions - cris, défilés, marches bras dessus, bras dessous – quasi-mécaniques.

Or les foules organisées, associations d'ordre supérieur, se forment et évoluent en vertu de conditions internes, mues par des croyances et des désirs collectifs, par une chaîne d'imitations qui rendent les individus de plus en plus semblables entre eux et à leur modèle commun, le chef. Elles sont indépendantes des variations du milieu physique, des stimulations immédiates d'individu à individu. Elles aménagent le temps à leur convenance - calendrier des sessions du parlement, ou des fêtes nationales ou religieuses - ainsi que l'espace - lieux de réunion, disposition des tribunaux, emplacement des tribunes, etc. - par une réglementation appropriée.

Entre les deux catégories de foules, on peut établir bien des différences instructives. La plus importante de toutes, qui nous fait dire que les unes sont naturelles et les autres artificielles, c'est la capacité d'imitation de ces dernières. D'où la conformité beaucoup plus grande des membres de ces groupements, Églises, partis, etc. L'individu y est pris tout entier, irrésistiblement façonné par une force mimétique sans contrepoids. En s'organisant, les foules ne font qu'intensifier cette force virtuelle, transformer la suggestion presque physique en suggestion sociale : « L'organisation elle-même, affirme Tarde, ne crée rien, n'invente rien, ne différencie rien, elle ne sert qu'à coordonner et proposer des inventions. »

De là provient l'avantage attaché à la substitution des masses disciplinées aux masses spontanées, transformation qui s'accompagne toujours d'un progrès de l'intelligence générale. En effet, comme on sait, les premières, anonymes, amorphes, diminuent les facultés de raisonnement des individus jusqu'au niveau le plus

²³⁹ G. TARDE : *L'opinion et la foule*, op. cit., p. 168.

bas. Or les secondes, dans lesquelles règne une certaine discipline, obligent l'inférieur à imiter le supérieur. Elles rehaussent donc ces facultés jusqu'à un certain niveau, qui peut être plus élevé que celui de la moyenne des individus. Pourquoi donc ? La réponse est simple : parce que tous les membres d'une foule artificielle imitent et doivent imiter le chef qui l'a créée. Il s'ensuit que son intelligence devient la leur. « Ainsi a-t-on raison de remarquer, écrit Tarde en faisant allusion à Le Bon, à propos des foules, qu'en général elles sont inférieures en intelligence et en moralité à la moyenne de leurs membres. Ici non seulement leur composé social, comme toujours, est dissemblable à ses éléments, dont il est le produit de la combinaison plus que la somme, mais encore d'habitude, il vaut moins. Mais cela n'est vrai que des foules ou rassemblements qui s'en approchent. Au contraire, là où règne l'esprit de corps plutôt que l'esprit défoule, il arrive souvent que le composé, où se perpétue le génie d'un grand organisateur, est supérieur à ses éléments actuels ²⁴⁰. »

De même que chaque logicien, en apprenant les règles de la logique d'Aristote, peut raisonner comme ce grand philosophe, de même chaque membre d'un parti ou chaque officier d'une armée acquiert l'intelligence politique ou militaire du chef qui a fondé le parti ou levé l'armée, Lénine ou Napoléon. En d'autres mots, tout se passe comme si, après avoir régressé, perdu leurs facultés intellectuelles propres dans les foules naturelles, les individus organisés, rendus semblables par la discipline des imitations, acquéraient des facultés intellectuelles sociales et se haussaient au niveau du raisonnement du chef de la foule artificielle dont ils font partie.

Voici l'exemple de la gendarmerie. Les méthodes de recherche des malfaiteurs, les recettes d'enquête, les formules de rédaction des procès-verbaux ont été, en principe, inventés par des esprits supérieurs à la moyenne. De sorte que chaque gendarme applique des règles et des procédés de raisonnement qu'il n'aurait pas été en mesure de trouver tout seul, puisqu'ils excèdent ses facultés naturelles. Ce qui autorise Tarde à conclure sur une note comique : « Si l'on a pu dire avec vérité, d'après le proverbe latin, que les sénateurs sont des bonnes gens, et le Sénat une mauvaise bête, j'ai eu cent fois l'occasion de remarquer que les gendarmes,

²⁴⁰ G. TARDE : *L'opinion et la foule*, op. cit., p. 180.

quoiqu'ils soient le plus souvent intelligents, le sont moins que la gendarmerie ²⁴¹. »

L'ironie de la formule en inverse le sens : la gendarmerie est plus intelligente que les gendarmes. Ceci' serait vrai de toute corporation. Ainsi les professeurs et les étudiants seraient moins intelligents que l'Université, les prêtres et les chrétiens moins vertueux que l'Église, le secrétaire général et les membres du parti moins avertis que le parti communiste, etc. C'est pourquoi l'Université, l'Église ou le parti auraient toujours raison.

En résumé, ce qui distingue les foules, c'est l'existence ou non d'une organisation. Les unes, naturelles, obéissent à des lois mécaniques ; les autres, artificielles, se conforment à des lois d'imitation sociales. Les premières rabaisent l'intelligence individuelle ; les secondes la rehaussent au niveau d'une intelligence sociale que le chef partage avec tous. L'extraordinaire supériorité des foules artificielles, donc des corporations, vient de ce qu'elles sont les incarnations et les oeuvres d'un homme supérieur, hors du commun. Elles reproduisent à des milliers ou à des millions d'exemplaires les traits d'un seul individu : de Gaulle, Einstein, Jésus-Christ, Marx. Du point de vue social, l'existence de ces reproductions, de groupes de meneurs, courroie de transmission obligatoire entre l'unique et la foule, est la chose la plus importante et la plus difficile à obtenir. En un sens, ils sont plus nécessaires que la masse elle-même : car s'ils peuvent agir, inventer, sans la masse, la masse ne peut rien ou fort peu sans eux. Elle n'est que la pâte, ils sont le levain.

Cette idée a d'ailleurs été très clairement exprimée par Gramsci. Il voit en eux l'élément moteur d'un parti, le rouage principal qui rend efficace et puissant un ensemble de forces nationales lesquelles, laissées à elles-mêmes, compteraient pour zéro ou pas grand-chose. A coup sûr, ce seul élément ne formerait pas un parti, mais il le formerait bien plus sûrement que la masse moyenne, si elle se trouvait dans les mêmes conditions. « On parle, déclare-t-il, de capitaines sans armée, mais en réalité il est plus facile de former une armée que de former des capitaines. Il est aussi vrai qu'une armée qui existe déjà est détruite lorsque viennent à lui manquer les capitaines, alors que l'existence d'un groupe de capitaines, bien entraînés, d'accord entre eux, ayant des fins communes, ne tarde pas à former

²⁴¹ Idem, p. 180.

une armée même là où elle n'existe pas ²⁴². » Je ne veux pas dire que le grand théoricien marxiste suit l'enseignement du psychologue français ou s'en inspire - encore qu'une telle filiation ne soit pas à exclure. Simplement, il exprime avec une très grande netteté la quintessence de la conception de celui-ci. Et son texte nous montre à quel point elle était répandue.

IV

À partir du moment où elle distingue et inclut les deux catégories de foules, le champ de la psychologie des masses s'élargit considérablement. Il comprend, à côté des remous de la rue, des éruptions passagères de la « populace », toutes ces institutions si variées et si dissemblables, au premier coup d'œil, qui vont de l'Église à l'armée, sans oublier les partis et les appareils d'État. Auparavant, elles n'y figuraient pas. On les croyait d'une nature si distincte que personne ne se serait hasardé à prétendre que tous ces édifices sociaux laborieux, tous ces cadres institués et réguliers de la vie politique, nationale et économique sont bel et bien des foules. Et qu'ils se chauffent du même bois que les conglomerats inconscients d'hommes sous-éveillés, livrés à des émotions. Qu'est-ce à dire, sinon qu'au fond de ces corps sociaux organisés, à tout prendre normaux, froids et virils, se terre une masse chaude, folle et féminine de surcroît, que l'on voit refaire surface à la première occasion ? Et que « leur vie historique se passe à osciller d'un type à l'autre, à donner l'idée tour à tour d'une grande foule, comme les États barbares, ou d'une grande corporation, comme la France de Saint Louis ²⁴³. » La plupart des psychologues ont suivi Tarde sur ce point, notamment Freud, comme on le verra par la suite.

Mais la prise en considération de ces foules artificielles a aussi des retombées, sinon des raisons, d'ordre politique. Il y a là une opposition entre Le Bon et Tarde dont il me faut dire un mot pour mieux mettre ces raisons en lumière. Sur le fond, dit Tarde à Le Bon, nous sommes d'accord : les classes populaires, la révolution, sont un danger auquel la démocratie, en France, ne sait pas faire face. Toutefois,

²⁴² A. Gramsci : op. cit., p. 24.

²⁴³ G. TARDE : *L'opinion et la foule*, op. cit., p. 168.

je commence à me séparer de vous lorsque vous prétendez que la plus grande menace vient de leur action de foules prolétaires et turbulentes. A mon avis, il y a là plus de peur que de mal. Transitoires et provisoires, ces masses vont et viennent, lèvent et retombent comme une pâte. En définitive, elles restent impuissantes. Associations spontanées d'individus, asservies aux caprices du milieu physique, ballottées entre des accès de fureur et des accès d'enthousiasme, elles font sans doute impression. Mais, aussi admirables qu'elles se révèlent aux moments de fusion, de surexcitation collective, aussi misérables elles redeviennent à l'heure de la dislocation, de la dépression, quand aucune structure stable n'est là pour recueillir leurs fragments, préserver leur expérience et assurer la continuité. On le voit bien au lendemain des émeutes, des manifestations violentes ou héroïques ; chacun retourne chez soi, triste et seul comme au lendemain d'une fête.

Là où les foules commencent à devenir vraiment dangereuses, c'est quand elles se reproduisent à des intervalles de plus en plus réguliers, et se transforment en foules artificielles, en sectes ou partis. L'évolution précédente s'inverse. Sectes ou partis sont les germes d'une foule qu'ils dirigent, à laquelle ils inspirent une action intelligente : « Quand un attroupement de grévistes frappe précisément où il faut frapper, détruit ce qu'il faut détruire - par exemple les outils des ouvriers restés à l'usine - pour atteindre son but, c'est qu'il y a derrière lui un syndicat, une union, une association quelconque. Les foules manifestantes, processions, enterrements à allure triomphale, sont soulevées par des confréries ou des cercles politiques. Les croisades, ces immenses foules guerrières, ont jailli des ordres monastiques, à la voix d'un Pierre l'Ermite ou d'un saint Bernard. Les levées en masse de 1792 ont été suscitées par des clubs, encadrées et disciplinées par les débris des anciens corps militaires ²⁴⁴. »

Vous voyez pourquoi. C'est que les sectes ou les partis, étant organisés, ont une discipline, accumulent de l'expérience, et rassemblent autour d'une même idée des hommes qui diffèrent par leurs talents et leur courage. Chez eux, une volonté dominante peut bien mieux s'affirmer et se propager très aisément par des voies plus courtes et plus sûres, jusqu'aux derniers recoins de la société. Mouvements et ordres partant du centre sont exécutés avec une conformité d'autant plus parfaite que l'organisation est plus raisonnée, le mimétisme mieux garanti. « Là est le dan-

²⁴⁴ G. TARDE : *L'opinion et la foule*, op. cit., p. 197.

ger des sectes : réduites à leurs propres forces, elles (les foules) ne seraient jamais très malfaisantes ; mais il suffit d'un faible levain de méchanceté pour faire lever une pâte énorme de sottise. Il arrive fréquemment qu'une secte et une foule, séparées l'une de l'autre, seraient incapables de tout crime, mais que leur combinaison devient facilement criminelle ²⁴⁵. »

Substituez le mot révolutionnaire au mot criminelle, et vous déchiffrez immédiatement ce que Tarde veut dire. Jusqu'à un certain point, la minorité décidée et la majorité turbulente, le parti socialiste et la masse ouvrière, p. ex., sont chacun impuissants à mettre en péril l'ordre social. Mais, réunis, ils ont de sérieuses chances d'y parvenir. Faisons un pas de plus. Si les choses se passent ainsi, alors le meneur, aussi prestigieux soit-il, et objet de tant d'espoir, ne saurait à lui tout seul éviter la menace. Il ne lui suffit pas de séduire une foule naturelle et sporadique. Une fois rassemblée et mise en effervescence, il lui faut encore l'organiser, la changer, du moins partiellement, en foule artificielle, en corporation - parti, armée, Église - de partisans qui l'imitent et le suivent. C'est à cette condition qu'un ordre social peut être soit défendu, soit renversé.

Du même coup, on voit clairement quel est, dans une telle perspective, le rôle principal de l'organisation. Il consiste à multiplier les possibilités des meneurs, en diffusant par une voie plus disciplinée leurs idées et leurs consignes. Il facilite la suggestion à distance. On se trompe, en général, quand on affirme qu'elle permet une meilleure répartition entre individus, qu'elle est nécessaire à leur coopération, ou encore qu'elle évite les désordres ou corrige les erreurs d'une collectivité. Ces conséquences existent, mais elles demeurent secondaires. Non, la supériorité de l'organisation provient d'abord et surtout d'une machine bien rodée d'imitation des supérieurs par les inférieurs, de reproduction fidèle des inventions du haut vers le bas, de conformité de tous à un seul modèle : « C'est surtout, écrit Tarde, à favoriser l'expansion des exemples qu'une hiérarchie sociale est utile ; une aristocratie constitue un château d'eau nécessaire à la chute des imitations en cascades successives, successivement élargies ²⁴⁶. »

²⁴⁵ G. TARDE : *L'opinion et la foule*, op. cit., p. 198.

²⁴⁶ G. TARDE : *La philosophie pénale*, A. Storck, Lyon, 1890, p. 210. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

Quand on affirme d'une organisation qu'elle est plus efficace parce qu'elle assure une meilleure coordination entre les individus, ou qu'elle évite les erreurs au cours d'un travail ou d'une action, on masque la vérité. Elle est d'autant plus efficace qu'elle régularise le cours des imitations et permet mieux au meneur de créer la masse à son image. Elle vaudra ce qu' « en définitive vaudra son chef ²⁴⁷. »

Remarque capitale. Si l'essentiel d'une foule, disciplinée et organisée, c'est la nature du chef, c'est lui qu'il importe de connaître maintenant.

²⁴⁷ Idem, p. 177.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Quatrième partie. Le principe du chef.

Chapitre III

Le principe du chef

I

[Retour à la table des matières](#)

Soyons plus explicite. Selon la psychologie des foules, les masses sont incapables de créativité spirituelle véritable et d'initiative sociale. Toutes les inventions importantes, tous les changements significatifs dans l'histoire sont l'oeuvre d'individus. Derrière chaque apparence collective se cache une essence individuelle, et non l'inverse. Quant au culte des masses, quant à la glorification de leur rôle dans la société, il n'y a là qu'un tissu de déclarations ronflantes, émanant de démagogues qui dissimulent ainsi leur ambition démesurée, sinon leur hypocrisie. Intelligentes, les foules ? Comment se fait-il alors qu'elles se laissent régulièrement duper par les hommes en qui elles ont mis leur confiance, et même ne demandent que ça ? Riches de talents et de vertu ? Mais alors pourquoi ont-elles si peu de prise sur les pouvoirs qu'il leur arrive de mettre en place, pouvoirs qui les entraînent parfois aux meilleures, mais le plus souvent aux pires extrémités ? En vérité, les amis des foules sont de faux amis. En réalité, ils ne sont amis que d'eux-mêmes. Tarde le dit crument : « Aussi est-il à remarquer que ces célèbres admirateurs des seules multitudes, contempteurs en même temps de tous les hommes en particulier, ont été des prodiges d'orgueil. Nul, plus que Wagner, si ce

n'est Victor Hugo, après Chateaubriand peut-être et Rousseau, n'a professé la théorie suivant laquelle "le peuple est la force efficiente de l'oeuvre d'art" et l' "individu isolé ne saurait rien inventer, mais peut seulement s'approprier une invention commune". Il en est de ces admirations collectives, qui ne coûtent rien à l'amour-propre à personne, comme des satires impersonnelles qui n'offensent personne parce qu'elles s'adressent à tout le monde indistinctement ²⁴⁸. »

Pour être datées, ces remarques n'en sont pas moins actuelles. Qui ne voit combien les individus qui détiennent une parcelle de pouvoir se prennent pour les démiurges de l'histoire, grâce à qui tout arrive, encore que leurs discours proclament le contraire ? Afin de garder le pouvoir, ils persuadent les foules de penser comme eux. Ils y réussissent, si l'on en juge par la longévité des leaders de partis, même les plus démocratiques. Extraordinaire spectacle, malgré sa banalité : en haut, le meneur déverse à profusion ses hommages sur la foule, et d'en bas, celle-ci lui renvoie en chœur une salve de louanges et de serments, l'assurant qu'il est unique et que depuis longtemps la terre n'a porté un homme de son envergure. De part et d'autre, chacun entend ce que l'autre dit, sans oser le dire, puisque ni l'un ni l'autre n'est à sa vraie place : en haut celui qui devrait être en bas, en bas celle qui devrait être en haut.

Sur un point toutefois il faut dénoncer le manque d'actualité de ces propos : le déni de créativité des collectivités humaines. L'histoire et l'ethnologie l'ont admirablement prouvée en matière de religion, de langue et d'économie. Y a-t-il une découverte plus fabuleuse que l'agriculture, ou plus merveilleuse que la poésie et la musique, dues au génie des peuples ? Dans mon Essai sur l'histoire humaine de la nature ²⁴⁹, j'ai montré l'origine populaire des arts, des techniques et des sciences. A condition qu'un groupe ou un milieu social ait donné au moins la chiquenaude initiale, un individu se met en mouvement et achève l'oeuvre commune. Mais la condition est indispensable.

Si l'on considère seulement les raisons par lesquelles la psychologie des foules justifie la supériorité de l'individu, on voit qu'elles se résument en une seule : l'invention. Savant, homme d'État, général, président ou secrétaire de parti, le meneur, c'est-à-dire la quintessence de l'individualité, a pour prototype l'inventeur.

²⁴⁸ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit. p. 60.

²⁴⁹ Flammarion, Paris, 1968.

Leur objet ou leur discipline diffèrent, à coup sûr. En revanche, leurs traits sont identiques, leurs talents primaires communs. Partout on retrouve la distinction entre une catégorie d'hommes ayant vocation à inventer, donc à diriger, et une catégorie d'hommes, la majorité en fait, destinés à imiter, partant, à être dirigés. On le reconnaît à ce qu'ils portent le nom et se modèlent sur l'image de celui qu'ils suivent : les chrétiens à l'image du Christ, les darwiniens à celle de Darwin, les communistes à celle de Staline, les psychanalystes à l'image de Freud, et ainsi de suite.

Dire que les leaders sont une espèce d'inventeurs, ou les inventeurs une espèce de leaders est une banalité et aussi une exagération. Le grain de vérité de cette banalité, je l'établirai dans les considérations qui vont suivre. Si un meneur attire et suggestionne une multitude, c'est par quelque acte extraordinaire et original dont il tire prestige. Il fascine chacun de nous qui se sent poussé à l'imiter. Tous ensemble nous reprenons ce besoin d'imitation et nous l'intériorisons. Commencant par trôner dans notre moi, le leader en vient à le dévorer. Puisqu'il occupe la même place dans la vie psychique de milliers, voire de millions d'individus, la similitude de leurs réactions, l'uniformité de leurs sentiments, l'analogie de leurs pensées suscitent l'impression d'une conscience collective, d'un esprit de groupe, d'une idéologie commune ayant une existence autonome. En réalité il s'agirait d'une masse de copies reproduisant la conscience, l'esprit et l'idée d'un seul individu, le leader, de même que des millions de disques ou de livres sont la copie conforme d'un seul disque, d'un seul livre. A ceci près que, dans le premier cas, on a affaire aux produits d'une machine sociale d'imitation, et dans le second cas, à ceux d'une machine physique d'impression.

Tarde encore, qui est ici notre guide, le précise : « L'imitation est la force élémentaire de l'organisme militaire : mais qu'est-ce qui est imité dans les armées ? La volonté et les idées du chef qui, grâce à l'obéissance et à la foi exaltée, se répandent dans toute l'armée et de cent mille font une seule âme. L'âme collective, là, ce n'est rien de mystérieux, ni d'énigmatique : c'est tout simplement l'âme du chef ²⁵⁰. »

Bien sûr, cette hypothèse a un caractère général et ne s'applique pas uniquement à l'armée. Sa véritable signification, on la découvre sans peine. Elle élimine

²⁵⁰ G. TARDE : *Les Transformations du pouvoir*, op. cit., p. 171.

la notion de « conscience collective » dont a usé Durkheim et celle d' « âme des foules » dont abuse Le Bon. Une telle âme, affirme Tarde, est insaisissable et sans existence réelle. Ou plutôt elle n'est rien d'autre que la copie de l'âme du chef. L'âme des foules et son unité mentale, c'est le chef idéal que chacun de leurs membres porte en soi ²⁵¹.

Or, pour rappeler une formule synthétique de Michelet, c'est l'âme du « chef qui concentre en soi l'honneur du peuple dont il devient le type colossal ». Fondateur en quelque sorte de la collectivité humaine, modèle auquel elle ressemble, une fois créée, comme une famille à son chef. Et de même « que le germe d'ordre fondamental a été fourni au cerveau naissant par l'apparition du moi, de même le premier germe d'ordre social a été donné à la société primitive par l'apparition du chef. Le chef est le moi social destiné à des développements, à des transformations sans fin ²⁵². »

En somme, il est le principe d'existence de toute foule. On ne se lasse du reste pas de le répéter : « Les hommes ne se passent point, au fond, d'être dirigés, non plus que de manger, boire et dormir. Ces animaux politiques ont un besoin d'organisation, c'est-à-dire d'ordre et de chefs ²⁵³. » « C'est une loi de la nature que, quand un groupe d'hommes se trouvent réunis, ces hommes se mettent par instinct sous l'autorité d'un d'entre eux ²⁵⁴. » « Dans chaque sphère sociale, de la plus haute à la plus basse, dès que l'homme n'est pas isolé, il tombe sous la loi d'un meneur ²⁵⁵. »

Usant chacun du style qui lui est propre, de Gaulle, Sighele et Le Bon déclarent en substance la même chose : isolés, les hommes sont libres ; réunis, ils cherchent, se donnent et suivent un chef. Énoncé avec la force d'un axiome mathématique, le principe ²⁵⁶ impose son évidence, même si sa forme brutale nous heurte.

²⁵¹ G. TARDE : *La Logique sociale*, Alcan, Paris, 1913, p. 98. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#), JMT]

²⁵² Idem, p. 98. Dans l'évolution de la psychologie des foules, la notion de moi social prépare le passage de celle d'âme des foules, de Le Bon, à la notion de moi idéal, ou surmoi, de Freud.

²⁵³ C. DE GAULLE : *Le fil de l'épée*, op. cit., p. 64.

²⁵⁴ S. SIGHELE : *Psychologie des sectes*, V. Girard et E. Brière, Paris, p. 71.

²⁵⁵ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 68.

²⁵⁶ On le voit résumé par la célèbre expression allemande du Führerprinzip.

Mais, vous le savez déjà, la psychologie des foules ne dore pas ses pilules, ni ne justifie ses affirmations à l'emporte-pièce. Elle puise ses preuves à pleines mains dans la tradition commune des peuples et fait confiance à leur expérience pour les vérifier. Si vous cherchez un supplément de preuves, elle vous invite à ouvrir les yeux et à regarder ce qui se passe autour de vous. Car il est clair comme l'eau de roche que la plupart des gens acceptent la loi d'un meneur vif ou mort. Il n'y a pas de chef sans chef, ni de subordonné sans subordonné, dans aucune des sociétés connues. Telle est la hiérarchie dans l'humanité asservie ²⁵⁷.

II

« L'homme, affirmait Kant, est un animal qui, du moment où il vit parmi d'autres individus de son espèce, a besoin d'un maître... Or, ce maître, à son tour, est tout comme lui un animal qui a besoin d'un maître. » Ce maître du maître est, vous le savez, une idée qu'il a découverte ou qui s'est emparée de lui. Elle sert de fondation solide à la vision qu'il se fait du monde et de son propre rôle dans ce monde. Vision dont il ne peut dévier, pour la simple et bonne raison qu'il n'en possède pas d'autre. Il n'a pas la ressource de choisir. Il peut tout au plus la troquer contre une autre vision, ou la trahir. Il est enfermé dans une vision, une idéologie, prisonnier d'une mission, sans aucune possibilité d'en sortir, de même que l'artiste est enfermé dans son art, sa perception des formes et des couleurs, dans une réalité qu'il peint telle qu'il la voit et ne saurait peindre autrement.

Alors, le meneur cherche à dominer les hommes tout autant que l'idée le domine : là est le premier chaînon de toute domination effective. C'est seulement si elle est tyrannique et exclusive qu'il l'est aussi. Elle lui donne la supériorité sur les autres, surtout à l'âge des masses avides de certitudes et d'espérances. Le Bon encore l'écrit : « Les croyants, les apôtres, les meneurs, les convaincus en un mot, ont certes bien une autre force que les négateurs, les critiques et les indifférents ; mais n'oublions pas qu'avec la puissance actuelle des foules, si une seule pouvait

²⁵⁷ Pour la psychologie des foules, le principe de hiérarchie et celui d'organisation ne sont que les deux facettes du principe du chef. On ne peut donc perfectionner celles-là sans retrouver, au bout du compte, celui-ci.

acquérir assez de prestige pour s'imposer, elle serait bientôt revêtue d'un pouvoir tellement tyrannique que tout devrait aussitôt se plier devant elle ²⁵⁸. »

Voilà pourquoi les caractères psychiques du meneur, qui nous captivent et font de lui un mesmériseur-né, sont analogues à ceux de l'inventeur, individu fort et asocial, absorbé dans ce que Balzac nomme la recherche de l'absolu. Ils dénotent son unité de but, *singleness of purpose*, disent les Anglais, propre à un homme dominé par une seule passion. Donc à l'illuminé, obstiné, monodéique. Tarde le dépeint en ces termes : « L'ascendant personnel d'un homme sur un autre, nous le savons, est le phénomène élémentaire, et ne diffère qu'au degré près, du suggestionneur sur le suggestionné. Par sa passivité, sa docilité, aussi incorrigibles qu'inconscients, la foule d'imitateurs est une espèce de somnambule, pendant que, par son étrangeté, sa monomanie, sa foi imperturbable et solitaire en lui-même et son idée - foi que le scepticisme ambiant n'atténue en rien, car elle a des causes sociales - l'inventeur, l'initiateur en tout genre est, conformément à ce que nous avons dit plus haut, une sorte de fou. Des fous, guidant les somnambules : quelle logique, dira-t-on, peut sortir de là ? Cependant, les uns et les autres concourent à la réalisation de l'idéal logique, et ils semblent s'être divisé la tâche, la moutonnerie des uns servant à conserver et à niveler la foi sociale, autant que l'audace des autres sert à l'élever et à la grossir ²⁵⁹. »

Voilà une description qui jette une lumière crue sur ce que l'on pouvait penser et écrire, il y a moins d'un siècle, à propos des masses et du collectif - ceci dans un ouvrage de caractère scientifique. Le moins qu'on puisse en dire est que le ton est dépourvu de neutralité, l'auteur ne prenant pas la peine d'habiller ses préjugés d'un langage savant. Mais passons. Le texte condense tous les éléments de ces *Führernaturen*, selon l'expression de Max Weber qui les reprend et les combine autrement dans sa propre théorie. Rien n'y manque, ni la supériorité de l'individu sur la foule, ni la primauté de l'acte d'inventer sur celui d'imiter, ni la fermeté monomane de l'homme prédestiné à fasciner et magnétiser les masses d'admirateurs, non plus que les dons de l'hypnotiseur idéal, comme on n'en rencontre guère.

Mais que cherchent donc les meneurs dans la foule ? Quelle envie de foule les pousse et les attire vers elle, les force à agir sur elle ? Volonté de puissance, ambi-

²⁵⁸ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 89.

²⁵⁹ G. TARDE : *La Logique sociale*, op. cit., p. 127.

tion personnelle, intérêt de classe ? Tout cela, bien sûr. Cependant, la psychologie de masse nous livre une seule raison qui domine toutes les autres : le désir de prestige éveillé en eux par la toute-puissance des croyances qui se transforment en but. Il a pour marque un nom, s'agissant de personnes - Napoléon ou Staline, Jésus-Christ ou Karl Marx - et un titre, s'agissant de fonctions : général, professeur, empereur ou président. Le désir de prestige se traduit dans une volonté de renommée à laquelle nul homme n'échappe. D'où, chez le meneur, cette obsession de baptiser les individus, le parti, les villes, les sciences, etc. de son nom. A leur nombre se mesure son emprise. De là aussi cette valse des noms quand le meneur change, limogé ou mort.

C'est au point que l'on se demande s'il peut y avoir un chef anonyme. La réponse est évidemment non. Un meneur n'est pas vraiment au pouvoir, si personne ne met un nom sur sa figure. En ce cas il n'a ni nom ni visage. C'est un peu le cas des successeurs de Tito : après la mort de ce grand dirigeant, pouvoir, parti, peuple, tout est retombé dans l'anonymat. Dès que le chef commande, il cherche à obliger les autres à répéter ce nom : « On veut qu'ils le prononcent souvent et devant beaucoup de monde, dans une communauté en somme, afin que beaucoup de monde l'apprenne et se plie à le prononcer ²⁶⁰. »

Être un nom et se faire un nom ne signifie rien pour l'intelligence mais tout pour l'émotion. C'est l'assurance de durer - la gloire ou l'immortalité - et le signe le plus palpable qu'on détient le pouvoir, qu'on agit sur les autres. On est devenu leur modèle et leur point de mire. En un mot, on a pénétré dans leur moi et on règne sur leur imagination. « Ces hommes, écrit Michels à propos des chefs de partis, qui se sont acquis souvent une sorte d'auréole de sainteté et de martyr, ne demandent, en échange des services rendus, qu'une seule récompense : la reconnaissance ²⁶¹. »

Sans cette reconnaissance des peuples et des multitudes, aucun roi, couronné ou non, n'est rien. Ainsi tous les meneurs dépendent de la foule, ce qui détermine leur pouvoir de suggestion. Ils sont obligés de croire ce qu'elle croit, de voir ce qu'elle voit. Chacun peut alors s'identifier à leurs décisions, et les comprendre du premier coup et sans hésiter. Devenus les miroirs parfaits de la foule, elle se reflète

²⁶⁰ E. CANETTI : *Masse et Puissance*, op. cit., p. 421.

²⁶¹ R. MICHELS : *Les Partis politiques*, op. cit., p. 57.

te en eux, autant à l'aise qu'en elle-même. C'est pourquoi le chef, s'il connaît la solitude, ignore l'isolement. Il ne saurait demeurer extérieur à la masse dont il est issu sans passer pour un simulateur cynique, servant ses ambitions propres. Sa force, c'est d'être vrai et de faire vrai. S'il fait dans le vrai sans être vrai lui-même, sa force se dissipe. Il tombe dans l'illusion d'être un maître sans maître. Il perd alors tout son pouvoir de séduction, tout le capital de confiance que la foule investit en lui.

Aussi longtemps, au contraire, qu'il demeure le miroir, les masses se reconnaissent en lui. Elles lui reconnaissent le prestige de la croyance collective, leur commun tyran. En l'admirant, elles s'admirent. « Quand une foule admire son chef, conclut Tarde, quand l'armée admire son général, elle s'admire elle-même, elle fait sienne la haute opinion que cet homme acquiert de lui-même ²⁶². »

Admire-toi, la foule t'admirera, tel semble être le conseil que l'on doit donner au meneur. Alors, en imitant son chef, la foule tonifie sa propre estime, son moi social, qui se renforce. Chacun, dans son for intérieur, se sent devenir un petit Einstein, un petit Napoléon ou un petit de Gaulle, et se voit avec des yeux neufs. A croire qu'un chef fort consolide et rehausse la personnalité de ses partisans et suiveurs, tandis qu'un chef faible l'abaisse et la désagrège. Comme si l'estime de soi de chaque Français, par exemple, passait par des hauts et des bas, selon que le pouvoir est entre les mains de M. Barre ou de M. Mauroy, ou que l'estime de soi de l'Américain variait suivant qu'il a pour président M. Carter ou M. Reagan.

Telle serait la raison qui ferait réclamer aux gens, de temps en temps (point trop n'en faut !) un leadership fort, un meneur énergique. Tarde, toujours lui : « En fait, toutes les fois qu'une nation traverse une de ces périodes où ce n'est pas seulement des grands entraînements du coeur, mais des grandes capacités d'esprit qu'elle a un besoin impérieux, la nécessité d'un gouvernement personnel s'impose, sous forme républicaine ou sous couleur parlementaire ²⁶³. » Malgré tout, rappelons que, à de rares exceptions près, on a ici affaire à une illusion très dangereuse. Les gouvernements personnels ont pu effectivement redorer temporairement le blason de la fierté des peuples. Ils l'ont toujours fait au prix d'une saignée de leur

²⁶² G. TARDE : *La Logique sociale*, op. cit., p. 114.

²⁶³ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 165.

dignité, sinon d'une saignée tout court. Eux-mêmes étaient fiers, et cela n'allait pas plus loin.

III

Pourquoi les masses se soumettent-elles au meneur comme le troupeau à son berger ? La question s'est toujours posée. Depuis la Seconde Guerre mondiale, elle se pose de façon plus pressante. Un phénomène est apparu dans le monde contemporain qui donne l'impression d'une survivance, et dont on a en vain cherché la cause : l'autorité de certains meneurs s'accompagne d'une terreur quotidienne. Elle exige le sacrifice de millions d'individus, pour des raisons de classe ou de race, sur une échelle inconnue auparavant. Et le pouvoir de ces meneurs, nul ne l'ignore, émane de la volonté populaire. Malgré cette cruauté, ils ont été entourés - et continuent à l'être - d'une vénération, voire d'un amour sans bornes. Dans bien des cas, amour et vénération vont de pair avec la terreur, confinant ensemble au paroxysme.

Et pourtant, ce qu'il faut bien appeler des crimes était connu de tous, sauf de ceux qui ne voulaient pas les connaître, qui fermaient les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre, la bouche pour ne pas dénoncer. Ainsi la popularité dont a joui un Hitler ou un Staline déconcerte : « Le fait que le régime totalitaire, malgré l'évidence de ses crimes, s'appuie sur les masses, est profondément troublant », écrit Hannah Arendt ²⁶⁴.

Non seulement troublant mais à proprement parler stupéfiant, en ce qui concerne Staline, quand on sait avec quel acharnement minutieux il a poursuivi ses ennemis. Les faits et gestes de chacun étaient contrôlés. Personne n'échappait à la terreur. Une terreur dont la diffusion n'était rendue possible que par la participation spontanée des masses. N'empêche que Staline fut très populaire, et encensé à l'égal d'un dieu. A proportion, justement, de la terreur qu'il inspirait, plus efficace à cet égard que le bien-être qu'aurait apporté son régime. « Il me paraît, écrit le philosophe soviétique Zinoviev qui a connu cette période, que les purges stali-

²⁶⁴ H. ARENDT : *Le Système totalitaire*, op. cit., p. 235.

niennes ont fait davantage pour sa divinisation que sa politique opiniâtre visant à baisser de quelques kopecks les prix alimentaires ²⁶⁵ »

Pas seulement à l'intérieur de la Russie. A l'extérieur, aussi, il a été glorifié par les poètes, écrivains et philosophes, ajoutant leurs louanges à celles des hommes politiques. En France même, il n'a pas manqué de plumes pour lui déclarer amour et admiration : « Combien de centaines et de centaines de milliers, écrivait André Wurmser, ont pour le maréchal Staline le même amour lucide ²⁶⁶. » Tandis que la même année, Paul Eluard lui dédie un poème où l'on lit : « Et Staline dissipe aujourd'hui le malheur, la confiance est son cerveau lucide. » A l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, souvenez-vous-en, chaque famille, chaque usine, devait participer à une collecte de cadeaux qui sont partis par wagons entiers de toute la France en direction de Moscou. Ainsi célébrait-on celui que Barbusse décrivait comme « l'homme à la tête de savant, à la figure d'ouvrier et à l'habit de simple soldat ».

À sa mort, les masses l'ont pleuré dans les rues. Elles avaient le désespoir au cœur, et regardaient avec inquiétude un avenir sans lui, se sentant orphelines de père. Louis Aragon en témoigne. « Chaque fois que quelqu'un me serrait la main, lui et moi, que ce fût Fernand, ou François, ou Daniel, nous avions comme peur des yeux de l'autre, d'y voir ces larmes qui allaient rendre impossible de contenir les nôtres. »

Assurément, ce n'était pas la première fois que la mort d'un chef adulé et despotique provoquait de pareilles manifestations. Caligula lui-même fut adoré, et le peuple faillit se révolter après son assassinat. Si j'évoque brièvement ces faits, encore frais dans toutes les mémoires, c'est pour montrer ceci qui est stupéfiant : non pas la soumission des masses et leur absence de révolte devant de tels meurtres, mais l'affection intime qu'elles lui vouent, jusqu'à être inconsolables de sa disparition. Comment les hommes peuvent-ils aimer leur tyran ? Comment peuvent-ils le suivre au mépris de leur liberté et de leur vie ? A croire qu'ils jugent insupportable toute « vacance du pouvoir », terme qui désigne le vide, réel ou imaginaire, dans lequel se trouvent les masses lorsque le chef est à l'agonie. Nous avons été les contemporains de l'agonie de Mao, de Franco ou de Tito. Nous

²⁶⁵ A. ZINOVIEV : « Victimes et Complices », *Le Monde*, 22 décembre 1979.

²⁶⁶ A. WURMSER, in *Nouvelle Critique*, 1949.

avons pu suivre les efforts désespérés des médecins pour prolonger la survie, retarder de façon inhumaine l'issue fatale, comme s'il était interdit à ces hommes de mourir.

Ces menées, et aussi la dissimulation de la véritable date du décès, destinée à entretenir l'illusion que le chef est malade ou moribond alors qu'il est déjà mort, ont une autre face : les réactions vraies ou supposées de la foule à la disparition de son leader, privée de son « dieu ». Panique ou terreur ? Dissolution des liens sociaux, débandade, anarchie, manifestations excessives de deuil, peut-être (quoique les suicides soient plutôt le fait des admirateurs d'une idole de cinéma). Mais aussi fureur d'une foule qui tourne son chagrin en violence et dirige sa violence contre les proches du maître d'hier. Tous les petits chefs qui ne sauraient remplacer le grand, elle les rend responsables à la fois de ses crimes et de sa mort. Et cette « vacance du chef » ne se comble qu'après un long travail de deuil et de dédivinisation qui, en un sens, ne finit jamais, même dans les sociétés les mieux tenues en main.

Voilà toute une série de faits qui scandalisent l'intelligence, offusquent la conscience et défient la science. Pour la psychologie des foules, en revanche, qui, d'une certaine façon, les a prévus avant qu'ils ne deviennent massifs, il n'y a là rien d'exceptionnel ni de fou. L'étonnant est plutôt le contraire : que l'on méconnaisse à ce point la nature humaine.

IV

D'où vient que la psychologie des foules a pu les prévoir, les décrire à l'avance ? Tant que l'on envisage le problème politique de manière classique, on tient pour acquise l'égalité des hommes. On se demande pourquoi les uns commandent et les autres obéissent. Que la majorité se soumette par intérêt ou par raison, passe encore. Mais si ces motifs disparaissent, on ne la comprend plus. Et si, de surcroît, on la voit participer activement ou consentir passivement à se laisser assujettir, on ne peut se défendre de l'impression qu'elle le fait librement, de son plein gré.

Du point de vue de la psychologie des foules, l'énigme n'est pas que les uns commandent et les autres obéissent, fût-ce en régime despotique. C'est presque le

contraire. Si tous les meneurs commandaient et si toutes les foules obéissaient, il n'y aurait pas de problème politique majeur, et même pas de problème du tout, Il se pose justement lorsque les premiers hésitent, suivent au lieu de diriger, tandis que les secondes oscillent entre les deux pôles extrêmes, tantôt imposent leur volonté et tantôt sombrent dans l'apathie. Alors naît « la méfiance morbide, écrit Tarde, du public démocratique à l'égard de son maître, et la peur, la pleutrerie, la platitude du soi-disant maître qui enregistre en décrets tous les ordres de ses inférieurs. Il y a accord logique, cette méfiance et cette peur impliquent pareillement un jugement porté sur la faiblesse du chef, il y a aussi accord téléologique, en ce sens que cette méfiance accroît cette peur, sinon cette peur cette méfiance ; mais désaccord, par malheur, en cet autre sens que l'accouplement de cette folie et de cette lâcheté conduit un peuple aux abîmes ²⁶⁷. »

En d'autres mots, la nécessité d'une hiérarchie stricte est tellement impérieuse que, chose remarquable, lorsque la minorité d'en haut obéit et que la majorité d'en bas commande, le pouvoir se déséquilibre. Alors se pose un problème grave. La seule issue est de rétablir un ordre d'obéissance. Et la gratitude va aux meneurs qui y parviennent. On leur en est reconnaissant, comme à des Atlas soutenant debout, la tête en haut, un monde qui risque de basculer cul par-dessus tête.

On voit, dans ces conditions que, pour la psychologie des foules, la docilité de celles-ci est chose naturelle. Quelle en est la cause ? La question comporte deux réponses, que résumant les mots de répression d'une part, d'admiration, de l'autre. Si nous adoptons la première, nous invoquons des causes extérieures : la force nue des appareils de police, des partis, des administrations, ou celle de la richesse et de l'argent, qui violentent et corrompent. Elles sèment la peur et l'humiliation, et suppriment toute liberté de mouvement et de pensée, toute volonté de résistance à l'autorité. L'inventaire pourrait se poursuivre, car en l'espèce, le pire est toujours sûr.

La seconde solution s'oppose à la première, comme, dans le Don Juan de Mozart, séduire à forcer, la méthode psychique à la méthode physique. Elle présuppose une cause intérieure, une tendance, un besoin psychique d'aimer, d'imiter, d'obéir à un être supérieur duquel nous attendons des directives et une protection. Cette propension nous rend réceptifs à ses suggestions, et nous les appelons de

²⁶⁷ G. TARDE : *La Logique sociale*, op. cit., p. 297.

nos vœux. Elle nous conduit à mettre nos sentiments, nos biens et, le cas échéant, notre vie à sa disposition. Il y aurait, en somme, chez l'être humain, un besoin d'admirer qui se manifeste très tôt. Après son père, son professeur, son frère aîné, il admire les grands artistes ou les savants, les personnages illustres de l'histoire, bref toutes les figures, fastes ou néfastes, qui peuplent le Panthéon imaginaire des peuples : « Le besoin d'admiration des foules, décrète Le Bon, les rend vite esclaves des individus exerçant sur elles du prestige. Elles adorent frénétiquement tous leurs admirateurs ²⁶⁸. »

Ce besoin de se soumettre et d'admirer n'est pas un besoin psychique de l'individu. Tout seul, il ne l'a pas, ni ne le manifeste. Bien souvent, il se révolte contre ce qui le lui rappelle. Il naît effectivement libre au sens général du mot. Mais en masse, par contre, le besoin se révèle ²⁶⁹. On dirait que chacun se sent contraint d'obéir à la partie collective de soi-même, de se soumettre à ce qui, dans son être, le constitue collectivement. La puissance de ce besoin sur les masses s'observerait à plusieurs indices.

La vénération, d'abord, dont elles entourent leur leader. Elles le regardent, l'écoutent. Même son nom est prononcé avec respect. La véhémence ensuite, avec laquelle elles refusent toute attaque, toute critique dirigée contre sa personne. Même lorsque les meneurs se contredisent ou commettent des crimes, on voit les foules refuser d'y croire. Elles en rejettent la responsabilité sur d'autres, p. ex. l'entourage du meneur. Ainsi gardent-elles intacte l'image qu'elles se font de lui. Nous savons que beaucoup de Soviétiques et beaucoup d'Allemands étaient convaincus que Staline et Hitler ignoraient les persécutions et les exécutions d'opposants ou de juifs. Enfin, la docilité satisfaite est le troisième indice qui a souvent étonné les observateurs. Elle amène à obéir aux décisions et aux ordres sans

²⁶⁸ G. LE BON : *L'Opinion et les Croyances*, op cit., p 136.

²⁶⁹ Il est important de tenir compte de cette précision. Beaucoup de psychologues tentent de définir le type de la personnalité soumise, dépendante et conformiste. D'autres parlent d'une propension génétique de l'homme à l'obéissance. Pour la psychologie des foules, le besoin d'obéissance, comme d'autres manifestations psychiques, est causé par l'état de masse. Il disparaît dès que l'individu se retrouve isolé. Il faut éviter de passer indûment du collectif à l'individuel, en parlant des individus soumis, suggestibles, et aussi de l'individuel au collectif, en parlant des rapports entre meneurs et foules comme de rapports sadomasochistes. On s'est beaucoup servi récemment de cette dernière confusion, afin de « poétiser » les crimes nazis.

qu'il soit besoin d'appliquer une force considérable ou une contrainte excessive. Et Robert Michels, dans son étude des partis politiques, a pu écrire que « Les masses éprouvent un besoin profond de s'incliner devant les grandes idéautés, mais aussi devant les individus qui, à leurs yeux, représentent celles-ci ²⁷⁰. »

Les deux solutions - la répression et l'admiration - s'opposent diamétralement. Dans un cas, le meneur est obéi parce qu'il commande, dans l'autre, il commande parce qu'il est obéi. La plupart des sciences sociales se rallient à la première explication. Elles font de la répression une violence qui a sa source dans un rapport de force, donc dans une contrainte sociale. La psychologie des foules soutient la seconde explication. Le besoin d'admirer un homme remarquable et prestigieux sur lequel elles puissent s'appuyer, conduit, dit-elle, les masses à se soumettre au meneur. S'il les domine et les fait obéir à ses ordres, c'est avec leur consentement. Celui-ci va parfois très loin, jusqu'à la limite où le meneur proclame : « Moi seul et cela suffit. »

V

Ainsi la masse est un animal despotique. Dès l'instant où l'on admet qu'elle a besoin de se soumettre et d'admirer, il apparaît que seul un individu exerçant un pouvoir fort et sans concession peut la satisfaire. Mais où se forme ce besoin, quelle en est l'origine ? Les caractères du meneur ont sans doute même origine. Sinon, pourrait-il s'ajuster à la foule et elle à lui comme clé et serrure ? Pour faire vite, car nous y reviendrons longuement, reconnaissons que la famille est le berceau de la soumission. Et, partant, le socle du pouvoir. Notre mère et surtout notre père nous y préparent.

Ils nous enseignent les gestes et les règles pour imiter, le savoir-faire de la conformité, en somme. Bien plus, la famille nous en donne la soif et le besoin. Au point que nous nous précipitons sur le premier venu, pourvu que son prestige le désigne comme exemple et comme chef Cette hâte irréfléchie, cette précipitation d'automate hypnotisé trahit le fait qu'il s'agit d'un besoin d'obéissance qui cherche

²⁷⁰ R. MICHELS : *Les Partis politiques*, op. cit., p. 62.

à se satisfaire. Et nous en tirons du plaisir. « La vérité, déclare Tarde, est que, pour la plupart des hommes, il y a une douceur irrésistible inhérente à l'obéissance, à la crédulité, à la complaisance quasi amoureuse à l'égard du chef ²⁷¹. » On peut refuser la teneur de ces arguments. Il est plus difficile de refuser leur logique et la réalité de l'expérience. La question se pose en effet : y a-t-il un seul homme qui n'éprouve pas la tentation d'admirer et d'obéir, qui ne la sente sournoisement à l'œuvre en lui ? Si la tentation de liberté avait été plus forte, le monde aurait un autre visage que celui que nous lui connaissons aujourd'hui. Ainsi la soumission et la famille vont la main dans la main. Vouloir l'une, c'est vouloir l'autre. Dès qu'elle a établi ce lien, la psychologie des foules est allée jusqu'au bout du raisonnement. Et elle a fait du père la préfiguration de toutes les catégories de meneurs, la clé de tous les sentiments que nous avons envers eux. Ce n'est pas Freud, mais Tarde qui a écrit les lignes suivantes : « Même dans les sociétés les plus égalitaires, l'unilatéralité et l'irréversibilité dont il s'agit subsistent toujours à la base des institutions sociales, dans la famille. Car le père est et sera toujours le premier maître, le premier prêtre, le premier modèle du fils. Toute société, même aujourd'hui, commence par là ²⁷². »

Si les masses se défendent souvent contre les entreprises de suggestion collective, si elles se méfient profondément de la publicité, de la propagande, ce n'est point de peur d'être contrôlées ou dominées ensuite par la force ou la violence. Elles savent pouvoir leur opposer une force et une violence supérieures. Non, en réalité, elles appréhendent de voir resurgir le démon intérieur qui les pousse depuis toujours à vénérer et à obéir. Elles sont comme un homme qui s'arrête un certain temps de boire ou de se droguer. Il n'a pas peur de recommencer à boire ou à se droguer, mais il a peur de l'envie de boire, de l'envie de se droguer. Il craint que l'envie ne le ramène à son vice, et contre cette envie-là, il est sans défense.

Voilà pourquoi les moyens purement psychiques de persuasion et de séduction sont tellement plus efficaces à la longue. Une seule formule bien frappée vaut parfois mieux qu'une division bien armée : « Il n'y a que deux puissances au monde, disait Napoléon, le sabre et l'esprit. A la longue, le sabre est toujours vaincu par l'esprit. »

²⁷¹ G. TARDE : *Les Transformations du pouvoir*, op. cit., p. 25.

²⁷² G. TARDE : *Les lois de l'imitation*, op. cit., p. 83.

Tel est donc le parti pris par la psychologie des foules dans ce vieux et incertain débat sur les causes de la servitude. Lorsque les hommes se réunissent, ils se mettent spontanément à obéir à l'un d'entre eux. Le chef est celui que tous ont envie d'admirer. Partout donc se reforme, visible ou cachée, la distinction du meneur et des masses comme un besoin intérieur. Ce besoin est perverti en répression quand l'État le manie et lui impose une satisfaction de l'extérieur. Dans ce débat, il n'est pas douteux que la plupart des sciences ont adopté une théorie opposée, aujourd'hui partagée par tous.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

Cinquième partie.

L'opinion et la foule

[Retour à la table des matières](#)

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Cinquième partie. L'opinion et la foule.

Chapitre I

La communication est le valium du peuple

I

[Retour à la table des matières](#)

La communication est le processus social par excellence. Changez sa forme, ses moyens. Aussitôt elle changera la nature des groupes et l'exercice du pouvoir, l'histoire nous l'apprend. On aurait tort de la considérer comme un simple instrument entre les mains d'hommes qui s'élancent à la conquête des foules. En vérité elle leur impose ses règles, qu'ils sont bien obligés de respecter. J'indique seulement, pour illustration, la transformation profonde de la vie politique et culturelle sous l'influence de la radio d'abord, de la télévision ensuite. En l'espace d'une génération, le ton et l'allure des discours, la compétition pour le temps de parole et d'image, ont changé du tout au tout.

Tarde l'avait entrevu. A chaque type de communication, dit-il, correspond un type de sociabilité : à la communication traditionnelle de bouche à oreille, la foule ; à la communication moderne qui débute avec le journal, le public. A chacun correspond aussi un meneur spécifique. La presse a créé le sien : le publiciste.

On objectera peut-être qu'il s'agit d'une thèse étroite. En effet, elle reste totalement muette sur les conditions économiques et sociales de ces relations. Disons que tout cela, en un sens, est bien léger pour qui se veut exhaustif et ne saurait plus nous satisfaire. D'autre part, la thèse est claire et peu de mots suffisent à l'exprimer : l'évolution des moyens de communication détermine celle des groupes et leur méthode de suggestion collective. De même qu'il y a une histoire naturelle des techniques et du travail, il y a une histoire naturelle des communications. Elle nous livre une véritable psychologie des échanges, des parlers et de la persuasion.

II

Tâchons d'en donner une esquisse. Elle n'a pas besoin d'être complète pour être instructive. Tout commence, vous l'imaginez, par la conversation. Parmi les actions et réactions entre individus, celle-ci est le rapport social élémentaire dont résultent la plupart de nos opinions. Tarde imagine même une science qui lui serait entièrement vouée ²⁷³.

Quand on sait qu'aujourd'hui, en sociologie et en psychologie, la conversation est devenue un sujet à la mode, et qu'il a fallu tout ce temps pour secouer l'indifférence et susciter l'intérêt envers ce phénomène à la fois essentiel et élémentaire, on n'en apprécie que plus la précision de l'idée de Tarde ! Avoir voulu faire de la conversation l'unique objet d'étude rend cette idée encore plus folle, donc plus juste. Il ne se contente naturellement pas d'indiquer le sujet, il dessine le projet. Et d'abord, il s'agit de savoir ce qu'on entend par conversation. « Causer, se demandait Maupassant, qu'est cela ? Mystère ! C'est l'art de ne jamais paraître ennuyeux, de savoir tout dire avec intérêt, de plaire avec n'importe quoi, de séduire avec rien du tout. Comment définir cet effleurement des choses par les mots, ce jeu de raquette avec des paroles souples, cette espèce de sourire léger avec des idées que doit être une causerie ? ²⁷⁴. »

Une chose est certaine : parler, ce n'est pas converser ni réciproquement, car le causeur doit mettre en branle tout un arsenal : regards, inflexions de voix, parades

²⁷³ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., Avant-propos.

²⁷⁴ G. DE MAUPASSANT : *Sur l'eau*, op. cit., p. 123.

du corps, il enveloppe sa personne d'une atmosphère particulière à laquelle nous donnons le nom de charme. Réservez donc, avec Tarde, le vocable de conversation pour définir tous ces dialogues au cours desquels nous parlons avec autrui, pour intéresser et amuser, par politesse quelquefois, par désir d'être ensemble et surtout pour le plaisir de parler. Tous les entretiens qui ne sont pas désintéressés, gratuits, qui visent un autre but que la jouissance des interlocuteurs - par exemple, les pourparlers diplomatiques ou militaires, les interrogatoires judiciaires, les discussions scientifiques - en sont exclus. Tarde fait une exception pour les flirts, les causeries mondaines, car la transparence de leurs fins, séduire, flatter et le reste, n'élimine ni le jeu ni le plaisir, au contraire.

Selon lui, causer avec quelqu'un fixe son attention et force son esprit. Aucun autre rapport social ne saurait provoquer une interpénétration plus profonde entre deux personnes, ni ne produirait plus d'influence sur leurs pensées que la conversation. « En les faisant s'aboucher, écrit-il, elle les fait se communiquer par une action aussi irrésistible qu'inconsciente. Elle est, par suite, l'agent le plus puissant de l'imitation, de la propagation des sentiments, des idées, des modes d'action. Un discours entraînant et applaudi est souvent moins suggestif, parce qu'il avoue l'intention de l'être, Les interlocuteurs agissent les uns sur les autres, de tout près, par le timbre de la voix, le regard, la physionomie, les passes magnétiques, les gestes, et non seulement par le langage. On dit avec raison d'un bon causeur qu'il est un charmeur dans le sens magique ²⁷⁵. »

Tranquillement, comme si la chose allait de soi, Tarde affirme que la conversation doit toute son efficacité à son pouvoir de provoquer des effets analogues à ceux de l'hypnose. Par bien des côtés, elle est donc proche de la suggestion directe, de personne à personne.

L'autre caractère de la conversation, c'est-à-dire qu'elle est égalitaire et reconstitue les égalités dans un univers aux inégalités renaissantes, a des conséquences sur un plan social général. « Elle synthétise en cela, écrit Tarde dans une de ses notes posthumes, toutes les formes d'action intermentale. Par cette complexité de son influence, elle peut passer pour la relation sociale embryonnaire. Par cette réciprocité de l'action, elle se montre l'agent le plus puissant et le plus inaperçu de nivellement social. »

²⁷⁵ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 85.

Suggestion, plaisir, égalité, voilà les trois mots qui définissent la conversation. Mais le monologue précède le dialogue. On doit supposer, selon Tarde, qu'aux débuts de l'espèce humaine, dans la première famille ou le groupe primitif, un seul individu parlait - qui pouvait-il être, sinon le père ? - et tous les autres l'imitaient. Après des imitations nombreuses, tout le monde est arrivé à parler et à causer. Ainsi observe-t-on deux monologues qui se poursuivent de haut en bas, du chef qui commande vers le groupe, et de bas en haut, du groupe qui obéit, acquiesce, vers le chef.

C'est seulement par la suite que les communications, du supérieur vers l'inférieur et de l'inférieur vers le supérieur, deviennent réciproques. Les monologues parallèles se changent en dialogues. En somme, la parole serait d'abord parole de meneur : elle ordonne, avertit, menace, condamne. Ensuite, copiée et faisant écho, elle devient aussi parole de suiveurs : elle approuve, applaudit, répète, flatte. Enfin, dans le dialogue, elle se transfigure en parole pour parler : ne visant ni à condamner ni à obéir, elle est donc de la parole fait à autrui.

Tarde décrit et examine avec minutie toutes les circonstances qui ont amené la conversation à évoluer. Il note ainsi que le ton et le contenu de nos entretiens se reflètent dans les attitudes de notre corps. Les conversations assises seraient plus graves et plus intellectuelles, ce seraient aussi les plus courantes. A l'opposé, les conversations couchées des Romains dans leurs *triclinia*, avec leur lenteur et leur fluidité, paraissent plus effectives. Tandis que les conversations ambulantes des Grecs expriment un mouvement d'esprit très vif et très animé. Il remarque encore que la présence ou l'absence d'un causoir, d'une pièce consacrée à la conversation, est un trait distinctif des classes sociales et des civilisations. Les Grecs et les Romains riches en avaient un. Et, à partir du XIV^e, siècle de notre ère, les Italiens et les Français, en les imitant, ont créé le salon. Celui-ci a été inventé par l'aristocratie, mais ce sont les bourgeois qui l'ont diffusé et en ont fait la pièce centrale de tout appartement, si petit fût-il. (La disparition du salon et son remplacement par la salle de séjour, qui n'est qu'un vivoir, marquerait ainsi de manière ostensible le déclin de la conversation dans notre société.) Dans les couches populaires, on ne trouve que des embryons de salons et de cercles, les lieux de causerie étant plutôt à l'extérieur de la maison, tels les cafés ou les bistrots.

Dans cet inventaire, rien n'est oublié, rien n'est négligé : ni la question du temps imparti à la conversation, ni les variations d'une classe à l'autre, non plus

que le bavardage des femmes, et ainsi de suite. Toutes les explications sont sous-tendues par deux leitmotivs. D'un côté, les conversations enrichissent la langue et l'intelligence d'une société. De l'autre côté, elles sont l'antidote du pouvoir absolu : « Il y a un lien étroit, telle est l'opinion de Tarde, entre le fonctionnement de la conversation et les changements de l'opinion, d'où dépendent les vicissitudes du pouvoir. Là où l'opinion change peu, lentement, reste presque immuable, c'est que les conversations sont rares, timides, tournant dans un cercle étroit de commérages. Là où l'opinion est mobile, agitée, où elle passe d'un extrême à l'autre, c'est que les conversations sont fréquentes, hardies, émancipées ²⁷⁶. »

A tort ou à raison, il estime que la conversation constitue un frein au pouvoir absolu, une garantie de liberté. On devine chez lui une nostalgie de l'ancienne vie communale, un regret de la disparition des salons et des clubs qui faisaient et défaisaient les réputations, et aussi une idéalisation de la démocratie antique qui est née et morte avec les discussions sur l'agora. « Au point de vue politique, affirme-t-il, la conversation est, avant la presse, le seul frein des gouvernements, l'asile inexpugnable de la liberté ; elle crée les réputations et les prestiges, elle dispose de la gloire, et, par elle, du pouvoir. Elle tend à égaliser les causeurs en les assimilant et détruit les hiérarchies à force de les exprimer ²⁷⁷. »

A croire que liberté et égalité en dépendent. Et de donner pour preuve les salons littéraires du XVIII^e siècle, véritables laboratoires d'idées, où ont été formées, testées, lancées bon nombre de notions que la Révolution française a plus largement diffusées et surtout mises en pratique. Certes, Tarde prend les effets pour les causes, les symptômes pour la maladie, et la conversation pour une condition de l'égalité et de la liberté, alors que l'inverse nous semble vrai. Dès que la hiérarchie intervient, le double monologue défait le dialogue, la volonté de commander et d'obéir mine le plaisir de parler. Quant à la liberté, les choses sont on ne peut plus claires : les despotes se méfient de la conversation, la surveillent, et empêchent par tous les moyens leurs sujets de causer entre eux. Tout gouvernement qui voudrait rester stable, tenir fermement en main les leviers de l'État doit purement et simplement l'interdire, surveiller et empoisonner le plaisir qu'elle procure. En France notamment, écrit-il, si l'on voulait retrouver l'ordre du temps

²⁷⁶ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 133.

²⁷⁷ G. TARDE : Idem, p. 126.

jadis, « des époques primitives où l'on ne causait pas en dehors du cercle étroit de la famille, il faudrait commencer par instituer le mutisme universel. Dans cette hypothèse, le suffrage universel lui-même serait impuissant à rien démolir ²⁷⁸. »

Notre auteur écrit d'or ! Sans être encore devenu universel, le mutisme semi-universel, qui coexiste dans un grand nombre de pays avec le suffrage du même nom, illustre parfaitement la pensée de Tarde. Il en fait l'indice de la main de plomb d'une dictature. Au fond, une étude de nos systèmes de pouvoir selon les conversations qu'ils cultivent ou proscrivent serait une des choses les plus passionnantes auxquelles un sociologue ou un psychologue de nos jours pourrait consacrer ses talents, bien plus que nombre d'études entreprises actuellement. En prenant pour critère qu'un pays où l'on ne parle pas pour parler est un pays où l'on ne parle pas tout court, un pays où chacun obéit au slogan tristement fameux : « Taisez-vous, méfiez-vous, les murs ont des oreilles. »

De tout temps, les murs ont eu des oreilles, mais en le disant, on songeait surtout aux voisins tapis derrière les cloisons, épiant les querelles et les réconciliations. Et Tarde était bien loin de prévoir l'extraordinaire innovation que notre époque allait apporter en ce domaine : l'installation de micros dans les murs. Désormais, il devient possible de traquer et d'enregistrer à distance n'importe quelle conversation privée, à l'insu des interlocuteurs. De même, les tables d'écoute branchées sur le téléphone permettent de capter tous les messages reçus et échangés par ce moyen. Ces progrès sont à la fois un hommage rendu à la conversation et un moyen de l'arrêter à la source, en introduisant le soupçon au cœur des entretiens les plus élémentaires et les plus intimes.

III

Vous devez imaginer ensuite une seconde phase pendant laquelle on assiste au déclin de la conversation et à la naissance d'un moyen de communication qui la remplace. L'échange primitif des paroles s'est déjà transformé au cours des siècles sous l'influence de l'écriture. La correspondance le prolonge directement, tandis

²⁷⁸ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 137.

que dialogues de philosophes, théâtre et roman créent des formes nouvelles. Les cercles d' « interlocuteurs » se multiplient ainsi, les courants d'opinion circulent sur une vaste échelle. Mais le journal les dépasse tous par ses effets de masse. Songez, par analogie, au remplacement du tir à l'arc par le tir d'artillerie !

Élargissant régulièrement son audience, d'une des rivières il est devenu le fleuve où toutes les autres se jettent, en drainant l'essentiel de chacun des moyens d'expression - roman, théâtre, discours politique, etc. Il reste néanmoins un pur instrument de communication d'un pôle à l'autre de la société. « Il a commencé, observe Tarde, par n'être qu'un écho prolongé des causeries et des correspondances, il a fini par en être la source presque unique ²⁷⁹. »

Tout, dans la société moderne, conspire contre elle. La conversation présuppose une incertitude, une divergence, une possibilité de changer l'opinion d'autrui. Le plaisir de la discussion en prend prétexte et se satisfait à sa guise. Malheureusement, l'éventail des occasions se resserre, car les règles et les informations objectives tranchent à la place des interlocuteurs qui sont aussi des disputants. Prenez l'exemple des marchandages, brouillons et colorés, entre acheteurs et vendeurs. Dès que vous introduisez le prix fixe, il n'y a plus de marchandage possible : une paire de chaussures vaut tant, vous l'achetez ou vous ne l'achetez pas, un point c'est tout. Le vendeur ne cherche pas à vous persuader et vous n'avez rien à lui dire ou à lui répondre. Les entretiens que faisaient naître l'ignorance ou l'amour-propre sont taris à la source, dans la mesure où les statistiques, les spécialistes tranchent à notre place, de manière objective ou prétendue telle. « Chaque information nouvelle tarit une source ancienne de discussion. Combien de sources pareilles ont été taries depuis le début de ce siècle ²⁸⁰ ? »

Nous avons perfectionné le système. C'est le « Faites-le vous-même », c'est-à-dire : lisez la notice et débrouillez-vous ! De son côté, la presse impose le cours forcé de ses sujets, assène ses solutions péremptoires et rend presque inutile la correspondance, cette forme de conversation cultivée, ou les discussions quotidiennes. Elle multiplie par cent et par mille les effets de l'imprimerie qui rend possible la transmission à distance et avec une rapidité extraordinaire des pensées en lieu et place des hommes. « Le transport de la force à distance n'est rien com-

²⁷⁹ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 157.

²⁸⁰ G. TARDE : op. cit., p. 109.

paré au transport de la pensée à distance. La pensée, n'est-ce pas la force sociale à distance ²⁸¹ ? »

Vous en conviendrez sans peine. Lorsque des milliers et des milliers de personnes lisent le même journal, les mêmes livres, et ont l'impression de former un même public, elles acquièrent le sentiment de toute-puissance propre aux foules. On pourrait croire que le lecteur d'un journal est plus libre que le membre d'une foule, qu'il a le loisir de réfléchir à ce qu'il lit, et, d'abord, qu'il choisit son journal. En réalité, il est soumis à une excitation permanente et, comme le journaliste flatte ses préjugés et ses passions, il rend le lecteur crédule et docile, le manipule à son gré. De sorte que la masse des lecteurs devient une masse d'automates obéissants, dont on voit l'exemple dans le cabinet des hypnotiseurs et à laquelle on peut faire faire et faire croire tout ce qu'on veut. Le pouvoir du journal et du journaliste à mobiliser, à mettre en mouvement le public pour les grandes causes, Tarde a pu l'observer à propos d'un cas particulier : « Ce n'est pas d'ailleurs, écrit-il, parce que nous avons le suffrage universel en France, c'est parce que nous avons les journaux avides de nouvelles et très répandus que la question de savoir si Dreyfus est innocent ou coupable a divisé le pays en deux parties, ou plutôt en deux publics violemment contraires ²⁸². »

À ce propos, Marcel Proust, mémorialiste sûr, imagine qu'un de ses personnages, le prince de Guermantes, voulant faire dire une messe pour Dreyfus, apprend qu'un autre catholique a déjà fait la même demande. Et ce partisan, ce dreyfusiste, cet « oiseau rare », c'est la propre femme du prince. Tous les matins, en se cachant, sa femme de chambre va lui acheter l'Aurore ²⁸³ !

Le pouvoir de la presse semble presque illimité en temps de crise. Lorsqu'un danger se profile à l'horizon, tous les citoyens se transforment en lecteurs, guettant ce qui va sortir de la plume des journalistes, et « l'on voit alors, écrit Tarde, le groupe social par excellence, la nation, se transformer comme tous les autres en un grand faisceau de lecteurs fiévreux, suspendus à la lecture des dépêches. En temps de guerre, classes, métiers, syndicats, partis, rien ne peut plus subsister des

²⁸¹ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit. p. 7.

²⁸² G. TARDE : *Les Transformations du pouvoir*, op. cit. p. 154.

²⁸³ M. PROUST : *A la recherche du temps perdu*, op. cit T. 11, p. 771.

groupements sociaux en France, si ce n'est l'armée française et le « public français ²⁸⁴. »

Dès son apparition, la presse - et nous pouvons aujourd'hui lui ajouter la radio, et surtout la télévision - n'a cessé de raréfier les occasions de rencontre et de discussion. Elle fait refluer les gens de la vie publique vers la vie privée. Elle les chasse des lieux ouverts, cafés, théâtres, etc. vers les lieux fermés de la maison. Elle dissout les associations de caractère privé, clubs, cercles, salons et ne laisse subsister qu'une poussière d'individus isolés, prêts à se laisser absorber dans la masse qui les façonne à son gré. Ensuite seulement, la presse les réunit autour d'elle et à partir d'elle. Ayant tué les occasions d'échanges querelleurs et personnels, elle leur substitue le spectacle de polémiques fictives et l'illusion d'opinions uniformes : « Si, par hypothèse, se prend à rêver Tarde, tous les journaux étaient supprimés, et avec eux leurs publics, est-ce que la population ne manifesterait pas une tendance beaucoup plus forte qu'à présent à se grouper en auditoires plus nombreux et plus denses autour des chaires des professeurs, des prédicateurs même, à remplir les lieux publics, cafés, clubs, salons, salles de lecture, sans compter les théâtres, et à se comporter partout plus bruyamment ²⁸⁵ ? »

Cette désaffection pour les lieux publics, nous la connaissons fort bien. Qui-conque parcourt aujourd'hui les villes et les villages constate que les bancs devant les maisons sont vides, les cafés déserts, les places dépeuplées, tous les habitants étant retenus chez eux, à heure fixe, par la télévision. La foule d'antennes qui ont poussé sur le toit des maisons est le signe le plus parlant de ce changement. Chacun sait combien il est difficile d'arracher les gens à leur poste pour venir assister à une réunion politique, témoigner dans une cérémonie religieuse ou une manifestation de quartier.

²⁸⁴ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 103.

²⁸⁵ Idem, p. 27.

IV

L'histoire naturelle des communications reste encore à faire. Et leur étude comparée demeure un projet admirable qui dort dans les cartons de la science. Nous en savons cependant assez pour dégager des tendances, à la lumière des observations que je viens de résumer. Ce sont elles qui nous persuadent que la psychologie des foules, mise à contribution par Tarde, saisit d'emblée la portée des communications dites de masse. Et ses traits essentiels se révèlent à partir de la naissance de la presse. On hésite à parler de lois à ce propos, tant le mot est galvaudé et dangereux. Retenons donc trois tendances qui se confirment sans cesse. La première concerne le renversement du rôle respectif de la conversation et de la presse - ajoutons-y la radio, la télévision, bref les media - dans la création des opinions publiques. Avant la société de masse, les cercles de discussion, l'échange d'individu à individu, représentent l'élément décisif. A partir de là, idées et sentiments circulent et pénètrent peu à peu dans des cercles de plus en plus larges. Enfin le livre et le journal les transportent plus loin et plus vite de même que le train et l'avion transportent plus loin et plus vite les voyageurs.

Avec la société de masse, la presse devient la source première, l'origine des opinions qui se diffusent instantanément et sans intermédiaire aux quatre coins du pays, voire dans le monde entier. Ayant en partie remplacé la conversation, elle la domine en partie. Ce n'est donc pas directement qu'elle crée son public et l'influence ; c'est par le moyen des causeries qu'elle stimule et asservit pour en faire des caisses de résonance. Comme le dit Tarde : « Il suffit d'une plume pour mettre en mouvement des millions de langues ²⁸⁶. »

Il y aurait ainsi, dans l'action des communications de masse, deux étapes. L'une va de la presse vers les cercles restreints vers les groupes élémentaires de « causeurs ». L'autre va à l'intérieur de ces groupes où chacun est suggestionné, influencé par les autres. L'effet recherché est de changer les opinions et les comportements des gens, leur vote ou leur attitude vis-à-vis d'un parti, par exemple. « De telle sorte qu'en fin de compte, les actes mêmes du pouvoir, triturés par la

²⁸⁶ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 76.

Presse, remâchés par la conversation, contribuent pour une large part à la transformation du pouvoir ²⁸⁷. »

Cette vue de l'action de la communication en deux étapes est celle à laquelle, après un demi-siècle de recherches, se sont ralliés la plupart des spécialistes ²⁸⁸. Les mass media, en tant que tels, sont dépourvus d'efficacité au niveau de l'individu. Ils ne modifient ni ses opinions, ni ses attitudes. Mais, en pénétrant dans les groupes élémentaires de voisinage, famille, amis, etc., par le truchement de ces colloques personnels, ils finissent par l'influencer et le changer. Bref, une campagne de presse, de radio ou de télévision qui n'est pas relayée par une action directe, de porte à porte, de bouche à oreille, a peu de chances d'avoir un grand impact : « Les cafés, les clubs, les salons, les boutiques, les lieux quelconques où l'on cause sont les vraies causes du pouvoir », écrit Tarde ²⁸⁹.

Point n'est besoin de partager son analyse de la société ou sa confiance dans la puissance de la conversation pour reconnaître qu'à un certain niveau ces observations sont marquées au coin du bon sens et vérifiées par l'expérience.

Tournons-nous vers la deuxième tendance : la succession des moyens de communication fait constamment passer les foules d'un état rassemblé à un état dispersé. Celui-ci relâche les contacts entre leurs membres, les isole et les met à la disposition de ceux qui cherchent à les influencer. Il y a une alternance remarquable des mouvements d'association et de dissociation, produite par des procédés techniques, entraînant des conséquences mentales et sociales. D'abord la conversation réunit un petit nombre d'interlocuteurs dans un même espace où ils se voient et s'entendent. Ensuite la presse les éloigne les uns des autres et les transforme en autant de lecteurs séparés. Le cinéma rassemble des individus divers en un lieu où se produit une contagion directe des pensées et des sentiments. De nouveau la télévision les éparpille, les enferme dans leur maison, les cloue devant le petit écran, et même avec leur famille immédiate le contact est restreint.

Donc une communication réelle, de proche en proche, alterne avec une communication purement idéale, à laquelle correspond un groupement abstrait. Une

²⁸⁷ Idem, p. 135.

²⁸⁸ E. KATZ, P. LAZARSFELD : *Personal Influence*, The Free Press, New York, 1965.

²⁸⁹ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 132.

foule au premier degré se change en une foule au second degré, mais dont l'emprise sur ses membres, pour être de plus en plus vaste, n'en est pas moins effective.

La troisième tendance, enfin, est celle de la polarisation des communications dans chaque société. On a pu affirmer, à tort mais non sans une apparence de raison, que leur évolution se produit dans le sens d'une plus grande démocratie et d'une participation accrue des publics. Mais quand on les étudie dans le détail, on observe le contraire. Revenons sur nos pas. Dans les milliers de causeries face à face, les individus échangent des opinions, se questionnent et se répondent. Ils sont dans une relation d'égalité, chacun ayant les mêmes chances d'influencer l'autre. Ces cercles de discussion constituent autant de centres éparpillés de décision et de pouvoir dans un milieu délimité.

A mesure que les media se développent, ils délogent les conversations et rabotent le rôle de ces cercles de discussion. Chacun est seul devant son journal, son poste, et réagit seul à leurs messages et à leurs suggestions. Les relations de réciprocité entre interlocuteurs se transforment en relations de non-réciprocité entre le lecteur et son journal, le spectateur et la télévision. Il peut voir, écouter, mais il n'a plus aucune possibilité de riposter. Même mis en cause, les conditions dans lesquelles il peut user du droit de réponse le désavantagent toujours. Acclamer, huer, démentir ou rectifier, répliquer au paragraphe du journal, à l'image qui s'étale sur l'écran ou à la voix de la radio, tout cela devient impossible. Nous sommes dès lors exposés passivement à leur emprise, soumis à l'autorité de la chose imprimée ou de l'image projetée. Et d'autant plus que l'isolement du lecteur, de l'auditeur ou du téléspectateur lui interdit de savoir combien de personnes partagent ou désapprouvent son opinion. L'inégalité qui va croissant, la dissymétrie fait que « le public réagit donc parfois sur le journaliste, mais celui-ci agit continuellement sur son public ²⁹⁰. » Ainsi, sauf exception, la règle générale est que les communications se polarisent. Elles sont de plus en plus à sens unique, de moins en moins réciproques.

Ces trois tendances - le recul de la conversation, le passage de l'état rassemblé à l'état dispersé, la polarisation de la presse, radio, etc. - autant que par leur nature, se ressemblent par leur causes et par leurs effets. Elles concourent ensemble, mais inégalement, à délivrer des messages bien dorés, comme des médicaments qui

²⁹⁰ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 17.

peuvent souvent calmer mais aussi, quand il le faut, exciter les esprits. Jusqu'à ce que ceux-ci ne puissent plus s'en passer. Et le besoin de ces moyens de communication est celui qu'éprouvent les drogués. Sans aucune difficulté, ne parviennent-ils pas à réaliser la suggestion et la domination mentale que leurs maîtres attendent d'eux ? Je m'abstiens de porter un jugement moral dans un domaine où il y a pléthore. Je rapporte seulement un fait que rien n'a démenti depuis le jour où il fut annoncé.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Cinquième partie. L'opinion et la foule.

Chapitre II

L'opinion, le public et la foule

I

[Retour à la table des matières](#)

Pour bien comprendre les changements provoqués dans notre société par l'évolution des communications, il faut analyser de plus près ses effets. A commencer par ceux qui font l'objet de ce chapitre, touchant à la nature des foules. Anticipant sur la suite, je vous indique le plus remarquable : au lieu d'avoir des foules rassemblées dans un même endroit et un même temps, on a désormais des foules dispersées, c'est-à-dire des publics. Évidemment les moyens de communication rendent inutile la réunion des gens pour s'informer, s'imiter et s'entre-imiter. Ces moyens pénètrent dans chaque foyer, ils vont trouver chaque individu à domicile pour le transformer en membre d'une masse.

Mais une masse qu'on ne voit nulle part, parce qu'elle est partout. Les millions de personnes qui lisent tranquillement leur journal, parlent involontairement comme leur radio, font partie de la nouvelle forme de foule : immatérielle, dispersée, domestique. Il s'agit du public, ou plutôt des publics : lecteurs, auditeurs, télé-spectateurs. Tout en restant chacun chez soi, ils sont ensemble. Tout en paraissant différents, ils sont semblables.

Selon Tarde, ce sont eux plus que les foules colorées, qui représentent la véritable nouveauté de notre époque. « L'âge moderne, écrit-il, depuis l'invention de l'imprimerie, a fait apparaître une espèce de public toute différente, qui ne cesse de grandir, et dont l'extension indéfinie est un des traits les mieux marqués de notre époque. On a fait la psychologie des foules ; il reste à faire la psychologie du public... ²⁹¹. » Sur ce point, il a eu gain de cause : sondages d'opinion et analyses des mass média répondent à ce vœu. Il s'agit de voir pourquoi.

II

L'organisation change les foules naturelles en foules artificielles. La communication fait d'elles des publics. Notons immédiatement les différences. L'organisation rehausse l'intelligence des individus plongés dans la masse. La communication la rabaisse en les immergeant dans les foules à domicile.

Cela signifie une chose très claire : que nous soyons dispersés ou concentrés, réunis sur un stade, rassemblés sur une place autour d'un chef, ou bien isolés dans notre appartement, à l'écoute de la radio, plongés dans la lecture d'un journal, rivés devant le poste de télévision à prendre connaissance du dernier discours du président de la République, notre état psychologique est similaire : rebelle à la raison, soumis à la passion, ouvert à la suggestion. Quoique disséminés, nous partageons la même illusion de toute-puissance, nous sommes portés à la même exagération des jugements et des émotions, nous succombons aux mêmes sentiments de violence et de haine que si nous étions descendus tous ensemble dans la rue pour une manifestation de masse. En un mot, nous demeurons des « somnambules », fascinés par le prestige des meneurs, prêts à leur obéir et disposés à les imiter.

Dans un cas cependant, nous accédons à cet état par une suggestion à proximité ; dans l'autre, par la suggestion à distance des mass media affranchis de toute limite spatiale. Comme si le médecin, au lieu d'hypnotiser le patient qui le voit et l'entend, hypnotisait par des lettres et des photographies des centaines de patients

²⁹¹ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 2.

qu'il ne connaît pas et qui ne le connaissent pas. D'une influence collective exercée par des meneurs, car il en faut toujours, agissant là où ils sont, on passe à l'influence de meneurs qui agissent, comme la gravité, là où ils ne sont pas. Et « bien entendu, pour que cette suggestion à distance des individus qui composent un même public devienne possible, il faut qu'ils aient pratiqué longtemps, par l'habitude de la vie sociale intense, de la vie urbaine, la suggestion à proximité ²⁹². »

Le journal exerce cette action. La mise en pages, la présentation des sujets, la coloration des articles, tout doit inciter le lecteur à se jeter avidement dans sa lecture. Malgré les apparences de variété, de bigarrure, il faut qu'il possède un foyer central, un thème, un titre qui capte l'esprit sans relâche. Ce clou « de plus en plus mis en relief fixe l'attention de la totalité des lecteurs, hypnotisés par ce point brillant ²⁹³. »

La différence entre les deux modes de suggestion explique les différences entre foules et publics. Dans les premières, le contact physique est assuré ; dans les seconds, la cohésion est entièrement mentale. Les influences mutuelles qui, dans les collectivités physiques, résultent de la proximité des corps, du son de la voix, de l'excitation et de l'emprise du regard, sont produites chez les autres par une communication de sentiments et d'idées. Les foules sont, de ce fait, plus promptes à agir et à réagir, à se laisser emporter par leurs émotions, à manifester un enthousiasme ou une panique excessifs. Le public se met plus lentement en route, s'engage plus difficilement dans des mouvements héroïques ou violents et reste, somme toute, bien plus modéré. D'un côté, on assiste à une contagion sensorielle, de l'autre côté à une contagion purement intellectuelle, favorisée par le groupement purement abstrait et pourtant réel des individus : « Mais les publics, note Tarde, différent des foules en ce que la proportion des publics de foi et d'idée l'emporte beaucoup, quelle que soit leur origine, sur celle des publics de passion et d'action, tandis que les foules croyantes et idéalistes sont peu de chose comparées aux foules passionnées et remuantes ²⁹⁴. »

Bref, les foules sont aux publics comme le corps social à l'esprit social. Or la question se pose : comment des hommes qui ne se voient ni ne se coudoient ni

²⁹² G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 5.

²⁹³ Idem, p. 18.

²⁹⁴ G. TARDE : Idem, p. 37.

n'agissent les uns sur les autres peuvent-ils être associés ? Quel lien s'établit entre tous les gens qui se trouvent chacun chez soi à lire son journal, à écouter sa radio, éparpillés sur un immense territoire ? Eh bien, ils forment précisément un public, ils sont suggestionnés, parce que chacun d'eux est convaincu de partager, au même moment, une idée, un désir avec un grand nombre de ses semblables. Ne disait-on pas du lecteur d'un grand quotidien que la première chose qu'il regarde en dépliant son journal, c'est le tirage ? Il est influencé par *la pensée du regard d'autrui*, par l'impression toute subjective d'être l'objet de l'attention de personnes très éloignées : « Il suffit qu'il sache cela, même sans voir ces hommes, pour qu'il soit influencé par ceux-ci pris en masse, et non pas seulement par le journaliste, inspirateur commun, qui lui-même est invisible et inconnu, et d'autant plus fascinateur ²⁹⁵). »

Enfin, foules ou publics, toutes les espèces de groupements ont en commun d'être créées et conduites par un chef. Dès le moment où l'on observe la réunion d'hommes qui adhèrent simultanément à une idée, s'animent et se dirigent vers un but, on peut affirmer qu'un agitateur ou un meneur est le ferment et le coryphée de leur action. S'agissant de foules, l'opérateur est le plus souvent caché, invisible, entièrement plongé dans la multitude anonyme - anonyme lui-même.

Assurément, une partie des idées de Tarde sont devenues banales. Mais avoir voulu être le découvreur des publics, réussir à prévoir leur carrière à l'âge des masses témoigne aujourd'hui encore d'un sens profond du réel.

III

Ce n'est pas tout. Tarde inaugure un des chapitres les plus importants des sciences sociales en reconnaissant que l'aspect principal du public est le courant d'opinion auquel il donne naissance. Le grand sociologue allemand Habermas écrit à son propos qu'il « fut un des premiers à la faire (l'analyse de l'opinion publique, n.n.) de façon pertinente ²⁹⁶. » Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler que cette analyse est à l'origine de l'étude des attitudes sociales et des métho-

²⁹⁵ Idem, p. 3.

²⁹⁶ J. HABERMAS : *L'Espace public*, Payot, Paris, 1978, p. 250.

des de sondage. Celles-ci, après un détour par l'Amérique, nous sont revenues dotées d'une grande efficacité et à la portée de tous. Oui, ces études d'opinion dont nos journaux usent et abusent au point que presque chaque jour en voit fleurir de nouvelles, sont plus qu'en germe dans les théories de ce professeur au Collège de France.

Mais comment définir l'opinion ? Cela semble malaisé si l'on ne fait pas appel au contraste et à l'analogie. Disons qu'elle se situe entre le pôle de la tradition, des préjugés et des croyances, d'un côté, et le pôle de la raison, de la logique et du sentiment personnel, de l'autre, comme le bourgeois entre le peuple et l'aristocratie. Elle est un ensemble plus ou moins cohérent de réflexions et de réponses à des questions d'actualité. En réalité, l'opinion est un système statistique, dominé autant par la logique que par le sentiment, et partagé par un nombre variable de personnes, de dix à six millions.

Pour que ce système statistique existe, d'une part il faut que chaque personne ait conscience de la similitude de ses propres jugements et de ceux des autres - la ressemblance des jugements que je porte sur l'avortement, sur le président de la République, sur les dangers de l'énergie nucléaire, et des jugements que portent sur ces questions un grand nombre de Français au même moment, par exemple. D'autre part, il est nécessaire que ces jugements aient trait au même objet, que nous connaissons tous - l'avortement, le président de la République, l'énergie nucléaire - car si cet objet ne nous est pas connu, il n'a pas de signification sociale et ne peut, de toute évidence, être l'objet d'une opinion. « L'opinion, dirons-nous, est un groupe momentané et plus ou moins logique de jugements qui, répondant à des problèmes actuellement posés, se trouvent reproduits en nombreux exemplaires dans des personnes du même Pays, du même temps, de la même société ²⁹⁷. »

À bon droit, vous vous demandez : comment une telle conscience de la similitude de nos jugements est-elle possible ? Rien n'est plus facile, vous répondrait Tarde. Le jugement a son origine chez un individu qui l'a écrit ou parlé, puis diffusé peu à peu dans toute la société. Il nous est ainsi devenu commun. Ainsi la communication par le verbe, mais de nos jours surtout par la presse, produit les opinions publiques. Elle vous assure en même temps que vous les partagez avec la plupart des gens.

²⁹⁷ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 68.

D'ailleurs, l'évolution des moyens de communication est parallèle à l'évolution de l'opinion. Nous ne l'avons pas inventée, de tout temps l'opinion a existé. Dans le clan, la tribu, la cité, lorsque tout le monde se connaissait, le jugement collectif formé par la conversation à laquelle chacun participait, ou par le discours des orateurs sur la place publique, gardait néanmoins un caractère personnel. Il était associé à un visage, à une voix, à un membre connu du groupe, et chacun y avait apporté sa contribution, si minime fût-elle. Ainsi prêtait-on à ce jugement une physionomie vivante et un caractère concret. Pendant longtemps, l'opinion a donc joué dans le gouvernement de la tribu, de la cité, le rôle du commentaire, de cette voix collective du chœur antique qui ponctue par des questions, des exclamations d'horreur ou de pitié, de surprise ou d'indignation, les paroles et les actions des protagonistes qu'elle souligne, sans que les choristes soient acteurs eux-mêmes.

Dans les États féodaux, morcelés et localisés, où la vie publique se limite au territoire d'une ville ou d'une région, l'opinion existe sous la forme de milliers de fragments d'opinions qui ne présentent pas de lien visible ou permanent entre elles. Ce sont pour ainsi dire des opinions de clocher, à l'horizon borné, enracinées dans une tradition et concernant un nombre très restreint d'individus. Marchands ambulants, compagnons du Tour de France, soldats, moines, étudiants et nombre d'autres errants véhiculent certes des nouvelles et des opinions. Mais quelle confiance les sédentaires font-ils à ces migrants, dans quelle mesure adoptent-ils des opinions et des jugements vagabonds, minoritaires et assurément déviants ?

Le livre d'abord, le journal ensuite ont fourni le lien manquant et réuni les fragments en un vaste ensemble. Aux esprits locaux, ces moyens de lecture et de colportage d'idées ont substitué l'esprit public. Aux groupes primaires d'individus proches et unanimes, les groupes secondaires d'individus associés étroitement sans se voir ni se connaître. « De là des différences, écrit Tarde, et, entre autres, celle-ci : dans les groupes primaires, les voix *preponderantur* (se pèsent) plutôt que *numerantur* (se comptent), tandis que, dans le groupe secondaire et beaucoup plus vaste, où l'on se tient sans se voir, à l'aveugle, les voix ne peuvent être que comptées et non pesées. La presse, à son insu, a donc travaillé à créer la puissance du nombre et à amoindrir celle du caractère, sinon de l'intelligence ²⁹⁸. »

²⁹⁸ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 71.

Au cours de cette évolution qui voit la victoire du nombre, livres et journaux ont brisé les barrières d'espace, de temps, de classe. Écrivains et journalistes, agissant en pompes aspirantes et foulantes des temps modernes, ont canalisé toutes les rivières et tous les ruisseaux d'opinions particulières vers le grand bassin de l'opinion publique. Celui-ci s'élargit de plus en plus et son eau est constamment renouvelée. Ils ont débuté modestement en plumitifs ou gazetiers, qui exprimaient les avis locaux d'un parlement, d'une cour, qui rapportaient les commérages et les faibles des puissants. Ils ont fini par tout diriger, à leur gré, « en imposant aux discours et aux conversations la plupart de leurs sujets quotidiens ²⁹⁹. » Balzac déjà comparait leur pouvoir avec celui des dirigeants des États : « Être journaliste, c'est passer proconsul dans la république des lettres. Qui peut tout dire, arrive à tout faire ! Cette maxime est de Napoléon et se comprend ³⁰⁰. »

Avec eux, l'opinion n'a cessé d'accroître son emprise sur nos sociétés aux dépens de la tradition et de la raison. Qu'elle s'attaque aux coutumes, aux moeurs, aux institutions, aucune ne lui résiste. Qu'elle s'en prenne aux personnes, la raison hésite et perd pied. N'avons-nous pas vu récemment à quelles extrémités peut aller une campagne de presse ? Les choses iraient bien mieux, selon Tarde, si elle se contentait de diffuser les oeuvres de la raison pour les transformer en tradition. « La raison d'aujourd'hui deviendrait de la sorte l'opinion de demain et la tradition d'après-demain ³⁰¹. »

Les chances d'un tel développement sont évidemment minimes. Au lieu d'une alliance entre l'opinion et la raison, nous observons une rivalité qui ne fait que croître et embellir. En extrapolant, nous pourrions envisager un temps où la tradition, rongée et vaincue, la raison scientifique menacée et réduite, ne seraient plus que des provinces de l'opinion. Alors une classe d'hommes - politiciens-journalistes, philosophes-journalistes, scientifiques-journalistes - doublerait et remplacerait, aux yeux du public, la classe des hommes politiques, des philosophes ou des savants, et régnerait sur la politique, la philosophie ou la science. Une telle vision a-t-elle des chances de se réaliser ? A en croire beaucoup de gens, ce serait déjà chose faite : la puissance des moyens de communication et celle de l'opinion publique, c'est la même.

²⁹⁹ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit. p. 76.

³⁰⁰ H. DE BALZAC : *Les Illusions perdues*.

³⁰¹ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 65.

IV

Nous venons de toucher à l'évolution du public et de l'opinion. Ne devrions-nous pas envisager sa signification générale dans la société de masse ? Sans nul doute, quoiqu'il faille s'aventurer avec beaucoup de prudence. Il y a un fait : les mass media modifient constamment les rapports entre agrégats sociaux. Les divisions économiques, professionnelles, fondées sur les intérêts particuliers, par exemple les intérêts des ouvriers et des patrons, des paysans et des commerçants perdent leur caractère traditionnel. Elles sont transformées par la presse qui les atténue et les enrobe d'une opinion publique qui les dépasse. A leur place apparaissent de nouvelles lignes de division selon les « idées théoriques, aspirations idéales, sentiments, qui reçoivent de la presse une accentuation et une prépondérance visibles ³⁰² ». Donc des divisions suivant les opinions.

Dès lors, l'individu tend à appartenir davantage à un public qu'à une classe sociale ou à une Église. « Ainsi, quelle que soit la nature des groupes entre lesquels se fractionne une société, qu'ils aient un caractère religieux, économique, national même, le public est en quelque sorte leur état final et, pour ainsi dire, leur dénomination commune ; c'est à ce groupe tout psychologique d'états d'esprit en voie de perpétuelle mutation que tout se ramène ³⁰³. »

Bien entendu, les intérêts ne disparaissent pas. Ils demeurent à l'arrière-plan, tapis dans l'ombre. La presse cependant les déguise, soit en théories, soit en passions qui peuvent être communes au plus grand nombre. Retenons ceci : la psychologie des foules anticipe la massification - sous forme de foules ou de publics, peu importe, - des nations, classes sociales, etc. La massification signifie que tous les conflits de classes sont transformés en conflits de masses, donc de passions et d'idéologies. C'est bien le but visé par ses théories classiques : changer la lutte des classes en une lutte des masses qui peut être gagnée par des moyens psychiques. Au nombre desquels figurent les moyens de communication, qui occupent le premier rang.

³⁰² G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 24.

³⁰³ Idem, p. 28.

Est-ce tout ? Non. La presse, au temps de Tarde, la radio et la télévision depuis, changent, selon le même principe, la nature des partis politiques. Considérons uniquement la presse. Elle dissout tout ce qu'elle touche. Elle détrame les groupes traditionnels, stables - clubs, corporations, etc. - et les recombine sous l'espèce de publics. Elle fait passer un courant continu d'excitation et d'informations. Sans cesse, l'attention se déplace d'un sujet à l'autre : d'une grève à un assassinat, d'une guerre au mariage d'un roi, etc.

Pour suivre la cascade des événements et créer l'événement à leur tour, pour garder le contact avec leurs adhérents, les partis politiques, petits ou grands, doivent passer par le journal. Ceci les met sous une dépendance et les entraîne dans un processus de perpétuel remaniement de leur programme et de la composition des publics. Autrefois moins actifs mais plus durables, plus résistants quoique moins colorés, les partis se constituent et se reconstituent maintenant à un rythme accéléré. Le parti parlementaire, le club jacobin par exemple, avait « ce caractère essentiel d'être formé de rassemblements où l'on se coudoie, où l'on se dévisage, où l'on agit personnellement les uns sur les autres. Ce caractère disparaît quand un parti se métamorphose, sans s'en apercevoir, en un public. Un public est une foule dispersée et immense, aux contours continuellement changeants et indéfinis, dont le lien tout spirituel se compose de suggestions à distance opérées et subies par les publicistes. Tantôt naît un parti, tantôt fusionnent plusieurs partis. Mais toujours se dessine et s'accroît à leurs dépens, les amplifie en les remaniant, et est susceptible des dimensions extraordinaires où les partis proprement dits, les partis-foules, ne sauraient prétendre. En d'autres termes, les partis-foules tendent à être remplacés par les partis-publics ³⁰⁴. »

Quoique la description soit un peu vague, vous pouvez reconnaître, dans les premiers, les partis réunis autour d'un chef ou d'un groupe de chefs que sont les militants, capables de mobiliser autour d'eux une masse, et dans les seconds, les partis dont les chefs et groupes dirigeants sont capables de former des coalitions tournantes entre les catégories sociales selon que le réclament les problèmes de l'heure. On serait tenté de classer, parmi les partis-foules, le parti communiste et le mouvement gaulliste, et parmi les partis-publics, les partis radical-socialiste,

³⁰⁴ G. TARDE : *Les Transformations du pouvoir*, op. cit., p. 159.

démocrate chrétien, l'union pour la démocratie française (U.D.F.), etc. Le parti socialiste, suivant les époques, se rapproche d'un pôle ou de l'autre.

Selon Tarde, les mass media affaiblissent les partis de militants et de masses. Ils favorisent les partis de publicistes et de publics. Ou, chose pire, ils transforment les militants en courroies de transmission des media et les masses populaires en matière première de leurs publics. D'où une instabilité « peu compatible avec le fonctionnement du parlementarisme à l'anglaise ³⁰⁵. » Ce jugement s'est avéré juste. Même s'il s'appuie sur de mauvaises raisons qui ne sauraient être, tant s'en faut, les nôtres.

En résumé, le plus grand changement apporté par la presse (et ensuite par les autres découvertes en matière de communication) consiste dans la création des publics à la place des foules, la substitution d'un état dispersé mais cohésif de la sociabilité à un état rassemblé et quasi physique. Elle a rapidement enseigné à massifier l'individu. Elle est allée le trouver lorsqu'il est seul, à domicile, au travail, dans la rue. Depuis, la radio et la télévision font mieux. Elles lui apportent, recréent à son intention, entre ses quatre murs, ce qu'il lui fallait autrefois aller chercher au café, sur la place, au club. Elles pratiquent donc l'hypnose sur une grande échelle. En conséquence, chacun de nous fait partie d'une masse plus ou moins visible, mais omniprésente. En définitive, l'individu est un résidu. Il ne cesse d'appartenir à un public que pour se retrouver dans une foule et vice versa, ou bien il ne sort d'un public que pour entrer dans un autre.

³⁰⁵ G. TARDE : *L'opinion et la Foule*, op. cit., p. 25.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Cinquième partie. L'opinion et la foule.

Chapitre III

La loi de polarisation du prestige

I

[Retour à la table des matières](#)

Le prestige est à la violence, dans l'époque moderne, ce que l'âme était au corps jadis. Le pouvoir représente l'union des deux. Il ne se conçoit ni sans l'un ni sans l'autre. Les défenseurs des communications de masse affirment, à qui veut les entendre, et même à qui ne veut pas, que le progrès technique apporté par les media va dans le sens d'une plus grande égalité du prestige dans nos sociétés. Ce qui signifie, dans le sens d'un rapprochement entre dirigeants et dirigés. Depuis bientôt un siècle, ils nous annoncent comme son résultat le plus éclatant que l'on aboutira à une démocratie totale. Pour appuyer leurs dires, ils soutiennent qu'une majorité sans cesse croissante lit le journal, écoute la radio, regarde la télévision : elle est donc de mieux en mieux en mesure de résister aux manipulations, à ses dépens, des media par la minorité au pouvoir.

La psychologie des foules, par l'organe de Tarde, ne croit pas un mot de tout ce qu'avancent ces zélés défenseurs du progrès. Une observation, en particulier, nourrit sa méfiance : l'existence, que j'ai déjà signalée, d'une polarisation graduelle des communications qui se concentrent toujours davantage, et se font de plus en

plus à sens unique. Peut-on dire que les hommes naissent libres et égaux devant les media ? Certainement pas.

À moins d'un bouleversement radical, bien improbable, le progrès des moyens de communication risque de les remettre, à brève échéance, entre les mains d'un nombre de plus en plus petit de meneurs. Il accentue sans cesse la distance entre dirigeants et dirigés, l'inégalité en matière de prestige. La loi de polarisation indique que le nombre de personnes entre lesquelles ces moyens se distribuent tend à diminuer. Inversement, le nombre de personnes qu'ils permettent d'influencer croît au-delà de toutes proportions.

Entendons-nous bien. Ce n'est pas l'impossibilité pour une partie de la population d'avoir accès à ces moyens qui est en cause. C'est au contraire la possibilité pour tous d'y accéder qui est source d'inégalité, et augmente la distance entre dirigeants et dirigés. Si je prends l'exemple de la France d'aujourd'hui, tout se passerait, paradoxalement, comme si la discrimination dont l'opposition de gauche fait l'objet, à la radio ou à la télévision, sauvegardait la quantité de démocratie qui subsiste encore chez elle. A supposer que ce traitement se renverse en sa faveur, la gauche verrait s'accélérer les phénomènes de cour, le vedettariat, en attendant le culte de la personnalité, tel qu'on l'observe ici ou là. A son tour elle accepterait la démocratie des publics, démocratie non républicaine, où les réunions de foule sont remplacées par le matraquage des média.

Du point de vue de la psychologie des foules, penser le contraire serait prendre ses désirs pour des réalités. Pour quelles raisons ? De même qu'on avait besoin, hier, de beaucoup plus d'ouvriers pour produire à la main les vêtements nécessaires à habiller tous les Français, de même on avait besoin d'un plus grand nombre de chefs pour tenir une population à portée de la main, toucher chaque citoyen par le regard, le convaincre par le son de la voix, le maîtriser dans un corps à corps permanent. Et de même que, de nos jours, un travailleur posté à sa machine produit mille fois plus qu'on ne produisait il y a un siècle, de même un meneur, au bureau de son journal, devant les micros ou les caméras de la télévision, hypnotise mille fois plus d'individus que ses prédécesseurs. « Par la simple éloquence on hypnotisait cent ou mille auditeurs ; par le livre manuscrit, déjà

beaucoup plus de lecteurs ; par la presse on fascine à des distances inouïes des masses humaines incalculables ³⁰⁶. »

Par conséquent, la productivité des moyens de communication devient prodigieuse. L'accumulation du capital symbolique (cette masse d'événements et d'images que nous apportent les media, ces voix et ces visages séparés de nous par le micro ou l'écran) comme l'accumulation du capital tout court, est sans commune mesure avec ce que l'on connaissait dans le passé. La société en sort profondément bouleversée, elle a franchi une étape nouvelle et décisive de son histoire. Après le capitalisme industriel et financier, voici un capitalisme symbolique qui, au lieu d'être fondé sur la machine, ou sur l'argent, l'est sur la communication. En se livrant à de telles spéculations numériques de psychologie collective, Tarde conclut à plusieurs reprises : « A travers toutes les variétés, on voit se dessiner une espèce de loi générale : c'est l'écart qui va grandissant entre le nombre de meneurs et le nombre de menés. Avec 20 orateurs ou chefs de gentes dans la main, on gouvernait dans l'Antiquité une ville de 2 000 citoyens, par exemple : rapport de 1 à 100. A présent, avec 20 journalistes dévoués ou achetés, on gouverne dans certains cas 40 millions d'hommes : rapport de 1 à 200 000 ³⁰⁷. ».

Et pour que ne subsiste aucun doute sur ce que sont ces quarante millions, liions le passage qui suit : « Nous avons vu, enfin, que l'écart entre le groupe de meneurs et la masse des menés allait s'élargissant par suite des ressources grandissantes que le progrès des armements, des communications, de la presse, met aux mains des gouvernants. S'il fallait 30 orateurs pour remuer les 20 000 citoyens d'Athènes, il ne faut pas plus de 10 journalistes pour agiter quarante millions de Français ³⁰⁸. »

Cette extension indéfinie du champ d'action des meneurs et de leurs hommes de plume accélère la rotation des célébrités et des prestiges. Elle les fait monter aussi vite au zénith de la mode qu'elle les oblige à en descendre rapidement. En matière de gouvernement des hommes, le mouvement de création serait aussi intense, la durée de jouissance aussi éphémère qu'ils le sont en matière de produc-

³⁰⁶ G. TARDE : *Les Transformations du pouvoir*, op. cit., p. 14.

³⁰⁷ G. TARDE : *Les Transformations du pouvoir*, op. cit., p. 14.

³⁰⁸ Idem, p. 218.

tion des biens. En d'autres mots, les média font une consommation énorme de prestige.

Quand les moyens de communication travaillent sur cette échelle et à ce rythme, la productivité des systèmes d'imitation et de conformisme ne reste pas en retard. Là où l'on ne reproduisait un leader qu'à dix ou vingt mille exemplaires on peut en reproduire maintenant, et sans difficulté, dix ou vingt millions de copies. la Grèce antique aurait fabriqué dix ou vingt mille petits Hitler au cours d'une génération, l'Allemagne contemporaine en a sorti plusieurs millions en moins de dix ans.

Il est facile de prouver ensuite ceci : l'extension des communications et l'intensité des imitations entraînent un monopole du prestige, et souvent de la violence. Il se cantonne dans un cercle restreint, se concentre entre très peu de mains. A vrai dire, entre les mains d'un seul individu. Quels que soient les principes, tout, en fin de compte, devient personnel.

Les chiffres encore ! La quantité de passions, de croyances, d'intérêts qui s'investissent dans un seul homme s'accroît, comme la population, en progression géométrique. Songez un instant, pour vous en faire une idée, à la somme de passions qui pouvaient s'investir dans un Périclès à Athènes, dans un Socrate obligé de parcourir les marchés pour parler avec les cordonniers, les menuisiers ou les peintres grecs, dans un Robespierre à Paris, et comparez-la à la somme de passions qui se sont investies dans un Roosevelt s'adressant à la nation américaine par le truchement de la radio, ou dans un de Gaulle disposant de la télévision pour haranguer le peuple français. Le langage des chiffres pointe vers un seul avenir : l'anonymat croissant en bas, la personnification accélérée en haut « Aussi pouvons-nous prédire à coup sûr, écrit Tarde, que l'avenir verra des personnifications de l'autorité et du pouvoir à côté desquelles pâliront les plus grandes figures des despotes du passé, et César et Louis XIV et Napoléon ³⁰⁹ »

Elles ont assurément pâli depuis 1895, date à laquelle ces lignes furent écrites, et nous verrions presque en elles des monarques sages, des dictateurs respectueux de la loi, à côté des despotes du présent. Si la valeur d'une théorie se jugeait à l'exactitude de ses prévisions, celle-ci devrait s'inscrire à l'actif de la psychologie des foules.

³⁰⁹ G. TARDE : *Les Transformations du pouvoir*, op. cit., p. 219.

II

Les moyens de communication, vous venez de le voir, augmentent fabuleusement le pouvoir du meneur, puisqu'ils concentrent le prestige à un pôle et l'admiration à l'autre. En même temps ils créent un nouveau type de meneur. C'est celui qui maîtrise l'art de la presse : le publiciste. Tout chef, tout homme d'État doit avoir, outre ses talents propres, les talents du journaliste afin de former un public, de le transformer en parti et de lui donner les impulsions nécessaires pour en être suivi. De nos jours, cela va de soi, il faut qu'il ait une voix qui « passe » à la radio et une présence qui fascine à la télévision. La seule différence est que le publiciste politique devait nécessairement posséder un don littéraire, joindre à sa culture une certaine imagination - on pense à Zola et à son célèbre *J'accuse* - tandis que les vedettes politiques d'aujourd'hui n'ont besoin que d'une personnalité radiophonique ou télégénique. Celle-ci ne présuppose ni culture, ni don littéraire, ni imagination mais seulement quelques rudiments de l'art du comédien. Tarde, donc, pour en revenir à lui, voit dans l'apparition du publiciste un événement historique majeur. Les discours sont remplacés par les journaux, les orateurs qui manient les foules par les journalistes qui visent leur public. Voilà le phénomène que la révolution de 1789 consacre et intensifie à un degré inouï. « Chacun de ces grands et odieux publicistes, Marat, Desmoulins, le père Duchesne, avait son public, et l'on peut considérer les foules incendiaires, pillardes, meurtrières, cannibales, qui ont ravagé la France alors, du nord au midi, de l'est à l'ouest, comme des excroissances, des éruptions malignes de ces publics, auxquels les malfaisants échansons - menés en triomphe au Panthéon après leur mort - versaient tous les jours l'alcool vénéneux des mots vides et violents ³¹⁰. »

En une seule phrase, il règle leur compte à ces têtes chaudes de la Révolution, et déverse son propre venin sur le peuple qui s'est levé contre un régime qui l'avait opprimé pendant des siècles, pille sans vergogne et humilié sans retenue du sud au nord, de l'ouest à l'est. À cette occasion, il exprime une fois de plus tout son mépris pour ceux qui lui ont permis à lui, descendant d'une famille du Tiers-État,

³¹⁰ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 10.

d'écrire et de penser librement, voire d'insulter à leur mémoire. Sa haine et son mépris l'amènent à regarder Marat, Desmoulins, ou le père Duchesne comme les prototypes du meneur moderne et à reconnaître leur rôle principal : être à l'origine des grands courants d'opinion, être les remueurs d'idées sociales qui, sans eux, resteraient à l'état de rumeurs et de chimères. À preuve le socialisme et l'anarchisme « avant que quelques publicistes fameux, Karl Marx, Kropotkine, et autres, les eurent mis en circulation à leur effigie. On comprend facilement d'après cela, que l'empreinte individuelle du génie de son promoteur soit plus marquée sur un public que le génie de la nationalité, et que l'inverse soit vrai de la foule ³¹¹. »

Entendez que les publics reflètent le génie de leurs inventeurs, tandis que les foules expriment uniquement l'inconscient collectif de leur culture, de leur ethnie. Ainsi, loin de diminuer le poids historique des individus au profit des peuples, de la démocratie, la presse et l'opinion l'accroissent et le font rayonner bien plus qu'avant. Elles représentent de vastes caisses de résonance, un réseau extrêmement étendu d'imitateurs d'autant plus prêts à suivre leurs directives, à adopter leurs modes, qu'aucune tradition n'y fait obstacle. L'homme ancien était tenu en lisières et protégé par la coutume. L'homme moderne est libre, donc vulnérable aux modes passagères.

On ne peut pas éviter une question : à quoi tient la force des publicistes ? A leurs dons d'hypnotiseurs à distance, sans doute. Mais aussi à leur connaissance à la fois intuitive et informée du public. Ils savent ce qu'il aime et ce qu'il déteste. Ils satisfont son impudeur collective et anonyme à voir étalés au grand jour les sujets les plus inconvenants, malgré la pudeur des individus qui le composent. Ils flattent son penchant à se laisser exciter par l'envie et la haine. Dans le public, le besoin de haïr quelqu'un ou de se déchaîner contre quelque chose, la recherche d'une tête de Turc ou d'un bouc émissaire, correspondrait, selon Tarde, au besoin d'agir sur ce quelqu'un ou ce quelque chose. Susciter l'enthousiasme, la bienveillance, la générosité du public ne mène pas loin, ne le met pas en branle. En revanche, susciter sa haine, voilà qui le passionne et le soulève et lui procure une occasion d'activité. Lui révéler, lui jeter en pâture un tel objet d'aversion et de scanda-

³¹¹ Idem, p. 16.

le, c'est lui permettre de donner libre cours à sa destructivité latente, à une agressivité, dirions-nous, qui n'attend qu'un signe pour se déclencher. Par conséquent, braquer le public contre un adversaire, un personnage, une idée, est le plus sûr moyen de se mettre à sa tête et de devenir son roi. Sachant tout cela, les publicistes ne se privent pas de jouer sur ces sentiments, ce qui fait qu'« en aucun pays, en aucun temps, l'apologétique n'a eu autant de succès que la diffamation ³¹² ».

En tant que publiciste, l'homme d'État doit connaître aussi la force respective des opinions dans les divers publics auxquels il s'adresse. Tarde est ainsi le premier à préconiser ce que nous nommons aujourd'hui le « marketing politique » pour prendre le pouls de la nation. « Mais pour les hommes d'État, écrit-il, qui ont à manier ce qu'ils appellent l'opinion, l'agrégat des perceptions ou des conceptions totalisées, une question notablement plus importante est de deviner dans quelle classe, dans quelle corporation, dans quel groupe de la nation (un groupe purement masculin le plus souvent, et en cela la comparaison est légitime), se trouvent les impressions et les idées les plus intenses, les persuasions et les impulsions les plus énergiques, soit les plus vives, soit les plus durables ³¹³. »

Il va sans dire qu'à une époque scientifique comme la nôtre, il ne s'agit plus de deviner, il est nécessaire de calculer, peser, et d'aboutir à une estimation exacte de cette énergie. Ce qui n'exclut pas toujours les erreurs, les sondages électoraux en font foi.

Quant aux stratégies de la persuasion, à l'art de la suggestion, ce sont les mêmes. Le journal doit savoir capter l'attention au moyen de révélations, scandales et exagérations. Bref, « faire tourner la tête par quelque gros tapage ³¹⁴. » Il doit aussi affirmer les idées avec fermeté, dogmatiser s'il le faut, car dogmatiser est toujours un besoin irrésistible chez les hommes groupés en foules ou en publics. Enfin, last but not least, répéter sans désespérer les mêmes idées et les mêmes raisonnements : « En fait d'arguments, écrit Tarde, l'un des meilleurs est encore le plus banal : la répétition incessante des mêmes idées, des mêmes calomnies, des

³¹² G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 59.

³¹³ G. TARDE : *Les Transformations du pouvoir*, op. cit., p. 263.

³¹⁴ G. TARDE : Idem, p. 234.

mêmes chimères ³¹⁵. » Que Le Bon et Tarde proposent les mêmes stratégies de suggestion n'est point un hasard. Tous deux ont adopté le modèle hypnotique et en tirent les mêmes conclusions. Inutile donc de chercher une autre explication.

De ces derniers chapitres se dégage une remarque générale : dans une société, les moyens de communication sont l'élément déterminant. Ils modifient la nature des groupes - les foules devenant des publics, par exemple. Ils transforment les relations entre masses et meneurs, et façonnent autant la psychologie que la politique d'une époque. Le dix-neuvième siècle produisait à tour de bras et de machines. Le vingtième siècle communique, en consommant un peu de matière grise et beaucoup de media. La psychologie des foules a, la première, découvert leur rôle et compris leurs lois. J'espère avoir réussi à le montrer.

³¹⁵ Idem, p. 236.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Cinquième partie. L'opinion et la foule.

Chapitre IV

La République en France : de la démocratie des masses à la démocratie des publics

Le pouvoir vient d'en haut, la confiance vient d'en bas.
SIEYÈS

I

[Retour à la table des matières](#)

Pour illustrer l'évolution de la psychologie des foules, plutôt que d'exposer longuement des théories, je vous propose de jeter un coup d'oeil sur la situation actuelle, telle que nous la connaissons. Il n'y a pas de meilleur terrain d'observation. Et ce choix se justifie d'autant mieux que la seule passion, le seul univers de réalités pour Tarde et Le Bon, c'est la France. Non qu'ils ne recherchent une vérité universelle. Non que la connaissance pure et simple les laisse indifférents. Mais elles sont subordonnées pour eux à une préoccupation d'ordre vital, à une réalité qui les obsède. A lire nos deux auteurs, on sent bien que l'unique histoire qu'il leur importe de comprendre, les images de prédilection qu'ils ont sous les yeux, les personnages familiers qui les inspirent sont ceux de notre pays - plus exactement l'histoire, les images, les personnages qui, à partir de la Révolution de 1789, han-

tent l'esprit du peuple français. Tout le reste du monde leur est réservoir d'exemples et d'analogies, arguments et fleurs de rhétorique. Volontiers, ils auraient écrit comme Michelet : « Toute autre histoire est mutilée, la nôtre seule est complète ; prenez l'histoire de l'Italie, il y manque les derniers siècles ; prenez l'histoire de l'Allemagne, de l'Angleterre, il y manque les premiers. Prenez celle de la France ; avec elle, vous savez le monde ³¹⁶. »

À aucun instant, Le Bon et Tarde n'essaient de se détacher de cette histoire, de rejeter les préjugés qu'elle a enracinés dans leur esprit. Préjugés de classe, à n'en point douter. Mais pas ceux d'une classe existant n'importe où : ils sont localisés, enregistrés dans une mémoire singulière, coulés dans une langue et une culture précises. Ce sont préjugés du terroir de France. Et qui dictent à nos deux psychologues une question clairement énoncée : attendu la chaîne des révolutions qui se sont produites, depuis la grande Révolution jusqu'à la Commune de Paris, quelles sont les chances de voir s'instaurer en France une démocratie qui maintienne l'ordre social ? Ni l'un ni l'autre ne croit possible, ou souhaitable, le retour au despotisme de l'ancien régime. Seule sa durée leur inspire de la nostalgie.

En réponse à cette question, Le Bon et Tarde imaginent donc chacun un système politique, conforme à la nature humaine et, en principe, stable. Ceux-ci s'appuient sur la psychologie, tout comme Durkheim ou Michelet tirent respectivement leur inspiration l'un de la sociologie, l'autre de l'histoire. En tout cas la psychologie des foules en forme l'arrière-plan. Ces systèmes méritent d'être considérés en eux-mêmes et pour eux-mêmes. D'autant plus qu'ils semblent avoir reçu un commencement de réalisation, sous nos yeux, au cours des vingt dernières années. En effet, si l'on distingue par convention un système Le Bon et un système Tarde, il est alors évident que, sous la Ve République, la présidence du général de Gaulle correspond au premier, et celle de M. Valéry Giscard d'Estaing au second. Il y a néanmoins une petite différence : tandis que le premier a lu Le Bon et adopté certains de ses principes, le second ignore Tarde, à coup sûr. Mais comprenez-moi bien : je ne soutiens nullement que les deux psychologues les ont inspirés et que les deux présidents de la République ont respectivement appliqué les idées de l'un

³¹⁶ J. MICHELET : *Le Peuple*, Ed. Flammarion, Paris, 1974, p. 228.

et de l'autre. Je prétends seulement que ces solutions correspondaient à une certaine réalité historique. Voyons-en mieux le détail ³¹⁷.

II

Les étiquettes fixent les idées. Le Bon souhaite une démocratie des masses réunie autour d'un chef, où le plébiscite, par votes et manifestations, confirme le lien de souveraineté qui les soude ensemble. Tarde plaide pour une démocratie de publics, que la presse, plus généralement les media, constitue et reconstitue au gré des questions d'actualité. Il plaide en fait pour une multitude de publics formés autour d'une hiérarchie de leaders (administrations, partis, etc.) s'étageant jusqu'à la magistrature suprême. La démocratie des masses renvoie à l'image d'une nation rassemblée, où dominent les vertus de la collectivité. La démocratie des publics reconnaît une nation dispersée, chaque partie suivant ses traditions propres et reposant sur le consensus des individus. Toutes deux sont cependant fondées sur le principe du chef, autorité qui ne discute ni ne se laisse discuter - aucune autre ne pourrait accomplir son oeuvre. Les délibérations pour et contre, obstacle à la volonté d'agir, y détruiraient ce qui lui confère l'autorité d'un César.

Conçu et comme suscité par son vouloir propre, le général de Gaulle avait défini de longue date les conditions de son action : « Mais, au cours d'une époque déréglée, au sein d'une société bouleversée dans ses cadres et dans ses traditions, les conventions d'obéissance vont s'affaiblissant et le prestige personnel du chef devient le ressort du commandement ³¹⁸. »

Militaire en rupture de caste, déchu de son grade et traduit en cour martiale, politique en rupture de classe, pour qui savoir dire non était une marque de caractère, il s'est porté à la tête de l'État, à deux reprises, par usurpation. Semblable aux grands meneurs, le Général a assis tout son pouvoir, selon la formule classique,

³¹⁷ On pourrait trouver chez l'un ou l'autre des relents du tempérament bonapartiste ou orléaniste, dans des proportions variées. Mais ce genre d'opposition a perdu aujourd'hui tout intérêt.

³¹⁸ C. DE GAULLE : *Le fil de l'épée*, op. cit., p. 66.

sur le prestige. Si contesté qu'il ait été, personne n'a espéré lui succéder. Nul n'a eu le pouvoir de le faire renoncer - excepté le peuple.

Homme des vastes idées et des options sans compromis, il exerçait sur les autres un empire total qui lui valait l'allégeance personnelle des individus, la fidélité inconditionnelle des groupes se reconnaissant en lui. Les uns comme les autres vouaient à sa personne un amour exclusif et une admiration sans bornes. Il savait les provoquer et les entretenir, même chez ceux qui passaient pour être ses adversaires. Jean Daniel, directeur d'un hebdomadaire de gauche, *Le Nouvel Observateur*, relate leur rencontre en termes émus : « Quand mon tour vient de serrer la main du général de Gaulle, il me dit qu'il est heureux de m'avoir déjà vu à Saint-Louis. J'ai l'impression d'avoir été à Austerlitz ³¹⁹. » C'est-à-dire qu'il se sent dans la peau d'un ancien soldat plutôt que d'un opposant politique. Se faire à ce point admirer et impressionner qui vous admire, l'homme du 18 juin possédait à la perfection cet art peu répandu.

Le réseau de ces allégeances et de ces hommages suscités dans les couches les plus diverses de la société se traduisait dans des partis-foules créés à divers moments. L'un après l'autre, il a constitué de tels rassemblements, des unions pour y brasser la légion de ses partisans. Mais il s'est toujours refusé à les laisser transformer en organisation permanente. L'image qu'il a donnée chaque fois et qu'il voulait préserver était celle de masses réunies à distance respectueuse autour du chef unique. Il l'a fixée une fois pour toutes en déclarant : « J'irai à l'Arc de Triomphe, je serai seul, le peuple de Paris sera là et se taira. »

On lui voyait partout l'air tellement assuré que l'on n'imaginait guère qu'il pût recourir à des expédients et à des ruses, aux conseils d'autrui. Mais, à la source du pouvoir qu'il possédait d'inspirer confiance se trouvait quelque chose d'intangible. Une aura invisible l'enveloppait et débordait par son regard inscrutable. Gageons que le culte passionné que lui vouaient tant d'hommes, allant jusqu'à l'extase quasi religieuse, a été pour lui un stimulant indispensable. Et lui a permis de vaincre le désenchantement auquel il était enclin,

Comme tout homme politique, de Gaulle a interprété à sa façon les doctrines de notre temps, en fonction de l'idée qu'il se faisait de lui-même et de son rôle dans l'État. Il a ressuscité avec vigueur une somme de croyances reliées à la na-

³¹⁹ J. DANIEL : *L'Ère des ruptures*, op. cit., p. 173.

tion, au génie de la terre, à l'indépendance de la France et à sa place dans le monde. Le fameux slogan Honneur et Patrie noue en une gerbe les souvenirs du passé. Et ces croyances, faisant appel aux forces de conservation des foules, le Général les a combinées avec les idées d'essence socialiste, surgies de la révolution, entièrement orientées vers l'avenir. Pour les fondre enfin en une foi totale dans l'État, souverain et fort. Il a créé autour de son chef une atmosphère de majesté qu'il savait passagère, une stabilité qu'il entrevoyait fragile. D'autant plus fragile que, malgré constitutions et référendums, son pouvoir, comme tout ce qui fait fond sur le prestige, manquait d'une certaine légitimité. Aux yeux de beaucoup - et notamment de la gauche - son accession à la magistrature suprême a toujours paru un coup d'État.

Mais le général de Gaulle, maître en l'art de la séduction, a su colmater cette brèche en devenant le mythe puissant, méticuleusement orchestré, auquel chaque Français pouvait croire. Homme seul et le montrant, magicien du secret et le disant, il a su établir la distance respectueuse vis-à-vis de l'individu, plutôt que de la fonction, qui garantit l'ascendant et facilite les dévotions. Artiste du langage, et fidèle aux règles que Le Bon avait remises à jour, il revivifiait en les parant d'une valeur solennelle les mots à charge affective forte (la France, la Résistance, etc.). Il rafraîchissait significations et images en leur adjoignant de nouveaux sens, ainsi la célèbre « chienlit » pour évoquer les « désordres » de mai 1968, ou la « hargne, la rogne et la grogne ».

Porteur d'une conviction inébranlable, il a su la communiquer par étapes, au moment choisi par lui. Quel que soit le moyen de communication utilisé, il y est toujours parvenu. Le public, « enchanteur impuissant », comme dit Malraux, a besoin d'un puissant enchanteur. A la radio ou à la télévision, tel il apparaissait toujours. Mais, quoiqu'il se servît de ces moyens avec un talent indiscutable, subjuguant l'auditoire par un regard qui ignorait les doutes, une voix qui imposait silence aux répliques, il semblait surtout à l'aise dans ces messes hypnotiques que furent ses voyages ou les cérémonies patriotiques. En ces occasions calculées, la mise en scène, simple mais efficace, lui permettait d'exercer une séduction immédiate par sa présence, par sa parole vive qui captait les foules passagères. Elle trouvait son point culminant dans le contact direct, les bains de foule. Le pouvoir qu'il y puisait et renouvelait de cette façon lui permettait de se passer des partis ou de se placer au-dessus d'eux, de les contraindre tous à plier devant sa volonté, à se

soumettre à sa fonction et à sa personne. Dans ce cadre, ses déplacements à l'étranger, le cérémonial qui les accompagnait, les interlocuteurs qu'il choisissait, les discours retentissants qu'il prononçait, les masses, enfin, qu'il attirait, composées de curieux et de dévots, constituaient des événements. Ils représentaient, dans un monde où la France n'est plus au tout premier rang, les succès nécessaires pour maintenir son ascendant de chef incontesté. Là aussi, il jouait, devant un public conquis, son rôle de héros et de père,

Cet extraordinaire prestige l'autorisait à avoir recours au référendum, à ces plébiscites réguliers que doit éviter un homme dépourvu de charisme. Chacun d'eux était l'occasion d'une ample cérémonie qui reconstituait, au-dessus des partis, des classes, des régions, la scène invisible et omniprésente de la foule rassemblée autour de son meneur : de Gaulle et les Français. L'impression se dégageait qu'en dehors de ce lien, incarnant la France, il n'y avait rien. Lorsque le dernier référendum, consécutif aux révolutions de mai 1968, a enregistré l'éclipse de son prestige, il a quitté le pouvoir de lui-même. Beaucoup s'en sont étonnés. A sa place, ils s'y seraient accrochés. Cependant, mieux averti qu'eux, il savait que dans une telle démocratie, l'échec est sanctionné sur-le-champ. Lorsqu'en échouant le chef a perdu le prestige, fût-ce une partie du prestige, il ne peut plus garder le pouvoir.

III

Entre la prise du pouvoir par le général de Gaulle et l'élection de Valéry Giscard d'Estaing, il y a toute la distance qui sépare un enlèvement d'un mariage. Si l'on avait cherché de propos délibéré, pour la porter à la tête de la Ve République, une personnalité aux antipodes de son fondateur, on n'aurait pu en trouver une qui lui soit plus opposée que le président actuel. Élève brillant des Grandes Écoles, haut commis de l'État, jeune ministre responsable d'un secteur important de l'administration du pays, il a gravi au pas de charge les marches du pouvoir, sans connaître les piétinements de l'ambition, les troubles de l'échec, les incertitudes d'une destinée. « Ce patricien racé, écrit un observateur avisé, né dans une famille influente, fortunée et très conservatrice, marié dans l'aristocratie, pourvu de tous

les dons, servi par toutes les chances, représente le produit le plus symbolique de la classe dirigeante ³²⁰. »

Il possède donc tout ce qui prépare un homme au prestige de la fonction, le privant du même coup du prestige de la personne, du charisme qui le met au-dessus des autres hommes. Mais, élu dans une période de calme relatif succédant aux orages de la décolonisation et aux turbulences des révoltes étudiantes, par une France toujours divisée, et même déchirée entre une gauche et une droite, mais ayant liquidé ses problèmes d'empire, modernisé son industrie, arraché son agriculture à la routine, déposé dans sa mémoire historique la Résistance, pansé les plaies de la guerre d'Algérie, et effacé le souvenir de la révolution avortée de mai 1968, il représente aux yeux des uns un Kennedy français, aux yeux des autres le retour des hommes politiques et l'accession des techniciens aux affaires de l'État. Le temps des passions et des métaphysiciens du pouvoir était clos. Le temps de la raison et des physiciens du pouvoir semblait commencer. La grandeur de la France reste la toile de fond. Cependant, l'accent se déplace de la collectivité à l'individu : « Notre société, écrit M. Giscard d'Estaing, est fondée sur l'épanouissement individuel ³²¹. »

La substance du discours change en conséquence. Aux vastes panoramas historiques, à l'incantation des images, à l'évocation des croyances millénaires, se substituent les leçons grises mais efficaces de la science, les démonstrations économiques serrées, les froides analyses sociologiques. A la logique incertaine des émotions, on préfère la logique des statistiques qui a le pied sûr. La république des prétendants se transforme en une république d'intendants. Les drames de l'histoire politique, nécessairement insolubles, deviennent les problèmes de l'économie politique, solubles par définition. Les dirigeants sont à la fois des chefs et des organisateurs, chacun d'eux ayant autorité sur ses subordonnés et compétence dans son domaine. Chefs de partis ou chefs d'entreprise, chefs d'administration ou chefs de syndicats, ils appartiennent tous au cercle du pouvoir redistribué et des responsabilités diluées. Ils se combattent ou négocient, faisant et défaisant les coalitions entre eux suivant les circonstances, tandis que le chef de l'État, au-dessus de la mêlée, joue volontiers le rôle d'arbitre.

³²⁰ A. DUHAMEL : *La République giscardienne*, Grasset, Paris, 1980, p. 245.

³²¹ V. GISCARD D'ESTAING : *Démocratie française*, Livre de poche, Paris, 1976, p. 3.

Le président garde toujours entre ses mains les instruments de l'autorité - les pouvoirs du domaine ordinaire et ceux du domaine réservé. Mais il n'en détient plus l'essence, comme le général de Gaulle, qui commande le respect indivisible de la fonction et l'admiration de la personne. Dans ce contexte nouveau, l'art du gouvernement n'est plus un art de la séduction, mais un art (une science ?) de la communication, dans lequel les media, journaux, radio, télévision, occupent une place décisive ³²². Ce n'est pas un hasard si, à côté de la participation, idée-force du général de Gaulle, la communication devient une notion essentielle, la première : « Notre société, écrit M. Giscard d'Estaing, doit être une société de communication et de participation ³²³. »

La mainmise sur la presse, la radio et surtout la télévision, devient un des enjeux de la lutte politique et du débat social. A tort ou à raison, chaque groupe dirigeant - que ce soit le gouvernement ou l'opposition - croit que quiconque s'en assure l'accès s'assure également une influence décisive sur l'opinion. Qu'ils le sachent ou non, tous partagent la conception de Tarde selon laquelle les meneurs modernes, pour constituer leurs publics et les commander, doivent disposer des media, et posséder les talents nécessaires afin de s'en servir. « Les Français, constate Pierre Emmanuel dans un article précisément intitulé Gouverner par la Télévision, sont gouvernés par les média et pour la plupart, ils ne s'en doutent guère ³²⁴. »

Après avoir établi ce constat, l'auteur décrit, de manière adéquate, comment les individus isolés, solitaires composant la nation deviennent des membres de cette forme de foule qu'est le public des téléspectateurs, recevant simultanément les mêmes images et les mêmes informations, donc les mêmes idées. Les programmes transmis sont conçus à cette fin et suivent « la psychologie et les préjugés courants du plus grand nombre : il est difficile de dire si les programmes en découlent ou s'ils les créent. Une interaction se produit sans doute dans le sens d'une uniformité de plus en plus grande. Cette massification s'installe au niveau le

³²² R. DEBRAY : *Le Pouvoir intellectuel en France*, op. cit.

³²³ V. GISCARD D'ESTAING : *Démocratie française*, op. cit., p. 45.

³²⁴ Le Figaro, 20 décembre 1979.

plus stagnant, le plus inerte de l'esprit. Grâce à elle, par un effet de rassurante répétition, la politique au pouvoir hypnotise les consciences ³²⁵. »

Dans ce cadre, les milliers de fidélités personnelles, les nombreux réseaux et les compagnons de tous ordres qui, au temps du général de Gaulle, labouraient et mobilisaient les foules dans un corps à corps incessant, leur insufflaient l'esprit gaulliste dans un bouche à bouche efficace, deviennent (Tarde l'avait bien prédit !) parfaitement inutiles. Il suffit d'un nombre très restreint de publicistes pour aboutir au résultat recherché, faire connaître la pensée du président et imposer sa volonté au pays tout entier. Pierre Emmanuel comprend qu'il ne s'agit pas là d'un hasard, ni de la simple mise en application d'une technique de communication perfectionnée, il y reconnaît clairement un effet de système : « Mais ce seul, écrit-il au sujet du président de la République, n'est pas seul : il représente un système de pensée, une idée de l'État, une conception des citoyens et du peuple qui sont, à l'évidence, partagés par toute une classe de techniciens du pouvoir ³²⁶ ». On ne saurait mieux dire, et ces phrases font écho à quelques lignes de M. Giscard d'Estaing, rédigées dans le plus pur style tardien : « L'immense majorité des Français vit dans la rumeur des villes. La radio et la télévision diffusent partout leurs messages nerveux ³²⁷. »

À ceci près que ces messages nerveux émanent d'un ou de plusieurs cerveaux qui font partie du *star system*, subtilement analysé naguère par Edgar Morin, du système de vedettes qui ne se limite plus au monde du spectacle mais s'étend désormais à la politique et à la littérature, englobe l'art aussi bien que la science.

IV

Entre les deux personnalités, deux différences me paraissent particulièrement significatives, du point de vue de la psychologie des foules. La première saute aux yeux lors des déplacements du président de la République. Les véritables bains de foule sont rares, avec leur ferveur, leur chaleur caractéristique, au cours de ces

³²⁵ Ibidem.

³²⁶ Article cité.

³²⁷ V. GISCARD D'ESTAING : *Démocratie française*, op. cit., p. 152.

voyages. C'est aux leaders d'opinions, aux élus, fonctionnaires, journalistes, qu'il s'adresse en premier lieu. C'est par eux qu'il cherche à toucher le pays, à attirer les publics de son côté. Toujours construits, toujours argumentés par des chiffres, ses discours le montrent plus soucieux de convaincre que d'entraîner. Il est aussi plus habile à manier ses adversaires qu'à les enfermer, contre leur gré, dans une croyance collective dont il serait l'incarnation. Affaire de tempérament ? Mais aussi limitation pure et simple, car il ne gouverne pas en vertu d'un contrat avec la France, il a reçu son mandat d'un vote des Français.

Évidemment, comme tout président d'une nation qui compte, il est entouré d'une cour. On rend un culte à sa personne et chacun cherche à lui plaire, à le séduire. D'autant plus que « la France est gouvernée par un souverain élu, un monarque républicain, presque un despote éclairé ³²⁸. » Un tel culte ne saurait cependant susciter la vénération, l'admiration dévote qu'a connues le chef de la France libre - et qui seules attirent les foules vers leur leader, comme les pôles d'un aimant, la limaille de fer. Malgré un effort constant, un travail excellent de mise en relief de la fonction et de mise en scène des grands événements, il lui manque ce qui seul peut le transcender : le prestige personnel, le charisme.

L'autre différence concerne l'attitude de l'homme. Le général de Gaulle apparaissait toujours en chef de guerre et en prophète. On voyait en lui le représentant des meneurs de foules et des fondateurs de nations. Il se voulait l'un et l'autre. Valéry Giscard d'Estaing est à l'aise dans l'attitude de l'homme d'État et du pédagogue. C'est dans cette catégorie, à l'évidence, qu'il veut briller, et l'époque aidant, il brille. D'un chef militaire, on dit qu'il est un meneur d'hommes. On entend par là qu'il les entraîne vers la bataille, la gloire, la mort et sait trouver le mot électrisant à l'instant crucial. Mais pour un pédagogue, on parle de rayonnement, en voulant dire qu'il éclaire ses élèves et allume chez eux, sinon un savoir semblable, du moins le désir de savoir.

Les traits de ce personnage sont marqués. Il ne crée pas : il transmet. Libre des tourments de l'invention, du doute des questions, il ne connaît que les satisfactions de l'imitation, la quiétude des réponses. Et il a réponse à tout. L'opiniâtreté le caractérise. Fidèle à une école, à un manuel, à un système de pensée, s'étant fait une opinion, il ne veut pas en démordre. Non seulement il refuse de voir l'opinion

³²⁸ A. DUHAMEL : *La République giscardienne*, op. cit., p. 24.

adverse, « l'autre côté des choses », pour lui cet autre côté n'existe même pas. Son propre raisonnement l'a conduit à une conclusion opposée. Il n'a pas de raison de faire marche arrière ou de se livrer à un nouvel examen. D'où l'impossibilité du dialogue. Il n'entend qu'un son de cloche, le sien, et ne comprend pas les questions qu'on lui pose, car elles supposent un système différent, un doute de principe, inexistants pour lui. Donc il monologue, c'est l'acte même de l'enseignant. Intolérant aux objections, il se laisse volontiers aller à des digressions, sinon à des affirmations répétées, reprenant mot pour mot ce que l'auditoire sait déjà.

Aujourd'hui la pédagogie a pour terrain de prédilection l'économie. Tout le langage, toute la pensée, bref tout le discours public se laisse étendre sur le lit de Procuste de cette science. L'économie libérale, s'entend. Si bien qu'en cas de désaccord ou de conflit avec l'opposition, on n'invoque plus les grandes options de l'histoire mais la nature des choses. On impute aux contradicteurs une ignorance des réalités, un idéalisme non chiffré, et un manque du sens des responsabilités. Que ce jugement soit juste ou faux, on en vient à parler et penser comme Tarde : « Les gouvernementaux et les opposants rappellent, par leur jeu de bascule, le conflit des haussiers et des baissiers à la bourse. Les gouvernementaux jouent à la hausse, et les opposants jouent à la baisse des affaires publiques ³²⁹. »

La comparaison est d'autant plus exacte que la Bourse joue le rôle de baromètre de l'opinion et réagit dans le sens indiqué. Le psychologue français voyait là une loi. C'est bien une loi, établie du point de vue d'une minorité qui commande et impose, et non pas d'une majorité qui obéit et résiste.

Or, il est évident que le président de la République, dans ses discours et apparitions publics, révèle une complexion pédagogique. D'où ce langage argumenté, constellé ça et là d'une émotion pudique. D'où ce vocabulaire abstrait, propre aux grands commis de l'État. D'où ces propos bardés de chiffres, de pourcentages et de précisions. Par tout cet appareil, il vise d'abord à enseigner, ensuite à convaincre. Cela peut réussir en des temps pacifiés, au milieu d'une classe politique uniforme - les rebelles étant mis à la porte. Il suffirait pourtant de la venue d'un autre leader, qui sache retransformer les publics en foules, pour ébranler l'édifice soigneusement construit et entraîner la France, à nouveau, vers une démocratie des masses.

³²⁹ G. TARDE : *Les Transformations du pouvoir*, op. cit., p. 144.

Ces différences, parmi bien d'autres, indiquent le sens dans lequel a évolué la Cinquième République. Il est hors de doute que cette évolution touche moins aux bases de la société et, pour l'instant, à l'économique, qu'à la nature des formes de groupement, d'action et de pouvoir politiques. J'ai seulement voulu mettre en relief les aspects psychologiques qu'on oublie régulièrement de prendre en compte dans les analyses concrètes ³³⁰. Oubli qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il est interdit de les prendre en considération et que l'on s'assure d'un succès de librairie en justifiant, par des arguments d'histoire et d'économie, ce préjugé. On passe même pour progressiste si l'on contribue à cette régression de la connaissance et falsification de la pratique politique courante.

V

Une chose est certaine : depuis une dizaine d'années, les partis politiques changent. Selon la formule de Tarde, les partis-foules deviennent des partis-publics. Trois signes nous en avertissent. D'abord la compétition à laquelle ils se livrent pour avoir accès aux moyens de communication et les maîtriser. Mesurer leur impact sur les téléspectateurs, auditeurs et lecteurs - et aussi citoyens ! - leur est une préoccupation commune. Ainsi s'explique la vogue des enquêtes. On prend le pouls de l'opinion publique, on recense les pourcentages d'écoute, on dénombre les intentions de vote, on mesure les attitudes vis-à-vis de telle ou telle question, l'avortement ou l'inflation, les travailleurs immigrés ou les juifs. Sans oublier la cote de popularité des personnages politiques avec leurs flux et leurs reflux. Chaque semaine, les journaux en publient les résultats, se substituent au débat public, tranchent à notre place. Bref les sondages d'opinion, interrogeant les divers publics, remplacent les plébiscites solennels et passionnels, dont seul un leader doué de prestige peut prendre le risque. On pourrait voir dans ces questionnements un simple exercice statistique, dans ces tableaux de l'opinion une pure information sur l'état d'esprit des gens. L'auteur de Démocratie française nous

³³⁰ E. TODD : *Le Fou et le Prolétaire*, Laffont, Paris, 1979.

rappelle le véritable enjeu : « L'impulsion et la sanction se trouvent dans l'opinion. C'est elle qui décide où s'arrête la liberté et où commence le désordre ³³¹ ».

Ensuite la pratique des études du marché politique - le fameux marketing américain - qui se répand, prévue et recommandée par Tarde, détermine la présentation et le choix des candidats. Après avoir recueilli les jugements, les préférences d'un échantillon d'individus, on dresse le catalogue raisonné de leurs opinions. Elles doivent se retrouver dans les déclarations de chaque parti. On brosse le portrait de l'élu idéal, auquel chaque postulant devra ressembler pour être crédible. Afin de s'en rapprocher, il faudra qu'il se soumette à des opérations non seulement intellectuelles mais aussi à des interventions physiques sur sa personne - on modifie les dents de Mitterrand, on change les lunettes de Chirac ou de Debré, pour ne parler que de celles dont les journaux rendent compte.

Par ailleurs, le lancement des campagnes d'affiches en vue des élections, nous le savons en ce qui concerne les socialistes et les gaullistes, est décidé par des spécialistes de la publicité, et confié à des agences, après des études de marché quantifiées. Toute une industrie de l'image est née, en des élections répétées, pour permettre aux partis et aux candidats de s'adresser à des publics de plus en plus divers et changeants. Sachant que le citoyen, téléspectateur ou lecteur, réagira d'abord en spectateur et ensuite en électeur. Les candidats sont choisis dans la perspective de leurs prestations. Ainsi, regardons la liste des candidats de l'UDF aux élections européennes. Il s'agit, comme l'écrit *Le Figaro* du 22 avril 1979, d'une « hiérarchie scientifiquement établie ». Les rivalités de personnes, les luttes de courants, les divergences d'opinions, nous informe le même article, ont été tranchées sans difficulté « car l'UDF a décidé de s'appuyer sur les techniques de marketing pour rendre les arbitrages, quand hésitations ou ambitions envenimaient les négociations. Les vingt-cinq premiers de la liste ont tous été testés dans l'opinion, et les résultats de ces sondages ont influencé la hiérarchie de la liste ». Influencé semble un euphémisme mis pour dicté. Nous savons que cette stratégie s'est avérée payante.

Enfin, à l'instar des moyens de communication, le prestige se polarise - dans l'État, dans les partis et dans la plupart des institutions. Partout, la masse organisée se confond avec son chef. On dirait que chaque masse est devenue la propriété

³³¹ V. GISCARD D'ESTAING : *Démocratie française*, op. cit., p. 158.

personnelle de son leader. L'habitude s'installe de dire le parti de M. Marchais, au lieu de dire le parti communiste, le parti de M. Chirac au lieu du parti républicain populaire. Le système des élections, notamment les élections présidentielles, fournit la preuve qu'il suffit maintenant d'un seul individu pour intéresser et convaincre cinquante millions de téléspectateurs ou d'auditeurs, pour suggestionner la France entière, alors qu'il en fallait auparavant plusieurs centaines, voire des milliers.

En fait, sur l'échiquier politique, il n'y a place que pour cinq ou six figures, afin de simuler les règles de la démocratie directe -les autres sont des pions, rapidement éliminés. Les observateurs décrivent cette évolution en des termes qui reprennent, dans un langage moderne et forcément plus abstrait, les concepts mêmes de la psychologie des foules, en particulier de Tarde, infallible devin : « La primauté du candidat ou du leader sur la formation à laquelle il appartient : cette tendance à la personnalisation du pouvoir, constatée dans tous les exécutifs, s'explique par le fait que la communication politique repose de plus en plus sur le système d'échanges d'images et de valeurs symboliques. La médiatisation de l'image transforme le champ électoral en un véritable univers de signes où les apprentis sorciers du contenu latent ont remplacé les raisonneurs cartésiens ³³². »

Ces apprentis, pas si sorciers que cela, appliquent consciencieusement les stratégies qui ont fait leurs preuves. On ne leur demande pas tant de participer à un affrontement d'idées, d'hommes et de femmes, qu'à un affrontement de représentations, avec tout ce que cela comporte de cérémonial, de rituel. Et c'est en grande partie aux media qu'on le doit. Ils dessinent les grands rêves, convertissent les masses - sans pour autant les faire agir. Ils demandent à un seul individu, ayant les dons du chef et du publiciste, de les persuader, c'est-à-dire de les séduire.

Ces trois caractères de notre système politique ne sont pas forcément impérissables. Ils n'ont rien à voir avec la démocratie parlementaire, ni avec celle des masses. A long terme, tout peut changer. Mais, à court terme, et malgré les critiques virulentes, l'anathème jeté par la gauche ou la droite, ils correspondent à une évolution continue.

³³² M. NOIR : L'utilisation des techniques de marketing dans une campagne présidentielle, *Pouvoirs*, 1980, 14, p. 71.

Le passage d'une démocratie des masses à une démocratie des publics pourrait être dépeint bien plus en détail. De l'une à l'autre, il y a une continuité et une transformation de la psychologie politique. Elles offrent beaucoup d'analogies avec les théories de Le Bon et Tarde. Ceci les rend plus concrètes. Elles paraissent bien être du sol où ces théories sont nées, et avoir une complicité certaine avec la réalité que ces dernières ont entrevue et, en partie, anticipée.

Fermons donc la parenthèse de ces exemples et préparons-nous pour l'étape suivante. Avec la description des foules, sa brillante caractéristique de « l'âme des masses ³³³ », Le Bon a créé une nouvelle psychologie. Avec son analyse de l'imitation et de la communication, sa conception du rôle du meneur, Tarde l'a étendue à l'ensemble de la société. La machine est donc en place. Le bâtiment qui l'habite est construit, les pièces de la mécanique sont ajustées, la matière première sur laquelle on travaillera, sélectionnée. Comme le Golem, cet homme d'argile créé, la légende le dit, par un rabbin de Prague, il lui manque le souffle vital, le moteur propre. Il reste donc à la mettre en marche, à expliquer le comment et le pourquoi de cette psychologie. Ce sera l'oeuvre de Freud.

³³³ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1948, p. 97. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

Sixième partie.

Le meilleur disciple de *Le Bon et Tarde* : *Sigmund Freud*

[Retour à la table des matières](#)

L'ÂGE DES FOULES.

Un traité historique de psychologie des masses.

Sixième partie. Le meilleur disciple de *Le Bon* et *Tarde* : *Sigmund Freud*.

Chapitre I

L'œuvre au noir du docteur Freud

I

[Retour à la table des matières](#)

Il existe deux sortes de génies, les génies d'université et les génies d'universalité. Les premiers, tels Durkheim, Max Weber ou de Broglie, appartiennent exclusivement au monde du savoir. Ce sont des hommes de science et leurs disciples le sont aussi. Les seconds, tels Marx, Darwin ou Einstein, par leurs idées et leur personnalité, font partie du monde au sens le plus large. Ce sont des hommes de vision, qui rejoignent un jour la galerie des héros de la culture, les Moïse, les Aristote, les Léonard de Vinci, figures légendaires de l'histoire. Freud est du nombre. C'est pourquoi on a vu se former autour de lui une école de disciples qui est aussi une secte de fidèles, un groupe de chercheurs qui sont aussi des prêtres prosternés devant l'image du créateur de leur doctrine.

Tous se sont assigné pour mission de propager ses idées de les conserver pures à l'égal d'une croyance par un commentaire fervent des textes du Maître. Le commentaire consacre une tradition et entretient une légende. Il unit les serviteurs du culte voué à un sauveur de l'humanité, après qu'ils ont dûment subi l'initiation. La vérité devient ainsi une foi, et puis se change en rituel. Rituel d'autant plus sévère, évidemment, que la vénération pour le grand homme est plus forte. Car

personne ne peut renoncer à sa liberté de pensée, abdiquer son désir d'être, comme lui, un héros de la culture, si ce n'est à la condition de priver tous les autres de cette liberté. En un mot, ses suiveurs s'assurent qu'un tel grand homme ne peut plus advenir. Après Freud, il n'y aura plus d'autre Freud, de même qu'après Marx il n'y aura plus d'autre Marx, ni de Christ après le Christ, mais seulement des disciples et des fidèles.

Ce culte extraordinaire pour l'homme n'empêche pas que, dans l'œuvre, certains écrits occupent une place à part. Adversaires et partisans de Freud les condamnent pareillement. Ils ont trait aux origines de la religion, aux institutions sociales, à l'autorité politique, et, en général, à la psychologie des masses. Totem et Tabou, La Psychologie des masses et l'analyse du moi, L'Avenir d'une illusion, Malaise dans la civilisation, enfin Moïse et le monothéisme, voilà leurs titres. Avec l'essai intitulé Le Moi et le ça, qui développe une nouvelle vision de la personnalité, ils forment un ensemble. Lequel fut, et continue à être jugé compromettant : « Il n'est pas de domaine où Freud ait plus risqué sa réputation scientifique, écrit Marthe Robert ³³⁴, que celui de la psychologie religieuse où la curiosité intellectuelle, aussi bien que la ligne de sa recherche, le portèrent plusieurs fois à s'aventurer. Totem et Tabou, L'Avenir d'une illusion, Moïse et le monothéisme sont les trois moments de cette aventure compromettante qui, jugée inadmissible par ceux-là mêmes qu'elle concernait - croyants, théologiens et anthropologues - lui firent perdre une partie de ses troupes et reste aujourd'hui un point épineux pour une certaine lignée de psychanalystes freudiens. »

D'autant plus épineux si l'on ajoute à la liste de Marthe Robert les autres ouvrages que je viens de mentionner. On voit bien qu'il ne s'agit pas de wagons détachés de la locomotive qui se seraient perdus dans la nature, mais de tout un train solidement attaché qui a pris une direction inattendue. Faute d'avoir perçu cette unité, compris le lien de cette « psychologie religieuse » à la psychologie des foules (vous le verrez bientôt), tout se brouille et devient inquiétant. Freud n'est plus dans Freud. Et pour masquer son désarroi, on n'a d'autre recours que de chercher des explications à dormir debout.

³³⁴ M. ROBERT : *La Révolution psychanalytique*, Payot, Paris, 1964, t. 11, p. 145.

D'abord on affirme que, oeuvre d'un homme d'âge, ils sont dépourvus de valeur scientifique. De même que, longtemps, les écrits de jeunesse de Marx furent expurgés de son oeuvre, à cause de leur caractère philosophique, de même les écrits de vieillesse de Freud sont ignorés, sous prétexte de reliquat mythologique. On frappait les premiers d'ostracisme, en prétendant que Marx les avait rédigés avant l'âge où l'on peut faire de la science sérieuse. On dissimule les seconds (pour combien de temps ?) sous le prétexte symétrique que Freud, atteint par la limite d'âge, ne pouvait plus faire de la science sérieuse. Comme si l'économie politique et la psychologie étaient semblables à la physique et que l'on pût savoir avec certitude où commence et où finit, dans leur cas la science ! Ou comme si l'on pouvait cantonner la fécondité d'un chercheur, comparable à celle d'une femme, entre des limites strictes !

Ensuite, on entend dire que, si Freud a écrit de tels ouvrages, il faut en chercher la raison dans les difficultés rencontrées par la psychanalyse dans le traitement des névroses. Son auteur a donc entrepris de la sauver par une série d'écrits à caractère non-scientifique, sur des questions d'actualité, destinés au public tout-venant. Ces ouvrages ont permis d'assurer sa continuité et son succès en dehors du cercle des initiés. Mais leur contenu ne concerne ni la psychanalyse ni les psychanalystes.

Enfin, voyons là une accusation plus qu'une explication, chacun d'eux constitue une tentative d'extension indue et d'application hasardeuse de la psychanalyse à un domaine qui n'est pas de son ressort. Elle veut réduire les problèmes sociaux à des problèmes individuels, la politique à la psychologie. Bref, il s'agit d'un impérialisme intellectuel, d'une tentative de marcher sur les plates-bandes d'autres sciences, notamment du marxisme. Alors qu'elle a pour terrain propre et reconnu la psychologie, donc l'individu et la névrose. Et ne saurait en avoir d'autre.

On atteint à une telle conception étique, on arrive à faire marcher sur la tête une oeuvre qui, normalement, comme vous et moi, marchait sur ses pieds, parce qu'on ferme les yeux sur le contexte historique et scientifique dans lequel elle a pris naissance. Et aussi parce qu'on juge impossible, impensable, qu'à partir d'un certain moment, elle ait tourné le dos à la psychologie de l'individu et fait face à celle des foules. Dès l'instant où l'on néglige cette psychologie du social, alors tous les écrits que Freud lui a consacrés appartiennent à l'univers secret, à la mythologie du vieil homme, au côté obscur de sa nature. Un peu ce que furent l'al-

chimie pour Newton et l'astrologie pour Kepler, encore que l'analogie soit inexacte. Et moins on parle de cet univers, mieux cela vaut.

Je n'ai nullement l'intention de discuter et de réfuter ces explications. Elles me semblent plutôt destinées à se débarrasser d'une réalité gênante qu'à l'éclaircir. On ne peut pas leur reprocher leur pensée frugale : elle est dans les moeurs. On peut leur reprocher cependant leur ignorance. Et leur précipitation à trancher les relations qui se sont nouées, à un certain moment, entre la psychanalyse et la psychologie des foules, dans l'oeuvre de Freud et dans celle de ses disciples. Je sais. Les puristes répugnent à la filiation qui unit le héros de la pensée aux tâcherons de l'histoire des idées, Le Bon, Tarde, Mc Dougall. Pour des raisons inavouables d'aristocratie intellectuelle et de couleur politique, ils préfèrent, cela se comprend, la filiation plus noble des Nietzsche, des Kant, etc. Freud ne les a pas lus. Mais il a lu ces tâcherons. Il les a discutés et paraphrasés. Ceux qui les condamnent sans les connaître me font penser à ce seigneur du dix-huitième siècle qui s'était battu quatorze fois en duel, parce qu'il prétendait que Le Tasse était un plus grand poète que l'Arioste. Et sur son lit de mort, il avait avoué n'avoir jamais lu une ligne de l'un ou de l'autre.

Je me dispenserai donc de m'arrêter sur la masse d'études qui distillent ces diverses explications. Je les mentionne seulement pour mémoire, afin de ne pas avoir l'air de les ignorer. Dans la science aussi, le conseil est valable, il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints. Ou à ses exégètes.

II

Regardons l'évidence en face. C'est par l'essai, publié en 1921, dont le titre exact en français est *La Psychologie des masses et l'analyse du moi*, que Freud fait sa première incursion, officielle si vous voulez, dans le domaine de la psychologie sociale. Au terme de l'analyse du moi individuel, dans son prolongement, il paraît retrouver la marque du social. Pas seulement sous la forme d'un autre individu, de l'autre ou de l'Autre, au sens neutre et abstrait qu'on lui donne aujourd'hui pour en camoufler l'identité concrète. Mais sous la forme des masses, inorganisées et organisées, et des meneurs. Un social d'autant plus inquiétant et fascinant à la

fois que celui-ci, matérialisé par les masses, est de plain-pied avec ce que l'individu refoule. Il révèle en pleine lumière ce qu'on a tant de mal à atteindre : l'inconscient.

L'inconscient incarné par les multitudes terrifie Freud autant qu'il nous terrifie. Il éveille chez lui les mêmes peurs qu'il a déjà éveillées, vous vous en souvenez, chez Le Bon : « Cette peur des foules, écrit Marthe Robert, qu'on peut sans trop forcer les mots qualifier de phobie, il l'a, semble-t-il, depuis toujours, et depuis toujours il l'explique curieusement par une analogie qui, bien plus tard, lui fournira le thème de ses essais en sociologie : le peuple est de plain-pied avec les bas-fonds de la psyché, il y a entre lui et l'inconscient humain des relations de connivence, presque de complicité, qui mettent en péril les plus hautes valeurs de la conscience et les acquisitions de l'individualité ³³⁵. »

Quelles que soient les raisons de la phobie éprouvée par Freud, l'essai mentionné expose incontestablement une nouvelle position scientifique. Du point de vue de la psychologie des foules, elle se détache clairement. Le Bon s'était contenté de les décrire. Tarde, de les analyser, de dire ce qu'elles sont. Dans cet ouvrage, Freud tente de les expliquer, de dire pourquoi elles sont ce qu'elles sont. Un tel passage est capital pour une science. De ce point de vue, la continuité est si frappante qu'un auteur qui n'avance rien à la légère a pu écrire, en un raccourci saisissant : « De nombreux penseurs considéraient la théorie de Le Bon comme vérité scientifique sans réplique. Comme l'a montré Rewald, les théories de Freud, tout en contredisant Le Bon, présentent de remarquables similitudes avec celles de Tarde. Ce que Tarde avait nommé l'imitation, Freud l'a appelé identification, et à maints égards, les idées de Freud semblaient être celles de Tarde traduites en concepts analytiques ³³⁶. »

Ceci est vrai en gros comme en détail. Chacun des trois penseurs a contribué, à sa manière, à la description de la même classe de phénomènes. Chacun a fait avancer la mise en place raisonnée d'un système de concepts et la recherche des causes dont la connaissance affermit les contours d'une science. C'est un fait d'his-

³³⁵ M. ROBERT : *D'Oedipe à Moïse*, Calmann-Lévy, Paris, 1974, p. 81.

³³⁶ H.F. ELLENBERGER : *The Discovery of the Unconscious*, Basic Books, New York, 1970, p. 528.

toire. On peut lui accorder beaucoup ou peu d'importance. En revanche, il est difficile à nier ³³⁷.

III

Jusqu'ici je ne vous ai rien exposé qui ne vous soit déjà connu. Mais je cherche moins à vous instruire ou à vous étonner qu'à vous rappeler des évidences. Chemin faisant, vous vous êtes certainement demandé : mais pourquoi donc Freud en est-il venu à s'intéresser à la psychologie des foules ? N'était-elle pas à mille lieues de ses préoccupations de clinicien soignant les névroses ? Et pourtant, en y réfléchissant, il y est venu tout naturellement, pour plusieurs raisons. Toutes conspirent à le forcer à s'intéresser, dans une mesure croissante, à ce qui se passe hors des quatre murs de son cabinet. Comme si, à partir d'un certain moment, la question posée au patient n'était plus : « Comment allez-vous ? » mais : « Comment va le monde ? »

On peut dater ce moment - et voilà la première raison de l'intérêt qu'il porte à la psychologie des foules - de la fin de la Première Guerre mondiale. De tout temps, sans doute, il y a eu des guerres. Néanmoins, les guerres se suivent et ne se ressemblent pas. Les pays qu'elles frappent n'en sont pas ravagés au même degré. Celle de 1914-1918 est survenue après une longue période de paix. Assez longue pour entretenir chez beaucoup d'hommes l'espoir - ou l'illusion - que la science, l'industrie et l'esprit d'universalité feraient reculer les passions des siècles précédents. Affrontements meurtriers et luttes entre nations voisines appartenaient au passé, croyaient-ils. Les socialistes, nous l'avons vu, estimaient pouvoir mobiliser les ouvriers contre la guerre. Les philosophes et les savants pensaient que les pro-

³³⁷ On trouve des témoignages sur les rapports entre Freud, Le Bon et Tarde dans de nombreux ouvrages. Voir notamment : S. GINER : *Mass Society*, op. cit. ; T. ADORNO : *Gesammelte Schriften*, op. cit., t. VIII, p. 435 ; M. et C. SHERIF : *An Outline of Social Psychology*, op. cit., p. 339 ; H. BROCH : *Massenwahntheorie*, op. cit., p. 29.

La Psychologie des masses et l'analyse du moi a attiré l'attention à tel point que le philosophe marxiste hongrois Lukacs lui a consacré tout un compte rendu (Littérature, philosophie. marxisme, op. cit.).

grès de la connaissance et de la conscience humaine, en en dénonçant l'absurdité, l'élimineraient. S'y ajoutent tous ceux pour qui les guerres ne sont ni justes ni injustes, mais seulement horribles. Ils disent, comme Maupassant : « Et le plus stupéfiant, c'est que le peuple ne se lève pas contre de tels gouvernements. Quelle différence y a-t-il donc entre les monarchies et les républiques ? Le plus stupéfiant, c'est que la société tout entière ne se révolte pas à ce seul mot de guerre ³³⁸. »

Ni l'optimisme ni le pacifisme ni l'indignation n'ont empêché la guerre. Avec la victoire des alliés, elle a apporté l'écroulement de deux empires, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Ainsi que des révolutions nationales et sociales en chaîne. Une seule a réussi, celle de Russie. Toutes les autres ont été écrasées dans le sang. Freud, pour sa part, en a ressenti une immense déception. Son univers a été fissuré. Guerre et révolutions paraissaient lui démontrer, avec une clarté aveuglante, la force invincible des multitudes, animées de haine.

À peine les canons redevenus silencieux et la paix revenue, et c'est la seconde raison, d'autres mouvements de masses opprimées ont éclaté. Ils n'ont pas porté le peuple au gouvernement, la société démocratique espérée a fait place à des mouvements totalitaires. Par millions, les hommes se sont laissé prendre aux paroles des démagogues, à leur idéologies. Ceux qui mettaient leur espoir dans le triomphe de la raison et du bon sens ont été cruellement déçus. La force a écrasé le droit. Les hommes libres ont accepté l'esclavage, la souveraineté imposée par la violence ³³⁹. Et, parmi tous ces remous, les oreilles fines, dressées comme celles d'un lièvre et pour les mêmes motifs, les oreilles fines des Juifs commençaient à entendre les rumeurs antisémites d'abord, les bruits de bottes des défilés nazis ensuite. Du sous-sol d'un des pays les plus civilisés du monde, je veux dire l'Allemagne, tout à son exubérance intellectuelle, regorgeant de génies scientifiques, artistiques et littéraires, remontaient des vestiges de barbarie. Leurs coups de boutoir minaient les fondations d'une démocratie fragile. Et les derniers espoirs que l'on pouvait mettre en une politique libérale, en une vision rationnelle de l'histoire se trouvaient ruinés par ces déferlements sauvages. Le bruit et la fureur de ces

³³⁸ G. de MAUPASSANT : Sur l'eau, op. cit., p. 61.

³³⁹ E. LEDERER : *State of the Masses ; the Threat of the Classless Society*, Norton, New York, 1940. S. NEWMANN : *Permanent Revolution : Totalitarianism in the Age of International Civil War*, Praeger, New York, 1965.

hordes éveillèrent chez Freud et chez ses pareils des peurs ancestrales. Même quand elles sont de mauvais conseil, ces peurs sont de mauvais augure. Elles raniment le souvenir des foules excitées, rameutées de pogrome en pogrome.

Freud était juif Les nazis antisémites. Il avait sucé ses craintes avec le lait de sa mère. Rien qu'à consulter les archives de sa mémoire, il reconnaissait là une des répétitions générales du massacre. Elle lui interdisait toute molle illusion quant à la disparition du parti nazi ³⁴⁰. Comme tous les intellectuels de sa trempe et de son temps, il s'est imprégné de culture allemande. Faisant pleinement confiance aux pouvoirs de la raison et de la science, il a voulu s'assimiler, se fondre dans la culture ambiante. La montée constante de l'antisémitisme signifie pour lui une fin de non-recevoir, au nom de la race. Elle lui prouve qu'on n'a jamais fini d'être juif.

Ce côté de chez Swann de Freud n'explique assurément pas tout. Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de m'en contenter, Il serait bien léger de l'y réduire. En revanche, minorer cet élément et le passer sous le silence d'une plate universalité serait pire. A aucun moment, Freud n'a renié son appartenance à une histoire et à un peuple singuliers. Il ne veut pas résoudre, comme Marx, la question juive. Il ne se juge pas investi d'une mission particulière, tel Einstein qui a pu écrire un jour, sur un ton mi-plaisant mi-sérieux, qu'il était devenu un « saint juif ». Freud reconnaît dans cette appartenance une donnée de sa biographie. C'est un destin. Il faut y acquiescer sans mysticisme. Et quiconque essaie de trancher les mille liens invisibles en devient encore davantage tributaire.

Dans la préface à l'édition en hébreu de *Totem et Tabou* ^{*}, Freud écrit : « Si on lui demandait : Qu'y a-t-il encore en toi de judaïque, quand tu as abandonné tout ce que tu avais en commun (religion, sentiment national, n.n.) avec tes compatriotes, il répondrait : Encore beaucoup, vraisemblablement le principal. »

Certes, il ne s'est pas occupé de ces questions de gaieté de coeur, ni de son propre gré. Qui l'eût fait ? Mais contraint et forcé, la mort dans l'âme, c'est évident, il s'y est voué avec toutes les énergies que lui laissait la maladie. Il l'avoue dans une lettre de 1930 à Zweig : « J'en sais trop peu sur la volonté de puissance des hommes puisque j'ai somme toute vécu en théoricien. Je m'étonne également

³⁴⁰ M. ROBERT : *D'Oedipe à Moïse*, op. cit.

^{*} [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

toujours du déferlement des dernières années qui m'ont entraîné si loin dans l'actuel, dans le contemporain. » Moi-même, me serais-je attaqué à ce livre ? Me serais-je demandé pourquoi Freud a consacré ses dernières années à la psychologie des foules, si notre histoire d'aujourd'hui, sans la répéter, ne copiait la sienne ?

La troisième raison est d'ordre strictement scientifique. Comme vous le savez, le grand tournant dans la carrière de Freud est marqué par la découverte de l'hypnose, au cours de son séjour en France. Elle se révèle être la seule méthode alors efficace de traitement des névroses, de l'hystérie notamment. Fasciné par Charcot, impressionné par les résultats qu'obtiennent Bernheim et Liébeault, il en devient le partisan, le défenseur. En effet les milieux médicaux allemands étaient hostiles à l'hypnose. Ils la considéraient comme pur charlatanisme. Lui aussi applique la suggestion hypnotique et rend hommage à ses inventeurs. Puis il fait sa propre découverte : la « cure de parole ». Étendu sur un divan, le patient raconte tout ce qui lui passe par la tête. Cette méthode des associations libres lance la psychanalyse en tant que thérapeutique originale des troubles psychiques. Cependant, dans la lutte qu'il mène pour imposer sa théorie et sa technique, Freud répudie l'hypnose. Il veut lui substituer partout la démarche et les notions qu'il a lui-même découvertes.

Or il s'aperçoit que, dans une partie importante de la science, très populaire à ce moment-là, la psychologie des foules, la suggestion continue à être le processus explicatif ³⁴¹. Et ses notions y ont toujours cours. Plus que quiconque, il sait que la psychanalyse n'a jamais réglé ses comptes ni avec l'hypnose ni avec la séduction. (Aujourd'hui comme alors, il n'est que de regarder le décor d'une cure psychanalytique pour s'en assurer : le cabinet de l'analyste, la ritualisation de ses propos, le cérémonial de sa mise et de ses relations avec le patient).

³⁴¹ Entre Freud et Le Bon existe un chaînon plus concret qu'un livre et une science : c'est la princesse Marie Bonaparte. A partir de 1925, elle est la patiente et la confidente du créateur de la psychanalyse. Elle a part à ses pensées qui restent secrètes pour beaucoup d'autres. Mais elle compte aussi parmi les admiratrices et les amies de longue date du créateur de la psychologie des foules. N'a-t-elle pas veillé sur ses derniers moments en compagnie d'une autre amie et admiratrice, la princesse Marthe Bibesco ? (M. Bibesco, le Docteur Faust de la rue Vignon, *Annales politiques et littéraires*, 15 mars 1932, p. 259-260.) Et elle lui a dédié un de ses derniers livres, *Les Glanes des jours*, (Presses universitaires de France, Paris, 1950).

Voilà donc la suggestion revenue après une éclipse de vingt ou trente années. Freud ne peut pas ne pas en tenir compte. Il témoigne de la continuité de sa réflexion, en rappelant que l'opinion qu'il s'en formait en 1889 reste valable en 1921 : « On est ainsi préparé à admettre (dans cette psychologie) que la suggestion, ou plus exactement la suggestibilité, est un phénomène primitif et irréductible, un fait fondamental de la vie psychique de l'homme. Tel est l'avis de Bernheim dont j'ai vu moi-même, en 1889, les tours de force extraordinaires... En abordant aujourd'hui de nouveau, après trente années d'interruption, l'énigme de la suggestion, je trouve que rien n'y est changé, à une exception près qui atteste précisément l'influence qu'a exercée la psychanalyse ³⁴². »

Le combat reprend donc sur un nouveau terrain. Façon de se rajeunir que d'affronter les vieux démons familiers, et de pouvoir, une fois encore, leur faire face. De montrer, somme toute que, dans la psychologie des foules aussi, la psychanalyse est le fondement ³⁴³.

Enfin, la quatrième raison est d'ordre personnel. Nous possédons là-dessus le témoignage de Freud lui-même. Sans conteste, il a vieilli. Et Dieu sait que sa vieillesse fournit à plus d'un de ses habiles détracteurs un prétexte pour dénigrer ses écrits postérieurs à 1920. Les uns attribuent ses jugements sur la foule au conservatisme proverbial des gens âgés et son pessimisme aux souffrances dues à son cancer. Tous ceux qui glosent sur le pessimisme de Freud devraient plutôt y voir un effet de son objectivité. On pourrait dire de lui ce que Jacques Rivière

³⁴² S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 108. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

³⁴³ La tâche que Freud s'est proposée à cet égard, c'est de transférer, par l'intermédiaire d'analogies pertinentes, les hypothèses psychanalytiques à la psychologie des foules. C'est la méthode des « métaphores scientifiques », préconisée par le physicien anglais Maxwell, ou des « modèles », comme on l'appelle aujourd'hui. Mais il ne s'agit pas d'une « psychanalyse des masses », car, dans ce domaine, il est impossible de distinguer entre le « normal » et le « pathologique », et encore moins d'avoir recours à une thérapeutique quelconque. Enfin, un tel transfert est conforme à la conception de Freud selon laquelle « la psychanalyse n'est rien d'autre que de la psychologie, une des parties de la psychologie, et il n'est pas besoin de s'excuser d'avoir recours aux méthodes analytiques dans l'étude psychologique qui se préoccupe des faits psychiques profonds ». S. FREUD, W.C. BULLITT : *Thomas Woodrow Wilson*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1967, p. XIV.

disait de Marcel Proust : « Proust aborde la vie sans le moindre intérêt métaphysique, sans le moindre penchant constructif, sans la moindre inclination consolatrice. » Ils feraient aussi mieux de se rappeler que seul un philistin superstitieux est persuadé qu'il suffit de fermer les yeux sur la réalité du monde pour qu'il marche mieux. La politique de l'autruche ne pouvait être celle de Freud, ni son optique différente de ce qu'elle fut. Et ses paroles se sont avérées tragiquement prophétiques ³⁴⁴. D'autres censeurs allèguent l'affaiblissement de ses facultés intellectuelles. Les premiers comme les seconds ignorent l'espèce de liberté vis-à-vis des contraintes sociales, la sereine indifférence envers le jugement des vivants, que donne aux esprits élevés l'approche de la mort.

À tout âge s'opère une sorte d'équilibre entre les pouvoirs de l'intelligence et la force morale de résister aux pressions et aux leurre de la société. Avec la coquetterie des vieillards qui se savent les égaux des plus jeunes, Freud se plaint du durcissement de ses artères scientifiques. Mais l'âge lui procure surtout une délivrance. A plusieurs reprises, il répète, espérant être entendu, que son entrée dans la carrière médicale, ses travaux cliniques lui ont été imposés de l'extérieur. Il en a subi la servitude, le carcan qui contraignait ses passions et étranglait les instincts profonds de sa jeunesse.

Son milieu d'origine s'est écroulé. Lui-même a rempli sa tâche et réussi son oeuvre. Rien ne s'opposait plus à ce qu'il se retourne, toute contrainte abolie, vers les idéaux et les préoccupations de sa jeunesse ³⁴⁵. A l'époque, il envisageait de devenir avocat, de se lancer dans la politique ou encore de se consacrer à des questions sociales et culturelles ³⁴⁶.

³⁴⁴ Le pessimisme dont ferait preuve Freud dans sa psychologie des masses est une des tartes à la crème de ses biographes et de ses critiques. On y voit un symptôme de son conservatisme, voire de son incompréhension de la réalité sociale. Certes, il s'agit de savoir si l'homme de science a pour rôle de regarder en face des vérités désagréables et de les dire, ou de chercher des solutions apaisantes aux problèmes parfois insolubles qui assaillent l'humanité depuis si longtemps. Bref, de savoir s'il doit se conduire en penseur authentique ou en prêtre. T.W. ADORNO, op. cit., p. 36.

³⁴⁵ C. SHORSKE : *Politics and Patricide in Freud's Interpretation of Dreams*, *American Historical Review*, 1973, p. 328-347.

³⁴⁶ E. FROMM : *The Dogma of Christ*, Anchor, New York, 1962, p. 100.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Dans la postface qu'il ajoute en 1935 à son Autobiographie, Freud remarque que, dans le cours des dernières années, on observe dans ses écrits « une différence importante ». Il l'explique ainsi : « Des fils qui, au cours de mon développement, s'étaient enchevêtrés, ont maintenant commencé à se séparer, des intérêts que j'avais acquis dans la partie la plus récente de ma vie ont reculé, tandis que les préoccupations originelles les plus anciennes redeviennent primordiales... Après le détour de toute ma vie que j'ai fait par les sciences naturelles, médecine et psychothérapie, mon intérêt s'est reporté sur les problèmes culturels qui m'avaient fasciné longtemps auparavant, quand j'étais un adolescent tout juste assez vieux pour penser ³⁴⁷. » En d'autres termes, les problèmes qui étaient du ressort de la psychologie des foules, alors en vogue.

Chacune de ces raisons - la déception de la guerre, la montée des partis totalitaires et antisémites, la persistance du modèle de l'hypnose et la résurgence de ses intérêts personnels - explique pourquoi il s'est tourné vers cette science. Son extraction bourgeoise l'y inclinait par ailleurs, le fait est trop évident pour qu'on s'y attarde. On ne saurait l'invoquer exclusivement à un moment où la nuit commençait à tomber sur des nations qui s'enfonçaient à nouveau vers la guerre.

IV

Si ces affirmations sont exactes, alors je n'abuse pas du nom de Freud en l'associant, pour en redorer le blason, à une science qui a connu un succès fulgurant et une éclipse non moins soudaine. Malgré toutes les réticences que vous pouvez éprouver, je voudrais vous faire admettre l'hypothèse suivante : l'intérêt de Freud pour la psychologie des foules représente un tournant radical, une véritable révolution dans sa recherche, donc dans la psychanalyse. Après avoir pesé le pour et le contre, je suis arrivé à une conclusion : ce tournant franchi, nous sommes en présence de deux théories distinctes, et non pas, ainsi qu'on l'imagine d'habitude, d'une extension de la même.

³⁴⁷ S. FREUD : *An Autobiographical Study*, Postscript, Standard Edition, t. XX, p. 71.

La seule manière d'illustrer rapidement cette hypothèse me paraît de les comparer avec les deux théories d'Einstein. L'une, la relativité restreinte, malgré son apparence révolutionnaire, résout en fait les problèmes connus et couronne la science classique. L'autre, la relativité générale, ambitionne d'expliquer les lois de l'univers, en unissant l'électricité et la gravité. Elle reste encore un éclat de pensée que rien n'annonçait, que peu de choses valident. Elle a pour seule conséquence, mais quelle conséquence ! de renouveler une science délustrée, la cosmologie, et de lui donner pour champ la foule des étoiles.

De la même façon, avant la rupture en question, il y aurait une théorie psychanalytique restreinte, de l'individu et de la famille, de la névrose et des rêves, qui clôt l'évolution de la psychiatrie et de la psychologie classiques. Lors de sa première rencontre avec l'hypnose, elle découvre trois notions clés : la libido pour expliquer l'univers enclos dans l'individu, l'inconscient, pour analyser sa vie mentale, et enfin le complexe d'Oedipe pour définir le champ du conflit né de la rivalité du garçon avec le père et répondre à la question : comment peut-on être un enfant humain ? Et la technique de la libre association devient l'emblème de la nouvelle discipline.

Après a lieu la seconde rencontre avec la suggestion hypnotique, cette fois dans la psychologie des masses. De cette rencontre naît la théorie psychanalytique générale pour qui une seule question est digne d'intérêt : comment peut-on être père ? Partant, comment créer un groupe, gouverner une nation ? Quelle est l'origine de la culture, voire de l'espèce humaine ? Elle déplace l'attention, sans prévenir, de l'univers de l'individu à l'univers des masses. Le passage révèle les manifestations inconnues et terribles du psychisme humain.

Et voilà que Freud se dégage du « familialisme » avant tous les philosophes pressés. Il dessine déjà le profil d'un anti-Oedipe à l'échelle de la civilisation. Que ce profil soit d'un prophète et non plus d'un roi, de Moïse pour le nommer, est un autre problème, un problème vaste et complexe. Tout le drame domestique ayant pour acteurs papa, maman et bébé n'a plus qu'une valeur d'image, d'analogie. Seule la tragédie politique et culturelle a une valeur d'exemple : tragédie de la mort du chef, et de la lutte inexpiable, sans réconciliation véritable, entre lui et la masse.

Du jour où Freud propose l'hypothèse du meurtre du tyran domestique, assassiné par ses fils, tout ce qui a précédé bascule et prend une autre direction. Lui-

même le sait, qui écrit à Ferenczi, son disciple préféré : « Je ne voulais qu'une petite liaison, et me voilà forcé, à mon âge, d'épouser une nouvelle femme. » Et quelle femme ! Elle l'oblige à regarder en face les religions et les illusions collectives, et à leur adapter des notions peu sûres - identification, surmoi, etc. Des notions que lui souffle l'époque, et l'époque ne lui inspire aucune confiance, aucune envie de l'épargner. Il aborde les choses comme elles viennent, et elles viennent plutôt mal que bien : ce ne sont que des révolutions incertaines, des libertés ratées, des ombres chinoises de la guerre. Il ne voit aucune lumière dans les puissantes sciences de la société qui, comme les hommes politiques, cultivent des théories weimariennes, des idées affaissées. N'affirment-elles pas que le salut monte de l'essence sans fond de l'humanité, alors que les hommes descendent vers la barbarie pour y périr ?

Ces théories du « comme si » le retiennent longuement dans L'Avenir d'une illusion, *Malaise dans la civilisation*, et *Moïse et le monothéisme*. On sent que chaque fois, dans chaque livre, quelque chose se termine, quelque chose d'autre prend naissance. Un je ne sais quoi de dur et de désolé les habite. S'y manifeste une volonté têtue de parcourir les arcanes de la nature humaine (malgré les vérités déplorables qu'il faut s'attendre à y découvrir !). Le génie de Freud se livre, à cœur déchiré, au décompte impitoyable de nos misères psychiques. Nous n'échappons au Charybde des névroses que pour tomber dans le Scylla des religions. Il hésite, certes, à aller plus avant. De son propre aveu : « Nous nous trouvons sur le terrain de la psychologie des foules, où nous ne nous sentons pas à l'aise ³⁴⁸. »

À l'aise ou pas, l'espace de la vie mentale devient celui de la vie religieuse, des croyances qui la limitent. Le temps lui-même s'einsteinise. Ce n'est plus le temps absolu et linéaire de la première théorie, découpé en phases (de 0 à 5 ans, de 5 à 12 ans, etc.) mais celui, relatif et cyclique, de l'évolution des hommes qui tantôt se soumettent à leur maître et père, tantôt se révoltent contre lui, et ainsi de suite.

Pour ne pas nous attarder, disons rapidement que, lorsqu'on passe de la théorie psychanalytique restreinte à la théorie générale, on change complètement d'univers. On a l'impression de quitter l'astronomie, la science des systèmes planétaires isolés pour la cosmologie, la science de la vie et de la mort des foules d'étoiles et

³⁴⁸ S. FREUD : *Moïse and Monotheism*. Standard Edition. t. XXIII, p. 70.
[Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

de galaxies que nous voyons par une nuit étincelante. Rien ne serait plus intéressant que de poursuivre ce parallèle d'histoire. Mais l'histoire n'est pas le seul objet de ce livre.

L'ÂGE DES FOULES.

Un traité historique de psychologie des masses.

Sixième partie. Le meilleur disciple de *Le Bon* et *Tarde* : *Sigmund Freud*.

Chapitre II

De la psychologie des masses classique à la psychologie des masses révolutionnaire

I

[Retour à la table des matières](#)

Tout conspire, en somme, à plonger la psychologie des foules dans le mépris et l'oubli. Et avec elle les études de Freud. Nous ne les comprenons même plus. Elles nous paraissent simples et répétitives. Il y a à cela une raison évidente. A la différence de ses élèves et successeurs, Freud écrit pour un public d'hommes et de femmes qui non seulement ne lui est pas acquis mais carrément hostile. D'où le caractère parfois élémentaire de ses analyses, l'abondance d'exemples familiers et quotidiens, la passion de convaincre qui frémit à travers la chaîne des raisonnements. Leur nouveauté, leur intérêt n'en sont pas diminués pour autant.

Ces qualités se perdent. Elles paraissent inutiles aujourd'hui puisque ses disciples s'adressent à des initiés. Ils ne cherchent qu'à confirmer les certitudes d'un public conquis d'avance. Brillance du langage, maniérisme de pensée, exotisme des situations choisies pour l'étude visent à séduire les convaincus. Les clins d'yeux, les formules ésotériques, les sous-entendus passe-partout surchargent les

ouvrages de psychanalystes écrits à l'usage exclusif des psychanalystes et des philosophes qui les lisent par-dessus leur épaule. *Il me faudra revenir moi-même à l'élémentaire et au travail pénible d'analyse coulé dans le langage de tout le monde. Conserver la simplicité des concepts et affirmer de façon tranchée ce qu'on noie d'habitude dans un flou artistique. Car la psychologie des foules, celle de Freud comme celle de ses précurseurs, reste toujours ignorée. La plus grande méfiance nous la dérobe. Et seule la voie de l'élémentaire et du familier nous aidera à la comprendre. Ceci ne doit empêcher ni l'esprit critique, ni la reconnaissance des nouveautés que ce livre nous permet de découvrir.*

Pour commencer, ne reculons pas devant un fait essentiel : Freud partage avec Le Bon et Tarde la conviction que tout dépend de facteurs psychiques et s'explique par eux. Une seule science, pour parler net, touche au coeur de la réalité : la psychologie. Lorsqu'il réfléchit aux grands problèmes de la société, aux religions mondiales et aux mouvements sociaux, c'est aux diverses catégories de foules qu'il pense. Et la sociologie, dans tout cela ? Rien d'autre qu'une psychologie appliquée. « Car la sociologie aussi, traitant comme elle fait du comportement des gens en société, ne peut être que de la psychologie appliquée. Strictement parlant, il existe deux sciences : la psychologie, pure et appliquée, et la science de la nature ³⁴⁹. »

Voilà qui est clair. La psychologie n'est pas une discipline qui partage le gâteau de la vérité avec les autres sciences et essaie de s'en adjuger le plus gros morceau. Elle englobe toute la réalité humaine - y compris l'histoire et la culture - et rien de celle-ci ne lui demeure étranger. Il en découle que, contrairement à une opinion fort répandue, les diverses études de Freud ne sont pas des contributions à telle ou telle science : *Totem et Tabou* à l'anthropologie, *L'Avenir d'une illusion* à la science des religions, *Moïse et le monothéisme* à l'histoire, *La Psychologie des masses et l'analyse du moi* à la sociologie, et ainsi de suite. Certes, il étudie les matériaux accumulés dans ces divers domaines. Il en discute les interprétations courantes. Mais pour les ramener à la psychologie, et en particulier à la psycholo-

³⁴⁹ S. FREUD : *New Introductory lectures on Psychoanalysis*, Standard Edition, t XXII, p. 179.

gie des foules, dont chacun de ces domaines constitue une facette ³⁵⁰. « Avec Nietzsche, conclut un historien américain, Freud a proclamé que la science maîtresse de l'avenir n'était pas l'histoire mais la psychologie. L'histoire devient la psychologie des masses. » Pour les phénomènes névrotiques de la religion, « la seule analogie vraiment satisfaisante, pensait Freud, se trouve dans la psychopathologie, dans la genèse de la névrose humaine, c'est-à-dire dans une discipline appartenant à la psychologie individuelle, tandis que les phénomènes religieux sont évidemment considérés comme de la psychologie de masses » ³⁵¹.

Tous les ouvrages que je viens de mentionner appartiennent à cette psychologie, pour des raisons historiques, et d'abord logiques. Mystérieux et superbes, ils racontent la naissance d'une oeuvre, l'histoire d'un roman de l'esprit qui commence plusieurs fois, et, pas plus que *Finnegans Wake*, ne trouve la conclusion que, de toute façon, il ne peut pas recevoir. Et pourtant, comme dans une ultime symphonie, un feu d'artifice final, on y rencontre tous les grands thèmes de la psychologie des foules : la fusion des individus dans la masse, la puissance des meneurs, l'origine des croyances et de la religion, et leur conservation dans l'« inconscient » des peuples, l'énigme de la soumission des hommes et l'art de les gouverner. Pour nous, je veux dire pour tous ceux qui s'intéressent à cette psychologie, ils équivalent à un traité complet. C'est dans cette optique qu'il faut les déchiffrer. Même s'il s'agit d'oeuvres du crépuscule.

II

La psychologie des masses a pour fonction d'expliquer tous les phénomènes politiques, historiques, culturels, passés et présents. On le savait. Mais c'est la première fois que sa vocation se trouve aussi clairement définie. Tant qu'elle est restée dans son milieu d'origine, ses seules préoccupations furent politiques. Libérale et conservatrice, elle eut pour point de mire la sauvegarde de l'ordre social.

³⁵⁰ C'est donc une erreur de parier de la sociologie ou de l'anthropologie ou de l'histoire de Freud et, a fortiori, de les délimiter par rapport à la psychologie, ou vice-versa.

³⁵¹ P. RIEFF : *Freud, the Mind of a Moralist*, op. cit., p. 225.

Non qu'il fût le meilleur, mais parce qu'il était le plus tolérable. Malgré ses critiques acerbes de la répression, malgré sa dénonciation des conditions faites à la plupart des hommes, aux plus humiliés notamment, aux plus spoliés, Freud demeure associé à cette tradition. Il semble avoir livré à Zweig, son admirateur d'alors, le fond de sa pensée : « Malgré toute mon insatisfaction des systèmes économiques actuels, je n'ai pas d'espoir que la route poursuivie par les Soviétiques conduira à une amélioration. En vérité, tout espoir de ce genre que j'ai pu nourrir a disparu au cours de ces dix années de régime soviétique. Je demeure un libéral de la vieille école. »

La vérité sur sa position eu égard à la situation historique sort de sa bouche. Compte tenu de cette situation, il voit que les hommes sur terre vivent en enfer. Tout naturellement, à cette étape, sa pensée se concentre sur les théories et les méthodes visant, à faire prendre conscience aux hommes de leur enfer. Et à les aider à s'en libérer. Non pas réveiller les vieilles illusions, leurs compagnes de toujours, qui rendent supportables, croient-ils, les misères de la vie terrestre, mais les percer à jour. Tirer les hommes de leur état de rêve éveillé, les amener à la raison, leur faire prendre conscience de leurs propres forces et de leurs facultés. Ainsi pourront-ils transformer la réalité de telle façon que les illusions ne soient plus nécessaires.

C'est afin de dénoncer les illusions que Freud fait de L'avenir d'une illusion un réquisitoire impitoyable, dans la meilleure tradition athéiste, contre la religion et les solutions fictives qu'elle propose aux difficultés de l'existence humaine. Il y révèle les analogies de la religion et de la névrose obsessionnelle. Celle-ci, à travers ses rites et ses répétitions, racornit la vie des individus et les détache de la réalité effective. Rappelons-nous que, pour lui comme pour Le Bon et Tarde, la religion est la structure princeps de toutes les croyances collectives. Il convient donc de voir là une dénonciation de toutes les visions du monde, quel que soit leur contenu particulier.

C'est à démasquer, en partie du moins, la réalité du lien qui unit le meneur à la foule, que semblent consacrés plusieurs textes, à commencer par la *Psychologie des masses et l'analyse du moi*. Maléfique en général, le meneur est une force à la fois multiforme et entièrement nue qui se profile derrière l'hypnotiseur, son prototype. L'hypnose est une séduction violente exercée à l'encontre de l'individu. La régression de la foule en est la rançon. A suivre Freud, les grands séducteurs ne

sont ni Don Juan ni Casanova ni leurs émules. Quelques centaines de femmes séduites, peuh ! piètre butin. Non, les vrais séducteurs, soulevant les foules entières dans un élan amoureux pour les détourner à leur avantage, comme d'autre détournent des fonds, ce sont les meneurs : Napoléon, Staline, Mao. Des masses énormes s'assemblent pour les acclamer, se pâment à les écouter, cherchent à leur ressembler, tuent ou se font tuer pour eux. Vivants, ils sont l'objet d'une adoration ; morts, ils continuent à susciter les passions, à exercer des ravages dans les émotions et la mémoire de chacun. Freud avait raison. Car si ce n'est pas de l'amour volé, alors qu'est-ce ?

Sur tous les écrits de cette période souffle un vent de fronde impitoyable. L'essartage des idées et des réalités s'y fait sans complaisance aucune. D'apologétique, la psychologie des foules devient soudain critique, et des plus aiguës. Freud est peut-être un « vieux libéral », comme tous ses pionniers. Il l'est justement de la manière la plus cohérente, quand il veut renverser toutes les idoles qui engorgent l'esprit du siècle. Il transvase les idées de la psychologie des foules dans un milieu social différent, critique de la société, préoccupé par la révolution.

La première génération, celle de Le Bon et Tarde, insistait sur l'élément conservateur des masses, bouclier contre la révolution. Cette nouvelle génération, proche de Freud, s'en soucie parce qu'elle y voit au contraire un frein à la révolution. Quelles en sont les causes ? demande-t-elle. Pourquoi les masses ne peuvent-elles être entraînées dans la révolution quand les conditions économiques et sociales s'y prêtent ? L'obstacle est du ressort de la psychologie, voilà la conclusion sur laquelle on se met d'accord ³⁵².

Afin d'analyser cet obstacle, ici ou là, et, d'abord avec Federn et Fromm, naquit une psychologie des masses, révolutionnaire ou de gauche ³⁵³. Le titre du livre de Paul Federn, disciple de Freud, paru en 1919, est à lui seul tout un programme : Contribution à la psychologie de la révolution : la société sans père.

³⁵² K. KORSH : *Marxism and Philosophy*, Johns Hopkins University Press, Londres, 1970.

³⁵³ Un cas intéressant est celui de G. ROHEIM. Dans *Animism, Magic and Divine King*, il a tenté d'exprimer concrètement la nature des liens politiques que Freud avait tracés dans *La Psychologie des masses*. Et aussi de réconcilier, sur le plan de la science, les positions de la psychanalyse avec la critique sociale et politique.

L'auteur soutient qu'une structure autoritaire et patriarcale, qui se rencontre même dans les partis socialistes, maintient sur les rails la société bourgeoise. Si cette structure, perpétuée en nous par la famille, ne se désagrège pas, on peut douter des chances d'une révolution véritable.

Cet ouvrage est un plaidoyer fervent en faveur des conseils ouvriers, des « soviets » en somme, qui créent une nouvelle éthique de frères et de sœurs ³⁵⁴. Toutes les organisations de masse précédentes étaient formées à partir du chef vers le bas. L'organisation pyramidale fournit un modèle idéal du rapport du père et du fils. La nouvelle organisation, le conseil, croît à partir des masses. Elle sort de la base, et reçoit de la base l'impulsion et le système psychique invisible : les rapports entre frères. Mais Federn est pessimiste, il juge que la famille constitue le plus grand obstacle à une victoire durable des conseils ouvriers.

Donc, avant même que paraissent les études de Freud sur la psychologie des foules, celle-ci pénètre déjà dans son cercle. Elle y apporte plusieurs thèmes inédits qui ne cesseront de se développer. Un certain nombre de ses disciples, parmi les plus inventifs, se tournent vers elle, soucieux de mieux faire face aux crises de la politique et de la culture. Leurs oeuvres et leurs activités prouvent que la psychanalyse est concernée par les phénomènes de foules et ne saurait rester enfermée dans la plus stricte clinique.

Loin de l'Europe, en Amérique, et même en Angleterre, les penseurs peuvent se désintéresser de ces phénomènes. Mais, en Allemagne, en Autriche, aux portes d'un régime socialiste et sous la menace nazie, la distance s'amenuise ³⁵⁵. Non

³⁵⁴ H. GLASER : *Sigmund Freud*, Fischer, Frankfurt am Main, 1979.

³⁵⁵ La plupart des essais de synthèse entre le marxisme et la psychanalyse se situent, que leurs auteurs le reconnaissent ou non, sur le terrain de la psychologie des masses. Pour sa part, Freud est resté jusqu'à la fin rebelle à toute association de la psychologie et du marxisme. Non pas, comme on l'a souvent dit, parce qu'il demeure fidèle à une vision de l'homme en tant qu'individu, le marxisme considérant la société comme la réalité ultime. Il faut plutôt en chercher la cause dans la différence des deux conceptions, des deux modèles de la société. Dans la mesure où Freud adhère à la psychologie des foules, alors le modèle de la société de masses qui est le sien est incompatible avec le modèle de la société de classes de Marx. Or, tous les efforts d'un Reich, d'un Adorno, d'un Marcuse, etc., visaient à réconcilier ces deux modèles inconciliables. Leurs divergences tiennent à la place qu'ils accordent à chacun. Reich a privilégié la conception de la société de masse, Marcuse celle de la société

seulement la révolution a échoué, mais l'antirévolution est en marche. Partout, dans la vieille Europe, les masses clament leur approbation, tandis que les meneurs les ligotent. Wilhelm Reich, sinon le premier, du moins le plus ardent, s'efforce de réaliser les objectifs de la psychanalyse dans le cadre de la gauche politique. Il pose les questions cruciales, celles que la psychologie des foules avait déjà posées à propos d'autres leaders : « Comment est-ce possible qu'un Hitler, qu'un Djougachvili (Staline, n.n.) puissent régner en maîtres sur huit cents millions d'individus ? Comment cela est-il possible ? C'est en 1927 que j'ai porté cette question sur le plan sociologique. J'en ai longuement parlé avec Freud ³⁵⁶. »

Il y a là un chassé-croisé qui mérite d'être noté. Reich (comme Fromm, Broch ou Adorno !) se lance dans la psychologie des foules pour comprendre Hitler et le mouvement nazi. Il ignore, bien sûr, que Hitler a assimilé cette psychologie pour créer son mouvement, devenir Hitler. L'un s'y intéresse pour expliquer la réalité sociale, l'autre pour l'appliquer à la même réalité sociale. Très vite, il devient évident pour Reich que le mariage de la psychanalyse avec la théorie économique et politique de Marx donnerait la réponse, car elles sont complémentaires : « La psychologie de masse, écrit-il, voit des problèmes précisément là où l'explication socio-économique directe s'avère inopérante. La psychologie de masse s'oppose-t-elle donc à l'économie sociale ? Aucunement. Car la pensée et l'action irrationnelle des masses qui semblent en désaccord avec la situation socio-économique de l'époque considérée procèdent elles-mêmes d'une situation économique plus ancienne ³⁵⁷. »

En rupture avec la théorie de son maître, il montre que la famille, elle-même le produit des conditions économiques, par le processus d'éducation des enfants, crée un type de structure du caractère. Elle crée le type même qui appuie l'ordre politique et économique de la société dans son ensemble. Résultat : une répression de la sexualité, une discipline du corps, la conformité aux forces de l'ordre. A la

de classe. Adorno a fait de l'une l'arme critique de l'autre. Freud avait encore d'autres raisons de s'opposer à leur association, pour ce qui est notamment de l'autonomie des phénomènes idéologiques. Mais la raison indiquée en premier était la principale.

³⁵⁶ Reich parle de Freud, Payot, Paris, 1972, p. 46.

³⁵⁷ W. REICH : *La Psychologie de masse du fascisme*, Paris, 1972, p. 42.

fin de l'enfance, chacun de nous est prêt à se plier et attend d'être commandé par un meneur.

Reconnaissons que, dans un sens, ce que soutient Reich se trouve d'une manière ou d'une autre chez Le Bon ou Tarde. Encore plus chez Freud. Mais les ingrédients du mélange qu'il concocte et la vigueur avec laquelle il affirme que le triomphe du nazisme en Allemagne ne peut pas s'expliquer seulement par le charisme de Hitler, ou les machinations des capitalistes allemands, mais résulte aussi de la complexion psychique des masses allemandes font que le mélange est explosif.

À tout le moins, il existe un autre plan sur lequel il faut entendre et expliquer les phénomènes despotiques et autoritaires de notre époque. Et son assertion « que le fascisme doit être considéré comme un problème relevant de la psychologie de masse et non de la personnalité de Hitler ou de la politique du parti national-socialiste ³⁵⁸ » est restée gravée dans l'esprit de plusieurs générations, jusqu'à nos jours. S'y reflète encore le rougeoiement des flammes d'autodafés et des sombres cérémonies auxquelles son auteur a assisté. En fait, la plupart des élèves proches de Freud considéraient la répression sexuelle comme un des mécanismes principaux de la domination politique. Ils voyaient dans la famille la fabrique de l'idéologie autoritaire et de la structure du caractère conservateur ³⁵⁹.

Leurs idées cheminent jusqu'à Herbert Marcuse. Celui-ci en reprend et en modernise les thèmes. A l'encontre de Reich, il va du marxisme à la psychanalyse, en passant notamment par la fameuse école de Francfort. Elle s'est donné pour tâche de combiner la conception de la société de classe avec celle de la société de masses. Elle s'est efforcée de critiquer la société de classe du point de vue de la réalité des masses anonymes et solitaires, et de critiquer la société de masses en révélant son exploitation, son contenu de classe, tels que les représente le marxisme. D'où des variations infinies, mais aussi un vaste horizon. En tout cas, du côté de chez Freud, *La Psychologie des masses et l'analyse du moi* est l'ouvrage « le plus souvent cité par l'École de Francfort ³⁶⁰ », et fournit la trame dans laquelle s'inscri-

³⁵⁸ W. REICH : idem, p. 103.

³⁵⁹ P. A. ROBINSON : *La sinistra freudiana*, Astrolabio, Roma, 1970.

³⁶⁰ R. JACOBY : *Social Amnesia*, The Harvester Press, Hassocks (Sussex), 1975, p. 44.

vent les écrits de ses membres. Ils expriment ensemble une même idée : la psychologie des masses est un des enjeux majeurs de notre époque.

Cette aile critique et révolutionnaire met en avant les possibilités de libération et de résistance des masses à l'autorité. Elles sont capables de vaincre toute répression sexuelle et économique, pouvoir qu'on leur déniait. Elles peuvent faire sauter le verrou qui bloque la révolte contre l'ordre social, ce dont on doutait. Le meneur n'est pas la réponse à leur misère psychologique, surtout quand il se nomme Hitler ou Staline. Il est cette misère elle-même.

En suivant cette perspective, la psychologie des foules vire de bord et s'affirme à gauche. Après avoir légitimé la société de masses, elle s'en fait le critique et le censeur. Et si ce n'était que cela. Mais, grâce à l'influence conjointe de ces animaux inventifs que furent les disciples de Freud, dont Reich reste le plus vital, et des esprits subtils qu'il a inspirés, dont Adorno et Marcuse paraissent les plus avertis, grâce à leur influence sur les mouvements sociaux récents en Europe et aux États-Unis, la psychologie des foules a encore fait l'histoire. Montrant ainsi qu'elle peut se mettre au service des masses et pas seulement des meneurs. Les travaux de Freud sont à l'origine de ces revirements. « A la fin, écrit un des artisans du changement, ce fut la psychologie des profondeurs moderne qui finit par purger les découvertes de la psychologie des masses de Le Bon de leur position politique douteuse ³⁶¹. » Sans que Freud l'ait voulu, et même contre sa volonté.

Tout compte fait, la plupart des sciences de l'homme - voyez l'économie, l'histoire, la sociologie ou l'anthropologie - ont connu des changements analogues. Nées sciences de l'ordre, elles ont bifurqué vers la révolution. Ces virages ont néanmoins été pris, dans chacune, en respectant le tronc des notions classiques ³⁶². Si l'on veut dégager entièrement ces notions, dans la psychologie des foules, il faut revenir à Freud. C'est notre dernière étape, et la plus longue.

³⁶¹ M. HORKHEIMER et T. ADORNO : *Aspects of Sociology*, Heinemann, Londres, 1973, p. 77.

³⁶² Il en fut de même en économie politique, La théorie classique de la valeur-travail de Ricardo est restée le fondement de la théorie de Marx. Quand bien même elle a pris entre ses mains une signification révolutionnaire.

L'ÂGE DES FOULES.

Un traité historique de psychologie des masses.

Sixième partie. Le meilleur disciple de *Le Bon* et *Tarde* : *Sigmund Freud*.

Chapitre III

Les trois questions de la psychologie des masses

I

[Retour à la table des matières](#)

Les noms de Le Bon et Freud ont souvent été associés, et à juste titre. On a beau dire, ces deux savants sont deux planètes distinctes mais qui font partie du même système solaire. Freud lui-même l'a reconnu dès le début. Pour décrire les foules, il prend la palette et les couleurs du « livre, devenu justement célèbre, de M. Gustave Le Bon, *La Psychologie des foules* ³⁶³. » Vous connaissez déjà les grands traits du tableau. Dans une foule, les individus perdent leurs opinions propres, leurs facultés intellectuelles. La maîtrise de leurs sentiments et de leurs instincts leur échappe. Ils se mettent à penser et agir d'une manière surprenante pour eux-mêmes et pour tous ceux qui les connaissent. Les caractéristiques principales de leur conversion en une masse humaine sont, je le rappelle : disparition de la personnalité consciente, orientation des pensées et des sentiments dans la même direction par la suggestion et la contagion, tendance à réaliser les idées suggérées.

³⁶³ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 86. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

Ces phénomènes font l'unanimité des observateurs. N'empêche qu'ils nous posent trois questions. Qu'est-ce qu'une masse ? Comment peut-elle influencer l'individu à ce point ? En quoi consiste la transformation qu'il subit ? Elles ont trait à la différence entre l'homme isolé et l'homme associé à d'autres hommes. La psychologie des foules, qui a pour tâche de fournir la réponse à ces trois questions ³⁶⁴, commence par la troisième : comment l'individu en présence d'autres individus change-t-il sa façon de penser, de sentir et d'agir ? L'ordre des réponses va de soi. Il faut d'abord connaître les symptômes et décrire les effets. C'est seulement ensuite qu'on peut remonter vers leurs causes. J'anticipe sur ce qui va suivre. On peut dire, en résumé, que ces symptômes traduisent une régression psychique des individus dans la masse. On le voit de mille façons. Au sein de la foule, la répression des tendances inconscientes s'amenuise. Les inhibitions morales disparaissent. L'instinct et l'affectivité s'expriment plus intensément. En même temps les valeurs assez archaïques et les coutumes prennent la place de la raison pour déterminer la conduite de chacun. Cependant, étant communes, elles font que les conduites sont uniformes. Les individus agissent de concert sans se concerter, comme des horloges qui ont été montées par le même horloger sonnent l'heure au même instant. L'homme-masse agit en automate dépourvu de volonté propre sous l'emprise de forces inconscientes. Il descend ainsi de plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation. La masse, elle, est impulsive et irritable. Crédule, elle manque d'esprit critique. Dogmatique, elle ne connaît ni le doute ni l'incertitude. D'où son attitude intolérante, mais aussi sa confiance aveugle dans l'autorité.

Foncièrement conservatrices, les masses ont une aversion profonde pour la nouveauté et le progrès, un respect sans bornes devant la tradition. En outre, elles « n'ont jamais connu la soif de vérité. Elles demandent des illusions auxquelles elles ne peuvent renoncer. Elles donnent toujours la préférence à l'irréel sur le réel ; l'irréel agit sur elles avec la même force que le réel. Elles ont une visible tendance à ne pas faire la distinction entre l'un et l'autre ³⁶⁵. »

Chaque phrase de Freud serait à commenter et à reprendre, pour broser le tableau complet de la vie sociale. Lire une phrase, c'est tirer un fil et dérouler toute la pelote. Les détacher diminue leur évidence. Mais il ne faut pas porter trop loin

³⁶⁴ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 87.

³⁶⁵ S. FREUD : Idem, p. 96.

les analogies de Freud. D'un certain côté, il nous dit sans ambages que (pour employer le vocabulaire traditionnel) les masses sont primitives, infantiles, folles. D'un autre côté, nous comprenons sans grande difficulté que les primitifs dont il parle ne sont pas ailleurs, loin de nous. Ni Indiens ni Africains, ils sont ici même, hommes qui méprisent les oeuvres de la civilisation et les lois de la raison. Les primitifs qu'il étudie, qu'il connaît, c'est nous-mêmes.

Toutes ces analogies, la chose est claire, sont destinées à nous montrer que les masses témoignent d'une régression affective et intellectuelle, parfois même d'une régression morale des hommes. En deçà de la conscience, lorsque les barrières sont rompues, il existe un monde sombre, qui s'est formé à une époque lointaine. Il a laissé des traces dans notre corps et dans notre mémoire. Une faille légère lui suffit pour prendre sa revanche. Il met sens dessus dessous l'ordre mental et social normal.

Dans bien des cas, ce bouleversement se produit au paroxysme d'une fête, d'une émeute, d'une procession religieuse, d'une guerre, d'une cérémonie patriotique. On a dans toutes ces occasions l'impression que l'inconscient court les rues. Les masses lui servent de corps. Avec elles, il crie, agite furieusement les bras, culbute les interdits, insulte ses supérieurs, sème partout le désordre et la contestation. Il se livre à toutes sortes d'actes excessifs, à des violences inouïes. La réalité est abolie, les masses vivent dans un rêve brut. « Comme dans le rêve et l'hypnose, l'épreuve par la réalité ne résiste pas, dans l'activité des foules, à la force des désirs surchargés d'affectivité ³⁶⁶. »

II

Il est difficile de croire que Freud ne sait pas ce qu'il fait quand il paraphrase Le Bon. Difficile de croire qu'il n'a pas conscience du rapport entre sa théorie et les jugements sur les masses qu'il implique. Leur rapprochement n'a qu'une valeur limitée. Mais il met en relief la parenté encore mystérieuse entre leurs deux disciplines apparemment étrangères l'une à l'autre, Et cette parenté consiste en leur

³⁶⁶ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 96.

commune découverte de l'inconscient. Le Bon n'écrivait-il pas : « On peut comparer la vie intellectuelle à ces petits îlots, sommet d'immenses montagnes sous-marines invisibles. Les immenses montagnes représentent l'inconscient ³⁶⁷. » Et Freud reconnaît que c'est la raison même de leur rencontre : « Nous nous sommes servis à titre d'introduction de l'exposé de M. Le Bon, parce que, par l'accent qu'elle met sur le rôle de l'inconscient dans la vie psychique, la psychologie de cet auteur se rapproche considérablement de la nôtre ³⁶⁸. » Mais, au regard des dates, il aurait aussi bien pu écrire que la sienne se rapproche de celle du psychologue français. D'ailleurs peu importe. En revanche, il me faut souligner, vu le point auquel nous sommes arrivés, quelque chose de bien plus significatif qui devrait retenir votre attention. Sans s'en rendre compte, obsédé par ses haines sociales, Le Bon en usait assez négligemment avec ses intuitions et ne distinguait pas toujours le principal de l'accessoire. Ainsi, à propos de l'inconscient, le joyau d'une hypothèse très forte ne se dégage pas de la gangue des platitudes. Vous la connaissez déjà sous un certain aspect. Une fois réuni à un groupe, chaque individu voit échapper au contrôle de sa conscience une part croissante de ses images, de ses pensées, de ses actes. Bref, l'emprise de l'inconscient est clairement ressentie. Comment se présente-t-il ? Certes, ce n'est plus une force cachée, invisible. Ce n'est pas non plus une sorte d'inconscient collectif, composé d'archétypes ou de symboles forts, recouvert par la raison de chaque individu. Les variations que l'on observe dans toute masse durable sont trop grandes pour faire admettre la persistance de ces archétypes. Reste donc la seule issue qui corresponde au fond des choses. Je la résumerai dans la formule suivante : *les masses sont l'inconscient*. La psychologie des unes est en même temps la psychologie de l'autre. Mais d'une manière différente. Ce que les masses laissent voir à l'œil nu, en surface, l'individu le rejette en profondeur et il faut l'y aller chercher. Si tout ceci contient un germe de vérité, l'inconscient est une notion qui explique la vie psychique des individus, alors qu'elle ne fait que *décrire* celle des masses. On comprend qu'elle ait été presque escamotée des concepts de la théorie, même chez Freud. Une théorie tend en effet à rendre compte des effets visibles par des causes invisibles

Après avoir noté ce rapprochement, Freud s'empresse d'ajouter que les idées de Le Bon ne sont pas entièrement originales. De très nombreux hommes d'État,

³⁶⁷ G. LE BON : *Les Opinions et les Croyances*, op. cit., p. 36.

³⁶⁸ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 89.

penseurs et poètes ont eu les mêmes avant lui. Nous le savons déjà. Mais reprocher à quelqu'un de ne pas être le premier à avoir eu telle ou telle idée n'est pas très original non plus. Cette méthode de dénigrement plutôt banale a été employée contre tous les chercheurs, Freud inclus. Lorsque leurs détracteurs se fatiguent de les nommer scandaleux, lorsqu'on se lasse de répéter qu'ils font ombre au soleil du sens commun, on les raille de n'avoir rien inventé de nouveau sous ce soleil. Tout ce qu'ils disent était connu de longue date.

En réalité, Freud se sépare de Le Bon à l'endroit précis où il s'est séparé de Jung. Le point litigieux, vous l'imaginez bien, c'est l'inconscient collectif. Et il y avait là matière à litige, car, comme je l'ai dit, le psychologue français se souciait comme d'une guigne de rigueur et de logique. D'où une foule de confusions, de trivialités, présentes à tous les niveaux. Freud relève donc que l'inconscient, chez Le Bon, représente aussi un résidu ancestral de la nation ou de la race. Il tire sa puissance de l'héritage d'une longue suite de générations dont chacune lui a ajouté quelque chose. Or, l'inconscient découvert par la psychanalyse contient surtout les matériaux réprimés, refoulés par le moi de chaque individu. Ceci explique la différence considérable entre les deux familles de réalités désignées par le même mot.

Un autre désaccord porte sur le point suivant. Selon Le Bon, l'ensemble des traits des foules, qui nous sont déjà familiers, l'individu ne les possède pas. Il les acquiert seulement après sa fusion avec d'autres individus dans la niasse. Or Freud estime qu'il n'en est rien - nous l'avons vu à l'instant. Ces traits existent dans chacun, mais réprimés. Aussitôt que nous nous trouvons dans une foule, un relâchement général se produit. L'individu régresse vers la masse. « Les caractères en apparence nouveaux qu'il (l'individu) manifeste alors ne sont précisément que les manifestations de cet inconscient où sont emmagasinés les germes de tout ce qu'il y a de mauvais dans l'âme humaine ; que la voix de la conscience se taise ou que le sentiment de la responsabilité disparaisse dans ces circonstances - c'est là un fait que nous n'avons aucune difficulté à comprendre ³⁶⁹. »

Lorsque les individus s'associent entre eux, l'effet n'est donc pas comme le prétendait Le Bon, une dissolution de leur conscience individuelle. Ils font retour à un stade plus primitif de la vie psychique. Et à chaque fois, « ce germe de tout

³⁶⁹ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 89.

ce qu'il y a de mauvais dans l'âme humaine » prend le dessus, obscurément, sans que rien puisse s'y opposer. Ainsi s'expliquent la régression intellectuelle et l'exagération affective dans la foule.

Enfin, le dernier désaccord ressortit davantage au parti pris. A bien des égards, Le Bon passe pour être le psychologue des foules qui a le plus insisté sur le rôle du meneur et l'a décrit avec un grand luxe de détails. Des chapitres entiers de ses ouvrages lui sont consacrés. Sans lui, la foule ne peut agir. La faute tragique dont le psychologue français accuse les sociétés modernes est de manquer de meneurs. Elles privent les foules de cet élément indispensable à leur bien-être. Sur ce point aussi, Freud suit Le Bon, mais avec une certaine réticence. Malgré tout, l'analyse lui semble incomplète. Les explications concernant les meneurs de foules sont, à son avis, peu claires. Elles n'aident guère à comprendre les lois de ce phénomène. Ce pourquoi « on ne peut s'empêcher de trouver que ce que M. Le Bon dit du rôle des meneurs et de la nature du prestige ne s'accorde pas tout à fait avec sa peinture brillante de l'âme des foules ³⁷⁰. »

Il n'est pas exact, à la lettre, de qualifier la peinture des foules de plus brillante que celle des meneurs. Le procès que Freud intente à Le Bon peut passer de nos jours pour un hommage, comparé aux louanges médiocres et aux insultes dont on l'abreuve d'habitude. Ceci ne le rend cependant pas plus juste. De toute évidence, Freud annonce quel sera l'axe fort de la nouvelle théorie. En ce sens, le procès se justifie. Dans la psychologie des foules que Freud élabore, les foules disparaîtront assez rapidement du champ des recherches. A leur place, le meneur montera à l'horizon. Il occupera la position dominante et centrale jusqu'à devenir exclusive. Une chose est claire : après avoir étudié la famille et avoir fait du père son pivot, la psychanalyse avait plus à dire sur l'autorité et le meneur que sur tout le reste.

³⁷⁰ S. FREUD : Idem, p. 97.

III

Si Freud critique la conception de Le Bon, c'est donc dans un but précis : délimiter nettement le cadre de sa propre étude. Aussi serait-il fastidieux de s'y arrêter davantage et de reprendre ses objections par le menu. Sauf une seule, car elle nous permet de voir quel est ce cadre. Comme d'autres avant lui, il interpelle Le Bon et lui demande : « Les foules sont-elles tellement moins intelligentes que l'individu et aussi stériles que vous le prétendez ? » Peut-être en ce qui concerne les grandes créations intellectuelles, les inventions de l'art et de la science. Là, pense Freud, les apports décisifs résultent uniquement du travail des individus solitaires. Mais ceci n'empêche que les foules aussi ont joué un rôle créateur - à preuve notre langue, nos arts, notre folklore et ainsi de suite. Il est d'ailleurs indéniable que les œuvres collectives précèdent dans le temps les œuvres individuelles. La poésie populaire, de tradition orale, est l'ancêtre et le modèle de la poésie cultivée, écrite. Les religions populaires sont également antérieures aux religions propagées par un homme inspiré, Christ, Mahomet, Moïse, Bouddha, etc. Entre ce qu'affirme Le Bon et ce qu'on observe en réalité, la contradiction est flagrante. Comment la résoudre ? Les foules sont-elles stériles ou créatrices ?

Pour trancher la difficulté, il suffit de reconnaître que les affirmations de Le Bon, dans sa psychologie, s'appliquent à certaines d'entre elles. Mais il y en a d'autres qui ont une capacité intellectuelle évidente, qui sont créatrices et dont la psychologie diffère. Freud reprend ainsi à son compte la distinction que nous connaissons déjà entre foules naturelles et foules artificielles. Je lui laisse donc la parole : « On a probablement confondu sous la détermination générique de "foules" des formations différentes, entre lesquelles il importe d'établir une distinction. Les données de Sighele, Le Bon et d'autres se rapportent à des foules passagères, se formant rapidement, grâce à l'association d'un certain nombre d'individus mus par un intérêt commun, mais différant les uns des autres sous tous les rapports essentiels. Il est certain que ces auteurs ont été influencés dans leurs descriptions par les caractères des foules révolutionnaires, surtout de celles de la grande révolution française. Quant aux affirmations opposées, elles résultent des observations faites sur des foules stables ou des associations permanentes dans lesquelles les

hommes passent leur vie entière et qui s'incarnent dans des institutions sociales. Les foules de la première catégorie sont à celles de la seconde ce que les vagues courtes, mais hautes, sont à la vaste surface de la mer ³⁷¹. »

Après avoir repris la description des masses donnée par Le Bon, Freud reprend maintenant leur classification par Tarde. Il arrive, comme ce dernier, à la conclusion qu'il faut séparer d'un côté des masses inorganisées et de l'autre des masses organisées, dont l'étude est du plus haut intérêt. Et, par une série de raisonnements indépendants, il rejoint le savant français, quant à la fonction de la hiérarchie, de la tradition et de la discipline. En un mot, quant à la fonction de l'organisation. « Il s'agit de créer chez la foule les facultés qui étaient précisément caractéristiques de l'individu et que celui-ci a perdues par suite de son absorption dans la foule ³⁷², » Les facultés d'intelligence bien sûr.

Voici donc cette difficulté résolue. On peut dire que les foules spontanées, naturelles, apparaîtront toujours stériles. En revanche les foules artificielles, disciplinées - un village, un parti, etc. - se révèlent fécondes et productrices de culture. Là où les unes, régressent, les autres progressent. Freud se propose d'étudier en priorité la psychologie des foules artificielles. Elles sont stables, durables. D'habitude, un meneur visible les dirige. Les caractères qu'elles partagent avec la famille autorisent à établir une analogie entre la psychanalyse et la psychologie des foules, à passer de l'une à l'autre. Telle est la véritable raison du choix de Freud, Elle n'a rien à voir avec les prétendues lacunes de Le Bon.

Parmi les diverses foules artificielles, les deux plus proches de la famille sont l'Église et l'armée. Elles la prennent pour idéal. Elles la simulent jusque dans ses tics et prétendent réaliser en grand ce qu'elle serait en petit : le monde protégé du père avec ses fils. Tout comme la famille, elles soumettent leurs membres à une contrainte extérieure. On est obligé d'en faire partie, qu'on le désire ou non : « On n'est pas libre d'y entrer ou d'en sortir à son gré, et les tentatives d'évasion sont sérieusement punies ou subordonnées à certaines conditions rigoureusement déterminées. (Désertion, apostasie, ainsi désigne-t-on entre autres ces tentatives.) Ce qui nous intéresse, c'est que ces foules hautement organisées, protégées de la sorte

³⁷¹ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 100.

³⁷² Idem, p. 104.

contre toute possibilité de désagrégation, nous révèlent certaines particularités qui, dans les autres foules, restent à l'état dissimulé ³⁷³. »

Par le choix qu'il fait, Freud rend, en définitive, le domaine de la psychologie des foules coextensif à celui de la société et de la culture. Mais nous n'en sommes pas étonnés outre mesure. C'est plutôt le contraire qui nous aurait étonnés. De l'univers réel, tel que le voit Freud, on pourrait dire ce que disait Borges de l'univers imaginaire de Tlön : « Il n'est pas exagéré d'affirmer que la culture classique de Tlön comporte une seule discipline : la psychologie, les autres lui sont subordonnées. J'ai dit que les hommes de cette planète conçoivent l'univers comme une série de processus mentaux qui ne se développent pas dans l'espace, mais successivement dans le temps ³⁷⁴. »

L'allusion à Freud est transparente. Et même si ce n'est pas une allusion, la description n'en reste pas moins exacte et véridique. Ce qu'il supporte avec vaillance, nous allons le voir tout de suite.

³⁷³ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 113.

³⁷⁴ J.L. BORGES : *Fictions*, Gallimard, 1957, p. 43.

L'ÂGE DES FOULES.

Un traité historique de psychologie des masses.

Sixième partie. Le meilleur disciple de *Le Bon* et *Tarde* : *Sigmund Freud*.

Chapitre IV

Foules et libido

I

[Retour à la table des matières](#)

Les remarques du chapitre précédent ont un caractère préliminaire. Elles signifient que la plupart des changements, décrits de manière colorée par des observateurs divers, se résument en un seul : la régression de la vie psychique en foule. J'en rappelle les manifestations. La personnalité consciente de chacun s'efface, l'affectivité prend le dessus. La foule tend à passer à l'acte, à traduire dans des actes une idée qui a pris possession des esprits. Les idées et les sentiments sont orientés dans la même direction pour tous : la foule possède une unité psychologique.

Acceptons ceci. Il s'agit maintenant de l'expliquer. Quelles sont les raisons qui poussent les hommes à subir des modifications profondes, dès qu'ils sont entourés d'autres hommes ou font partie d'un groupe ? Pour quel motif faisons-nous nôtres, et sans le vouloir ni le savoir les opinions ou les émotions de nos amis, de nos voisins, de nos chefs, de nos concitoyens ? Pourquoi, personnes diverses et dissemblables, tendons-nous, une fois réunis, à devenir des hommes-masse, uniformes et semblables ?

Jusqu'ici, la psychologie des foules expliquait ces diverses manifestations de la régression par la suggestion : « Une fois que les masses se sont rassemblées, écrit le psychologue russe Bechterew, une fois qu'une impulsion psychique commune les a toutes réunies, alors la suggestion et la suggestion réciproque deviennent le facteur décisif pour tous les événements ultérieurs ³⁷⁵. »

Mais la suggestion est-elle une notion explicative ? Représente-t-elle un phénomène primitif et irréductible, une cause des réactions psychiques de tout homme ? Nous savons avec certitude qu'elle est un facteur déterminant de l'hypnose. Pour quelle raison ? Simplement parce que la plupart des individus sont plus ou moins suggestibles. De là découle, à l'évidence, leur propension à se laisser influencer, à exécuter un ordre qu'on leur donne et à passer de l'état de veille à l'état de sommeil. Les faits sont des faits, qu'il s'agisse d'observations cliniques, d'expériences de laboratoire ou de statistiques. Et ces faits nous permettent de dire une seule chose : la suggestibilité est une qualité de tous les êtres sociaux, de même que la tendance à tomber vers le bas est une qualité de tous les corps pesants, ou la reproductibilité celle des êtres vivants.

Constater qu'une propriété est générale constitue une découverte importante. Ce n'est pourtant pas l'expliquer, mais seulement la décrire. Découvrir que tous les corps ont une tendance à descendre au lieu de monter ou de se diriger vers la gauche ou la droite définit la nature des corps comme étant pesants. Cela n'explique pas pourquoi ils tombent ni suivant quelle loi. Il faut encore comprendre la force de la gravité et formuler la loi de Newton. En abordant l'énigme de la suggestion, Freud fait précisément la remarque que, jusque-là, on l'a décrite et on a montré sa généralité. « Mais nous ne possédons toujours pas d'explication relative à la nature de la suggestion, c'est-à-dire aux conditions dans lesquelles on subit une influence en l'absence de toute raison logique ³⁷⁶. »

J'ai cité ce passage pour rappeler que, depuis l'époque où la suggestion a été définie et son efficacité prouvée, jusqu'à celle où Freud s'est intéressé à la psychologie des masses, on l'a appliquée un peu partout sans comprendre son mécanisme. Bref, on n'a pas avancé d'un iota. Et, en matière de science, répéter les mêmes

³⁷⁵ W. BECHTEREW : *Die Bedeutung der Suggestion im sozialen Leben*, J.F. Bergman, Wiesbaden, 1905, p. 130.

³⁷⁶ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 109.

choses signifie reculer. Dans ce cas, la suggestion devient un mot, une qualité occulte, comme le fut la vertu dormitive de l'opium. On peut s'en dispenser. Et, pour expliquer ce qui attache les uns aux autres les individus qui font partie d'une foule ainsi que les modifications psychiques qu'ils y subissent, Freud propose, sans autre forme de procès, la notion de libido.

Plus concrète, elle est aussi mieux connue, ayant pour noyau l'amour sexuel. Elle recouvre et synthétise toutes ces variétés que sont l'amour pour soi, l'amour pour ses enfants, l'amour pour ses proches, pour ses idées et ainsi de suite. Le mot, tout autant que la chose, fait peur. Surtout lorsqu'il s'agit d'exprimer la nature des liens qui unissent les individus au sein d'une foule, et le ciment des rapports sociaux. Tarde, vous le savez, avait eu la même intuition. Lui aussi reconnaissait, à la base de toute association, l'amour, sexuel ou non, la sympathie d'une personne pour une autre. Mais Freud l'envisage de manière systématique. Il fait de la libido un principe d'explication de la psychologie collective.

Il n'a nullement l'intention de reculer devant l'opposition qu'il s'attend à rencontrer. Il n'accepte pas non plus les compromis douteux, remplaçant les mots francs qui le désignent par des mots faisandés ou distingués. C'est l'attitude d'autres penseurs qui évitent le terme propre et lui conseillent d'agir de même : « J'aurais pu en faire autant moi-même dès le début, commente-t-il, ce qui m'aurait épargné pas mal d'objections. Mais je ne l'ai pas fait, car je n'aime pas céder à la pusillanimité : on commence par céder sur les mots et on finit par céder sur les choses... et enfin, celui qui sait attendre n'a pas besoin de faire des concessions ³⁷⁷. » Il faut bien croire que beaucoup ne savent pas attendre, à voir avec quelle promptitude le mot libido s'est évaporé du langage de la psychanalyse d'aujourd'hui, perdu et dissous dans un nuage de périphrases en bas latin ou hautes mathématiques.

Pour reprendre l'idée de Freud, c'est donc sous l'impulsion de l'amour que les liens se nouent entre individus. Dans chaque relation, en apparence neutre, abstraite et aussi impersonnelle que celle qui lie un soldat et un officier, un croyant et un prêtre, un étudiant et un professeur, un travailleur et un autre travailleur, se nichent des émotions fortes, dites à juste titre troubles, et qui agissent à notre insu. Là où nous en avons le moins conscience, là précisément elles sont le plus puis-

³⁷⁷ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*. op. cit., p. 111.

santes. La libido forme la substance de l'âme des foules. Elle est la force qui les maintient unies et assure leur cohésion, puisqu'il faut bien qu'une telle force existe.

C'est elle aussi qui est à l'oeuvre dans la relation entre l'hypnotiseur et l'hypnotisé, la cause de la suggestion. Les médecins et les psychologues veulent l'ignorer, la recouvrent du voile pudibond de la science. « Ce qui pourrait correspondre à ces relations amoureuses se trouve chez eux caché derrière le paravent de la suggestion ³⁷⁸. »

Nous assistons là à un renversement très étrange, en vérité. Pendant plus d'un siècle, à partir de Mesmer, les ennemis du magnétisme animal d'abord, de l'hypnose ensuite, leur reprochaient de n'être en réalité que des tours de passe-passe, des magies, des charlataneries. Et de dissimuler, sous couvert de thérapeutique, les rapports sexuels entre les médecins et leurs patients ou leurs patientes. D'abuser de la crédulité amoureuse propre aux femmes. Alors que, par eux-mêmes, ces procédés n'avaient aucune action efficace. Magnétiseurs et hypnotiseurs se sont violemment défendus contre ces accusations. Ils ont au contraire souligné le caractère impersonnel, objectif et non sexuel de leurs méthodes.

Et voici que Freud dit d'une part : les ennemis du magnétisme animal et de l'hypnose ont raison. La suggestion est peu de chose, les relations amoureuses sont tout. Laissons donc tomber défenses et masques. Arrêtons de censurer la réalité, pour la connaître un peu mieux que par le passé. Et, d'autre part, le même Freud s'oppose à ces ennemis en leur disant : au lieu de censurer la libido, ou de me demander à moi de le faire, reconnaissez plutôt qu'elle est une chose nécessaire, fondamentale, et a une valeur scientifique. C'est grâce à elle que le médecin ou le psychologue peut agir. Dans cette relation, comme dans toutes les autres, elle permet d'établir un lien social.

³⁷⁸ Ibidem.

II

Afin de comprendre l'intervention de la libido, il faut se replacer dans un contexte scientifique précis. En effet, on admet généralement que l'homme est, par essence, un être social. On lui concède une tendance naturelle à se réunir avec d'autres hommes pour satisfaire ses besoins, travailler et créer. Mais la psychologie des foules ne l'entend pas ainsi. Pour elle, au contraire, les hommes ont des tendances antisociales qui font obstacle à cette réunion. Tout groupe et toute foule doit les vaincre afin d'établir un lien social durable. Ces tendances antisociales seraient au nombre de deux :

D'abord le narcissisme, attachement à soi, amour exclusif pour son propre corps et son propre moi, Il rend l'individu imperméable au désir des autres et intolérant envers ce qui n'est pas lui. Comment l'interpréter ? L'individu garde pour lui sa libido. Il refuse de la partager, de la transférer sur un objet quelconque. Auto-admiration et auto-estime ne cessent de s'enfler, jusqu'à la vanité. Par extension, ce culte du corps et du moi propres devient amour exclusif des habitants d'une ville pour leur cité, des membres d'une équipe de football pour leur club, des citoyens pour leur pays, des Français pour la France, des militants pour leur parti ou pour leur chef, et ainsi de suite. La sympathie agissante et passionnée pour ses compatriotes, son clan ou les tenants d'une même idée aurait pour contrepartie une antipathie non moins agissante et passionnée à l'égard des nationaux d'autres pays, des habitants d'une ville voisine, de ceux qui professent une religion différente. Ou envers les étrangers, les Noirs, les Juifs et le reste.

Combinées, la sympathie pour tous ceux qui font partie de la même masse, la nôtre, et l'antipathie pour les étrangers ont une conséquence : nous nous considérons comme meilleurs, supérieurs aux autres. Combien souvent acceptons-nous de traiter comme des hommes les seuls individus qui appartiennent à notre groupe, ethnie, communauté linguistique, nation ? Quiconque n'en fait pas partie passe pour être moins qu'un homme. Les noms que se donnent de nombreuses tribus indiennes d'Amérique ne veulent rien dire d'autre que *les hommes, la chair, le*

peuple (Navajos, Apaches, Utes). Et les Grecs gratifiaient tout non-Hellène du nom de barbare.

L'orgueil démesuré d'une part, l'esprit de clocher, le racisme, l'hostilité envers l'étranger, les préjugés de classe, de l'autre, sont les fruits empoisonnés que donne l'arbre du narcissisme. Ces fruits, au goût d'aversion et de mépris, nous empêchent de nouer des liens sociaux. Si l'on aime de manière exclusive, on ne peut que rejeter ce qui est différent : « C'est ce qui explique l'aversion des Gaulois pour les Germains, des Aryens pour les Sémites, des Blancs pour les hommes de couleur ³⁷⁹. » Là où s'arrête l'amour de soi vient se loger la haine de l'autre.

La satisfaction immédiate des désirs et des instincts, notamment sexuels, est le second obstacle à la création d'un lien social. En effet, la pulsion érotique attire les individus l'un vers l'autre et les unit. Mais, le désir comblé, ils se séparent de nouveau. Et, une fois séparés, ils changent de partenaire. Vous voyez le problème. Si l'on changeait d'objet, c'est-à-dire de femme ou d'homme, chaque fois que le désir a été satisfait, aucun lien stable ne serait plus possible. La foule qui en résulterait n'aurait qu'une existence momentanée : « Les tendances sexuelles directes, note Freud, subissent, après chaque satisfaction, une grande baisse de niveau et une nouvelle accumulation de la libido sexuelle, l'objet auquel on était attaché antérieurement peut être remplacé par un autre ³⁸⁰. »

Les fluctuations du désir s'opposent à la stabilité que réclament les institutions et la vie collective. Seul un détournement de ces tendances, le renoncement à leur satisfaction, peut réduire l'ampleur des fluctuations. Et, partant, inciter les individus à constituer une foule durable, reposant sur une organisation et un idéal supérieur. Telle est la conclusion logique qu'on peut tirer de ces observations.

³⁷⁹ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 122.

³⁸⁰ Idem, p. 170.

III

Le narcissisme et la satisfaction directe des pulsions sont ainsi deux empêchements majeurs à la naissance d'une collectivité digne de ce nom. Essayons de comprendre comment ils sont surmontés, en commençant par le premier. Pour cela, revenons brièvement à la nature de la libido. L'hypothèse de son rôle majeur suggère une dualité qui se retrouve un peu partout. Il est évident que nous avons d'un côté cette *libido narcissique*, entièrement tournée sur nous-mêmes, attachée à un seul objet, notre corps et notre moi, comme à notre ombre, sans pouvoir nous en détacher. Elle surgit au milieu de la *libido érotique*. Celle-ci, sans cesse à la recherche d'autrui, change sans cesse d'objet, donc de partenaire, pour se satisfaire. L'amour se paie d'amour, dit un proverbe espagnol. Telle est bien sa règle. Elle se développe seulement par cette succession d'objets, donc de partenaires. Il lui arrive de dépasser les frontières du concret pour s'étendre à toutes les femmes ou à tous les hommes, à une vedette dont on devient le fan, ou encore à un chef dont on devient le suiveur. Une personne qui se déclare prête à sacrifier sa vie pour quelqu'un d'autre, à s'immoler à la place de son chef, fait une déclaration et accomplit un acte d'amour. Beaucoup d'indices suggèrent cette aptitude à se donner des objets de rechange. Ils font partie d'un courant amoureux dont le noyau sexuel est la première ébauche.

Une fois éveillé, le désir de s'unir, la libido érotique vainc la libido narcissique. Ici, comme dans mainte autre circonstance, l'amour permet de contourner l'obstacle du narcissisme, de brider les tendances antisociales, donc égoïstes, des individus : « Par l'adjonction d'éléments érotiques, écrit Freud, les penchants égoïstes se transforment en penchants sociaux. On ne tarde pas à constater qu'être aimé est un avantage auquel on peut et on doit sacrifier beaucoup d'autres ³⁸¹. »

Certes, pour lui, aimer n'est pas un sentiment qui coule de source. Et l'amour n'est pas, comme le bon sens, la chose la mieux partagée. Sauf exception, nous avons autant de mal à aimer qu'à nous laisser aimer. Nous opposons une très vive résistance aux sentiments d'autrui. Ou bien nous méprisons ceux qui nous témoi-

³⁸¹ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 244.

gnent de l'affection, ou bien nous nous méprisons, nous jugeant indignes de leur amour. La plupart des êtres humains attendent ainsi de leurs semblables ce qu'ils ne savent ni ne peuvent recevoir. Cette incapacité rend les rapports entre eux bien fragiles. Pourtant il n'y a pas d'autre solution. La tendance amoureuse les oblige à sortir d'eux-mêmes. Elle forme le premier atome de sociabilité : « Et dans le développement de l'humanité, comme dans celui de l'individu, c'est l'amour qui s'est révélé le principal, sinon le seul facteur de civilisation, en déterminant le passage de l'égoïsme à l'altruisme. Et cela est vrai aussi bien de l'amour sexuel pour la femme, avec toutes les nécessités qui en découlent de ménager ce qui lui est cher, que de l'amour déssexualisé, homosexuel et sublimé pour d'autres hommes qui naît du travail commun. C'est ainsi que si nous observons dans la foule des limitations de l'égoïsme narcissique, qui ne se manifesteront pas en dehors d'elle, c'est une indication impérative que l'être de la formation de masse consiste en liaisons libidinales d'un nouveau genre des membres de la masse entre eux ³⁸². »

Voilà une déclaration bien étrange sous la plume de Freud, quand on sait le peu de confiance qu'il accordait à la générosité spontanée, au « lait de l'humaine tendresse ». Mais il ne faut pas se tromper de mot : amour signifie en dernière instance sexualité. Tous les changements qui s'opèrent à l'intérieur de l'individu et dans les rapports entre individus portent sa marque. Ils ne sont pas dus, comme on le croyait, à une suggestion mystérieuse et irréductible. Ils ont pour cause un état d'énamoration qui nous arrache à la contemplation solitaire de nous-mêmes dans le miroir que nous tendent notre corps et notre moi. C'est cet état qui définit même la foule : « Lorsque l'individu, englobé par la foule, renonce à ce qui lui est personnel et particulier et se laisse suggestionner par les autres, nous avons l'impression qu'il le fait parce qu'il éprouve le besoin d'être d'accord avec les autres membres de la foule, plutôt qu'en opposition avec eux : donc il le fait peut-être "pour l'amour des autres" ³⁸³. »

La morale de l'histoire est simple : les hommes vivent en société, non parce qu'ils sont somnambules, mais parce qu'ils sont amoureux. Dans les deux cas, cependant, ils perdent la tête. Nous avons bien vu l'effet. Mais jusqu'ici nous nous sommes trompés de cause.

³⁸² S. FREUD : Idem, p. 124.

³⁸³ Idem, p. 111.

IV

Les observations dont nous disposons sont plus propices à révéler le rôle de la libido dans les foules artificielles, l'Église et l'armée par exemple, que dans les foules naturelles. Il y a cependant quelque difficulté à porter un jugement définitif sur l'importance de ce rôle. D'autres facteurs d'ordre matériel, la force et l'intérêt, interviennent et on ne saurait les négliger. Mais ce qui fait le charme d'une recherche, de la psychologie en particulier, c'est que rien n'est définitif. Il ne s'agit que d'une reconstruction imaginée à partir d'un nombre relativement petit de faits, analogue à celle que font les paléontologues, ressuscitant la civilisation préhistorique sur la base de l'analyse de quelques os, d'outils et de l'observation stratigraphique d'un site.

Les foules artificielles nous apparaissent comme des ensembles humains disciplinés. A un pôle, le chef (ou un groupe de meneurs), à l'autre pôle, la masse. Elles révèlent, ce qui nous intéresse ici, une distribution selon la hiérarchie de deux catégories de sentiments amoureux : l'amour de soi et l'amour des autres. Le meneur, suivant l'explication qui s'esquisse ici, est une personne qui n'aime et, à la limite, ne peut aimer qu'un seul être : lui-même. C'est probablement la raison de la confiance exclusive en ses capacités, ses idées, et de son sentiment de supériorité. Chez lui, le narcissisme tient bon au milieu des pires difficultés. Son grand amour de soi lui permet même de se passer de celui des autres, si celui-ci n'est pas évident. Ce que Freud a écrit du chef des foules archaïques vaut pour le chef en général : « Même à l'état isolé, ses actes intellectuels étaient forts et indépendants, sa volonté n'avait pas besoin d'être renforcée par celle des autres. Il semble donc logique que son moi n'était pas trop limité par des attaches libidinales, qu'il n'aimait personne en dehors de lui et qu'il n'estimait les autres que pour autant qu'ils servaient à la satisfaction de ses besoins ³⁸⁴.

Individu indépendant, être à part, le meneur n'a pas besoin de l'approbation des autres pour agir, ni de leur jugement pour s'admirer. Il n'a cure de cette réassurance que nous cherchons constamment auprès de nos proches. Que nous ayons

³⁸⁴ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 151.

une grave décision à prendre ou simplement que nous hésitions sur le choix d'un film pour occuper notre soirée, nous nous passons difficilement de l'opinion d'autrui. Le meneur ne vit pas dans la crainte de perdre l'amour des autres, amis, collègues, concitoyens. Pour reprendre une expression du poète Raymond Radiguet, les meneurs sont « des narcisses, aimant et détestant leur image, mais à qui toute autre est indifférente ».

En revanche la foule se compose en théorie d'individus pour lesquels l'affection de leurs semblables, se sentir aimés autant qu'ils aiment, est capital. En vérité, ils s'admirent et s'acceptent dans la mesure où ils sont admirés et acceptés. Ils dépendent constamment des manifestations de la libido érotique qui leur est commune. Si on pousse le contraste à l'extrême, on peut dire que les meneurs s'aiment sans aimer les autres, les individus-masse aiment les autres sans pouvoir s'aimer.

Lorsque les hommes d'État, entre autres, parlent de la tragique solitude du pouvoir, de la distance nécessaire avec le peuple, ils la justifient par le sacrifice fait dans l'intérêt de tous. Mais ils renversent l'ordre des choses. C'est parce qu'ils avaient cette capacité de se suffire à eux-mêmes, de se passer des autres, voire de les mépriser, qu'ils sont arrivés au sommet de la pyramide. Ils s'y isolent, gardent leurs distances en toute circonstance : c'est pour jouir encore davantage de ce surplus affectif, dans leur position privilégiée. L'écrivain yougoslave Djilas, ancien compagnon de Tito, a bien observé les relations de celui-ci avec son entourage. Elles apparaissent exemplaires : « Et pourtant, dans les situations dangereuses, comme dans les moments de détente - dans le danger moins que dans la détente - Tito restait distant, impénétrable, lointain. Il y avait entre lui et ses camarades, et même entre lui et ses épouses - surtout les dernières - une barrière infranchissable. Une barrière, non un fossé ! Il établissait cette barrière, elle était dans son instinct et dans sa conscience, et quand quelqu'un s'en approchait ou le menaçait, elle devenait bien visible, dans une expression un peu plus dure du visage, dans un mouvement des yeux exprimant le mépris ou l'irritation, dans une réponse cassante ³⁸⁵. »

Nous savons, ou nous croyons savoir, pourquoi Tito refusait tout partage affectif, toute réciprocité des sentiments, le risque de voir les autres se rapprocher

³⁸⁵ M. DJILAS : *Tito, mon ami, mon ennemi*, Fayard, Paris, 1980, p. 183.

de lui. Son propre narcissisme l'exigeait. En effet, comment se mettre à leur niveau, comment les aimer ? Puisqu'il était seulement capable de s'aimer lui-même. Cette barrière n'a pourtant rien d'exceptionnel. Nous nous y heurtons tous les jours quand nous avons affaire à des individus narcissiques ou, comme les nomme le langage commun, égocentriques, égoïstes.

Nous revenons à une idée courante, mais dont les conséquences sont peut-être méconnues. Car, si elle est plausible, nous sommes aux prises avec le paradoxe suivant. Les foules sont composées, en principe, d'individus qui, pour y participer, ont vaincu leurs tendances antisociales ou sacrifié leur amour de soi. Et pourtant, en leur centre se trouve un personnage qui est le seul à avoir conservé ces tendances, voire les a exagérées. Par un effet étrange mais explicable du lien qui les unit, les masses ne sont pas disposées à reconnaître qu'elles ont renoncé à ce que le meneur garde intact et qui devient leur point de mire : justement l'amour de soi.

À reconnaître, en un mot, que là se trouve la source d'une dépendance qui cesserait dès lors qu'elles sauraient garder ce dont elles ont pris l'habitude de se priver. N'est-ce pas là le sens profond de cette affirmation de Robespierre : « Pour aimer la justice et l'égalité, le peuple n'a pas besoin d'une grande vertu, il lui suffit de s'aimer lui-même ! » Tous les meneurs symbolisent ce paradoxe de la présence d'un individu antisocial au sommet de la société. Car quiconque manque de narcissisme manque aussi de pouvoir.

V

Toutes ces remarques complètent ce que nous savons déjà de la psychologie des masses : le meneur est la clef de voûte des foules artificielles. Les membres de celles-ci ont envers lui une attitude amoureuse. Selon Freud, dans l'armée et l'Église, chaque individu est rattaché par des liens libidinaux au chef, Christ, le chef suprême, d'un côté, et à tous les individus membres de la foule, de l'autre côté. Mais ces liens sont constamment menacés, et nous savons par quoi. D'abord par le risque que soit découvert le paradoxe que nous venons d'énoncer, la découverte que ces liens ne sont pas réciproques. Ensuite par le soupçon qui s'insinue parmi les membres de la foule, que le meneur en favorise certains au détriment

des autres, qu'il aime les uns plus que les autres. La morale qui est le chaudron versé sur la réalité ne suffit pas à apaiser ces craintes. Les individus se jugent égaux entre eux et veulent être traités en égaux. Cette aspiration partagée engendre l'illusion qu'ils sont aimés en retour, sans distinction. Chacun aime le meneur, le meneur les aime tous et ne favorise personne : « Dans l'Église (et nous avons tout avantage à prendre pour modèle l'Église catholique) et dans l'armée, quelques différences qu'elles présentent par ailleurs, règne la même illusion, celle de la présence, visible ou invisible, d'un chef (le Christ dans l'Église catholique, le commandant en chef dans l'armée) qui aime d'un amour égal tous les membres de la collectivité. Tout le reste se rattache à cette illusion ; si elle disparaissait, l'armée et l'Église ne tarderaient pas à se désagréger, dans la mesure où le permettrait la contrainte extérieure ³⁸⁶. »

Amour, lien libidinal : tel est donc leur ciment, leur facteur d'agrégation et de vitalité. L'Église en a conscience. Elle présente la communauté chrétienne comme une vaste famille. Les fidèles y sont des frères dans l'amour dont est animé le Christ, et lui-même ou ses représentants leur témoignent cet amour en retour. Par rapport à chaque chrétien composant la foule, il est dans la position d'un frère aîné : il remplace pour lui son père. C'est ce qui unit les fidèles entre eux. Dans l'armée aussi, le chef est censé représenter un père qui aime ses soldats d'un amour égal. Ainsi se justifient leurs liens de camaraderie. Incontestablement, on pourrait dire la même chose d'un parti : le lien qui rattache chacun de ses membres au meneur, à Lénine ou à de Gaulle par exemple, servirait à unir ces membres entre eux.

On peut donc affirmer que la libido fournit une voie d'explication aux grands phénomènes de la psychologie des foules. Nous avons vu laquelle. En premier lieu, l'unité qui embrasse et retient les individus ensemble. Unité qui serait d'ordre érotique à divers degrés. En second, la soumission de la foule au meneur, due au fait qu'elle renonce à l'amour de soi et voit prédominer l'amour des autres. Mais cette soumission reste fragile et menacée, car le meneur reçoit gratuitement de la foule une affection qu'il refuse ou qu'il est incapable de rendre en échange. Afin de pallier cet inconvénient, on transforme la non-réciprocité réelle entre les deux pôles de la hiérarchie sociale en une réciprocité illusoire. Les individus s'imagi-

³⁸⁶ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 113.

nent alors recevoir en retour l'équivalent de ce qu'ils donnent, de même qu'un ouvrier ou un journalier s' imagine recevoir un salaire équivalent à son travail. Dans l'économie affective de la société, comme dans l'économie tout court, l'échange inégal prend l'apparence d'un échange égal. Chacun croit recevoir autant qu'il donne, percevoir le salaire de ses sentiments, être payé en retour. Alors qu'il n'en est rien. La domination des meneurs comporte une plus-value, un surplus d'amour sans contrepartie réelle. Qu'est-ce qui entretient cependant l'illusion d'un troc équitable des affects ? La nature même de la libido érotique. Car elle a, elle, ce caractère de réciprocité opposé à l'égoïsme de la libido narcissique. « Nous savons que l'amour endigue le narcissisme et il nous serait facile de montrer que par cette action il contribue au progrès de la civilisation » ³⁸⁷.

La nature double et une de la libido, c'est-à-dire de l'amour, multiplie follement ses pouvoirs. Dans une foule les individus sont pour ainsi dire submergés par la surabondance des liens affectifs entre eux et avec le chef. Tant qu'ils sont seuls, jouissent de la tranquillité et de la sécurité en maîtrisant leurs sentiments, ils peuvent raisonner, faire preuve de jugement indépendant. Dès que les envahissent ces émotions leur activité intellectuelle décroît. On observe alors une crédulité excessive, des mouvements extrêmes. Leur fluidité matérialise le caractère intense et contagieux des pulsions amoureuses. Toute effusion intempestive de celles-ci prend l'aspect d'une violence. Elle fait peur. Et les foules effraient, ce n'est guère étonnant, car elles font resurgir devant nous un passé archaïque. « Tous ces caractères, écrit Freud, et d'autres analogues dont M. Le Bon nous a donné une description si impressionnante, représentent, à n'en pas douter, une régression de l'activité psychique vers une phase antérieure, que nous ne sommes pas étonnés de trouver chez l'enfant et le sauvage ³⁸⁸. »

Mais il y a manifestement une avancée. Pour comprendre cette description, nous disposons maintenant d'une explication. Après avoir reconnu le « comment », nous avons une idée du « pourquoi », si approximative soit-elle. La sexualité, plus ou moins directe, semble être la cause qui obscurcit facilement la conscience, se joue de ses verrous, ouvre la porte aux impulsions les plus anciennes et les plus antisociales. Mais en fin de compte, elle s'avère aussi la seule force

³⁸⁷ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 151.

³⁸⁸ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 143.

à même de vaincre l'égoïsme, d'aimer les individus opposés. Elle les fonde dans une foule où, comme dans les querelles d'amoureux, tout se termine par une étreinte.

L'ÂGE DES FOULES.

Un traité historique de psychologie des masses.

Sixième partie. Le meilleur disciple de *Le Bon* et *Tarde* : *Sigmund Freud*.

Chapitre V

L'origine des attachements affectifs dans la société

I

[Retour à la table des matières](#)

Au chapitre précédent, nous avons noté que la satisfaction immédiate des besoins et des pulsions est le second obstacle à la création d'un lien social durable dans la foule. En particulier, l'amour, plus ou moins désexualisé, représente une force capable d'arracher les individus à leur égoïsme narcissique, de même qu'une grande quantité d'énergie arrache les électrons à leur orbite dans un atome et les met en mouvement. Cette force ne saurait pourtant garantir la stabilité des atomes sociaux. Qu'est-ce qui lui fait obstacle ? Tout simplement sa propre nature, qui connaît des hauts et des bas, l'avant et l'après de l'acte sexuel, des charges et décharges affectives. S'y ajoute aussi la ronde possible des partenaires d'une fois à l'autre. Éros est l'ennemi de la répétition, et la répétition l'ennemie d'Éros. L'expérience le montre. Il incombe à la théorie d'en tirer la conclusion.

Mais aucune société, aucune culture ne pourrait s'établir sur une base aussi imprécise, au gré des humeurs et des fluctuations amoureuses de ses membres. Or des sociétés se sont établies, d'autres continuent à le faire. C'est qu'elles ont inven-

té des méthodes pour détourner les hommes de la satisfaction immédiate du penchant érotique, les fixer à une relation stable. Les monuments qu'édifie la culture sont autant d'autels sur lesquels elle sacrifie l'amour. Disons à sa décharge qu'elle n'essaie pas de donner le change.

Quelles sont donc les méthodes de la société ? L'une est la répression. Elle nie l'existence de la libido et la traite comme si elle n'existait pas. Une répression faite, au départ, d'interdits, Ils prescrivent comment s'associer et avec qui : avec sa cousine mais non avec sa fille, avec quelqu'un de la même religion ou classe sociale et non d'une autre religion ou d'une classe sociale différente.

L'autre méthode conduit à renoncer à la satisfaction du désir, soit à tel ou tel objet du désir, sa mère ou son père, par exemple, pour des raisons supérieures. Elle présuppose que l'individu a intériorisé un interdit ou une répression extérieure. Il accepte donc volontairement ce qui s'accomplissait autrefois involontairement. En d'autres mots, une règle imposée dans la vie sociale est désormais incorporée dans la vie psychique.

Sous le nom d'identification, on désigne un tel attachement affectif à une personne, père, ami, professeur. Il remplace le désir amoureux pour elle. Le désir est intériorisé, l'être qui aime devient comme celui qu'il aime. En l'imitant, il le maîtrise. Le sacrifice consenti permet de se dominer et de dominer la relation à autrui, selon le précepte de Goethe : « On ne possède que ce qu'on renonce ». Précepte austère, dont l'application a pour effet de rendre stables les atomes sociaux. Il faut bien se pénétrer de l'idée que la libido - limitant l'égoïsme narcissique - et la *mi-mesis* - consolidant une relation affective - sont toutes deux indispensables à la formation d'une masse humaine. Dans un de ses admirables commentaires de la Bible, Moïse Maimonide affirmait que « deux sécurités valent mieux qu'une ». Et chacune remplit sa mission à sa manière : l'une allume le feu, l'autre l'entretient et l'empêche de s'éteindre, ou de brûler la maison.

II

Comment les avons-nous acquis ? Voilà ce qu'il nous faut maintenant comprendre. Ici encore, je suivrai Freud. Mais ce qu'il a écrit sur ce sujet est resté inachevé. Je serai donc forcé de prolonger ses indications. Et par ailleurs, il me faudra les épamprer pour les rendre plus précises. Je le ferai en tenant compte de la continuité entre la notion d'identification et celle d'imitation, continuité qu'un auteur suisse apprécie en ces termes : « Frappante est la parenté des théories de Tarde et de Freud ³⁸⁹. »

Identification, le mot a fait fortune. Il n'en reste pas moins que la chose nous échappe et que nous nous trouvons devant l'arcane le plus ardu de la psychologie des profondeurs. Celle-ci nous a habitués à des notions obscures que nous avons l'illusion de comprendre uniquement par malentendu, curiosité ou association d'idées. Celle d'identification bat, à cet égard, tous les records. Ni les précisions cliniques ni les nombreux commentaires, oublieux de son rôle dans la psychologie des foules, ne peuvent dissiper ces épaisses ténèbres.

Malgré tout, mon propos reste de dégager le concept, autant que faire se peut, d'un contexte incertain, au prix de douloureuses simplifications. Son emploi ultérieur justifie ce traitement. Le plus difficile est de savoir par où commencer. Afin de clarifier les idées, je propose de distinguer une identification générale, libre de toute attache à la libido et aux pulsions instinctuelles de toutes sortes, d'une identification restreinte, liée au monde de la libido et des pulsions. L'une se manifeste dans les grandes masses humaines dans leur ensemble, l'autre se rapporte à la famille. Jusqu'à un certain point, cette distinction peut se réclamer de Freud qui considère que dans un cas « particulièrement fréquent et significatif », l'« identification s'effectue en dehors et indépendamment de toute attitude libidinale à l'égard de la personne copiée ³⁹⁰. » Elle « peut avoir lieu chaque fois qu'une personne se découvre un trait qui lui est commun avec une autre personne,

³⁸⁹ R. FISCHER : *Masse und Vermassung*, G. Uchlin. Schopfhcim, 1961, p. 24.

³⁹⁰ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 128.

sans que celle-ci soit pour elle un objet de désir libidineux. Plus les traits communs sont importants et nombreux, plus l'identification sera complète et correspondra ainsi au début d'un nouvel attachement ³⁹¹. »

Si vous acceptez la distinction que je propose, nous pouvons entrer dans le vif du sujet. Commençons par le plus visible : ce dont parlent les théories et les faits. L'identification générale, nous le savons intuitivement, se traduit par l'acte d'imiter, de reproduire un modèle. De plus, elle comporte un sentiment d'attachement, une communion avec celui que l'on imite et reproduit. A la base de l'attachement se trouve ce que l'on nomme « identification », c'est-à-dire l'« assimilation d'un moi à un autre, avec pour résultat que le premier moi se comporte comme le second à certains égards, l'imité, et, en un sens, le recueille en soi ³⁹². »

En même temps, cette assimilation élargit notre palette sensorielle des zones tactiles aux zones visuelles. Car le regard y joue un rôle essentiel. L'imitateur scrute, épie et détaille son modèle. Il le suit à la trace pour s'en imprégner. Et, comme l'acteur se regarde au miroir, il vérifie sur lui-même qu'il a bien intégré les traits observés, que son imitation est réussie, qu'il est devenu un sosie. A la limite, ce regard jeté sur soi lui apporte la jouissance. La vision est le sens de l'imitation, sens social et artistique par excellence. « Voir » et « désirer imiter », c'était pour lui tout un, a écrit Marcel Proust de cette identification par le regard.

Examinons-en plus précisément les diverses facettes. Et d'abord la répétition pure et simple des gestes, paroles et actes d'autrui. Nous avons une propension inconsciente à reproduire un mouvement, un son, etc. dès qu'un individu ou un groupe fait ce mouvement, émet ce son en notre présence : « L'imitation, écrit le psychologue russe Bechterew, qui a été si bien mise en lumière par Tarde, est la conséquence naturelle de la reproduction d'un acte de soi-même ou d'un autre, l'exécution d'un acte en laissant dans les voies nerveuses des traces qui facilitent la répétition et incitent à le répéter ³⁹³. »

Tarde justement a décrit la tendance du criminel à revivre son crime en imagination ou à retourner sur les lieux du crime et à répéter son forfait. Il en fait un cas

³⁹¹ Idem, p. 130.

³⁹² S. FREUD : *New Introductory Lectures on Psychoanalysis*, op. cit., p. 63.

³⁹³ W. BECHTEREW : *La réflexologie collective*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris, 1957, p. 167.

particulier de la tendance plus générale à répéter, consciemment ou non, des actes et des situations tirées de notre propre histoire ³⁹⁴. Dans une lettre de 1907 adressée à Jung, Freud parle de la « tendance générale des hommes à tirer sans cesse de nouvelles copies des clichés qu'ils portent en eux. » C'est un des axes de sa théorie et il y reviendra souvent ³⁹⁵.

En réalité, par la reprise d'un son, d'un mouvement exécuté par autrui, voire par la reprise d'une idée, la répétition a pour fonction de rétablir une harmonie perturbée. Elle vise le retour à l'état antérieur, effectif ou imaginaire, dans lequel se trouvait le sujet. La différence entre lui et les autres est effacée. Il fait sien ce qui leur était particulier et a ainsi l'impression de les maîtriser. Lorsqu'un groupe d'enfants joue à « reproduire » les attitudes, les paroles « étranges » d'un nouveau venu - le célèbre *Charbovari* ! de Flaubert – il orchestre le retour à la situation précédente. Là, tous ensemble, éprouvaient et faisaient la même chose.

La répétition a d'ailleurs toujours valeur de confirmation d'un lien et de perfectionnement de ce lien. Ainsi les fêtes, les célébrations et commémorations : d'année en année, paroles, chants, gestes, défilés, etc. se répètent, renforcent la permanence de la République ou d'une tradition locale. Les tenants d'une école de pensée réitèrent la même idée. Les foules clament mille fois un slogan. Manière de reconnaître leur continuité, de maîtriser leur appartenance à un groupe. De se protéger aussi contre l'appréhension d'une séparation toujours possible. L'itération obstinée, infatigable, que l'on observe chez les adultes, se remarque déjà, multipliée par cent, chez les enfants : « ... l'enfant, écrit Freud, ne se lasse pas de les répéter (les événements) et de les reproduire, en s'acharnant à obtenir l'identité parfaite de toutes les répétitions et reproductions d'une impressions. ³⁹⁶ »

De la sorte, il la fixe. Il en jouit plusieurs fois de suite. En outre, il a le sentiment de déjouer les pièges de la diversité. Il découvre l'uniformité d'un ordre parmi les fluctuations du désordre. Le monde porte la marque de ses stéréotypes et il le reconnaît, par conséquent, comme sien. L'âge venu, les rituels de la société

³⁹⁴ Gabriel TARDE : *La Philosophie pénale*, op. cit. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

³⁹⁵ M. Moscovici : « Résurgences et Dérivés de la mystique », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1980, p. 71-101.

³⁹⁶ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 45.

n'ont plus qu'à prendre le relais. Ils creuseront plus profondément les ornières dont la trace est déjà visible.

L'identification se révèle ensuite comme une manoeuvre de simulation. Elle aurait pour but de conjurer un danger, l'hostilité des hommes ou des éléments. Vous avez souvent remarqué qu'une personne qui pénètre dans un salon ou dans une assemblée cherche des yeux puis aborde un groupe particulier : ceux qui ont le même âge qu'elle, exercent le même métier ou professent les mêmes opinions. Le proverbe l'affirme, le laboratoire le vérifie : qui s'assemble se ressemble. Mais pourquoi se conduit-on de la sorte au lieu d'aborder n'importe qui ? D'un côté, en repérant des visages familiers, en accomplissant les gestes rituels de la reconnaissance, l'individu vise manifestement à économiser son effort. De l'autre côté, il se protège contre les éventuelles rebuffades, l'hostilité de personnes inconnues, voire contre sa propre hostilité envers ces inconnus. Il se fait un masque protecteur de sa ressemblance, de son identité avec un groupe.

L'art du camouflage se pratique dans tout le règne animal : certains insectes ressemblent à des brindilles, des lézards adaptent leur coloration à celle des différents milieux qu'ils fréquentent. Certains mammifères sont tachetés, de sorte qu'ils se fondent dans les zones d'ombre et de lumière. Certains crabes se « déguisent » ou se « décorent » au point que l'observateur ne s'aperçoit de leur présence qu'une fois assis dessus. Les hommes aussi pratiquent la dissimulation puisque, à tort ou à raison, ils perçoivent autrui comme un danger. Il représente toujours une épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête du subordonné, de l'enfant ou de l'étranger.

La tendance de l'étranger à assimiler, voire exagérer les traits, les expressions linguistiques ou les coutumes des nationaux parmi lesquels il vit, à être plus français que les Français, plus américain que les Américains, bref, plus royaliste que le roi, répond à un besoin de défense. Elle le prémunit contre la peur d'être exclu. De même pour le paraître social : dans l'identification avec les autres, l'individu cherche toujours un moyen de les désarmer et de les désorienter. Il veut détourner de sa personne une hostilité qui a pour origine leur amour d'eux-mêmes, un narcissisme exacerbé.

Allons plus loin. Toute une série de mimétismes, de jeux d'imitation remplissent une fonction analogue. Le clown - et qui n'est pas clown à un moment ou un

autre de son existence ? - métamorphose en situation comique une situation tendue, voire tragique. Le bouffon déjoue la censure. Il profère sur le ton de la plaisanterie les vérités que les courtisans n'osent même pas murmurer. La caricature reproduit d'un trait de plume cruel, quoique risible, une idée ou un personnage dont on ne pourrait se moquer autrement. « *L'homme qui rit* est fort parmi les forts », souligne Sartre à propos du personnage du Garçon ³⁹⁷, un clown lui aussi, inventé et incarné par Flaubert pour réagir au mépris de sa famille en se faisant plus grotesque que nature.

Toutes les formes de masques, parodies, travestis, déguisements, et tout l'humour, entrent dans cette catégorie. Ils sont dirigés contre les individus en groupe ayant une autorité. De même pour les jeux d'enfants. « Mais le mimétisme, écrit Freud, est le meilleur art de l'enfant, et le motif qui dirige la plupart de ses jeux. Un enfant a bien moins pour ambition d'exceller parmi ses égaux que d'imiter les adultes. Le rapport des enfants aux adultes est aussi la base du comique de dégradation qui correspond à la condescendance dont font preuve les adultes dans leur attitude envers la vie des enfants ³⁹⁸. »

Ces exemples pris parmi de nombreux autres font voir jusqu'à quel point l'identification écarte le danger de rejet ou d'agression de la part du groupe, de nos supérieurs ou de nos proches. Être comme les autres, anonymes et synonymes, est souvent une assurance-vie. Parfois, nous sauvons ainsi les apparences. Parfois, nous les créons. Peu importe. Le principal est que ces apparences soient. Sans elles, point de vie en société possible.

Enfin, l'identification prend la forme d'une véritable appropriation de l'autre. Elle sert alors à le maîtriser, à maîtriser la relation avec lui. Son expression la plus immédiate, la plus preste, est l'envie de se l'incorporer, de le fondre en soi. De le manger, somme toute, afin de pouvoir proclamer : « L'autre ? C'est moi ! », « Je suis le père, je suis le sein, je suis le bras droit. » Louis XIV disait déjà : « L'État, c'est moi ! » Nous atteignons ici l'identification absolue. L'amour en crée parfois l'illusion. Quelquefois, c'est la haine, et beaucoup d'assassinats, publics ou privés, n'ont pas d'autre motif que cette impossible substitution. Nous en avons eu un

³⁹⁷ J.P. SARTRE : *L'Idiot de la famille*, t. II, Gallimard, Paris, 1971, p. 1223.

³⁹⁸ S. FREUD : *Jokes and their Relations to the unconscious*, Standard Edition, t. VIII, p. 227.

exemple récemment. Le meurtrier de John Lennon s'est d'abord efforcé de ressembler à la vedette en faisant de la musique, en collectionnant ses disques. Sur son vêtement de travail, il inscrit le nom de Lennon à la place du sien. Comme Lennon, il épouse une japonaise. Mais un soir, il le guette et le tue ³⁹⁹.

Une expression moins immédiate, moins fruste, serait la possession des objets d'autrui : sa femme, sa maison, sa voiture, etc. Dans cette volonté de nous emparer de son désir, nous désirons ce qu'il désire. En devenant pareil à lui, en possédant ce que l'autre possède, nous sommes bien lui. Ou nous nous figurons l'être. De même, celui qui a une maison de riche ou une voiture de sport se considère comme un riche au s'imaginer être sportif. Du moins, tant que rien ne vient ruiner son illusion. Tant qu'il ne convoite pas une maison encore plus somptueuse, une voiture encore plus puissante.

Cet aspect des relations entre êtres humains est essentiel. Il décide de nos choix d'objet. La plupart du temps, nous préférons tel objet à tel autre parce qu'un de nos amis le préfère déjà, ou parce qu'il représente une préférence ayant une signification sociale marquée. Tout comme les enfants, les adultes, lorsqu'ils ont faim recherchent les aliments que d'autres recherchent. Dans leurs liaisons amoureuses, ils recherchent la femme ou l'homme que d'autres aiment ; ils délaissent celle ou celui qui ne sont pas aimés. Quand on dit d'une femme ou d'un homme qu'ils sont désirables, il faut entendre surtout que d'autres les désirent. Non qu'ils soient doués d'une qualité particulière, mais parce qu'ils sont conformes à un modèle, répondant à la mode du moment.

³⁹⁹ La compulsion à la répétition s'explique mieux en tant que compulsion à s'imiter, à s'identifier, dans le but de se conserver et de rester le même. Dans ce cas, on est son propre modèle, un modèle que l'on juge supérieur ou préférable à tous les autres. C'est pourquoi il y a des personnes dans la vie desquelles les mêmes caractères se répètent indéfiniment sans être corrigés. Après s'être identifié à quelqu'un, on finit par s'identifier à soi-même. On n'est plus comme lui, on est lui jusqu'à l'oublier. De là découle un aspect destructif, car on peut vouloir le faire disparaître, et même le faire disparaître pour de bon. Prenons le cas de l'assassin de J. Lennon auquel j'ai fait allusion. Celui-ci le tue, pourrait-on dire, pour effacer l'original et le remplacer par la copie qu'il a créée. Le plagiat et le vol d'idées, fréquents dans la vie intellectuelle, mettent en jeu un mécanisme analogue. En tout cas, bien des manifestations attribuées à l'instinct de mort, et notamment les manifestations agressives, se rangent dans cette catégorie.

Entre tous les écrivains, nul mieux que Marcel Proust n'a su dire « les intermittences du coeur », l'alternance des élans et des refroidissements, le besoin d'une femme aimée ou que l'on croit aimer, torturé par le soupçon, déchiré par la jalousie lorsqu'on sait que d'autres la regardent, la touchent, l'aiment - et cette terrible indifférence qu'on ressent en sa présence. On manoeuvre, on s'avilit pour la faire venir auprès de soi, et puis lorsqu'elle est là, on ne veut plus la voir ni lui parler, on s'ennuie en sa compagnie. Va-t-on la renvoyer ? Aussitôt la souffrance recommence... Vous vous rappelez cet aveu de Swann : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ⁴⁰⁰. » Faut-il donc en conclure que l'on est jaloux parce que l'on aime ? Non, c'est précisément le contraire : on aime parce qu'on est jaloux.

Sous un autre angle, le mimétisme, en tant que reproduction, avec d'autres matériaux, de gestes ou de situations créés par un ami, les parents, un camarade d'études, constitue encore un mode d'appropriation et de contrôle d'une personne ou d'un objet qui nous échappe. Freud donne, à ce propos, l'exemple de l'enfant qui jette une bobine au loin, puis la tire vers lui, et recommence le jeu de nombreuses fois. L'enfant mettrait ainsi en scène et imiterait, avec l'objet qu'il a sous la main, une simple bobine, le départ et le retour de sa mère. Il agit comme un magicien qui, par un chant ou une danse, s' imagine qu'il fera tomber la pluie. Il rendrait supportable, grâce à ce jeu, l'absence de la mère aimée. « Pour ce qui est du jeu de l'enfant, écrit Freud, nous croyons que, si l'enfant reproduit et répète un événement même très désagréable, c'est pour pouvoir, par son activité, maîtriser la forte impression qu'il en a reçue, au lieu de se borner à la subir, en gardant une attitude purement passive ⁴⁰¹. » D'une manière plus fruste, ou plus élaborée, en tentant de s'approprier l'autre, on finit pas être comme lui. On ne s'en tient jamais longtemps aux copies. Elles deviennent rapidement notre seconde nature, donc notre vraie nature sociale.

Ces diverses facettes - répétition, simulation, appropriation - se retrouvent dans chaque identification à un individu, à un groupe ou à une idée. Quelles en sont les conséquences ? L'identification nous donne à coup sûr la possibilité d'évi-

⁴⁰⁰ M. PROUST : op. cit., t. I, p. 382.

⁴⁰¹ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 45.

ter une situation de tension ou de déplaisir. Dans la mesure où la réitération d'un geste, l'imitation d'un sentiment ou d'un objet, la reconnaissance de traits communs et habituels avec d'autres individus nous sont agréables, elle transforme le déplaisir en plaisir : « Il semble, écrit Freud, que l'on convienne en général que la redécouverte du familier, la "reconnaissance", soit agréable ⁴⁰². »

Virgile le savait : même l'évocation d'une douleur passée est douce. *Haec quoque meminisse juvabit* : ces choses aussi, ce sera plaisir de se les rappeler, fait-il dire au héros de *L'Énéide*. Il faut supposer que ce plaisir peut se substituer à d'autres, notamment au plaisir sexuel, et les concurrencer victorieusement. Si le principe de la substitution est fondé sur la ressemblance à l'objet commun, il n'est pas étonnant de voir que chacun est soumis à une pression à l'identité. Chacun est invité à répliquer un modèle aussi exactement que possible, à désirer ce que l'autre désire et de la manière dont l'autre le désire. Avec pour résultat final que chacun se libère de l'objet. L'objet cesse d'être le but d'une action ou d'un besoin pour devenir le moyen d'une relation à un individu, à un groupe.

Comme en économie, ce qui décide du choix de l'objet, c'est sa valeur sur le marché, sa valeur d'échange, ce qu'une chose ou un être valent pour les autres. Ce n'est pas sa valeur d'usage, la satisfaction authentique du besoin de cette chose ou de cet être. En calquant ses goûts, ses envies, ses opinions sur ceux d'un modèle, on élit les mêmes objets que lui. Par conséquent, nous avons tous les mêmes goûts, nous aimons les mêmes choses et les mêmes êtres. Nous attendons qu'on nous dise ce qu'il faut goûter ou aimer pour désirer et acquérir ces objets, les grosses voitures américaines ou les minis anglaises, les vacances à la mer ou à la montagne, les femmes sveltes ou plantureuses, etc.

On peut résumer cet état de choses en affirmant que l'identification nous ramène à une situation analogue à celle que nous avons vécue avant de savoir reconnaître nos désirs et choisir un objet personnel, avant d'avoir acquis une individualité et d'être devenu différent des autres. En ce sens, elle lutte contre tout changement, toute invention qui perturberaient l'uniformité collective. Elle transforme toute impulsion en réflexe. Elle montre ainsi l'existence d'une force intérieure qui, après un long détour, fait régresser l'individuel vers le social et l'oblige à rejoindre les autres, à vaincre la séparation d'avec eux. A la limite, l'identifica-

⁴⁰² S. FREUD : *Jokes and their Relation to the unconscious*, op. cit., p. 121.

tion déboucherait sur la conformité parfaite : chacun aime seulement ce que les autres aiment, nul n'a de goûts ni de passions propres. Personne ne diffère en rien du modèle commun : le bon fils, le bon malade, le bon écrivain, le bon soldat, le bon croyant. Les individus se ressemblent comme deux gouttes d'eau. On n'a plus qu'une foule de personnes portant le même nom, arborant le même visage, pareillement vêtues.

Si, comme on vient de le voir, l'identification tend à nous ramener à un état antérieur à la séparation, à l'expression individuelle, on peut supposer qu'elle nous ramène aussi au même partenaire de nos désirs dont, autrement, nous aurions tendance à changer. Elle nous y ramène parce qu'il nous est déjà familier, donc source de plaisir. Même lorsqu'on se figure en changer, l'identification nous entraîne à reproduire nos choix initiaux, à chercher un nouveau partenaire à la ressemblance du premier. En somme, si l'on ne peut rien contre les hauts et les bas, la charge et la décharge de la libido - à moins de la réprimer - on peut assurer la constance de son objet. Et trouver une satisfaction complémentaire dans la régularité des rapports entretenus avec lui. Elle suffit à étayer un lien social stable.

Certes, entre la libido et la mimesis, la tension est constante. La première méconnaît le retour au même. La seconde aspire à le retrouver et à rétablir l'état antérieur. Chaque individu, chaque groupe ruse, louvoie entre elles. A la longue, il se produit une division et une collaboration entre les deux. La division se manifeste en ce que la libido définit pour ainsi dire le sujet du désir et détermine son intensité. L'identification définit l'objet, détermine ce que l'on désire. Par exemple, c'est bien une nécessité d'ordre amoureux qui nous pousse vers une femme ou un homme. Cependant, le fait que nous préférions une femme maternelle ou un homme paternel plutôt qu'une femme-enfant ou un adolescent dépend entièrement d'une pression à l'identification avec la figure de la mère ou du père, héritage de notre enfance. Et ce genre d'unions a toujours des conséquences bénéfiques. Ainsi, à propos du mariage du président américain Wilson, Freud écrit : « Plus sa femme ressemblera à sa mère, plus riche sera le flux de sa libido dans ce mariage ⁴⁰³. »

Nous avons maintenant une idée suffisante, sinon entièrement claire, de l'identification générale grâce à laquelle se forment des liens sociaux stables. Si on ré-

⁴⁰³ S. FREUD. W.C. BULLITT : *Thomas Woodrow Wilson*, op. cit., p. 46.

fléchit à ses propriétés, on s'aperçoit qu'elles ont beaucoup de choses en commun non seulement avec l'imitation - sans avoir recours à l'hypnose - mais encore avec l'instinct de mort décrit par Freud dans son célèbre essai *Au-delà du principe de plaisir*. Ceci n'est pas pour nous étonner. En effet, presque tout ce qu'il expose concernant cet instinct a déjà été exposé à propos de l'imitation. Au point que l'on pourrait remplacer, dans cet essai, un mot par l'autre, sans en changer le sens d'ensemble.

On peut conjecturer que la mort à laquelle il se réfère est celle de l'individu qui retourne, non pas à la vie inorganique, mais à la vie sociale. La tendance à la destruction, à l'agression, en est une conséquence. Ainsi, à partir de l'identification avec le père, le maître ou le chef, peut naître chez l'enfant, le disciple, le subordonné, la tentation de le supprimer et de se substituer entièrement à lui. Mais n'anticipons pas sur ce qui va suivre. Retenons seulement cette similitude. Elle n'est pas due au hasard et j'en tirerai bientôt les conséquences.

III

L'identification consiste à choisir un modèle. Dans la société, elle fait problème. En effet, le choix peut porter sur plusieurs personnes entre lesquelles opter, ou sur plusieurs objets. De plus, chaque individu appartient à plusieurs groupes et leur est attaché à divers degrés. Ainsi un jeune qui entre dans la vie peut s'identifier à son groupe d'âge, à sa classe dont il adopte les idéaux, la façon de vivre et de penser, et aussi à la nation, en devenant chauvin, voire raciste dans ses rapports avec d'autres jeunes. C'est en partie à cause de cette indétermination, de ce problème, que l'identification générale atteste l'autonomie vis-à-vis des désirs proprement amoureux dont j'ai fait état.

Dans la famille, c'est différent. L'indétermination disparaît, le choix est fixé à l'avance. L'identification restreinte a pour cadre la famille et elle ne fait pas problème. Elle se greffe sur les sentiments amoureux de l'enfant pour son père et sa mère. Suivons Freud plus fidèlement que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Entrons avec lui dans une de ces cellules de la société où chacun commence son existence. Oublions les petites filles et restons en compagnie d'un petit garçon. Le rideau de

la naissance est levé. Assez vite, nous observons combien sa position est inconfortable. D'une part, il désire sa mère. D'autre part, il est très attaché à son père. Il l'admire, il veut l'imiter et devenir comme lui. Ceci l'incite à vouloir faire ce qu'il ne doit pas faire, par exemple avoir des relations intimes avec sa mère. En même temps, son père en chair et en os lui est également un objet sexuel, que la part féminine de sa libido désire de manière plutôt passive. Là aussi, le petit garçon veut ce qu'il ne peut pas. Ses désirs sont encerclés et barrés de tous les côtés. Il est pris entre les deux cornes du dilemme : l'attachement à son père et ses sentiments amoureux troubles pour lui. « Dans le premier cas, le père est ce qu'on voudrait *être*, dans le second ce qu'on voudrait avoir. Dans le premier cas, c'est le sujet du mot qui est intéressé, dans le second son objet ⁴⁰⁴. »

Le petit garçon constate à ses dépens que son rival et père l'empêche de trouver une issue à son penchant incestueux pour sa mère, et refuse de se substituer à elle. Il n'est même pas cohérent avec lui-même. En tant qu'exemple à suivre, le père lui commande : « Imite-moi ». En tant qu'individu tout-puissant, adversaire majeur, il lui intime : « Ne m'imité pas ». Entre ce que lui ordonne le père et ce que lui interdit ce père, la discordance est grande, c'est le moins qu'on puisse dire. Constamment, l'enfant est puni quand il s'attend à être récompensé, et récompensé pour ce qui devrait lui valoir une punition. Devant tant d'injustice, ses rapports avec son père se colorent d'hostilité. S'il le pouvait, le petit garçon le tuerait. Il pourrait ainsi le remplacer, « même auprès de sa mère ». Dès les débuts incertains de notre existence, nos relations avec nos parents sont ainsi marquées d'ambivalence. Elles sont un mélange d'attrance et de répulsion, d'amour et de haine. Aucun sentiment n'est jamais seul, toujours il en cache un autre, son opposé, son ombre.

Mais si notre petit garçon, comme des millions d'autres, se développe de façon normale, c'est qu'il découvre des moyens de sortir du dilemme dans lequel il est enfermé : la séduction et le renoncement. D'un côté, ayant échoué dans ses tentatives de possession amoureuse, il change de tactique. Le petit garçon (ou la petite fille) cherche à séduire ses parents. Dans les écrits érotiques de l'Orient, l'imitation est comptée parmi les véhicules d'attrance. Les traités sanscrits, par exemple, font figurer en bonne place le jeu par lequel la femme copie l'habillement, les ex-

⁴⁰⁴ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 127.

pressions, les paroles de son bien-aimé. Cette espèce de mimodrame est conseillé à l'amante, qui, « ne pouvant s'unir à son bien-aimé, l'imité pour distraire ses pensées ».

L'enfant aussi, grâce aux artifices de l'imitation des attitudes, vêtements, etc., cherche à séduire, dans une intention magique, son père ou sa mère et à « distraire ses pensées ». L'identification signifie à la fois qu'on abandonne et qu'on n'abandonne pas la satisfaction de ses désirs amoureux. Elle est un leurre par lequel l'enfant veut capter ses parents. Et, il est vrai, ceux-ci succombent. Il en va de même des masses qui imitent leur chef, portent son nom et répètent ses gestes. Elles plient devant lui. En même temps, sans le savoir, elles le leurrent, jusqu'à ce qu'il tombe dans le piège. Les grandes cérémonies et manifestations somptueuses sont autant des scènes de séduction du meneur par la multitude que l'inverse.

De l'autre côté, ayant pris conscience du rapport des forces, de ses limites, l'enfant renonce peu à peu à avoir ce père (ou *cette* mère) pour avoir le père, l'intérioriser et devenir comme lui. À cet effet, il s'efforce de lui ressembler de son mieux. Il tâche de lui être identique comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau. Le modèle du père se substitue au père, objet d'amour et de haine. L'identification remplace les parents réels par des parents idéaux, tels qu'ils doivent être au-dedans, et non pas tels qu'ils sont en dehors.

Elle devient ainsi l'attache la plus importante qu'un individu noue dans son existence. Elle le pousse à incorporer la figure qui lui a été imposée comme prototype. Par elle, il apprend à assimiler et obéir à toutes les variantes de ce prototype, tous les tenants-lieu de père (ou de mère) qu'il rencontrera au cours de sa vie.

Dans la famille, l'identification est réciproque. C'est ce qui lui donne une telle force et rend ses traces si profondes. Freud a laissé de côté les réactions des parents pour ne s'intéresser qu'à celles de l'enfant. Mais enfin, si ceux-ci l'ont engendré, c'est qu'ils cherchaient à se reproduire, se perpétuer. La reproduction était leur but commun, comme elle est celui de l'espèce. Ils tendent dès lors à faire de lui une copie de chair et de sang, conforme au modèle qu'ils ont dans l'esprit et que la société exige d'eux. Avant même qu'il ait ouvert les yeux, on se demande : « A qui ressemble-t-il ? » et on ne cessera jamais de se poser cette question.

Si le petit garçon imite surtout son père, s'il s'attache à lui de toutes ses forces, c'est que le but de ses parents est devenu le sien. Alors toute relation sexuelle ne

peut résulter que d'une confusion qui les effraie. Elle tient à un trouble des désirs. En effet, les parents ne veulent pas, du moins consciemment, se reproduire avec l'enfant, mais dans l'enfant. Ce n'est pas du tout la même chose.

Donc, en s'identifiant, l'enfant ne fait pas que renoncer à ses désirs. Il réalise aussi un désir de ses parents : se perpétuer. S'il épouse leurs traits, à l'un, à l'autre ou à tous deux, c'est qu'il croit que, mieux il répondra à leurs vœux, mieux il sera reçu dans la famille. Quand le père, par exemple, lui dit « Imite-moi », il exprime quelque chose qui le dépasse. Pour être sûr d'être obéi, il va jusqu'à isoler l'enfant du reste du monde. Tel le père de Stendhal. Celui-ci dit en effet qu'il était aimé seulement « comme fils devant continuer la famille ⁴⁰⁵ », et il en a souffert. C'est pourquoi, note l'écrivain, « à cette époque de la vie, si gaie pour les autres enfants, j'étais méchant, sombre, déraisonnable, esclave en un mot, dans le pire sens du mot, et peu à peu je pris les sentiments de cet état ⁴⁰⁶. »

Beaucoup d'enfants, avant l'époque contemporaine, ont subi les rigueurs de cet enfermement. Quelques-uns les connaissent encore de nos jours. Je mets en avant cet aspect de l'identification, car il convient de voir qu'elle n'est pas seulement le substitut du désir réprimé de l'enfant, mais aussi la manifestation d'un désir exacerbé des parents. Elle est sans conteste l'attache la plus précoce et la plus primitive, étant donné son lien profond avec la reproduction de la cellule sociale et de l'espèce. Toutes les actions et réactions que je viens de décrire convergent vers un résultat unique : la régression des désirs amoureux pour quelqu'un afin de pouvoir s'identifier avec lui.

IV

Il est aisé de montrer que le fil de l'évolution de l'enfant le place dans la situation d'un Hamlet incertain et hésitant qui se demande : « Être ou ne pas être comme mon père (ou ma mère), voilà la question ». Et le fantôme paternel lui murmure « Sois comme moi » et « Ne sois pas comme moi », voici les réponses. Toute sa personnalité est justement déterminée par le fait qu'il existe deux réponses à

⁴⁰⁵ STENDHAL : *Vie de Henry Brulard*, Éd. Pléiade, p. 95.

⁴⁰⁶ Idem, p. 119.

une question et non plus une solution unique, comme a l'énigme de la Sphynge, laquelle Œdipe avait su résoudre. Dans le cours de ses hésitations et incertitudes, le petit garçon assimile les traits, les avis, les ordres de son père.

Celui-ci apparaît à l'intérieur du psychisme comme une instance qui le représente, l'idéal du moi ou le surmoi. De toute évidence, Freud lui assigne pour fonction d'être la part morale, le juge et le critique constant de nos faits et gestes, l'œil et la voix de nos parents et chefs, voire de la société, dans l'âme de chacun de nous.

Le moi est ainsi scindé en deux partis opposés qui s'acharnent l'un contre l'autre. Le premier de ces partis a été formé par l'assimilation des jugements et des interdits de tous ceux à qui nous nous sommes identifiés. Il poursuit le second de ses commentaires sévères et désobligeants. Il lui parle toujours sur le ton dur et cassant d'un procureur, voire d'un dieu vengeur qui force les hommes à rester dans le droit chemin. Il les réprimande dès qu'ils risquent de s'en écarter : « Ne faites pas cela », « Tout ce que vous faites est mauvais », et ainsi de suite. Cette voix de la conscience veille à nous couper de nos élans spontanés et à nous tenir dans l'obéissance des modèles qui nous ont été inculqués. De temps en temps, elle nous approuve, elle nous dit que nous avons fait ce qu'il faut. C'est parce que nous nous sommes conformés à ses commandements. Alors, et seulement alors, nous trouvons une satisfaction auprès de notre *idéal du moi*. « Peu à peu, écrit Freud, il emprunte aux influences du milieu extérieur toutes les exigences que celui-ci pose au moi et auxquelles le moi n'est pas toujours capable de satisfaire, afin que, dans le cas où l'homme croit avoir raison d'être mécontent de lui-même, il ne puisse pas moins trouver satisfaction dans l'idéal du moi qui s'est différencié du moi tout court ⁴⁰⁷. »

Représentant de nos parents, il nous approuve, nous encourage et nous fait le même plaisir que si nous avions obtenu la satisfaction de nos instincts érotiques. Que nous supposions tous de tels personnages dans notre esprit, sur ce point, vous n'avez qu'à faire appel à votre expérience pour vous en convaincre. Hélas, quand ce ne sont pas les pères, les mères ou les frères, ce sont les chefs qui prennent leur place. Leur rôle despotique faisait dire au pitoyable mais sinistre Goering : « Je n'ai pas de conscience, ma conscience, c'est le Führer. » Je ne pourrais non plus

⁴⁰⁷ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 131.

dire que cette affirmation m'étonne vraiment. Elle n'est pas récente et on la trouve souvent répétée au cours de l'histoire.

Avoir un tel surmoi revient, selon un mot de Cicéron, à « placer un maître sur notre tête ». Comme tout maître, il nous houspille presque sans relâche et nous encourage de temps en temps, à la manière des parents. Lorsqu'il est fort, il nous pousse, il nous harcèle. Il nous admoneste sans cesse « Il faut que tu rendes possible l'impossible ! Tu peux accomplir l'impossible ! Tu es le fils chéri du Père ! Tu es le Père lui-même ! Tu es Dieu ! ⁴⁰⁸. »

Ou du moins à la manière des parents de ceux qui ont aujourd'hui un certain âge. Car les traditions se perdent, et certaines descriptions de la psychanalyse se décolorent et prennent un air suranné. Elles ressemblent à ces photographies d'époque que l'on découvre en feuilletant l'album de famille. On y voit un petit garçon en costume marin, au sourire timide, écrasé à côté d'un grand monsieur portant chapeau et canne, avec des yeux sévères et une moustache. Heureusement, les pères ne sont plus ce qu'ils étaient, ni le surmoi. Lorsqu'il est indulgent, moins exigeant, il nous laisse vivre comme des hommes, humbles mortels que nous sommes.

Nous touchons ici à l'essentiel. Le surmoi nous protège et nous oppresse comme notre père, le dieu de notre enfance. Comme la providence, le dieu de notre maturité, il tient entre ses mains les fils du destin. De là découlent toute une morale et toute une politique que le divin Apollon a énoncée ainsi : « Comprends ta situation d'homme ; fais ce que te dit le Père ; et tu seras en sécurité demain. » Demain, quand tu auras grandi. Quand tu auras renoncé à jouir. Ou quand tu seras toi-même devenu un père et que tu auras le pouvoir d'imposer ta volonté à ton fils.

⁴⁰⁸ S. FREUD, W.C. BULLITT : *Thomas Woodrow Wilson*, op. cit., p. 46.

V

Sur cette identification restreinte, il y aurait aussi à redire, car elle est devenue trop vite un lieu commun de la psychologie des profondeurs. Il est vrai que Freud a beaucoup changé en ces matières, beaucoup bougé. Cela chagrine les esprits épris des hypothèses nettes que l'on peut illustrer par trois faits précis. Comme ses prédécesseurs, il avait répété que l'enfant doit suivre et imiter son père. Cette rengaine ne le satisfaisait pas. Il a modifié l'idée et lui a donné un caractère dramatique. Mais il est resté fidèle à l'image d'une identification simple, soit au père, soit à la mère ⁴⁰⁹.

Tout ce que je viens de rappeler indique néanmoins que l'identification au père a lieu moyennant cette autre identification, celle à la mère. Toutes deux jouent un rôle également important dans l'évolution psychique de l'enfant. Il poursuit donc une double identification à l'un comme à l'autre. Il réarrange dans sa tête et dans son cœur les relations entre eux, étant juge et partie dans un couple qui a déjà une histoire avant qu'il y intervienne. En un mot, il bâtit des « romans familiaux » plus ou moins conformes à la réalité. Ce faisant, son moi s'élargit et se différencie de manière à intégrer le groupe familial et à le prendre en charge du point de vue psychique. Voilà qui conduit à soutenir que le surmoi ou l'idéal du moi ne se forme pas à l'image d'un individu dominant, le père, mais d'un mini-groupe social qui comprend au moins les deux figures parentales. Quand nous écoutons la voix de notre conscience, nous entendons un dialogue à plusieurs voix, charivari d'opinions et de jugements d'antan, et non pas le monologue d'une

⁴⁰⁹ On sait que la notion d'identification a été exposée pour la première fois de manière consistante en 1921 dans l'essai de Freud, *La Psychologie des masses et l'Analyse du moi*. Celle de surmoi l'a été dans *Le Moi et le Ça*, l'essai qui lui fait suite et développe la seconde topique. Nous sommes redevables à ce dernier du fait que tout individu, dans la culture occidentale, se compose d'un ça, d'un moi et d'un surmoi. Inutile d'ajouter que cette seconde topique est le résultat de la rupture dont il a été question au premier chapitre et représente un élément majeur de la théorie psychanalytique générale. Notons enfin qu'une des raisons du rejet, par Freud, de tout compromis avec le marxisme est l'autonomie du surmoi.

seule ⁴¹⁰. Il se peut que celle du père soit souvent la plus forte, mais il n'est pas le seul à parler.

Ainsi s'expliquerait que, par la suite, les individus puissent appartenir à plusieurs masses, s'identifier avec leurs idéaux sans éprouver de graves troubles collectifs. Ils pourraient même rechercher ces liaisons multiples pour les combiner et s'en jouer. « Chaque individu, écrit Freud de l'homme d'aujourd'hui, est une partie composante de nombreuses masses, liées multilatéralement par l'identification, et a bâti son idéal du moi d'après les différents modèles. Chaque individu a ainsi part à de nombreuses âmes des masses, à celle de sa race, de sa condition, de la communauté de croyance, de l'être de l'État, etc. et en les dépassant il peut s'élever jusqu'à un petit fragment d'indépendance et d'originalité ⁴¹¹. »

Nous allons résumer ce développement. A l'origine du lien social, on trouve des identifications très exigeantes, marquant les individus pour la vie. D'une part elles amènent la régression du désir pour un objet sexuel. D'autre part, elles entraînent la différenciation de l'appareil psychique en y incorporant les autorités extérieures. Il se divise en un moi proprement individuel et un moi social ou sur-moi qui le domine. Ces notions sont importantes et nous serviront pour la suite de cette étude. Cette structure particulière de la personnalité démontre son intérêt pour autant qu'elle est censée expliquer à la fois la similitude observée dans les foules et la soumission au chef. « Nous reconnaissons, déclare Freud, que ce que nous avons pu contribuer pour l'éclaircissement de la structure libidinale d'une masse renvoie à la distinction entre le moi et l'idéal du moi et à la double sorte de

⁴¹⁰ Bien des études analytiques sur l'identification sont lacunaires pour plusieurs raisons. D'abord elles passent sur le fait que dans *Au-delà du principe de plaisir*, il s'agit bien de l'identification en général. Ensuite elles interprètent l'enfant en tant que partenaire ou enjeu des relations familiales, alors qu'il en est le médiateur, le go-between entre son père et sa mère avec lesquels il noue des coalitions tournantes d'amour et de haine. Enfin on rate ce double aspect de l'identification : régression des pulsions d'une part, mais aussi poursuite de leurs buts par d'autres moyens. La voix des instincts est trop forte pour qu'on puisse jamais la faire taire.

⁴¹¹ S. FREUD : *Massen psychologie und Ich-Analyse*. Gesammelte Werke, t. XIII, p. 14.

liaison ainsi rendue possible - identification et substitution de l'objet à la place de l'idéal du moi ⁴¹². »

À coup sûr, le surmoi devient désormais le pivot de la théorie ⁴¹³. Il représente l'instance la plus élevée de l'évolution de l'homme, et le garant de toutes ses fonctions sociales, de la religion et de l'idéologie. C'est la voix qui nous remet en mémoire que nous sommes toujours responsables de la survie de notre culture et qui refuse de rejeter sur des boucs émissaires - le milieu, le pouvoir, l'exploitation - ce qui tient à notre nature. Comme Edmund dans *Le Roi Lear*, le surmoi nous interdit de rendre « responsables de notre désastre le soleil, la lune et les étoiles ; comme si nous étions scélérats par nécessité, imbéciles par compulsion céleste, fourbes, voleurs et traîtres par la prédominance des sphères, ivrognes, menteurs et adultères par obéissance forcée à l'influence planétaire, et coupables en tout par violence divine. Admirable subterfuge de l'homme putassier : mettre ses instincts de bouc à la charge des étoiles. » Cet homme qui refuse de gravir à pied le versant escarpé de la saison.

⁴¹² Idem. p. 145.

⁴¹³ Les psychanalystes semblent surtout avoir développé d'abord une psychologie du ça, puis une psychologie du moi. Peu au courant de la psychologie des foules, négligeant le fait qu'elle est au cœur de la seconde topique, ils n'ont pratiquement pas développé une psychologie du surmoi digne de ce nom. Or, ce fut certainement la préoccupation essentielle et la partie demeurée inachevée de l'œuvre tardive de Freud.

L'ÂGE DES FOULES.

Un traité historique de psychologie des masses.

Sixième partie. Le meilleur disciple de *Le Bon* et *Tarde* : *Sigmund Freud*.

Chapitre VI

Éros et Mimésis

I

[Retour à la table des matières](#)

Les chapitres précédents nous ont fait découvrir le faisceau de relations entre les hommes que résument les mots d' « amour » et d' « identification ». Ils se rapportent à deux groupes de désirs. Nous savons lesquels : les désirs d'énamoration qui cherchent à détourner l'individu de lui-même pour l'unir aux autres, et les désirs mimétiques qui représentent une propension à l'identité, à l'attachement exclusif à un autre, à un modèle précis. Les premiers nous entraînent à nous associer avec des personnes que nous voudrions avoir, les seconds avec des personnes qui incarnent ce que nous voudrions être. En principe, ces notions suffisent à expliquer les manifestations de la psychologie des foules.

J'entends votre question : qu'est-ce que cela change par rapport à ce que nous avons vu jusqu'ici ? Très peu du point de vue du contenu, mais beaucoup du point de vue de la théorie. Jusqu'ici, on estimait que tout pouvait s'expliquer par un seul facteur dynamique, le désir d'énamoration. L'identification n'était qu'un mécanisme de détournement de celui-ci, de répression intérieure de l'instinct. C'est faute de pouvoir aimer quelqu'un, son père, son chef, etc. qu'on s'identifie avec lui. Désormais, nous l'envisageons comme un second facteur dynamique, autonome et

irréductible. L'Éros ne relève pas plus du modèle mimétique que la Mimésis ne relève du modèle érotique, voilà le constat qui nous guide ⁴¹⁴. Tout être humain s'efforce de résoudre les conflits qui en résultent : conflits entre les désirs multiples de la libido, et conflits entre la libido et les exigences des désirs mimétiques jointes aux réalités du monde social.

Cette dualité entre l'Éros et la Mimésis me semble introduire une grande économie dans nos explications de la psychologie des foules. Tantôt les relations collectives présentent aux hommes le visage de la passion amoureuse. Alors elles les mêlent et les unissent. Tantôt elles se montrent sous l'espèce des répétitions et des imitations. Elles leur imposent de se ressembler ou de s'opposer suivant qu'ils se conforment ou non à un modèle.

La dualité nous écarte de la théorie de Freud, au sens strict. Elle en prolonge cependant l'inspiration. Il était dans son esprit de toujours opposer deux forces psychiques, deux instincts, pour expliquer les phénomènes essentiels. Telles sont les précisions que je voulais ajouter. Nous sommes toujours et partout en présence de deux facteurs dynamiques. Avec toutefois cette différence : en ce qui concerne l'individu, la tendance érotique prend le pas sur la tendance mimétique ; en ce qui concerne la masse, c'est l'inverse.

De ces considérations générales, venons-en, pour en montrer l'intérêt, à des questions spécifiques. Comment les individus d'une foule deviennent-ils égaux ? Pourquoi les foules sont-elles instables, passant de la panique à la violence intolérante ? Pourquoi sont-elles cycliques, passant de l'exaltation à la dépression ? On a souvent décrit ces phénomènes, on les a rarement expliqués. C'est justement à quoi nous sommes tenus.

Toutes les explications auxquelles nous allons arriver, je vous l'indique à l'avance, tournent autour d'une seule formule : la progression des désirs mimétiques a pour contrepartie la régression des désirs d'énamoration. On finit donc toujours par imiter au lieu d'aimer. On abandonne le plaisir d'être avec quelqu'un

⁴¹⁴ De même qu'en psychanalyse il y a une tendance à réduire le modèle mimétique au modèle érotique, de même on a vu récemment une tentative de réduction inverse, de celui-ci à celui-là, pour expliquer les origines de la religion. Voir P. GIRARD : *La Violence et le Sacré*, Grasset, Paris, 1972.

pour la satisfaction de devenir comme lui. L'impératif de la psychologie des foules toujours et partout s'énonce : ce que commence l'Éros, la Mimésis l'achève.

Les explications que je vais vous présenter en m'appuyant sur cette formule vous paraîtront décevantes, je le crains. Elles laissent entièrement dans l'ombre les conditions historiques et économiques des masses. Elles négligent leur appartenance à une classe sociale, ouvrière ou bourgeoise, rurale ou citadine. Elles pré-supposent des observations qui n'ont jamais été effectuées avec rigueur. Faiblesses qui minent tout ce qui a été décrit jusqu'ici et tout ce qui le sera par la suite. Alors, pourquoi continuer ? Pourquoi prétendre expliquer des faits si mal observés ? Pour picoter la curiosité à l'égard de phénomènes aussi retentissants ? Oui, il y a de cela. Mais la seule excuse que je puisse invoquer en vous proposant ces explications, c'est que nous n'en avons pas d'autres. A moins de fermer les yeux sur ces réalités sociales et de les reléguer parmi les folies en maraude de l'histoire - c'est l'attitude de la plupart des chercheurs - on ne peut se passer, ni de ces hypothèses parfois fictives, ni de ces solutions.

II

Dans les foules se manifeste une forte pression à l'égalité - l'égalité est un de leurs traits universellement reconnus. Pour quelle raison ? Dans la vie sociale et familiale, nous connaissons une multitude de personnes avec lesquelles nous voudrions avoir un lien exclusif - une femme, notre père, un artiste célèbre, etc. il suffit qu'un ami, un frère, un voisin entretienne une telle relation pour qu'elle nous fasse envie. Pourquoi lui et pas moi ? telle est la question qui torture la plupart d'entre nous, notre vie durant. Dès l'enfance, l'incertitude nous étreint. Nous nous demandons sans cesse si nos parents, nos instituteurs nous aiment autant que leurs autres enfants, leurs autres élèves. Mais en même temps, nous voudrions être les seuls aimés. Lorsque quelqu'un dit « j'aime beaucoup Untel » ou « Untel est intelligent », on éprouve un pincement de jalousie, comme si cette personne avait dit « j'aime Untel plus que vous », « Untel est plus intelligent que vous », même si ce n'était nullement dans son intention de nous comparer. La tension ne se relâche jamais entre la tendance à une relation exclusive et incomparable, et la tendance à

une relation identique et comparable. On voudrait n'être comme personne. En même temps, on voudrait que personne ne soit autre, que personne ne soit davantage que soi-même.

Passons de ces descriptions générales à une situation plus concrète. Songez au premier-né d'une famille qui voit arriver un second enfant. Sa réaction spontanée sera de jalousie et d'hostilité envers le nouveau venu. Il trouble son tête-à-tête avec ses parents. Il détourne leur attention exclusive. Il l'oblige à partager l'amour qui revenait à l'aîné seul. Sans même parler de l'envie quasi sensuelle qu'il éprouve en voyant sa mère allaiter le bébé. Songez encore aux premiers « fans » d'une vedette qui monte et devient de plus en plus populaire. Eux aussi n'auront que jalousie et hostilité envers les nouveaux « fans » qui leur ravissent l'affection de leur idole. Dans ces deux situations, l'enfant ou le fan voudrait bien écarter l'intrus, le trouble-fête, rester en tête à tête avec l'être aimé. Le jeter à la poubelle, ce nouveau-né ? Mitrailler ces « fans » ? Impossible, ce serait contraire au souhait des parents d'avoir plusieurs enfants, au désir de la vedette d'avoir de nombreux admirateurs. Quelles que soient leurs préférences, les parents se doivent à tous leurs enfants et les vedettes à tous leurs admirateurs, sans en favoriser aucun.

Alors, faute de pouvoir écarter les importuns et éliminer les rivaux, afin de rester uniques, faute de pouvoir donner libre cours à leur jalousie et à leur hostilité sans mettre en danger leurs propres relations avec ceux qu'ils aiment et qui ne sauraient le tolérer, enfants et « fans » sont contraints de reculer. On assiste à une régression de l'hostilité réciproque, l'attachement pour les rivaux prend le dessus. Le conflit se transforme en alliance. Les uns renoncent à un privilège, à une exclusivité passée, les autres à l'idée d'en obtenir une à l'avenir. Partant, la distance de méfiance et de haine se réduit, tous s'identifient, se calquent et se répètent, se livrent aux mêmes activités, soulagés en quelque sorte de retrouver le plaisir de l'imitation. « C'est seulement tous ensemble, écrit Canetti, qu'ils peuvent se libérer de leurs charges de distance. C'est ce qui se produit dans la masse. Dans la *décharge*, ils rejettent ce qui les sépare et se sentent tous égaux... Soulagement immense. C'est pour jouir de cet instant heureux où nul n'est plus, n'est meilleur que les autres, que les hommes deviennent masse ⁴¹⁵. » En continuant néanmoins à se

⁴¹⁵ E. CANETTI : *Masse et Puissance*, op. cit., p. 15.

surveiller de manière à ce que personne n'obtienne ni davantage de faveurs, ni une faveur spéciale.

Cette décharge est le signe qu'au penchant d'amour s'est substituée l'identification mutuelle de ces individus, qui constitue le meilleur ciment des relations à l'intérieur d'une foule. On en a la preuve en voyant naître le sentiment d'un destin commun, un esprit de communauté, dont la première exigence est « celle de justice, de traitement égal pour tous. On sait avec quelle force et quelle solidarité cette revendication s'affirme à l'école. Puisqu'on ne peut pas être soi-même le préféré et le privilégié, il faut que tous soient logés à la même enseigne, que personne ne jouisse de privilèges particuliers ⁴¹⁶. » Elle s'affirme aussi chez les admiratrices d'une idole de cinéma ou de la chanson : « Rivales au début, elles ont réussi finalement à s'identifier les unes avec les autres, en communiant dans le même amour pour le même objet ⁴¹⁷. »

Les foules obéiraient donc à un principe de démocratie négative, de nivellement par le bas. Au spectacle de la fortune possible d'autrui, de la jouissance d'autrui, on se dit : « Pourquoi lui ? Pourquoi eux ? Pourquoi pas moi ? » L'envie trouve toujours quelque chose à se mettre sous la dent. Personne ne peut jamais avoir tout, ni recevoir selon ses désirs. Alors, que chacun ait, selon le désir des autres, la même chose. L'envie provoque la rivalité. L'égalité permet d'en sortir, même si elle doit se réaliser dans le renoncement de tous et la pénurie générale.

L'esprit de corps, l'esprit public ont pour fondation ce revirement : on renonce à ses envies, on fait une croix sur ses ambitions les plus chères, afin d'obliger tout le monde à accomplir le même sacrifice. Cela se traduit souvent par de l'hypocrisie et un marché de dupes. Heureux ou malheureux, l'essentiel est pourtant d'être ensemble, sans que quiconque connaisse un sort différent de celui de son concitoyen, voisin ou ami. « C'est cette revendication d'égalité qui constitue la racine de la conscience sociale et du sentiment du devoir. C'est elle encore que nous retrouvons, d'une façon tout à fait inattendue, à la base de ce que la psychanalyse nous a révélé, comme étant « l'angoisse d'infection » des syphilitiques, angoisse qui correspond à la lutte que ces malheureux sont obligés de soutenir contre le désir inconscient de communiquer leur maladie aux autres : pourquoi doivent-ils

⁴¹⁶ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 146.

⁴¹⁷ Idem.

rester seuls infectés et se voir refuser tant de choses, alors que les autres se portent bien et sont libres de participer à toutes les jouissances ⁴¹⁸ ? »

La pression à la conformité devient si forte, elle se condense à tel point que le moindre écart ou pas de côté devient une menace dirigée contre le groupe. Il y voit une rupture du contrat tacite entre ses membres, l'étincelle qui provoque une explosion brusque de l'hostilité longtemps contenue. N'oublions pas que c'est sous la contrainte. Nous avons abdiqué notre personnalité pour devenir semblables à nos rivaux. L'égalité et la justice récompensent ce travail pénible de limitation. Toute transgression constitue un défi et met en question son utilité. C'est pourquoi elles nous font en quelque sorte violence, et la démocratie présuppose une discipline intérieure sévère : chacun est ambivalent à son égard et prêt à la remettre en question. Malgré tout, certains voudraient, selon le mot d'Orwell, être plus égaux que les autres.

Sous un autre aspect, l'égalité de la foule en fait une sorte de havre de paix. C'est un refuge coloré par le sentiment de se retrouver entre soi. Les individus éprouvent une sensation de délivrance. Ils ont l'impression de déposer un fardeau, celui des barrières sociales et psychologiques, en découvrant que les hommes sont égaux. Ils se retrouvent avec les autres comme en eux-mêmes. D'où un certain désordre. La foule apparaît traversée de centaines de mouvements browniens. Elle se livre à une agitation perpétuelle, ce qu'on nomme le « fourmillement » d'une masse (*milling*, en anglais).

Dans ce sens, on peut dire que les masses sont libertaires. Leur égalité nourrit l'anarchie. Cette démocratie positive a une puissance d'attraction extraordinaire. Chaque révolution, comme chaque communauté, la rafraîchit et promet de la réaliser sur terre. Quel en est le ressort psychologique ? Je le verrais dans le plaisir qu'on tire du désir mimétique de s'identifier avec ses proches, ses parents, ses enfants, en l'absence, imaginée, de toute différence. D'habitude ce désir s'impose par une lutte. Il nous impose des sacrifices et provoque des désagréments. Maintenant, nous croyons pouvoir en jouir sans entraves.

Il s'agit d'une jouissance imitative analogue à la jouissance sexuelle. Mais il y a une différence. Si la jouissance imitative fait quasiment disparaître les individus dans la foule, la jouissance sexuelle les isole par couples. « Les deux personnes

⁴¹⁸ Idem. p. 147.

unies en vue de la satisfaction sexuelle constituent, par leur recherche de la solitude, une démonstration vivante contre l'instinct grégaire, contre le sentiment collectif. Plus elles sont amoureuses et plus elles se suffisent ⁴¹⁹. »

La superposition de ces deux versions de l'égalité fait que la foule apparaît en même temps comme une contrainte extrême à l'égard de la personne humaine, et comme un champ de liberté, d'individualisme extrême que rien ne limite. Les uns se retirent pour lui résister. Ils restent sur leur quant-à-soi. Les autres au contraire la recherchent pour s'y perdre, mener la vie dont ils rêvent. Éternel malentendu. Certains prônent le retour à la communauté dans le vieux chenal du village. Mais justement les habitants de ce même village le quittent pour se mettre à l'abri dans la masse urbaine et anonyme. Là ils échappent à la surveillance des voisins, au contrôle de la famille - à la tyrannie jalouse de tous ces gens qui leur veulent du bien et leur font du mal.

Les deux versions admettent une exception : le meneur. Autrement dit, un groupe impose à tous ses membres d'être identiques, de connaître même forme de vie et même destin. A tous, sauf à un seul. « Or, écrit Freud, il ne faut pas oublier que la revendication d'égalité, formulée par les foules, s'applique seulement aux individus qui les composent, et non au chef. Tous les individus veulent être égaux, mais dominés par un chef. Beaucoup d'égaux, capables de s'identifier les uns avec les autres, et un seul supérieur : telle est la situation qu'on trouve réalisée dans toute foule douée de vitalité ⁴²⁰. »

La foule est donc analogue à un système solaire : une multitude de planètes tournent autour d'un soleil, leur foyer. Mais, pour décrire leur mouvement, il faut calculer le rapport entre l'amour et l'identification, de même que, dans l'univers, on établit le rapport entre l'attraction et la répulsion.

⁴¹⁹ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 171.

⁴²⁰ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 148.

II

Nous allons maintenant décrire une autre classe de phénomènes : le passage de la panique à la terreur, ou encore l'oscillation entre la peur et la violence. Ils ont pour cause majeure, à un pôle la désidentification, à l'autre pôle la sur-identification des individus fondus dans la masse. Bornons-nous aux foules artificielles. Afin de rendre l'exposé plus clair, il convient de tenir le chef pour la clef de voûte de tout le système de relations. Que se passe-t-il lorsque cette clef ne tient plus et que la voûte menace de s'écrouler ? On relève deux réactions excessives, je veux dire, hors de proportion avec la réalité, ce sont la panique et la terreur.

Dans l'armée, une de nos foules exemplaires, chaque soldat s'identifie à ses camarades et à la hiérarchie. Le commandant suprême est investi par l'amour de ses troupes, et elles partagent l'illusion d'être aimées par lui. Voilà que survient une défaillance, une rupture de ton et de commandement. Elle peut se produire à l'occasion d'une défaite, mais la défaite en soi ne déclenche pas la panique. Celle-ci n'a lieu que si le meneur se retire. Battue au cours de la campagne de Russie, l'armée française ne commence à s'affoler que lorsque Napoléon la quitte précipitamment pour rentrer à Paris. « Il avait laissé, écrit un de ses biographes, la Grande Armée dans un état affreux. Telle quelle, c'était encore une armée, capable d'énergie et d'espoir. L'empereur parti, c'est la débandade, le sauve-qui-peut. Chacun pense à son salut. On cesse d'obéir. L'indiscipline paraît jusque chez les chefs ⁴²¹. »

Vous en connaissez bien les symptômes. Les individus s'isolent, s'occupent d'eux-mêmes. Ils négligent les ordres et les règles les plus élémentaires. La peur s'empare de tous. Elle traduit une désillusion, autrement dit la découverte que l'on n'est pas aimé, que le lien réciproque n'existe pas. Elle traduit aussi une désidentification, peut-être momentanée, avec la foule. A cet état de choses, on répond par le délaissement, un comportement d'abandon pareil à celui de l'enfant anorexique

⁴²¹ J. BAINVILLE : *Napoléon*, Fayard, Paris, 1959, p. 401. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

ne sachant contre qui tourner son hostilité. « Il a sauvé sa peau - et moi ? » se dit chacun. Alors on se prend à se haïr. Ou bien on détourne son agressivité vers les autres, auxquels on n'était uni que par un modèle commun. La tentation de l'auto-destruction individuelle et collective, du suicide, rôde alentour. Zola la décrit admirablement dans son roman *La Débâcle*, consacré à la guerre de 1870/1871, dont l'issue funeste doit beaucoup au désarroi de Napoléon III et des chefs militaires. « Alors, parmi les soldats, écrit-il, il y eut un véritable désespoir. Beaucoup voulaient s'asseoir sur leurs sacs, dans la boue de ce plateau détrempé, et attendre la mort, sous la pluie. Ils ricanaient, ils insultaient les chefs ; ah ! de fameux chefs, sans cervelle, défaisant le soir ce qu'ils avaient fait le matin, flânant quand l'ennemi n'était pas là, filant dès qu'il apparaissait ! Une démoralisation dernière achevait de faire de cette armée un troupeau sans foi, sans discipline, qu'on menait à la boucherie, par les hasards de la route ⁴²². »

La rupture d'identité avec son groupe, ses camarades ou ses concitoyens, les transforme en étrangers, donc en ennemis. Et les peurs jusque-là maîtrisées font surface. On l'a constaté plus d'une fois sur le champ de bataille, lors des désordres de rues, dans les incendies de salles de spectacle dont celui du Bazar de la Charité reste le prototype. Même si le danger n'est pas aussi grand, chacun devient sensible au moindre courant de rumeur. Tout mouvement de foule inquiète. Le délaissement se propage. Une suspicion générale naît, qui exprime l'hostilité réciproque, la tendance à ne plus reconnaître son semblable et à se méfier de chacun ⁴²³.

De nombreuses scènes de l'exode de 1940, en Belgique et en France, le prouvent. Ainsi, devant l'avancée des Allemands et la quasi-disparition de l'autorité politique et militaire, a surgi dans la population une méfiance réciproque. On voyait des espions partout, cette fameuse Cinquième Colonne dont la crainte avait été entretenue de longue date, « Par je ne sais quelle association d'idées, raconte Trepper, lui-même organisateur d'un service d'espionnage antinazi, - les psychiatres et les spécialistes de la psychologie collective pourraient peut-être nous éclairer - on soupçonna les espions de Hitler de se déguiser en curés. Le 11 mai, place de Brouckère à Bruxelles, je fus témoin de ce spectacle incroyable : la foule hystérique, déchaînée, se jette sur un jeune ecclésiastique et lui remonte la soutane

⁴²² E. ZOLA : *La Débâcle*, Éd. Livre de Poche, p. 108.

⁴²³ L'explication de la panique par la démission des chefs se trouve aussi dans l'ouvrage de Bechterew sur la suggestion, que j'ai mentionné plus haut.

pour vérifier s'il ne portait pas d'uniforme allemand en dessous ⁴²⁴. » Un véritable espion n'aurait pas porté d'uniforme. Mais en déshabillant cet inoffensif curé, chacun déshabillait probablement, en esprit, son voisin, ou ses chefs, pour voir si en dessous ne se cachait pas l'ennemi.

En vérité, la panique ne crée rien. Elle laisse seulement apparaître les peurs, l'hostilité tapies dans chacun. Le relâchement des identifications transforme l'entourage familial en un monde étranger et menaçant - à la façon dont la nuit plonge l'enfant dans la terreur. C'est le spectacle désolant et extrême de la « misère psychologique des masses ». Freud l'a décrit en ces termes : « Outre les tâches de la restriction des pulsions, auxquelles nous sommes préparés, s'impose à nous le danger d'un état que l'on peut nommer : « la misère psychologique de la masse ». Ce danger est le plus menaçant là où le lien social est formé principalement par l'identification des participants entre eux, tandis que la personnalité des meneurs n'atteint pas l'importance qui devrait lui revenir dans la formation de la masse ⁴²⁵. »

Dans le cas où des individualités se sont déjà affirmées mais ont ensuite abandonné la partie, comme dans le cas de Napoléon ou des chefs militaires de la guerre de 1870/71, la pression à s'identifier s'affaiblit. Les liens sociaux sont lésés, et la masse va jusqu'à se décomposer en ses éléments, en ses atomes narcissiques. « Lorsque l'individu envahi par la peur panique commence à ne songer qu'à lui-même, écrit Freud, il témoigne par là-même de la rupture des liens affectifs qui, jusqu'alors, avaient atténué le danger à ses yeux. Il a alors la sensation de se trouver seul en face du danger, ce qui lui fait exagérer la gravité de celui-ci ⁴²⁶. » Devant la désagrégation collective, l'échec de son désir d'énamoration et de son désir mimétique, il se replie sur lui-même. Il reflue vers l'amour exclusif de soi qui, croit-il, lui permettra de survivre.

Du même coup, et de façon irrésistible, la plus tenace des forces antisociales prend le dessus. Elle se répand comme un virus, et personne ne saurait l'endiguer. « Chacun pour soi ! » est le cri qui se propage et couvre toutes les autres voix du

⁴²⁴ L. TREPPER : *Le Grand jeu*, Albin Michel, Paris, 1975, p. 51.

⁴²⁵ S. FREUD : *Civilization and its discontents*, Standard Edition, t. XXI.

⁴²⁶ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 116.

dehors et du dedans. Exclusivement préoccupé de son corps, de son bien-être, l'individu devient autistique, aveugle et sourd aux besoins des autres.

Et je ne crois pas non plus que ce soit un hasard si, aux époques de panique intense, due aux catastrophes ou aux épidémies, les hommes révoltés par la démission des autorités impuissantes à y faire face, se laissent traverser par un grand souffle orgiaque. La désidentification est si totale que l'Éros occupe toute la place vacante. L'histoire de la peste au Moyen Age est exemplaire. Le désir de vivre s'exacerbe chez ceux qui fuient les charniers, les lieux contaminés. Leur appétit de jouissance cherche à se satisfaire dans des festins, des danses, des étreintes amoureuses - où souvent la mort conduit le bal. D'autres ne peuvent s'arracher à la désolation des maisons ravagées, à la fascination des bûchers et des fosses communes. Ce chef-d'œuvre érotique, *Le Décaméron*, a bien été conté par des personnes qui pensaient pouvoir tromper la panique par l'amour.

À de rares instants, la masse l'emporte de nouveau. L'identification reprend, chacun se cherche un bouc émissaire sur lequel se décharger de sa misère. Chacun prétend connaître le vrai coupable, fauteur de panique, ou auteur du crime. A la place du meneur défaillant, on cloue au pilori son double actif et malveillant. A l'impuissance de tous, on substitue la toute-puissance d'un responsable : juif, noir, pauvre, riche, bolchévique, et ainsi de suite.

Les peintures du Moyen Age nous montrent ces scènes d'apocalypse : on persécute les juifs, accusés d'empoisonner les puits. On les torture, on brûle leurs demeures pendant que la foule clame son allégresse et que les tortionnaires repoussent dans le brasier, par la force des armes, les fugitifs qui croyaient y échapper. Or la Seconde Guerre mondiale a vu se reproduire des scènes d'horreur, déclenchées par une crainte toujours présente dont l'holocauste est un des signes.

Tous ces éléments font penser que la panique, la rapidité avec laquelle elle se répand, représente pour l'essentiel une infection narcissique. De même que dans toutes les infections, virus et microbes sont présents, latents. Mais, tant que nous sommes en bonne santé, tant que notre état physiologique demeure satisfaisant, rien ne se passe. Aussitôt cependant que, pour des raisons d'alimentation, de fatigue excessive, de mauvaises conditions de vie, cet état de santé se détériore, virus et microbes se manifestent et prolifèrent. Pour cette raison, on comprend combien

il est difficile d'enrayer la panique. On se trompe en croyant qu'il suffit de rassurer les personnes, de leur donner des instructions « claires » pour les amener à se comporter de manière raisonnable. Seul le rétablissement d'une identité, la reconstitution de la structure de la foule par un commandement ferme, peut y parvenir.

Dans une foule religieuse, qui s'identifie autant à une croyance qu'à un personnage, les réactions sont différentes. Assurée de l'amour du meneur, du Christ par exemple, elle répond à une menace de perte d'identité par un renouvellement et un renforcement d'identité. Au lieu de la peur, on observe chez elle une exaltation des éléments communs et une expulsion de ceux qui ne le sont pas, les infidèles par exemple, tout comme, en temps de guerre, on exile ou enferme les étrangers. La tolérance se change en intolérance. On persécute les individus qui mettent en danger le lien unissant les fidèles. « Au fond, écrit Freud, chaque religion n'est une religion d'amour que pour ceux qu'elle englobe, et chacune est prête à se montrer cruelle et intolérante pour ceux qui ne la reconnaissent pas ⁴²⁷. »

L'intolérance prend la forme d'une terreur tournée contre ceux qu'elle qualifie d' « ennemis », c'est-à-dire aussi bien les individus qui ne lui appartiennent pas que les adeptes d'une religion différente. Et s'ils n'existent pas, il faut les inventer, comme Staline autrefois les ennemis du peuple, pour rétablir la cohésion défaillante. L'agressivité que suscitent ces soi-disant ennemis a toutes les vertus de l'homicide. Seules les circonstances les empêchent de produire leur plein effet. Certes, la société souffre de ce déchaînement de violence, de ce courant d'intolérance qui s'illustre par de hauts faits d'armes, pendaisons, écartèlements, bûchers, autodafés et tortures en tous genres, sans oublier les procès, les pillages et les mises à sac. Enfin, tout ce qu'on peut faire pour séparer le bon grain de l'ivraie sous la bannière du Christ, de Luther, et des autres saintes religions. L'Inquisition et la Contre-Réforme ont créé en Europe un prototype destiné à être imité mainte et mainte fois.

Mais il faut croire que les Églises de tous ordres qui dominent les sociétés ne peuvent pas s'en passer. Selon Freud, elles ne s'en passeront jamais. Le fait qu'elles soient aujourd'hui devenues plus tolérantes, nous prévient-il, ne doit pas nous

⁴²⁷ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 119.

induire en erreur. Il ne faut surtout pas y voir le signe d'un changement profond de la psychologie des foules. C'est tout au plus l'indice d'un affaiblissement temporaire des croyances religieuses et du lien avec l'Église. Les mœurs ne sont pas devenues plus douces, ce sont les croyances qui ont flanché. « Lorsqu'une autre formation de masse prend la place de la formation religieuse, comme cela semble maintenant réussir à la formation socialiste, il se produira la même intolérance envers ceux qui se trouvent à l'extérieur qu'au siècle des guerres de religion, et si les différences entre conceptions scientifiques pouvaient jamais acquérir une pareille importance pour les masses, le même résultat se répéterait aussi pour les mêmes motifs ⁴²⁸. »

Voilà, datée de 1921, une conclusion vraiment frappante, si l'on pense qu'à ce moment-là, rien ne laissait prévoir les guerres idéologiques du marxisme, ni deviner que Staline deviendrait le Napoléon des camps de concentration. En tout cas, Freud laisse entendre qu'on a plus de chances de prévoir correctement l'avenir si l'on fait l'hypothèse que tous les mouvements sociaux obéissent à la psychologie des masses, au lieu de supposer, sur la foi de leurs déclarations d'intentions, qu'ils feront exception à ces lois. Pour revenir à notre propos, vous observez que l'intolérance (et la terreur), mise par Le Bon sur le compte d'un besoin de certitude des foules, s'explique par un facteur d'attachement, plutôt affectif, des individus qui composent la foule.

Quel lien existe-t-il entre la panique et la terreur ? Dans la panique, l'individu tourne sa peur contre la foule et la détruit aveuglément. On le voit dans les fragments de collectivités, les lanières de groupes humains arrachés à leur tissu d'origine. S'imaginant qu'un péril les menace, ils ont l'air de fuir. En réalité, ils s'y précipitent avec un mélange de crainte et de furie. Dans la terreur, c'est la foule qui retourne sa peur contre l'individu. Elle épie le moindre déviant, violente ceux et celles qui lui résistent. De même, la foule, dans son exaltation, immole ceux qui ne partagent pas sa ferveur, après avoir exterminé ceux qui la tenaient en lisières jusque-là. Que la réaction soit une violence contre soi ou contre des individus, elle a pour origine la misère psychologique des masses menacées, soit dans leur amour, soit dans leur identité. Seule la guérison de cette misère peut arrêter la violence et tenir les hommes ensemble. Pour combien de temps ?

⁴²⁸ S. FREUD : *Massen psychologie und Ich-Analyse*, op. cit., p. 56.

IV

Les foules sont femmes, disait-on. Et on les unissait dans une commune réprobation : même inconstance, mêmes sautes d'humeur, même passage d'un extrême à l'autre. En fait, les foules sont cycliques. Elles connaissent une alternance de joie et de tristesse. Leur humeur change aussi brusquement que celle des individus. Lénine, par exemple, était très sensible aux flux et reflux de l'humeur des masses, il en parlait souvent ⁴²⁹. Dans ce qui suit, nous allons abandonner l'analogie douteuse avec les lubies de la femme pour l'analogie plus exacte avec la mélancolie et la manie.

Au point de départ se trouve, bien entendu, la division entre le moi et le surmoi. D'ordinaire, ce dernier surveille, admoneste. Il impose une discipline. Il interdit toute incartade et restreint les jouissances instinctuelles du moi. Le conformisme, la prévisibilité, la pression à s'identifier aux idéaux de la collectivité procurent certaines satisfactions. Toutefois, personne ne peut supporter en permanence tant de sacrifices, ni la division du moi et du surmoi avec la pression constante exercée par celui-ci sur celui-là. En d'autres mots, l'écrasement des tendances érotiques par le désir mimétique, l'obligation de toujours désirer ce que les autres désirent, ont pour effet évident l'ennui qui peut aller jusqu'à la dépression.

Lorsqu'un point de saturation est atteint, on tente une sortie. On esquisse un retournement. Le moi qui avait la nostalgie de l'unité cherche à se concilier le surmoi. Si les deux instances se rejoignent, comme un enfant qui retrouve ses parents après une longue séparation, elles passent ensemble une lune de miel pendant laquelle l'être jubile. Le surmoi arrête de harceler le moi. Il le laisse à la fois s'aimer lui-même et s'identifier, sans intermédiaire, à tous les autres moi de la foule, fusionner avec eux. C'est la véritable fête. Enivrés par une telle libération, ils vont jusqu'à violer toutes les prohibitions, braver tous les interdits, et s'éclater dans tous les sens, ainsi qu'une personne en état de manie. Les carnavaux, parfois les meetings représentent de tels déchaînements. On y assiste à la disparition

⁴²⁹ B. PORCHNEV : *Social Psychology*, Progress Publishers, Moscou, 1970, p. 27 et s.

presque totale des barrières entre individus, classes, sexes. La promiscuité est tolérée, sinon requise. L'univers se colore de teintes violentes. Les diverses modalités de l'amour et de l'agression se donnent libre cours. Les sociétés prévoyantes et soucieuses du bien-être de leurs membres créent même des espaces appropriés, elles réservent des périodes de l'année, par exemple les Saturnales chez les Romains, à cette fin. Désordres et contestations passant toute mesure et gaspillage de biens patiemment amassés sont le prix payé pour la paix de chacun. Ils donnent le moyen d'accroître la tolérance ultérieure à la routine et à l'ennui.

Mais d'autres manifestations peuvent éclater, non prévues dans le calendrier, celles-là. Elles sont vécues de manière analogue. Ce sont les rébellions, les émeutes, les pillages. Éléments festifs et éléments agressifs s'y combinent en un mélange explosif, capable de faire sauter les contraintes et de pulvériser les lois existantes. De nombreux observateurs ont relevé qu'au mois de mai 1968 il s'est produit une semblable exaltation des foules. Chacun était libre de parler, quand, où et comment il l'entendait. Les diverses catégories sociologiques qui, d'habitude, s'ignorent, se rencontraient et se reconnaissaient dans un sentiment profond de communauté retrouvée. « Tout est permis », « Il est interdit d'interdire », ces slogans étaient devenus des paroles de vie.

Pendant un mois, la société ordinaire avait pratiquement disparu. Une autre société, extraordinaire, trônait à sa place. Tout paraissait déraisonnable, mais non sans raisons. « Or, écrit Freud, comme l'idéal du moi correspond à la somme de toutes les restrictions auxquelles l'individu doit se plier, la rentrée de l'idéal dans le moi, sa réconciliation avec le moi doit équivaloir pour l'individu, qui retrouve ainsi le contentement de soi, à une fête magnifique ⁴³⁰. »

Mais, comme le dit la sagesse populaire, les meilleures choses ont une fin. Le tonus commence à chuter. Le désenchantement rôde. Les musiques se taisent. Le monde retombe dans l'ornière de la répétition, la routine machinale. L'identification à une catégorie, métier, famille, classe, prend le dessus. Le surmoi se sépare du moi. Il rétablit ses distances et son opposition. Il recommence son travail de taupe, minant le plaisir. La misère des dépressions se répand comme une épidémie. Son virus ronge la foule, la disloque, la disperse. « A l'exaltation succède bientôt une dépression, d'autant plus accentuée que la fièvre collective a été plus

⁴³⁰ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 160.

violente, et qui amène fatalement le réveil des instincts individuels de défense et de conservation ⁴³¹. » Tous ces soi-disant instincts redressent la tête et forcent les individus à rentrer dans l'ordre du quotidien et de l'ennui.

Telle serait l'explication du cycle auquel sont soumises les foules naturelles. Elles passent de l'exaltation dionysiaque à l'apaisement apollinien. Le cycle se répète avec la régularité du flux et du reflux marins : alternance de jours brillants, inondés de soleil, et de jours ternes, barbouillés par le crachin, illustrant le va-et-vient des humeurs collectives. Ce serait un grave oubli de notre part si, emportés par la puissante analogie que Freud a établie avec la manie et la mélancolie, nous ne tenions pas compte d'un fait élémentaire. A savoir que la suspension des règles, voire leur inversion pendant la période des fêtes, les jours où les inférieurs insultent leurs supérieurs, où les enfants cessent d'obéir à leurs parents et les serviteurs à leurs maîtres, tout ce désordre est régi par un ordre. Il suit des règles prescrites, des coutumes bien établies. Il se répète à des intervalles fixes, donc conformément aux exigences du surmoi. Personne ne saurait s'y soustraire. Personne n'envisage la possibilité de s'y dérober sans prendre le risque de graves sanctions. Comme le repos dominical, les fêtes sont obligatoires.

Rien de ceci n'infirme l'explication d'une alternance entre les temps forts et les temps faibles de la lutte entre Éros et Mimesis. Tout au plus pouvons-nous voir que certaines sociétés ont compris son importance et ont décidé de transformer en méthode ce qui a lieu spontanément.

On peut envisager d'autres explications aux phénomènes que j'ai évoqués, étant donné leur importance pratique. Il faut s'efforcer de les mettre à l'épreuve par des observations aussi nombreuses et diverses que possible (économiques, politiques, etc.) Mais il faut bien reconnaître que la psychologie des foules a permis un progrès, du fait même d'avoir imaginé une telle explication. Et parce qu'elle peut rendre compte des propriétés de la foule telles que Le Bon et Tarde les ont décrites. Malgré les réserves que l'on peut formuler, nous en avons maintenant une vue plus cohérente qu'en commençant.

⁴³¹ P. DE FELICE : *Foules en délire, extases collectives*, Albin Michel, Paris, 1947, p. 14.

L'ÂGE DES FOULES.

Un traité historique de psychologie des masses.

Sixième partie. Le meilleur disciple de *Le Bon* et *Tarde* : *Sigmund Freud*.

Chapitre VII

La fin de l'hypnose

I

[Retour à la table des matières](#)

Notre explication se clarifie et s'élargit. Elle permet de saisir les propriétés de la foule, telle l'égalité, ou ses mouvements, telle la panique ou la terreur, la résultante d'un conflit entre deux désirs. Nous verrons plus loin que cette même explication, enrichie, rend compte de la psychologie des meneurs, dans l'ensemble comme dans le détail.

Quel rôle cependant attribuer à l'hypnose ? Jusqu'ici, elle passait pour le mécanisme de fusion des individus dans la foule. Nous avons appris dans les premiers chapitres qu'elle repose sur une vaccination immédiate de l'hypnotisé par les idées et les ordres de l'hypnotiseur. Justifiée par une théorie incertaine, mais investie de l'autorité reconnue des praticiens, on lui prête une vertu toute-puissante d'influencer qui que ce soit pour lui faire faire n'importe quoi. L'hypnotisme impressionnait tellement que Maupassant, témoin de son emprise, disait des médecins hypnotiseurs : « Ils ont joué avec cette arme du Seigneur nouveau, la domination d'un mystérieux pouvoir sur l'âme humaine devenue esclave. Ils ont appelé cela magnétisme, hypnotisme, suggestion... que sais-je ? Je les ai vus s'amuser comme des enfants imprudents avec cette horrible puissance. Malheur à nous !

Malheur à l'homme ! ⁴³². » Qu'aurait-il écrit s'il était revenu parmi nous cinquante ans plus tard, au moment où tout, dans la civilisation, confirmait ses alarmes ? Mais il aurait vu qu'au moment où elle commence à produire ses pleins effets dans la pratique, l'hypnose devient inutile dans la psychologie des foules.

II

La parenté entre l'état amoureux et l'hypnose saute aux yeux. Même soumission à l'hypnotiseur-séducteur, même renoncement à tout jugement, même surestimation de la part du patient. Qu'ensuite celui-ci exécute tout ce qu'on lui demande de faire, qu'il ait l'impression d'agir ou de penser par lui-même alors qu'il obéit à la suggestion, rien de plus normal. Il se conduit en amoureux qui a assimilé les sentiments, les jugements, les ordres de la personne aimée. Il renonce à ses jugements et sentiments propres pour se conformer à ceux de l'autre. Rien d'étonnant, en outre, si ce même individu se trouve en état de rêve, de somnambulisme. En effet l'hypnotiseur commande son accès à la réalité et dirige son expérience concrète. Il ne voit ni ne ressent rien. Rien, sauf ce que l'idéal du moi, incarne par l'hypnotiseur, lui ordonne de voir et de ressentir. Celui-ci devient le seul objet de son attention. Un objet inquiétant qui lui demande de le regarder dans les yeux.

Le regard transmet le pouvoir de l'homme. La parole charme, dissimule, biaise, pour son compte. Elle est la servante, non la maîtresse. Le regard s'adresse à la personne, ici et maintenant, fouille dans la conscience de la personne. Silencieusement, il touche aux « sentiments, désirs et tendances anciens et familiers ⁴³³ ». Et c'est aussi l'« aspect du chef qui est le plus primitif, plein de dangers et insupportable, de même que plus tard le mortel ne supporte pas sans danger l'aspect de la divinité. Moïse est obligé de servir d'intermédiaire entre son peuple et Jéhova, parce que son peuple ne pouvait pas supporter la vue de Dieu ; et lorsqu'il revient

⁴³² G. DE MAUPASSANT : *Le Horta*, Flammarion, Paris, 1924, p. 39.

⁴³³ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 153.

du Sinaï, son visage rayonne, parce que, comme chez le médiateur des primitifs, une partie de la *Mana* s'est fixée sur lui ⁴³⁴ ».

On peut encore induire l'hypnose en demandant au sujet de fixer un point brillant, ou en lui faisant entendre un bruit monotone. Cette méthode distrait l'attention consciente de la diversité du monde extérieur et des intentions de l'hypnotiseur. Elle transfère toutes les pensées et tous les affects sur lui, comme autrefois sur les parents. « C'est ainsi que, par ses procédés, l'hypnotiseur éveille chez le sujet une partie de son héritage archaïque qui s'est déjà manifesté dans l'attitude à l'égard des parents, et surtout dans l'idée qu'on se faisait du père : celle d'une personnalité toute-puissante et dangereuse, à l'égard de laquelle on ne pouvait se comporter que d'une manière passive et masochiste, devant laquelle on devait renoncer complètement à sa volonté propre et dont on ne pouvait aborder le regard sans faire preuve d'une coupable audace ⁴³⁵. »

Devant tant de forces coalisées, celle de ses sentiments amoureux et de l'identification à l'hypnotiseur et à la représentation du père qu'il éveille, le moi abandonne la partie. Il ne cesse pas pour autant toute résistance et demeure le spectateur du jeu dans lequel il est pris. Partant, il cherche à obtenir l'approbation du surmoi en épousant ses désirs et ses perceptions. Dans la mesure où toute relation sexuelle effective est exclue, la tendance à l'idéalisation du médecin et à la soumission passive envers lui est exacerbée : « Le rapport hypnotique, conclut Freud, consiste dans un abandon amoureux total, à l'exclusion de toute satisfaction sexuelle, alors que dans un état amoureux, cette satisfaction ne se trouve refoulée que momentanément et figure toujours à l'arrière-plan, à titre de but possible ⁴³⁶. »

Un tel rapport est analogue au rapport médical, pédagogique, religieux et, bien sûr, politique. C'est le rapport de séduction, décrit par Le Bon. Maintenant nous en comprenons les causes, nous savons ce qui le rend efficace. Si l'analogie est

⁴³⁴ Ibidem. On a peu étudié le rôle et l'usage du regard en politique. Goering n'est certes ni le premier ni le dernier à avoir ordonné, au cours d'un meeting : « Fixez les yeux d'acier du Führer. » Une histoire du regard, faite de ce point de vue, serait d'un puissant intérêt.

⁴³⁵ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 155.

⁴³⁶ S. FREUD : Idem, p. 139.

vraie, on peut supposer que, dans tous ces cas, il est interdit au meneur d'avoir des relations sexuelles avec ses suiveurs, avec les personnes qu'il veut influencer ⁴³⁷.

À supposer qu'il entretienne de telles relations ou en laisse entrevoir la possibilité, son influence sera diminuée et son prestige amoindri. Cette analyse vaut pour les professeurs, prêtres, médecins, et évidemment pour les chefs politiques. Tel est le prix qu'ils paient lorsqu'ils profitent de leur ascendant pour transformer une admiration amoureuse en une conquête érotique. Le véritable sens du proverbe : « Personne n'est un héros pour son valet », serait peut-être celui-ci : personne n'est un idéal ni un chef pour son amant.

III

Quoiqu'il ne cesse d'entasser des arguments, quoiqu'il touche à la fin de son entreprise, et à la fin de sa vie, Freud continue le plus sérieusement du monde à nous expliquer qu'il est de plus en plus convaincu, hélas ! qu'on n'aboutira jamais à élucider le mystère de l'hypnose. Il a raison de voir, dans les hypothèses précédentes, tout au plus un arrière-corps de la science qui nous permet seulement de la penser de manière moins mystique. Elle demeure sous-jacente à toute action de l'homme sur l'homme, que ce soit en psychiatrie ou en politique. Et elle est d'une grande utilité - mais à condition de ne pas s'en servir. Du point de vue psychologique, abstraction faite du nombre, l'hypnose est identique à la foule.

Disons qu'elle représente une tranche isolée, le comportement, vis-à-vis du meneur, de chaque individu composant la masse : « L'hypnose peut à bon droit être désignée comme une masse à deux ; pour la suggestion est superflue la définition d'une conviction qui n'est pas fondée sur la perception et le travail mental mais sur un lien érotique ⁴³⁸. »

⁴³⁷ Il semble bien que les meneurs les plus exemplaires de notre époque (Staline, Mao, Tito, de Gaulle, Khomeiny, Hitler, etc.) aient obéi à un tel interdit. Parmi les hommes politiques français d'aujourd'hui, un certain nombre ont voulu séduire et posséder. Du moins en donnent-ils l'impression, et cette attitude limite leur emprise sur les masses.

⁴³⁸ S. FREUD : *Massen psychologie und Ich-Analyse*, op. cit., p. 115.

Imaginons maintenant dix, cent, mille tranches du même ordre, un très grand nombre de liens semblables aux rayons d'une roue qui relie le moyeu unique à chacun des points de la jante. La situation à deux est ainsi multipliée par la venue de nouvelles recrues dans la masse. La figure centrale reste la même. En revanche, les relations entre figures périphériques, entre les points où aboutissent les rayons de la roue sociale, changent. Si nous passons ainsi de l'hypnose individuelle à l'hypnose collective, nous obtenons la représentation d'une foule ayant pour point de mire le meneur qui occupe une position identique à celle de l'hypnotiseur vis-à-vis de ses patients. « Ce pluriel, disait Tarde à juste titre, au fond n'est jamais qu'un grand duel, et si nombreuse que soit une corporation ou une foule, elle est une sorte de couple aussi, où tantôt chacun est suggestionné par l'ensemble de tous les autres, suggestionneur collectif, y compris le meneur dominant, tantôt le groupe entier par celui-ci ⁴³⁹. »

Le désir mimétique prend cependant le dessus sur le désir érotique préalable et s'intensifie. Chacun veut ressembler à son voisin et au rassembleur. Tous finissent par s'identifier comme les fidèles d'un culte et les admirateurs d'une célébrité. En se copiant et en copiant leur idole, ils acquièrent des postures, des façons de parler uniformes qui leur permettent de se reconnaître entre eux et les font classer par les autres dans tel ou tel compartiment de la société.

Il est désormais facile de comprendre la composition psychique de la foule. A la verticale, l'élan amoureux de chaque individu vers le chef. A l'horizontale, une multitude de personnes qui ont le même objet pour idéal du moi et, par conséquent, s'identifient les unes aux autres. Chez elles, l'identification remplace, par voie régressive, les attachements libidinaux. Dans une foule, les relations sexuelles, même déguisées, sont absentes et leur importance demeure minime : « Les rapports amoureux, écrit Freud, restent en dehors de ces organisations (l'Église et l'armée, n.n.). Même dans les foules composées d'hommes et de femmes, les différences sexuelles ne jouent aucun rôle ⁴⁴⁰. »

Tel serait le tableau que nous offre une foule agrégée : tout le monde aime le chef et chacun s'identifie à son voisin. Retenons cette asymétrie de distribution des attachements humains. Chaque désir est réservé de préférence à un des ter-

⁴³⁹ G. TARDE : *L'Opinion et la Foule*, op. cit., p. 211.

⁴⁴⁰ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 173.

mes : l'Éros au chef, la Mimésis à la foule. Le chef s'aime et est aimé, la foule l'aime et l'imité au lieu de s'aimer. Ceci est le cas général. La seule exception est la foule catholique, donc religieuse. Même si le chrétien aime le Christ et s'identifie aux autres chrétiens, l'Église exige de lui beaucoup plus. A savoir, d'aimer les autres chrétiens comme le Christ les a aimés. Mais, relève Freud, c'est là une anomalie qui « dépasse manifestement la constitution de la foule ⁴⁴¹ ». Le tableau auquel nous nous sommes arrêtés est le bon, il nous révèle son essence.

IV

L'hypnose est absente du tableau, car elle est devenue une hypothèse inutile. Même si elle reste une blessante énigme, c'est désormais une énigme dont on peut se passer pour expliquer la dynamique des masses. La psychanalyse la relaie. Elle fournit à la fois les images et les concepts nécessaires. Ce n'est plus à l'hallucination, au somnambulisme, au cortège de rêveurs éveillés, aux cerveaux automatiques que nous avons affaire dans la psychologie des foules. C'est aux réalités du désir, aux individus amoureux et imitateurs, rassemblés autour d'un meneur. Jouant par rapport à chacun d'eux le rôle d'une conscience, il provoque leur régression à un état primitif, l'enfance par exemple.

Le principe du conflit sans fin entre Éros et Mimésis est très explicitement formulé. Insuffisamment expliqué, je le concède. Mais le changement est capital. L'élément magique, complaisamment entretenu, est évacué de la psychologie des foules, de même que la gravité a éliminé autrefois les tourbillons cartésiens de la mécanique. À sa place viennent des notions mieux observables et plus intelligibles. C'est le progrès, j'emploie ce mot ici avec beaucoup d'hésitation, que fait cette science grâce à Freud. Au point de rendre désuets ⁴⁴² une masse de travaux

⁴⁴¹ S. FREUD : Idem, p. 165.

⁴⁴² « L'expression "hypnose de masse", employée d'habitude dans un sens vague, est prise par Freud au sérieux et les modes de comportement des masses analogues à l'hypnose sont développés à partir du comportement instinctuel de ceux qui s'unissent en masse. Par ce biais, la théorie de Freud a donné une expression à une situation sociale dans laquelle précisément la formation

et d'écrits antérieurs. Montrant son aversion pour des idées qui contrariaient la raison, il les écarte ou les combine avec d'autres d'un maniement plus aisé. Tout en reprenant à son compte les descriptions de Le Bon - et les analyses de Tarde - il bouleverse l'image qu'on avait des masses. Leur irrationalité, c'est-à-dire leur soumission et leur étrange indifférence à la réalité, s'introduit par le canal de la pensée symbolique « pensée aveugle ou encore symbolique » (*cogitatio caeca vel symbolica*) dont parle Leibniz.

C'est vrai, mais qui ne voit qu'il est désormais question de tout autre chose que de pensée automatique ? La vénération quasi amoureuse pour le meneur, le fait que les individus qui composent la foule s'identifient grâce à lui, voilà ce que cette pensée exprime. De ce point de vue, il n'apparaît plus comme une donnée de fait, une pièce rapportée. Au contraire, il se pose comme la donnée essentielle de la foule. Il passe pour en être l'instigateur, mais en réalité se confond avec elle. Nous savons maintenant pourquoi les masses règnent, mais ne gouvernent pas.

Dans la psychologie des foules, le meneur est l'élément commun, le surmoi et le moi social de chacun, dont les hommes ne sauraient se passer et autour duquel ils se réunissent. Elle ne dit rien d'autre que ce que disait Mao-Tse-Toung : « En fait, il faut toujours qu'il y ait des chefs. »

Certes, choisir entre la faiblesse des masses et la force du meneur - donc du parti, de l'Église, de l'armée, et ainsi de suite - ce n'est pas choisir entre le paradis et l'enfer, entre la vérité et l'erreur. C'est choisir entre deux maux dont aucun n'est moindre, la peste et le choléra. Puisque, par rapport à la liberté de l'individu, toute masse est irrationnelle et tout chef despotique. Mais, pour un esprit lucide, c'est le propre de tout choix. En choisissant ce qui donne la force, on triomphe de la faiblesse, et on assure la survie de la société à laquelle on est attaché. A cette philosophie se sont ralliés tous les psychologues des foules classiques, dont Freud. Mais, à la différence des autres, il la chevale par une trame d'hypothèses cohérentes. D'où son reproche « aux auteurs de n'avoir pas tenu compte de l'importance du chef dans la psychologie des foules, alors que le choix du premier objet de nos

d'une masse a pour présupposé l'atomisation et l'aliénation des hommes. »
T.W. ADORNO, *Gesammelte Schriften*, op. cit., p. 435.

recherches (en psychanalyse, n.n.) nous a placés dans des conditions plus favorables ⁴⁴³ ».

Il convient d'ajouter que, puisque tout est désormais expliqué en fonction de l'amour et de l'identification, la subjectivité prend pied dans la psychologie des foules. Fini, les marionnettes suggestionnées de Liébeault et de Tarde. Elles sont renvoyées près de l'hypnose, leur compagne de placard. A leur place surgissent les hordes passionnées, les personnages des tragédies antiques et les héros de Shakespeare - on le verra dans un instant. La répulsion contemporaine, je veux dire américaine, pour l'affectif et le subjectif ⁴⁴⁴, a masqué ces mutations. Leur impact sur la réalité est pourtant bien plus profond que tous les calculs ratiocinateurs. Mais pourquoi s'en soucier ?

Dans la foulée d'une telle mutation, l'équation de la politique, forme d'exploitation rationnelle du fond irrationnel des masses, coule pour ainsi dire de source. Elle ne saurait même pas être autre chose. Puisque ce sont des stratégies destinées à manier les deux principaux désirs qui confèrent le pouvoir tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

⁴⁴³ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 118.

⁴⁴⁴ Depuis quelques années, on observe une renaissance de l'intérêt pour les foules et les conduites collectives. Des études importantes ont tendance à nier la différence entre les masses et les individus, à ignorer l'importance des meneurs, et à tenir compte uniquement des facteurs rationnels. Mais il est vrai que, contrairement à la psychologie des foules, ces études s'adressent uniquement à un public universitaire et administratif. Voir par exemple M. OLSON : *Logique de l'action collective*, P.U.F., Paris, 1978 ; A. OBERSCHALL : *Social Conflicts and Social Movements*, op. cit. ; C. TILLY : *From Mobilisation to Revolution*, Addison-Wesley Publ. Company, Reading (Mass.), 1978.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

Septième partie.

La psychologie du chef charismatique

[Retour à la table des matières](#)

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Septième partie. La psychologie du chef charismatique.

Chapitre I

Le prestige et le charisme

I

[Retour à la table des matières](#)

Dans la psychologie des foules, le chef est la quadrature du cercle. Tous ceux qui ont tenté d'en résoudre l'énigme se sont montrés obscurs ou hésitants. Certains en ont même tiré gloire, reprenant à leur compte les mots de Pascal : « Ne nous reprochez pas l'obscurité, car nous en faisons profession. » Attitude néfaste et blâmable puisqu'ils n'ont pas cherché à éclaircir la nature des phénomènes dont ils se sont servis, accumulant ainsi difficulté sur difficulté. J'en ai signalé quelques-unes au fur et à mesure que nous avançons. Le moment est venu d'aborder la plus troublante de toutes.

À examiner le portrait que Le Bon, Tarde et Freud tracent du meneur, on éprouve une sensation étrange. Vu sous un certain angle, ce portrait paraît vraisemblable. Il est conforme aux faits décrits par l'histoire. Regardé sous un angle différent, ce n'est qu'une image d'Épinal, outrancière, caricaturale. Il reflète plutôt les préjugés d'une époque que l'observation impersonnelle de la nôtre. En effet, la diversité des leaders est telle, elle correspond à des formes d'autorité si variées - comparez Roosevelt à Robespierre, Gandhi à Mao, Charles de Gaulle à Valéry Giscard d'Estaing ou encore Léon Blum à Marchais ou Mitterrand - qu'on répugne

à les fourrer dans le même sac. Comment les inclure dans une même classe, tant qu'on n'a pas dégagé l'élément qui leur est commun - à supposer qu'il existe ?

Aussi demeurons-nous perplexes. Les meneurs dont traite la psychologie des foules correspondent-ils à une réalité sociologique, ou seulement à une fiction créée de toutes pièces ? S'il s'avérait impossible de répondre à cette question, notre travail ne vaudrait pas la peine d'être poursuivi. On ne saurait pas à quoi s'appliquent les explications données, puisqu'on ne peut expliquer ce qui n'existe pas, monstre ou chimère, peu importe. Une théorie peut être vraie ou fausse, et la plupart des théories sont tantôt vraies, tantôt fausses. Mais sans un objet concret, elle n'est ni l'un ni l'autre. Rien qu'un mythe, et on ne fait pas de science uniquement avec des mythes.

II

Or, dans le monde social, il existe un genre d'autorité qui permet de concevoir ce qu'est, dans le monde psychique, une domination exercée moins en vertu d'un pouvoir physique, anonyme, que d'une influence spirituelle, personnelle : c'est l'autorité charismatique. Au sens traditionnel, le mot charisme se rapporte à un personnage sacré. Il qualifie les dogmes d'une religion, et évoque une grâce : celle qui soulage une souffrance, la lumière qui envahit l'esprit tourmenté du croyant, la parole vivante du prophète qui touche les coeurs, enfin l'harmonie intérieure du maître et de ses disciples.

De nos jours, à la suite du sociologue allemand Max Weber, cette grâce est reconnue aux chefs qui fascinent les masses et deviennent leur objet d'adoration. Churchill la possédait, de même que Mao-Tse-Toung, Staline, de Gaulle, Tito. Elle est aussi l'attribut du pape Jean-Paul II, dont l'ascendant sur les millions de fidèles qui l'attendent et l'écoutent avec ferveur a frappé les observateurs. Le reporter du journal *Le Figaro* qui a couvert son voyage en Pologne note : « La grande force de Jean-Paul II réside en effet tout autant dans la netteté de ses discours que dans son charisme. » Et celui du très austère hebdomadaire anglais, *The Economist*, renchérit : « Such magnetism is power », un tel magnétisme est une puissance.

Aujourd'hui, le mot charisme est devenu si populaire que même les journaux à grand tirage l'utilisent, le supposant compris de leurs lecteurs. Sa fortune doit beaucoup à son obscurité et à son imprécision. Il éveille en nous des échos mystérieux. En revanche, les idées de Max Weber, son inventeur, sont beaucoup plus claires. Selon lui, ce type d'autorité « est spécifiquement étranger à l'économie. Il constitue, où il apparaît, une "vocation,, au sens emphatique du terme, en tant que mission ou "tâche" intérieure ⁴⁴⁵ ».

Autrement dit, l'emprise du leader charismatique sur les masses ne dépend ni de la richesse, ni de l'industrie, ni de l'armée - celles-ci paraissent subsidiaires de son point de vue, pures affaires d'intendance quotidienne. A proprement parler, le charisme dénote un don, une certaine qualité de relation entre les croyants ou les suiveurs et le maître en qui ils ont foi, auquel ils obéissent. Ce don, cette qualité - la faculté de guérir jadis attribuée aux rois, par exemple - sont définis par une croyance, une vision commune.

Une fois reconnu, ce don agit comme un placebo symbolique. Il produit l'effet voulu chez ceux qui entrent en contact avec son détenteur. Tout comme le médicament inoffensif qui atténue la douleur guérit parce qu'il a été prescrit et administré par un médecin, alors qu'il n'a pas de propriétés physiques ou chimiques intrinsèques. Malgré tous les progrès de la science, on vérifie constamment que l'homme est un remède pour l'homme, la plus universelle des drogues. Sans doute le charisme repose-t-il davantage sur les croyances de la masse que sur les talents personnels d'un individu. Mais ceux-ci jouent un rôle non négligeable. N'est pas chaman ni meneur qui veut ! Sinon, pourquoi y aurait-il tant d'appelés et si peu d'élus ? Quelle que soit la difficulté à définir ces talents, chacun semble saisir sur-le-champ qu'ils désignent le chef. Shakespeare a fixé la scène dans un dialogue exemplaire :

Lear : Me reconnais-tu, camarade ?

Kent : Non, Monsieur, mais vous avez dans votre mine quelque chose qui me donne envie de vous appeler maître.

Lear : Quoi donc ?

Kent : L'autorité.

⁴⁴⁵ M. WEBER : *Économie et Société*, Plon, Paris, 1971, p. 251.

Comme tous les pouvoirs primaires, irrationnels, le charisme est à la fois une grâce et un stigmat. Il confère à son possesseur le signe d'une valeur extraordinaire, et aussi la marque d'un excès, d'une violence intolérable. Il présente des analogies avec le pouvoir des chefs africains à rayonner, une force inhabituelle, et avec le « talisman de triomphe » des rois homériques, le Kudos est censé leur donner une supériorité magique absolue.

Tous ces signes ont pour particularité commune d'être simultanément attirants et menaçants. Ils protègent et font peur. Échappant à la raison, le charisme déclenche, comme les pouvoirs que je viens d'énumérer, des passions contradictoires d'amour et de haine, de défi et de répulsion. Depuis des temps immémoriaux, il provoque une remontée des affects. Il arrache les foules à leur torpeur pour les galvaniser et les mettre en branle. Je vais revenir sur cette ambivalence des sentiments à son égard, car elle est essentielle.

III

Le chef charismatique est doté, croit-on, de qualités hors du commun, au-dessus du quotidien. Mais les relations que l'on entretient avec lui sont d'ordre personnel. Relations subjectives, à coup sûr, reposant sur une illusion de réciprocité. Elles permettent cependant à chaque individu de la foule d'imaginer qu'il se trouve en contact direct avec l'homme qu'il admire. Afin d'en être convaincu, il lui suffit de l'avoir vu, côtoyé, approché, une seule fois, peut-être sur le champ de bataille ou dans un bain de foule. Et l'homme revient en disant : « Je L'ai vu, je L'ai touché », « Il m'a parlé », tout comme les grognards de l'Empire racontaient ; « J'ai été aux Pyramides, à Austerlitz, ou à la Berezina. avec Lui. » Max Weber le souligne : « Dans sa forme authentique, la domination charismatique est de caractère spécifiquement extraordinaire et elle présente une relation sociale strictement personnelle, liée à la valeur charismatique des qualités personnelles et à leur confirmation ⁴⁴⁶. »

⁴⁴⁶ M. WEBER : *Économie et Société*, op. cit., p. 253.

En d'autres mots, l'autorité du meneur passe par-dessus tous les corps intermédiaires, organisations, partis, mass media, et toutes les institutions qui, dans chaque État, changent l'État en monstre froid et impersonnel. Autour de sa personne se crée une sorte de communauté de fidélité et d'espérance, échappant à la hiérarchie. Chacun peut se déclarer disciple, partisan, compagnon, sans avoir l'impression de déchoir ou de s'amoindrir. « Le groupement de domination est une communauté émotionnelle ⁴⁴⁷. »

Le chef et ses partisans semblent se choisir mutuellement. Le bon plaisir du meneur se dissimule sous l'arbitraire du coeur. Il tisse les liens qui l'unissent à ses hommes. Ceux-ci lui font confiance et remettent leur sort entre ses mains, dans une identification totale. Eux-mêmes ne savent jamais exactement pourquoi ils le font. Ils justifient cet abandon par une décision réfléchie, une révélation intime ou encore par les deux, à l'exemple des cardinaux entrant en conclave pour élire un pape. L'issue est toujours identique : le charisme d'un seul est validé par tous. Le sociologue allemand décrit la situation en ces termes : « La reconnaissance par ceux qui sont dominés, reconnaissance libre, garantie par la confirmation (à l'origine, toujours par le prodige), créée par l'abandon à la révélation, à la vénération du héros, à la confiance en la personne du chef, décide de la validité du charisme ⁴⁴⁸. »

Le revers de la médaille, vous l'imaginez aisément : la soumission. Une soumission qui part évidemment d'une foi commune, puisqu'elle consiste en un don pur et entier de la personne. L'être soumis n'en attend ni récompense ni salaire. Son don va même au-delà : une mise à disposition de la personne, un renoncement à la volonté propre au profit de la volonté de l'autre, investi par ce geste qui en fait un véritable maître.

⁴⁴⁷ M. WEBER : Idem, p. 250.

⁴⁴⁸ M. WEBER : Ibidem.

IV

Les circonstances dans lesquelles naît une telle autorité sont aussi exceptionnelles. Une rupture nette de l'ordre social existant, une grave usure des croyances, un désenchantement envers les institutions qui perdent leur vitalité la précèdent. Les masses ont alors le sentiment que tout s'écroule autour d'elles. Des forces insensées menacent de les submerger, la tempête risque de les chasser vers des ports incertains. La vie sociale se déroule hors des ornières - ni paix, ni guerre, mais quelque chose qui tient des deux. Le quotidien paraît aboli par sa routine même. Les hommes sont prêts à se laisser emporter par des vagues d'enthousiasme, de furie. Ils inclinent à trancher, par des solutions simples, les problèmes gâchés par des compromis et des tripatouillages continuels. Derrière la pluie grise, ils voient chatoyer les couleurs de l'arc-en-ciel.

Vous saisissez bien qu'il s'agit de crise, de désordre larvé ou aigu. Les masses cherchent, sans le savoir, un homme capable de forcer le cours des choses, de ressouder l'idéal et le réel, l'impossible et le possible. En somme de renverser l'ordre existant ressenti comme un désordre et de ramener toute une société à son but authentique. Le besoin d'un type d'autorité surgit alors, qui puisse transformer la situation de l'intérieur. Et les leaders doués de charisme répondent à ce besoin. Qui sont-ils ?

Des usurpateurs, des déviants, des étrangers venant d'ailleurs ou de la périphérie - Napoléon, de Corse ; Hitler d'Autriche ; Staline, de Géorgie. C'est encore l'usurpation, facilement régicide, d'un Robespierre, d'un Cromwell, d'un Lénine ; celle des grands chefs de la Résistance, de Gaulle ou Tito, qui condamne les tenants du pouvoir légitime à l'exil, à la guillotine, à la prison. Ou celle du pape actuel, choisi hors d'une tradition qui voulait que le pape soit italien. D'une manière ou d'une autre, ils mettent un terme à la domination des anciens leaders engoncés dans leurs habitudes, ayant décoloré et rationalisé une autorité qui ne peut durer que tant qu'elle garde des couleurs éclatantes et tient l'imagination en haleine. Les conditions du charisme sont donc une brèche dans le tissu de la société, et la reconnaissance de l'autorité du chef par ceux qui se soumettent à lui.

Au sens le plus fort du terme, selon Weber, le charisme est celui du prophète. Peut-être de certains guerriers héroïques. Les prophètes formulent de nouvelles règles pour la société. On les vénère et on leur obéit, reconnaissant leurs mérites exemplaires. Chacun jure allégeance personnelle à ces personnalités historiques, au sujet desquelles Hegel écrivait : « On peut les appeler tous des héros, en cela qu'ils ont tiré leurs buts et leur vocation non pas du cours régulier des choses, sanctionné par l'ordre existant, mais bien d'une source, de cet esprit intérieur, toujours caché sous la surface, qui se heurte au monde extérieur et le fait éclater en morceaux, comme un poussin sa coquille. Tels étaient Alexandre, César, Napoléon. »

Comme je l'ai dit, Max Weber songe plutôt aux prophètes, à ceux qui surent mener les peuples et leur donner une nouvelle croyance, une nouvelle idéologie et surtout une nouvelle foi. Et plus précisément aux prophètes juifs. « Même dans le domaine religieux, écrit un savant américain à ce sujet, où il y a la continuité la plus directe avec le prophétisme israélite auquel le concept (de charisme) doit tant, de nouveaux styles de leadership font leur apparition ⁴⁴⁹. »

On peut objecter que la définition de ce type d'autorité omet les intérêts économiques, réels et nullement prophétiques. Ceux-ci se sont servis des meneurs, ils en ont disposé et les ont imposés. La réponse est cependant toute prête. Assurément, on peut les prendre en compte. Il n'en reste pas moins que la masse des intérêts économiques, militaires, etc. ont eu besoin, pour arriver à leurs fins, d'un Napoléon et non pas d'un Fouché, d'un César et non d'un Pompée - donc du possesseur d'un don particulier, d'un maître en psychologie des masses.

⁴⁴⁹ B.R. WILSON : *The Noble Savages*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, Londres, 1975, p. 56.

V

Je reprends maintenant le fil. Aiguillonné par le doute, je m'étais demandé si le meneur décrit par les psychologues des masses correspondait à une réalité sociale définie. Il y avait mainte raison de penser que non. Or, contrairement à toute attente, nous avons découvert que le pouvoir charismatique recouvre exactement cette réalité. Ce que nous avons dit du prestige, de son caractère personnel et symbolique, du magnétisme exercé sur les masses, de la foi spontanée, de l'obéissance sans contrainte, de l'admiration qu'elles vouent au meneur, tout cela s'applique aussi bien au charisme. Entre les deux notions, il n'y a pas de différence essentielle sinon que le charisme a un côté plus prophétique et le prestige un côté plus affectif qui le met à l'origine de toute forme de pouvoir. La théorie du prestige a précédé, voire inspiré, la théorie du charisme. En tout cas, proposées à peu près à la même époque, elles ont tenté de résoudre le même problème politique : celui du gouvernement et de la démocratie dans une société de masse ⁴⁵⁰.

Cette similitude nous permet d'avancer sur un terrain moins fragile et de disposer d'un plus vaste champ d'observation. Retournons maintenant à notre préoccupation principale : expliquer ce qu'est l'élément charismatique. Pourquoi séduit-il les foules ? Comment acceptent-elles de suivre un meneur ? Qu'est-ce qui les amène à renoncer à une partie de leurs ressources, de leur temps, de leur liberté, à rompre leurs engagements et leurs liens sociaux pour faire triompher sa vision ? Quel sont les ressorts de sa psychologie ? Et quand les gens sont-ils le plus enclins à le suivre ?

Questions théoriques, ce sont aussi des questions pratiques. De plus en plus, loin de chercher le charisme chez ceux qui le possèdent naturellement, mass media, publicitaires, journalistes et autres s'efforcent de le fabriquer. Et y parviennent dans certains cas.

À mieux y regarder, j'aperçois cependant une difficulté. Ce type de meneur n'est pas seulement exceptionnel, il nous paraît de nature archaïque. On le croirait

⁴⁵⁰ M. WEBER : *Gesammelte politische Schriften*, Tübingen, 1958.

propre aux sociétés d'autrefois, donc d'intérêt purement anecdotique dans les nôtres. Mais ne le voyons-nous pas subsister et se répandre contre toute attente ? La question n'est évidemment pas de l'auréoler de je ne sais quelle vertu qui l'immuniserait contre les fatigues de l'histoire. Il faut accepter le meneur de foules comme une réalité, diriger sur lui le regard ferme de la connaissance. Je mentionne ce point car, à l'aube de l'âge des foules et des partis de masse, la psychologie des foules a prévu cette ascension et soutenu, avec Le Bon, que « le type du héros cher aux foules aura toujours la structure d'un César. Son panache les séduit, son autorité leur impose et son sabre fait peur ⁴⁵¹ »

À l'opposé, la majorité des savants pensaient et continuent à penser que, à l'époque actuelle, le chef charismatique ne subsiste plus que dans le *no man's land* entre les phases sociales stables, dans les étroites plages historiques des crises où règnent la foi spontanée et l'admiration sans restriction. Et que l'expansion de la démocratie et surtout des partis de masse, ayant un lien très étroit avec la vie économique, entraîne sa disparition. Le philosophe et leader du parti communiste italien Gramsci paraissait assuré que « dans la fonction de direction, les organismes collectifs (les partis) se substituent aux individus singuliers, aux chefs individuels (ou charismatiques comme dit Michels) ⁴⁵² ».

Ces paroles héroïques ont été démenties par les partis communistes auxquels elles font allusion. Au moment où Gramsci les écrivait, dans la prison fasciste qu'il n'a quittée que pour mourir, ces mêmes partis portent à leur tête les « chefs individuels » dont ils étaient censés être les antidotes. Si leur rôle était destiné à diminuer avec l'évolution des sociétés modernes, la prévision a été catégoriquement démentie par les faits. Et le plus surprenant est qu'on ne s'en montre guère surpris. Espérons qu'à l'avenir les savants, et surtout les politiques, prêteront une plus grande attention aux motifs pour lesquels la psychologie des foules a eu raison sur ce chapitre. De leur part, ce serait une application des règles élémentaires de la science.

⁴⁵¹ G. LE BON : *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 28.

⁴⁵² A. GRAMSCI : *Il Materialismo storico e la Filosofia di Benedetto Croce*, Einaudi, Turin, 1952, p. 227.

L'ÂGE DES FOULES.

Un traité historique de psychologie des masses.

Septième partie. La psychologie du chef charismatique.

Chapitre II

Le postulat de la psychologie des masses

I

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons de jeter un coup d'oeil rapide sur notre sujet pour nous faire une idée de sa difficulté. Nous nous sommes contentés de mettre en avant la relation entre le charisme et la psychologie des masses. Il convient de se demander maintenant ce qui rend cette relation possible. C'est seulement après que nous pourrons nous hasarder à l'expliquer. Observons ceci : le charisme a les caractères d'une évocation du passé, éveil de sentiments et d'images enfouis dans la mémoire, autorité d'une tradition. C'est par cette connivence avec l'univers des souvenirs que le meneur suscite une réaction immédiate d'obéissance. On dirait qu'il lui suffit de paraître pour que la masse reconnaisse en lui un autre meneur qui a joué un rôle sur une scène différente, dans d'autres circonstances. Il semble éveiller en elle une sorte de démon intérieur, comme l'hypnotiseur éveille chez son sujet un héritage archaïque. Le seul vrai démon des hommes : la mémoire.

D'ailleurs, cette association du charisme et des traces du passé a déjà été établie par Max Weber lui-même : « Le charisme, écrit-il, est la grande puissance

révolutionnaire des époques liées à la tradition ⁴⁵³. » Tout irait pour le mieux si nous parvenions à imaginer comment cette association est possible, quelles en sont les manifestations psychiques. En vérité cela est extrêmement difficile. Pour surmonter cet obstacle, il nous faudra d'abord admettre un postulat, ensuite supposer un mécanisme, le troisième qui, avec la pulsion érotique et l'identification, nous permette d'expliquer les phénomènes de la psychologie des masses. Un mécanisme qui, à la différence des deux premiers, concerne l'évolution des rapports collectifs et le temps.

II

Voici des précisions. Une des raisons invoquées pour expliquer les réactions exagérées des foules, disproportionnées aux faits objectifs, et leur déraison, c'est la persistance des pensées et des sentiments du passé, dont le retour obscurcit l'esprit des hommes. Les opinions des morts se mêlent aux affaires des vivants, d'une manière onéreuse pour ceux-ci. Il ne s'agit là que de la bonne vieille vérité que « le passé, comme le dit fort bien Paul Valéry, plus ou moins fantastique, agit sur le futur avec une puissance comparable au présent lui-même. »

À croire que, dans la vie psychique, rien ne se perd, tout peut revenir d'un moment à l'autre. On a l'habitude de dire que les peuples ont la mémoire courte. Héros et événements extraordinaires sont vite oubliés. En réalité, c'est tout le contraire. Les peuples ont la mémoire longue et ne détournent jamais le regard du miroir du passé. Le Bon et Tarde en étaient convaincus et l'admettaient sans peine. Freud aussi, mais il a une grande difficulté à l'expliquer. Une double difficulté, qui a trait à la survivance des souvenirs et des traditions, et au mécanisme de leur transmission.

C'est un fait : tout ce qui arrive dans la vie des individus laisse une trace mnésique, s'inscrit dans leur cerveau. Mais comment parler des traces mnésiques des masses ? Le problème devient insoluble pour la transmission des souvenirs d'une génération à l'autre. Individu ou masse, peu importe : pas d'hérédité des caractères

⁴⁵³ M. WEBER : *Economie et Société*, op. cit., p. 252.

acquis, pas de mémoire du groupe ou de l'espèce. Toute spéculation en la matière se heurte, depuis Darwin, au veto de la génétique. Dans ce cas, on ne peut pas établir d'analogie valable entre la psychologie des individus et celle des masses, transférer les notions de l'une à l'autre. Selon Freud, « cette seconde difficulté concernant la transmission à la psychologie des masses est de loin la plus importante, parce qu'elle soulève un nouveau problème qui a trait aux principes. La question se pose de savoir sous quelle forme la tradition efficace est présente dans la vie des peuples, une question qui ne se pose pas pour l'individu, car là elle est résolue par l'existence des traces mnésiques du passé dans l'inconscient ⁴⁵⁴ ».

Mais certaines évidences permettent de contourner cet obstacle, de sortir du dilemme. Le langage semble un excellent véhicule de transmission des traces mnésiques d'une génération à l'autre. Les symboles qu'il charrie sont immédiatement reconnus et compris et ce, dès la petite enfance. De plus, en amont du langage, nous disposons des mythes et des religions qui rassemblent et conservent pendant des millénaires des idées et des rites très anciens. En aval, on observe le milieu monumental du groupe, qui comprend tous les lieux de célébration des grands événements (la naissance du Christ, la Révolution, la victoire sur les ennemis, etc.) et de commémoration du groupe lui-même. D'une génération à l'autre, ce milieu conserve la même charge d'émotion. Les archives vivantes, qu'on nomme la Terre, représentent une géographie et une biographie imaginaires. Elles créent l'illusion d'une continuité, d'un lien unissant tous ceux qui occupent la planète depuis des temps immémoriaux. Ce qui s'appuie sur de telles évidences ne peut être prouvé mais seulement postulé.

Le postulat stipule que *les impressions du passé se conservent, dans la vie mentale des masses également, sous forme de traces mnésiques*. Dans certaines conditions favorables, on peut les restituer et les revivifier. Elles se conservent d'ailleurs d'autant mieux qu'elles sont plus anciennes.

Ce postulat est certainement exorbitant du point de vue scientifique. Il signifie que tout ce qui advient dans notre vie présente est déterminé par les réminiscences du passé. Et que les causes psychiques, intérieures de nos actes ont plus d'importance que les causes physiques et sociales. Mais, si exorbitant qu'il soit, il faut l'accepter : « S'il en est autrement, nous ne pouvons faire un pas de plus sur le

⁴⁵⁴ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., T. XXIII, p. 93.

chemin dans lequel nous nous sommes engagés, ni dans l'analyse ni dans la psychologie des masses. C'est une audace inévitable ⁴⁵⁵. »

III

Faisons une remarque très simple, mais qui a son importance. Ce n'est pas tant la possibilité que le passé se conserve dans la vie mentale qui nous oblige à souscrire à ce postulat que ses conséquences. Et notamment la plus choquante : l'Histoire est un mouvement cyclique. Et les foules parcourent des cycles. Elles retournent en des lieux déjà visités, elles répètent des actions anciennes, sans en avoir conscience. Le charisme est du nombre. On peut y voir un de ces matériaux subsistant des temps archaïques. Périodiquement il resurgit, lorsque la roue de la société le ramène à l'air libre, puis il disparaît de nouveau. Quittons donc nos hésitations et demandons-nous quel en est le mécanisme. Les êtres et les situations du passé revêtent dans notre psychisme la forme d'imgo, de représentations figurées. Analogues aux images d'Epinal, elles rendent présente une absence, en simplifiant ses traits. Il s'agit, en général, d'êtres et de situations auxquels nous nous sommes identifiés, nos parents, notre nation, une guerre ou une révolution, auxquels s'associent des émotions particulièrement fortes : « L'imgo, écrivent Laplanche et Pontalis, peut donc aussi bien s'objectiver dans des sentiments et des conduites que dans des images ⁴⁵⁶. »

La majeure partie des imago portent la marque du fait qu'elles ont été, à un moment ou à un autre, interdites pour des raisons morales, politiques ou culturelles. Elle proviennent d'une sélection qui tentait de les gommer de l'histoire d'un peuple. La condamnation de Galilée ou l'exécution de Louis XVI, la persécution des Juifs ou la crucifixion du Christ étaient destinées à empêcher le peuple de s'identifier avec eux ou avec leurs idéaux. Elles visaient à les éliminer une fois pour toutes. Or, loin de disparaître, ces éléments interdits et sélectionnés se regroupent et se reconstituent dans la mémoire. Dans les scènes poignantes du Mé-

⁴⁵⁵ S. FREUD : Idem, p. 100.

⁴⁵⁶ J. LAPLANCHE et J.B. PONTALIS : *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1967, p. 196.

decin de campagne, Balzac montre, avec la pénétration du génie, comment les grognards dispersés et clandestins de la Grande Armée recollent avec la chaleur de leur cœur les morceaux de souvenirs de leur Napoléon et créent la légende de l'homme dont, sous la Restauration, il était interdit de prononcer le nom.

Oui, avec sa terrible obstination, la mémoire d'abord conventionnalise la moindre pensée, la moindre donnée du réel ainsi que chaque personnage. Je veux dire qu'elle les débarrasse de leurs contrastes, de leurs complexités et qu'elle les stéréotype pour les reproduire conformes à certains schémas typiques. Les héros auront toujours une mort tragique et grandiose, les grands chefs la figure majestueuse du père sévère et serein, les prophètes une longue barbe et les accents de la colère et de la justice, etc. Et ils nous sont rendus proches et familiers, pareils les uns aux autres. Le travail d'identification fige automatiquement les personnages en vignettes. Ce qu'ils supportent avec vaillance.

Ensuite, la mémoire les dote d'une force d'émotion envahissante. Appelons-la, faute de mieux, *la séduction de la nostalgie*. Par un jeu de contraste entre le présent et le passé, notre mémoire oppose aux personnes, aux réalités que nous avons sous les yeux, l'imaginaire de leurs équivalents, reconstitués par notre esprit. Écartant tout ce qui est déplaisant, négatif et insupportable, nous tendons à retenir les aspects agréables, positifs, gratifiants. Et même s'il s'agit des tyrans les plus sanglants de l'Histoire, ou si nous évoquons des périodes lamentables de notre vie, nous recréons toujours des souvenirs plus satisfaisants et plus conformes à nos désirs.

Le plus souvent, cette séduction de la nostalgie enlève leur virulence aux conflits du passé - ainsi quand nous songeons à notre enfance ou à l'histoire de notre pays. Elle rend compatibles des choses incompatibles, et même plausibles celles qui ne le sont pas. Elle redessine les images selon le principe de la *coincidentia oppositorum*, de la cohésion des idées, des sentiments et des personnages opposés. De sorte que les choses du passé ne nous apparaissent jamais telles qu'elles se sont déroulées. Mais, filtrées par les grands thèmes de notre propre histoire ou de la culture à laquelle nous appartenons, elles sont toujours plus brillantes ou plus obscures qu'elles ne le furent. Il n'y a pas de mémoire. Il y a des mémoires, pareils à ceux des auteurs qui en écrivent pour justifier leur existence et qui cherchent à fasciner le lecteur en racontant leur vie, tout en étant convaincus de dire la stricte vérité.

La séduction de la nostalgie est d'autant plus irrésistible qu'il s'agit de périodes plus éthérées et plus éloignées : « Les époques lointaines, constate Freud, exercent sur l'imagination un vif et mystérieux attrait. Dès que les hommes sont mécontents du présent, ce qui est assez fréquent, ils se tournent vers le passé et espèrent, une fois encore, retrouver le rêve jamais oublié d'un âge d'or. Sans doute continuent-ils à subir le charme magique de leur enfance qu'un partial souvenir leur représente comme une époque de félicité introublée ⁴⁵⁷. »

Ce qui se transmet d'une génération à l'autre, avec une fidélité idolâtre, est donc l'oeuvre de l'imagination, greffée sur un tronc de réalité psychique indestructible.

IV

Ces imago interdites et sélectionnées se préservent comme des traces mnésiques. De temps en temps, elles remontent à la conscience. Selon Freud, les pensées, imago, souvenirs liés à une pulsion sont censurés, déformés, étouffés par la volonté de l'individu de les maintenir dans l'inconscient. Cependant, malgré ce refoulement, ils ont tendance à revenir en empruntant le chemin détourné des rêves, des symptômes névrotiques et des troubles dits psychosomatiques. Revenus, les contenus inconscients exercent sur le moi, à l'insu de la conscience, une influence obsédante à laquelle il ne peut échapper. Ce mécanisme inquiétant se nomme le retour du refoulé. Or, à strictement parler, il est propre à la psychologie de l'individu et s'applique mal à la psychologie des foules.

D'abord, il présuppose l'existence d'un fonds inconscient. Ce fonds n'existe pas chez les masses. La psychanalyse se refuse à l'admettre ⁴⁵⁸. Ensuite, le retour du refoulé concerne en priorité la répression des pulsions érotiques. C'est à elle que se rapportent la majeure partie des contenus oubliés et comprimés dans l'inconscient. Mais les résidus psychiques des époques reculées, héritage des masses, sont plutôt de nature mimétique. Ils ont trait à l'identification à nos ancêtres, à un grand homme, Einstein ou Napoléon, à notre ville natale, etc. Ils reviennent à

⁴⁵⁷ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 71.

⁴⁵⁸ S. FREUD : Idem, p. 259.

chaque génération. Lorsque Freud, dans les dernières pages de *Moïse et le Monothéisme*, entreprend d'exposer une dernière fois l'évolution de l'humanité, il affirme que cette évolution pourrait être décrite comme un lent « retour du refoulé ». Mais il ajoute aussitôt : « Ici, je n'emploie pas le terme "refoulé" dans son sens propre. Ce qui est en question est quelque chose dans la vie du peuple qui est passé, perdu de vue et que nous nous hasardons à comparer avec ce qui est refoulé dans la vie psychique de l'individu ⁴⁵⁹. »

Afin d'éviter un tel transfert incertain d'une psychologie à l'autre, nous pouvons envisager un mécanisme spécifique : la résurrection des *imago*. Il se traduit par une reviviscence soudaine et presque scénique, en tout cas globale, des situations et des personnages du passé. On en connaît plusieurs analogies. Lorsqu'on stimule le cortex temporal d'un patient épileptique, on observe une résurgence totale du vécu antérieur : images et situations, actions et sentiments. De même, lorsqu'une personne subit un choc émotionnel, elle recommence à parler un langage oublié, réagit sur un mode archaïque tombé depuis longtemps en désuétude. Enfin, ce qui a eu lieu autrefois et se rapporte à l'identification primordiale d'un groupe tend à se répéter inlassablement et à s'imposer comme une sorte de modèle coercitif. Tout se passe, par exemple, comme si les participants à une révolution en reproduisaient et revivaient une autre : la Révolution française à travers la Révolution soviétique. Ou encore, comme si, à travers tous les empereurs, un seul empereur renaissait continuellement, César ou Napoléon.

Avec une conséquence importante : dans tout ce qui appartient au présent, nous ne voyons pas seulement une copie du passé, mais nous la vivons avec les sentiments dus à l'original. Ainsi on peut apercevoir dans la société future une réalisation de la communauté archaïque et parfaite, dans le pape, le Christ, dans de Gaulle, Napoléon ou Louis XIV, et ainsi de suite. On songe aux paroles du grand philosophe arabe Saada : « Grand est le nombre des femmes qui, dans l'ombre des tentes et sous le secret du voile, sont belles. Mais ouvre le voile, tu apercevras la mère de ta mère. »

Je parle de résurrection parce que l'idée est très ancienne. Toutes les cultures ont des croyances la concernant, des cérémonies pour la faciliter et en marquer le résultat. En particulier lorsqu'il s'agit d'un meneur charismatique. « La possession

⁴⁵⁹ Idem, p. 132.

d'un charisme magique, écrit Max Weber, présuppose toujours une renaissance. » Celle d'une image que la masse reconnaît.

En outre, à cette occasion, on évoque l'identité avec un autre personnage. Sur tout un mort. Les élèves de Pythagore le représentaient à la ressemblance du chaman Hermotime, plus tard on a retrouvé dans Staline Lénine. Les Romains avaient fait de ce mécanisme une formule politique. En chaque empereur ressuscitait la personne du fondateur. Il portait donc le titre de *redivivus* : Octave Romulus *redivivus*. La pratique n'a pas cessé depuis. Lorsque les Soviétiques déclaraient, « Staline, c'est le Lénine d'aujourd'hui », ils le faisaient sous la pression des mêmes nécessités sociales et psychiques. Tous les chefs entretiennent leur pouvoir par le rappel des imago du passé qui, une fois ressurgies, rallument les sentiments d'autrefois. Baudelaire l'a très exactement reconnu : « Les phénomènes et les idées qui se produisent périodiquement à travers les âges empruntent à chaque résurrection le caractère complémentaire de la variante et de la circonstance. »

Toutes ces remarques doivent vous paraître ardues et dénuées de vraisemblance. Il est difficile de croire que personnages et événements se conservent, immatériels, dans la mémoire des générations. Qu'après une période d'intermission ils reviennent inévitablement, réincarnés dans un nouvel être physique et social. Et enfin que même le plus petit événement, la plus légère émotion des masses ont leurs causes dans ce passé et leurs résultats dans un futur qui le recrée. Bref, que l'avenir est toujours déjà du passé. Aussi tiendrons-nous la résurrection des imago pour un mécanisme hypothétique, voire fictif, comparable aux champs fantômes de la physique. Il nous donne tout juste la possibilité d'envisager la continuité des identifications au cours de l'histoire, rien de plus.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Septième partie. La psychologie du chef charismatique.

Chapitre III

Le secret originel

I

[Retour à la table des matières](#)

Les masses préservent, sans le vouloir, les traces de leur vie ancienne et des temps primitifs. Elles les répètent. Il nous importe avant tout de préciser ce qui revient et se répète : le rapport du chef charismatique au peuple. Dans les foules artificielles - Églises, corporations, les *collégia* de la Rome antique - on observe que ce sont les mêmes cérémonies qui célèbrent l'aller et le retour des attachements au trésor des croyances et des sentiments communs à leurs membres. De quelles cérémonies s'agit-il ? « C'est, selon Tarde, essentiellement le fait d'avoir mangé ensemble, et le fait d'avoir un culte commun pour un ancêtre. Souvenez-vous de ces deux traits, car ils nous expliquent pourquoi les castes, les corporations, les cités antiques, attachent tant d'importance au commensalisme, aux banquets fraternels et confraternels périodiques et à l'accomplissement des rites funéraires. »

Ce repas, nommé totémique par d'autres, commémore à coup sûr le père fondateur de la foule, celui que ses disciples imitent et auquel ils s'identifient. Canonisé après sa mort, il survit dans leur esprit, comme Christ dans celui de ses vicaires et Pythagore dans celui de tous les chefs de sa secte. Nous pouvons admettre

cela sans passer pour déraisonnables. Mais immédiatement surgissent plusieurs questions. Pourquoi ce fondateur mort est-il associé au charisme de ses successeurs ? Comment peut-il exercer encore une influence prépondérante sur eux, quoique, en vérité, il soit devenu un être fictif ? Qu'est-ce qui renouvelle sans cesse son emprise, loin qu'elle s'épuise ? Et ce, même aujourd'hui, à l'âge de la science et de la technique !

La solution de Freud est simple. Je la résume en quelques mots. Repas pris en commun et rites funéraires commémorent un événement primordial : le meurtre du père primitif par ses fils conjurés. Toute l'évolution humaine commence par cet événement préhistorique qu'elle continue à expier, et dont le souvenir revient périodiquement. A la limite, c'est la seule chose qui se présente dans notre vie mentale. Elle constitue le noyau de la psychologie des masses. « Après cette explication, déclare Freud, je n'ai pas de réticence à déclarer que les hommes ont - de cette façon particulière - toujours su qu'ils possédaient un père primitif et l'ont tué ⁴⁶⁰. »

Voilà le secret originel, Nous le dissimulons, nous le masquons dans nos religions, dans le charisme de nos chefs et les cérémonies d'hommage. Tel est le contenu exact du postulat de la psychologie des masses. En dépit, et peut-être à cause des rebuffades qu'il a reçues du monde savant, Freud est resté convaincu jusqu'à la fin de sa vie que ce contenu est vrai, et les dernières pages qu'il a publiées lui sont consacrées.

II

Pourquoi ce crime a-t-il été commis ? Dans les temps préhistoriques, les hommes auraient vécu, selon Freud, en une horde composée d'un père tout-puissant, entouré de ses fils et de ses femmes. Il exerçait sur eux, grâce à sa force, une terreur constante. Il ne tolérait aucune velléité d'autonomie, aucune affirmation d'une individualité rivale de la sienne. Sans se soucier de leurs besoins, de leurs sentiments, de leurs opinions, il exigeait de ses fils et de ses femmes une

⁴⁶⁰ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 101.

soumission totale. La vision et le désir d'un seul ont valeur d'impératif pour tous les hommes. L'arbitraire individuel est érigé en système de coutumes sociales.

En même temps, le père était aimé, voire admiré par ses enfants, pour des raisons évidentes. Il représentait ce qu'il y avait de plus puissant et incarnait, pour chacun, l'idéal. Il devait posséder, selon les mots de Kafka, « ce caractère mystérieux qui appartient à tous les tyrans dont le droit est fondé non sur la pensée, mais sur leur personne. »

Son règne était celui du bon plaisir, et de la violence d'un contre tous. Ce père, probablement chasseur, réprimait de manière pure et simple, par la contrainte physique extérieure, toute velléité de satisfaction des désirs érotiques chez d'autres que lui. Dans ces conditions, on imagine sans peine que les haines se soient accumulées. La rébellion couvait sous les pas du despote archaïque. L'union faisant la force, les fils se sont associés contre lui pour l'abattre. Mais ils ont certainement été encouragés et protégés par les mères humiliées, qui attisaient, dès l'enfance, leur hostilité. Il faut bien que cette coalition les ait incluses, puisqu'elles aussi aspiraient à une certaine liberté. D'autant plus que c'est précisément vers cette époque que les femmes ont inventé l'agriculture ⁴⁶¹.

Le résultat de toute cette conjuration est évident : un des frères, probablement le plus jeune, celui dont on attendait le moins, a mené à bien la tâche ingrate. Le père a dû tomber sous ses coups, s'écriant comme César « Toi aussi, mon fils ! ». Brutus représente bien, dans notre histoire, l'image du fils qui conspire et commet le crime libérateur. Après avoir tué leur père, les fils l'ont mangé ensemble, scellant leur union dans son sang, car rien n'attache plus les hommes qu'un crime

⁴⁶¹ Dans son étude, Freud est parti de la supposition d'une guerre de tous contre tous à l'intérieur de la horde dominée par un mâle, guerre décrite par Darwin. J'ai infléchi quelque peu ce mythe scientifique pour l'associer à la lutte entre sexes et à la division sexuelle du travail. Ce qui a eu pour effet de changer ici ou là quelques notions concernant l'origine des lois, le sens de la prohibition de l'inceste. Il fallait bien introduire une modification ou une autre. Car, d'une part, l'idée d'une horde primitive ne se soutient plus. D'autre part, Freud ne montre jamais comment le meurtre du père conduit au matriarcat, par exemple. Du reste dans sa théorie comme dans d'autres, les femmes jouent le rôle d'une foule d'ombres muettes et d'absentes. J'ai traité de certaines de ces questions dans mon livre, *La Société contre nature*, U.G.E., Paris, 1972. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

commis en commun. Depuis, le repas pris en commun par les confréries totémiques, les corporations et d'autres foules artificielles ressuscite ce repas primitif. Mais elles remplacent le corps du père par un animal, leur totem.

Ainsi naît la première association composée d'individus libres et égaux, sans dieu ni maître : la fraternité.

On aurait pu craindre que, une fois qu'ils auraient fait sauter les verrous de la répression paternelle, chacun se mette à donner libre cours à ses instincts, le frère devenant loup pour le frère. Mais la conspiration les a déjà préparés à coopérer, à créer d'autres liens entre eux. D'autre part, ils avaient contracté une dette de complicité active envers les femmes, leurs mères. Raison de plus pour ne pas revenir aux relations d'avant. Pour ces deux motifs, les fils sont obligés de restreindre leurs instincts et de ne s'unir aux femmes que selon certaines conditions.

De cette façon, ce qui était l'enjeu de la lutte entre sexes et générations, le noyau de discorde, bref la possession sexuelle, se change en moyen d'alliance entre les hommes et avec les femmes. Les uns abandonnent toute velléité de devenir le tyran collectif. Les autres cessent d'être des objets pour devenir des partenaires. Au lieu du communisme primitif des femmes, on voit apparaître l'exogamie. Elle donne une liberté de mouvement et une possibilité de choix, Si l'inceste demeure exclu, ce n'est plus en raison d'une répression exercée par le père mais d'un renoncement intérieur, nécessaire à la vie collective. Le signe de la rivalité avec le père se transforme en contrat d'association avec la mère. Les fils peuvent s'identifier ouvertement à elle au lieu de la posséder, de même qu'ils s'identifiaient au père archaïque au lieu de lutter avec lui. Quoi qu'il en soit, l'union fraternelle est changée. Les rapports d'instinct et de violence font place à des rapports de valeur et de droit. Ainsi « nous voyons que le droit est le pouvoir d'une communauté ⁴⁶² ».

La loi met fin à l'arbitraire et au bon plaisir qui sévissaient du temps de la domination du père. Elle attribue à chacun une part de souveraineté. Mais elle oblige immédiatement les frères à reverser cette part à la communauté, car, selon le mot de Robespierre, le frère comme le citoyen « doit rapporter à la masse commune la portion de la puissance publique et de la souveraineté du peuple qu'il détient, ou bien doit être exclu par cela même du pacte social ». C'est dans ces conditions

⁴⁶² S. FREUD : *Warum Krieg ?* Gesammelte Werke, T. XVI, p. 15.

qu'a pris naissance la première forme d'organisation sociale, fondée sur la reconnaissance d'obligations mutuelles, renoncement aux instincts et institution de la loi et de la morale. Elles requièrent le consentement intime et l'adhésion volontaire.

On voit que, à la place d'une collectivité basée sur la domination, il s'en instaure une autre qui repose sur la discipline. Elle comporte la prohibition de l'inceste, permettant l'union des hommes et des femmes, et l'identification au clan, à la fraternité, préparant l'union des hommes, des générations. Faisons l'hypothèse que la notion de loi a été inventée par les mères pour canaliser les instincts de leurs fils, mettre un terme aux tendances à la tyrannie et légitimer la conspiration contre elle. Qui en effet, plus que les femmes, avait intérêt à arrêter le déclenchement de violence sans fin, limiter le pouvoir physique par un contre-pouvoir psychique et social ? Et il est probable que, maîtrisant les ressources agricoles de la communauté, elles avaient les moyens de le faire respecter.

La loi, vous le remarquez, est signe de l'absence du père. Et toutes les fois qu'il resurgit, sous l'espèce d'un chef, il la vide de son contenu et la subordonne à son propre arbitraire. Du reste, et je vois là une preuve supplémentaire, le premier code institué après la révolte des fils est un code matriarcal. « Une bonne part, écrit Freud, de la puissance libérée par la mort du père passa aux femmes, et ce fut le temps du matriarcat ⁴⁶³. »

III

Les masses révolutionnaires ont inscrit sur leur drapeau : Liberté, Égalité, Fraternité ou la Mort. Elles auraient été mieux avisées d'y inscrire : Liberté, Égalité, Fraternité et la Mort. Le père, le despote haï et aimé, une fois abattu, loin de disparaître, harcèle la conscience de ses meurtriers. Ayant cessé d'être au-dessus de la foule, il tend à revenir en elle. Aucun des fils n'exerce sa fonction. Mais chacun a pour ainsi dire assimilé, avec un morceau de son corps, une parcelle de son pouvoir. Plus personne n'est père, donc tous le sont devenus. D'individuelle, la pater-

⁴⁶³ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 33.

nit est devenue collective. Avec le temps, on oublie sa brutalit, on ne se rappelle que ses traits positifs et les bons cts de la vie d'autrefois. La nostalgie de l'enfance, jointe la culpabilit, apaise les haines et tempre les critiques. Peu peu, on se sent attir vers le disparu. On commence aimer en effigie et en souvenir celui qu'on dtestait vivant.

On finit par le diviniser. Autour de lui nat toute une religion, plus exactement la religion. Elle cle le meurtre et, ajouterai-je, son chec. Car si les fils ont tu pour remplacer leur pre auprs de leurs mres, jouir de la mme libert d'instinct que lui, ils n'ont pas atteint leur but. N'ont-ils pas d renoncer d'eux-mmes ce que celui-ci leur refusait, la promiscuit sexuelle ? Et ils se sont vus contraints de remplacer la violence ne de la force d'un seul par la violence ne de la loi de tous. Aussi les fils cherchent-ils simultanment masquer le meurtre du pre et l'inutilit de leur rvolte, de toute rvolte meurtrire, pour satisfaire leur dsir.

C'est en somme la leon de toute religion. La leur cre maintenant l'imago d'un pre idal, d'un dieu que tous ses fils aimaient et auquel, aprs avoir rsist, ils obissent. Vivant, c'tait un tyran. Mort, il devient le symbole de la collectivit, le garant de la moralit et de la loi. « Ce que le pre avait empch, les frres se le dfendent prsent eux-mmes, en vertu de cette "obissance rtrospective", caractristique d'une situation que la psychanalyse a rendu familire ⁴⁶⁴. »

Le pre devient la voix de la conscience, traverse de menaces et des rappels d'une culpabilit que rien ne saurait effacer. Lorsqu'ils proclament, comme les montagnards suisses de Schiller qui viennent d'assassiner leur tyran : « Nous voulons tre un seul peuple de frres », la voix leur rpond en cho : « Vous tes un peuple de fils conjurs et assassins de leur pre. »

Telle serait donc l'explication des caractres que Tarde et Freud attribuent aux foules artificielles, la raison de leur soumission un chef vnr et divinis. Il en ressort que les relations entre leurs membres, la fraternit, s'appuient d'une part sur un arrire-plan de matriarcat, socle de la loi, et d'autre part sur la religion, profane ou sacre, cree par les fils autour du pre pour dissimuler leur crime et apaiser leur conscience. La dualit du monde des ralits et du monde des illusions, des coutumes et des mythes, de la loi et du pouvoir, reflte la dualit des deux ples entre lesquelles la culture a jailli : le ple matriarcal et le ple patriarcal.

⁴⁶⁴ S. FREUD : *Totem und Tabou*, Gesammelte Werke T. IX, p. 173.

Toutes les masses organisées - Église, armée, etc. - évoluent de l'un à l'autre. Elles se donnent les moyens indispensables pour supporter la tension de cette double allégeance.

Nous venons d'aboutir à une observation importante : le meurtre du chef - régicide, homicide - est l'opérateur du passage d'une foule naturelle à une foule artificielle, pour les mêmes raisons que le meurtre du père est l'opérateur du passage de la horde primitive à la société organisée. C'est-à-dire de la préhistoire à l'histoire. Il nous reste à voir pourquoi la résurrection de son imago nous révèle la nature du charisme. Le troisième et dernier épisode de l'éveil de l'humanité nous le fera comprendre.

IV

Il faut supposer que la société abhorre l'absence du père autant que la nature le vide de la matière. Après l'avoir rejeté, les fils le regrettent et chacun songe à le remplacer. Avec le temps, les forces de rupture l'emportent sur les forces d'unité. Voilà qui transforme les conjurés en frères ennemis et leur rivalité en guerre larvée. Jusqu'à ce que l'un d'eux ose réclamer le retour du père et prenne sa défense avec l'aplomb d'un Marc-Antoine rappelant les vertus de César aux Romains rassemblés autour de sa dépouille. S'adressant moins à la raison qu'au cœur, il réveille chez tous l'attachement pour le défunt. Il évoque la soumission filiale de leur enfance. En même temps, il proclame la nécessité du retour du père, en la personne d'un héritier. Et avec d'autant plus de force que son absence se fait plus cruellement sentir.

C'est la signification exacte de la résurrection des imago : après avoir été assassiné, l'ancêtre dont le souvenir et les représentations se sont conservés un certain temps dans les soutes de la mémoire, revient occuper sa place et ses droits. Mais sous la forme d'un de ses fils ayant participé à son assassinat et devenu, de ce fait, un héros. Chacun le reconnaît et voit en lui le tenant-lieu du père. Une fois dans la place, il fait expier, en ces temps lointains, à ses frères, le meurtre commun, avec l'acharnement d'un Marc-Antoine poursuivant Brutus et les autres conjures, avec la violence d'un Staline humiliant, puis exterminant ses compa-

gnons de révolution. De cette façon, il se décharge de la culpabilité dont il les charge. Il tue dans l'œuf toute velléité de l'abattre, comme ils ont abattu le père véritable. « Il faut dire que le père, écrit Freud, rétabli dans ses droits, après avoir été renversé, se venge cruellement de sa défaite de jadis et exerce une autorité que nul n'ose discuter, les fils soumis utilisent les nouvelles conditions pour dégager encore davantage leur responsabilité du crime commis ⁴⁶⁵. »

Ils courbent la tête, certains perdent la tête, ligotés par une alliance que l'un fait jouer contre tous les autres. Devenu maître des égaux, père de ses pairs, comme César, Staline ou Mao, il les admoneste « Vous savez aussi bien que moi ce qui s'est passé. A quoi vous servirait-il d'aller remuer ces vieilles histoires ? Croyez-vous que la foule ait envie de les connaître ? Pas du tout ! Elle a besoin de croire à notre paternité, besoin d'obéir au père que je représente. » Et, devant tous, il proclame : « Ne savez-vous pas que notre ancêtre commun est ressuscité en moi ? » De cette façon, il se manifeste et prend les traits de l'incomparable et inoubliable fondateur de la collectivité, Moïse, Christ, Lénine, garant du passé, traceur d'avenir.

Désormais, le nouveau chef peut rassembler entre ses mains le pouvoir distribué à chacun. Il accomplit sa tâche, rétablit l'inégalité dans une masse d'hommes qui vient de livrer son plus dur combat pour l'égalité. Tâche analogue à celle de Napoléon, au lendemain de la Révolution française, restaurant titres et grades de l'Ancien Régime, et de Staline, au lendemain de la Révolution soviétique, rétablissant les privilèges et les honneurs que l'on venait de vouer aux gémonies de l'histoire. Ces exemples ne veulent pas prouver quoi que ce soit, mais seulement illustrer mon propos.

Malgré tout, on ne rebrousse pas le chemin de l'évolution. Rien ne redevient comme avant. Quels que soient les atouts, le tenant-lieu de père est un usurpateur. Il a volé le pouvoir du fondateur et celui de ses frères. Mais il lui faut accepter la loi du clan existant, conformer ses actes et son autorité à des exigences supérieures. Pour s'acquitter de cette obligation, il la conserve dans sa forme mais en modifie le contenu. En effet, tout en respectant son caractère égalitaire - la loi est la même pour tous - le père resurgi lui ajoute un caractère d'interdit, donc de sanction extérieure. Cependant l'application de cet interdit tient compte du pouvoir de

⁴⁶⁵ S. FREUD : *Totem et Tabou*, op. cit., p. 179.

chacun. Égaux devant la loi, les hommes ne le sont plus devant ses récompenses et ses punitions. Ce qui est permis aux supérieurs reste interdit aux inférieurs : l'inceste, par exemple. Passant aux mains des fils devenus pères, juges et parties, la loi n'est plus l'origine et la source du pouvoir, ce qui tient la société ensemble. Elle n'est plus que l'instrument de ce pouvoir, un instrument qui comporte deux poids et deux mesures : les uns pour les dominants, les autres pour les dominés. Ce bouleversement n'est possible que parce que les frères partagent désormais la même religion et qu'ils reconnaissent dans le chef l'image fidèle de leur père.

Et cette reconnaissance devient la nouvelle source de l'autorité de même que son principe déclaré, la légitimité. Elle représente une réaction contre l'esprit de la révolution égalitaire et renverse en même temps un certain nombre de modes de vie et de formes sociales antérieurs. En somme, l'invention féminine de la loi est détournée et métamorphosée pour servir de matrice à la création masculine qui a nom l'ordre. Évidemment, il s'agit d'un ordre patriarcal fondé sur la hiérarchie et le pouvoir. Il met fin aux délibérations continuelles, aux interminables discussions entre frères, ou entre frères et mères pour légiférer ou interpréter la loi, le cas échéant. Tout cela est écarté comme perte de temps, bavardage de femmes, palabres à surveiller de près. En leur place, les commandements et les décisions du tenant-lieu de père, immédiatement exécutoires, ont seuls un effet positif. Pour lui comme pour tout chef, rien ne vaut un ordre. Sa parole en est un et son silence, une force. Ainsi la légitimité de son pouvoir sur la vie, sur la mort, sur la liberté de chacun, s'oppose à la légalité du clan et la soumet. « Dans l'intervalle, écrit Freud, s'est accomplie une grande révolution sociale. Le droit maternel fut relayé par un rétablissement de l'ordre patriarcal ⁴⁶⁶. » Freud le dit expressément : au droit des mères succède l'ordre des pères.

En même temps la société se divise en grandes familles ayant chacune à sa tête un père qui exerce sur elle une autorité tempérée par un petit nombre de traditions morales. Héritier et successeur, il réunit en sa personne les fonctions divisées au cours du temps : il est à la fois législateur, juge et chef incontesté. En lui fusionnent les deux origines antagoniques de tout ordre : une légalité rigoureuse et la légitimité qui le fonde. Maître et tyran domestique, il recrée la horde, la masse

⁴⁶⁶ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 83.

naturelle dans laquelle tout a commencé, sous l'espèce d'une masse artificielle : la famille.

Tout se passerait donc comme si, dans l'évolution, les individus et les masses disparus ressuscitaient pour prendre leur revanche sur la rébellion et le changement. Comme si l'abolition du droit maternel et le retour à l'ordre patriarcal constituaient le destin véritable d'une société. Tôt ou tard, ce qui a commencé par le meurtre du père finit par le massacre des fils. La révolution les dévore comme ils l'ont dévoré autrefois. Et personne ne lui échappe : « Même si, selon le mot de Properce, cet astucieux garçon se cache sous le fer et l'airain, la mort fera tout pour sortir sa tête. » A la fin, c'est l'ordre qui gagne.

V

Comment le charisme se fait-il reconnaître ? De quel signe un homme est-il porteur qui rallie les autres hommes à lui ? Quel est l'instrument de sa puissance ? Le charisme représenterait le père ressuscité et réincarné dans la personne d'un de ses assassins. Mais aussi ce meurtrier lui-même en tant que héros, autrement dit un des fils qui s'est opposé au tyran et l'a vaincu. Donc il est deux personnages en un seul : une imago divinisée du père et la marque d'un individu héroïque, son fils. Le chef qui possède un tel charisme, les masses le reconnaissent. Il attire sur lui les sentiments d'admiration amoureuse pour le père défunt, et la crainte devant le déchaînement de cruauté, la violence aux suites effrayantes dont elles savent capable celui qui l'a assassiné et a soumis ses frères rivaux.

La plus grande force lui vient de sa dualité. Il donne l'impression d'être à la fois « au-dessus des autres » et « comme les autres ». Tenant lieu du père qui revit en lui, *redivivus*, il est en même temps le tenant-lieu de la masse des frères conjurés qui ont abandonné leurs pouvoirs entre ses mains. Tels apparaissaient - nous savons maintenant pourquoi - les empereurs romains, pères de la patrie et tribuns de la plèbe. Tels sont la plupart des leaders contemporains détenteurs de tous les pouvoirs et représentants élus du peuple. En somme, le charisme réalise la coïncidence des opposés dans la personne d'un seul. C'est pourquoi sa fascination est irrésistible.

Ici surgit la vraie difficulté. Cette reconstitution de l'évolution, vous vous en doutez bien, n'est pas conforme à l'observation scientifique, et je ne suis pas le premier à le dire. Le plus étrange, à mes yeux, n'est pas qu'elle ait été inventée dans un élan de génie. Ni que des savants scrupuleux l'aient mise en pièce. C'est le fait qu'au lieu de disparaître, comme elle l'aurait dû, parmi les ruines et les rebuts de l'esprit, elle survive et continue à nous intéresser. Il me faut donc justifier pourquoi elle nous concerne, et pourquoi nous la retiendrons à titre d'hypothèse centrale dans la suite de l'exposé.

On dirait qu'elle « *rings a bell* » comme disent les Anglais. Elle fait vibrer en nous une corde qui nous interdit de l'ignorer sans autre forme de procès. Cette corde résonne avec insistance dans les vers de Shakespeare : chacun, dans son univers tragique, nous parle de la mise à mort du roi par un de ses fils et de sa résurrection, quand les temps ont changé, sous les traits d'un autre. On l'entend vibrer au cœur de notre culture quand Nietzsche nous interpelle avec violence : « Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et nous l'avons tué ». A quoi Freud rétorque : « C'est le père, notre dieu, que nous avons tué. Et depuis longtemps, au commencement des âges. Maintenant, nous ne faisons que répéter le crime primordial et nous en souvenir. » Toute révolte et toute révolution, à l'époque moderne qui n'en a pas été avare, le rappelle. Du reste, le couple associé de la mort et de la résurrection se retrouve dans chaque culture. Comme s'il exprimait une vérité psychique indiscutable, que l'hypothèse traduit dans la nôtre. (Une des raisons pour lesquelles j'ai proposé de distinguer le mécanisme de résurrection des imago du retour du refoulé est justement qu'elle est liée à ce contenu particulier, le meurtre du père, et à un cycle préétabli.)

Enfin, l'évolution définie par l'hypothèse du cycle totémique - tel est le nom dont il faudrait la désigner - tente d'expliquer la nature de l'emprise du charisme sur la psychologie des foules qui, sans cela, continuerait à apparaître « comme quelque chose de gratuit, de miraculeux, d'irrationnel ⁴⁶⁷. »

Donc, une hypothèse féconde ? La suite de l'étude nous l'apprendra. Du moins, voyons-nous, à ce stade de l'enquête, qu'elle pose les problèmes concernant la psychologie des foules d'une façon dont presque aucune autre hypothèse ne les pose. C'est certainement la raison pour laquelle elle occupe une place essen-

⁴⁶⁷ F. ALBERONI : *Status Nascenti, Il Mulino*, Bologne, 1968, p. 15.

tielle dans les recherches de Freud, en ce domaine. Mieux : elle est leur leitmotiv. Prise littéralement, cette évolution de l'humanité de l'âge de la foule à l'âge de la loi et du droit, et de celui-ci à l'âge de l'ordre (horde, matriarcat, patriarcat) croise l'admirable évolution retracée par Vico, de l'âge des dieux à l'âge des héros et de celui-ci à l'âge de l'homme. Mais, simultanément, elle tend à dessiner l'histoire, du point de vue psychique, comme le résultat d'un travail d'idéalisation.

Au début, la contrainte s'impose aux hommes avec la force d'une réalité brute qu'ils surestiment, de la même façon que la tyrannie du père réprime, par des moyens physiques, le désir de ses fils de s'unir aux femmes. Ensuite vient le temps des épreuves et des coalitions entre eux. Ils créent une contre-réalité sociale pour manifester leur refus de se plier, d'abord, pour vaincre ensuite. Le meurtre du père, par exemple, a ce sens. Mais la force ainsi vaincue dans tous finit par revenir dans chaque individu, métamorphosée en une réalité psychique composée de souvenirs et de symboles. On lui obéit, certes, comme on obéissait à la réalité physique, au père tyrannique, mais en tant qu'elle représente son contraire, un idéal : l'idéal du moi ou l'idéal du groupe. On ne réagit plus directement aux êtres de l'univers, ni même à l'expérience qu'on en possède : on réagit aux êtres idéalisés par la pensée, aux imago de l'univers. Ce que l'homme doit désormais surmonter n'est pas la force de la réalité sur lui. C'est la force de l'idéal en lui. En se libérant de la première, il devient l'esclave de la seconde.

L'hypothèse totémique donne un sens à ce travail d'idéalisation. Elle définit ce progrès qui va, dans la culture comme dans la politique, du monde extérieur vers le monde intérieur. Au cours du ce temps, les hommes créent en eux-mêmes, sous forme d'instances psychiques, tel le surmoi, le renoncement aux instincts, tout ce qui leur est imposé du dehors. Au contraire, dans l'économie et la technique, le Progrès va du dedans vers le dehors et accomplit un travail de matérialisation. On veut toujours y reproduire, à l'extérieur, sous forme de prothèses physiques (robots, outils, machines) les parties du corps, bras, jambes, yeux, et aussi les idées et les sensations internes. D'un côté, on tend à faire du monde des choses un monde des hommes ; de l'autre, on tend à faire du monde des hommes un monde des choses. Soutenir que cette évolution a pour germe le parricide dont nous gardons le souvenir est une idée simple, presque trop. Nul n'avait songé à en tirer une hypothèse et à l'introduire dans la science. Maintenant, c'est chose faite.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

Huitième partie.

Hypothèses sur les grands hommes

[Retour à la table des matières](#)

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Huitième partie. Hypothèses sur les grands hommes.

Chapitre I

L'Homme Moïse

I

[Retour à la table des matières](#)

Un fait, à lui seul, suffit à éclairer le chemin que nous allons parcourir. Voici ce fait : toutes les fois que se produit un bouleversement d'envergure et que naît un nouveau type d'autorité politique, la doctrine et le visage de cette autorité sont exprimés par un mythe. La raison la plus abstraite se grave ainsi dans la matière vivante de la culture. Songez au Léviathan de Hobbes, au Prince de Machiavel, qui personnifient aujourd'hui encore, aux yeux de tous, le monolithe de l'État et le meneur d'hommes. « Le caractère fondamental du Prince, écrit Gramsci, est de ne pas être un développement systématique mais un livre "vivant", dans lequel l'idéologie politique et la science politique fusionnent sous la forme dramatique du "mythe" ⁴⁶⁸. »

Il fallait un mythe pour notre temps. Certes les meneurs de l'âge des foules ont un trait commun aux meneurs de tous les temps : ce sont des hommes de pouvoir et de gouvernement. Mais, pour entraîner et diriger les peuples de maintenant, ils se distinguent par des caractères propres qui les mettent à part de tous les autres.

⁴⁶⁸ A. GRAMSCI : *Note sul Machiavelli*, op. cit., p. 3.

Nous savons pourquoi : le lieu principal de leur action n'est plus le parlement, la chancellerie, l'église, le cabinet ou la cour. Ils agissent dans les rues, sur les forums et les places publiques. Leur pouvoir ne leur vient pas d'avoir été consacrés par un parlement ou ordonnés par une Église. Ils ne l'ont pas reçu d'une autorité supérieure, mais de la logique d'une idée partagée en commun avec la foule. Les alliés ou les ennemis dont tout dépend pour eux ne sont plus les chefs, les représentants, les monarques, les ministres, mais les masses qui les plébiscitent ou non. Presque tout se décide dans la rencontre avec elles. Aussi le pouvoir des meneurs ne peut-il être artificiellement soutenu par la force ou la loi, même s'ils sont en position de dominer, que s'il s'associe à une croyance façonnant les actions, les pensées et les sentiments. Faute d'une telle croyance, ou lorsque l'association se dissout, leur autorité n'a pas plus de vie qu'une feuille arrachée à l'arbre.

Il faut donc qu'un tel meneur soit en même temps un homme de pouvoir, un homme d'idée et un homme de croyance ou de foi. C'est seulement leur heureuse réunion en un seul personnage qui lui donne la possibilité de triompher. Que veut dire pour lui un tel triomphe ? Essentiellement la faculté de souder les individus en une masse qui peut se présenter sous la forme d'un parti ou d'un mouvement et plus généralement, à notre époque, d'une nation. Il leur insuffle le sentiment d'appartenir à un groupe humain particulier ayant une mission à accomplir et possédant un mode de vie distinct. Il les persuade que chaque individu ne peut s'épanouir qu'au sein du groupe caractérisé par des coutumes et des croyances partagées, un langage, une expression artistique et philosophique sans oublier les traits de parenté, de classe, d'ethnie. L'individu n'a d'existence que s'il possède ces caractères et ces traits, s'il partage les valeurs et les buts du groupe. Dans l'esprit de Le Bon, nous l'avons vu en son lieu, tout meneur doit combiner la conviction passionnée d'un Robespierre, l'homme fait idée, avec la puissance séductrice d'un Napoléon, l'idée faite homme. Il est cette âme du monde devant laquelle s'inclinaient les peuples, égal objet d'admiration pour le philosophe et pour les grognards de l'Empire.

On pourrait ajouter à ceux-ci bien d'autres exemples exaltants ou exécrables. Il est cependant impossible de ne pas voir leur parenté avec le type d'autorité que Max Weber associe au charisme. Le meneur charismatique fait sortir les croyances de leur tanière pour subjuguier les idées conçues par la réflexion. Ses dons fusionnent avec la matière du pouvoir. C'est alors que nous proclamons sans au-

cune restriction : le chef domine. Mais il domine parce que la foi, la sienne et celle des masses, l'a fait chef. Toutes ces données conduisent à nous former l'image de la prophétie et du prophète. Plus exactement du prophète d'Israël qui lui sert de modèle, peint par le penseur allemand d'après l'histoire, comme Michel-Ange l'a sculpté d'après sa mémoire. Et qui, mieux que Molise, serait l'exemple parfait, puisque, selon les Écritures, depuis « il ne s'est élevé aucun prophète comme lui » ? Les traditions relatives à ses dons et à ses actes se perdent dans l'incertain, et il est peu vraisemblable que de nouveaux documents voient le jour. Peu importe, d'ailleurs, que nous le connaissions avec exactitude ou non. Pour lui, comme pour tous les grands personnages, nous pouvons reconnaître le principal dans les légendes qui se sont cristallisées autour de lui. Le fait essentiel est qu'il n'a jamais quitté la scène de la culture et de l'histoire.

À Le Bon, à Weber, à d'autres encore revient le mérite d'avoir développé, fût-ce en termes approximatifs, une conception systématique de meneur propre à l'âge des foules. Travail nécessaire mais insuffisant. Restait la tâche de lui donner une figure vivante, une présence dramatique, saisissables par quiconque. Il fut réservé à Freud de l'accomplir. Je veux parler de l'ouvrage qu'il avait d'abord intitulé *L'Homme Moïse*. Comme tous les livres de cette nature, comme *Le Prince*, chef-d'œuvre de la Renaissance, qui tracent la vision d'une politique de leur époque, celui-ci le fait pour la sienne, l'âge des foules. Tel est son sens fondamental. Ainsi s'expliquent les détails en apparence les plus bizarres de sa composition. Les digressions que nous jugeons superflues ou aberrantes, débordant le contenu réel, relèvent d'une logique très simple que l'étude du grand prophète suit jusqu'à son terme. Au lieu de faire la fine bouche devant ma proposition, à savoir que *L'Homme Moïse* est une version du *Prince* à l'usage de notre temps, il faut au contraire l'accueillir sans réticence. Le rapprochement peut scandaliser, mais la suggestion est d'une force extraordinaire.

Je me garderai d'affirmer que Freud a choisi son héros à dessein. D'autres personnages, au cours de sa vie, ont peuplé son esprit. Mais une fois qu'il a pénétré dans la psychologie des masses et qu'il a vu dans le chef la solution de leur énigme et de leur misère, il a été conduit vers Moïse pour ainsi dire par une main invisible. En le dépeignant, à l'aide de mots simples et nobles, avec une vitalité intacte et de vastes pouvoirs naturels de création, Freud se fait l'écho d'un monde qui n'est plus et qui ressuscite à travers son ouvrage. Son immense popularité auprès

des gens cultivés comme auprès des gens ordinaires vient de ce qu'il a su exprimer des réalités permanentes de l'existence en usant des termes les plus directs, comme l'avaient fait Descartes, Galilée, Machiavel, Darwin. Aucun doute n'est possible : à notre époque, *l'Homme Moïse* apparaît comme le type du meneur de masses. Ceci explique pourquoi il a resurgi du passé, pourquoi il est devenu le tyran intime de Freud. Freud tourne autour de lui comme autour de son propre mystère. Et risque sa vie autant que sa réputation dans l'aventure ⁴⁶⁹.

Tous les éléments qui entrent dans l'analyse et la composition du type sont empruntés à l'homme de pouvoir, à l'homme d'idées et au créateur d'un peuple. Au prophète, mais pas seulement au prophète religieux vénéré. Freud nous en avertit : « Nous ne devons pas oublier que Moïse n'était pas seulement le chef politique des juifs établis en Égypte ; il était aussi leur législateur, leur éducateur, et les a contraints au service d'une nouvelle religion qui, aujourd'hui encore, est nommée mosaïque d'après lui ⁴⁷⁰.

⁴⁶⁹ Le choix de Moïse ne s'explique pas aisément ni ne se réduit à une raison unique. On peut envisager plusieurs hypothèses qui sont également vraies. La première découle de l'ascension du chef charismatique dans la société de masse. La seconde hypothèse s'appuie sur le fait que le personnage de Moïse fascine les hommes politiques de l'époque. Nous savons que ce fut le cas de Hitler. Il n'est probablement pas le seul. En négatif ou en positif, Moïse devient le paradigme du chef révolutionnaire, fondateur d'une nation. D'autant plus que les juifs étaient nombreux dans les mouvements révolutionnaires d'alors, le socialisme et le communisme. Voici un titre de livre tout à fait parlant. D. EKART : *Der Bolschewismus von Moses bis Lenin. Zwiegespräche zwischen Adolf Hitler und mir* (1926).

La troisième hypothèse, la plus transparente, est la suivante. Consciemment ou non, Freud élabore le « mythe politique » de ce que doit être le « grand homme » qui poursuit une tâche aussi gigantesque. En faisant de l'homme Moïse un Égyptien, en le déjudaisant, Freud lui donne une valeur universelle. Privant, comme il le dit, le peuple juif d'un de ses fils, il pense faire don à l'humanité d'un père. Bien entendu, à ces hypothèses nous sommes en droit d'ajouter celle qui a trait à la vie personnelle de Freud. En les formulant, je voulais rappeler que le choix de l'homme Moïse en tant qu'archétype avait des raisons plus générales et qui devaient s'exprimer dans un « mythe politique ». Que la psychologie des masses ait eu à le formuler n'en est pas moins significatif.

⁴⁷⁰ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 18.

Une sorte d'instinct portait Freud vers les grandes causes, les problèmes fondamentaux. Parcourant d'un oeil lucide et impitoyable la scène contemporaine sur laquelle évoluent tant de chefs de nations et de foules, il décèle leur agitation et leur fragilité. Remontant aux racines de leur psychologie et des distorsions qu'elle subit dans la réalité historique, Freud fait surgir, dans tout son éclat, le modèle, l'idéal, auprès duquel ils ne sont que mauvaises copies. Et il le donne en exemple.

Il ne se pose nullement en professeur de morale, ni en redresseur de torts. Trop averti de la dureté des coeurs ambitieux et de la sécheresse de leur raison, il sait que la maîtrise exclusive du pouvoir, au milieu d'un orchestre d'acclamations où l'on n'entend même plus l'archet grinçant du bouffon que toléraient les monarques, ne dispose ni à la justice ni au respect des hommes. Mais il est pénétré de la conviction que les besoins psychiques des masses ne sont pas du tout ceux qu'on leur présuppose et qu'on exploite. Et Moïse est le miroir dans lequel elles peuvent contempler ce qu'elles sont.

Pour qui tient la barre du destin d'un peuple, il n'est pas de meilleur exemple. Imposer et respecter une éthique a assuré la fidélité des foules, leur soutien pour son action politique. Le désir qu'elles ont de croire aux paroles du meneur leur a joué plus d'un tour. Il a permis à Moïse, non de nourrir leurs illusions, mais de propager la vérité. Cette éthique a servi à forger et préserver un caractère humain bien trempé qui a pu affronter victorieusement les tempêtes de l'Histoire. La cruauté, le mépris des hommes, la force et la magie, tout cela, il le rejette. Mieux encore, il en renouvelle l'interdit. Quelques règles simples gravées dans l'esprit d'un peuple ont abouti à des effets plus vastes. Comparée à la destinée météorique d'un Hitler, d'un Mussolini, d'un Staline ⁴⁷¹, la présence continue de Moïse est une preuve. Et Freud aurait sans doute souscrit à ce qu'écrivait Einstein en 1935 : « En fin de compte, toutes les valeurs humaines reposent sur la moralité. L'unique grandeur de notre Moïse, c'est de l'avoir reconnu clairement dans les temps anciens. Regarde en revanche les gens d'aujourd'hui. »

Pour cette raison peut-être, le livre que lui a consacré Freud est le seul de ses ouvrages que l'on puisse ouvrir à n'importe quelle page. Le dialogue est déjà commencé, mais vous sentez que vous êtes le bienvenu. Et si, malgré les nombreux recommencements, il reste lisible, c'est que l'auteur a accordé à sa réflexion

⁴⁷¹ Idem, p. 54.

le temps qui lui était dû. Même la mort a dû patienter jusqu'à ce qu'elle fût achevée.

II

Les grands hommes ne font pas l'histoire, c'est une idée juste. Mais l'histoire ne se fait pas sans grands hommes, voilà une réalité incontestable. Dans la psychologie des masses, ils sont le levain, le ferment actif et créateur, tandis que les masses représentent la pâte, la matière dans laquelle se conserve leur oeuvre. « L'humanité a besoin de héros, déclare Freud, et tout comme le héros qui est fidèle à sa mission élève le niveau entier de la vie humaine, de même le héros qui trahit sa mission abaisse le niveau de la vie humaine ⁴⁷². » La déclaration va bien au-delà des données historiques et sociologiques disponibles. Elle outrepassa à ce point ces données et les vues que nous partageons tous qu'elle semble un défi jeté au bon sens. En effet, toutes les théories contemporaines ont abandonné l'idée que les grands hommes remplissent une fonction dans le destin des peuples et sont dignes de retenir l'attention. En définitive, ce qui compte le plus, disent-elles, ce sont l'action des masses et les événements. Il y a un cours de l'histoire que l'on ne peut contrecarrer. Et ceux qui veulent en imputer les mérites et les responsabilités à certains hommes commettent une grave erreur.

Notre question est donc : quelle est, sur ce point, la position de la psychologie des masses ? Celle-ci reconnaît sans hésiter que les facteurs extérieurs et objectifs, c'est-à-dire le progrès technique, les conditions économiques et l'essor démographique, déterminent l'évolution des sociétés humaines. Mais elle ajoute que les facteurs intérieurs et subjectifs, donc les individus exceptionnels, interviennent aussi. Ces personnages ne sont pas seulement les figurants du drame historique dont, pour la majorité des hommes, ils représentent les héros. On peut rejeter la théorie du « grand homme » dans l'histoire, il faut pourtant bien reconnaître que l'humanité dans son ensemble y a cru et continue à y croire. La volonté de croire au chef inspiré, à l'homme exceptionnel capable de rectifier le cours des choses et auquel la foule peut obéir en toute tranquillité, est abondamment documentée dans

⁴⁷² S. FREUD, W. C. BULLITT, *Thomas Woodrow Wilson*, op. cit., p. 53.

les sociétés anciennes et modernes. La volonté élémentaire de croire en lui et en ses pouvoirs extraordinaires a eu, et continue probablement à avoir des répercussions considérables sur la vie sociale. Assurément, ce facteur de changement n'est pas le seul. En toute occasion, il s'ajoute aux facteurs généraux et impersonnels. « En principe, il y a la place pour tous deux... Ainsi nous réservons une place aux "grands hommes" dans la chaîne ou plutôt le réseau des causes ⁴⁷³. »

Telle est la vision de la psychologie des foules. Elle pourrait se résumer en une phrase : le grand homme est le père, et la masse est la mère de l'histoire. Sans doute cette qualification s'applique-t-elle de préférence à une poignée d'individus occupant les sommets, à ceux qui agissent au niveau de l'humanité tout entière : un Napoléon, un César, un de Gaulle, un Roosevelt, un Mao, un Mahomet. Mais elle vaut pour d'autres. Chaque nation, chaque tribu, chaque village a ses grands hommes - ses « hommes grands », disent les Africains. Ils lui ont donné une matière, en réunissant individus et groupes, et une forme en l'imprégnant de leur caractère et de leur destin pour longtemps. Aucun peuple qui n'ait son Panthéon, aucun qui le laisse vide. Même si les annales mondiales ne mentionnent pas le nom de ces personnages, la chronique locale le retient et l'évoque avec vénération. Des associations perpétuent leur mémoire, des érudits rédigent leur biographie. Statues et plaques au coin des rues, ou sur leur maison natale, célèbrent leur souvenir et expriment l'admiration collective.

Toutes ces manifestations attestent que les grands hommes, au rayonnement variable, constituent une classe générale. Ils ont en commun la faculté d'être les plasmateurs, les points de mire d'une masse humaine, et le surmoi de sa culture. Parmi eux, l'Homme Moïse, en rapport avec le peuple juif ⁴⁷⁴, reste l'individu exemplaire. Du moins dans notre culture. Voilà pourquoi connaître son évolution, savoir comment il a façonné le caractère de son peuple pour des milliers d'années, comment lui-même est devenu grand pour son peuple, a une telle importance quand il s'agit de comprendre cette classe d'hommes. Cependant, il ne faut pas viser trop haut. La connaissance scientifique nous donne accès ici à un fragment de vérité. Mais elle n'entraîne ni la nécessité, ni la possibilité d'une vérité totale.

⁴⁷³ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 108.

⁴⁷⁴ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 117.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Huitième partie. Hypothèses sur les grands hommes.

Chapitre II

Le roman familial des grands hommes

I

[Retour à la table des matières](#)

Une question se pose : en quoi la psychologie des grands hommes diffère-t-elle de celle des hommes ordinaires ? Toutes les comparaisons auxquelles on s'est livré depuis longtemps n'ont abouti à rien, ce qui ne surprend guère. Ni l'intelligence, ni les dons de parole, ni la force ne les distinguent du commun des mortels. Nous aurons donc recours à un indice moins précis et plus social. C'est celui même dont s'est servi l'anthropologue Marcel Mauss pour opposer l'homo duplex, l'individu divisé, à *l'homo simplex*, l'individu uni et total. Au premier, sa conscience séparée permet de maîtriser ses instincts et d'affronter le monde extérieur. Chez le second, la raison et les sentiments restent fondus, et il réagit globalement dans toutes les situations. D'une part : « c'est en effet, écrit Marcel Mauss, seul l'homme civilisé des hautes castes de nos civilisations et d'un petit nombre d'autres, des précédentes, des orientales et arriérées, qui sait contrôler les différentes sphères de sa conscience. Il diffère des autres hommes. Il est spécialisé, souvent différencié héréditairement par la division du travail, elle aussi souvent héréditaire. Mais surtout, il est encore divisé dans sa propre conscience, il est conscient. Il

sait alors résister à l'instinct ; il sait exercer, grâce à son éducation, à ses concepts, à ses choix délibérés, un contrôle sur chacun de ses actes ». Et d'autre part « l'homme ordinaire est déjà dédoublé et se sent une âme ; mais il n'est pas maître de lui-même. L'homme moyen de nos jours - et ceci est surtout vrai des femmes - et presque tous les hommes des sociétés archaïques ou arriérées, est un "total" : il est affecté dans tout son être par la moindre de ses perceptions ou par le moindre choc mental ⁴⁷⁵ ».

Voilà donc les portraits de deux classes d'hommes. Le premier correspond à l'idée que nous nous faisons de l'homme-individu dans notre civilisation. Faust, être déchiré entre ses deux « âmes », en est l'exemple. Le second renvoie à l'homme-masse, tel que le décrit la psychologie des foules. Pour l'instant, il ne paraît guère possible de mieux les définir. Nous sommes enclins à compléter leurs traits d'anthropologie par quelques traits de psychologie. On peut supposer que l'homme divisé possède un surmoi bien distinct et un moi ayant un fort amour de soi. Son principal intérêt est dirigé vers la conservation de soi-même et sa vie mentale lui procure de la satisfaction. En outre, il fait preuve d'indépendance et ne se laisse pas intimider. C'est ce qu'on entend quand on dit de quelqu'un qu'il a de la volonté et le courage de ses opinions. Un tel individu est particulièrement apte « à agir en tant que soutien des autres, à assumer le rôle de leader et à donner une nouvelle impulsion au développement culturel, ou à mettre en danger l'ordre des choses existant ⁴⁷⁶. » Il y a chez lui un aspect obsessionnel et une ténacité qui exprime la prédominance du surmoi. D'où le sens de la mission qui le caractérise et fait de lui un homme d'action ⁴⁷⁷.

Continuons par l'homme total. Certes, lui aussi doit avoir un amour de soi, un égoïsme suffisant pour tenir sa place dans une société où règne la compétition, où chacun doit pouvoir résister aux pressions qui s'exercent sur lui. Mais ce qui prédomine, c'est la composante érotique de la libido. L'amour des autres est sa grande affaire, et la perte de cet amour, son grand souci. Il le rend dépendant de ceux qui pourraient lui offrir leur amour, ou au contraire le lui soustraire. Le voilà donc prêt à plier devant les exigences de ses pulsions. La recherche d'une satisfaction à

⁴⁷⁵ M. MAUSS : *Sociologie et Anthropologie*, op. cit., p. 306. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

⁴⁷⁶ S. FREUD : *Libidinal Types*, Standard Edition, t. XXI, p. 218,

⁴⁷⁷ S. FREUD : *Civilization and its discontents*, op. cit., p. 84.

cet égard colore son existence. Cette combinaison d'amour de soi et d'amour des autres, de libido narcissique et de libido érotique « est peut-être une combinaison que nous devons considérer comme la plus commune de toutes. Elle réunit les contraires qui peuvent se tempérer mutuellement en elle ⁴⁷⁸ ». Pour cette raison, même si ce type d'individu connaît un écart entre la conscience et les affects, il ne les sépare ni ne les oppose pour autant.

Nous pouvons ainsi compléter le portrait de ces deux catégories d'hommes par une hypothèse générale concernant leur constitution psychique. Si l'on voulait caractériser rapidement l'homme divisé de Marcel Mauss, on pourrait dire qu'il est partagé entre les deux forces contraires de l'amour et de l'identification, de l'Éros et de la Mimésis. Il subit la tension entre une extrême individualité et une extrême sociabilité, l'une cherchant à dominer l'autre. Cette tension provient de ce qu'il s'est entièrement identifié à une idée, à un groupe, à un personnage idéal - avec pour effet d'en être hypnotisé, aurait dit Le Bon. La voix de la conscience le lui rappelle constamment et lui demande de renoncer à l'instinct. Elle le conjure de s'attacher exclusivement à son but. Une telle voix « produit quelques grands hommes, beaucoup de psychotiques et beaucoup de névrosés ⁴⁷⁹ ».

Freud explicite ainsi sa pensée : « Des illuminés, des visionnaires, des hommes souffrant d'illusions, des névrosés et des fous, ont de tout temps joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité, et pas seulement quand les accidents de la naissance leur avaient légué la souveraineté. En général, ils ont causé des désastres ; mais pas toujours. De telles personnes ont exercé une influence profonde sur leur temps et sur les temps ultérieurs, ils ont donné l'impulsion à d'importants mouvements culturels et ont fait de grandes découvertes. Ils ont pu accomplir de tels exploits, d'une part, grâce à la partie intacte de leur personnalité, c'est-à-dire malgré leur anomalie ; mais d'autre part ce sont souvent les traits pathologiques de leur caractère, leur développement unilatéral, le renforcement anormal de certains désirs, l'abandon sans critique et sans frein à un seul but, qui leur donne le pouvoir d'entraîner les autres dans leur sillage et vaincre la résistance du monde ⁴⁸⁰ . »

⁴⁷⁸ S. FREUD : *Libidinal Types*, op. cit., p. 219.

⁴⁷⁹ S. FREUD, W. C. BULLITT : *Thomas Woodrow Wilson*, op. cit., p. 41.

⁴⁸⁰ Idem, p. XVI.

Ce portrait a beau vous paraître exagéré ou choquant, il faut le prendre en compte. Il est familier à la psychologie des foules - nous l'avons déjà rencontré chez Le Bon et Tarde. Et l'on ne peut la connaître sans l'y reconnaître. Même s'il représente une fiction, une telle fiction n'est pas sans rapport avec la réalité. Sinon, il n'aurait pas une telle efficacité et une telle présence à travers les cultures. Quoi qu'il en soit, le portrait jette une lumière certaine sur la psychologie des foules qui sont à la dévotion de l'homme ainsi représenté.

En regard, l'homme total unit en lui les deux aspects d'une même force : la libido narcissique et la libido érotique tout comme l'attraction et la répulsion manifestent, dans un même corps, les deux aspects de la gravité. C'est bien dans ce sens qu'il est simple : il est fait, pour ainsi dire, d'un seul matériau. Il obéit aux lois d'une force unique : l'amour. L'autre force, à savoir l'identification à un personnage, à un but collectif, exercerait sur lui une pression modérée. De sorte que la voix de sa conscience - son surmoi en somme - ne lui demande pas plus que son amour pour soi et pour l'autre ne l'exige. C'est une voix clémente « pour la personne qui lui donne asile ; mais elle a le désavantage qu'elle permet le développement d'un être très ordinaire ⁴⁸¹ ». N'allez surtout pas croire que cet homme soit primaire, son esprit, simple, ou sa vie intérieure, pauvre.

Telle est la ligne de séparation que nous avons recherchée. Elle présuppose que, chez l'homme divisé, l'Éros et la Mimésis se distinguent et s'opposent. En cas de conflit, c'est toujours la Mimésis qui a le dernier mot. Par contre, chez l'homme total règne une harmonie. La Mimésis respecte toujours la souveraineté de l'Éros, veille à éviter tout excès et démesure, C'est pourquoi un tel homme ne peut s'attendre à être obéi d'une foule que dans la proportion de l'amour qu'il en reçoit. Mais il nous reste à faire-le plus difficile. A savoir, expliquer la genèse de la division en question.

⁴⁸¹ S. FREUD. W. C. BULLITT : *Thomas Woodrow Wilson*, op. cit., p. 41.

II

À cette fin, je vais aborder la notion - mais est-ce vraiment une notion ? - de *roman familial*. D'habitude, on lui accorde peu d'intérêt. Mais dans la mesure où elle semble jouer un rôle plus grand dans la psychologie des foules que dans celle des individus, et puisqu'il faut faire flèche de tout bois, je n'hésite pas à l'aborder. De quoi s'agit-il ?

Selon la psychanalyse, l'enfant, plus exactement le petit garçon, désire sa mère et s'oppose à son père. Son père, le rival en amour, il va jusqu'à en souhaiter la mort. Cette rivalité jalonne sa vie et détermine l'évolution de sa personnalité. La recherche d'un dénouement au conflit avec les parents marque le complexe familial, ou d'Oedipe, et décide de leurs rapports ultérieurs. En même temps, l'enfant essaie de s'évader de ces tensions pénibles. N'y parvenant pas dans la réalité, il s'y efforce dans l'imaginaire. C'est pourquoi il se fabrique une autre famille. Il se donne un autre père et une autre mère, à moins qu'il ne s'attache à ses grands-parents. (Ce fut le cas de Stendhal qui détestait son père et adorait son grand-père.) Mais ne voit-on pas aussi beaucoup d'adultes s'évader de leur milieu réel en se forgeant un milieu idéal, peuplé de créatures selon leur cœur ?

L'enfant se crée ainsi un autre monde, pour résister à celui dans lequel il est enfermé. Il y puise la force de se révolter contre les commandements d'une autorité qui est la première à les fouler aux pieds. Dans sa célèbre *Lettre au Père*, Franz Kafka raconte que l'univers de son enfance était divisé en plusieurs provinces dont l'une « où moi, l'esclave, je vivais sous les lois qui n'étaient inventées que pour moi seul et auxquelles, de plus, je ne savais pas pourquoi, je ne pouvais jamais satisfaire ».

Quand il devient adolescent, ce sentiment d'injustice s'accuse. Il amène l'enfant à récuser encore davantage sa parenté authentique et à lui préférer une parenté d'emprunt, ses mères et ses pères chimériques. Tant qu'à faire, il vaut mieux que ce soient des personnages puissants et protecteurs : rois, artistes en renom, génies, savants réputés. Mais, outre leur rôle d'évasion et de protection, ces parents d'emprunt remplaçant dans son esprit les parents authentiques lui servent de

défense contre les dilemmes posés par les désirs qu'il couve envers les individus de sexe opposé et qui lui sont interdits : « Tous les névrosés, écrit Freud à Fliess en 1898, se forgent ce qu'on appelle un roman familial (qui devient conscient dans la paranoïa). D'une part ce roman flatte la mégalomanie, et constitue une défense contre l'inceste. Si votre soeur n'est pas l'enfant de votre mère, plus de reproches à vous faire. (Il en va de même lorsque vous êtes vous-même l'enfant d'autres parents). »

Il y a chez l'enfant une tendance à s'inventer un tel roman familial qui vient du plus profond de lui-même. Celui-ci se déroule en parallèle. Il double le complexe familial, la trame qui noue et dénoue son histoire effective. De même, autrefois, l'épopée chantée par les poètes doublait les faits et gestes des guerriers et des rois et les transformait en héros. Aussi poursuit-il un combat sur deux plans, la réalité et la fiction, il combine deux vies en une seule.

Notre notion se précise et devient plus concrète. Elle permet de repérer à côté de chaque famille indigène, celle des parents effectifs, une famille gentille, étrangère et souvent noble, que l'enfant imagine et à laquelle il s'assimile. La première constitue le lieu des amours et des haines pour son père, sa mère, ses frères et soeurs. Gide en a dépeint l'atmosphère dans une apostrophe fameuse : « Familles, je vous hais, foyers clos, portes fermées, possessions jalouses du bonheur. » L'autre en revanche est entièrement composée de personnes que l'on admire et imite. Avec elles on a des relations plutôt distantes et abstraites.

Elle répond en grande partie au désir de l'enfant d'avoir la même mère et le même père que d'autres enfants auxquels il s'identifie et qui souvent appartiennent à une couche sociale supérieure à la sienne. Il compare ses parents avec ceux de ses camarades et découvre que les siens ont moins bien réussi, sont étrangers, noirs, juifs ou pauvres, donc pas « comme il faut ». Il voudrait bien en avoir de différents, des parents « comme il faut », semblables à ceux de ses petits camarades. Pour cette seule raison, on comprend que l'adolescent puisse devenir critique, voire hostile et prêt à sacrifier sa famille indigène à la famille gentille de son choix, qu'il pare de toutes les perfections.

Par ce moyen, il élargit son horizon familial, intériorise l'échelle des rapports entre groupes sociaux. L'invention, parfois débridée, d'une suite romanesque de pères, développe à la fois un imaginaire nourri de songes diurnes et le sens criti-

que du petit homme envers les grands. « Mais, à mesure que la croissance intellectuelle a lieu, l'enfant ne peut s'empêcher de découvrir peu à peu la catégorie à laquelle appartiennent ses parents. Il apprend à connaître d'autres parents et les compare aux siens, acquérant ainsi le droit de mettre en doute la qualité unique et incomparable qu'il leur avait attribuée. Des incidents minimes dans la vie de l'enfant, en lui faisant éprouver de l'insatisfaction, le provoquent dès le début à critiquer ses parents, lui permettant d'utiliser, pour étayer son attitude critique, la connaissance qu'il a acquise que d'autres parents leur sont préférables à certains égards ⁴⁸². »

Exactement comme des adultes qui, après avoir voyagé dans plusieurs pays, en viennent à regarder le leur d'un oeil critique, découvrant ses défauts et ses limites. Certains vont presque à faire du pays admiré la mesure du leur. Ils n'admirent par exemple que ce qui est américain, anglais ou allemand, et deviennent des citoyens fictifs de la Grande-Bretagne, des États-Unis ou de l'Allemagne.

Pour résumer, disons que chaque enfant passe une partie de sa vie entre deux familles : l'une qui lui est indigène, dans laquelle prédomine l'Éros, l'amour ; l'autre, gentille, fondée sur l'identification à un groupe, à une personne, à une échelle de valeurs sociales, à l'idée qu'il s'en fait. Bien entendu, tout n'est pas fictif dans cette dernière ; comme dans tout roman, des éléments de l'expérience vécue servent de matériaux. La première se situe du côté du réel, de l'histoire de l'enfant telle qu'elle est. L'autre, du côté de l'idéal, de l'histoire de l'enfant telle qu'il voudrait qu'elle fût.

Dans sa lettre à Fliess, Freud ⁴⁸³ parle à ce propos de la « romanticisation des origines chez les paranoïaques - héros fondateurs de religions ». Mais personne

⁴⁸² S. FREUD : *Family Romances*, Standard Edition, t. IX, p. 237.

⁴⁸³ Bien entendu, il y a deux types de romans familiaux : le roman ascendant et le roman descendant. Dans le premier, la famille indigène est d'origine humble, dans le second, c'est l'inverse. Songeons à tous les hommes qui se sont identifiés à des parents pauvres, persécutés, purs, révoltés et ont suivi en tout leur exemple. On dit souvent à leur propos qu'ils l'ont fait parce qu'ils avaient pris conscience de l'injustice de la société. Il n'est pas exclu que le roman familial qu'ils se sont fabriqué dans leur enfance les y ait préparés. Même oublié, il a resurgi à la conscience sous la pression des circonstances extérieures. Du point de vue psychologique, le roman familial correspond à des conditions identiques, qu'il soit ascendant ou descendant.

n'a décrit plus finement ces rapports que Proust. Au début de la Recherche, le jeune Marcel considère Charles Swann avec hostilité : en venant dîner chez ses parents, il empêche sa mère de monter l'embrasser dans son lit. Puis Gilberte devient sa camarade de jeux, et Swann est pour lui le père rêvé. Chez les Swann, tout est beau, tout est bon, maison, repas, domestiques ; tout ce qu'ils font est bien, alors que chez les parents de Marcel, tout lui paraît de qualité inférieure, vieux jeu, méprisable. Par la suite, son amour pour Gilberte et les Swann décline. Marcel reporte alors son admiration sur le duc et la duchesse de Guermantes. Il fait d'eux ses nouveaux parents, qui l'introduisent dans le grand monde auquel il a toujours aspiré.

III

La genèse de la psychologie du grand homme, à supposer qu'elle soit particulière, s'inscrit dans ce cadre. Les deux histoires entrent en conflit. Elles entretiennent en chacun une sorte de guerre civile entre le complexe familial donné et le roman familial inventé. En s'efforçant de les réconcilier et de retrouver la paix intérieure, la plupart d'entre nous optent probablement pour la solution la plus facile, la plus conforme à la réalité. Elle consiste à assimiler le roman familial au complexe familial - après tout un roman n'est qu'un roman - donc à préférer un tiens à deux tu l'auras, l'amour des parents en chair et en os à la reconnaissance de personnages lointains et, de surcroît, fictifs.

Mais une minorité d'enfants, nous pouvons le supposer, suffisamment narcissiques, voire asociaux, pour avoir confiance en leur force, s'obstinent à vouloir, coûte que coûte, vivre leur roman, réaliser leur rêve. Soit qu'ils estiment leur famille authentique par trop invivable, comme le fut la sienne pour Flaubert, soit parce que avoir une famille d'emprunt représente le seul moyen de survie psychique - pour Kafka, par exemple. Chez eux, l'unité, très instable, s'établit en faveur du roman familial, composé de personnages auxquels ils se sont identifiés. Elle se traduit, sur le plan concret, d'un côté par le relâchement des attachements amoureux aux parents. De l'autre, par une intériorisation de la parenté fictive, qui comprend les grands hommes, les héros nationaux, les génies de la science ou de l'art,

et ainsi de suite. La solution du conflit des généalogies obéit en vérité à une formule que nous connaissons : la libido régresse lorsque l'identification progresse.

En exagérant, on peut penser que, à la différence du grand nombre, un tel individu sacrifie le complexe familial, son affection, à l'ambition de régner, de découvrir, d'écrire. Voyez l'extraordinaire faculté qu'ont les hommes d'État, par exemple, de renoncer du jour au lendemain à leurs amis les plus chers pour se lier avec d'autres personnes, ou à la facilité avec laquelle les hommes de génie poursuivent leur oeuvre au mépris de toutes leurs attaches familiales, (Relisez *La Recherche de l'absolu*, de Balzac !) répétant et renouvelant ainsi le sacrifice consenti très tôt dans la vie. L'important pour eux est de ressembler, de s'égaliser aux êtres supérieurs, leurs modèles. Ils veulent entrer dans ce monde d'élite et se détachent du reste avec la détermination de l'arriviste qui cache ses parents modestes parce qu'il a honte d'eux. Cette catégorie d'hommes a remplacé une fois pour toutes la famille indigène dans laquelle ils ont été conçus par la famille gentille de leur choix, qu'ils ont eux-mêmes conçue. Autrefois, à l'aube de leur existence, celle-ci n'était qu'un véhicule de critique et d'évasion hors de la réalité. A la maturité, elle devient un motif d'action, la source d'une création de réalité. Et l'homme vit alors comme dans son roman.

Dans ce choix, les biographies de personnages d'exception, Lénine ou Napoléon, Marx ou Einstein, Moïse ou Christ, jouent un rôle décisif. Elles fournissent les intrigues, les épisodes et les exemples de ce que pourrait être un roman familial réussi - le roman d'un être qui a réussi dans sa vie, celui que l'on voudrait être. Elles stimulent les futurs révolutionnaires, prophètes, savants et artistes. Elles les incitent à abandonner leur milieu ordinaire pour imaginer un milieu prestigieux dans lequel vivre et travailler. Elles les encouragent à se considérer par avance comme les fils de ces pères spirituels, en rejetant leurs pères charnels qui ne soutiennent pas la comparaison.

Chacun bâtit ainsi très tôt un Panthéon mental dans lequel il espère occuper un jour une place de choix. On le remarque très concrètement chez les artistes qui se font bâtir un musée de leur vivant - par exemple Picasso, Vasarély ou Chagall - et aussi chez les chefs politiques : dans chaque geste, dans chaque discours, ils se souviennent de ce que penseront les historiens de l'avenir. De leur vivant, ils vont jusqu'à préparer la pose, la tombe et le cérémonial de leur mise en terre. Le fait que ces hommes vivent dans la pensée du mémoire et du nécrologue, leur identité

à un modèle préétabli, leur légende, tout cela montre la puissance du roman familial et atteste quel rôle décisif il a joué dans leur carrière. Leurs efforts ont tendu, et avec succès, à le changer en réalité, à en faire un roman historique ⁴⁸⁴.

Reconnaissons que la psychologie des « grands hommes », des meneurs de foules, garde, au bout du compte, ses secrets. Nous avons cependant avancé, puisque nous sommes à tout le moins en mesure de l'explorer. Cette psychologie pré-suppose, nous l'avons vu, une division intérieure et la maîtrise des forces opposées du surmoi et du moi, de l'identification et de l'amour. Elle serait due à une séparation du roman familial et du complexe familial, au dédoublement de l'histoire de l'enfant, puis de l'adolescent. Lorsque le premier domine de part en part le second, la faculté de s'identifier à un personnage ou à une idée connaît un développement exceptionnel. Le fils de ses parents se métamorphose en fils de ses oeuvres. Il acquiert une âme de plus. Avons-nous réussi à expliquer tant de faits demeurés sans explication ? J'ose simplement imaginer ce que serait une telle explication, en réclamant l'indulgence du lecteur. Dans la connaissance aussi, pour reprendre une parole de Jaurès, « le progrès humain se mesure à la condescendance des sages pour les rêves des fous ».

IV

« Si, d'un côté, nous voyons ainsi la figure du grand homme qui s'est accrue jusqu'à des proportions divines, cependant, de l'autre côté, nous devons nous rappeler que le père aussi fut jadis un enfant ⁴⁸⁵. » Les légendes nous racontent cette enfance. Ce qui nous frappe, c'est qu'elles suivent la trame que nous venons de faire ressortir. Elles projettent sur l'écran de la psychologie des foules les épisodes

⁴⁸⁴ Il y a toute une pathologie des romans familiaux chez les gens très incertains, soit qu'ils craignent de ne pas avoir réussi le leur, soit qu'ils s'imaginent l'avoir sacrifié à leur complexe familial. Les symptômes en sont des obsessions généalogiques, des querelles sur la place dans l'histoire, des comparaisons avec des personnages extraordinaires - Napoléon, Einstein, Freud, etc. On a l'impression que, chez ces personnes, la famille indigène a été complètement dévorée par la parenté gentille et imaginaire. On peut dire que ce sont là les symptômes d'une « manie du roman ».

⁴⁸⁵ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 110.

d'un roman familial qui magnifient la stature du héros et expliquent comment il est devenu ce qu'il est. Ainsi Moïse.

Quelle est son origine La Bible, nous le savons, soutient qu'il est né de parents juifs et esclaves. Or Freud affirme qu'il a vu le jour dans une famille de pharaons d'Égypte, donc qu'il n'est pas juif. Il invoque à ce propos le nom même de Moïse, incontestablement d'origine égyptienne. Mais son principal argument s'appuie sur une analyse de la légende de sa naissance. La première constatation que l'on puisse faire est que cette légende se conforme à un canevas type, le même chez tous les peuples. Le héros est décrit comme le fils d'un couple royal ou noble. Sa naissance elle-même est précédée par un état de crise, de disette, de guerre. Alors le père, se sentant menacé par la venue d'un héritier qui pourrait profiter de la situation, ou servir à ses adversaires, ordonne de l'abandonner, de l'exposer ou de le tuer. Comme le dernier de ses sujets, il fait appel à l'infanticide pour conjurer un destin auquel il ne pourra cependant échapper

Parmi ceux dont les légendes racontent qu'ils furent ainsi abandonnés figurent Cyrus, Romulus, Hercule et, bien entendu, Moïse. Mais le nouveau-né condamné à mort est heureusement sauvé par un homme du peuple. Et, allaité par une femme pauvre ou par un animal femelle (la louve pour Romulus), il survit. La bonté des humbles empêche le crime des puissants et prête main-forte au destin.

Élevé au sein de cette famille d'emprunt, l'enfant grandit, devient fort et courageux. Commence ensuite une vie de dangers et d'aventures périlleuses, au cours de laquelle se révèle sa nature héroïque. Au terme, il se fait reconnaître par sa famille authentique et noble. Puis il se venge de son père et réintègre sa patrie. Il monte sur le trône qui lui appartenait dès avant sa naissance. C'est justement parce qu'il défie son père et le vainc que le fils devient un héros. Sa généalogie est la même dans toutes les légendes : « la première des deux familles, celle où naît l'enfant, est une famille noble, généralement royale, la seconde famille, celle où l'enfant est recueilli, est modeste et déchue, suivant les circonstances auxquelles se rapporte l'interprétation ⁴⁸⁶. »

Pourtant ce scénario si typique connaît deux exceptions : Oedipe et Moïse. Selon la tradition hellénique, Œdipe, abandonné par ses royaux parents, est recueilli par un couple également royal. Tous les épisodes de sa vie tragique - l'inceste

⁴⁸⁶ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 13.

avec sa mère, le bannissement de ses enfants - se déroulent dans le cercle doré des demi-dieux. Or cette identité des deux familles le prive de toutes les épreuves qui révèlent le caractère d'exception, enflamment l'imagination et soulignent la nature héroïque du grand homme.

Dans le texte biblique, le contraste entre les deux familles existe bel et bien, mais renversé. Moïse naît dans une famille d'esclaves, fils d'humbles Juifs. N'ayant pas les moyens de le garder, elle fait ce qu'ont toujours fait les pauvres, elle l'abandonne. Le nouveau-né est sauvé par une princesse égyptienne qui l'élève comme son propre fils. Voilà donc quelle est l'entorse à la légende : au lieu que la première famille soit noble et la seconde modeste, nous avons le contraire. Moïse grandit au milieu des enfants des pharaons d'Égypte. En devenant adulte, il retrouve ses parents. Au lieu de se venger sur eux, il les sauve, avec tout le peuple juif dont il devient le prophète et le chef. Tout ceci nous est bien connu.

La naissance et la vie de Moïse représentent une exception à la règle : l'ordre des choses est décrit comme se déroulant à l'envers, Il suffit de les ramener à la règle, de les remettre à l'endroit, pour retrouver la vérité gazée par la légende. C'est le raisonnement de Freud. Replaçant le récit biblique dans la série des récits analogues, il conclut que, comme tous les grands hommes, Moïse a dû naître de parents royaux, donc qu'il fut égyptien. Pour faire de cet Égyptien un Juif, la Bible a eu recours au subterfuge de l'inversion : « Alors que normalement un héros, écrit Freud, dans le cours de sa vie, s'élève au-dessus de ses humbles commencements, la vie héroïque de l'homme Moïse a débuté par le fait qu'il est descendu de sa position élevée et s'est abaissé au niveau des enfants d'Israël ⁴⁸⁷. »

En substance, les Israélites ne se sont pas révoltés, ils ont été libérés. Leur révolte est venue d'en haut et non pas d'en bas. Soutenant que Moïse fut un prince égyptien, Freud dit aux Juifs : « En vérité, vous ne vous êtes jamais rebellés contre l'autorité, c'est une illusion. Vous avez simplement suivi un prince d'Égypte et accompli le dessein d'un pharaon, votre maître. Vous avez réalisé un idéal devant lequel son propre peuple avait échoué : embrasser la religion monothéiste. »

Il est inutile d'insister, après tant d'autres, sur la fragilité du raisonnement de Freud et des données sur lesquelles il s'appuie. En renversant le sens du récit bi-

⁴⁸⁷ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 15.

blique, qui a un caractère historique ⁴⁸⁸, loin de dévoiler la vérité de la légende, il en crée une autre pour le vingtième siècle : « En chaque génération du peuple juif, écrivait Ahad Haam, il y a un éveil de Moïse. » Il échet à Freud de sonner cet éveil pour sa génération.

Le moment est venu de présenter nos conclusions provisoires. Tout d'abord, nous avons constaté que les légendes, pour expliquer la formation du héros, suivent la trame uniforme d'une naissance et d'une jeunesse marquées par l'existence de deux familles, l'une indigène et l'autre gentille, et par les épreuves du passage de l'une à l'autre. Tout se déroulerait comme si, de même qu'une machine ne fonctionne que s'il y a une différence entre une source chaude et une source froide d'énergie, de même un individu se forgeait les qualités qui feront de lui un être d'exception, à condition qu'il y ait une différence de niveau social entre les deux familles. Dans sa famille authentique, il naît ; dans sa famille d'emprunt, il renaît ou se fait naître en imagination. Les Indiens n'affirment-ils pas que les individus appartenant aux castes supérieures sont « nés deux fois » ?

Nous en disons autant des individus d'exception. A ceci près qu'ils ne naissent pas les deux fois dans le même milieu. Une double filiation fait de l'enfant un homme grand à ses yeux et aux yeux des autres. « L'une des familles, écrit Freud, est la vraie, celle où naquit vraiment le grand homme, celle où il grandit. L'autre est fictive, inventée par le mythe pour les besoins de la cause. En général la famille modeste doit être la vraie, et c'est la famille noble qui est imaginaire ⁴⁸⁹. » Le rapprochement est limité, mais il éclaire ce qui le distingue et fait de lui un être divisé.

Il faut ensuite s'interroger sur les deux exceptions que nous avons notées au schéma typique de la légende : celle d'Oedipe et celle de Moïse. Le premier naît et évolue dans deux familles entre lesquelles il n'y a aucune différence de niveau, l'une comme l'autre est royale. Par contre, le second naît, selon l'Ancien Testament, de parents pauvres, et est ensuite adopté par des parents de rang élevé. Le fils d'esclaves renaît dans le monde de ses maîtres.

Ces deux exceptions nous présentent, sous une forme imaginaire, des solutions auxquelles nous attribuons un sens psychique général. Voici lesquelles. D'un

⁴⁸⁸ M. WEBER : *The Sociology of Religion*, op. cit., p. 23.

⁴⁸⁹ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 14.

côté le roman familial est résorbé dans le complexe familial, et la fiction est ramenée à la réalité. De l'autre côté, c'est l'inverse : l'invention de l'individu s'impose, façonne son caractère, sa vie effective, et tend à devenir vraie.

Par analogie, la première fait d'Oedipe l'exemple de l'homme total, simplex, et de Moïse l'exemple de l'homme divisé, duplex. Celui-là connaît de dures épreuves et subit le châtiment pour avoir transgressé les interdits sociaux, couché avec sa mère, tué son père. Mais il ignore le drame de la rupture, de l'opposition des hommes et des cultures. Oedipe est un héritier : il rétablit et continue l'ordre auquel il appartient par toutes ses fibres. Celui-ci, Moïse, vit une telle rupture et une telle opposition. Il se forme à travers la révolte et la lutte entre le haut et le bas de la société. Qu'il soit ou non issu d'une famille noble, il sera un rebelle et un usurpateur, un étranger parmi les siens. Et nous savons que, en usurpant, on substitue : le jeune venge et remplace le vieux ; l'esclave, le maître. Il s'émancipe et émancipe des hommes. Moïse est un fondateur de nations et de symboles. Ce que n'est pas Oedipe. S'y ajoute un autre élément. Le triomphe du roman familial sur le complexe familial équivaut à un progrès de la spiritualité sur la sensualité. Car ce dernier est une donnée immédiate et connue par l'évidence des sens. Alors que le premier est une création de l'esprit, fruit d'un travail d'observation et de déduction.

Les légendes et leurs exceptions procurent aux divers peuples exactement ce dont ils ont besoin pour expliquer pourquoi ils se composent de deux classes d'individus, et justifier le contraste entre eux.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Huitième partie. Hypothèses sur les grands hommes.

Chapitre III

L'invention d'un peuple

I

[Retour à la table des matières](#)

Le roman familial expliquerait le « quelque chose de plus » des grands hommes. Cette hypothèse n'a rien qui puisse choquer la raison. Sans préjuger de ce que l'analyse peut effectivement nous livrer, cas par cas, il est certain qu'elle correspond à un fait de culture. Ceci établi, nos questions vont nous porter un peu plus loin : par quel enchaînement de circonstances un individu devient-il le grand homme d'un peuple ? Comment exerce-t-il une influence sur ce peuple ? Pourquoi celui-ci le suit-il jusqu'à en faire son héros ?

Toutes ces questions impliquent que le « grand homme » a le pouvoir de changer une masse naturelle en masse artificielle et disciplinée. Elles ont donc le sens suivant formulé par Freud : « Comment est-il possible qu'un seul homme atteigne une efficacité si extraordinaire qu'il puisse former un peuple à partir d'individus et de familles, lui imprimer son caractère définitif et déterminer son destin pour des millénaires ⁴⁹⁰ ? »

⁴⁹⁰ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 107.

La question s'applique à Lénine autant qu'à Moïse, à Mahomet, à Franklin, à Mao ou au Christ. Nous sommes ici sur un terrain plus familier. Car l'hypothèse qui se présente pour y répondre est celle du cycle totémique ouvert par le meurtre du père et clos par la résurrection à travers le fils qui en tient lieu. Nous l'avons suffisamment suivie jusqu'ici pour savoir à quoi elle peut nous mener. Elle nous sert à mettre en ordre et penser la réalité. Elle ne nous fournit pas une connaissance détaillée de ce qui se passe. Convenons-en une fois pour toutes : cette conjecture n'a pas plus de contenu empirique que les tourbillons de Descartes. Toutefois, elle paraît correspondre à une certaine vérité psychique de l'action des masses et de l'action sur les masses. A savoir que la force visible des vivants n'a aucun effet sans la force invisible des morts. Comme si, pour faire l'histoire, toute réalité devait y agir sous la forme d'un souvenir, des griffes duquel nul n'échappe. Du moins est-ce vrai en ce qui concerne Moïse et sa création du peuple juif.

II

Revenons à lui et admettons avec Freud qu'il fut Égyptien. Il serait né à l'époque du pharaon égyptien Aménophis IV au XIV^e siècle avant notre ère. Ce pharaon s'est converti au culte monothéiste d'Aton. (En son honneur il a changé son nom en Ikhanaton). Et il s'est mis à extirper le polythéisme, les déités et les idolâtries anciennes. Il est allé jusqu'à proscrire le mot « dieux », au pluriel. On lui a bâti une nouvelle capitale loin de Thèbes et de la prêtrise traditionnelle d'Amon, qui s'appela Akhetaton, Horizon d'Aton. De nombreux autres sanctuaires furent construits en Égypte et dans l'empire. Mais, après un succès passager, sa tentative a échoué. Car son successeur Toutânkhamon rétablit dans toute sa splendeur intimidante le culte d'Amon, dont il porte le nom, et l'autorité des prêtres. Toutefois, un des fidèles d'Ikhanaton, Moïse - Freud l'identifie - homme de foi profonde, dévoué à son maître, ne cède pas, refuse de revenir aux dieux de la majorité. De ce fait, il se met au ban de sa classe et de son pays. « Il ne pouvait rester en Égypte que renégat et hors la loi ⁴⁹¹. »

⁴⁹¹ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 60.

Il représente une minorité parmi les siens et à la limite la minorité d'un seul. Mais c'était un homme tenace et obstiné, consistant aussi bien dans ses idées que dans ses actes. Qualités qui ont manqué à l'inventeur du monothéisme. Dans une étude sur l'influence des minorités ⁴⁹² actives, j'ai montré que leur influence dépend de deux conditions : leur aptitude à occuper une position interdite dans la société et la constance de leur conduite en toute circonstance. Tel que nous le décrit son chroniqueur moderne, Moïse satisfait pleinement aux deux conditions : « Il occupait, écrit Freud, une position élevée, mais contrairement au roi méditatif, il était énergique et passionné ⁴⁹³. »

Devenu étranger parmi les siens, il cherche un autre peuple chez qui il puisse propager sa religion, réparant ainsi la perte subie. Celui vers lequel il se tourne est étranger : ce sont les tribus sémites des Hébreux qui ont émigré en Égypte plusieurs générations auparavant et vivent en esclavage aux confins de l'empire.

À ces exclus, Moïse, exclu lui-même, révèle le contenu de la nouvelle religion. C'est avec eux qu'il complotte et noue une alliance pour quitter l'Égypte inhospitalière, en quête d'un pays où vivre libre. Ensemble, ils prennent donc le chemin de l'exode. En bref, Moïse a réussi là où avait échoué le pharaon. Sans doute les Hébreux projettent-ils sur ce prince étranger et cette religion non moins étrange leur aspiration à recouvrer la liberté. Ils ont trouvé en lui un meneur et en sa foi une doctrine qui justifie leur révolte. Tout comme lui se « trouvait à l'aise dans le projet de fonder un nouveau royaume, de trouver un nouveau peuple à l'adoration duquel il offrirait la religion que l'Égypte avait dédaignée ⁴⁹⁴. »

Il faut voir là une logique. La fondation d'une nouvelle nation présuppose la conjonction d'individus exclus, déviants, et d'une collectivité opprimée, mais prête à se rassembler autour d'une doctrine, d'une idée neuve. Ce sont là les ingrédients qui, combinés, vont former la minorité, active bien sûr. Cette minorité entraîne les masses et réalise l'idée. Toutes les grandes créations, les grandes transformations de l'Histoire, sont l'œuvre de telles minorités, de tels hommes à part ou en surplomb des sociétés existantes ⁴⁹⁵.

⁴⁹² S. MOSCOVICI : *Psychologie des minorités actives*, op. cit.

⁴⁹³ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 28.

⁴⁹⁴ Ibidem.

⁴⁹⁵ S. Moscovici : *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, op. cit.

Or, selon Freud, ces ingrédients existent à la mort du pharaon. D'abord un chef tenace et fanatique. Ensuite la découverte de cette religion monothéiste, inouïe jusque-là. Enfin, un chapelet de tribus en révolte à la périphérie de l'empire. C'est sans doute la raison qui les a fait choisir par Moïse pour en former son peuple : « Moïse, écrit Freud, s'était abaissé vers les Juifs. Il avait fait d'eux son peuple ; ils étaient son peuple élu ⁴⁹⁶. » En conjonction avec eux, il a pu réunir ces facteurs épars.

J'insiste particulièrement sur cette logique des minorités agissantes grâce à laquelle l'histoire change et des peuples sont fondés. On pourrait la réduire au seul meurtre du père, et souvent on n'a vu que lui. Au contraire, le meurtre lui-même s'inscrit dans cette logique, est une de ses conséquences. Après tout, le père aussi a été un rebelle et, dans le cas présent, c'est lui qui apprend au peuple de ses fils à se rebeller. Au cours de sa première phase, un meneur, ou un groupe de meneurs, se fixe pour tâche de propager dans une collectivité et imposer une doctrine inédite. Nommons cette phase la révélation.

Moïse a révélé aux Juifs une religion qui allait faire d'eux le peuple d'un seul dieu. Mais tel maître, tel valet. Pas plus que les Égyptiens, ils n'étaient faits d'un métal plus noble. Ils ne supportaient pas sans rechigner la morale stricte et les interdits du monothéisme. Et ne renonçaient pas facilement à leurs idoles et à la magie. Ils ne comprenaient pas non plus pourquoi leur chef entendait les tenir toujours à part des autres peuples, par exemple par la circoncision, et leur imposer une version plus exigeante que celle imaginée par son maître Ikhanaton. Car Moïse avait tranché tout lien entre Aton et le Dieu-Soleil. Leur être tout entier - corps, émotions, pensées - se rebellait contre les commandements d'une religion qui faisait peu de cas de la nature humaine. Contre un dieu tel que le décrit le compositeur Schönberg dans son opéra *Moïse et Aaron* : « Inconcevable, parce qu'invisible, parce qu'immuable, parce que permanent, parce qu'éternel, parce qu'omniprésent, parce qu'omnipotent. »

Et si ce n'était que ça. Mais lorsqu'une doctrine se trouve dans la phase de révélation, je veux dire apportée de l'extérieur à un agrégat d'individus, elle touche uniquement leur intellect. Elle s'impose par une sorte de coercition sans vraiment les convaincre en profondeur. Non seulement ils lui résistent, mais ils n'ont aucun

⁴⁹⁶ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 46.

mal à la rejeter, et s'en débarrassent sous la pression des affects et des croyances qui s'y opposent. Or Moïse « procédant de l'école d'Ikhanaton, n'employait pas d'autre méthode que le roi : il ordonnait, il imposait sa foi au peuple ⁴⁹⁷ ». Exactement comme fera, deux mille ans plus tard, Lénine, pensant qu'il faut implanter du dehors la conscience socialiste chez les travailleurs. Moïse a cru pouvoir amener les Juifs à la croyance monothéiste par la coercition. Cependant les rigueurs de la religion et les limites de sa propagation favorisent toute une série de révoltes dont la Bible s'est faite l'écho - le veau d'or, le bris des tables de la loi, etc. Au cours d'une de ces révoltes, le peuple juif conjuré contre lui aurait tué Moïse. Freud l'écrit très simplement : « Moïse et Ikhanaton rencontrèrent le même destin qui attend tout despote éclairé ⁴⁹⁸. » Les juifs aussi avaient un père et ils l'ont tué. Par cet acte, ils croyaient tout arrêter. Or, par cet acte, ils n'ont fait que déclencher une longue, trop longue histoire.

III

En effet, comme autrefois le père primitif, Moïse mort se révèle infiniment plus puissant que Moïse vivant. Cette fin violente met l'auréole du martyr sur sa tête. Quelle preuve plus grande peut donner un homme de son identification avec une doctrine que de lui sacrifier sa vie ? Le sacrifice lui-même est vu par tous comme un témoignage de la valeur de sa croyance. Il est vrai que la masse des hommes ne comprennent rien aux idées de Bruno et de Galilée. Mais la mort sur le bûcher du premier et la condamnation par l'Église du second ont conféré à leurs idées un attrait exemplaire. Ainsi pour Moïse, même si « tout ce qui, dans le dieu mosaïque, méritait l'admiration, dépassait de beaucoup la compréhension des masses ⁴⁹⁹ ».

La mise à mort de celui qui y croyait témoignait pour lui et sa grandeur. De manière plus générale, l'action d'une minorité, qu'elle soit un groupe ou un seul

⁴⁹⁷ S. FREUD : Idem, p. 47.

⁴⁹⁸ Idem, p. 60.

⁴⁹⁹ Idem, p. 63.

individu, vise à créer un conflit avec la majorité ⁵⁰⁰ et à le porter jusqu'à son terme, Les persécutions, les souffrances, endurées par une telle minorité politique ou religieuse, ou par un homme seul, artiste créateur d'un nouvel art, savant porteur d'une nouvelle vérité, sont inhérentes à ce conflit. Elles sont indispensables pour qu'ils puissent surmonter les résistances affectives auxquelles ils se heurtent. Plus que les mots, les actes parlent. « L'analogie va encore plus loin, écrit Freud à propos des héros de la culture, en ce que, de leur vivant, ces figures étaient souvent, sinon toujours, moquées et maltraitées par les autres et même exécutées de façon cruelle. De même, le père archaïque n'atteignit la divinité que longtemps après avoir trouvé une mort violente ⁵⁰¹. » Moïse aussi.

Le meurtre une fois consommé, les Hébreux se détournent de la religion monothéiste. « Moïse est mort, qui ne mourrait », telle est la conclusion d'une élogie liturgique qui transforme le crime en un fait naturel. Ils reforment une société tribale, adorant plusieurs dieux dont Yahve fut le plus important, et reprennent les pratiques magiques de leurs voisins. Peut-être retournent-ils même au matriarcat. En tout cas, ils n'ont plus de chef marquant, doté de l'autorité d'un père. Des porte-parole les dirigent, c'est-à-dire des grands frères, chargés de tâches communes, apaisants et qui ne disent que ce qu'on leur demande de dire, ce qu'on veut entendre. Pendant cette période, la figure et les enseignements de Moïse subissent une éclipse. Ils reculent à l'arrière-plan. On a l'impression que tout un chacun les a oubliés. Un silence complet semble être tombé sur ce qui avait eu tant d'importance au départ d'Égypte : « ... Il y eut, affirme Freud, une longue période suivant le rejet de la religion de Moïse, pendant laquelle on ne décela aucun signe de l'idée monothéiste, de mépris pour le cérémonial ou de l'accent fortement mis sur l'éthique ⁵⁰². »

Selon lui, les masses se trouvent dans une situation semblable à celle de l'individu au sortir de l'enfance. Celui-ci traverse une période de latence. La plupart des événements et des désirs des premières années de sa vie sont refoulés dans la mémoire et comme oubliés. En réalité, ils séjournent dans l'inconscient. Là, ils attendent de retourner à la conscience comme un sous-marin en plongée qui refait surface après un long voyage. Mais, encore une fois, évitons le risque d'impro-

⁵⁰⁰ S. Moscovici : *Psychologie des minorités actives*, op. cit.

⁵⁰¹ S. FREUD : *Civilization and its Discontents*, op. cit., p. 142.

⁵⁰² S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 68.

priété qui découlerait de la confusion possible entre le plan individuel et le plan social, du passage d'une analogie à une identité.

Disons donc qu'après avoir été révélés, le personnage et la religion de Moïse traversent une phase *d'incubation*. Celle-ci est bien connue de tous les chercheurs. Elle constitue un moment nécessaire de l'invention. Les mathématiciens, les premiers à l'avoir définie, la décrivent comme une période pendant laquelle une idée, une solution à laquelle ils travaillent, se prépare sourdement, à leur insu et sans se manifester au grand jour, pour éclater brusquement au moment où ils s'y attendent le moins. Parfois ils constatent qu'ils l'ont déjà eue et l'ont oubliée, pour la redécouvrir plus tard. Exactement de la même manière, la religion et le personnage de Moïse pénètrent, se diffusent dans la vie mentale des Hébreux sans que ceux-ci s'en rendent compte ou le désirent.

Les idées semées dans leur esprit, loin de s'effacer, restent inscrites dans les archives du peuple, gravées dans le cœur de ses fils : elles sont indestructibles. Idées et souvenirs se trouvent conventionnalisés dans une sorte de mémoire collective, c'est-à-dire combinés à d'autres notions et images plus familières, traduits en langage populaire. Le plus remarquable n'est pas que cette incubation dure longtemps, cela est dans l'ordre des choses. Ni qu'il se produise un travail de sélection et d'aménagement souterrain de la religion de Moïse afin de contourner les résistances idéologiques et affectives des juifs. Ni qu'elle se transmette dans un cercle restreint, celui des Lévites, pendant des générations.

Non, cette incubation a une conséquence bien plus remarquable les préceptes et les idées du prophète se métamorphosent en croyance, en tradition. « Et ce fut cette tradition du grand passé qui continua à œuvrer à l'arrière-plan, qui acquit de plus en plus de pouvoir sur l'esprit des hommes et finit par réussir à transformer le dieu de Yahve en dieu de Moïse, et à rappeler à la vie la religion de Moïse qui avait été instituée et puis abandonnée de longs siècles auparavant ⁵⁰³. »

Pourquoi ce purgatoire de la tradition était-il aussi important, nous le savons. Les foules ne sont pas influencées par le contenu purement éthique et intellectuel d'une doctrine, quelle qu'elle soit. Or, pendant la période d'incubation, toute doctrine prend une épaisseur psychique et affective. À l'insu des gens, elle devient une partie de leur expérience concrète, de leurs opinions. Elle acquiert une évi-

⁵⁰³ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 124.

dence interne aussi claire que deux et deux font autre. S'enracinant dans la mémoire collective, elle se change en croyance, au sens strict du mot. Et d'autant plus puissante qu'elle est plus ancienne et a eu le temps de se mêler à d'autres qui sont toujours vivaces dans la vie mentale consciente des hommes.

En réalité, la doctrine ne s'enfonce jamais totalement dans l'oubli. Certains continuent à la propager. Une minorité de disciples continuent à exister qui la rappelle et témoigne pour elle, prête à renouveler le sacrifice de son maître. Malgré l'absence d'écho immédiat, d'influence manifeste sur le peuple, ils exercent néanmoins, comme toutes les minorités ⁵⁰⁴, une influence latente dont personne n'a conscience. Chez les Juifs, ce furent des prophètes qui menèrent cette action inlassable. Ils « ont revivifié la tradition qui s'épuisait, renouvelé les exhortations et les exigences de Moïse, et n'eurent de cesse avant que ne fût rétabli ce qui avait été perdu ⁵⁰⁵ ».

Leur effort eut raison d'innombrables rebuffades. À la longue, il finit par rencontrer un succès plein et durable. En bref, toute nouveauté, comme toute doctrine, et celle de Moïse ne fait pas exception, commence par « mourir », à la façon d'une graine enfouie dans le sol. Rejetée à demi oubliée, elle y germe et jaillit, éclate sous forme de tradition, renaît sous forme de croyance. Ce que la raison commence par refuser et l'affectivité par dédaigner, la mémoire le conserve et la foi finit par l'admettre.

IV

Après le reflux vient le flux. La nostalgie commence à exercer sa séduction. Elle embellit le passé. L'image de Moïse se pare de mille vertus et rapproche les Juifs de leur libérateur qui, buté comme un clou planté dans un mur, leur a révélé sa foi et les a révélés à eux-mêmes. C'est le privilège de tout père, de tout fondateur, de tout ancêtre d'une généalogie, que de fixer un horizon. Avant lui, il n'y a rien ; après lui, tout est possible. Comme l'inventeur d'un art ou d'une science,

⁵⁰⁴ S.MOSCOVICI : *Toward a Theory of Conversion, Advances in Experimental Social Psychology*, 1980, vol. 13.

⁵⁰⁵ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 111.

l'inventeur d'un peuple - ou du moins son régénérateur - représente un point d'origine. Tels Romulus, Robespierre, Lénine ou de Gaulle. On peut s'en éloigner, le fuir, mais tôt ou tard, il faut y retourner. Surtout lorsqu'on est poussé, comme les Juifs, par un sentiment de culpabilité et que l'on veut réparer le crime commis.

Au fil des siècles, la figure de Moïse devient de plus en plus formidable dans leur mémoire, de plus en plus présente dans leur imagination. Et plus lancinant le remords de l'avoir oublié. Alors les conditions sont réunies pour qu'un homme se lève et donne chair et sang à l'absent, recueille tout l'amour disponible. Mettre de nouveaux masques sur d'anciens visages n'est pas un talent à la portée du premier venu. Il s'est néanmoins trouvé un homme, hébreu celui-ci, qui possédait suffisamment ce talent pour oser remplacer Moïse l'Égyptien. Il était décidé à mener son oeuvre à terme. Ce devait être un homme d'un immense orgueil, dont il émanait une force peu commune et une confiance extraordinaire, à une époque si pauvre en personnalités d'exception. Soulignons ici un des corollaires de l'hypothèse du meurtre du père : le premier chef est un « étranger » qui choisit la masse ; le second est un « indigène », issu d'elle. Les pensées et les sentiments de cette masse ont cheminé en lui, au cours de sa vie entière. Dans l'atmosphère qu'elle respire, il reconnaît ce qui le préoccupe, l'affecte, l'émeut. Il faut croire aussi que les idées sont devenues assez lumineuses, simples et profondes, pour qu'il puisse les évoquer sans rencontrer les mêmes résistances que par le passé. Si ces conditions se trouvent réunies, l'image du père fondateur peut ressusciter dans la personne du fils qui l'incarne et le remplace.

Chez les Juifs, nous supposons que le premier Moïse, le prince égyptien, renaît sous les traits du second Moïse, le prêtre hébreu. Longtemps après, la Bible crée une figure composite dans laquelle les deux sont fondus en un seul. De cette manière, elle annule les traces du meurtre du père en le ressuscitant à travers son tenant-lieu, comme s'il y avait eu un Moïse unique. Par là-même, elle efface les motifs de culpabilité des Juifs envers lui et les libère de leur remords. Voilà donc ce que l'Ancien Testament cache et ce que Freud pense dévoiler.

Nous savons, par ailleurs, que toute résurrection des imago comporte un travail de l'ancien, l'oublié, sur le nouveau. Ce travail s'accomplit selon le principe de la *coincidentia oppositorum* qui mêle et réunit deux croyances, deux sentiments, deux personnages ou deux dieux antinomiques, ayant pris naissance dans des circonstances très différentes et liés à deux formes différentes de vie sociale.

Plus précisément, tout ce qui a été imposé par l'autorité sans limites du père et ce qui a été institué par l'alliance des frères et le droit des mères auxquelles ils se sont associés.

On ne s'étonnera donc pas que la doctrine monothéiste de Moïse, en renaissant, s'incorpore un certain nombre d'éléments du culte de Yahve que les Juifs avaient adopté après le meurtre et pendant sa longue éclipse. Freud exprime la ferme conviction que la dualité retrouvée derrière l'unité recréée de la religion et du peuple juif constitue une preuve décisive en faveur de son interprétation : « Nos résultats peuvent s'exprimer par la formule la plus concise. Nous connaissons les dualismes de l'histoire juive : deux groupes de peuples qui sont venus ensemble former une nation, deux royaumes entre lesquels cette nation s'est divisée, deux noms de dieux dans les sources documentaires de la Bible. Nous pouvons en ajouter deux nouveaux : la fondation de deux religions - la première refoulée par la seconde mais néanmoins resurgissant victorieusement plus tard de derrière elle - et deux fondateurs de religions, qui sont tous deux appelés du même noms de Moïse et dont nous avons à distinguer la personnalité l'une de l'autre ⁵⁰⁶. »

Quelle belle assurance mise dans une construction si fragile ! Évidemment, c'est le second Moïse qui vient à bout des croyances idolâtres, soude le peuple autour de son chef et donne une existence pour ainsi dire officielle aux enseignements subversifs, ayant cheminé de manière souterraine. Sans la crainte, le frisson des remords et l'autorité émanant de sa personne, il n'aurait pas réussi là où le premier a échoué. Toutefois, pour y parvenir, il a nécessairement dû s'appuyer sur ces enseignements devenus maintenant une tradition. Il n'avait plus à vaincre les résistances affectives du peuple à la religion de Moïse. Au contraire, il lui fallait maîtriser la montée de cette tradition, canaliser la force avec laquelle elle s'imposait à chacun, une force supérieure à la logique des arguments et à la contrainte de Moïse. Et faire prendre conscience à chacun que sa croyance véritable avait changé dans l'intervalle. « Il vaut la peine, écrit Freud à ce sujet, de souligner spécialement le fait que chaque portion qui retourne de l'oubli s'affirme avec une force singulière, exerce une influence incomparablement puissante sur les hommes de

⁵⁰⁶ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 52.

la masse, et élève une prétention irrésistible à la vérité, contre laquelle les objections logiques demeurent sans pouvoir : une sorte de *credo quia absurdum* ⁵⁰⁷. »

La masse des Juifs comme toute autre, y résiste d'autant moins qu'elle est rongée par ses mauvais souvenirs, ces virus pernicieux et débilitants de l'âme. Elle cède sans rechigner, elle reçoit avec zèle ce qu'elle avait d'abord refusé avec violence. Tout le peuple passe de la croyance réputée fausse, en plusieurs dieux, à la croyance, présumée vraie, en un seul dieu. C'est la troisième et la dernière phase de l'évolution : la conversion. Religion imposée du dehors par un seul, adoptée par une minorité, resurgie en somme du dedans.

Pendant un certain temps, elle a circulé, comme une idée dans l'esprit d'un savant ou d'un artiste. Elle a changé les esprits de manière latente, sans qu'ils s'en aperçoivent. Renaissant, elle agit de façon manifeste et exerce une emprise sur tout le monde ⁵⁰⁸. A visage découvert, chaque Juif s'identifie au père revenu parmi eux, Moïse. Il se déclare son fils et son fidèle. Quand on dit d'un peuple qu'il a resurgi de ses propres cendres, il faudrait dire, de sa mémoire. Plus exactement, celui-ci se remet du souvenir d'un crime qui l'a bouleversé de fond en comble. Mais sans ce crime, il n'aurait rien été. Les mots de l'écrivain russe Tchekhov ont ici une résonance exacte : « Il n'est rien de si bon sur cette terre qui n'ait quelque infamie à sa source première. » Dans la psychologie des masses, l'infamie serait toujours la même : avoir assassiné son père.

V

Avec le retour de Moïse et la conversion de la masse des Juifs à sa religion, le cycle de leur préhistoire se termine. Le temps de l'histoire commence. Dans leur élan, ils renoncent aux instincts et cessent de vouloir faire de l'homme une idole pour l'homme, cause de la servitude. Le dieu qu'ils vénèrent règne dans les esprits : invisible, sans image, sans nom. De cette maîtrise sur les instincts, les Juifs tirent fierté. Dans le sacrifice qu'ils ont consenti - du veau d'or, des icônes et au-

⁵⁰⁷ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 85.

⁵⁰⁸ S. MOSCOVICI : *Bewusste und unbewusste Einflüsse in der Kommunikation*, *Zeitschrift für Sozialpsychologie*, 12, 1981, 93-103.

tres béquilles de la religion - ils se reconnaissent comme un peuple élu. Par héritage et par obéissance à ce dieu, ils se gardent depuis lors de toute révérence excessive devant les insignes du pouvoir. Si ce peuple a « la nuque raide », selon la formule de la Bible, c'est pour s'être identifié au caractère intransigeant de Moïse et avoir craint de déchoir à ses yeux.

Il faut souligner quelques conclusions. En effet, il importe de se rappeler que, suivant à la trace notre hypothèse du cycle totémique, nous avons esquissé une conception de la façon dont l'Histoire change et dont nous changeons. Plus particulièrement de la façon dont un peuple s'invente et dont son chef l'invente. Cette tâche incomberait principalement aux « grands hommes » et aux minorités agissantes. L'invention du peuple juif, exemple que nous retenons en suivant Freud, s'est faite en trois temps.

Le premier temps est celui de l'apparition d'une nouvelle doctrine, d'une nouvelle vision et d'un homme énergique, consistant, décidé, disons Moïse. Il choisit une masse d'hommes exclus comme lui - de même que Mao aurait choisi les ouvriers et les paysans chinois qui le considéraient comme un étranger. Il leur dévoile sa vision et la leur impose. Devenu leur chef, ils prennent le chemin de la révolution. La loi du pays faisant d'eux des hors-la-loi ou des renégats les oblige à s'exiler. Mais toute nouveauté suscite des résistances au sein même de la masse qu'elle devrait conquérir. Elle finit par être rejetée ainsi que celui par qui le scandale arrive. Les Juifs ne font pas exception. Ils se débarrassent de Moïse en le tuant, et de sa doctrine en revenant à leurs croyances idolâtres.

Dans un deuxième temps, les Juifs désormais unis par leur crime comme les frères primitifs par le leur, deviennent en apparence un peuple comme les autres. Certes, nomade, il circule, se forge des coutumes, renouvelle son code, probablement matriarcal, et ajoute à sa religion quelques dieux locaux, dont Yahve. En réalité, il est divisé, et même doublement divisé. D'une part, la majorité est revenue aux convictions et pratiques magiques des Hébreux. La minorité, elle, est restée fidèle à Moïse. Prenant exemple sur lui, elle continue à propager le monothéisme et à l'opposer au polythéisme dominant. Et, à l'instar de toute minorité, au lieu d'éviter les conflits, elle les provoque et les entretient, les Prophètes l'attestent. D'autre part, même si en surface, au niveau manifeste, la grande masse se conforme à l'opinion commune et accomplit les gestes de la religion établie, en profondeur, au niveau latent, les idées de Moïse pénètrent et s'infiltrant dans la

mémoire collective jusqu'à devenir une tradition. Les individus changent dans leur for intérieur : polythéistes au-dehors, ils deviennent monothéistes au-dedans. Et l'on aspire à retrouver l'unité perdue, qu'avait imposée Moïse, à réparer la perte subie.

Le troisième temps est marqué par la résurrection de son image à travers le second Moïse. Troublée par ses divisions, tenaillée par ses remords, la masse se rallie entièrement à lui. Elle embrasse sa religion et se soumet aux prohibitions que le chef lui impose. La majorité s'identifie à la minorité, dont elle adopte les croyances et les façons de vivre, et d'abord le dieu unique. Ensemble, elles deviennent un seul peuple, adhérant pleinement à une seule religion, reconnaissant un seul grand homme ou père fondateur.

On peut dire que, pour commencer, celui-ci a choisi les Juifs, comme un artiste choisit sa matière première, terre ou bois, fer ou papier. Il leur a imposé une forme avant de les sacrer son peuple, son oeuvre d'art. « Et puisque nous savons, écrit Freud, que derrière le dieu qui avait choisi les Juifs et les avait libérés d'Égypte, se tient la figure de Moïse, qui avait fait précisément cela manifestement sur l'ordre de Dieu, nous nous risquons à déclarer que ce fut cet homme qui créa les Juifs. C'est à lui que ce peuple doit sa ténacité de vie mais aussi une bonne part de l'hostilité qu'il a subie et continue à subir ⁵⁰⁹. »

Moïse aurait créé les Juifs, et l'on pourrait dire que c'est comme si Robespierre avait créé les Jacobins, Lénine les Soviétiques, Washington et Franklin les Américains. Mais pourquoi les Juifs lui sont-ils redevables de tant d'hostilité ? Moïse représente un cas singulier. Car il a exigé des Juifs d'accepter une éthique profondément rationnelle et leur a interdit à eux et à leurs meneurs le recours aux idoles et aux séductions magiques. Ce qui détermine une situation de pouvoir très à part. « En fait, écrit Max Weber, le rejet de la magie signifiait que, contrairement à ce qui se passait ailleurs, les prêtres ne devaient pas y avoir recours systématiquement afin d'y assujettir les masses ⁵¹⁰. » En même temps, il leur a commandé de rester toujours différents, de se mettre à part volontairement des autres peuples. En se pliant à ses exigences, ils se sont imprégnés de son caractère, un caractère de minoritaire, de paria, ont dit certains, soumis à son tyran intérieur (son but, son

⁵⁰⁹ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 106.

⁵¹⁰ M. WEBER : *Le Judaïsme antique*, Pion, Paris, 1980, p. 304.

idéal) et indifférent à la passion des majorités compactes. Ne craignant pas d'aller jusqu'à créer un conflit lorsqu'il le faut. En d'autres mots, il leur a forgé la psychologie d'une minorité agissante qui est aussi celle du meneur, tout comme la psychologie du meneur doit être analogue à celle des minorités : ténacité, intransigeance, savoir dire non. Du Juif, on dit depuis des millénaires ⁵¹¹ ce que Staline disait du général de Gaulle : « Un homme très rigide et entêté. »

De façon générale, s'il a pu le marquer de ce caractère, c'est parce qu'ensemble ils ont connu l'exil et choisi leur pays - comme les Américains à notre époque. Et là, ils ont créé la tradition de leur propre religion, à l'inverse des autres peuples qui ont créé une religion conforme à la tradition. Cependant, une partie des Juifs, je veux dire les chrétiens, n'ont pu tolérer cette exigence, supporter cette hostilité. Pour de bonnes raisons, ils ont décidé de se diluer dans la masse des hommes, comme l'encre dans l'eau, de changer la religion de manière à recevoir l'amour qui leur manquait. Ces modifications éliminaient « les traits particuliers de l'éthique de l'Ancien Testament, notamment ceux qui... déterminaient la position spécifique des Juifs comme peuple paria ⁵¹². »

Ce fut une tâche difficile, pénible, qui a exigé d'eux beaucoup de sacrifices. Dans la mesure où elle a converti les peuples à domicile pour devenir la religion des rois païens et de vastes multitudes, la religion chrétienne a dû reprendre une somme de croyances polythéistes, de rites magiques et idolâtres. De même que, dans des circonstances analogues, le socialisme a annexé des idéologies religieuses et nationalistes. De sorte que la religion chrétienne s'oppose à la religion mosaïque, comme un monothéisme de masses à un monothéisme de minorités, avec tout ce que cela comporte. Dans une civilisation imprégnée de christianisme, un tel antagonisme suffit à souffler sur le feu de toutes les haines mortelles pendant des millénaires.

L'histoire de Moïse et de son invention du peuple juif est sans doute à part, pas comme les autres. Depuis longtemps, elle nargue la raison. Cependant, elle n'est pas à ce point unique que ce qu'elle nous enseigne ne s'applique pas ailleurs. Quant aux phases que traverse une doctrine, de la révélation à un peuple jusqu'à

⁵¹¹ J.N. SEVENSTER : *The Roots of Pagan antisemitism in the ancient world*, E.J. Brill, Leyde, 1975.

⁵¹² M. WEBER : *Le judaïsme antique*, op. cit., p. 21 ; voir aussi *Économie et Société*, op. cit., pp. 622-23.

sa conversion, en passant par l'incubation, pour devenir une religion, elles sont suffisamment générales pour convenir à toute histoire. Mais il n'est pas nécessaire de donner plus de temps à la défense et illustration d'une hypothèse dont je ne cesse de rappeler la fragilité. Et qui n'a guère d'utilité en dehors de la psychologie des masses ⁵¹³.

⁵¹³ Ce cycle peut être étendu par analogie aux foules artificielles (Église, armée, parti). Par exemple, l'Église catholique. Le premier temps correspondrait à sa situation dans un XIX^e, siècle sécularisé, lorsque le pape, déclaré « père » infaillible, choisi par les cardinaux italiens, était la tête exclusive et tyrannique. Dans un second temps, on assiste à une révolte des fils et des frères contre lui : c'est la révolte conciliaire. L'Église entre dans une période de relative démocratie, pleine de discussions, de réformes. Elle s'ouvre largement aux problèmes du monde extérieur. Elle en épouse les méthodes, notamment la communication. « Vatican II, écrivait Gilson, a inauguré un style conciliaire nouveau, dont les historiens nous diront certainement qu'il fut influencé par l'exemple des sociétés de masse et les méthodes qu'elles emploient. » (E. Gilson, *La Société de masse et la Culture*, Vrin, Paris, 1967, p. 111). Depuis l'élection de Jean-Paul II, et c'est le troisième temps, on observe une résurrection de l'imaginaire du pape, père unique de l'Église, un retour à des identifications et à des règles qu'on avait cru balayées par le progrès. Ajoutons que le pape est polonais, élu en rupture avec la tradition, pour comprendre que montant, usurpateur en quelque sorte, sur le trône des papes, il en reçoit le charisme. Les masses accourent vers lui, comme pour lui faire don de toute une réserve de vénération et d'amour qu'elles avaient conservée en attendant que vienne un tenant-lieu de père.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Huitième partie. Hypothèses sur les grands hommes.

Chapitre IV

Meneurs mosaïques et meneurs totémiques

I

[Retour à la table des matières](#)

Les meneurs exercent leur pouvoir en raison de dons exceptionnels et d'une idée, d'une vision du monde qu'ils proclament. Elle devient la passion dominante d'une classe, d'un parti ou d'un peuple. La présence de ces dons, vraiment charismatiques, nous frappe chez un individu, surtout lorsque des mots qui paraîtraient ridicules dans la bouche de quiconque, des gestes que nous jugerions faux chez un autre, ne sont nullement risibles ni déplacés chez lui. Au contraire, ils produisent une forte impression sur tous. Nous y voyons les signes d'une conviction forte dans un individu qui fait corps avec sa pensée et sa mission.

Mais regardons la variété des meneurs modernes. On s'aperçoit qu'ils se séparent en deux catégories principales : les meneurs mosaïques et les meneurs totémiques. On songe tout de suite aux prophètes, aux fondateurs des républiques (celle des Etats-Unis, par exemple), aux créateurs de mouvements sociaux et religieux, un Mahomet, un Marx, un Gandhi, d'une part. Et d'autre part aux tyrans,

aux rhéteurs démagogues, aux rois magiques ou chamans des sociétés dites primitives.

Pourtant les départager en catégories ne suffit pas. Il faut encore savoir quel est, à la lumière de la psychologie des foules, le critère de division. Sans aucun doute, le principal, souvent méconnu, qui résume tous les autres, c'est la prohibition de faire des images. Elle revient à combattre le recours aux rituels, aux procédés magiques, les doctrines qui se fabriquent une représentation concrète de leurs dieux et de leurs chefs. Pour Moïse, il s'agit du principe d'autorité : « Tu ne feras point d'idole, ni une image quelconque de ce qui est en haut du ciel ou en bas sur la terre, ou dans les eaux au-dessous de la terre. »

Quiconque applique et respecte cet interdit détourne ses regards des figures qui vont et viennent pour les tourner vers les réalités invisibles. Ses oreilles se tendent pour capter le sens, et non pas le son des paroles. Car l'important reste ce qui est dit et non pas comment on le dit. Enfin, ce que les hommes doivent admirer et respecter, ce sont les idées supérieures et non pas les individus qui les incarnent. En un mot, les idoles en chair et en os. Par ce commandement, Moïse a voulu empêcher le retour de ceux qu'il avait chassés : magiciens, fétichistes créateurs d'illusions et hypnotiseurs des peuples : « Parmi les préceptes de la religion de Moïse, il en est un dont l'importance est plus grande qu'il n'apparaît d'emblée. C'est la défense de faire une image de Dieu - l'obligation d'adorer un Dieu qu'on ne peut voir... Peut-être était-ce une mesure nouvelle contre l'abus de la magie. Mais à supposer que l'interdit fût accepté, il devait avoir un profond retentissement. Car il signifiait que la perception sensorielle était reléguée à l'arrière-plan, en faveur de ce qu'on peut nommer une idée abstraite - une victoire de la spiritualité sur la sensualité, ou, à strictement parler, un renoncement aux instincts, avec toutes les conséquences psychologiques qu'il entraîne ⁵¹⁴. »

En faisant de l'interdit de figurer une mesure du progrès de la culture et de l'intelligence, Freud fait de leur boulimie d'images, d'adulation et d'hommages fastueux le signe d'une régression et d'un retour vers la servitude des instincts. La régression s'observe dans une substitution qui s'opère : au lieu de l'obéissance impersonnelle à ce que représente le meneur - dieu, religion, doctrine sociale, etc. -, l'obéissance personnelle à lui-même et à son nom. Tels sont les leurres que doi-

⁵¹⁴ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 113.

vent refuser, rejeter masses et meneurs pour retrouver une partie du terrain perdu de la raison. A cette seule condition, ils peuvent envisager de vivre un jour dans le monde tel qu'il doit être, le monde dont le Zohar dit qu'« il sera un monde sans images dans lequel il n'y aura pas de comparaison entre l'image et ce qu'elle représente ».

II

Je me propose maintenant d'étoffer cette brève esquisse du partage entre les deux catégories de meneurs. J'entends faire mieux ressortir son caractère concret et donner une portée plus générale à leurs oppositions. La première, et la plus importante, réside justement dans leur propension à bannir ou favoriser leur propre représentation dans des images, à la refuser ou à en faire l'instrument de leur pouvoir. En s'abstenant ou presque d'en user, les meneurs mosaïques tendent à maîtriser la force rayonnante de l'« homme grand ». Ils freinent la tentation des autres de vouloir les imiter, de voir la réalité par leurs yeux. Ils espèrent ainsi éviter que la croyance ne se change en superstition, le charisme en amulette et leur personne en un pseudo-dieu, objet d'adoration. Ce n'est pas un hasard si l'interdit de Moïse a été renouvelé à plusieurs reprises au cours de l'histoire. Récemment encore par Marx, écrivant à un des ses camarades : « Lorsque nous avons adhéré, Engels et moi, à la société des communistes, ce fut à condition que serait banni de ses statuts tout ce qui se rapportait à l'adoration superstitieuse de l'autorité. »

Les meneurs totémiques, au contraire, font tout pour encourager le culte de leur personnalité. Ils cherchent toujours à créer autour d'eux et de l'idée sur laquelle ils s'appuient une légende illustrée, chargée de métaphores. Ils les puisent, c'est plus facile, dans les coutumes et les modes de pensée traditionnels. Ce qui leur permet de préserver, sous la parure du nouveau, le contenu ancien et familier, le « veau d'or » de l'imagination auquel la foule succombe très vite.

Ainsi ont fait les pères de la religion chrétienne qui, pour conquérir les peuples, ont assimilé tout un bagage de coutumes païennes, de divinités locales, rebaptisées saints. Et, pour asseoir son pouvoir, l'Église a ordonné les fastes étincellants, les cérémonies et les rites magiques du monde conquis, acquérant la possi-

bilité de le tenir fermement en main. Elle s'est pliée à la loi qu'elle paraissait créée pour renverser. « La religion de masse en particulier, observe Max Weber, dépend souvent et directement de procédés artistiques, pour atteindre la puissance requise de ses effets, puisqu'elle incline à faire des concessions au besoin des masses, qui partout tendent à la magie et à l'idolâtrie ⁵¹⁵. » Longtemps auparavant, le chevalier de Jancourt avait déjà fait la même observation : « Ceux qui ont gouverné les peuples dans tous les temps ont toujours fait usage de peintures et statues, pour leur mieux inspirer les sentiments qu'ils voulaient leur donner, soit en religion, soit en politique. »

Dès qu'ils s'engagent dans cette voie, les meneurs bâtissent un panthéon vivant dans lequel ils déposent les signes de leur autorité. Ils y occupent la place centrale. Ils se font idoles pour capter le regard des foules, metteurs en scène de leur personne et de leur fonction pour mieux les subjuguier. « Faites-vous une image, mon image, et fiez-vous à elle », déclarent-ils à la cantonade. Une marée de portraits et d'emblèmes portés par la masse impose leur personnage, et on les retrouve partout, dans les maisons aussi bien que dans les lieux publics.

À moins qu'ils ne jouissent de l'extraordinaire privilège de changer la foule elle-même en une image, en leur image, comme, il y a quelques années, la foule agglomérée sur la Place Rouge à Pékin de manière à tracer le portrait de Mao qui la regardait de la tribune et se voyait en elle. Lorsque le mirage s'opère, les individus pris de toutes parts dans le miroir du chef, dominés par la sensation, perdent l'usage de la pensée critique. Le leader qui sait devenir une idole jouit de la souveraineté absolue de l'homme sur les hommes, puisqu'il règne directement sur leur mémoire.

La seconde différence entre meneurs mosaïques et meneurs totémiques tient à ce que les uns veulent identifier la masse à une religion, à une idée et s'effacent derrière elle, et les autres veulent identifier la masse à eux-mêmes, se pousser en son centre. Les premiers s'efforcent donc d'abolir les signes extérieurs du pouvoir. Par la modestie de leur attitude, ils tâchent d'affirmer leur appartenance à l'humanité ordinaire, comme s'ils craignaient de porter ombrage à l'idéal qu'ils servent. En toute circonstance, leur attitude reste sobre et leur autorité discrète. Ils tendent à se rapetisser, conscients de la fragilité de l'oeuvre accomplie, sans illusions sur

⁵¹⁵ M. WEBER : *The Sociology of Religion*, op. cit., p. 244.

les chances de toute action humaine. La Bible dit de Moïse : « L'homme était très humble, plus que tout homme sur la surface de la terre. »

Ce trait de caractère est devenu le critère sur lequel on juge la trempe d'un grand homme. Expression de maturité, du renoncement aux jouissances du pouvoir, il rassure et répond à l'aspiration des foules à la pureté. Il les réconcilie avec l'autorité. On le souligne même dans le fameux rapport secret de Khrouchtchev sur les méfaits du culte de la personnalité : « La grande modestie du génie de la révolution, Vladimir Ilitch Lénine, est connue. » En effet, tous les témoignages nous le confirment, il parlait sans ostentation, vivait sobrement et se conduisait avec une extrême civilité. Trotski relate que, lors des manifestations de masse, une fois le discours fini, « Lénine a déjà rassemblé ses notes et quitte rapidement la tribune pour échapper à l'inévitable. Les cris et les applaudissements se multiplient et le tumulte croît par vagues successives. » Rien de commun avec ses héritiers, qui se firent et se font toujours applaudir sur commande.

Appliqués à un meneur, les mots d'humilité et de modestie évoquent une idée simple : l'homme a plié ses ambitions devant la cause, et non l'inverse. Chacun reconnaît là la signature d'une foi véritable, d'une richesse authentique. « Ainsi, chantait le poète Rumi, une branche qui a beaucoup de fruits penche vers la terre, une branche sans fruits garde la tête haute, comme le peuplier, Quand les fruits sont en grande abondance, ils ont des supports afin que la branche ne traîne pas par terre. Le Prophète (le salut sur lui) était très modeste, car tous les fruits du monde, du commencement à la fin, étaient rassemblés en lui. Aussi était-il le plus modeste. »

Les meneurs totémiques, eux, font constamment étalage de leurs qualités extraordinaires. Pour attirer sur eux l'attention de la collectivité, ils créent une aura de toute-puissance de la personne et d'infailibilité de l'action. Tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils sont, ils le veulent incomparable et le rappellent sans discontinuer. La forte confiance en eux-mêmes dont ils font preuve est contagieuse. A force d'en persuader la foule, elle finit par les croire au-dessus du commun. Son leader est capable d'accomplir de grandes choses, voire des miracles, se dit-elle. L'homme ainsi distingué semble désigné par Dieu, par l'Histoire ou par la nature. Ainsi en vient-il à être, comme Staline, chef exemplaire de cette catégorie, « un

surhomme doté de qualités surnaturelles à l'égal d'un dieu, Un tel homme est supposé tout savoir, penser pour tout le monde, tout faire et être infaillible ⁵¹⁶ ».

Il va sans dire que les deux catégories de meneurs ne se comprennent que l'une par rapport à l'autre. Certes, nous ne pouvons juger de leur importance dans la vie d'une société, ni dire à quel type de foule l'un convient mieux que l'autre. Ce sont là des questions qui trouveront une solution un jour, si elle est nécessaire. Mais nous observons sans peine que les meneurs mosaïques empruntent les chemins de crête. Car ils demandent d'abord et surtout aux masses de renoncer, de se refuser à toute satisfaction dans l'immédiat de leurs désirs et de leurs instincts. Non dans un but d'autorité ou d'abstinence, mais seulement comme moyen d'affronter le monde extérieur, les contraintes du travail et de la vie sociale. C'est en reconnaissant les limites du monde, en les intériorisant en fonction d'un idéal, que chacun devient maître de lui-même, car il est le maître de ses instincts et de ses désirs. Partant, il s'identifie davantage à sa communauté et à son but, puisqu'il les leur a sacrifiés.

En un mot, ces meneurs demandent aux autres ce qu'ils demandent à eux-mêmes, ils les dominent autant qu'ils se dominent. Leur autorité a donc une origine éthique, puisque, comme l'écrit Freud, l'« éthique est une limitation des instincts. Les Prophètes ne se lassent jamais d'affirmer que Dieu ne demande rien d'autre à son peuple qu'une conduite de vie juste et vertueuse - c'est-à-dire l'abstention de toute satisfaction instinctuelle que notre morale d'aujourd'hui aussi condamne en tant que vicieuse ⁵¹⁷ ».

Toutefois, ce sacrifice, loin d'abaisser les individus du point de vue psychologique, les rehausse, leur donne confiance en eux-mêmes. Pourquoi ? Eh bien, parce que les meneurs qui le leur demandent remplissent auprès de tous le rôle d'un surmoi sévère mais juste, comme on croit que le sont les parents. Et le fait de répondre à ses exigences, de se conformer à ses idéaux, et d'être approuvé, constitue pour beaucoup d'hommes une source de satisfaction. Leur moi se sent transporté et renforcé, ce qui est capital. « Lorsque le moi a fait au surmoi le sacrifice d'un

⁵¹⁶ B. LAZITCH : *Le Rapport de Khrouchtchev et son histoire*, Le Seuil, Paris, 1976, p. 53

⁵¹⁷ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 119.

renoncement à l'instinct, il espère en être récompensé en recevant de lui plus d'amour. La conscience de mériter cet amour, il la ressent comme fierté ⁵¹⁸. »

Sa propre estime en est accrue, au point qu'il se sent supérieur aux autres hommes qui sont restés envoûtés par les instincts et les désirs, ont échoué là où il a réussi. Ils se sentent à part et éprouvent un vif sentiment d'être un peuple élu pour une mission exclusive, comme le furent les premiers chrétiens, les Français à la Révolution et, plus récemment, les socialistes.

On ne s'étonnera pas de voir que les meneurs totémiques se plient aux masses telles qu'elles sont. Ils évitent de leur demander tout ce qui pourrait les heurter et qu'elles refuseraient de comprendre. Au contraire, ils cherchent toujours à les rassurer sur la justesse de leurs instincts et de leurs besoins, dont ils leur promettent une satisfaction entière. Quitte à la limiter, d'autre part, en usant des moyens de la répression extérieure, l'armée et la police étant les plus redoutables. Or ce genre de réassurance a deux séries de conséquences. D'une part, les individus comme la masse s'attendent pour ainsi dire à des miracles. Ils retrouvent leur croyance enfantine en la toute-puissance d'un personnage ou d'une formule magique. Elle justifie leur croissance à l'infini, comme le fait tous les jours la publicité. Elle enferme ainsi les masses dans un monde d'illusions, une utopie d'abondance ou de justice illimitée, qui est précisément un monde magique.

On peut dire que l'autorité de ces meneurs a un caractère économique dans la mesure où elle découle de leur faculté de satisfaire les besoins ou de promettre qu'ils seront satisfaits. Les idées elles-mêmes sont considérées sous cet angle. Par exemple, le christianisme comme moyen de satisfaire le désir d'immortalité, de bonheur ; le socialisme, comme moyen de satisfaire le désir de confort, de jouissance des richesses terrestres. Il en découle obligatoirement un abaissement de l'estime de soi de l'individu et de la masse, pour des raisons opposées à celles qu'on vient de voir. C'est-à-dire que les récompenses attendues ne proviennent pas du surmoi. Au contraire, celui-ci exerce une critique sévère à l'encontre des actes de chacun. Le moi en sort affaibli. Et les hommes se sentent inférieurs aux leaders dont dépend maintenant la satisfaction, en partie illusoire, des désirs. Inférieurs aussi aux personnes ayant consenti à un abandon qui les réconcilie avec les idéaux du moi. En deux mots : les meneurs mosaïques ne peuvent gouverner qu'en forti-

⁵¹⁸ Idem, p. 117.

fiant ce moi, et les meneurs totémiques qu'en l'ébranlant. Du moins la logique le veut ainsi. Mais la réalité se laisse rarement réduire à une logique.

Enfin, le fait est que la psychologie des foules a commencé par décrire surtout les meneurs totémiques dont Napoléon fut le prototype. Et elle a fini, entre les mains de Freud, par offrir une analyse des meneurs mosaïques qui ont pour prototype le prophète d'Israël. Ce qui les oppose les uns aux autres s'exprime dans la prohibition faite aux masses de se fabriquer des images, et aux meneurs de séduire les masses. Le passage des premiers aux seconds représenterait un progrès analogue à celui du passage d'une science teintée de magie à une science fondée en raison, d'une société qui refuse l'autonomie de la vie privée et de la vie publique à une société divisée qui la reconnaît et la consacre par l'éthique inculquée à ses meneurs. « En revenant à l'éthique, écrivait Freud, nous pouvons dire en conclusion qu'une partie de ses préceptes se justifie rationnellement par la nécessité de délimiter les droits de la société vis-à-vis de l'individu, les droits de l'individu vis-à-vis de la société et ceux des individus les uns vis-à-vis des autres ⁵¹⁹. »

Mais, dans les sociétés de masse, on observe le plus souvent l'inverse. Il reste donc une inconnue, à savoir ; pourquoi celle-ci qui apparaît comme une progression historique va de pair avec une régression psychique ? Le fait même que nous ne puissions la résoudre montre que nous touchons à la limite des hypothèses que nous avons avancées pour donner un peu de sens à une réalité qui en attend bien davantage.

III

Je ne voudrais pas encourir le risque de donner l'impression que ces hypothèses n'ont pas de point d'application précis et même contemporain. Pour dissiper cette impression, j'ai choisi à titre d'illustration l'histoire du mouvement socialiste. Dès ses premiers pas, il a connu une succession de meneurs mosaïques et totémiques. Et aussi un débat à leur sujet, lequel n'est pas près de se terminer. Je me

⁵¹⁹ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 122.

limite, voulant être bref, à la comparaison déjà ébauchée entre Marx et Lassalle, puis à celle entre Lénine et Staline.

Nous savons que Marx a poursuivi simultanément son oeuvre de théoricien du socialisme et de dirigeant de l'association internationale des travailleurs, mêlé aux épisodes essentiels de la naissance des partis sociaux-démocrates en Europe. Inutile de faire le récit de sa vie, dont la modestie et le dénuement sont bien connus. En qualité de révolutionnaire, il s'est fait beaucoup d'ennemis, menant d'âpres polémiques pour défendre ses idées et terrasser celles de ses adversaires. Mais on reconnut vite son importance et, de son vivant, les partisans affluèrent. Ses écrits comme sa correspondance témoignent d'un refus sans concession de toute confusion entre la théorie et le mythe. Il a résolument rejeté l'organisation politique subordonnée à l'autorité d'un individu, fût-il despote éclairé, et s'est prononcé, dans ses réflexions sur le programme de Gotha, contre les fatrasies bavardes et les généralités indigentes qui trompent l'intelligence en s'adressant au préjugé.

D'autre part, et les témoignages sont irrécusables, Marx s'est résolument déclaré hostile à toute manifestation concernant sa personne, rejetant les messages fervents adressés à son génie et décourageant le chœur des louangeurs prêts à l'acclamer. Seul le travail l'occupait, l'élaboration et la discussion de sa doctrine, convaincu qu'il fallait la propager par ces seuls moyens : le livre, l'éducation des ouvriers, et la pratique de la révolution. Cependant, et Marx l'a confié au socialiste allemand Bloss, « par la suite, Lassalle fit exactement le contraire ».

Ce dernier envisageait en effet le socialisme sous la forme d'une religion, et voyait l'association des travailleurs bâtie sur le modèle d'une Église. Lui-même se figurait dans la fonction d'un chef qui élève la masse vers la liberté. Aussi proposait-il que la dictature personnelle, existant en fait, reçût une justification théorique et fût proclamée indispensable dans la pratique. Il demandait ouvertement que les travailleurs associés suivissent aveuglément le meneur. Une association devait ressembler à un marteau entre les mains de son chef Joignant les actes aux intentions, Lassalle s'entoura d'une cour d'admirateurs et se laissa idolâtrer par la masse délirante. Allant de meeting en meeting, reçu partout avec enthousiasme, il faisait preuve de dons incontestables d'agitateur et d'organisateur de réunions mises en scène de façon grandiose.

« Une députation allait attendre Lassalle à la gare, rapporte un historien, les associations chorales donnaient un concert sous les fenêtres de son hôtel. Il gagnait la salle de réunion escorté par des voitures garnies de fleurs, et là aussi souvent accompagné par une chorale. Dans certaines localités, le cortège passait sous des arcs de triomphe qui enjambaient la rue. Mais le point culminant de chaque réunion était le discours qui pouvait durer plus de deux heures et, à cette occasion, l'orateur ou le contenu de son message avaient une importance décisive, la liturgie de ces réunions ayant transformé l'orateur en symbole ⁵²⁰. » Plus exactement, en hypnotiseur qui sait fasciner les masses par son verbe magique. La lutte entre les fractions socialistes rivales, marxistes et lassalliens, de 1863 à 1875, a marqué profondément le mouvement ouvrier allemand. Elle s'est notamment focalisée sur le mode d'autorité et d'action sur les masses.

« Pour faire époque dans le monde, déclarait Goethe, deux choses, comme on le sait, sont nécessaires : la première, c'est d'être une bonne tête, et la seconde, de faire un grand héritage. Napoléon héritier de la Révolution française, Frédéric le Grand, de la guerre de Silésie, etc. » Lénine fit époque, en recueillant le double héritage de la Première Guerre mondiale et de la révolution socialiste annoncée mais jamais réalisée.

Sa vie d'exilé et de dirigeant du parti bolchévique rappelle celle de Marx. Tous deux ont reçu une éducation traditionnelle et vécu dans un milieu analogue, brassant les idées et connaissant des difficultés semblables. Longtemps leurs activités pratiques se partagèrent entre les bibliothèques et les réunions. Ceci prouve que les États devraient se méfier bien davantage des hommes isolés, enfermés entre les murs couverts de livres d'un cabinet de travail, que des meneurs extravertis, courant les foules et sacrifiant leur personne. L'influence des premiers pénètre en profondeur et il n'y a aucun recours contre la contagion de leur exemple et de leurs idées.

Revenons à Lénine. Certes, pendant une courte période, trois ou quatre ans au plus, il a dû affronter l'épreuve de l'initiation à la violence et au pouvoir. Il y fit face avec détermination, allant jusqu'à l'élimination brutale de ses adversaires. Malgré tout, et c'est une réalité de l'Histoire, pourtant peu regardante aux flots de

⁵²⁰ G.L. MOSSE : *La Nazivnalizzazione delle masse*, Il Mulino, Bologne, 1975, p. 184.

sang versés dans la mémoire des peuples et aux trahisons commises en leur nom, Lénine paraît être resté fidèle à son principe de transformer l'idée de socialisme en force effective par l'action du parti, la propagande et la discussion acharnée. Il a renoncé à toute pompe et à toute liturgie du pouvoir, aux signes exorbitants de l'autorité. « Au Kremlin, écrit Victor Serge, il occupait un petit logement bâti pour un domestique du palais. Pendant l'hiver écoulé, comme tout un chacun, il n'avait pas de chauffage. Quand il allait chez le coiffeur, il attendait son tour, jugeant indécent que quelqu'un lui cédât le sien. Une vieille femme de charge s'occupait de son ménage et de son raccommodage. Il savait qu'il était le premier cerveau du parti, et récemment, dans une situation grave, il n'usa pas de menace plus sérieuse que celle de démissionner du Comité Central afin de faire appel à la base ⁵²¹. »

Ses capacités philosophiques ne furent certainement pas à la hauteur de son génie politique. Mais il ne s'est servi ni des unes ni de l'autre pour occuper la place vacante d'idole du peuple russe, celle du tsar, idole qui venait de choir après des siècles d'oppression. Au contraire, conscient de la propension des meneurs à se hisser sur un piédestal et de celle des masses à leur vouer allégrement un culte, il a constamment cherché à l'éviter. « Lénine, rappelle Khrouchtchev, stigmatisa sans merci toute manifestation du culte de l'individu, combattit inexorablement les idées étrangères au marxisme sur le « héros » et la « foule », ainsi que tous les efforts visant à opposer le « héros » aux masses et au peuple » ⁵²².

A coup sûr, ces idées sont étrangères au marxisme. Mais elles ne sont étrangères, ni à la réalité, ni à la psychologie des foules. Qu'il soit nécessaire de les combattre montre bien leur puissance ; que le culte de l'individu ait fini par être instauré atteste leur efficacité. Ces idées ont fait que, une fois Lénine mort, ses héritiers ont proclamé, son nom sacré, embaumé et exposé son corps face au Kremlin, comme une relique sainte et un dieu immortel. On sait que sa veuve et une partie de la couche dirigeante se sont opposées à ce geste, plus en rapport avec la religion des tsars et des pharaons qu'avec la science de Karl Marx. Mais ses successeurs avaient compris ce que Gorki avait reconnu longtemps avant eux : l'image d'un homme que tous vénèrent court-circuite la pensée et l'émotion pour emporter l'adhésion. En un mot, ils sont convenus de traiter la foule comme une foule : Lé-

⁵²¹ V. SERGE : *Memoirs of a Revolutionary*, Oxford University Press, Londres, 1963.

⁵²² B. LAZITCH : *Le Rapport Khrouchtchev et son histoire*, op. cit., p. 55.

nine, écrivait déjà Gorki en 1920, devient un personnage légendaire et cela est bien. Je dis cela est bien, la plupart des gens ont absolument besoin de croire pour pouvoir commencer à agir. Ce serait trop long d'attendre qu'ils se mettent à penser et à comprendre, et pendant ce temps le mauvais génie du capital les étoufferait de plus en plus vite par la misère, l'alcoolisme et l'épuisement. »

Il est de bonne politique d'utiliser un mort contre les vivants, de subordonner à l'admiration pour l'homme le respect pour sa mission - en fin de compte, de détourner l'admiration à son profit. Voilà donc Lénine sur le catafalque, enveloppé dans le linceul de sa légende, et sa succession ouverte. Plusieurs compagnons étaient en lice, dont Trotski, le plus prestigieux, et Boukharine, le plus évident. Un seul a cependant au cœur la volonté de gagner à tout prix, Staline. Par la suite, il les élimine un à un et devient le héros d'une lutte sans merci contre les ennemis qu'il a créés aux yeux d'un peuple conquis. le mausolée de Lénine trouve ainsi sa véritable destination : servir de marchepied et de piédestal. La foule, qui fait le pèlerinage pour s'incliner devant le dieu mort, se prosterne aux pieds du chef vivant et terrible.

Le reste s'étale dans tous les écrits contemporains. Le plus authentique demeure à mes yeux le rapport de Khrouchtchev, parce qu'il est intéressé et constitue un document politique. Tout y est : la détermination du personnage, son sentiment de toute-puissance, sa cruauté sans scrupules et son esprit de vengeance. Ces traits sont cependant secondaires, ceux de l'individu Staline. Le principal est l'orchestration d'un ensemble de moyens destinés à susciter la dévotion et l'amour pour lui, pour sa figure paternelle, constamment entourée d'enfants, environnée par un peuple heureux et soumis.

En faisant main basse sur tous les titres civils et militaires auxquels pouvait prétendre un homme, le Chef et Maître illustre la concentration en une seule personne des pouvoirs naguère distribués entre plusieurs « frères » d'armes et de parti. Simultanément, le baptême de rues, de villes, d'instituts qui portent son nom établit un lien direct entre le meneur et la masse qui le célèbre en chantant l'hymne à sa louange : « Staline nous a éduqués dans l'esprit de la fidélité au peuple. Il nous a éduqués dans l'accomplissement de notre travail grandiose et dans nos actes, etc. »

De tous, il a exigé qu'ils participent à l'entretien continuels de son culte par des hommages à sa gloire, la référence à son génie et leur propre abnégation. Y compris ceux qu'il allait assassiner, comme Kirov, ou vouer à des procès infamants, comme Boukharine. Au même dix-septième congrès, le premier déclare Staline « le plus grand chef de tous les temps et de tous les peuples », et le second le proclame « le glorieux maréchal des forces prolétaires, le meilleur des meilleurs révolutionnaires.

Les pays, et d'abord le sien, sont inondés par les millions et les millions de portraits qui rendent omniprésents le personnage et son image rectifiée par la propagande. Et il tient sous son regard les peuples lointains, de même qu'il veille à tenir ses proches sous l'empire du regard. En hypnotiseur passionné, Staline se croyait à même de les impressionner et de les dominer. Ce trait est suffisamment prégnant pour que Khrouchtchev le souligne : « Il était capable de regarder quelqu'un et de lui dire : "Pourquoi vos regards sont-ils si fuyants aujourd'hui ?" ou "Pourquoi vous détournez-vous aujourd'hui et évitez-vous de me regarder droit dans les yeux ? 523" »

Loin de traduire une suspicion maladroite, ces questions sont autant d'ordres. Elles visent précisément à soumettre l'œil au pouvoir de l'œil et à révéler sa force. Victor Hugo en connaissait le ressort quand il écrivait : « Forcer la foule à vous examiner, c'est faire acte de puissance. » En écartant petit à petit ceux qui lui déplaisent ou qui lui résistent, le meneur rassemble autour de lui un vaste miroir qui lui renvoie ses pensées, sa volonté et reflète sa toute-puissance 524.

Ce commentaire vous paraîtra un peu court, sachant combien l'homme a été obéi, adulé, vénéré par des multitudes humaines de toutes conditions et de toutes nations. Mais ce commentaire a atteint son but s'il fixe un peu mieux nos idées concernant la nature des meneurs totémiques. Il ne faut jamais se laisser obnubiler par l'immensité des phénomènes : l'explication en est toujours relativement simple, et quelque peu décevante. Au point qu'on se demande : « Ce n'est que ça ? » Oui, et dans le cas de Staline, probablement, ce ne fut que ça. Sans doute nous faut-il encore tenir compte de l'état de la société et de l'économie soviétiques, pour mieux comprendre les circonstances dans lesquelles il a atteint le sommet

523 B. LAZITCH : *Le Rapport Khrouchtchev et son histoire*, op. cit., p. 97.

524 Idem, p. 177.

d'un pouvoir auquel peu d'hommes ont accédé. Mais la floraison de meneurs totémiques et leur morphologie contemporaine n'ont pas commencé avec lui. En tout cas, il n'a été une nouveauté ni dans le mouvement socialiste ni en Union soviétique. Il y a connu beaucoup d'héritiers, autant que d'imitateurs. Et, malgré tout ce qu'on a écrit ces dernières années, je ne crois pas que nous en ayons vu la fin.

La dualité des deux classes de meneurs doit être illustrée dans d'autres milieux historiques ⁵²⁵. L'important n'est pas qu'elle existe, car on peut tout diviser par deux, ni que les oppositions soient celles que j'ai décrites. C'est qu'elle découle d'une prohibition essentielle de changer l'homme en un dieu, qui façonne la civilisation hors de nous et le moi le plus intime en nous.

⁵²⁵ La psychanalyse elle-même n'est pas exempte de meneurs totémiques. Voir F. GEORGES : *L'Effet'yau de poêle*, Grasset, Paris, 1979.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

Neuvième partie.

Les religions profanes

[Retour à la table des matières](#)

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Neuvième partie. Les religions profanes.

Chapitre I

Le secret d'une religion

I

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'ici, nous avons envisagé les meneurs pour autant qu'ils ont un charisme. Nous les avons définis comme la réunion de deux personnages en un seul : ombre portée du père fondateur et du fils héroïque. Mais ces ombres sont attachées à une doctrine, à un but qu'elles se sont fixé pour mission de réaliser. Tout cela est clair, même si l'explication donnée surprend.

D'autre part, la psychologie des masses nous a appris que les meneurs ne peuvent accomplir leur mission sans recruter des individus momentanément détachés de leur groupe habituel. Ceux-ci forment l'embryon d'une foule. Ils subissent l'ascendant d'un chef qui transforme leur rencontre en une organisation stable. L'Église et l'armée, ce fut l'audace d'un Tarde et surtout d'un Freud de le reconnaître, sont le modèle de toute foule de cette nature. Le parti est la traduction de l'une et de l'autre dans une société comme la nôtre qui ne régit plus la tradition familiale, locale et aristocratique. En un mot, les partis sont à la fois les Églises et les armées de l'âge des foules. C'est pourquoi, à l'intérieur de chaque parti, comme de chaque armée ou Église, il y a une foule qui lutte pour en sortir. La peur qui tenaille le plus chaque chef politique, religieux ou militaire - plus forte que sa peur

de la défaite ou même de la rébellion - est la peur de voir son organisation retourner à l'état de foule à la suite de quelque erreur qu'il aurait commise. Puisque la foule est l'antithèse de l'armée, de l'Église, etc. : une réunion d'hommes que n'assemble plus la discipline mais l'humeur ou la tradition, livrée au jeu d'émotions puissantes et contagieuses, capables de la dissoudre. Soldats ou partisans témoignent du plus profond mépris envers les chefs - Gamelin, Kerensky, Cadorna, et bien d'autres - dont l'armée ou le parti s'est dissous entre leurs doigts.

Le caractère commun à toutes ces foules artificielles, la preuve de leur bonne santé, demeure toujours et partout un système de croyances. Il les cimente, les tient ensemble et leur permet de mobiliser les hommes jusqu'à leur demander le sacrifice de leur vie. Un meneur ne saurait fonder et diriger un tel parti, nécessaire à sa tâche, s'il ne possède pas un tel système. Car les masses n'agissent que mues par une croyance - et les croyances n'existent que par les masses. Le prophète est devenu l'archétype du leader contemporain précisément pour cette raison : il faut qu'il suscite une foi robuste autour de lui.

Or l'exemple et la forme la plus achevée d'un système de croyances est la religion. Étrange paradoxe. Sous l'influence de la science les hommes se sont détournés de la religion sacrée. Au moment même où les démiurges politiques, pour rassembler des partisans et mobiliser les masses, l'ont réinventée sous une autre forme. Ce que Gramsci résume ainsi : « Une partie importante du Prince moderne devra être consacrée à la question d'une réforme intellectuelle ou morale, c'est-à-dire à la question religieuse ou d'une conception du monde ⁵²⁶. » Évidemment, les masses ne peuvent pas vivre sous un ciel vide.

II

Je parle, bien entendu, d'une religion profane. D'abord elle ne présuppose ni dieu, ni vie après la mort. On peut être athée et la partager. Chaque nation s'en est forgé une. Et c'est en tant que religions profanes, disons-le, que les diverses visions socialistes ont exalté et soulevé les masses opprimées de par le monde, et

⁵²⁶ A. GRAMSCI : *Note sul Machiavelli*, op. cit., p. 8.

continuent à le faire. Leur action implique ce « coup de folie de la foi » décrit par Zola dans *Germinal*. Elles comportent un dogme, des textes sacrés auxquels on obéit, des héros ayant qualité de saints.

De plus, une telle religion profane répond strictement à certaines nécessités psychiques - le besoin de certitude, la régression des individus dans la masse, etc. - et à rien d'autre. En aucun cas elle ne se fonde sur un soi-disant sentiment religieux inhérent à la nature humaine. Elle ne table pas sur l'intervention, même déguisée, d'un être divin dans les affaires humaines. Bien au contraire : elle se réclame d'êtres quelconques - la nature, l'histoire, la patrie, l'industrie, etc. - censés diriger notre destin de manière objective. Pour l'essentiel, on la conçoit apte à mobiliser les hommes en faisant appel à leur attachement à des valeurs - la liberté, la justice, la révolution, etc. - ou à des communautés - les Français, les travailleurs, etc. - car « la religion est un pouvoir immense qui a à son service les émotions les plus fortes des êtres humains ⁵²⁷ ».

En pénétrant dans les pores de la société de masse, elle devient la substance de la vie humaine, l'énergie d'une foi vacante sans laquelle tout se meurt. La notion d'une telle religion est une des découvertes de la Révolution française. Robespierre, en premier, y a reconnu le plus puissant moyen de régénérer une nation. Il y a vu l'instrument permettant d'instaurer la République en lieu et place de la monarchie. Les fêtes civiques de la Raison et de l'Être suprême ont consacré cette découverte.

Examinons de plus près une telle religion ⁵²⁸, en laissant de côté ses manifestations spectaculaires, que nous avons déjà décrites. Quelles en sont les fonctions ? La toute première est de composer une vision totale du monde, qui pallie le caractère fragmentaire et divisé de chaque science, de chaque technique et de la connaissance en général. Il existe, dans le tréfonds de la nature humaine, un be-

⁵²⁷ S. FREUD : *New Introductory Lectures on Psychoanalysis*, op. cit., p. 161.

⁵²⁸ Vous vous étonnerez peut-être que je n'évoque pas à ce propos le concept d'idéologie. En fait, je l'évite, pour deux raisons. D'abord il ne fait partie, ni du champ d'étude, ni du vocabulaire de la psychologie des foules classique. On ne le trouve ni chez Le Bon, ni chez Tarde, ni chez Freud.

Ensuite, la religion profane diffère de l'idéologie en ce qu'elle présuppose une foi, donc une influence du passé sur le présent, en partie indépendante des facteurs économiques. Autrement dit, à la différence de l'idéologie, elle ne serait pas une superstructure.

soin élémentaire d'harmoniser, au sein d'un ensemble parfait, tout ce qui, dans notre expérience, nous semble incompatible et inexplicable. Lorsque nous ne possédons plus de principes simples, de modèle unique pour expliquer ce qui se passe en nous et autour de nous, nous nous sentons menacés. Pire : réduits à l'impuissance, en face de la diversité des forces économiques, des problèmes psychiques et de la masse des événements incontrôlés. Ce défaut de cohérence nous empêche de participer à une action sociale définissable. Il n'y a ni ordre ni sécurité possible pour les individus dans une société où le nombre de questions excède le nombre de réponses.

Certes le savant ou le technicien peuvent s'accommoder de ce morcellement, accepter l'oscillation perpétuelle entre des solutions contradictoires et l'incertitude des vérités éphémères. Mais l'homme, dans sa vie ordinaire, le rejette. Il est avide de certitudes solides, de vérités immuables. Seules elles lui permettent de maîtriser les forces du présent et de faire des projets d'avenir. Il éprouve la nécessité d'une vision d'ensemble, ayant une cause unique - la classe sociale, la race, etc. - un principe universel - la lutte des classes, la sélection naturelle, etc. - et une image définie du monde humain et non humain. Par essence, les religions profanes lui fournissent une telle vision totale. Elles offrent une conception du monde où chaque problème rencontre sa solution. Telles sont la doctrine libérale, les doctrines nationalistes, ou encore la théorie marxiste qui, selon Freud, en Russie soviétique « a acquis l'énergie et le caractère autonome et exclusif d'une *Weltanschauung*, mais en même temps une ressemblance inquiétante avec ce qu'elle combat ⁵²⁹ ».

On peut affirmer que le progrès constant des sciences modernes, en accroissant leur fragmentation, en multipliant les questions sans réponses, a chassé Dieu des esprits. En même temps, il a accru le poids, l'utilité, le besoin d'une vision du monde ne retenant de la science que le vocabulaire, les arguments et les images qu'elle recombine à sa guise. Notons cependant une différence essentielle. Toutes les religions sacrées proposent une conception du monde physique. Elles expliquent l'origine de l'univers et prévoient son avenir. Par contre les religions profanes se constituent autour d'une vision du monde social. Elles expliquent l'origine de la société (la nation, la race, la classe, etc.) et décrivent minutieusement les étapes de son devenir jusqu'à un état parfait, que l'on espère définitif. Ce change-

⁵²⁹ S. FREUD : *New Introductory Lectures on Psychoanalysis*, op. cit., p. 161.

ment s'explique probablement par le progrès même que j'ai mentionné : nous avons chassé la divinité de la nature, et elle a trouvé refuge dans la société.

La seconde fonction d'une religion profane consiste à harmoniser les rapports entre l'individu et la société, à réconcilier en lui les tendances sociales et antisociales. Elle y parvient en substituant aux forces extérieures les forces intérieures, en remplaçant les contraintes de la répression brute par celles de la conscience individuelle. Cela demande un travail patient, le travail même de la civilisation. Il permet d'obtenir, de l'attachement à un être et du consentement à ses valeurs, ce que l'on obtenait sous la menace, par l'effet de domination violente. Il s'opère uniquement, nous le savons, par le moyen d'une identification. L'alternative est claire : « Nous avons appris, écrit Freud, que deux choses tiennent ensemble une communauté – la contrainte de la force et les attachements affectifs (on les dénomme techniquement des identifications) de ses membres ⁵³⁰.

Sans doute peut-on établir ces attachements par beaucoup de moyens : le système de parenté, l'appartenance à un corps militaire ou à une profession, et ainsi de suite. Mais, dans la société de masse, tous ces moyens ont perdu leur prestige, donc leur efficacité. Seules les religions (et leurs partis missionnaires) peuvent encore susciter de tels attachements. Elles amènent les individus à accepter dans leur for intérieur ce que la collectivité exige d'eux. Plus généralement, elles prennent en compte et en main les craintes de chacun concernant son corps, la maladie, la mort, et encore le travail, l'injustice, l'exploitation dont il est l'objet dans la vie matérielle. Les religions reconnaissent l'aspiration au bonheur, le besoin de protection que les hommes éprouvent depuis l'enfance. Après avoir peint sous les couleurs les plus sombres les forces qui les menacent, elles proposent une solution. Elles indiquent comment et pourquoi viendra un monde transparent et sûr : un corps sans maladie, une société sans conflits ni classes, une communauté d'amour universel, une démocratie sans maître ni dieu, et ainsi de suite.

Ce sont donc des religions de l'espoir. Elles garantissent aux hommes qu'ils sortiront victorieux de la tourmente et définitivement, à condition de s'identifier avec l'idéal qui les dépasse et de respecter les prescriptions qu'elles édictent. Ceci leur donne la possibilité de proposer une échelle de valeurs qui distingue nettement entre deux catégories d'actes, de pensées, d'émotions : les uns sont « per-

⁵³⁰ S. FREUD : *Warum Krieg ?*. op. cit. p. 19.

mis », les autres « interdits ». En respectant les règles, chacun évite le conflit qui pourrait l'opposer à la société. Il est déchargé du fardeau de choisir et évite le risque de dévier par rapport aux autres. Ainsi sont épargnées beaucoup de souffrances mentales. et morales. « La religion, constate Freud, restreint le jeu du choix et de l'adaptation, puisqu'elle impose également à tout le monde son propre chemin vers l'acquisition du bonheur et la protection à l'égard de la souffrance ⁵³¹. » De la sorte, elle réconcilie les inconciliables. Elle donne un sens social à l'existence individuelle, confère un but à une vie qui n'en acquiert un qu'à condition de renoncer à ses désirs et de regarder sa réalité propre par les yeux des autres. Ce sont les yeux du surmoi collectif, qui fait désormais partie de l'individu et auquel il obéit.

Comprendre ces deux fonctions des religions profanes – proposer une conception du monde social et identifier les individus à la collectivité - ne signifie évidemment pas qu'on les préconise. Ni qu'on apprend quelque chose de neuf à leur sujet. Mais il était nécessaire de fixer les idées.

III

Et voici leur troisième fonction, leur grande affaire : dissimuler un mystère. Chaque religion a le sien. En son nom elle impose des règles et proclame des vérités sur lesquelles elle ne s'explique pas. Au contraire, elle jette sur leurs raisons des ombres épaisses et les dissimule de façon que nul ne les aperçoive. Tout est mis en oeuvre pour éviter un contact fortuit. Tout concourt à empêcher la révélation du secret ainsi dérobé à la vue du public des fidèles. Ce secret se présente tantôt comme une chose bénéfique, tantôt comme une chose maléfique. Seules des circonstances extraordinaires amènent à le révéler. Celui qui le dévoile expie son acte, parfois au prix de sa vie. Ainsi que l'expia le mathématicien grec qui avait exposé le secret du triangle rectangle, jalousement gardé par la secte des pythagoriciens. Toute la communauté qui partage la religion paraît, en pareil cas, en proie à la violence et accablée par une peur panique et disproportionnée à l'enjeu de la révélation.

⁵³¹ S. FREUD : *Civilization and its discontents*, op. cit. p. 84.

On peut affirmer que la plupart des foules artificielles - armées, Églises, partis - sont en rapport avec un tel mystère. Elles possèdent un ensemble de cérémonies, d'emblèmes, de mots de passe (songez aux francs-maçons !) qui le protègent et censurent toute tentative de le découvrir. Il sert à justifier la hiérarchie. L'individu qui en gravit les échelons s'approche de ce point sacré, les autres demeurent à distance. D'où lui viennent son importance, sa force d'interdit ? Pourquoi le risque de sa révélation déclenche-t-il des réactions aussi violentes ?

On pourrait invoquer une cause sociale, la défense contre un monde extérieur hostile, contre les ennemis et les persécuteurs. La plupart des mouvements sociaux ont connu de telles persécutions. Une partie de leur existence s'est déroulée de manière clandestine. Songez aux chrétiens réfugiés dans les catacombes afin de survivre au sein d'une société inhospitalière. Tous ont payé le prix du martyre, témoignant de leur refus de désavouer leur foi et d'avouer quel était leur lien et qui ce lien attachait. Le secret serait donc celui de la croyance pour l'amour de laquelle les hommes endurent les pires supplices. Il est vrai que chaque mouvement, des chrétiens aux socialistes, conserve les vestiges d'une crainte du danger externe, celui d'être découvert, et du danger interne, être trahi. Ils continuent de se comporter comme s'ils appartenaient tous à un même type de société, la société du secret. De nos jours, on reconnaît encore ses traits dans de nombreux partis, dans l'Église et les associations d'allure maçonnique. Je veux dire les traits d'une société secrète emboîtée dans une société ouverte ⁵³².

Il y a là une part de vérité. Elle n'explique pourtant ni la persistance d'une telle connivence, lorsque ce double danger a disparu, ni les réactions excessives lorsque est dévoilé ce qu'on met tant de soin à cacher. On dirait que, dans ce cas, le sol de l'histoire va s'ouvrir sous les fondations et engloutir tout l'édifice politique ou social. L'aveu paraît une éventualité si inquiétante que, même lorsque le mystère est en partie connu, on continue à l'ignorer. On a eu récemment l'occasion de le vérifier dans la manière dont les partis communistes ont traité la mise au jour du culte voué à Staline. Eh bien, même lorsque Khrouchtchev a résolu d'affronter l'interdit, il s'est borné à élargir le cercle de ceux qui partageaient le secret. Pour la grande masse du parti et du peuple soviétiques, rien n'a transpiré au-dehors : « Nous devrions examiner, déclarait-il très sérieusement, la question du culte de la

⁵³² G. SIMMEL : *Soziologie*, Dunker et Humbold, Leipzig, 1908.

personnalité. Aucune nouvelle à ce sujet ne devra filtrer à l'extérieur ; la presse spécialement ne doit pas être informée. C'est donc pour cette raison que nous examinons cette question ici, en séance à huis clos du Congrès ⁵³³.

Tout est mis en oeuvre pour que la reconnaissance des erreurs et des mensonges mortels n'ébranle pas le mur du silence et pour changer en mystère l'existence du rapport lui-même : huis clos, silence dans la presse, communication réservée aux cercles dirigeants, interdiction faite aux congressistes de prendre des notes et de relater cette réunion à l'extérieur. Au point qu'à un membre du Comité central qui l'interrogeait sur son authenticité, Maurice Thorez a pu répliquer : « Tu vois, ce Rapport pour moi, il n'existe pas, et bientôt il n'aura jamais existé ⁵³⁴.

IV

En ce point, le lecteur incline peut-être à croire que j'entretiens de curieuses illusions sur les possibilités de la psychologie des foules d'éclairer ces faits étranges et généraux. Il verra bientôt que ses craintes sont justifiées. Tout ce que nous disons déborde largement les données historiques et sociologiques disponibles. Cela ne doit pourtant pas le décourager de suivre avec nous une recherche que d'autres données pourraient un jour justifier. Sans de telles aventures dans le roman d'idées, il n'y aurait ni astronomie, ni cosmologie, ni chimie. Vous ne serez pas étonné de constater que cet avertissement prépare un retour à l'hypothèse du cycle totémique inauguré par le meurtre du père primitif Chaque fois que nous y revenons, nous l'abordons cependant sous un autre angle, et en prenant un autre point de départ.

Si les victimes asservies de l'oppression paternelle se révoltent, c'est nécessairement parce qu'elles ont commencé à se fabriquer, à l'aide de leur expérience, la vision d'une société meilleure. On peut supposer que cette société était égalitaire dans ses visées, et admettait une morale raisonnablement ouverte. Mais afin de la mettre en oeuvre, il a fallu que les frères conspirent. L'instrument de leur conspi-

⁵³³ B. LAZITCH. *Le rapport Khrouchtchev et son histoire*, op. cit. p. 150.

⁵³⁴ P. ROBRIEUX : *Maurice Thorez, sa vie secrète et sa vie publique*, Fayard, Paris, 1975, p. 466.

ration pour la liberté fut le meurtre du tyran. Il est facile d'imaginer la scène : tous les parricides, régicides et même parfois les génocides se ressemblent.

Qu'est-il advenu après ? Selon Freud, les conjurés, tenaillés par le remords et la crainte, ont résolu de faire de leur victime un dieu. Ils espéraient effacer ainsi les traces de leur forfait. Mais on peut se demander s'ils n'ont pas trouvé dans leurs remords une justification pour se défier eux-mêmes, un moyen de se changer, eux, les usurpateurs, en successeurs. En un mot, de cette façon, les fils se sont légitimés. Ils ont maquillé une mort violente en mort naturelle. N'oublions pas que le cri « le roi est mort, vive le roi ! » en dissimule souvent un autre : « Le roi est assassiné, vivent ses assassins ! » A partir de ces éléments, entre autres, on peut proposer une observation. Toute religion est par définition l'oeuvre des fils conjurés et non pas des pères fondateurs. Ils ont une raison psychique et politique de tisser un réseau d'illusions concernant l'origine de la nouvelle société et le rôle que chacun d'eux y a joué.

Par suite, quel a été l'effet du crime ? Il a créé un lien entre les frères, mais un lien social qui en contient deux. Je m'explique. Une fois le meurtre commis, ils renoncent aux rapports sexuels avec leurs mères et leurs soeurs, s'engagent à respecter le droit de chacun, et mettent en place les institutions appropriées. Voilà donc le premier lien. En même temps, ne l'oublions pas, ce sont des complices. Leur conjuration les enchaîne à un secret commun, impossible à révéler tel quel à quiconque, à commencer par eux-mêmes. Ils n'en parlent qu'à mots couverts et dans certains lieux, de peur de raviver un souvenir pénible, de peur aussi de trahir le détail de la chose. Ce second lien est évidemment de complicité. « La société, écrit Freud, se fondait à présent sur la complicité dans le crime commun : la religion se fondait sur les sentiments de culpabilité et de remords qui s'y attachaient, tandis que la morale se fondait en partie sur les exigences de cette société et en partie sur la pénitence réclamée par le sentiment de culpabilité ⁵³⁵.

Il y a dans chaque société une tache aveugle, qui correspond à la constitution de l'oeil. Dans la société comme dans l'oeil, on ne la décèle que difficilement. Nous savons maintenant qu'elle a les contours d'un complot, d'une conjuration qui s'est nouée à ses origines pour renverser l'ordre des choses et s'est dénouée par un crime effrayant, insupportable pour ses auteurs eux-mêmes. Sans la crainte, sans

⁵³⁵ S. FREUD : *Totem und Tabou*, op. cit., p. 166.

le sang versé, leur révolte serait restée inefficace. Elle n'aurait pas marqué en même temps une fin et un commencement. Une fois le sang versé, chacun est ligoté par sa complicité. C'est elle, le noyau commun, la force qui tient ensemble les membres de la société, plus que les intérêts ou les lois d'association. Ajoutons qu'un tel complot, qui se continue parce qu'il faut bien le cacher, est peut-être au fondement de la plupart des institutions.

Après ces deux séries d'observation, nous pouvons clore ce chapitre rapidement. Les religions sont l'oeuvre des « fils », des successeurs du père fondateur d'un peuple ou d'une société déterminée. Elles les disculpent et les légitiment à la fois, en dissimulant leur crime au point que personne ne voit plus en eux ses auteurs.

L'essentiel me paraît pourtant ceci. Tout en dissimulant les traces de leur crime et de leur conspiration, les religions entretiennent, renouent et célèbrent le lien qui existe entre eux, perpétuent la connivence qui subsiste derrière la société légale. Car rien ne tient plus étroitement les hommes ensemble que la complicité dans une série de forfaits dont aucun ne voudrait être reconnu comme l'auteur. Prêter attention à ce qu'on voit, dévoiler ce qu'on sait, ce serait provoquer le courroux des frères, risquer l'excommunication et les perdre à jamais. Le silence devient ainsi une preuve de la solidarité du groupe : chacun renonce à la vérité pour rester dans la communauté. Il faut une religion pour lui donner un sens et justifier le sacrifice de la raison. La religion fait du silence le signe de la connivence parfaite entre frères, de sang pour ainsi dire. « Il faut croire parce que c'est absurde » : la formule les unit. La vérité serait source d'inquiétude et pomme de discorde. Seule, la foi commune peut la juguler.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Neuvième partie. Les religions profanes.

Chapitre II

L'interdit de penser

I

[Retour à la table des matières](#)

Venons-en maintenant à un exemple contemporain pour donner un ton plus concret à ces réflexions. Il ne faudrait en effet pas supposer qu'elles n'ont trait qu'aux religions d'une autre époque et ne s'appliquent pas à la nôtre. La Révolution soviétique nous servira d'illustration. Celle-ci accomplit, tout le monde pensait que la nouvelle société socialiste serait transparente. Contrairement aux précédentes, elle tiendrait grand ouvert le livre de la vérité. Chacun pourrait le consulter, examiner les faits et exprimer son opinion. C'était probablement compter sans l'expérience de l'histoire et la psychologie des foules ⁵³⁶.

⁵³⁶ Un de ceux qui y ont participé souligne cette lacune d'une conception entièrement sociale et économique : « La Révolution russe, bien que menée par des hommes intègres et intelligents, ne résolut pas ce problème : le caractère que les masses avaient reçu de l'expérience du despotisme, une empreinte fatale marquée chez les chefs eux-mêmes. En faisant ce jugement, je ne veux pas nier l'importance des facteurs économico-historiques ; ils conditionnent l'action en gros, mais ils ne déterminent pas sa qualité tout entière. » (V. SERGE, *Memoirs of a Revolutionary*, op. cit., p. 375.)

Car, très rapidement, on voit naître un dispositif destiné à masquer les événements et les véritables rapports des dirigeants de la révolution. En même temps, il compromet les masses des partisans dans des actions dont certaines sont criminelles (arrestations, tortures, assassinats) même à leurs yeux. Si le marxisme commence, en même temps, à acquérir les caractères d'une religion profane, qui ne se sépare pas encore de la science, c'est qu'il devient désormais nécessaire d'assurer la complicité de tous, et de la rendre opaque dans la société. Passons sur les jugements qu'on peut porter ou qu'on a portés sur cette évolution. Ayons la sagesse de nous dire que les plus grandes entreprises, celles qui ont le plus fortement marqué le genre humain, offrent, vues de près, un luxe de détails peu exaltants : injustices, cruautés, passions égoïstes, lâchetés même.

Dans l'évolution qui nous occupe, les fameux procès de Moscou (1936-38) représentent un tournant capital. Ils mettent en scène une conspiration ourdie contre la société nouvelle, donc contre le parti, pour révéler des secrets qui devraient rester cachés. La présentation qui en est faite recrée des personnages typiques : d'une part les traîtres, qui doivent expier, d'autre part les fidèles gardiens du mystère, héros de la révolution. Le cérémonial juridique et le langage employé sont destinés à susciter les émotions : la crainte et la haine populaires contre l'ennemi du dedans. Les arguments avancés ne considèrent plus le vrai ou le faux, mais ce qui le masque, le bien et le mal, leur éternel conflit. Le philosophe chinois Lao-Tse le savait déjà : « Celui qui veut parvenir à la vérité tout entière ne doit pas s'occuper du bien et du mal. Le conflit du bien et du mal est la maladie de l'esprit. »

Ces procès transforment, pour longtemps, l'univers politique en univers religieux. Puisque les acteurs sont appelés à avouer une faute et à réclamer son expiation par des innocents. Chacun y apparaît, à sa manière, comme martyr d'une cause : celui qui se charge d'un crime qu'il n'a pas commis, et celui qui le charge de forfaits imaginaires pour sauvegarder les valeurs communes d'une révolution qu'ils ont faite ensemble. Un majestueux sacrifice, disent naturellement les uns. Une répression funeste, répliquent les autres. Mais pourquoi donc les accusés innocents s'avouent-ils coupables ? De quoi ont-ils peur ? Ils ne craignent évidemment ni les sévices policiers, ni le châtement suprême, comme on l'affirme parfois.

Tous ces hommes (Boukharine, Kamenev, Zinoviev et les autres) ont connu la prison, l'exil ; quelques-uns, la torture. Devant les juges du tsar, ils étaient deve-

nus de féroces accusateurs, transformant le procès juridique en procès politique. Ils n'avaient pas l'espoir, en se dénonçant, d'obtenir la clémence de leurs accusateurs. Ils se savaient dénoncés mensongèrement. On était venu les arrêter sans qu'ils eussent rien fait de mal. Et du commencement à la fin du procès, ni eux-mêmes ni personne d'autre ne pose la question évidente : de quoi ces vétérans de la révolution sont-ils coupables ?

De même, la nature et la composition du tribunal censé juger les acteurs de l'histoire demeurent obscures. On sous-entend toujours que les accusés sont coupables, non de ce qu'ils ont fait mais dans leur être. Et le verdict porté, non sur leurs soi-disant délits, mais sur leur existence même, ne peut être que radical - comme s'ils étaient jugés par un dieu. C'est une sentence de mort. Ce verdict n'apparaît pas vrai, mais nécessaire. S'ils ont peur de quelque chose, c'est de ne pas bien tenir leur rôle, de révéler ce qui doit être tu, de compromettre un parti qu'ils ont créé et auquel ils sont attachés de toutes leurs fibres.

En d'autres mots, tous sont enchaînés par une solidarité de groupe et de doctrine qui n'est rien d'autre que de la complicité. Chacun y est tenu par chacun. Personne n'est son propre maître. Aveux et accusations, de par leur caractère public, à la fois dissimulent la connivence, et la consacrent. Même réchappés et en exil, les condamnés pensaient que « le parti qui nous excommunait, emprisonnait et commençait à nous assassiner, restait notre parti, et nous lui devons toujours tout ; nous ne devons vivre que pour lui, puisque par lui nous pouvions servir la révolution. Nous étions vaincus par notre loyalisme envers le parti ; il nous provoquait à nous rebeller, et aussi nous tournait contre nous-mêmes ⁵³⁷.

Si un Boukharine, un Radek, un Zinoviev et mille autres comparses conspirent, ce n'est pas avec Hitler, le capitalisme ou je ne sais quel service d'espionnage, comme le prétendait l'acte d'accusation. Ils conspirent avec leurs bourreaux, leurs frères, leurs acolytes de toujours : les Staline, les Molotov, les Vychinsky. Ils se prêtent à une mise en scène destinée à cacher une vérité qu'ils connaissent bien. Une vérité entravée, pleine de réticences et de repentirs, paralysée par les scrupules et le remords. Et lorsqu'on traite ces vieux révolutionnaires d'agents rétribués par la police, de traîtres retors, lie de l'humanité, de vipères lubriques, ils renchérissent, rassurent et se rassurent quant à leur fidélité, leur solidarité intacte.

⁵³⁷ V. SERGE : *Memoirs of a Revolutionary*, op. cit., p. 245.

Aux procès de Moscou, constate un historien, « les communistes étaient depuis longtemps déchirés par un insoluble conflit entre leur horreur pour les méthodes de gouvernement de Staline et leur solidarité fondamentale avec le régime de Staline ⁵³⁸ ». En optant pour cette dernière, ils y ont puisé ce pouvoir de s'humilier, de se traîner dans la boue d'une histoire où ils étaient entrés propres, la tête haute, et dont ils sont sortis la tête basse, salis pour toujours.

Mais leurs aveux ont eu pour effet de créer un secret, commun et capital : celui de la révolution et des origines de la nouvelle société. Certes, juges et procureurs soulignaient par mille invraisemblances combien leurs révélations concernant ces origines étaient arbitraires, déformées. Dès l'instant où ceux qui en furent les artisans le confirment et où le parti sidéré y consent, elles prennent une force de vérité, consacrée par la connivence des principaux intéressés. Tous ces procès, qui ne sont pas particuliers à la révolution soviétique, tournent la conspiration qui, avant, était dirigée contre l'extérieur, l'ordre haï des empereurs russes, ils la tournent, dis-je, vers l'intérieur, le parti et la société qui en est issue.

En même temps, la pratique de la clandestinité, et du secret, pour se protéger d'ennemis et de traîtres, se change en pratique du secret envers soi-même, ses amis et ses fidèles. Chacun craint plutôt de se trahir par la vérité que de trahir la vérité. Avant la révolution, celle-ci était réprimée et interdite. Maintenant on y renonce et on se l'interdit. De même, avant leur rébellion, le père obligeait ses fils à ne pas avoir de rapports incestueux avec les femmes ; et après, ils s'y obligent eux-mêmes, par la prohibition de l'inceste. Enfin, les procès définissent une sorte de domaine réservé qui comprend tout ce qui doit être celé au vu et au su de tout le monde. En respectant ce domaine, chacun entre dans la conspiration et devient complice. Les dirigeants du parti qui montent la garde, les intellectuels appelés à le justifier, sont ainsi entraînés dans une spirale de complicités dont le premier cercle est celui des parricides, régicides, déicides, par lesquels une histoire commence.

Par ces procès, non seulement publics mais de masse, ils montrent leur ardeur à y entraîner le peuple tout entier. Les journaux et les haut-parleurs diffusaient alors les accusations à travers tout le pays. Dans les rues, les casernes les usines, résonnaient en écho les cris de « Mort aux traîtres ! », « Écrasez le serpent ! »

⁵³⁸ I. DEUTSCHER : *Staline*, Gallimard, Paris, 1953, p. 295.

Jamais on ne fut autant conscient, aussi bien renseigné sur leur invraisemblance. Jamais on n'en tint aussi peu compte. Que des peuples aient applaudi et vénéré si fort, que des révolutionnaires socialistes, chefs de partis, aient pu accepter et finir par idolâtrer les hommes, plus exactement l'homme Staline qui leur imposait comme une vérité justement l'absence et l'oubli de la vérité, cela peut passer pour un miracle au regard de la psychologie des individus.

La psychologie des masses, elle, l'admet fort bien. En effet, pour elle, tous ces événements participent de la logique du rétablissement d'un mystère. Le mystère a trait au rôle de ceux qui ont fomenté une rébellion contre le pouvoir despotique du père auquel ils se sont identifiés, et à la nature du lien indissoluble noué entre eux dans ce but. Il est entretenu par le sacrifice de victimes expiatoires, désignées à cet effet, qui reçoivent l'apparence de traîtres. D'autre part, en assumant leur part de ce simulacre, le lien qui les unit se renforce et s'élargit périodiquement.

Si ces procès sont un sommet de la passion marxiste, c'est qu'ils couvrent d'une chape de plomb le temps de l'origine : il devient le trou noir de la mémoire collective. Ils consomment ainsi la rupture de la doctrine avec la science de l'histoire. Elle ne saurait plus être recherche d'une vérité interdite. Désormais, elle prend la consistance d'un système de croyances dans lequel l'oubli du passé et la reconstitution fictive que l'on vient d'en faire sur la place publique représentent les dogmes. On y inclut toutes les images jaillies dans cette atmosphère fiévreuse, ainsi que des valeurs d'obéissance absolue. Chaque adhésion à la doctrine se transforme nécessairement en acte de foi.

Rien d'étonnant, vous le voyez, si elle se rapproche d'une religion où les partis jouent ce rôle de missionnaires. Une religion de nature double entre la société du secret et la société du public. Rien d'étonnant si ces mêmes partis paraissent le nier, voire en donner une explication objective. Car, s'ils font l'histoire, ils ne connaissent pas l'histoire qu'ils font, ni toutes les forces qui les déterminent. Mais nous n'avons plus la même excuse. Depuis dix ans, nous assistons à la remontée d'une masse de faits. Nous voyons se dissiper la fascination qui a voilé le regard de tous. Une à une disparaissent les raisons de ceux qui appuyaient ceux qui voulaient être trompés, Ces épisodes formidables de la vie du monde concordent étrangement avec les principes de la psychologie des foules. A tel point qu'on croirait ceux-ci fabriqués pour s'y ajuster, et qu'on serait tenté de les rejeter comme ad hoc, s'ils n'avaient pas été énoncés longtemps auparavant.

II

Les hommes qui applaudissaient debout les sentences attendues, et ceux qui pliaient sous les aveux, savaient que les premiers étaient forcés et les seconds piégés. Ensemble ils approuvaient ce qu'on avait combattu depuis des siècles - tortures, exécutions, faux juges et faux tribunaux. Mais aussi ils célébraient de concert la naissance d'un nouveau mystère qui devient le noeud de leur histoire et le levier du pouvoir. A son propos se rétablit une prohibition qui est à une Église et à une religion ce que la prohibition de l'inceste est à la famille et au mariage : le fondement. Je veux parler de la prohibition de penser. Elle ne signifie ni une censure de la vérité, ni un blanc-seing donné à l'illusion, à la tromperie. Elle a valeur d'arrêt contre le primat de la raison dans la vie mentale des foules : « Comment pouvons-nous attendre, s'étonne Freud, que des gens qui sont sous la domination des prohibitions de pensée arrivent à l'idéal psychologique, la primauté de l'intelligence ⁵³⁹ ? »

Historiquement, les exigences d'une telle prohibition se sont toujours avérées presque intolérables. Depuis des millénaires, tous les documents attestent des rébellions, des retours spasmodiques mais répétés aux anciennes libertés. Marx a dû se retourner dans sa tombe, quand les hommes qui avaient sans cesse son nom à la bouche, non seulement n'ont pas fait retour à ces libertés mais de plus ont renouvelé l'interdit, changeant sa pensée en « opium du peuple ». Non qu'ils voulussent éviter, désormais, les erreurs de méthode ou d'explication. Sans erreur, sans fourvoiement, sans barboter dans l'erreur, jamais on ne découvrira la vérité. Mais pour ceux qui la proscrivent, l'erreur devient un crime. Elle est la transgression de l'interdit. A cause d'elle, des millions d'hommes sont condamnés à mort. Au nom d'une vérité qui ne peut être qu'une illusion.

Ce n'est pas que la logique soit désormais impuissante. Mais la logique se met au service de quelque chose de plus puissant qu'elle : la foi. Comme si le cycle qui

⁵³⁹ S. FREUD : *The Future of an Illusion*, op. cit., p, 48. [Livre disponible, en version française, sous le titre “L’avenir d’une illusion” dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

a débuté par un socialisme utopique, affectif et empirique et s'est poursuivi par un socialisme scientifique, intellectuel et théorique, aboutissait à un socialisme religieux, entièrement politique et culturel. L'évolution paraît en répéter d'autres, et Freud la décrit en ces mots : « Ainsi sommes-nous confrontés à ce phénomène que, au cours du développement de l'humanité, la sensualité est peu à peu vaincue par la spiritualité et exaltée par un tel progrès. Mais nous sommes incapables de dire pourquoi. Il arrive par la suite que la spiritualité elle-même est vaincue par le très énigmatique phénomène affectif de la foi. Nous avons ici le célèbre *credo quia absurdum* et une fois de plus, pour quiconque a réussi à cet égard, c'est un accomplissement suprême ⁵⁴⁰. »

Passons un instant à essayer d'imaginer pourquoi, en compagnie de notre hypothèse principale. Elle nous donne la latitude d'une certaine distance, si nous nous reportons au meurtre du père primitif. Pour parer au plus pressé, les fils ont accepté dans la réalité et dans leur for intérieur l'interdit de l'inceste qu'il leur imposait. Ils apprennent à renoncer à leurs instincts, et pas seulement aux instincts sexuels. Le primat des sens cède le pas au primat de l'esprit, de l'intelligence nécessaire pour les idéaliser ou les sublimer. Mais ensuite, il leur faut aussi cacher le meurtre, en divinisant le père et en celant leur propre crime. Ainsi l'exige leur solidarité effective : complices de leur forfait, ils continuent à être complices de sa dissimulation. Pour y parvenir, ils s'interdisent mutuellement et interdisent à tout le clan d'y penser, en leur demandant d'adhérer à la fiction totémique qu'ils mettent en place.

Ce renoncement à la vérité serait donc la cause du passage du primat de la spiritualité au primat de la foi, de la connaissance à la croyance. Le fait d'avoir consenti un tel sacrifice pour préserver l'unité du clan (aujourd'hui on pourrait dire l'unité de l'Église, du parti, etc.) remplit les individus d'un sentiment de fierté qui leur fait préférer le martyre à l'abjuration. Les accusés de Moscou ont en quelque sorte donné l'exemple : un tel abandon des évidences de la pensée est possible. Il est même nécessaire.

Il semble bien que le renoncement aux instincts soit le pivot des religions sacrées, tandis que le renoncement à la vérité et à la pensée serait spécifique des religions profanes. Si notre conjecture est exacte, on s'explique sans peine que la

⁵⁴⁰ S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 118.

prohibition de penser soit le versant négatif - excluant toute question, toute réflexion, toute recherche - de ce dont « il faut croire parce que c'est absurde » est le versant positif. Je le qualifie de positif dans la mesure où, en adhérant avec empressement à une affirmation formulée au nom de tous sans restriction, en tenant pour rationnel et démontré ce qui ne l'est manifestement pas, nous contribuons à sauver notre collectivité - et notre propre place en son sein. Si la science a pour axiome, selon Heidegger, « Ne jamais rien croire, tout a besoin de preuve », la religion a l'axiome inverse : « Toujours tout croire, rien n'a besoin de preuve. » Freud en a bien vu le danger : « La prohibition de pensée, avertissait-il, promulguée par la religion pour contribuer à son auto-préservation, est aussi loin d'échapper au danger pour l'individu et pour la société humaine ⁵⁴¹. »

Je ne me hasarderai pas à soutenir que les exemples dont je me suis servi dans ce chapitre, et que de nombreux chercheurs qualifiés ont analysés, prouvent ces aspects de la psychologie des foules. Et moins encore qu'ils ont été expliqués. Ce serait un malentendu d'y voir davantage que des illustrations d'idées, comme on illustre parfois à l'aide de diapositives, de dessins ou de films des idées qui, sans cela, resteraient abstraites et décharnées. Mais il y a aussi des idées qui s'imposent par leur pouvoir de simple déduction. Si toute religion obéit en effet à un interdit de penser, alors elle doit être coupée sur le patron de la logique du « comme si », celle de nos illusions. Dès l'instant où les hommes lui obéissent, ils doivent faire comme si le monde des fictions et des conventions représentait la réalité ultime. Comme s'ils étaient responsables de leurs actes ou de ceux qu'on leur attribue. Comme si les innocents étaient coupables, alors que chacun d'eux pourrait répondre à son accusateur qui le stigmatise de ses « tu es coupable » ce que Tirésias réplique à Oedipe : « Toi qui m'accuses et qui te crois innocent, c'est toi, ô merveille, le coupable. Celui que tu pourchasses n'est que toi-même ».

Une telle logique dégage la solution des problèmes que chacun se pose. Elle fournit des interprétations aux événements d'un point de vue unilatéral, sur la base de faits soigneusement triés, en ignorant tout le reste. Elle n'hésite pourtant pas à

⁵⁴¹ S. FREUD : *New Introductory Lectures on Psychoanalysis*, op. cit., p. 171. La prohibition de penser s'exprime dans la religion instituée par un axiome : la religion a toujours eu et aura toujours raison. Il figure parmi les propositions du pape Grégoire VII, connues sous le nom de Dictatus papal : « L'Église n'a jamais erré, et comme l'atteste l'Écriture, ne pourra jamais errer. »

leur donner une portée générale, comme si elle les avait établies à partir d'observations fouillées et d'un point de vue impartial. Elle commande de tenir pour avérée une pure construction de l'esprit, relative à un monde imaginaire. Employant des mots flous et à double sens - exotériques et ésotériques - camouflant et révélant en même temps, ses experts les communiquent aux masses, qu'ils amènent à réagir de façon stéréotypée. « Celle-ci affirme, écrit Freud à propos d'une telle logique, que l'activité mentale inclut un grand nombre d'hypothèses dont nous saisissons pleinement le non-fondement et même l'absurdité totale. On les nomme "fictions", mais pour diverses raisons pratiques, il nous faut nous comporter « comme si » nous croyions à ces fictions. C'est le cas des doctrines religieuses, parce qu'elles sont d'une importance sans pareille pour conserver la société humaine. Cette ligne de raisonnement n'est pas très éloignée du *credo quia absurdum* ⁵⁴². »

⁵⁴² S. FREUD : *The Future of an Illusion*, op. cit., p. 129. [Livre disponible, en version française, sous le titre “L’avenir d’une illusion” dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.
Neuvième partie. Les religions profanes.

Chapitre III

Le culte du père

I

[Retour à la table des matières](#)

Dans toute religion profane, et politique, une même idée est à l'oeuvre, implicite certes mais primordiale. L'unité et l'action de la masse reposent sur la complicité de tous dans un mystère qui la distingue, cimente son identité. Leur vérité se cantonne au-delà de la juridiction de la raison, même au-dessus de la raison. Ce n'est pas cette complicité mais son relâchement qui laisse le champ libre aux rivalités entre les fractions d'un même parti ou entre les dissidences d'une même nation. Il incite les individus à se retirer de la société et nourrit leur désenchantement face aux croyances collectives.

Au chapitre précédent, nous avons constaté que la forme de ces croyances, leur logique, est déterminée par la nécessité de dissimuler cette complicité aux fondements de la société. A la lumière de l'hypothèse totémique, j'affirme maintenant que leur contenu est conditionné par deux faits : la divinisation du père, et la résurrection de son imago. Métamorphosé en un véritable dieu des masses, infailible et légendaire, il les protège et elles se prosternent devant lui. En même temps, il a revivifié tous les attachements et les identifications qui avaient cours dans le passé, ceux que chacun regarde avec une poignante nostalgie. De Gaulle

n'a pas seulement fait revivre la figure de Napoléon mais celle de tous les rois de France, au point de laisser craindre, avec un soupçon d'espérance chez certains, qu'il ne restaure la monarchie.

Au cours de cette divinisation - faut-il le rappeler ? - un des « frères conjurés » se sépare des autres, pour remplacer le « père » et s'imprégner de son charisme. Mais aux yeux du peuple, ils ne font qu'un : deux chefs, le mort et le vivant, en un seul. Étrange résultat. On s'étonne de le voir acquérir une telle ampleur, au milieu d'une société complexe, dotée d'une économie et d'une technique avancées. Puisqu'il ressuscite le prototype élémentaire du chef entouré par une foule qui l'admire et se croit aimée de lui. L'épure du culte de l'individu, en somme.

On a pris une fausse route quand on a voulu l'expliquer par le monopole du pouvoir d'État. Dans de nombreux pays d'Asie ou d'Amérique latine, il existe des dictatures militarisées absolues, sans que les masses vénèrent le dictateur et partagent ses croyances. On a pris une route encore plus fausse lorsqu'on y a vu l'oeuvre de la terreur, exercée par la police et le parti réunis. Cette explication est aveugle au fait que le pouvoir a été conçu de manière relativement démocratique. Elle oublie par exemple que le culte de Staline a rayonné bien au-dehors de l'Union soviétique. Khrouchtchev avait raison de déclarer : « Je rendrai justice à Staline sur un point : il n'a pas conquis notre esprit et notre corps par l'épée. Non, il a démontré son talent supérieur en subordonnant et manipulant les gens - qualité importante, nécessaire à un grand meneur ⁵⁴³. »

En tenant compte de la psychologie des masses, le culte représente un chaînon de la transformation d'une théorie - le maryisme par exemple - en une conception du monde ayant la force d'une croyance, donc en religion profane. Accessoirement seulement, il est consacré à un individu, Mao ou Staline. Partout où la religion s'est répandue, s'est emparée d'une nation, on a vu le culte réapparaître régulièrement. La plupart des observateurs ont associé les deux choses, Khrouchtchev en premier : « Le culte de la personnalité ressemble un peu à une religion. Pendant des siècles, les gens ont psalmodié : "Seigneur, aie pitié de nous ; Seigneur, aide-nous et protège-nous." Et toutes ces prières ont-elles servi ? Bien sûr que

⁵⁴³ Kruschev Remembers, *André Deutsch*, Londres, 1971, p. 6.

non. Mais les gens sont figés dans leurs attitudes et continuent à croire en Dieu malgré les preuves du contraire ⁵⁴⁴. »

Dieu, ou le père. Il faut en effet noter tout de suite que ce culte, susceptible de nombreuses variantes, est d'abord et surtout celui de la paternité : pères de l'Église, père de la nation, père du parti, et ainsi de suite. C'est le contenu effectif du soi-disant culte de l'individu ou de la personnalité. Ne s'adressait-on pas à Staline en l'appelant « Cher père des peuples soviétiques » ? Les fastes dont le chef s'entoure, l'éclat factice des cérémonies organisées autour de sa personne, son droit exorbitant de détenir tous les titres et tous les privilèges ont pour but de souligner en gros traits qu'il représente le père déifié. N'influence-t-il pas la vie des masses ? « La prise de possession des palais joua également dans la soumission du parti à Tito, écrit son ancien compagnon Djilas, et dans le glissement vers la divinisation de sa personnalité ⁵⁴⁵. »

Acceptons donc le fait : ce culte qui naît et vit, contre toutes les règles de la raison, est l'analogie pratique du fameux *credo quia absurdum*. Il a beau pâlir, s'éclipser ; le terrain dans lequel sont enfouis ses germes et sur lequel il repousse-ra est maintenu en état.

II

Le culte de l'individu progresse au fur et à mesure que la psychologie de l'individu, en réalité du meneur, se sépare de la psychologie des masses. Suivons notre hypothèse. Après qu'elles sont demeurées longtemps dans un état d'uniformité et d'égalité complète, les relations entre les frères se dégradent. L'un d'eux se recrée en tant qu'individu à part, ayant ses qualités exclusives et propres : l'amour de soi, un regard dominateur, la capacité d'endurer les conflits, et ainsi de suite. A cette fin, et dès l'aube de l'humanité, il se met au service d'une croyance, d'un my-

⁵⁴⁴ A. DEUTSCH : op. cit., p. 471.

⁵⁴⁵ M. DJILAS : *Tito, mon ami, mon ennemi*, op. cit., p. 142.

the : « Le mythe, écrit Freud, est donc le pas fait par l'individu qui sort de la psychologie de masse ⁵⁴⁶. »

Instrument d'uniformité pour tous, la religion - ou le mythe, son précurseur - est le véhicule de la libération d'un seul. Deux mouvements président à sa création, de tout temps. L'un tend à déifier le père, au sens strict du mot. Comment ? En élevant sa personne au-dessus du commun. Son enseignement est soustrait à toute critique, sa personne échappe à tout jugement. Entièrement dématérialisé, il est rendu immortel, changé en personnage de légende, parfait, infaillible. Ce sont les fils conjures qui, ensemble, procèdent à cette métamorphose. Ils entourent le père d'un sentiment de piété et le révèrent comme s'il était encore présent parmi eux. Avant même d'être immortel, on le range déjà dans le panthéon mental des foules, parmi les inventeurs des peuples, les auteurs de croyances, objet d'un culte auquel, de son vivant, il était étranger. « Le père archaïque de la horde, déclare Freud, n'était pas encore immortel, comme il le devint plus tard par divinisation ⁵⁴⁷. »

Devant un tel changement de nature qui fait d'un individu un grand homme, on ne sait plus, à la longue, s'il a vraiment existé. De Marx et Lénine, de Napoléon et Mao, nous sommes certains - mais pour combien de temps ? - qu'ils ont eu une réalité historique. Pour le Christ, Moïse ou Lao-Tse, nous avons des doutes. Récemment, on a eu des exemples de la manière dont les choses se passent. Arrêtons-nous à celui de Lénine.

De son vivant, tous ses proches, compagnons et disciples, reconnaissent en lui un des chefs du parti et de la révolution soviétique. Lui-même se considérait comme l'un d'entre eux. On sait qu'il s'opposait à toute glorification de sa personne, incompatible avec le marxisme, à l'adhésion sans discussion à ses idées, incompatible avec la science et enfin à l'obéissance absolue, incompatible avec la démocratie. « Lénine, déclarait la révolutionnaire russe Clara Zetkin, se conduisait en égal au milieu des égaux, auxquels il était attaché par toutes les fibres de son cœur. » On sait aussi qu'il dédaignait les oripeaux du pouvoir et les manifestations intempestives de servitude. Comme l'écrit le poète soviétique Tvardovski, il était « celui qui méprisait les ovations ».

⁵⁴⁶ S. FREUD : *Massen psychologie und Ich-Analyse*, op. cit., p. 153.

⁵⁴⁷ Idem, p. 138.

Cependant, presque dès le lendemain de sa mort, le mouvement de déification prit son essor. Ses écrits et ses paroles sont consacrés porteurs d'un message inaltérable. On les investit d'une autorité qui interdit d'y changer une seule lettre, car ils contiennent l'exposé définitif de la vérité. On les invoque avec solennité, on les traite avec respect. Quant à sa personne, les mots servant à la décrire sont puisés au vocabulaire des légendes, les images empruntées au registre religieux. Tout ce qui l'a touché, tout ce qu'il a touché devient relique. Sauf son testament concernant ses « fils » et sa succession. Il tombe dans le domaine du mystère collectif, régi par le silence.

Tous ces « fils », la vieille garde bolchévique (Trotski, Zinoviev, Boukharine, etc. en plus de Staline) participent à sa divinisation. Ils répondent à la même envie tragique de l'élever au-dessus des humbles mortels. La manière dont ils le célèbrent aurait révolté Lénine. En l'embaumant comme un pharaon d'Égypte, en le proclamant idole de la révolution, ils changent en dieu celui qui avait lutté pour un monde sans dieu ni maître. Cette cérémonie, écrit l'historien Deutscher, « était calculée pour impressionner l'esprit du peuple primitif, semi-oriental, et pour lui inculquer le sentiment d'exaltation pour le nouveau culte léniniste. Il en était de même pour le mausolée de la Place Rouge dans lequel on déposa le corps embaumé de Lénine en dépit de la protestation de sa veuve et de l'indignation de nombreux intellectuels bolchéviques ⁵⁴⁸. »

Je ne crois pas à ce calcul, qui n'était pas le seul possible. Ils devaient être tous sous la pression d'une force intérieure pour aller déterrer une cérémonie archaïque qui n'avait plus cours. S'ils l'ont instaurée, c'est d'abord pour s'impressionner eux-mêmes. Ils voulaient donner libre cours aux sentiments d'admiration, réprimés de son vivant, pour l'homme auquel ils s'étaient identifiés et qu'ils avaient craint, à coup sûr. D'autre part, Lénine est mort assassiné, de façon aussi peu naturelle que le tsar lui-même. Ce meurtre exigeait une réparation d'un caractère exceptionnel, l'effacement de toute trace de culpabilité qui aurait pu rejaillir sur eux. Il fallait une somme d'émotions très profondes pour contraindre ces athées endurcis à traiter à la face du monde le défunt comme un dieu. A exposer, comme s'il était toujours vivant, le corps du chef mort, en attendant de le voir ressusciter. Si la momification est un des penchants les plus forts de la psychologie des foules - à défaut

⁵⁴⁸ I. DEUTSCHER : Staline, op. cit., p. 216.

de momies, statues et monuments en font office - c'est précisément qu'elle nie la mort de l'être admiré. Elle prémunit ses successeurs contre l'accusation de l'avoir tué - alors que bien souvent ils sont coupables - ou de ne pas s'être opposés efficacement à la conspiration dirigée contre lui. En outre, la momification est une manière de combattre la disparition de son imago, de capter cette imago pour toujours. En un mot, de faciliter la résurrection dans l'esprit des multitudes à venir.

Le langage dans lequel on s'adresse à cet homme divinisé est codifié au cours de cérémonies répétées. Vous connaissez les phrases que prononce Staline, sur le ton liturgique, prêtant devant le catafalque de Lénine un véritable serment religieux : « En nous quittant, le camarade Lénine nous a ordonné de porter haut et de garder pur le grand titre de membre du parti. Nous te jurons, camarade Lénine, que nous accomplirons ton commandement avec honneur », et ainsi jusqu'à la fin.

Quand on crée un dieu, on crée aussi un nom. Celui-ci associe le parti, l'Église, la doctrine à une personne. Il les fait participer de sa nature immortelle. Ainsi Lénine, une fois projeté dans l'extra-monde des êtres impérissables, devient l'origine de toute une onomastique. Il désigne tout. Le parti bolchévique, la théorie du socialisme, les idées, de Marx et bien d'autres choses prennent son nom. Entrer dans le parti, embrasser sa théorie, signifie dès lors adhérer à un demi-dieu, devenir léniniste. « Sur tout homme, lit-on dans Job, il met son sceau pour que tous reconnaissent son sceau. »

D'autre part, le nom confère une identité et oblige à une identification. Il indique laquelle des voix du surmoi sera prépondérante. Le porteur du nom éprouve de la gratitude envers celui qui le lui confère. Il se sent fils du grand homme, membre de sa famille. Appliqué un peu partout et constamment prononcé, le nom rend la figure du grand homme omniprésente. Chacun est obligé de se soumettre à ce qui se réclame de lui. A la limite, tout ce qui existe porte le nom, et tout ce qui porte le nom existe. Celui de Lénine a connu une extension exemplaire. Car personne, en ce siècle, n'a labouré aussi profondément la conscience d'un peuple, n'a remué plus visiblement la culture, davantage encore qu'il n'a changé la société. Et lui qui avait voulu substituer la souveraineté impersonnelle de la science et de la démocratie à la souveraineté personnelle de la religion et du héros, n'a pas vu les foules énormes défiler devant son catafalque, se découvrir en esprit en prononçant son nom, et sacrifier à son culte. Acte exceptionnel, la déification de Lénine est devenue, par la suite, procédé - de Mao à Tito, les exemples abondent - au service

de l'expansion d'une religion profane, tout comme la sanctification contribue à celle d'une religion sacrée. Destin inévitable : ce qui commence par une invention spontanée, expression d'un élan irrépressible, se change en système.

III

En quoi consiste le second mouvement qui détermine le contenu d'une religion profane ? Il historise la conjuration des « fils » et le déroulement des événements jusqu'à ce que l'un d'eux se détache et devienne le tenant-lieu de père. Il s'agit bien sûr de lutte pour le pouvoir. Ce qui nous intéresse est la voie qu'elle prend parmi les voies possibles. Historien, selon le Petit Robert, signifie « décorer de scènes à personnages, et spécialement de scènes tirées de l'Écriture Sainte, de la vie des saints ». C'est ainsi qu'il faut l'entendre. A ceci près que les scènes sont réelles et font resurgir les images du passé avec une force inouïe. De sorte que, à prendre connaissance des effets qu'elles produisent, la vérité paraît une oeuvre de fiction. Les événements historiés ont beau être incroyables, ils chauffent à blanc le zèle de millions d'hommes.

Revenons au culte de Lénine. Culte de sa personne et culte de ses idées que lui vouent ses successeurs, il ne manque pas de rejaillir sur eux, ses compagnons. Puis, de proche en proche, sur tous les chefs du parti. « Leurs noms, écrit l'historien soviétique Medvedev, furent donnés à des rues, à des usines, à des fermes collectives (l'usine Rykov, le dépôt de tramways Boukharine, etc.) ainsi qu'à des villes. En 1924-1925, avec l'assentiment du bureau politique, apparurent sur la carte non seulement Leningrad et Stalingrad, mais aussi des villes comme Trotsk et Zinovievsk. A la fin des années vingt, chaque oblat et république, ou presque, avait son culte d'un dirigeant local ⁵⁴⁹, »

En période de crises et de rivalités tournantes, la multitude des chefs entretient un climat d'anxiété permanente qui s'ajoute aux préoccupations économiques. Un individu muni d'autorité est censé l'emporter en fonctionnement rapide et sûr, en décisions promptes, en coordination des rouages d'une société. Dans les périodes

⁵⁴⁹ R. MEDVEDEV : *Le Stalinisme*, Le Seuil, Paris, 1972, p. 265.

difficiles, on le préfère aux assemblées et corps délibérants. Pour cette raison, à sa mort, la foule se sent privée de son chef. Elle commence à se languir de lui, comme parfois les enfants de leurs parents. Ceci incite un des « frères » à vouloir le remplacer. En rompant leur pacte tacite, il est tenté de rétablir ce que tous ensemble s'étaient juré d'abolir : « Les privations supportées avec impatience, écrit Freud au sujet de ce qui s'est passé après le parricide, ont pu alors décider tel ou tel individu de se détacher de la masse et assumer le rôle du père ⁵⁵⁰. » Selon cette hypothèse, les enfants dévorent la révolution. Car, lorsque l'un d'eux prend cette décision, il s'approprie les mérites de tous et les élimine pour rester seul maître à bord.

Dans les dix années qui ont suivi la mort et la déification de Lénine, le régime s'est consolidé, son culte parachevé. Chacun participait en quelque sorte de sa personne, de son nom et même de son corps. Une affiche caractéristique de cette période porte le slogan : « Tous ont dans leur sang une goutte du sang de Lénine. » Entre-temps, celui qui se propose de le remplacer a posé sa candidature : Staline. Très tôt, en 1926, il annonce qu'il faudra restaurer dans ses droits l'autorité paternelle : « N'oubliez pas, déclare-t-il au cours d'une réunion intime, que nous sommes en Russie, la terre des tsars. Le peuple russe aime un seul homme de l'État. »

On serait déçu d'apprendre que Staline fut un homme fin et avait une pensée subtile. Ne s'est-il pas montré grand leader, ce qui exclut à peu près la finesse et la subtilité ? Mais il connaît exactement le poids des masses. Il sait que, pour asseoir un pouvoir, quel qu'il soit, il faut retrouver les types de commandements et de cérémonies conformes à leurs croyances.

Tenace et pénétré par son idée, Staline profite de l'affolement de la boussole intérieure de chacun en plein orage social pour éliminer un à un les camarades d'hier - les concurrents d'aujourd'hui. A commencer par le plus grand, Trotski, pour finir par celui qui était le plus proche, Boukharine. Pendant tout ce temps, il se livre à un travail minutieux, ingrat et sanglant afin d'exterminer les témoins de la révolution, ceux qui avaient encore les yeux pleins de l'image des journées glorieuses d'Octobre. La répression exercée sur les individus l'est surtout sur leur mémoire et leur identification avec le parti de la révolution. « C'est à cette pério-

⁵⁵⁰ S. FREUD : *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 166.

de, écrit l'historien américain Malia, que le régime prend forme et se durcit : il y a le phénomène systématique du « trou » de l'Histoire, du trou de mémoire... ⁵⁵¹. »

En même temps, il leur fait endosser le meurtre fictif du père, afin de pouvoir demander qu'on l'expie. Et on n'hésite pas à écrire sur ses ordres, dans une revue de l'époque, que Boukharine fut « l'inspirateur et le complice de l'attentat à la vie du plus haut génie de l'humanité, Lénine ». Ces manoeuvres servent à promouvoir Staline au rang de héros unique. « La question doit demeurer en suspens, écrit toujours Freud à propos du héros, de savoir s'il y eut un meneur et instigateur du meurtre parmi les frères qui se rebellèrent contre le père, ou si un tel personnage fut créé plus tard par l'imagination d'artistes créateurs pour se changer eux-mêmes en héros, et fut à ce moment-là introduit dans la tradition ⁵⁵². »

Il n'en fallait pas plus à l'artiste des niasses pour qu'il traite ses frères, maintenant sur le banc des accusés, d'immondes et de vermine, transformés par sa propagande, comme les personnages de Kafka par sa fantaisie, en une multitude d'insectes et d'animalcules nuisibles. A croire que Staline avait à coeur de montrer que les structures mentales archaïques sont efficaces. Et qu'elles se répètent. En tout cas, dans ses propres discours et ceux prononcés sous sa surveillance, reviennent les figures du mythe religieux et du mythe tout court, pour séparer la psychologie de l'individu de la psychologie des foules.

L'une de ces structures attribue à un personnage seul l'exploit qui ne pouvait avoir été accompli que par la horde entière. « Mais, selon la remarque de Rank, on retrouve dans la légende des traces très nettes de la situation réelle qu'elle masque. Il est souvent question d'un héros, qui est la plupart du temps le plus jeune des fils, ayant échappé à la cruauté du père, grâce à sa niaiserie qui l'a fait estimer peu dangereux. Ce héros a une tâche difficile à remplir, mais il ne peut la mener à bien qu'avec le concours d'une foule de petits animaux (abeilles, fourmis). Ces animaux ne seraient que la représentation symbolique des frères de la horde primitive, de même que, dans le symbolisme du rêve, insectes et vermines figurent des frères et des soeurs (considérés, avec mépris, comme des petits enfants) ⁵⁵³. »

⁵⁵¹ M. MALIA : *Comprendre la Révolution russe*, Le Seuil, Paris, p. 219.

⁵⁵² S. FREUD : *Moïses and Monotheism*, op. cit., p. 135.

⁵⁵³ S. FREUD : *Massen psychologie und Ich-Analyse*, op. cit., p. 153.

L'analogie est charmante. Elle montre comment un des frères conjurés prend sa revanche sur les autres et introduit d'eux à lui la distance de Gulliver aux Lilliputiens en les réduisant à l'état de petits animaux. En même temps, il s'attribue leurs faits et gestes, unit dans sa personne vivante toutes les vertus des morts. La mainmise était suffisamment patente pour qu'un vétéran de la révolution écrive à Staline : « Vous vous êtes servi de ceux que vous avez assassinés et diffamés en vous appropriant leurs exploits et leurs réalisations. »

On comprend, à la rigueur, qu'il ait cherché à faire main basse sur la vie des autres : cela s'est vu. On comprend encore qu'il ait joué de la connivence passive du grand nombre. Car, si personne n'est volontaire pour la terreur, rares sont ceux qui se révoltent contre elle. Mais ce qui passe l'entendement, c'est de voir, comme s'ils se jugeaient aussi coupables d'avoir assassiné leur père (du moins dans son oeuvre), ces hommes et ces femmes se dépouiller de leur passé et implorer le pardon de celui qui en tient lieu : « Mais tous ces malheureux sur lesquels on braque les projecteurs, écrit l'historien Deutscher, apparaissaient en pénitents confessant très haut leurs péchés, se traitant de fils de Belial et louant au fond de leur misère le surhomme (Staline) dont les pieds les réduisaient en poussière ⁵⁵⁴. »

Au fur et à mesure qu'ils rapetissent et que lui cannibalise leur biographie, on voit partout s'allumer, comme un clignotant sur une carte d'état-major, le nom de Staline à la place de celui de Trotski, ou de Boukharine, ou de Zinoviev. Il prend de l'envergure. Hissé à la position de seul grand homme de la révolution, il est doublement usurpateur : de ses « frères » ou camarades, et de Lénine qui avait voulu l'écarter de sa succession. Il se proclame le modèle que chacun doit suivre et auquel il doit obéir comme à son père. Soit le grand Staline. Loin de le discréditer, ces usurpations ajoutent à la confiance dont il jouit. On dirait qu'il ravit, non seulement les biographies de ses victimes mais aussi l'affection que leur portaient les masses. Et cette affection devenue orpheline, les masses la reportent sur lui. Sur celui qui restaure l'ordre des choses et rétablit la figure du père. Il l'a déclaré lui-même : « L'État est une famille, et je suis votre père. »

⁵⁵⁴ J. DEUTSCHER : *Staline*, op. cit., p. 255.

IV

Resté le seul vivant des compagnons de Lénine, Staline transforme la théorie marxiste en une conception du monde qui tire sa force du fait qu'elle est complète. Elle propose des formules simples, des explications à tout ou presque. D'abord par une série d'écrits canoniques destinés à fixer ses principes, et de discours qui en prescrivent l'application et les coulent dans un langage définitif. Selon Djilas, ce travail satisfait « un besoin, non seulement dans le parti soviétique, mais dans tout le communisme international aussi bien, où son abrégé ennuyeux et scolaire mais facilement assimilé acquit beaucoup d'influence ⁵⁵⁵. »

Ensuite, en réécrivant l'histoire de la révolution et en décrivant le fonctionnement de l'Histoire comme une suite de conspirations ourdies par les vieux révolutionnaires. Ceux-ci sont dépeints comme des êtres foncièrement mauvais dont Staline a déjoué les menées et qu'il a vaincus, tel saint Georges le dragon. Il crée de la sorte une démonologie de traîtres et d'ennemis, sans laquelle aucune croyance religieuse ne se soutient. Traîtres et ennemis que le héros, lui, Staline, a combattus victorieusement, aidé par les masses qui le suivent : « Dans cette lutte, peut-on lire dans l'histoire du parti communiste de l'U.R.S.S., contre les sceptiques et les capitulards, contre les trotskistes, les zinovievistes, les boukhariniens et les kamenevistes, le noyau dirigeant du parti devait, après la mort de Lénine, trouver un motif d'union définitive. Ce noyau allait, sous la bannière de Staline, rallier aux mots d'ordre du disparu et conduire le peuple soviétique sur la large voie de l'industrialisation du pays et de la collectivisation rurale. »

Ces étiquettes et classifications largement fictives, les fractions « frères » du parti et leur rôle dans le drame historique, se sont profondément encastrés dans les croyances. On a eu beau lever un coin du voile, les chefs historiques de la révolution demeurent maudits. Les morts ne peuvent réclamer justice, et les vivants n'osent pas remettre en question les fondements du système, révéler le mystère qu'il dissimule. Un compromis s'établit. Il consiste à pardonner en silence aux premiers le mal qu'on leur a fait, à condition qu'on n'oblige pas les seconds à en

⁵⁵⁵ M. DJILAS : *Interview dans la revue Encounter*, 1979, p. 27.

parler, à transgresser un interdit plus fort qu'eux. En réalité, tous les aménagements de l'Histoire ont permis à Staline de se détacher de la multitude et d'apparaître comme l'homme qui est prêt, selon le mot de Freud, « à assumer le rôle de père ».

Dans cette perspective, il se présente toujours et partout comme ayant été le seul aux côtés de Lénine pendant les années d'exil, aux durs moments de la révolution. Le seul à avoir continué son oeuvre après sa mort. Livres, journaux, films associent leurs deux noms, à l'exclusion de tout autre. En un mot, Staline est Lénine redivivus ressuscité. Molotov l'appelle « le collaborateur de Lénine dans l'édification du parti », et Yaroslowski « notre père à tous ». A chaque coin de rue, à chaque tournant d'un discours, sur chaque banderole, on retrouve l'image du père mort et de son tenant-lieu vivant, du maître et du disciple. Le couple ressuscite un autre couple légendaire, Marx et Engels, dont il serait l'incarnation. En pleine Académie des sciences, on déclare sans se soucier de vraisemblance « A partir de la fin des années quatre-vingt-dix (du XIXe siècle !) Lénine et Staline devinrent pour le développement du mouvement révolutionnaire de l'ère nouvelle... ce qu'avaient été Marx et Engels pour la précédente. »

Pour mieux graver cette chaîne d'images revivifiées dans l'esprit des masses, Staline historie l'évolution du mouvement et du socialisme comme si elle menait à sa venue à lui. Il reconvertit l'histoire collective en biographie d'un individu, son demiurge divin. Il ne faut pas s'en étonner. Freud remarque en effet que, le plus souvent, « le mensonge du mythe héroïque culmine dans la déification du héros. Peut-être le héros divinisé était-il avant Dieu le père, le précurseur du retour du père archaïque en tant que divinité ⁵⁵⁶. »

Depuis cette époque, vers 1930, Staline a été traité et a pu se traiter comme un demi-dieu, omniscient, omnipotent, et infaillible. Ce serait une tâche bien décevante que de citer les textes et les noms qui le proclament tels. Ils font de lui le véritable héritier, non seulement de Lénine mais aussi des tsars, en tout, excepté que son pouvoir est de nature non héréditaire. Progressivement, il dissout tous les liens d'égalité et les condamne en déclarant que l'« égalisation dans le domaine de la nécessité et de la vie individuelle est une absurdité petite-bourgeoise ». Avant tout, il rétablit l'autorité contre laquelle ses camarades et lui s'étaient révoltés. Il

⁵⁵⁶ S. FREUD : *Massen psychologie und Ich-Analyse*, op. cit., p. 153.

l'ait office de Dieu le père et toute une hiérarchie s'étage au-dessous de lui. Chacun a sa fonction propre et ne peut y déroger. Les hauts membres du parti forment une classe privilégiée, les simples citoyens une autre classe, moins éclatante.

Qu'un tel retournement ait été possible, que cette théorie scientifique, le marxisme, et non pas la vision extravagante d'une poésie surgie des enfances de la civilisation, ait pu servir de socle à un grand homme et fournir un aliment à sa religion, prouve combien il est difficile de faire abstraction des foules dans la vie des sociétés. Étourdiment, on parle à ce propos de déviations, d'erreurs de l'Histoire, en ajoutant que, tout compte fait, elles ont poussé à la roue du progrès et de la raison. C'est oublier que, si on peut toujours réinterpréter l'Histoire, on ne peut jamais la refaire. Rien ne garantit que, là où les masses sont en jeu, les choses se passeraient autrement.

Au contraire, nous observons que les prétendues déviations ou erreurs se sont répétées obstinément. Cela semble signifier qu'elles correspondent à une régularité puisque, selon la formule, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Quant à savoir si elles ont vraiment servi la cause du progrès, il est difficile de se prononcer. Des mérites de Staline et de ceux qui l'ont imité, on peut, je crois, dire ce qu'un historien anglais a dit de Napoléon : « Il n'a détruit qu'une seule chose : la révolution jacobine (la révolution bolchévique dans le cas de Staline), le rêve de l'égalité, liberté et fraternité, et du peuple se levant dans sa majesté pour rejeter l'oppression ⁵⁵⁷. »

V

Le culte du père est associé à la naissance d'une religion profane. C'est là un fait d'observation courante. L'écrivain soviétique Ehrenbourg le constate dans ses mémoires : « A compter de 1938, il est beaucoup plus juste d'utiliser le mot culte au sens religieux d'origine. Dans l'esprit de millions d'êtres, Staline fut transformé en demi-dieu mythique. » Et Djilas le confirme plus tard : « J'abordais Staline à peu près dans un état d'esprit voisin de la foi religieuse. »

⁵⁵⁷ EJ. HOBSBAWM : *The Age of Revolution*, Weidenfeld and Nicholson, Londres, 1974, p. 76.

Je me suis servi de telles observations et du matériel historique, ainsi que je l'avais annoncé, dans le but d'illustrer l'hypothèse totémique et sa signification pour la psychologie des foules. Selon celle-ci, le mérite de Staline (ou de quiconque eût été à sa place) fut justement de permettre la naissance de cette religion et sa diffusion. On a protesté contre cette nécessité, où l'on a vu une survivance. On en a vainement cherché la cause. Peut-être l'hypothèse en question nous donne-t-elle sa raison cachée. Les moyens auraient pu être différents, mieux dominés par la loi civile. Il fallait cependant que le but fût atteint.

En suivant de nouveau une trajectoire qui nous est familière, on peut supposer que le socialisme arrive du dehors, par le canal d'un parti et d'un chef formés à l'extérieur - un Moïse égyptien en quelque sorte. Il s'agit bien entendu de Lénine et de ses premiers lieutenants. Ils révèlent la théorie et l'imposent après une suite d'événements extraordinaires, dont la révolution est le principal. D'autre part, la révolution terminée et Lénine mort, on observe un rejet par le peuple russe de la doctrine et des hommes qui la représentent. On peut parler d'une dilution du parti lui-même. Cependant, le rejet de surface masquerait en fait, toujours selon notre hypothèse, sa plongée vers les profondeurs, son long cheminement dans la psychologie des foules. Durant cette phase d'incubation, elle y rencontre d'autres traditions, s'y entrelace jusqu'à devenir à son tour l'une d'entre elles. Au terme de ce parcours, elle remonte à la surface. Cette fois, elle demande à être reconnue du dedans, propagée par un chef venu de l'intérieur, sorti de la masse elle-même, comme le Moïse juif.

Il a pour tâche de reconvertir à la doctrine le parti et le peuple. De leur imposer ce qui, après ce séjour dans l'inconscient, n'est plus une science mais une vision du monde. En d'autres mots, il doit assurer le primat de la foi en lieu et place du primat antérieur de la raison, voire de la spiritualité. En amenant les hommes à y renoncer, il les rehausse eux-mêmes et leur donne la fierté de réussir. Quant à celui qui exige le sacrifice, Staline, il devient inévitablement « le souverain inaccessible, le Soleil vivifiant, le père de deux cents millions de citoyens soviétiques... le totem que la tribu considère comme son ancêtre et avec qui tous les membres de la tribu doivent établir un contact personnel et intime ⁵⁵⁸. »

⁵⁵⁸ I. DEUTSCHER : *La Russie après Staline*, Paris, Le Seuil, 1954, p. 48.

L'Union soviétique se change pour son meneur en un one man show. Du début jusqu'à la fin, lui seul exerce l'autorité suprême. On l'adore à l'égal d'un dieu, la société et le parti soviétiques (mais pas seulement eux) deviennent une communauté quasi religieuse, cimentée par une allégeance commune et un culte partagé. Quand la mort vint lui rappeler qu'il n'y a d'immortel que l'illusion, personne n'aurait pu prétendre lui succéder. Tel est le sort commun des chefs charismatiques.

Ces conjectures sur les illusions religieuses ne doivent, pas plus que les remarques qui les précèdent, nous entraîner vers des illusions plus dangereuses sur leur validité. Ici je reprendrai mot pour mot ce que Freud écrivait à Einstein : « Il vous semble peut-être que nos théories sont une espèce de mythologie, et que notre cause n'emporte pas l'assentiment. Mais toute science ne finit-elle pas par en venir à une mythologie comme celle-ci ⁵⁵⁹ ? »

La psychologie des masses y est venue sous la pression des circonstances dans lesquelles elle s'est développée et des problèmes qu'elle a été amenée à résoudre. Après toutes les leçons qu'elle nous a données en ce siècle, je conçois mal qu'on puisse ne pas en tenir le plus grand compte. Une portion non négligeable de la réalité lui échappe, c'est indéniable. Mais elle en a saisi une autre portion : celle qui a décidé et décide encore de la réussite ou de l'échec d'un parti, d'une idée. Pour cette raison, l'homme d'action comme l'homme de science sont concernés au plus haut degré par ses méthodes et ses explications. En règle générale, là où la vie et la théorie sont en accord, il vaut mieux écouter la théorie, elle est plus riche. Là où la vie et la théorie sont en désaccord, il vaut mieux écouter la vie, c'est plus sûr. S'agissant de la psychologie des masses, il faut écouter tantôt l'une, tantôt l'autre, car on pense, selon les paroles d'Homère, « sous la pression d'une dure nécessité ».

⁵⁵⁹ S. FREUD : *Why War ?*, op. cit., p. 211.

L'ÂGE DES FOULES.
Un traité historique de psychologie des masses.

L'Age des foules planétaire

[Retour à la table des matières](#)

La psychologie a découvert l'énergie des foules dans le même temps que la physique découvrait l'énergie des atomes. Leur influence sur les événements de l'histoire est d'un ordre de grandeur comparable. Je pourrais continuer à exposer des hypothèses qui intéressent autant l'homme de science que l'homme d'action. Mais il convient de s'arrêter ici, pour plusieurs raisons.

D'abord, à suivre ses déductions, on s'éloigne par trop des voies scientifiques normales. Aussitôt une critique doit vous venir aux lèvres : « Si la psychologie des masses s'écarte tellement de la science, alors pourquoi ressusciter les morts ? Pourquoi vouloir composer un système de tout cet amalgame d'images, de notions et de spéculations ? » J'admets votre critique, elle est incontestable. Ma réponse peut vous paraître simple, et pourtant je juge qu'elle est la seule valable. Les problèmes remis à jour par cette psychologie sont capitaux et pratiques. En comparaison, ceux qui pullulent dans nombre de sciences des hommes sont secondaires et abstraits. L'ampleur même des causes qui lui ont donné naissance nous invite à réfléchir sur ses hypothèses, une fois reformulées de manière cohérente et générale. À quoi je me suis efforcé, certain qu'elles nous concernent, aujourd'hui comme hier.

Ce n'est pas tout. Parmi ces hypothèses extravagantes s'insinue de temps en temps une vérité si intolérable, et si invérifiable par un autre moyen que notre expérience, que ce serait presque folie pour un homme de science, je le sais, de la

soutenir et d'oser la suggérer. N'empêche. Ce sont ces vérités qui nous montrent la possibilité de raisonner sur les phénomènes de masse et de concevoir un système de causes ayant un sens. Quand bien même il semblerait nous emporter sur les chemins touffus d'une pensée qui confine au mythe. Ce fait en soi est un grand atout de la psychologie des foules. Ne nous laissons pas trop impressionner par l'image vulgaire et officielle (c'est souvent la même !) de la science. Les mythes cosmologiques ou les mythes biologiques, par exemple, ont été et sont encore, à en croire certains savants, la condition de la découverte des théories de l'univers ou de l'origine de la vie. Les mythes psychologiques, dans la mesure où il ne s'agit pas que de mythes, peuvent engendrer les théories de l'univers des masses.

Ensuite, les hypothèses proposées ont des limites. Je ne les méconnaissais pas du tout, elles sont évidentes. La psychologie des foules, je n'en ai pas fait mystère, mésestime délibérément l'influence des facteurs économiques et sociaux. Elle prend même la peine de prouver que la classe et la culture des hommes qui composent la masse n'ont aucune importance pour expliquer les mouvements collectifs. Voilà qui heurte violemment notre vision de la société. D'autant plus que l'ignorance de ces facteurs ne se justifie pas en pratique. Si nous voulons pousser plus loin l'analyse de ces mouvements, il faut les prendre en compte. Essentielle à l'homme d'action, la connaissance des circonstances sociales et économiques ne l'est pas moins à la science. En même temps, pour des raisons analogues, cette psychologie a tendance à rabaisser la valeur intellectuelle et humaine des masses. Il n'y a là rien de vrai ni de nécessaire. Ces jugements n'ajoutent nullement à leur connaissance. Étant inutiles, et même nuisibles, je les ai laissés de côté.

Enfin, la psychologie des foules ne regarde pas l'histoire avec les mêmes yeux que les autres sciences. Pour elle, les meneurs despotiques et les masses urbaines de la Rome antique, les princes de l'Église et les masses paysannes du Moyen Âge, voire les masses urbaines d'aujourd'hui, sont à peu près identiques. Ils appartiennent à la même série de phénomènes, ce sont les effets des mêmes causes. Grave erreur, assurément, mais facile à corriger. Ce que font certains historiens qui se consacrent à leur étude. Ceci ne veut toutefois pas dire qu'elle se désintéresse de l'histoire (l'histoire, elle, se soucie beaucoup de la psychologie des foules !). Au contraire, elle lui accorde un poids considérable dans la pensée et l'action des foules. D'une façon qui lui est propre. La plupart des théories ont le regard fixé sur l'avenir. Elles représentent l'évolution des groupes humains comme

la résolution des difficultés que chacun rencontre au cours du temps. Le passé est l'obstacle à surmonter, le gouffre à éviter, ce dont il faut se détourner. La psychologie des foules en revanche met l'accent sur ce passé, sur la répétition des solutions que les hommes ont imaginées à leurs difficultés au cours de l'histoire. Elle voit en lui un levier pour agir et une mémoire vivante sans lesquels rien n'est possible. Et fonde là-dessus une règle pratique : quoi qu'il arrive dans le présent, il faut avoir recours au passé qui resurgit, autant sinon plus qu'à l'avenir qui surgit et s'esquisse. Telles sont quelques-unes de ses limites. N'en prenons pas prétexte pour la rejeter : elles sont autant de pierres d'attente pour la transformer.

La psychologie des foules n'est pas comprise. Rien ne le montre mieux que la conclusion tirée de ses hypothèses aujourd'hui comme hier : elle est opposée à la démocratie et préconise l'autorité d'un individu sur la majorité. Cette autorité sans frein, nous l'avons vue à l'oeuvre. Nous avons vu des hommes devenir des brutes dociles, et tuer par ordre, par peur, par fidélité. Alors qu'un peuple entier sombrait dans le mutisme, que la loi était pervertie, que disparaissait tout droit à la vérité, nous avons vu des innocents transformés en coupables, des hommes libres emprisonnés à cause de leur religion, de leur ethnie ou de leur classe. Nous avons vu des millions et des millions d'êtres sacrifiés. Donc nous ne pouvons que refuser avec la dernière énergie cet intolérable abus.

Il est vrai que la psychologie des foules pose une question que taisent la plupart des sciences : pourquoi la puissance des meneurs nous indigne-t-elle à ce point ? Ne peut-on, dans les conditions normales, la ranger parmi les nombreuses nécessités pénibles que la vie inflige ? Elle semble politiquement habituelle, socialement fondée, et souvent inévitable. En posant cette question, on aborde la réalité du pouvoir sous une forme précise, concrète, sans la laisser dans le vague. Qui dit pouvoir (c'est-à-dire parti, organisation) dit forcément chef, et qui dit chef dit pouvoir. Le reste est habileté de langage et passe-passe des idées.

Il est non moins vrai que la psychologie des foules a prévu la montée de la puissance des meneurs au moment où chacun en excluait la possibilité. Lui en attribuer la paternité serait pourtant la charger d'une responsabilité qui incombe aux hommes et à la civilisation. Ce serait la blâmer d'avoir annoncé une vérité au

lieu de l'étouffer. Blâme d'autant plus injustifié qu'elle y a vu un danger pour la démocratie et s'est efforcée d'en prévenir la chute.

La manière dont elle s'y prend pour le démontrer est très difficile à supporter. Elle mine notre confiance dans la loi des masses et notre espoir dans un avenir dont nous serions les maîtres tous ensemble. Car tout ce qui pour nous signifie progrès et démocratie - la réunion des populations en villes, l'essor des moyens de communication et de production, entraîne, selon elle, un renouveau de l'autorité et sa concentration entre les mains d'un seul. Elle affirme qu'on ne sauvera pas la liberté menacée en continuant à répéter les formules surannées, face à une réalité qui change. Ou en faisant vibrer les sentiments désuets dans les coeurs anesthésiés par l'anonymat et le nombre. Nous sommes bien forcés de l'écouter : les événements n'ont-ils pas confirmé ses prévisions, même les plus douteuses ?

Ces observations n'ont pas besoin d'être neuves pour être réelles. Sa leçon est tout à fait simple. Qu'est-ce qui révolutionne le pouvoir à l'âge des foules ? Contre toute attente, ce sont les meneurs qui apparaissent comme une solution à la misère psychique des masses. Vouloir en nier l'importance serait s'aveugler sur le fait le plus massif dans la société et le changer en non-fait, chevaucher encore une fois des chimères. Alors l'alternative devient relativement claire : ou bien cette réponse triomphe, ou bien il y en a une autre, la démocratie pure et simple. Mais on ne peut revenir en arrière, refaire le chemin de l'histoire pour la retrouver sous sa forme libérale. Il faut donc inventer une autre forme qui prenne en compte le rôle du meneur et lui trouve un antidote. Elle devrait pouvoir reconstituer, par des moyens différents, les équivalents psychiques des relations, des valeurs et des institutions, bref de la vie collective. Cette vie collective que les masses ont perdue mais qui continue à hanter leur souvenir. Seuls de tels équivalents permettront de les mobiliser afin d'agir et de gouverner. Les ingrédients de cette forme de démocratie sont en quelque sorte connus : soumettre les pouvoirs de l'État à ceux des représentants élus du peuple, restaurer l'autonomie des individus (et des minorités en général), séparer la vie privée de la vie publique, restreindre l'empire des media pour ménager l'espace du dialogue et de la conversation sociale. Sans négliger ce qui concerne la justice sociale proprement dite. L'éducation, elle, s'appuierait sur les traditions de la démocratie et leur rendrait vigueur avec l'impétuosité d'une émotion et d'un souvenir auxquels on ne résiste pas. Les divers éléments visent à bannir tout exercice magique et idolâtre du pouvoir qui le fait apparaître

omniscient et omnipotent aux yeux des masses. Jamais la souveraineté magique n'a pris une telle ampleur. Jamais elle n'a disposé d'autant de techniques. Voilà pourquoi opter pour ou contre est devenu en notre siècle aussi grave qu'opter pour ou contre la bombe atomique.

La psychologie des foules a un caractère scientifique très provisoire. Mais son actualité prime sur tout le reste. En effet, d'universels symptômes montrent, à l'échelle des continents, l'expansion rapide des phénomènes de masse. Ils paraissent se stabiliser en Europe. En revanche, ils reprennent du poil de la bête en Amérique latine, en Afrique et en Asie. Là, en cette fin de siècle, on observe la répétition, avec des variantes, de ce qui s'était produit sur notre continent à la fin du dix-neuvième siècle. Explosion des populations dans les villes : quatre cents millions d'hommes, de femmes et d'enfants vivant de manière précaire, végétant et campant alentour. Exilés de la campagne par la pauvreté, la guerre, la faim, ils se sont entassés dans des taudis ou des colonies de squatters hâtivement regroupés. Les villes les ont attirés par l'illusion d'un lieu de paix et de bien-être. Elles les retiennent dans des espaces où nul n'aurait songé demeurer. Ces galaxies humaines augmentent chaque année de dix pour cent en moyenne, sinon davantage. En rupture des traditions, elles charrient des individus ayant perdu tout contact avec les institutions vernaculaires et tout lien avec leur communauté d'origine. Découpsés de leur tissu social, ils sont entraînés dans l'orbite du travail fragmentaire, dans le cycle des mass media et des consommations, selon un modèle, nommons-le américain, qui leur est étranger.

Les raisons de ces migrations sont connues. Leurs conséquences restent incompréhensibles. Arrachés à leur milieu propre, mélangés dans les ghettos périphériques, ces individus composent les avant-gardes de nouvelles masses. Sur ce terrain pousseront et poussent déjà leurs nouveaux meneurs. En un mot, ces phénomènes sont les signes avant-coureurs d'un âge des foules planétaire. Tout porte à croire - les causes semblables produisant des effets analogues - qu'il s'inspirera des principes déjà connus. Il utilisera les méthodes de suggestion dont l'Europe a fait l'expérience, mais adaptées à son échelle extraordinaire. Il mettra à rude épreuve les explications de la psychologie des foules et ses pratiques adoptées sous d'autres climats.

La science est comme le coq qui chante quand il fait encore nuit : elle annonce le jour. Elle est de son temps parce qu'elle le précède. Voilà qui lui donne son prix, et pour l'homme d'action capable de devancer ses rivaux plus ignorants ou plus respectueux de la tradition, et pour le chercheur en quête d'un domaine nouveau où exercer son talent et sa curiosité.

Si la perspective de l'âge des foules planétaire est vraie, alors ce livre, consacré à une science classique et à notre passé récent, permettra à ceux qui voudront garder les yeux ouverts de déchiffrer quelques-uns des traits de l'avenir. Un avenir qui est déjà commencé.

Paris, le 15 mars 1981.

Fin du texte